

1.1.3 Valm



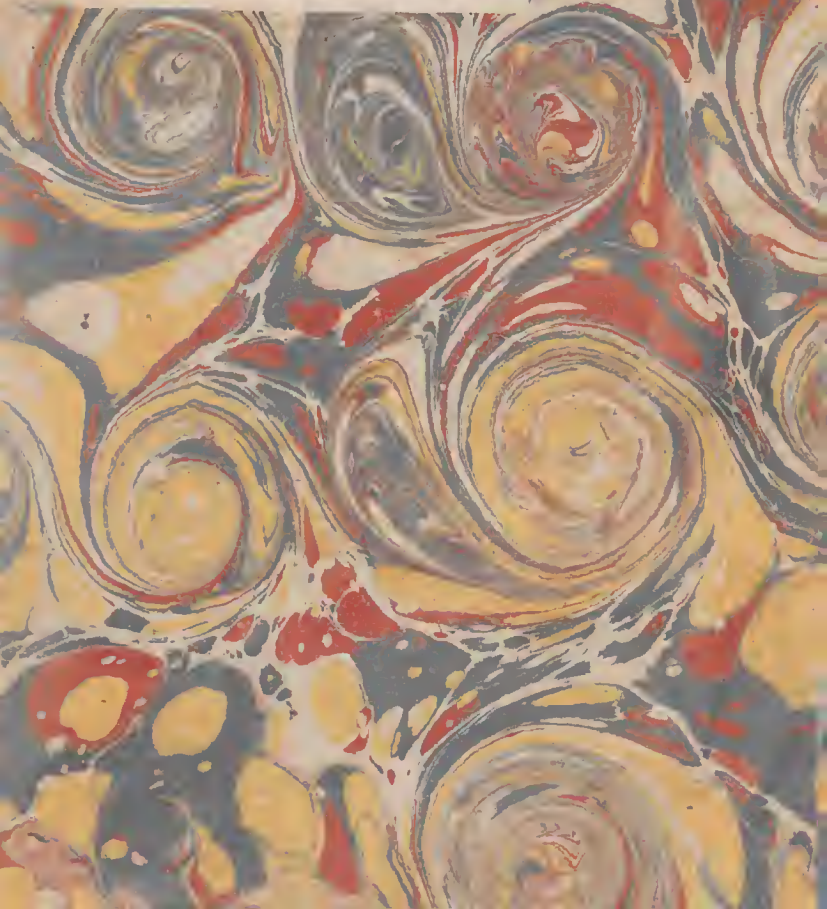
113
BIBLIOTHÈQUE
DU COLLÈGE

DE LA

CHAUX-DE-FONDS

N^o 6445

Le Comité recommande aux lecteurs
de ne pas endommager le volume et de
ne le garder que le temps nécessaire.





A. 00416

14507
167







DICTIONNAIRE
RAISONNÉ
UNIVERSEL
D'HISTOIRE NATURELLE.

TOME SIXIÈME.



THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS 311

LECTURE 1



DICTIONNAIRE
RAISONNÉ

UNIVERSEL

D'HISTOIRE NATURELLE;

CONTENANT

L'HISTOIRE DES ANIMAUX,

DES VÉGÉTAUX ET DES MINÉRAUX,

Et celle des Corps célestes, des Météores, & des autres
principaux Phénomènes de la Nature;

AVEC

L'HISTOIRE ET LA DESCRIPTION

DES DROGUES SIMPLES TIRÉES DES TROIS REGNES;

Et le détail de leurs usages dans la Médecine, dans l'Économie
domestique & champêtre, & dans les Arts & Métiers:

Plus, une Table concordante des Noms Latins, & le renvoi aux objets
mentionnés dans cet Ouvrage.

Par M. VALMONT DE BOMARE, Démonstrateur d'Histoire Naturelle avoué
du Gouvernement; Censeur Royal; Directeur des Cabinets d'Histoire Natu-
relle, de Physique, &c. de S. A. S. Monseigneur le PRINCE DE CONDÉ;
Honoraire de la Société Économique de Berne; Membre des Académies Impé-
riale des Curieux de la Nature, Impériale & Royale des Sciences de Bruxelles;
Associé Regnicole de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Beaux-Arts de
Rouen; des Sociétés Royales des Sciences de Montpellier, Littéraires de
Caen, de la Rochelle, &c. d'Agriculture de Paris; Maître en Pharmacie.

Nouvelle Édition, revue & considérablement augmentée par l'Auteur.

TOME SIXIÈME.

A PARIS,

Chez BRUNET, Libraire, rue des Écrivains, vis-à-vis le Cloître
Saint Jacques de la Boucherie.

M. D C C. L X X V.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

1911

...

...

...

...

...

...

...

...



DICTIONNAIRE

RAISONNÉ

D'HISTOIRE NATURELLE.



N

NACELLE. Espece de *lépas* à coquille chambrée, & qui ressemble parfaitement bien à une nacelle : il se plaît dans les sables, & s'attache quelquefois aux autres coquillages : il se trouve au Sénégal.

NACRE, est dans certains coquillages la partie blanche, brillante, argentée ou orientée comme les perles. La plupart des coquillages n'ont une nacre qu'en leur surface intérieure ; d'autres ont besoin d'être dépouillées de leur drap marin & même de leur pellicule, pour que leur nacre soit à découvert.

NACRE DE PERLES ou MERE DE PERLES, ou HUITRE A ÉCAILLE NACRÉE, *mater perlarum*, seu *concha margaritifera*. Ce riche coquillage est une huître à écailles nacrées, qui varie en grandeur & qui se pêche dans les Mers Orientales & dans l'île de Tabago. On

lui a donné le nom de *mere des perles*, parce qu'on y trouve beaucoup plus de perles & de plus belles que dans d'autres coquillages.

La *nacre de perles*, (mot tiré de l'Espagnol, qui appelle *nacar de perlas* la coquille des perles), est un coquillage bivalve fort pesant, gris en dehors, ridé & âpre, mais non cannelé, blanc ou de couleur argentée, uni & luisant en dedans, d'une substance plus dure & plus solide que les perles mêmes qu'il produit. Il est un peu verdâtre, de figure aplatie & circulaire, ayant vers le milieu intérieur la marque des muscles de l'animal qui en ont été arrachés. La coquille de l'huître perliere est grande, épaisse & peu creuse.

Les perles, *perla aut Margarita*, qu'on y trouve sont, de même que la coquille nacre, des substances pierreuses & calcaires, c'est-à-dire calcinables & dissolubles aux acides, rondes & anguleuses, grenées, comme transparentes, d'une saveur terreuse, ainsi que les écailles mêmes.

Origine des Perles.

Stenon, ce savant Auditeur de Bartholin, qui fut élevé à l'Épiscopat, & qui a eu l'honneur d'être inhumé dans le tombeau des Grands Ducs de Florence; *Stenon*, dis-je, dans sa *Dissertation sur les Corps solides qui se trouvent naturellement contenus dans d'autres corps solides*, prétend, en parlant des coquilles, que la variété de leurs couleurs, leurs piquans & leurs inégalités, doivent leur origine au limbe de l'animal renfermé dans la coquille. A mesure que l'animal croît, s'étend & change de place, le limbe de l'animal s'étend aussi, s'avance successivement, & laisse son empreinte sur le limbe de chaque petite coquille, soit que ce dernier limbe soit formé de la matière qui transude de celui de l'animal, ou qu'il ne soit autre chose que le limbe même de l'animal qui se détache tous les ans du reste du corps, & qui est remplacé tous les ans par

de nouveaux limbes qui se développent successivement.

C'est par ces mêmes principes que *Stenon* explique la formation des perles, tant de celles qui sont fixées à la coquille & qui sont peu rondes, que de celles qui se trouvent dans l'intérieur de l'animal, & qui y ont acquis ou conservé une rondeur parfaite ; car la seule différence qui se trouve entre les lames dont sont composées les perles, & celles des petites coquilles de la nacre, c'est que ces dernières sont presque planes, & les autres courbes ou concentriques. *Stenon* ajoute, 1^o. que certaines perles inégales, qu'on appelle *baroques*, ne le sont que parce qu'elles faisoient partie d'un groupe de plusieurs petites perles renfermées sous une enveloppe commune ; 2^o. qu'un grand nombre de perles jaunes le sont non-seulement à la surface, mais encore dans tous les points de leur substance ; vice qui doit provenir de l'altération des humeurs de l'animal : il ajoute que les perles les plus belles deviennent quelquefois jaunes, étant long-temps portées.

Ce sentiment de *Stenon* sur l'origine des perles, est conforme à celui des Modernes, qui pensent que la matière des perles n'est autre chose que celle qui forme la nacre de la coquille, & non une lèpre ou excrément des huîtres, ni une concrétion graveleuse, formée du suc nourricier dans les huîtres vieilles ou attaquées de maladies. Et *M. Geoffroy* le jeune n'a rangé les perles parmi les bézoards, que parce qu'il a mis dans cette classe toutes les pierres formées par couches, qui s'engendrent dans les animaux.

La perle n'est exactement produite que par l'abondance de la liqueur nacré qui, en transudant de l'animal au lieu de s'aplatir & de former des couches dans le fond de la coquille, a stillé par gouttes ou par petits pelotons qui se sont conglomérés. Cette liqueur est repliée tantôt régulièrement, tantôt d'une manière chiffonnée ; ce qui a formé des perles plus ou moins régulières. En dissolvant lentement dans un acide ni-

treux & très-affoibli une perle, on s'est convaincu de la vérité de ce qu'on avance ici. *Voyez les art. CORAIL, CORALLINES & COQUILLAGE*, pour la théorie de cette petite expérience, & l'histoire de ces sortes de productions formées de petits animaux.

Pour une perle que l'on trouve dans la partie charnue de l'huître, on en trouve mille attachées à la nacre, où elles sont comme autant de globules ou de verrues. Il arrive même quelquefois que les perles, qui sont distribuées indistinctement dans toutes les parties de l'huître, s'accroissent au point d'empêcher les coquilles de se fermer, & alors les huîtres périssent. On trouve ordinairement dans chaque nacre une ou deux perles, mieux formées que les autres. On a observé que toutes les coquilles bivalves, dont l'intérieur est nacré, produisent des perles : on en trouve dans le *marteau*, dans la *pintade grise*, dans l'*hirondelle* ou *mouchette*, &c.

L'*huître à écaille nacrée* n'est point désagréable à manger, à moins qu'elle n'habite des côtes fangeuses.

Pêche des Perles.

Presque toutes les perles viennent des pays étrangers : il y en a quatre pêcheries dans l'Orient. *Tavernier* dit que la première est autour de l'île de *Barhen* ou *Baharen* dans le golfe Persique ; la seconde sur la côte de l'*Arabie heureuse*, proche de la ville de *Catifa* : elle appartient à un Prince Arabe ; la troisième près de l'île de *Ceylan*, dans la mer qui bat un gros Bourg appelé *Manar*, là est le lieu qui s'appelle *côte de la pêche* ; la quatrième sur la côte du Japon : & il ajoute qu'on en pêche rarement dans cette dernière, parce que les Japonnois ne se soucient guere de joyaux. On compte aussi quatre pêcheries de perles en Occident, qui sont toutes situées dans le golfe du Mexique, le long de la côte de la *Nouvelle Espagne*. La première est le long de l'île de *Cubagna*, à cent soixante lieues de Saint-

Domingue ; la deuxième est à l'île de la Marguerite (*île des Perles*), à une lieue de Cubagna ; la troisième est à Comogote, assez proche de la Terre-ferme ; la quatrième est au Rio de la Hacha ou rivière de la *Rencheria*, le long de la même côte. On pêche encore des perles dans la Méditerranée : on en pêche aussi sur les côtes de l'Océan, en Ecosse & ailleurs. La pêche des perles près de l'île de Ceylan est la plus considérable, & produit un grand bénéfice à la Compagnie des Indes de Hollande. Cette Compagnie ne fait pas pêcher pour son compte, mais elle permet aux habitans du pays, d'avoir pour cette pêche autant de bateaux qu'ils veulent, & chaque bateau lui paye soixante écus, & même quelquefois davantage. Vers le commencement de l'année, en Mars & en Avril, la Compagnie envoie d'abord dix ou douze bateaux qui se séparent en diverses rades ; des plongeurs pêchent chacun quelques milliers d'huîtres à perles qu'ils apportent sur ce rivage. On ouvre chaque millier à part, & on met aussi à part les perles qu'on en tire. Si le prix de ce qui se trouve dans ce millier se monte au-delà d'un écu, c'est une marque que la pêche sera en ce lieu très-abondante. Si le prix est de moitié moins, on ne pêche point cette année-là. Si l'épreuve réussit, on publie que la pêche se fera ; alors une affluence extraordinaire de peuple & de bateaux arrive. Les Commissaires Hollandois viennent de Colombo pour présider à la pêche, le jour qu'elle doit commencer, l'ouverture s'en fait dès le matin par un coup de canon. Dans ce moment tous les bateaux partent & s'avancent dans la mer, précédés de deux grosses chaloupes Hollandaises, qui mouillent l'une à droite & l'autre à gauche, pour assigner à chacun les limites de l'endroit où il peut pêcher uniquement, & aussi-tôt les plongeurs de chaque bateau se jettent à la hauteur de trois, quatre & cinq brasses. Un bateau a plusieurs plongeurs qui vont à l'eau tour à tour ; aussi-tôt que l'un remonte, l'autre s'enfonce. Ils sont attachés à une corde dont le bout

tient à la vergue du petit bâtiment, & qui est tellement disposée, que les Matelots du bateau, par le moyen d'une poulie la peuvent aisément lâcher ou tirer selon le besoin qu'on a ; celui qui plonge a une pierre du poids d'environ trente livres attachée aux pieds (rattachement à l'estomac), afin d'enfoncer plus vite, & une espee de sac à la ceinture pour y mettre les huîtres qu'il pêche. Dès qu'il est descendu au fond de la mer, sans perdre de temps il court çà & là, quelquefois sur un sable, tantôt sur une vase très-visqueuse, & tantôt parmi les pointes des rochers ; il ramasse promptement ce qu'il trouve d'huîtres & les met dans son sac. S'il y a plus d'huîtres qu'il n'en peut emporter, il en fait un monceau, & revenant sur l'eau pour prendre haleine, il retourne ensuite ou envoie un de ses camarades pour le ramasser. Le Plongeur pour revenir à l'air donne le signal, en tirant fortement une petite corde différente de celle qui lui tient le corps : il y a toujours un ou deux Matelots dans le bateau qui tiennent l'autre bout de la corde pour observer le mouvement. Il est rare qu'un Plongeur, accoutumé dès son enfance à plonger, puisse retenir son haleine plus d'un quart-d'heure ; il a toujours soin de mettre du coton dans ses narines & ses oreilles, souvent il arme ses doigts d'espees de mitaines de cuir pour éviter d'être blessé aux rochers. Comme les huîtres à perles sont quelquefois attachées aux pierres & rochers, alors ils les détachent avec un instrument de fer dont ils sont munis. Les bateaux ne sont pas si éloignés les uns des autres, que les Plongeurs ne se battent assez souvent sous les eaux pour s'enlever les monceaux d'huîtres qu'ils ont ramassés. Ils prétendent qu'à soixante pieds de profondeur ils y voient aussi clair qu'à terre. Ces Pêcheurs sont exposés à de grands périls ; car outre les risques de se précipiter si profondément dans la mer, de demeurer accrochés en quelque endroit, de s'estropier, ou même de se tuer en tombant sur quelque pierre, ou de s'évanouir en manquant d'air, ils cou-

rent encore celui d'être dévorés par des requins. Voilà pour eux le danger le plus grand & plus ordinaire. On présume bien qu'un tel métier est très-fatigant, aussi ces habitans quoiqu'habiles ne peuvent guere plonger que sept ou huit fois par jour. Le travail dure jusqu'à midi, & alors tous les bateaux regagnent le rivage ; quand on est arrivé, le maître du bateau fait transporter dans une espece de parc ou de fosses creusées dans le sable les huîtres qui lui appartiennent, là il les étale à l'air, & l'on attend qu'elles s'ouvrent d'elles-mêmes, ce qui dure trois ou quatre jours, afin d'en retirer les perles sans les endommager ; les perles étant tirées & bien lavées, on a cinq ou six petits bassins à cribles qui s'enchaînent les uns dans les autres, en sorte qu'il reste une distance entre ceux de dessus & ceux de dessous. Les trous du second crible sont plus petits que ceux du premier, & ainsi des autres. Les perles qui ne passent point par le premier crible, sont du premier ordre ; celles qui restent dans le second, sont du deuxième ordre ; & de même jusqu'au dernier, lequel n'étant point percé reçoit les *semences de perles*, ce sont les plus petites. Ces différens ordres font la différence des perles pour la grosseur, & leur donnent ordinairement le prix lorsqu'elles sont bien conformées & d'une belle nacre. Les Hollandois se réservent toujours le droit d'acheter les plus grosses, au moins ils ont la préférence sur le prix que l'on en offre. Toutes les perles qu'on pêche le premier jour appartiennent au Roi de Maduré ou au Prince de Marava, suivant la rade où se fait la pêche.

La pêche des perles Occidentales se fait depuis le mois d'Octobre jusqu'au mois de Mars. On fait quelquefois une seconde pêche de perles dans les Indes Orientales ; celle-ci a lieu dans les mois d'Août & de Septembre. Il regne pour l'ordinaire de grandes maladies sur ces parages au temps de la pêche, elles peuvent être causées par la quantité du peuple qui s'y rend & qui n'habite pas fort à l'aise, ou parce que plusieurs

se nourrissent de la chair des huîtres qui est indigeste & mal-faisante, soit encore à cause de l'infection de l'air, occasionnée par la chair des huîtres qui étant exposée à l'ardeur du soleil, se corrompt en peu de jours & exhale une puanteur qui peut seule causer des maladies contagieuses.

Il y a d'autres animaux testacés que l'huître, qui fournissent des perles, comme les *moules* du Nord & de la Lorraine; l'*hirondelle*, le *marteau*, la *pintade grise* & les *huîtres* communes. Celles de Lorraine se trouvent communément dans une petite riviere des Vosges; Son Altesse Royale le Duc Léopold, avoit établi des gardes pour veiller à ce que personne n'en pêchât, s'en réservant pour lui seul le produit. Feue Madame la Princesse Charlotte, Abbessse de Mons, avoit un collier fait avec ces perles; mais quoique brillantes & blanches, elles sont la plupart *baroques*, & nullement comparables en beauté à celles des mers d'Orient & d'Occident: on sait cependant que le Roi de Suède vient d'ennoblir M. *Linnaeus* pour avoir trouvé le moyen de faire grossir les perles des moules & des huîtres du Nord, & de les rendre belles, &c. En faveur de cette découverte, les Etats du Royaume ont permis aussi à ce savant Naturaliste de se nommer un successeur dans ses différens emplois; mais le secret n'a point été rendu public. Ce moyen seroit-il de faire parquer des moules dans des étangs où l'on mettroit des scdlopendres marines? car on a remarqué que toutes les moules, taraudées par ces insectes marins, contenoient les plus grosses & les plus belles perles.

Parmi les perles, il y en a de différentes couleurs, de blanches, de jaunâtres, de verdâtres & de noirâtres; la couleur blanche paroît leur être la plus naturelle. Les perles de couleur plombée ne se trouvent qu'en Afrique, où le sol de la mer est très-vaseux. La couleur jaunâtre ou verdâtre, si estimée des Arabes, peut provenir de ce que les Pêcheurs, vendant

leurs huîtres par monceaux, & les Marchands attendant quelquefois quinze jours qu'elles s'ouvrent d'elles-mêmes pour en tirer les perles, quelques unes de ces huîtres nacrées perdent dans cet intervalle leur eau, se gâtent, s'empuantissent, & produisent des émanations qui colorent les perles qu'elles contiennent. Nous le répétons, plus les nacrés de la coquille sont belles, plus les perles le sont : le volume des perles répond aussi à la grandeur de l'animal : la *pintade* gris de lin donne des perles dont la couleur est aussi d'un gris de lin : celles-ci sont fort rares, ainsi que celles de couleur de corail rouge qui se trouvent quelquefois attachées à la nacre intérieure & vénéuse de la *pinne marine*. Parmi les huîtres nacrées qu'on pêche, il y en a beaucoup qui ne contiennent pas de perles. Les années pluvieuses sont les plus favorables pour cette pêche : on a fait cette même observation à l'égard de nos perles d'Écosse & de Lorraine.

Observations sur les Perles.

La concrétion ou loupe pierreuse qu'on appelle *perle*, est d'une eau argentée comme celle de la nacre ; la beauté de la perle peut surpasser même celle de la nacre de la coquille, quoique formées toutes deux d'un même matière. Cette différence vient de ce que la nacre de perles touche par ses extrémités à la bourbe ; au lieu que la matrice de la perle a été reçue entre les membrans qui la tiennent à couvert. M. de Réaumur a observé aussi que la couleur des perles répondoit à la couleur de la coquille où elles se trouvoient renfermées ; & que les perles, moitié couleur de nacre & moitié noirâtres, avoient été formées dans le confluent de deux vaisseaux qui contenoient des suc de différentes couleurs. *Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1717.*

Les Joailliers appellent *loupe* ou *coque de perles* un suc pierreux & nacré qui s'est extravasé en forme de

ntend. Quand ils en trouvent de demi-sphériques, ils les font scier ; & de deux de même grosseur, collées ensemble, ils composent une perle. Les perles d'une figure irrégulière, c'est-à-dire qui ne sont ni rondes ni en poires, sont appelées *baroques* : telles sont les perles d'Écosse. Les perles *parangones* sont des perles d'une grosseur extraordinaire.

Les perles les plus estimées en Europe sont celles d'Orient ; & entre celles-là on choisit par préférence celles qui sont les plus grosses, parfaitement rondes, polies, blanches, luisantes, qui réfléchissent les objets, qui sont rayonnantes & paroissent transparentes sans l'être : c'est ce qu'on appelle *perles d'une belle eau* ou *d'un bel Orient*. Leur prix est plus ou moins haut, suivant qu'elles approchent plus ou moins de ces qualités. En Perse & dans les Régions Orientales, elles ne se vendent qu'au poids de l'or ; mais en Europe elles suivent le tarif des pierreries. L'usage des perles pour le luxe & la parure des Dames, en a fait un très-gros objet de commerce. Colliers, brasselets, pendans d'oreilles, coëffures ou aigrettes, ajustemens, toutes ces parures introduites par le caprice, adoptées par la mode, perfectionnées par l'art & le goût, sont des bijoux de toilette faits pour ajouter aux graces de la beauté & quelquefois pour y suppléer. Parmi la quantité de perles que l'on présente tous les ans au Roi d'Espagne, ce Prince fait mettre à part les plus belles & les destine à l'ornement du Service Divin. On peut juger de la quantité qu'il en consacre à cet usage pieux par un habit de la statue de la Vierge *Notre-Dame de la Guadeloupe*. Dans cet habillement tout le blanc n'est autre chose que des perles, le rouge & le vert sont d'émeraudes & de rubis. Il n'y a dans le monde que le Souverain des Indes qui puisse mettre une si grande magnificence dans sa dévotion. En 1579 on présenta au Roi Philippe II une perle trouvée à Panama : elle étoit naturellement faite en poire, & de la grosseur d'un œuf de pigeon. Elle est prise à 144000

ducats. *Tavernier* en a vu une entre les mains de l'Empereur de Perse, en 1633, & que l'on avoit achetée d'un Arabe 110400 livres sterling. *Plin* évalue la perle de *Cléopâtre* à quatre-vingt mille livres sterling. On fait que cette Reine crut ne pouvoir mieux prouver son luxe & son opulence à *Marc-Antoine*, qu'en avalant dans un repas qu'elle lui donnoit, une des fameuses perles qui lui servoient de pendans d'oreilles. L'histoire nous apprend encore que *Clodius Esopus*, fameux Comédien Romain, voulant surpasser en magnificence son pere, fit avaler des perles dissoutes dans le vinaigre à tous les convives de son festin.

En Médecine on ne se sert que des perles menues, qu'on appelle *semences de perles*. Quoique moins cheres que les grosses, elles n'ont pas moins de vertu : leur préparation consiste à les réduire, sur le porphyre, en une poudre impalpable. La nacre de perle préparée par cette même méthode, n'est pas moins bonne. Ces substances sont absorbantes, & propres à arrêter le vomissement & le dévoiement. On fait entrer ces différens produits de l'huître dans plusieurs dispensations médicinales ; mais les Médecins instruits & de bonne foi, conviennent que les perles & la nacre de perles ne sont que des absorbans terreux qui n'ont pas plus de vertu que la nacre des huîtres les plus communes, & que leur préparation ne peut être employée par préférence que pour relever la pompe & le prix des médicamens.

Les Dames employoient autrefois dans leur fard la nacre de perles ; ensuite on leur a fait accroire que les préparations cosmétiques étoient de perles fines : aujourd'hui on gâte leur teint avec le blanc de bismuth. Les Tabletiers font avec la nacre de perles des cuillers, des jetons, des manches de couteaux, des navettes & beaucoup d'autres petits ouvrages fort agréables, mais qui jaunissent ainsi que les perles à force d'être exposés à l'air : moins d'un siècle suffit pour en altérer la beauté.

Avant que de finir cet article nous croyons devoir parler de la charlatanerie de certains Juifs, qui prétendent qu'ils ont l'estomac propre à nettoyer les perles, & à en augmenter le poids. Ce fait est d'autant plus impossible, que les perles, comme les os, l'ivoire & les dents s'amolliſſent dans des liqueurs acidulées & chaudes, & qu'elles perdent de leur poids. On en a des preuves qu'on ne peut révoquer en doute. Si les perles se nettoyoient dans un estomac Juif, il en seroit de même dans un estomac Musulman ou Chrétien; mais dans tous ce seroit aux dépens du volume des perles. Voici un exemple bien frappant du ramolliſſement des perles : en jetant les fondations de S. Pierre de Rome on trouva un caveau où avoient été déposés 1118 ans auparavant les corps de deux jeunes filles de Stilicon, qui avoient été promises, l'une après l'autre, à l'Empereur Honorius; toutes les richesses qui y étoient renfermées, étoient en très-bou état, à l'exception des perles qui étoient si tendres qu'elles s'écrasoient facilement entre les doigts.

On tire parti aussi de la charniere des huîtres nacrées; c'est un gros ligament que les Hollandois, voisins des pêcheries de perles, font dessécher, ont l'art de tailler & de polir ensuite de maniere à imiter une plume : ils le vendent sous le nom de *plume de paon*; elle est d'un beau bleu verdâtre chatoyant. A l'égard des fausses perles, voyez l'article ABLE.

NACRÉ. Voyez à l'article PRINCE & le mot Roi.

NADDE ou MELETTE ou APHE PHALARIQUE. C'est un poisson rare, du genre des carpes & de la famille des poissons à nageoires molles : on le trouve plus communément dans les parties boréales de la Suède que par-tout ailleurs : il a un pied de longueur, quatre pouces de large; la tête obtuse; les trous des nageoires sont doubles; la bouche est sans dents; la membrane des ouïes a trois rayons; la queue est fourchue; la couleur du dos est brune, blanche aux côtés, argentée au ventre, & rouſſe à la poitrine. Les écailles

sont larges, obtuses & striées: on mange ce poisson en Westrobothnie. La *nadelle* est une petite sardine.

NAGEUR, *natrix torquata*. Nom donné à un serpent aquatique, qui crie, dir-on, comme la grenouille: il se nourrit de grains, d'insectes, de tout ce qu'il trouve, & comme la vipere, il fait la chasse aux rats. Les François appellent ce serpent le *charbonnier*. Voyez ce mot.

NAGEOIRES. Voyez à l'article POISSON & au mot

BALEINE.

NAGMAUL. Voyez SCHINDEL.

NAGOR. Nom que l'on donne à une espece particuliere de gazelle d'Afrique. Ses cornes sont semblables à celles du *nanguer*.

NAIN. Nom donné à celui qui est petit au-delà de ce que naturellement il doit être. Le nain & le géant sont les deux extrêmes de la stature des hommes. Voy.

GÉANT.

Pour avoir une idée de la race des *nains*, nous donnerons un extrait de l'origine, de la vie, de la conformation de *Bebé*, de M. *Borwflaski*, & de M. *Bereschny*.

Bebé, ce fameux nain du Roi de Pologne, naquit à sept mois dans les Vosges, de parens bien faits, bien constitués & sains. Il n'avoit pas tout-à-fait huit pouces en naissant: il ne pesoit alors qu'une livre & un quart. Sa mere l'éleva avec beaucoup de peine; sa petite bouche ne pouvant s'appliquer qu'en partie sur le mamelon, une chèvre fut sa nourrice. Un sabot qu'on remplissoit de laine à moitié, lui servit longtemps de berceau: on l'eût pris pour un *Lilliputien*: à l'âge de deux ans il commença à marcher: on lui fit des souliers de dix-huit lignes de longueur. A six ans il étoit haut de quinze pouces. Son accroissement fut proportionné à sa petitesse premiere jusqu'à l'âge de douze ans: à cet âge la nature fit un effort dans quelques parties seulement. Les côtes grandirent plus d'un côté que de l'autre. L'épine du dos s'arqua en

cinq endroits, & l'apophyse nasale s'étendit beaucoup. Ce petit individu n'a jamais donné que des marques très-imparfaites d'intelligence : il sembloit qu'elle ne passoit pas les bornes de l'instinct, & malgré la bonne éducation qu'il a reçue, il n'a conçu aucune notion de l'Être suprême. Il paroïssoit aimer la musique, on étoit même parvenu à le faire danser & à battre quelquefois la mesure assez juste. Il avoit sans cesse les yeux dressés sur son maître qui par des signes dirigeoit tous ses mouvemens, ainsi qu'on le remarque dans les animaux brutes qu'on a dressés. Les passions cependant regnerent dans son ame : il étoit susceptible de colere, de jalousie & d'emportement dans ses desirs. Il avoit tous les organes libres, & tout ce qui tient à la physiologie paroïssoit selon l'ordre ordinaire de la nature. A l'âge de quinze ou seize ans il avoit vingt-neuf pouces de hauteur; c'étoit son âge brillant; il étoit joli. A l'âge de dix-sept à dix-huit ans les signes de sa virilité ou de puberté furent très-évidens & même très-forts pour sa petite structure: il paroît même prouvé qu'une gouvernante en avoit long-temps abusé, & l'on attribue aux excès de *Bebé* l'avancement de sa vieillesse, car dès l'âge de vingt-deux ans ce petit être cessa d'être gai, ses forces s'affoiblirent, sa tête se pencha, il commença à tomber dans une espece de caducité où l'on distinguoit une enfance marquée : la dernière année de sa vie (il avoit alors vingt-six ans, trente-trois pouces de hauteur, & trente-six selon quelques-uns) il paroïssoit accablé par le poids des années; il ne pouvoit supporter l'air extérieur que par un temps chaud, & marchoit à peine cent pas. On a disséqué *Bebé*, & l'on a trouvé un des os pariétaux un peu enfoncé, le lobe gauche du cervelet étoit pressé dans un endroit & un peu relevé en d'autres, & hors de la position naturelle, la moëlle allongée étoit comprimée de même, ce qui doit vraisemblablement avoir empêché la force végétative de s'étendre avec régularité, & ce qui peut aussi avoir occasionné le déran-

gement des vertebres: on a conservé le squelette de *Bebé*; on le voit actuellement dans la Bibliothèque publique de Nanci. Au premier coup d'œil ce squelette paroît être celui d'un enfant de trois ou quatre ans au plus; mais à l'examen on voit que c'est celui d'un adulte. Voici l'interprétation de l'épithaphe que le Roi de Pologne a fait faire & poser à la mémoire de *Bebé* (M. le Comte de *Tressan* en est l'Auteur.) *Ci gît Nicolas Ferri, Lorrain, jeu de la nature, merveilleux par la petitesse de sa structure, chéri du nouvel Antonin, vieux dans l'âge de la jeunesse. Cinq lustres furent un siècle pour lui. Il est mort le 9 Juin 1764.*

Passons maintenant à l'histoire de M. *Borwflaski*.

M. *Borwflaski*, Gentilhomme Polonois, arriva à Luneville en 1760; il étoit à la suite de Madame la Comtesse *Humiecska*, Grande Porte-Glaive de la Couronne de Pologne & parente du Roi *Stanislas*. Sa stature étoit plus surprenante que celle de *Bebé*: à l'âge de vingt-deux ans il n'avoit que vingt-huit pouces de hauteur. Sa taille étoit bien prise, ses membres bien proportionnés, de beaux yeux & les traits assez agréables; il avoit beaucoup de force, jouissoit d'une bonne santé, ne buvoit que de l'eau, mangeoit peu & dormoit bien. Cette miniature vivante étoit pleine de graces, dansoit avec justesse, & avoit l'esprit aussi bien fait que le corps: il avoit la mémoire bonne, le jugement fort sain, un cœur sensible & sans méchanceté. Il étoit fort instruit dans la Religion Catholique, lisoit, écrivoit & calculoit bien: il s'exprimoit facilement en Allemand & en François. Le pere & la mere de M. *Borwflaski* sont de taille ordinaire, & ont eu six enfans: son aîné n'a que trente-quatre pouces, & sa sœur qui étoit la moins âgée, n'avoit que vingt-un pouces à l'âge de six ans; les trois cadets de M. *Borwflaski* ont chacun cinq pieds & demi. La mere est toujours accouchée à terme. Ces nains en venant au monde représentoient une masse informe, presqu'aussi large

que longue : leur tête , leurs membres , leur corps ne se font déployés que par degrés.

Le fameux nain Lucius , dont Auguste donna le spectacle au Peuple de Rome , n'avoit que dix-neuf pouces de haut , & ne pesoit que dix-sept livres ; sa voix étoit tonnante. On en voit la figure en bronze à la Bibliothéque du Roi dans le Cabinet des médailles.

On trouve dans l'Histoire d'Angleterre l'opposé de ces deux nains. En 1731 un Paysan du Comté de Berks amena à Londres son fils âgé de six ans , qui avoit près de cinq pieds de haut , robuste , fort & à-peu-près de la grosseur d'un homme fait.

Voici la description d'un autre nain , mais monstrueux qui vit actuellement dans la ville de Lubni en Russie : il s'est lui-même décrit en Langue Russe , en voici la traduction communiquée en 1770.

Pierre Danilow Bereschny , fils d'un Cosaque Podpornoghtchik du Régiment de Lubni. Ses pere & mere , freres & sœurs sont de stature ordinaire ; mais ce nain parvenu à l'âge de trente ans , n'a que vingt-neuf pouces trois quarts de hauteur. Il n'a point de bras , ses épaules se terminent en petits moignons de chair ; à peine peut-on passer un doigt entre la tête & ses épaules , tant ces deux parties sont étroitement liées ensemble ; cependant il n'est pas laid à voir. Il porte une grande moustache qui lui va presque jusqu'aux oreilles. Il a beaucoup d'esprit , de jugement & de mémoire. Sa poitrine est applatie , & les jambes courbes comme si on les avoit retournées ; les genoux sont sans jointures , les os sont continus aux deux jambes jusqu'aux talons , les gras de jambe sont presque totalement oblitérés ; chaque pied n'a que quatre orteils , y compris le pouce , tous quatre recourbés & deux seuls sont mobiles. Il marche fort vite ; mais quand il tombe , faute de jointures aux genoux , il ne peut se relever. Il écrit fort couramment du pied gauche ; le caractère de son écriture est des plus lisibles , tant en Russe qu'en Latin : il dessine très-correctement au crayon ,

crayon , à la plume & à l'encre de la Chine : il chante , joue aux cartes & aux échecs : il fume & remplit lui-même sa pipe : il tricote des bas , & se sert pour cela d'aiguilles de bois qu'il fait lui-même ; il se débotte : il mange aussi à l'aide du pied gauche & fait quantité d'autres choses très-surprenantes : il n'emploie les deux orteils séparés qu'il a au pied droit , que pour aider les opérations du pied gauche. Autant il témoigne un grand desir de s'instruire , autant il apprend avec beaucoup de facilité. Il appartient à un Colonel qui est jaloux de cultiver ces heureuses dispositions , & qui lui en facilite les progrès. On apprend que l'Impératrice de Russie fait élever un semblable nain monstrueux à l'Académie des Arts. Celui-ci a maintenant seize ans. (1772.)

On voit actuellement (mois de Mars 1774) à la Foire S. Germain à Paris , une naine que l'on assure être âgée de vingt ans , & qui n'a que vingt-huit pouces de hauteur. Cette fille naine est assez bien proportionnée , excepté le front qui est fort grand. A sa voix & ses manières enfantines on ne diroit pas qu'elle est aussi âgée ; mais en examinant les traits de son visage , & d'autres qui ne paroissent pas équivoques , on y trouve écrit très-distinctement les caracteres de son âge.

NALIM. Nom qu'on donne en Russie à la *lotte*. Voyez ce mot.

NANGUER ou **NANGUEUR.** Nom donné à une espece de gazelle qui se trouve au Sénégal & qui pourroit bien être le daim des Anciens.

NAPPAUL ou **FAISAN CORNU.** Cet oiseau de Bengale est ainsi appelé , dit *M. de Buffon* , parce qu'il a en effet deux cornes sur la tête ; ces cornes sont de couleur bleue , de forme cylindrique , obtuses à leur extrémité , couchées en arriere , & d'une substance analogue à la chair calleuse : il n'a point autour des yeux ce cercle de peau rouge , quelquefois pointillé de noir qu'ont les faisans ; mais il a tout cet espace

garni de poils noirs en guise de plumes : au dessous de cet espace & de la base du bec inférieur prend naissance une sorte de gorgerette, formée d'une peau sèche, laquelle tombe & flotte librement sur la gorge & la partie supérieure du cou : cette gorgerette est noire dans son milieu, semée de quelques poils de même couleur, & sillonnée par des rides plus ou moins profondes, en sorte qu'elle paroît capable d'extension dans l'oiseau vivant, & l'on peut croire qu'il fait la gonfler ou la resserrer à sa volonté : les parties latérales en sont bleues, avec quelques taches orangées & sans aucun poil en dehors ; mais la face intérieure qui s'applique sur le cou, est garnie de petites plumes noires, ainsi que la partie du cou qu'elle recouvre : le sommet de la tête est rouge ; la partie antérieure du corps, rougeâtre, la partie postérieure plus rembrunie ; sur le tout, y compris la queue & les ailes, on voit des taches blanches entourées de noir, semées près-à-près assez régulièrement : ces taches sont rondes sur l'avant, oblongues ou en forme de larmes sur l'arrière, & celles-ci tournées de manière que la pointe regarde la tête : les ailes ne passent guère l'origine de la queue, d'où l'on peut conclure que c'est un oiseau pesant.

NAPEL, *napellus aut aconitum caruleum*. Quoique nous ayons déjà dit quelque chose de cette plante prétendue venimeuse au mot ACONIT, nous croyons devoir nous étendre davantage sur l'histoire de cette espèce de végétal, depuis que nous avons lu les nouvelles expériences que M. *Antoine Storck* en a faites, ainsi que nous le dirons plus bas.

Le napel est une plante qui croît naturellement dans la Forêt noire en Silésie, & ailleurs aux lieux montagneux ; on la cultive aussi dans les jardins, elle y prend très-facilement, elle y dure fort long-temps, quoique négligée & même maltraitée. Sa racine est vivace, de la grosseur d'un petit navet, noire en dehors, blanche en dedans, produisant souvent d'autres navets

collatéraux. Elle pousse plusieurs tiges à la hauteur de trois pieds, rondes, lisses, moëlleuses, roides, difficiles à rompre, garnies de feuilles amples, arrondies, verdâtres, nervensées & découpées en beaucoup de parties étroites, d'une manière plus remarquable que dans toute autre espèce d'aconit. Ses fleurs sont disposées en manière d'épi aux sommités des tiges, ayant la figure d'une tête couverte d'un heaume de couleur bleue rayée, & plus court que dans les autres espèces. A cette fleur succede un fruit à plusieurs graines membraneuses disposées en manière de tête, qui renferment des semences menues, ridées & noires dans leur maturité.

Jean Bauhin dit qu'il seroit prudent de bannir de nos jardins un poison aussi mortel à tout animal qui en mange, que l'est le napel. Tous les Auteurs de Botanique s'accordent aussi à dire, qu'entre tous les poisons qui se tirent de la famille des végétaux, le napel a toujours été regardé comme un des plus dangereux; quelques Auteurs assurent que sa racine échauffée dans la main, suffit pour causer la mort. Toujours est-il vrai que sa fleur portée en bouquet, produit quelquefois des syncopes: nous en avons vu les effets sur deux jeunes personnes. On rapporte qu'un jeune homme, habitant du mont Pilat en Suisse, prit des fleurs de napel dans sa main & descendit la montagne pour aller à une danse. Arrivé à la salle du bal champêtre, il sentit sa main s'engourdir, jeta les fleurs, dans quelques heures de suite avec une jeune fille: le poison se communiqua par le simple attouchement, & tous deux moururent le soir du même jour. Un autre homme, pour avoir mordu dans la racine, eut une heure après la tête toute enflée. Il paroît par ses effets qu'elle est caustique & corrosive: car elle produit en peu de temps dans ceux qui ont le malheur d'en manger, des enflures, des inflammations, des convulsions, la gangrene & la mort. *Mathiole* raconte l'histoire d'un criminel condamné à mort, à qui l'on fit manger de cette

racine pour essayer quelques antidotes qu'on proposoit contre ce poison. Cet homme y trouva d'abord un goût de poivre un peu fort, & au bout de deux heures il fut saisi de vertiges & de si violentes commotions de cerveau, qu'il s'imaginoit avoir la tête pleine d'eau bouillante; cet état fut suivi d'une enflure générale de tout le corps, le visage devint livide, les yeux sortoient d'une manière affreuse hors de la tête; enfin des convulsions horribles terminèrent bientôt la vie & l'espérance de ce criminel. Autrefois on empoisonnoit les flèches avec le suc de cette plante, & l'on détruisoit aussi les animaux sauvages & féroces, lions, tigres, loups, pantheres, &c. avec le napel adroitement mêlé à l'appât des viandes qu'ils aiment le plus. *Wesper* dit, qu'en temps de peste, on s'est servi de cette plante pilee en guise de vésicatoire: ce qui démontre évidemment la qualité caustique & érosive de cette plante. On fait encore que les fleurs du napel, portées sur la tête, ont la propriété de détruire l'espece vermineuse qui ronge les chairs; & de causer en place une migraine très-douloureuse.

M. Haller rapporte qu'on a des exemples récents en Allemagne & en Suède de l'effet dangereux & même funeste du napel. Son poison, dit-il, a cependant de la peine à tuer un chien, & les animaux des Alpes savent s'en abstenir. Pour l'odeur ou l'attouchement, même des mains en sueur, le même Observateur dit qu'on n'a rien à en redouter. Nous avons cependant cité ce que peut produire sa fleur portée en bouquet.

Un tel exposé des propriétés du napel suffit bien pour en proscrire l'usage intérieur; mais l'illustre *Storck* accoutumé d'après l'expérience à douter de la violence des poisons végétaux, a voulu s'assurer par lui-même des effets de celui-ci. Pour les mieux éprouver, il mit sur sa langue une petite quantité de poudre des feuilles & des tiges de l'aconit napel; elle produisit de l'ardeur & lui causa une salivation qui durèrent long-temps; il ressentoit aussi des douleurs momenta-

nées, vagues & lancinantes ; mais il ne s'en suivit aucun mal.

Cette même poudre jetée sur un ulcere chancreux & fongueux, ne le consuma pas.

M. *Storck* fit ensuite l'extrait de napel avec le suc exprimé de cette plante : il en mit un grain entre la paupiere inférieure de son œil droit & l'œil même, il n'en fut affecté que comme il l'auroit été par tout autre corps étranger. Il fit ensuite un mélange de deux grains de cet extrait avec deux gros de sucre en poudre, & pour observer particulièrement ce qui se passeroit dans le corps, il avala lui-même six grains de ce mélange qui ne lui firent rien. Le second jour il en prit huit, qui ne lui produisirent aucune sensation, & il en fut de même des dix grains qu'il prit le troisieme jour. Enhardi par le succès de ces essais, il en prit vingt grains : aucune des fonctions animales n'en fut dérangée, mais il transpira un peu plus qu'à l'ordinaire. Il continua ainsi pendant sept jours, & le huitieme il se reposa ; il recommença le neuvieme & continua jusqu'au quatorzieme, sans s'appercevoir de rien de nouveau. M. *Storck* conclut de la, que la poudre de napel excite la transpiration & la sueur, qu'on peut en donner aux malades extérieurement avec sécurité, en l'administrant en petites doses pour commencer ; qu'elle convient dans les maladies dont on peut chasser la matiere ou la cause par les voies de la transpiration & de la sueur : telles que les fièvres, les douleurs sciatiques, même pour les glandes enflées & squirreuses. Ainsi l'art de guérir peut tirer parti de cette plante mortelle.

Le Docteur *Bernhard de Bernitz* dit que la plante de napel desséchée ou transplantée des Alpes dans les jardins, perd sa qualité vénéneuse, & qu'elle n'est point un poison dans le Nord comme dans l'Italie. M. *Deslandes* assure la même chose dans la Bretagne ; mais il est très-probable, ainsi que l'observe M. *Haller*, que ces Auteurs parlent d'une plante différente du

napel : c'est, dit-il, une espece d'aconit à fleur bleue, mais du reste très-semblable à *l'aconitum lycoctonum*. Il est sûr du moins que le napel a tué un Chirurgien en Suède, & qu'il est mortel pour les chèvres de Falhun. C'est aux Médecins qu'il convient de prononcer si l'usage interne du napel doit être permis ou défendu.

Quant aux remedes propres contre le poison du napel, on commence par donner promptement un émétique, suivi d'une boisson abondante de lait & de beurre bouillis ensemble, l'on finit le traitement par des bols de thériaque ou par un autre antidote, & on y joint les sels volatils de viperes ou de corne de cerf, &c.

NAPHTÉ. Voyez PÉTROLE.

NARCAPHTÉ, *narcaphum*. Nom donné à l'écorce odoriférante & résineuse de l'arbre qui produit l'oliban; les Juifs Orientaux s'en servent dans leurs parfums; en Europe on l'emploie quelquefois pour les maladies du poulmon. On appelle aussi le narcaphte *tignamé* ou *thymiama*. Voyez OLIBAN.

NARCISSÉ, *narcissus latifolius*, est une plante dont la racine est bulbeuse, noirâtre en dehors, blanche en dedans; visqueuse, amere, & poussant en dessous des fibres comme les autres racines bulbeuses. Il sort de sa racine des feuilles vertes pâles, assez semblables à celles du poireau. Il s'éleve d'entr'elles une tige haute d'un pied, creuse, nue, cannelée, portant en sa sommité une grande fleur à une seule feuille évasée en godet, blanche, & entourée de six feuilles pâles & purpurines, d'une odeur fort agréable. A cette fleur succede un fruit oblong, triangulaire, rempli intérieurement de semences arrondies, noires & ameres : la fleur de cette plante est un peu narcotique, & sa racine est aglutinante & vomitive.

On cultive cette plante dans les jardins à cause de la beauté & de la bonne odeur de sa fleur : elle est une des premières dont la fleur décore nos parterres au

retour du printemps. Il y en a de plusieurs sortes : 1°. le *narcisse de Constantinople* ; 2°. le *grand narcisse d'Inde* ; 3°. le *narcisse rouge* ; 4°. celui qui est *jaune* ; 5°. le *narcisse d'Angleterre*. Il se trouve aussi dans les bois & les prairies une espece de narcisse jaune qu'on nomme *aiau*. Voyez *CAMPANE JAUNE*.

On plante les narcisses dans les parterres en planches, à quatre doigts de distance, à la fin de Janvier : on les multiplie de caïeux, & on les replante en Octobre. Les jonquilles & les tubereuses ne sont que des especes de narcisse. *Voyez ces mots*. En général les narcisses ont les fleurs disposées en épi, en panicule, ou en ombelle.

NARCISSE D'AUTOMNE. *Voyez* **LYS NARCISSE**.

NARCISSE DE MER ou **PETITE SCILLE BLANCHE.** *Voyez à la suite du mot* **SCILLE**.

NARCISSITE. Nom donné à une pierre qui imite la fleur du narcisse. Ce n'est peut-être qu'une empreinte.

NARD, *nardus*. On a donné ce nom à différentes plantes d'usage en Médecine, & dont nous ferons mention dans cet article.

Le **NARD INDIEN** ou **SPICA-NARD**, *nardus Indica*. C'est, selon M. *Geoffroi* (*Mat. Médic.*) une racine chevelue, ou plutôt un assemblage de fibres entortillées, attachée à la tête de la racine, qui ne sont rien autre chose que les filamens nerveux des feuilles fanées, desséchées, ramassées en un petit paquet, de la grosseur & de la longueur du doigt, de couleur brune rousâtre, d'un goût amer, âcre, d'une odeur aromatique, approchante de celle du fouchet. Cette partie filamenteuse de la plante qui est en usage, n'est, dit aussi M. *Geoffroi* ni un épi, ni une racine, mais c'est la partie inférieure des tiges, qui est d'abord garnie de plusieurs petites feuilles qui en se fanant & en se desséchant tous les ans, se changent en des filets, n'y ayant que leurs fibres nerveuses qui subsistent.

On a donné au nard le nom d'*épi*, à cause de sa figure; la racine à laquelle il est attaché, est de la grosseur du doigt, fibreuse, brunâtre, solide, & cassante. Parmi ces filamens on trouve quelquefois des feuilles encore entières, blanchâtres & de petites tiges creuses, cannelées, &c.

Le nard Indien croît en grande quantité dans la grande Java, & les habitans en font beaucoup d'usage dans leurs cuisines, pour assaisonner les poissons & les viandes. On en apportoit autrefois de la Syrie & du Gange, dont la couleur & la longueur des fibres varioient beaucoup.

La plante de ce nard s'appelle *gramen cyperoïdes aromaticum Indicum*. BREYN. On estime le spica-nard alexitere, céphalique, stomachique, néphrétique & hystérique. Riviere dit qu'il convient, pris en substance dans du bouillon pour l'hémorragie des narines. Bontius dit que dans les Indes on fait infuser dans du vinaigre le nard desséché, & qu'après y avoir ajouté un peu de sucre, on fait usage de ce remede contre les obstructions du foie & de la rate: il convient encore, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, pour la morsure des bêtes venimeuses.

Le NARD CELTIQUE, *nardus Celtica*, *Spica Gallica* aut *Romana*. C'est une espece de valériane, dit M. Haller; sa racine est rampante, chevelue, rousâtre, garnie de petites écailles, d'un vert jaunâtre, d'un goût âcre, un peu amer, aromatique, d'une odeur forte & un peu désagréable. Les petits rameaux de cette plante basse, pousse par intervalle des fibres un peu chevelues & brunes; à leur partie supérieure ils donnent naissance à plusieurs petites têtes qui soutiennent de petites feuilles oblongues de couleur jaunâtre. Il s'éleve d'entre ces feuilles une petite tige, haute d'un pied, ayant sur chaque nœud deux petites feuilles opposées; elle porte en sa sommité beaucoup de fleurs, qui ont la figure d'une étoile d'un jaune tirant sur le

rouge & qui dans la suite deviennent de petites graines oblongues & aigretées.

Toutes les parties de cette plante sont aromatiques, & imitent, étant récemment séchées, l'odeur de la petite valériane. *Clusius* dit que le nard celtique fleurit en Août, presque sous les neiges même, sur le sommet des Alpes de Styrie. *M. Haller* dit qu'il est commun sur les Alpes de la vallée d'Aoste, & qu'il y en a aussi sur le Saint-Bernard; les feuilles paroissent ensuite, lorsque les fleurs commencent à tomber. Les habitans le ramassent vers le commencement de Septembre, lorsque les feuilles jaunissent; car alors son odeur est agréable, au lieu qu'il n'en a point lorsqu'elles ne font que paroître, ou que la plante est encore verte. Ce nard qu'on trouve en bottes chez les Droguistes, a les mêmes propriétés que le précédent; il est cependant plus diurétique & plus carminatif. On en transporte en Egypte, où, suivant *M. Haller*, on lui attribue une vertu pour adoucir la peau.

Le NARD DE MONTAGNE, *nardus montana tuberosa*. C'est une espèce de valériane des Pyrénées¹, &c. dont la racine est oblongue, arrondie, & en forme de navet, de la grosseur du petit doigt. Sa tête qui est portée sur une petite tige rougeâtre, est garnie de fibres chevelues, brunâtres & un peu dures. Cette racine est vivace d'un goût âcre & aromatique.

Le petit *nardus Indica* est une espèce de *gramen*. Voyez ci-dessus.

Le nard bâtard du Languedoc, est une sorte de chien-dent.

Le faux nard, est la racine de l'ail serpent des Alpes. Voyez AIL.

Le nard sauvage, *nardus rustica*, est la racine du cabaret. Voyez ce mot.

Le nard commun, est l'aspic ou lavande mâle. Voyez LAVANDE.

NARHWAL ou LICORNE DE MER, *unicornu marinum*. Voyez à l'article BALEINE.

NARI-NARI. Espèce de raie du Brésil ; les Hollandois l'appellent *piilfert* : ce poisson est charnu , il a le corps & les nageoires triangulaires ; sa tête est grosse & ramassée , au milieu il y a une espèce de fosse : au lieu de dents , il a dans la bouche des os qui sont composés de plusieurs osselets : ses yeux sont petits : & le dessus du corps est rouge bleuâtre , tiqueté de blanc ; le ventre est assez blanc & sa peau unie. Proche de sa queue , sont deux crochets longs de trois doigts , faits comme les hameçons d'un Pêcheur : sa chair est fort délicate.

NARKA. Nom que les naturels du pays de Kamtschatka donnent au poisson rouge de leurs mers. *Voyez à la fin de l'article POISSON.*

NASICORNE. Nom donné au rhinocéros insecte , dont il est parlé à l'article *scarabée monoceros*. *Voyez ce mot.*

NASITOR. *Voyez CRESSON ALÉNOIS.*

NATICE , *natica*. Nom que M. *Adanson* donne d'après les Anciens à un genre de coquillage operculé assez semblable à la nérîte , & qui , selon M. d'*Argenville* , est un limaçon à bouche demi-ronde , qui n'a point de gencives , ni de dents , seul caractère qui le distingue de la *nérîte*. *Voyez ce mot.*

NATIF. Dans l'Histoire Naturelle du regne minéral c'est un synonyme de *vierge* ; il exprime un métal , ou un demi-métal qui se trouve dans le sein de la terre sous la forme qui lui est propre & sans être mélangé. On dit de l'argent *vierge* , du cuivre & de l'or *natifs*.

NATRON , *natrum*. C'est un sel alkali terreux , appelé quelquefois *alkali terrestre Oriental*. Il est en partie fixe , & toujours mêlé avec des corps terrestres. Quelquefois il contient du sel marin ; ou un sel alkali volatil , de manière cependant que l'alkali fixe y domine. Le natron fond aisément à l'humidité de l'air ; résous en liqueur , il fait moins d'effervescence avec tous les acides que sous une forme solide , il se dissout dans quatre fois son poids d'eau chaude. Cette espèce de

sel minéral, qu'il ne faut pas confondre avec la véritable soude végétale en pain durs & assez blancs, que l'on fabrique en Egypte, & dont on se servoit autrefois en France pour faire du savon & du verre, se trouve aussi en Egypte, en Syrie, dans l'Asie mineure & dans les Indes Orientales. On peut même le regarder comme le *nitre des Anciens*, lequel fermentoit avec des liqueurs acides, & ils s'en servoient comme d'un sel lixiviel pour laver leurs habits, & pour mettre dans leurs bains purificateurs. (Jérémie, chap. 2. vers. 22.) Ils le mêloient avec du sable pour en faire du verre. (Tacit. liv. 5.) *Salomon* fait entendre cette effervescence du nitre d'Egypte avec le vinaigre, lorsqu'il dit dans les Proverbes, (chap. 25. vers. 20.) *celui qui chante des airs à un cœur affligé, fait comme si l'on mêloit du nitre avec du vinaigre.* Or, il n'y a que le natron qui possède cette propriété. Aujourd'hui nous voyons rarement ce sel dans le commerce, ainsi que la soude végétale d'Egypte, que l'on appelloit aussi *natron*, celle-ci ayant été prohibée sous le ministère du Grand Colbert. On lui substitue le sel de verre ou l'anatron factice. Le natron naturel, tel qu'il se trouve dans la terre, est ordinairement d'un blanc rougeâtre & en masses informes.

Nous avons donné dans notre Minéralogie un détail assez circonstancié de la préparation & de l'usage de ce sel en Egypte. C'est dans l'hiver que ce sel suinte naturellement de la terre : on le ramasse dans l'état de liqueur dans deux grands lacs, dont l'un est situé près de Memphis, & l'autre aux environs d'Alexandrie. Les vents qui regnent dans ces contrées ne tardent pas d'en faire évaporer la surabondance d'eau, & lorsque l'eau est assez diminuée pour que le sel commence à se cristalliser, on le retire avec des pelles faites en écumoire, puis après l'avoir égoutté, on le transporte dans de grands magasins à Terrané & à Damanchou. Les Paysans sont contrains par corvée d'en voiturer quarante-cinq mille quintaux, partie en bateau sur le Nil;

& l'autre partie sur des chameaux : mais cette obligation forcée leur tient lieu de la taille qu'ils devroient pour leurs terres ensemencées.

Les Arabes emploient ce sel pour blanchir leur cuivre & le linge ; les Egyptiens s'en servent au lieu de soude dans leur savon & leur verre ; les Boulangers d'Alexandrie en mettent dans leur sorgo ; les Tanneurs du pays en préparent leurs cuirs ; les Bouchers, &c. s'en servent aussi pour attendrir ou conserver les viandes, &c. *Voyez notre Minéral. Tom. I. p. 467 & suiv. Édit. de 1774.* Le sel alkali qui se trouve dans quelques eaux thermales & minérales, a beaucoup de rapport avec le natron : l'on donne aussi au sel d'Ebshom le nom de *natron d'Angleterre*. Voyez SEL D'EBSHOM.

NATURALISTE. C'est un Physicien & un Philosophe qui considère l'assemblage & l'état des choses créées dans la nature : il y en a peu qui s'occupent également de toutes les parties de cette science ; l'un étudie les fossiles & les minéraux ; l'autre tâche de connoître méthodiquement les individus du regne végétal ; souvent il se borne à la culture des plantes : d'autres ne trouvent d'agrément que dans les curieuses recherches & observations du regne animal, ou même d'une de ses parties : quelques-uns étendant la sphere de leur génie, n'étudient point ce qui les environne immédiatement, leurs yeux armés du télescope, considèrent & observent ce qui se passe dans l'immensité des cieux ; d'autres enfin, se restreignent à l'observation météorologique. Ainsi le Minéralogiste, le Botaniste, le Zoologiste, l'Astronome, &c. sont les démonstrateurs ou les interpretes des ouvrages & des opérations de la nature. *Voyez les articles CIEL & PLANETE, ANIMAL, PLANTE, MINÉRAL & HISTOIRE NATURELLE.*

NATURE, *natura*. Ce mot pris en général comprend le système du monde, la machine ou le mécanisme de l'univers, l'assemblage de toutes les choses créées. La nature est le monde réel, possible, ou l'uni-

vers créé, *natura naturata*. Les Physiciens étudient la nature suivant l'ordre & le cours naturel des choses, suivant la suite des causes secondes, ou les lois du mouvement que Dieu a établies, & qui agissent dans toutes les occasions par une nécessité inévitable. Les Théologiens appellent l'Être qui a ordonné & présidé à cet enchaînement des causes & des effets, *natura naturans*. Tout se tient dans l'univers; ce n'est qu'un tout subsistant par l'accord & la correspondance de toutes ses parties: il n'y existe rien, jusqu'au plus petit atôme, qui n'y soit aussi nécessaire que l'existence de la mouche l'est à la substance de l'araignée: tout est soumis à l'ordre universel: la nature entière n'est qu'un seul & vaste système que tous les êtres composent. Les animaux composent un système qui se réunit à celui des végétaux; celui-ci au système des autres corps qui couvrent la surface de notre globe: tout prouve que tous ces systèmes ne sont que des parties d'un système général ou plus étendu. Ces principes seront établis & confirmés dans toute la suite de cet Ouvrage.

On fait encore un autre usage du terme de *nature*: on dit la *nature* de l'homme, pour exprimer son tempérament, son humeur, ses inclinations. La *belle nature* est la nature embellie par les beaux Arts pour l'usage & l'agrément. C'est ainsi qu'on cultive l'orcille d'ours, les œillet, &c. & que la Peinture & la Sculpture ajoutent au charme des yeux. On dit qu'un corps est naturel quand l'art ne l'a pas produit.

NATURE DE BALEINE ou BLANC DE BALEINE. Voyez à l'article BALEINE.

NAUCORE OU MOUCHE SCORPION. En voici la description par M. de Cayeu de Valernod.

La naucore est un insecte hémiptère aquatique, qui tient de la mouche par la tête, de la punaise par la trompe & les étuis, de la procigale par le port de ces mêmes étuis, du cancre par les deux premières pattes, & enfin des dytiques & des hydrophiles par les

quatre dernières. Les ruisſeaux n'ont point d'inſecte plus agile ni qui ſaute mieux, quoiqu'à ſon défavantage, parce que les deux dernières pattes, deſtinées à faire reſſort, ſont trop longues relativement à la longueur du corps, & articulées trop bas, ſavoir à l'origine de cette partie du ventre qui commence à diminuer. La naucore ne laiſſe pas d'être un fort bel inſecte. La gaine de la trompe eſt noire à ſon extrémité; mais cette couleur ſ'éclaircit peu à-peu en remontant vers la tête: & prend alors une couleur verte fort agréable. Cette gaine eſt d'une ſeule piece, dure comme de la corne, faite en bec d'oïſeau & creuſée intérieurement dans toute ſa longueur. La trompe eſt logée dans ce canal & en remplit toute la capacité. Elle eſt également creuſée en dedans, très-fine, très-aiguë, & d'une roideur qu'on croiroit incompatible avec ſa délicateſſe. Les yeux ſont d'une couleur de café clair, extérieurement convexes & placés aux deux côtés de la tête dont ils occupent les deux tiers en longueur & en largeur. L'entre-deux, à commencer un peu au-deſſous de la jonction de la trompe, eſt d'un blanc jaunâtre, mêlé d'une légère teinte de vert, ainſi que la moitié antérieure du corſelet, les pattes & les antennes. Celles-ci ſont très-courtes & placées au-deſſous des yeux. La moitié poſtérieure du corſelet eſt parfaitement ſemblable aux écailles d'abſerre, dont on ſe ſert pour contrefaire les perles. Le deſſus des étuis eſt d'un noir ſatiné par-tout, excepté à l'angle extérieur de leur baſe, d'où ſortent deux lignes en maniere d'V conſonne, d'un blanc terne, dont la plus longue branche ſ'étend le long de l'écuſſon, & ſe termine à la ſuture, à l'endroit où la partie cartilagineuſe de ces mêmes étuis ſe joint à la partie membraneuſe; l'autre branche plus courte d'un tiers & moins large, ſ'étend entre la première & le bord extérieur des étuis, & finit dans leur milieu. Le ventre & le corſelet ſont bordés en deſſous d'un rang de poils d'un gris ſale, qui touchent par leurs extrémités à d'autres poils, les-

quels naissent d'une strie qui partage le ventre longitudinalement en deux parties égales, & s'écartent des deux côtés de manière qu'ils ressemblent parfaitement à un V confonne renversé. Les pattes n'ont que deux articulations aux tarses. Celles de la première paire se replient en devant & en dessous, en forme de pinces; mais les autres ne diffèrent en rien de celles des dytiques & des hydrophiles, c'est-à-dire qu'elles sont faites en nageoires. Les ailes que les étuis couvrent à demi, sont d'un gris de lin tendre dans leur partie supérieure, & noires dans la partie inférieure qui reste toujours découverte.

Cette naucore que je nommerois volontiers *androsacée*, parce que je l'ai prise dans une touffe d'herbes mêlée de beaucoup d'androsace, se trouve, comme toutes les autres naucores, communément dans les ruisseaux, & se nourrit du parenchyme des plantes qui y croissent & même de la substance des insectes qui y vivent. Le ventre renferme un canal d'un tiers de ligne de diamètre à ses deux extrémités; mais il se renfle dans son milieu, & forme une espèce d'estomac capable de contenir un grain de lentille. Les parties qui servent à la génération sont contenues dans le dernier anneau du ventre, qui est beaucoup plus long que chacun des six autres qui le composent. Celles du mâle consistent en un amas de petits vaisseaux blancs qui aboutissent tous à une verge de couleur blonde, très-fine & très-courte, rayée en dessus dans toute sa longueur, & armée d'un petit crochet à son extrémité: elle sort à l'extérieur par une ouverture pratiquée au *rectum* tout près de l'anus. L'ovaire de la femelle est situé à la partie latérale & externe du *rectum*, & communique à cette partie par une ouverture qui est placée tout près de l'orifice extérieur. Cet ovaire est un amas de petits grains blancs qui s'aperçoivent d'autant mieux à la vue simple, que les autres parties du ventre sont d'une couleur verdâtre. Le tout est enveloppé, dans les deux sexes, par une membrane adipeuse qui

tapisse l'intérieur, & qu'on pourroit appeller *péritoine*. D'après cette description des parties internes de cet insecte, il n'est pas difficile de s'imaginer que le ventre doit être plus aigu en dessus qu'en dessous, & que par conséquent ses ailes sont pliées en roit.

Les naucores piquent très-vivement, & font couler dans la blessure une liqueur venimeuse qui fait enfler la partie & cause une douleur d'autant plus insupportable qu'elle approche plus du chatouillement. Le meilleur remède que j'aye trouvé pour ces sortes de piqûres, pour celles des guêpes & des abeilles, est la salive appliquée sur le champ, & qu'on y laisse sécher. La douleur cesse en un quart d'heure.

NAVET, *napus*. Le navet est la racine d'une plante qui porte le même nom, & que l'on cultive dans les champs & dans les jardins: Il y a des navets que l'on cultive pour la table, & d'autres pour la nourriture des bestiaux; nous parlerons d'abord des premiers.

La racine du navet est de forme, de grosseur & de couleur différentes, suivant l'espece, elle est charnue & douce; exhalant une petite odeur assez agréable. Sa feuille est un peu alongée, découpée profondément, rude & velue, d'un gros vert. Sa tige qui s'éleve de deux ou trois pieds, est branchue, lisse, plus ou moins grosse, suivant l'espece. Les fleurs naissent en abondance aux extrémités de ses rameaux. Ces fleurs sont de couleur jaune, quelquefois blanches, à quatre feuilles disposées en croix. Aux fleurs succèdent des siliques qui contiennent des semences rondes & brunes.

Il y a plusieurs especes de navets, mais dont quelques-uns ne se plaisent que dans certains terrains; tels sont les navets de Freneuse, de Saulieu en Bourgogne, de Saint-Jôme, du Gatinois, qui dégénèrent notablement quand on veut les élever ailleurs. C'est de toutes les plantes celle qui s'accoutume le moins au changement de terrain natal, & qui vient le mieux dans

dans les terres arides, sablonneuses & caillouteuses, où toutes les autres ne font que languir.

Les six especes dont la culture réussit le mieux dans nos climats, sont le petit navet de Berlin, qui est fort menu, plus rond que long, & blanc; c'est le plus petit & le meilleur: le navet de Vaugirard, qui est de médiocre grosseur, un peu allongé, tirant sur le gris du côté de la tête, d'un bon goût, tendre; il est fort commun à Paris & fort estimé: le navet commun, tant le rond que le long; qui est celui qu'on cultive le plus communément à Aubervilliers: le navet gris, ainsi nommé de sa couleur; & dont la forme est allongée; le navet de Meaux, qui rend le plus de profit par sa grosseur & par sa longueur, qui est communément de huit à dix pouces; cette espece, élevée aux environs de Meaux, est meilleure que la même élevée aux environs de Paris. Il y a aussi le navet jaune qui est excellent.

Toutes ces especes se cultivent de la même maniere, & réussissent mieux en général dans les terres légères que dans toutes les autres. On sème les navets en deux temps, au mois de Mars & au mois d'Août; & ils viennent ordinairement mieux dans cette dernière saison. Il faut que la terre ait été bien labourée, qu'elle ne soit ni trop sèche ni trop trempée, & avoir attention de semer très-clair. Quand la graine est levée on éclaircit le plan, de maniere qu'il reste environ six pouces de distance d'un pied à l'autre, & on s'arrose toutes les mauvaises herbes. Les navets sont ordinairement bons au bout de deux mois, & il faut les arracher alors de crainte qu'ils ne se cordent, ou que les vers ou les mulots ne les attaquent. Ceux du printemps servent pour l'été; & ceux du mois d'Août passent l'hiver, étant mis dans le sable après qu'on leur a tordu la fanne, ou entassés en pleine terre, dans un trou qu'on couvre de chaume; il faut que ce trou soit pratiqué de façon que l'eau des pluies ait un écoulement; & que les pleurs de la terre ne puissent pas l'inonder.

On peut aussi semer les navets dès le mois de Février sur une couche chargée de huit à neuf poices de terreau, & dont la chaleur soit presque amortie : on en jouit par ce moyen dès le commencement de Mai. Pour se procurer la graine de toutes ces especes on choisit les plus belles racines, qu'on remet en terre au mois de Mars, à un pied de distance les unes des autres. Au mois d'Août on les arrache, & au bout de quelques jours on bat la graine. Elle ne se conserve bonne que pendant deux ans.

Le navet a pour principal ennemi la *lisette*, qui dévore les jeunes feuilles & fait périr la plante ; sur-tout dans les années sèches. On n'y connoît point de remède, si ce n'est de donner une nouvelle façon à la terre & de semer de nouveau, lorsqu'un plant de navets a été ainsi ravagé. M. Bourgeois a cependant observé qu'on peut éloigner & détruire cet insecte en arrosant ces jeunes plantes, même les choux & les raves, pendant plusieurs fois de suite avec de l'urine de cochon mêlée avec moitié eau. Cette espece d'urine n'a point, selon notre Observateur, la propriété brûlante qu'ont celles des autres animaux ; elle rafraîchit les plantes, les préserve de la sécheresse, & les fait croître & prospérer très-facilement. On a aussi remarqué qu'en semant après la mi-Août, le plant est ordinairement beaucoup moins fatigué de ces insectes ; parce qu'ils commencent à se retirer.

Le navet est un légume assez sain, quoiqu'un peu venteux ; on le met dans les soupes, on le mange à la sauce blanche & à la moutarde : on le frit en pâte, & il se marie bien avec la plupart des viandes, singulièrement avec le mouton & le canard. On tire par expression de la graine de navet une huile qui sert à brûler, & qu'on mêle avec celle de la navette.

Le navet a de grandes propriétés dans la Médecine ; sa décoction est d'un usage très-familier dans les bouillottes propres pour la poitrine : mêlée avec le sucre, elle forme un sirop très-estimé pour appaiser le toux in-

vétérée & pour l'asthme. La semence du navet est incisive & apéritive.

Les navets que l'on cultive pour la nourriture du bétail, se réduisent à trois especes. L'une est le navet à grande racine, que l'on cultive pour le service de la table; mais qu'on donne aussi au bétail quand on se trouve en avoir une assez grande quantité. L'autre especes est la *turnip* des Anglois ou la *rabiole* du Limousin, du Poitou & de la Bretagne. L'especes la plus estimée en Angleterre est la *turnip* rouge d'Ecosse. Enfin la troisieme est la *take* du Limousin.

La *rabiole* ou la *turnip* (*turneps*) que les Anglois cultivent pour leurs bestiaux, a la racine beaucoup plus large que longue. Cette grosse racine qui est presque hors du terrain, jette dans l'intérieur de la terre un filer gros comme le doigt, qui sert à lui fournir de la nourriture. Ces navets deviennent si gros, qu'on en voit qui ont jusqu'à neuf ponces de diametre. Ces racines se plaisent dans des terres légeres & bien amendées. On les seme ordinairement dans le courant du mois de Juin; on les arrache au mois d'Octobre, & on les garde pour l'hiver, où la disette d'herbe oblige de mettre les bestiaux au sec.

NAVET DU DIABLE. Voy. à l'art. BRYONE.

NAVETTE ou NAVET SAUVAGE, *napus sylvestris*. Cette plante ne differe du navet commun & cultivé que par sa racine, qui est beaucoup plus petite, d'un goût âcre & qui sent le sauvageon. Sa fleur est jaune & quelquefois blanchâtre. Les feuilles sont plus découpées. La navette croît naturellement entre les blés, sur les levées & les bords des fossés; elle fleurit en Avril & en Mai, & produit beaucoup de graine.

Toute la plante est beaucoup plus alexitere que la précédente, sur-tout la semence. Tout le monde sait que les Oiseliens en nourrissent dans des cages bien des especes de perits oiseaux, comme serins, chardonnerets, linores, pinçons, &c. C'est de cette même

graine émulsive, qu'on tire par expression d'une huile appelée *rabette* ou *navette*, dont on se sert pour brûler à la lampe, & que les Ouvriers en laine emploient aussi dans leurs ouvrages. La grande consommation que l'on fait de cette huile a engagé depuis quelques années divers particuliers à cultiver cette plante, sur-tout aux environs de Rouen, dans le pays de Caux, & dans la Picardie. On sème la navette depuis le commencement d'Avis jusqu'en Juillet, & en plein champ. Il lui faut des terres fortes & bien labourées, & que l'on herse après la semence. On connoît que la semence est mûre, quand la cosse est devenue blanche. La graine appelée *grosse navette* est la graine du *colsa*. Voyez ce mot. M. l'Abbé *Rosier* a fait un très-bon Traité sur la meilleure manière de cultiver la navette & le *colsa*, & d'en extraire une huile dépouillée de son mauvais goût & de son odeur désagréable. Cet ouvrage est précédé d'un avant-propos, dans lequel l'Auteur examine si l'huile de pavot, dite d'*œillet*, est narcotique & somnifère, en un mot, si elle est aussi dangereuse que quelques-uns l'ont soupçonné; & il conclut pour la négative.

NAVETTE DE TISSERAND. On donne ce nom à un coquillage univalve du genre des porcelaines. La navette est rare & ressemble à un petit œuf blanc, dont les deux bouts seroient allongés, pointus & creusés en gouttière.

NAUTILE ou **VAISSEAU-COQUILLE**, ou **VOLLIER**, *nautilus* aut. *polypus testaceus*. C'est un genre de coquillage univalve, fait comme une gondole à poupe élevée. Les nautiles sont couronnés en spirales de deux ou trois révolutions, toutes dans un même plan, & dont la dernière paroît seule extérieurement. On distingue deux sortes de nautiles:

1. Le **NAUTILE ÉPAIS & CHAMBRE**, *nautilus crassus Indicus*, est à cloisons, ombiliqué & sans oreilles, nacré en dedans, à flammes ondulées & fauves sur

la moitié de sa robe la plus voisine de la tête, avec une grande tache noire à la seconde révolution. ¹¹ Lorsque
 11. Quand on divise longitudinalement la coquille de ce nautilus en deux, on voit dans l'intérieur de luyau ou siphon qui communique d'une concavité à l'autre; on y compte souvent quarante cellules ou compartimens, dont la grandeur diminue à mesure qu'ils approchent du centre. C'est par ce petit tuyau ou siphon que l'animal passe un muscle ou sa queue, qu'il attache à sa coquille; aussi ne la quitte-t-il jamais. Ce siphon lui-même est composé d'articulations, en sorte qu'il paroît être produit à différentes reprises comme la coquille même, dont l'animal bâtit les cloisons à mesure qu'il augmente de volume. Ces concavités ou cloisons sont simples, unies, courbées, &c. non découpées ou à futures comme dans la corne d'Ammon fossile, qui paroît extérieurement hérissée uniquement par cette disposition de pièces de rapport. ¹¹²
 112. La coquille du nautilus qui est mince, s'appelle NAUTILUS PAPIRACÉ, *nautilus papyraceus polyposus*. Celle-ci est à oreilles & sans oreilles, cannelée, d'un seul vide, à carene, tuberculeuse, plus ou moins large, & d'un toux enfumé, le reste d'un blanc de lait, sans articulations ou concavités, & l'animal qui y demeure ne tient point, dit-on, à la coquille comme dans l'espece précédente.

On distingue plus exactement 1°. le nautilus poli & épais; 2°. le même ombiliqué; 3°. le nautilus commun, chambre & partagé en plusieurs cellules; 4°. le nautilus cannelé, mais vide & sans aucune séparation en dedans; 5°. le nautilus papiracé, applati & mince; 6°. le nautilus à oreilles & à large carene; 7°. le même nautilus à carene ondulée en sillon & dentelée des deux côtés; 8°. celui dont la carene est par-tout dentelée. Enfin si toutes les cornes d'Ammon fossiles, &c. que nous trouvons dans la terre sont autant de moules intérieurs de nautilus, il doit se trouver autant d'especes de nautilus qu'il y a de cornes d'Ammon; & par con-

léquent le nombre des espèces de nautiles encore inconnues seroit bien grand par rapport au nombre des espèces connues.

On a donné le nom de *nautile* à cette coquille, parce qu'on a prétendu que c'est de l'animal qui l'habite que les hommes ont appris à naviguer. Au moins la forme de cette coquille approche de celle d'un vaisseau, & l'animal semble se conduire sur la mer comme un Pilote conduiroit un navire. Quand le nautile veut nager, il eleve deux de ses bras en haut & étend la membrane mince & légère qui se trouve entre ses deux bras comme une voile; il se sert des deux autres appendicés, qu'il alonge & plonge dans la mer, & qui lui tiennent lieu d'avirons; un autre lui tient lieu de gouvernail. Il ne prend d'eau dans sa coquille que ce qui lui en faut pour lester ce petit navire, & pour marcher avec autant de vitesse que de sûreté; mais à l'approche d'un ennemi ou dans les tempêtes, il replie sa voile, retire ses avirons & remplit sa coquille d'eau pour couler & se précipiter plus aisément au fond de la mer. Il retourne sa barque sens-dessus-dessous lorsqu'il veut s'élever du fond de la mer, & à la faveur de certaines parties qu'il gonfle ou comprime à volonté, il peut traverser la masse des eaux; mais dès qu'il a atteint la superficie de l'eau, il tourne adroitement son petit vaisseau, dont il vide l'eau; & épanouissant ses barbes palmées, il se met à voguer en s'abandonnant au gré des vents. C'est un navigateur perpétuel, qui est tout à la fois le Pilote & le vaisseau. On voit quelquefois dans les temps calmes de petites flottes de cette espèce sur la superficie de la mer.

L'animal qui habite cette coquille est une espèce de polype à huit pieds, *polypus oclipes testaceus*: quand il se retire, il n'emplit pas tout-à-fait sa coquille. Le derrière de son corps est creux & couvert de porreaux; le dessus est plat, cartilagineux & ridé, tirant sur la couleur sombre, avec de certaines taches noires. On voit, dit M. d'Argenville, à la partie de devant une

multitude de petits pieds, posés l'un sur l'autre, avec plusieurs lambeaux couvrant la bouche des deux côtés. Ces lambeaux ressemblent à la main d'un enfant, & se divisent en vingt doigts très-petits. Ils servent à l'animal pour s'allonger, se retirer, saisir sa proie & la porter à sa bouche. Cet animal n'ayant point de couverture à l'entrée de sa coquille, ni de défense, est en prise aux crabes, aux araignées & aux scorpions de mer. On fait peu d'usage dans les tables de ce restacée, parce que sa chair est fort dure; mais l'écaille, dans l'espece qui est épaisse & nacree en dedans, sert à faire des vases à boire, qu'on grave en dehors: les Sauvages en font des cuillers, qu'ils nomment *papeda*; on en tire aussi une sorte de burgaudine.

Les plus beaux nautilus, ceux à coquilles épaisses, se pêchent dans l'Inde, à Amboine, à Batavia, aux Moluques & au Cap de Bonne-Espérance. Celui qui est papiracé se trouve dans plusieurs lieux de la Méditerranée; son écaille est d'un blanc de lait, quelquefois tirant sur le jaune & enfume par la carene.

NAUTILITE. On appelle ainsi le nautilus qui est devenu solide ou pétrifié: on en connoit quatre à cinq variétés. On rencontre plus communément celui qui est chambré que le papiracé. Les *nautilites* ont un certain rapport avec les cornes d'Ammon; les uns & les autres sont composés de plusieurs spirales tournées sur elles-mêmes, & qui vont en diminuant jusqu'au centre, leurs volutes sont séparées intérieurement en plusieurs cellules traversées d'un petit siphon articulé, qui passe de l'une à l'autre: mais la corne d'Ammon a plus de volutes extérieurement, &c. Voyez CORNE D'AMMON & NAUTILITE.

NECTAR, se dit d'un suc végétal, dont l'odeur & la saveur sont exquises, mais dont la vertu est nourrissante, & même enivrante. On trouve beaucoup de ce suc mielleux dans les *nectaires*, *nectaria*, (organes de la sécrétion du miel) de certains végétaux. Voyez à l'article PLANTE & à celui de FLEUR.

NECYDALE, *necydalis*. Petit insecte noirâtre à étuis & à antennes filiformes, qui ressemble assez à nos cicindèles, mais qui en diffère par le nombre des articles de ses tarses, (il y en a quatre à toutes les pattes) & par la forme de ses étuis qui sont beaucoup plus courts que son corps: les ailes dépassent les élytres & recouvrent tout son ventre. Ses yeux sont gros & saillans; le corselet a un rebord. Cet insecte n'est pas commun aux environs de Paris; on le trouve sur le chêne. On donne aussi le nom de *necydale* à la nymphe des insectes.

NEFLIER, *mespilus*. Il y a plusieurs sortes d'arbrisseaux compris sous ce nom générique, tels sont les *axeroisiers*, les *aubepins*, le *buïsson ardent*, les *amélanchiers*, l'*alchémistier*.

Le **NEFLIER**, *mespilus vulgaris*, est un arbrisseau ou un arbre d'une médiocre grandeur, dont le tronc est ordinairement tortu: son bois est doux & s'use par le frottement; les gros troncs sont recherchés pour les vis de pressoir: les branches sont difficiles à rompre; on fait avec les plus jeunes qui sont pliantes & élastiques les meilleurs manches de fouet: les feuilles sont assez semblables à celles du cerisier, lanugineuses & blanches en dessous; les fleurs sont en rose; blanches ou rouges; le fruit est comme une petite pomme sauvage, presque rond, rougeâtre lorsqu'il est mûr, charnu, terminé par une espece de couronne comme un ombilic. Ce fruit a une saveur âpre; mais en mûrissant il acquiert une saveur douce, vineuse, fort agréable; de sorte qu'il peut servir à garnir les desserts sur les tables: il contient quatre ou cinq osselets pierreux, très-durs.

Il y a une espece de néflier dont le fruit est sans noyau; son fruit est le plus petit de tous & de moindre qualité. Comme les néffes commencent d'abord à mollir par le cœur, il arrive souvent que cette partie est pourrie avant que le dessus soit en état d'être mangé. Pour prévenir cet inconvénient, avant que les néffes

se mollissent on les secoue dans un van, pour meurtrir le dessus, qui alors s'amollit aussi promptement que le dedans. Pour que le fruit du néflier soit bon, il faut qu'il ait été greffé: on l'ente sur le poirier sauvage, ou sur l'épine blanche.

Le néflier épineux est l'arbrisseau connu sous le nom de *pyracantha* ou *buisson ardent*: nous en parlerons ci-après.

L'AZEROLIER OU POMMETTE, *azarolus*. Les feuilles de cet arbrisseau sont ressemblantes à celles de l'aubépin, mais plus grandes; ses fleurs sont en grappe, de couleur herbeate, en rose; le fruit est rond, plus petit que la nêlle, avec une couronne formée par les pointes du calice: il est d'abord vert, mais en mûrissant il devient rouge, aigrelet & fort agréable au goût; il contient trois osselets. On le cultive en Italie & en Languedoc où il se nomme *pommette*. Les azeroles blanches ne sont pas si bonnes; en Provence on en fait des confitures. Les azeroliers font un fort joli effet dans le mois de Mai, lorsqu'ils sont en fleurs. Cet arbrisseau mis dans les remises, attire le gibier par ses fruits; s'il n'a pas tant d'épines que l'aubépine, il croît plus vite & devient plus grand. L'azerolier de Virginie mérite d'être cultivé à cause du brillant de ses feuilles & de l'éclat de son fruit.

L'AUBÉPINE OU ÉPINE BLANCHE, *oxiacantha*, est un arbrisseau médiocrement gros, rameux, armé d'épines fortes & piquantes, plus dures encore que le bois: ce bois est couvert d'une écorce rougeâtre ou brune cendrée, suivant l'âge; ses branches fermes & piquantes, sont très-propres à présenter toutes sortes de figures sous la taille du Jardinier. Ses fleurs, qui sont très-odorantes, sont en rose, ramassées en bouquet: ses fruits sont un peu plus gros que les baies de mirthe, ronds, rouges dans leur maturité, ayant un ombilic noir, remplis d'une pulpe molle, glutineuse, douceâtre; il croît par-tout dans les haies. Cet arbrisseau est très-agréable dans le mois de Mai, sur-tout l'aubépine

à fleurs doubles: Il ne paroît point vraisemblable que l'odeur de cette fleur soit capable de gâter la marée, comme quelques-uns le disent. Le fruit de cet arbrisseau reste attaché aux branches bien avant dans l'hiver, & sert de nourriture aux oiseaux; sur-tout aux grives & aux merles; les hommes en mangent dans le Nord, & on en peut tirer un esprit ardent. Son bois excelle pour la dureté & l'égalité; on va immédiatement après le buis, & l'on en fait grand cas pour les ouvrages du

LE BUISSON ARDENT ou ARBRE DE MOÏSE, *pyracantha*, aut *meßilus atudeata pyrifolia*, est un arbrisseau épineux dont les feuilles ressemblent en quelque façon à celles du pommier sauvage; ses fleurs sont disposées en rosettes, de couleur jaune rougeâtre; ses fruits ressemblent à ceux de l'aubépine, mais ils sont d'un beau rouge écarlate: lorsqu'ils sont en grande quantité, ils font paroître l'arbrisseau comme en feu. Le buisson ardent croît naturellement dans les haies & dans les jardins en Provence & en Italie; ses feuilles sont toujours vertes, & ses fruits ne quittent point durant tout l'hiver: son écorce est noirâtre. La conformité du nom a fait croire que cet arbrisseau étoit le buisson où Dieu apparut à Moïse; & lui ordonna de défaire ses souliers, parce qu'il étoit en Terre-Sainte; & que c'est à raison de cette prérogative que son fruit reste perpétuellement attaché à l'arbre. Peut-être n'est-il nommé buisson ardent qu'à cause de l'éclat de son fruit.

L'AMELANCHIER, *diospyros*, est un arbrisseau qui a beaucoup de rapport avec les précédens; ses fleurs sont blanches; ses feuilles ressemblent à celles du pommier, & sont lanugineuses en dessous. Le fruit devient bleu, dit M. Haller, & on peut le manger. Il observe que c'est plutôt une poire par la quantité de graines, qui va jusqu'à dix.

L'Amelanchier velu, ou *cotonaster*, est un très-joli arbuste.

Toutes les espèces de néfliers dont je viens de parler, ont, ainsi que le néflier lui-même, deux stipules (ce sont deux espèces de petites feuilles) aux pédicules de leurs feuilles. Le cotonaster & le pyracantha ont pour stipules deux petits filets.

Toutes ces espèces de néfliers s'accoutument assez bien de toutes sortes de terrains. La graine de néflier ne leve souvent qu'à la seconde année. C'est une excellente pratique, que de répandre beaucoup de fruits d'aubépine, d'azeroliers & de buissons ardens dans les semis des bois; car ces arbrisseaux, qui ne font aucun tort au chêne ni au châtaigner, couvrent la terre, font périr les herbes, & le grand bois y croît mieux.

Toutes les espèces de néfliers sont longues à croître, leur bois est dur; ils sont très-propres pour greffer des poiriers qui restent nains, & qui donnent du fruit plutôt que s'ils étoient greffés sur des poiriers sauvagons.

Tous les fruits de ces arbrisseaux passent pour astringens.

NÉGA. Voyez CERISIER.

NÉGRE. Nom qu'on donne à une variété d'hommes qui sont tout noirs & qui se trouvent dans la Zone torride, sur-tout en Afrique, entre les deux Tropiques. La femme s'appelle *Négresse*, & son enfant *Négrillon* ou *Négrite*. Nous avons donné à la suite du mot HOMME la description des différentes races noires. En général les Nègres varient entr'eux par la nuance de leur teint, mais ils diffèrent encore des autres hommes par tous les traits de leur visage, des nez larges, écrasés ou plats, de grosses lèvres; en un mot une laideur, une irrégularité dans la figure. Les femmes ont les reins écrasés & une croupe monstrueuse, ce qui fait paroître leur dos en forme de selle de cheval; cette variété d'humains paroît être plus vicieuse que celle des autres parties du monde. On prétend que la paresse, la perfidie, la vengeance, la cruauté, l'impudence, le vol, le mensonge, l'irréligion, le libertinage, la mal-pro-

preté & l'intempérance, semblent avoir étouffé chez eux tous les principes de la Loi naturelle & les remords de la conscience; les sentimens de compassion leur sont donc presque inconnus: seroit-ce un événement terrible de la corruption de l'homme laissé à lui-même?

On peut jusqu'à certain point regarder les races des Nègres comme des nations barbares & dégénérées ou avilies. Leurs usages sont quelquefois si extravagans & si déraisonnables, que leur conduite jointe à leur couleur, a fait douter pendant long-temps, s'ils étoient véritablement des hommes issus du premier homme comme nous, tant leur férocité & leur animalité les faisoit en certaines circonstances ressembler aux bêtes les plus sauvages. On a vu de ces peuples se nourrir de leurs freres & dévorer leurs propres enfans. Presque tous les Noirs ne regardent leurs femmes, notamment celles de Loanga, que comme de viles esclaves créées uniquement pour les amuser, les servir & leur obéir; souvent elles n'osent les regarder & leur parler qu'à genoux. Seroit-il vrai qu'un état si pénible & si humiliant ne les afflige point? On trouve cependant des Nègres assez attachés à leurs femmes ou très-amoureux de leurs maîtresses; celles-ci ne le cèdent en rien aux hommes, suivant sans réserve l'atout de leur tempérament. On voit aussi des Nègres de Congo, qui dans le dessein de plaire, deviennent grands railleurs, pantomimes, &c. un seul Congo suffit pour mettre en bonne humeur tous les Nègres d'une habitation. Mais par quelle singularité les Nègresses qui sont très-fécondes en Afrique, ne multiplient-elles pas autant dans l'Amérique? Le Gouvernement a intérêt de découvrir la cause d'une pareille stérilité, disons plutôt d'un avortement; car l'amertume de leur sort les porte à se dévouer d'un fardeau qui fait la joie des autres meres. Un peu plus d'humanité de la part des Blancs, prévient droit bien des maux. Je frémis d'horreur en apprenant qu'on fait des parties de plaisir dans nos îles pour aller

à la chasse des *Nègres Marons* (Nègres fugitifs) comme nous faisons des loups & des sangliers en Europe, & que la chasse est bonne, quand on en a tué un grand nombre: quelquefois encore les barbares & impitoyables maîtres de ces hommes noirs poignardent inhumainement les malades mutilés ou trop vieux, dans la crainte que les frais n'absorbent le prix de la vente de ces esclaves. Comment certains habitans de l'Amérique, policés & élevés en Europe, peuvent-ils, malgré le cri de l'humanité, ne donner que peu ou point de nourriture à leurs esclaves Nègres? Ces hommes infortunés sacrifient leur vie & leurs travaux aux besoins de leurs maîtres, & souvent à satisfaire leur luxe & leurs passions frivoles, sans attirer sur eux la même pitié qu'on a pour les bêtes de somme que l'on fait travailler.

Les Turcs, qui passent pour moins barbares, semblent imiter le commerce infame des Nègres, en vendant des *Blancs* de l'un & de l'autre sexe, achetés exprès dans la Géorgie, dans la Mingrelie, dans la Circassie & dans divers lieux voisins de la mer Noire. Ce marché qui se tient à Constantinople, s'appelle *Jassir-Barat*; c'est un endroit fermé de murailles & planté de grands arbres. Là on commence par prier pour le Sultan: les jeunes filles sont nues sous une couverture qui les enveloppe, un Crieur en publie le prix. L'acheteur visite la marchandise; si elle lui convient, il la paye & l'emmene. Qu'il nous soit permis ici de faire encore une réflexion qui est un cri de douleur & de pitié sur les égaremens & les préjugés qui subjuguent quelquefois des Nations entières, & qui blessent leur sensibilité au point de leur laisser voir de sang froid les usages les plus barbares, (nous parlons des Européens) : l'humanité, la raison, la religion sont également outragées par les voies factices, qu'on fait payer si cher aux malheureux à qui on les donne. Qui ne gémit en voyant des pères cruels immoler eux-mêmes leurs fils, leur postérité, & peut-être des Ci-

royens qui auroient été quelque jour la gloire & l'appui de leur Patrie? *Voyez l'article EUNUQUE à la suite du mot HOMME.*

La couleur des Noirs ou des Nègres a fait enfanter nombre de systêmes: on a beaucoup disputé sans que personne ait pu donner encore des raisons satisfaisantes sur le principe de cette couleur si contradictoire avec la nôtre, & si constante à se perpétuer dans ces races lorsqu'elles ne s'expatrient pas. On prétend avec beaucoup de vraisemblance que l'action du soleil est la cause primitive & principale de la couleur des hommes noirs. Les peuples du Nord sont les plus blancs; & insensiblement à mesure que les terres sont plus près de la ligne équinoxiale, & qu'elles reçoivent les rayons du soleil plus perpendiculairement, la couleur des hommes prend une nuance de noir; & si ces mêmes hommes, noirs par la puissante action du soleil, vont habiter le Nord, ils blanchissent peu-à-peu; du moins leur postérité, & perdent leur couleur brûlée. Jusqu'ici la couleur des Nègres ne paroît que locale, extrinsèque, accidentelle, & leurs cheveux courts & frisés ressemblent à une fine laine. Ne pourroit-on pas dire aussi que la variété de la couleur des Nègres dont la peau est toujours nue, n'est due qu'à la différente température de leurs brûlans climats? car ils ont huit mois entiers de sécheresse continue, un ciel toujours net, sans pluie, sans tempête, sans orage, une chaleur extrême, un serain abondant. Leurs alimens & les exhalaisons de leur sol peuvent aussi concourir à produire un tel phénomène physique. Dans un Européen ou un Blanc, la lymphe est blanche, excepté quand elle est mêlée de bile; car elle donne à la peau un teint jaune. Mais dans un Nègre, selon quelques-uns, où la lymphe & la bile sont noires, le teint de cet individu doit être de la même couleur; cependant d'habiles Anatomistes soutiennent que le sang des Nègres, leur lymphe, leur chyle & les autres humeurs, même leurs yeux, leurs dents, leurs os,

l'intérieur de leurs lèvres, &c. n'ont pas une couleur différente des nôtres. Il est donc incontestable que la race des hommes blancs & la race des hommes noirs ne sont pas deux especes différentes, puisque le fruit de leurs alliances conserve la vertu reproductrice, à la couleur près.

Les Négrillons nouveaux nés, ressemblent en tout aux Blancs, à l'exception d'un fillet ou cercle brun ou noir qui borde l'extrémité des ongles, & d'une petite tache noire au bout du serouan, ou au bout du gland. Ces marques sont un signe certain que l'enfant sera noir, & les peres Nègres qui suspectent la fidélité de leurs femmes, n'ont pas besoin d'autres preuves pour abandonner les enfans, comme ne leur appartenant pas, dès qu'ils naissent sans cette marque noire. Cette tache est grise chez les Indiens, & d'un rouge pâle chez les Mulâtres. Le corps des Négrillons est blanc les huit premiers jours : leur peau commence par bruir, & devient enfin noire.

Quelques Anatomistes modernes & très-célèbres, en cherchant la cause de cette noirceur, ont trouvé que le tissu de la membrane réticulaire de la peau des Nègres, étoit effectivement noir comme de l'encre, & que c'étoit cette couleur muqueuse qui paroissoit au travers de l'épiderme blanchâtre qui est fort délié & transparent. Voyez *Mém. de l'Acad. des Sciences*, part. 39, art. 13, ann. 1702. Voyez aussi le *Traité de la couleur de la peau humaine*, par M. LE CAT, où il dit que c'est dans le système nerveux & dans ses appartenances qu'il faut chercher la fabrique des couleurs qui teignent la peau des animaux, & en particulier de l'éthiops animal, qui donne la couleur au Nègre. Ajoutons à cela que la substance médullaire de leur cerveau est communément bleuâtre.

Plusieurs Auteurs rapportent quantité d'autres faits aussi singuliers, où il s'agit de différens hommes nés blancs en Europe, & devenus noirs en Europe. De nos jours une pareille métamorphose de blanc en noir, &

de noir en blanc, se renouvelle annuellement dans la personne d'une Dame de distinction très-respectable, fort aimable, d'un beau teint & d'une peau fort blanche: dès qu'elle est enceinte, elle commence à brunir, & vers la fin de sa grossesse elle devient une véritable Nègresse. Après ses couches la couleur noire disparaît peu-à-peu, sa première blancheur lui revient, & son fruit n'a aucune teinte de noir. L'on compte aussi des Nègres nés en Guinée, & devenus également, & pour toujours, blancs en Afrique. On a reçu tout récemment de Surinam la relation d'un Nègre d'Angola parfaitement blanc à la peau & aux cheveux, quoiqu'il fût né d'un père & d'une mère des plus noirs. Ses yeux sont toujours tremblotans, & ne distinguent bien les objets que dans l'obscurité.

Table des mélanges pour devenir blanc ou noir.

1°. Un Blanc avec une Nègresse, ou un Nègre avec une Blanche, produisent un *Mulâtre*, moitié blanc & moitié noir.

2°. Un Blanc avec une Mulâtre, ou un Nègre avec une Mulâtre, produisent un *Quarteron*, trois quarts blanc & un quart noir, ou trois quarts noir & un quart blanc.

3°. Un Blanc avec une Quarteronne, ou un Nègre avec une Quarteronne, produisent un *Ochavon*, sept huitièmes blanc & un huitième noir, ou sept huitièmes noir & un huitième blanc.

4°. Un Blanc avec une Ochavonne, ou un Noir avec une Ochavonne, produisent l'un tout blanc, l'autre tout noir.

Telle est la marche des influences & des causes physiques de la dégradation ou du retour de la couleur dans l'espèce humaine. L'on sent bien que les mélanges d'un Mulâtre avec une Quarteronne ou avec une Ochavonne, produiront d'autres couleurs qui approcheront

cheront du blanc ou du noir, en proportion de la progression ci-dessus établie.

Nous avons dit, d'après plusieurs Observateurs, aux articles HOMME, ANE, &c. que la cause qui maintient & perpétue l'espèce, procede de celui qui dans l'acte de la génération a montré le plus de vigueur & de force; & c'est ordinairement le pere. Une jeune Négresse de Virginie, après avoir accouché la premiere fois d'un enfant noir, accoucha la seconde de deux jumeaux; l'un, qui étoit garçon, se trouva noir; & l'autre, qui étoit fille, se trouva mulâtre. Le garçon conservoit en croissant ses cheveux courts, naturellement frisés & ressemblans à de la laine; par d'autres marques encore il monroit qu'il étoit un vrai Nègre, & semblable en tout au pere noir qui l'avoit fait naître. La fille au contraire étoit assez blanche, avoit des yeux bleus, des cheveux noirs, longs & non frisés naturellement: elle ressembloit beaucoup à l'Inspecteur de la plantation, *Thomas Plum*, que le mari Nègre, savoit habiter avec sa femme, & dont il étoit jaloux. Enfin pour la troisieme fois cette Négresse accoucha de trois enfans dont deux étoient mulâtres, & l'autre absolument Nègre. Cet effet doit-il être attribué à une pure imagination? Le Physicien n'admet point une explication aussi charitable: il la rejete comme absurde & contraire en tout point aux lois de la nature. Il faut donc admettre pour l'explication du troisieme accouchement, le concours de deux peres de race différente, & alors une superfétation. Voyez le savant *Discours de M. Alstroëmer* dans le *Journal d'Histoire Naturelle de M. l'Abbé Rosier*.

Ainsi l'on voit que la blancheur ou la noirceur ne sont qu'une variété accidentelle dans les climats chauds, qui se confirme ou s'efface par une suite de générations sous des climats étrangers. De même la couleur noire naturellement inhérente dans la plupart des climats à diverses sortes de brutes, s'oblitere ou se change sous des zones opposées. C'est ainsi que le merle, le corbeau,

l'ours sont noirs chez nous, & gris ou blancs dans le Nord. Ces variétés deviennent héréditaires dans le mariage des mêmes especes & dans les mêmes climats. Nous le répétons encore, la cause de la couleur noire sous la zône torride est extrinseque. Nous devons regarder les Blancs comme la tige de tous les hommes. *Adam, Eve* & leurs descendans jusqu'à l'époque du déluge universel furent blancs : dans cette premiere durée du monde aucun peuple noir n'a paru sur la face de la terre : les régions de la zône torride avoient été inconnues aux hommes jusqu'alors. On peut consulter les Historiens sacrés & profanes : on y verra que Noé, ses trois fils & leurs femmes respectives qui furent sauvés de l'arche, partagerent tout l'ancien continent, & l'Afrique alors y fut comprise. Ce ne fut qu'après la confusion des Langues à la Tour de Babel, que les enfans de Noé se divisèrent. Celui qui entra en Afrique, y multiplia : ses descendans pénétrèrent peu-à-peu jusqu'aux extrémités de cette presqu'île. Les premiers de ces habitans Africains étoient blancs d'abord, & ils y devinrent un peu basanés : leurs enfans offrirent aux yeux des teintes plus foncées, presque mulâtres : d'autres générations successives parurent par la suite des temps parfaitement maures : ceux qui furent forcés de s'étendre vers les Tropiques, devinrent bientôt demi-noirs : enfin ceux qui furent sous l'Équateur, dans la Zône Torride, recevant les impressions du climat & des ardeurs du soleil, parurent après quelques générations d'un noir parfait. Il a fallu sans doute un temps assez considérable pour opérer insensiblement & degré par degré cette métamorphose. Ceux des Ismaélites, des Sarrasins, des Maures, des Arabes qui envahirent l'Afrique Occidentale y devinrent noirs aussi après quelques générations, tandis que ceux de ces mêmes peuples qui envahirent l'Espagne, ne changerent pas de couleur, qui étoit blanchâtre chez les uns, basanée ou jaune chez les autres. Qu'on observe philosophiquement & avec attention deux Nègres, l'un de race an-

cienne & l'autre de race moderne ; l'on reconnoitra que les parties de la peau qui ne sont que peu ou point exposées aux rayons du soleil, sont peu ou point colorées, ou au moins nuancées de blanc, savoir les aisselles, le dedans des mains, l'entre deux des doigts, le dessous du menton & sur-tout des pieds, l'entre-deux des cuisses, le bas-ventre, tandis que la tête, le dessus des bras, le dos, le ventre & les épaules, découvertes selon l'habillement du pays, car c'est leur peau qui leur sert de vêtement, sont plus noirs. Les femmes du pays qui blanchissent, & qui par conséquent ont souvent les mains dans l'eau, les ont presque blanches. Ceux qui ont reçu des blessures ou ont été brûlés, ou couverts des pustules de la petite vérole sur quelques parties du corps, ont ces parties brûlées ou cicatrisées, blanches ou de couleur basanée. Celui qui se noie, garde après sa mort la pâleur que la frayeur & le saisissement lui avoient causée. Les Nègres qui sont fort âgés n'ont pas la teinte noire si foncée ni si brillante.

C'est sur les côtes Occidentales de l'Afrique, notamment de la Guinée & d'Angole, que les Nègres vendent aux Européens non-seulement les Esclaves Nègres qu'ils ont pris en temps de guerre, mais encore leurs propres enfans. Souvent une mere Nègresse livre sa fille à un étranger pour une somme de *cauris*, qui sert de monnoie en ce pays, & dont elle se fait des bracelets ou des colliers propres à relever la noirceur de son teint ; souvent des garçons, aussi dénaturés que la Nègresse, tâchent de surprendre & de garoter leur pere pour le vendre également au marché, soit pour quelques serpes, soit pour quelques bouteilles d'eau-de-vie. Le spectacle d'un tel marché fait frémir la nature ; & si quelques Africains, brigands & idolâtres, ont assez de cruauté pour faire un commerce d'hommes, comment des Chrétiens de l'Europe peuvent-ils regarder cette contrée comme le terme de leur voyage, & être très-empressés à se trouver à l'enchere de cette abominable vente ? Cet usage, dit-on, ne choque point aujourd'hui,

parce que les préjugés de la naissance & de l'éducation, & le besoin d'hommes pour cultiver nos Colonies, nous accoutument à ce négoce inconnu à nos peres. Quel affreux système! Nous conviendrons cependant que les François, dont l'inclination est naturellement compatissante, se refusent à de certaines perquisitions qui choquent la bienléance & font souffrir l'humanité. Lorsqu'il s'agit d'examiner un Nègre esclave, ils s'affurent particulièrement de son âge, de son tempérament & de son caractère. Les Portugais, les Anglois, les Hollandois & les autres Nations qui ont des établissemens dans les Indes Occidentales, tiennent à cet égard une conduite moins timide & qui les rend moins dupes dans leur achat; ils visitent toutes les parties du corps des Noirs, & n'oublient aucune attitude dont ils sont susceptibles; ils les remuent avec violence pour découvrir si l'intérieur répond à ce qui paroît; ils les font courir, crier, sauter, &c. ils ne dédaignent pas de leur lécher la peau pour découvrir par le goût de la sueur s'ils n'ont point contracté certaines maladies (car les Nègres ne se plaignent jamais: la peur des forciers & des esprits qu'ils appellent *zambis* leur feroit braver la mort), & si le poil du menton n'est pas d'une force à indiquer un âge plus avancé que la déclaration qu'on leur en a faite. Ces esclaves ne sont pas toujours enchaînés; on se contente de leur passer au bras une espee de menote à laquelle une piece de bois est attachée: c'est la marque de leur esclavage qui devient héréditaire dans la postérité de ces humains; preuve nouvelle de l'inhumanité des Blancs. Nous avons un Édit donné à Versailles au mois de Mars 1724, appelé communément le *Code noir*, & qui sert de Règlement pour l'administration de la justice, police, discipline & le commerce des Esclaves Nègres, &c.

NÈGRE. C'est une sorte de poisson de l'Amérique, qui est tout noir, & qui a la figure d'une tanche.

Selon quelques Auteurs, il y a des poissons Nègres, dont la chair est d'un très-bon goût, & fort nourrissante,

sur-tout en Amérique; & d'autres qui pesent jusqu'à cent vingt livres, & qui sont tellement venimeux, qu'ils donnent tout à coup la mort à ceux qui en mangent.

NÈGRES-CARTES. Dans le Commerce on donne ce nom à des émeraudes brutes de la première couleur; elles sont estimées. *Voyez ÉMERAUDE.*

NÈGRILLON, *Négrite & Nègresse.* Voyez à l'article NÈGRE.

NEGRO. C'est une espèce de cigogne de la Guiane; son bec est large de deux pouces, & long d'onze pouces. Les yeux & le bec sont noirs. La mâchoire supérieure est plus épaisse que l'inférieure & un peu courbe par la pointe.

NEGUNDO. C'est un arbre des Indes Orientales & particulièrement du Malabar, qui est du genre du *vitex* selon les Modernes: on en distingue deux espèces: l'une est appelée *mâle*; & l'autre *féelle*. Le mâle est grand comme un amandier; ses feuilles ressemblent à celles du sureau; elles sont dentelées, lanugineuses & velues comme celles de la sauge. La féelle est appelée par les Portugais, *norchila*; par les Canarins, *niergundi*; en Malagaté, *sambali*; & en Malabar, *nouche*. Cet arbre féelle étoit à la même hauteur que le mâle; mais ses feuilles sont plus larges, plus arrondies, non découpées, & semblables à celles du peuplier blanc. L'une & l'autre espèce, dit *Lémery*, sont appelées, par les Arabes, par les Perses, & par les habitans de Décan *bache*; & par les Turcs, *ayr*. Leurs feuilles ont l'odeur & le goût de la sauge, mais un peu plus âpres & amères. Vers le lever du soleil, il paroît sur ces feuilles une certaine liqueur blanche, qui en est sortie la nuit. Leurs fleurs ressemblent assez à celles du romarin, & leurs fruits au poivre noir. Les feuilles, les fleurs & les fruits étant écrasés, cuits dans de l'eau, & frottés dans de l'huile, soulagent quantité de douleurs, sur-tout celles des jointures: ce remède est aussi vulnéraire & cicatrisant. Les femmes du pays font une décoction de toutes ces mêmes parties de l'arbre, dont

elles boivent & se lavent le corps, dans l'idée que cette liqueur aide à la conception ; tandis que les feuilles seules étant mâchées, donnent une bonne haleine & répriment, dit-on, les ardeurs de Vénus.

NEIGE, *nix*. Espèce de météore, que l'on peut regarder comme des parcelles de nuages condensées, concrètes & glacées par le froid dans la moyenne région de l'air. Elle tombe sur la terre en petits flocons blancs, fort raris, très-légers, & qui sont d'autant plus menus, que le temps est plus froid. Ainsi la neige, dont les différences d'avec la grêle sont visibles & connues de tout le monde, n'est aussi que de l'eau qui s'est glacée dans l'air. Lorsque les molécules aqueuses qui se sont élevées dans l'atmosphère en forme de vapeurs, retombent en bruine ou en pluie, il arrive assez souvent que le froid est assez considérable pour les geler : elles se changent alors en neige ou en grêle ; en neige si la congélation les saisit avant qu'elles se soient réunies en grosses gouttes ; en grêle si les particules d'eau ont le temps de se joindre avant que d'être prises par la gelée. Voyez GRÊLE.

La neige tombe plus souvent la nuit que le jour, elle est plus fréquente dans les pays septentrionaux que dans les tempérés. Elle est en rayons cristallins plus ou moins épais, parallèles, durs, pointus & hérissés ; le nombre des rayons n'est pas toujours déterminé, ni leur forme ; c'est ce qu'on peut reconnoître en recevant de la neige sur une toile cirée, & en l'examinant dans un lieu frais ; alors on verra des cristaux en flocons, velus, en étoile, en roue. Chaque flocon est souvent composé, comme d'autant de petites branches garnies de feuilles & de fleurs légères ; c'est un amas de petites lames glacées, confusément couchées les unes sur les autres, qui observent cependant un ordre assez régulier (celui de la glace), par rapport à l'arrangement de leurs parties. En effet, la tendance des molécules de l'eau à s'unir en gelant sous des angles de soixante degrés, se fait remarquer

dans la structure des particules de la neige. Ce sont des étoiles communément à six rayons, simples ou branchues, ces derniers composés d'un filet principal, & de filets latéraux attachés au premier sous un angle de soixante degrés. Il en est de plus composés encore, mais on y voit presque toujours le même arrangement : cette structure régulière ne peut se bien observer que dans la neige qui tombe par un froid vif ; tout est plus confus dans celle qui tombe en gros flocons par un temps moins froid. *Consultez les Éléments Physiques de Muschenbroech. Tab. 24.*

Il ne tombe qu'une espèce de neige à la fois, soit en différens jours, soit à différentes heures d'un même jour. Tout prouve au Physicien que la congélation a beaucoup de rapport avec la cristallisation.

La neige est très-froide au toucher, ainsi que la glace ; quelques Physiciens & Astronomes attribuent cette propriété au nitre aérien, dont l'existence est peut-être une chimère. Ces effets du prétendu nitre aérien, sont, selon M. *Bourgeois*, uniquement produits par l'acide universel répandu dans l'atmosphère : seul il contribue, dit il, à la production de la neige, de la glace, & à leur fraîcheur, de même qu'à celle de l'atmosphère : mêlé & combiné dans la terre avec les terres absorbantes & les stériles, il forme, selon lui, un corps savonneux qui constitue la vraie nourriture des plantes, & qui contribue au progrès de la végétation. Car ni le nitre, ni les autres sels n'entrent pas dans le suc nourricier des plantes, & ne sont pas propres à les nourrir & à leur donner l'accroissement, ainsi que le célèbre *Wallerius* l'a démontré dans ses *Éléments d'Agriculture physique & chimique*, pag. 134, &c. imprimés à Yverdon, 1767. Il est constant que la neige contient beaucoup d'air, qu'elle contribue à la fertilité de bien des terres, & à l'accroissement d'un grand nombre de végétaux : car l'on a observé que les années où il tombe une grande quantité de neige ne sont jamais stériles ; & que les montagnes que ce météore recouvre perpétuellement,

font chargées en leur base, sur leur adossement & dans les prairies, de plantes les mieux nourries & les plus vertes; mais il faut pour cela que la neige se fonde lentement, car autrement elle pourriroit & détruiroit l'organisation des végétaux; rien n'est sur-tout plus pernicieux aux arbres & aux plantes qu'une neige qui, séjournant sur la terre, se fond en partie pendant le jour pour se geler de nouveau la nuit suivante. La neige qui couvre pendant plus des deux tiers de l'année presque tout les pays qu'habitent les Lapons, les oblige à se pratiquer des habitations souterraines, pour se préserver du froid excessif qu'on y éprouve. On lit dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences quelques expériences de M. Guettard, qui tendent à prouver qu'il fait moins froid sous la neige, qu'à l'air extérieur, & que plus le monceau de neige est épais plus le thermometre qu'on plonge dans le bas de cette masse, se tient au-dessus de zéro: c'est aussi ce que les petdrix semblent avoir appris de la nature. Ces oiseaux se cachent en hiver sous la neige, & on les y chasse au moyen de chiens dressés à cet effet. On voit que les hommes eux-mêmes, lorsqu'ils sont pris de la nuit en voyageant, se forment des cabanes de neige, où ils passent les nuits les plus froides, sans avoir rien à craindre de la rigueur de ce froid.

La neige survenant en gros flocons après quelques jours de forte gelée, on observe que le froid, quoique toujours voisin de la congélation, diminue sensiblement & souvent le dégel succede. Il tonne rarement lorsqu'il neige; nous en avons cependant plusieurs exemples; 1°. Le premier Janvier 1715, il éclaira & tonna à Montpellier dans le temps même qu'il neigeoit. 2°. Dans le dernier siècle il y eut à Senlis, à Châlons & dans les Villes voisines, un orage des plus violens au milieu de l'hiver: la foudre tomba en plusieurs endroits & fit d'effroyables ravages, pendant une neige fort grosse & fort épaisse.

La neige est compressible, plus rare, plus légère

que la glace, & plus sujete à l'évaporation : en se résolvant en liqucur, elle diminue considérablement de volume. Comme eette eau conerete se fond aisément, elle offre un moyen plus commode que la glace pour rafraîchir le vin en été : on s'en sert sur-tout dans les pays chauds & dans les plaines ; c'est ce qui se pratique à Rome. Elle se conserve aussi-bien que la glæe dans les glaciers ; mais il faut pour cela la ramasser par pelotons, la battre & la bien presser, afin qu'il n'y ait point de vide. Dans les grands froids, on y jete de l'eau qui en remplit les intervalles en se gelant aussitôt. On ramasse plus failement la neige dans les prairies & sur les gazons, que par-tout ailleurs. Les neiges qui couvrent le sommet des hantes montagnes influent beaucoup sur la constitution de l'atmosphere qui les environne, elles le refroidissent : c'est la raison pour laquelle des vents qui regnent dans certains pays sont plus froids ou moins chauds qu'ils ne devoient être par leur situation sur notre globe. C'est à la fonte des neiges congelées sur le sommet des montagnes, que nous devons communément le phénomène des *fontaines intermittentes* : voyez au mot FONTAINE. Sa fonte trop subite cause souvent des inondations considérables.

A l'égard des taches rouges dispersées çà & là & empreintes sur la neige, que le peuple prévenu & superstitieux regarde comme dues à des gouttes d'une pluie de sang, qui a plus d'une fois jeté la terreur & la consternation dans les esprits : un Gentilhomme du haut Vivarais a reconnu que ee phénomène étoit dû à une cause très-simple, très-naturelle. Se promenant dans le mois de Décembre 1773 dans les allées de son jardin, il y vit de la neige couverte de taches rouges, principalement pendant les jours que la terre étoit plus humide : le 7 Janvier 1774 ees taches y étoient en plus grand nombre, & toutes d'un rouge très-beau, vif, d'une forme semblable à des gouttes de sang qui y seroient tombées & congelées, en un mot pénétrant à quelques

lignes au-dessous de la surface de la neige : en examinant de près ces taches, il les reconnut pour être des excréments de petits oiseaux ; ces excréments tenoient leur couleur de la *morelle à grappes* ou *raisin d'Amérique*, plante dont il y avoit plusieurs pieds dans son jardin, couverts de leurs fruits & dont le suc est rouge. Plusieurs de ces fruits exprimés sur la neige par notre Observateur donnerent une couleur égale & uniforme. Voilà donc le dénouement du prodige. Voyez PUCE DE NEIGE.

Autant l'eau de neige est salutaire aux végétaux & aux opérations de quelques arts, autant elle est, dit-on, nuisible en boisson, sur-tout dans le Tirol, dans le Valais qui fait partie de la Suisse, où nous avons vu que ceux qui en font usage, sont en effet attaqués de goîtres & d'enflure de gorge ; peut-être que les alimens solides & la nature de l'air y contribuent autant & plus que la neige, car M. *Bourgeois* a observé que les habitans de plusieurs villages & hameaux situés sur les montagnes en Suisse, & qui n'ont souvent pendant tout l'hiver que de l'eau de neige pour toute boisson, on n'y trouve personne attaqué ni de goître, ni d'enflure de gorge. Nous remarquerons encore ici que la neige appliquée à l'extérieur est un spécifique que le peuple du Nord emploie, d'après un très-ancien usage de leur pays, pour rappeler la chaleur & la vie dans les membres gelés ; c'est communément sous forme de friction que la neige s'emploie dans ces cas. La neige est encore un moyen assuré pour conserver du gibier pendant plus de deux mois : les Danois, &c. en font venir ainsi d'Islande & de Laponie, qui quoique mort depuis plus de quatre mois, n'en est pas moins bon à manger ; il suffit de le dégeler par degrés insensibles dans des eaux de plus en moins froides.

On appelle en Suisse LAUVINE ou LAVANCHE, *labina*, une quantité de neiges qui se pelote en roulant du haut en bas des Alpes. M. *Altmann*, d'après qui nous avons donné la description des *glaciers* si mer-

veilleux & si terribles de la Suisse, distingue deux espèces de *lauvines* ; celles qu'on appelle *venteuses*, sont ordinairement accompagnées d'un grand vent qu'elles augmentent encore par leur chute, au point qu'il brise les arbres, qu'il étouffe les hommes & les animaux, & qu'il renverse les maisons. La rapidité surprenante avec laquelle ces *lauvines* roulent jusqu'au bas des vallons où elles se trouvent comme enfoncées ou encaissées dans le enfoncemens & cavités, met les Voyageurs dans le plus grand danger ; cependant comme elles ont peu d'épaisseur, on n'est pas toujours étouffé ; en quoi elles sont beaucoup moins dangereuses que la seconde espèce que l'on appelle *lauvines foncières*, parce qu'elles détruisent jusqu'au fond tout ce qu'elles rencontrent. Formées par une neige beaucoup plus compacte, elles sont infiniment plus pesantes : elles roulent par conséquent avec moins de vitesse que les premières, mais elles emportent avec elles & les arbres & les pierres & les morceaux de roc qu'elles trouvent dans la direction de leur action. Comme leur chute cause dans les montagnes & les vallons un tremblement accompagné d'un bruit quelquefois égal à celui du tonnerre, elles donnent ordinairement au Voyageur averti, le temps de se sauver par la fuite.

Les *lauvines* sont excitées par l'agitation de l'air, & par tout ce qui peut contribuer à faire glisser la neige, sur-tout celle qui est tombée récemment aux sommets des montagnes. Une très-petite pelote s'accroît si fort en tombant, qu'avant que d'arriver au vallon, elle peut acquérir la grosseur d'une maison, quelquefois celle d'une colline ; & couvrir ensuite plusieurs arpens de terre. On pense bien que les habitans des Alpes n'ont pas négligé les moyens de se garantir de ces ravages. Ils évitent de bâtir au pied d'une montagne qui s'éleve rapidement. Ils construisent leurs maisons derrière quelque petite colline, capable d'arrêter, ou de rompre la force des *lauvines*. Pour passer la montagne de Gothard, on traverse la vallée d'Urseren ; & l'on

voit au-dessus d'un Village, un bois qui forme un triangle, dans lequel il est défendu, sous des peines fort rigoureuses, de couper des arbres, parcc qu'ils mettent ce Village à l'abri des *lauvines*. En plusieurs endroits où elles sont à craindre, on a bâti des murs triangulaires, dont l'angle aigu est tourné vers le côté le plus dangereux de la montagne. Quant aux Voyageurs, on leur recommande en Suisse, de prendre avec eux des Guides, qui connoissent les endroits les plus redoutables, de faire leur voyage sans bruit, & de ne pas même parler haut. Enfin, pour dernière sûreté, on tire au milieu des vallons quelques coups de pistolets, qu'on croit capables de mettre en mouvement les pelores qui pourroient être sur le point de tomber. Dans les passages étroits on pousse en hiver & au printemps la précaution jusqu'à boucher les sonnettes & les grelots des chevaux & des mulets, afin que leur son n'excite point la chute de quelque *lauvine*. En plusieurs endroits, sur-tout dans le pays des Grisons, on voit au pied des montagnes des voûtes maçonnées, & des mines pratiquées dans le roc, où l'on peut en appercevant une *lauvine* en mouvement, se retirer, & la laisser passer par-dessus. On avertit encore les Voyageurs de ne pas regarder long-temps les *lauvines*, quand même leur direction ne paroîtroit pas dangereuse, parce qu'elles causent un vent si violent, que les hommes & les animaux en sont étouffés. Quelquefois les lavanches sont réduites en poussière à l'instant de leur chute, & cette poussière glacée se répand à une assez grande distance & élévation. C'est un spectacle des plus beaux & des plus terribles qu'on puisse voir : il faut en avoir été témoin pour s'en former une idée précise : Voyez GLACIERS. M. *Mikheli* dit que routes les montagnes de la Suisse, que la neige couvre toujours, ont au moins 1500 toises de hauteur : en effet celles dont le sommet ne s'éleve pas autant, ne conservent guere leur neige, & l'on prétend que la Zone vaporeuse n'excédant pas trois mille six cens toises d'élé-

vation, il n'est plus possible de trouver de neige au-dessus de cette hauteur ; au reste l'élévation de la région de l'air où il gèle continuellement, n'est pas la même sur toute la terre. A l'Équateur elle est de 2440 toises, & descend par degrés de là vers les Poles.

On sera peut-être bien aise de savoir comment on voyage en Laponie, où le terrain est toujours couvert de neige. Dès le commencement de l'hiver on marque avec des branches de sapin les chemins qui doivent conduire aux lieux fréquentés. A peine les voitures (qui sont des traîneaux & de petits bateaux) ont foulé la première neige qui couvre ces chemins & ont commencé à les creuser, que de nouvelle neige que le vent répand de tous côtés les relève, & les tient de niveau avec le reste de la campagne, ou du lac, ou du fleuve. Les voitures qui passent ensuite refoulent de nouveau cette neige, que d'autre neige vient bientôt recouvrir ; & ces chemins creusés alternativement par les voitures, & recouverts par le vent qui y met par-tout la neige de niveau, quoiqu'ils ne paroissent pas plus élevés que le reste du terrain, sont cependant des espèces de chaussées ou des ponts formés de neige foulée : mais si on s'égaré à droite ou à gauche, on tombe dans des abîmes de neige. On est donc fort attentif à ne pas sortir de ces chemins ; & d'ordinaire ils sont creusés vers le milieu d'une espèce de sillon, formé par tous les traîneaux qui y passent, & qui sont traînés par des *rhennes* : voyez ce mot. Mais dans le fond des forêts, dans les lieux qui ne sont pas fréquentés, il n'y a point de tels chemins ; les Finnois & les Lapons ne se retrouvent alors que par quelques marques faites aux arbres. Les rhennes eux-mêmes enfoncent quelquefois jusqu'aux cornes dans la neige ; & si dans ces lieux on étoit surpris par quelqu'un de ces orages pendant lesquels la neige tombe dans une si grande abondance, & est jetée de tous côtés par le vent avec tant de fureur, qu'on ne peut voir à deux pas de soi, il seroit impossible de reconnoître aucun chemin, & l'on péri-

roit infailliblement, sur-tout si l'on ne s'étoit pas muni de tentes pour parer une partie de l'orage. On observa en 1729 sur les frontieres de Suede & de Norwege près du village de Villaras, qu'il y tomba une si affreuse quantité de neige, que 40 maisons en furent couvertes, & que rous ceux qui étoient dedans en furent étouffés. (On trouve aussi dans le *Journal Étranger* 1757, la relation d'une famille ensevelie sous la neige pendant six semaines.) S'il arrive qu'on veuille franchir une montagne fort élevée, remplie de rochers qu'une quantité prodigieuse de neige cache, & dont elle recouvre les cavités dans lesquelles ont peut être abîmé, on ne croira guere possible d'y monter : il y a cependant deux manieres de le faire ; l'une en glissant sur deux planches étroites, longues de huit pieds, dont les habitans se servent pour ne pas enfoncer dans la neige, (maniere qui a besoin d'un long exercice) ; l'autre en se confiant aux rhennes qui peuvent faire un pareil voyage, & dont la maniere de marcher mérite d'être connue : voyez au mot RHENNE. On lit dans la nouvelle Histoire de Kamtschatka, que les neiges sont très-abondantes dans la presqu'île de Lopatka ; elles ont presque la solidité de la glace : de sorte qu'elles réfléchissent les rayons du soleil, & avec tant de force qu'il est impossible d'en soutenir l'éclat. Les habitans portent ordinairement dans le printemps des couvertures percées de petits trous ou des réseaux de crins noirs, afin de briser une partie des rayons ; mais malgré ces précautions, ils ont la peau basanée comme les Indiens ; la plupart ont les yeux affoiblis & malades, & un grand nombre même perdent la vue.

NEMOTELE, *nemotelus*, genre d'insecte ailé, de la classe des *dipteres*, dont les antennes grenues sont terminées par une pince, & placées sur la gaine de la trompe comme dans les charançons ; sa bouche est un bec aigu : les articles ou grains des antennes sont ronds, courts, menus & au nombre de cinq, mais

terminés par une sixième pièce longue & filiforme. Les *nemoteles* ne ressemblent aux mouches que par leur port extérieur ; on en distingue de plusieurs sortes, on les trouve sur les fleurs.

NÉNUPHAR, *nymphaea*. Plante aquatique, dont on distingue deux espèces ; l'une est à fleur blanche, & est préférée à l'autre, dont la fleur est jaune.

1°. Le **NÉNUPHAR BLANC**, ou **BLANC D'EAU**, ou **LYS D'ÉTANG**, ou **VOLET**, ou **PLATEAU A FLEUR BLANCHE**, *nymphaea alba*. Cette plante qui est fort en usage en Médecine, ne se cultive point dans les jardins ; elle croît naturellement dans les marais, dans les eaux croupissantes, ou dans les ruisseaux qui coulent lentement, dans les étangs & les grandes pièces d'eau, même dans les rivières sur les bords, où elle est assez agréable à voir. Sa racine est vicace, longue, grosse comme le bras, garnie de plaques brunes ou noires, en forme de nœuds sur son écorce, blanche en dedans, charnue, fongueuse, chargée de suc visqueux, attachée au fond de l'eau dans la terre par plusieurs fibres : elle pousse des feuilles grandes, larges, arrondies, épaisses, charnues, cuirassées, nageantes à la surface de l'eau, veineuses, échancrées en fer à cheval, vertes-blanchâtres en dessus, & vertes-brunâtres en dessous, soutenues par des queues longues, grosses comme le petit doigt, rougeâtres, tendres & fongueuses. Ses fleurs qui paroissent depuis le mois de Mai jusqu'en automne, sont grandes, grosses, larges quand elles sont épanouies ; elles ont plusieurs feuilles disposées en rose, blanches comme celle du lys, presque inodores, contenues dans un calice, ordinairement à cinq feuilles blanchâtres, d'autres fois à quatre feuilles. A ces fleurs succede un fruit rond, ressemblant à une tête de pavot, partagé en plusieurs loges, qui contiennent des semences oblongues, noirâtres & luisantes. Cette plante est toute d'usage ; elle paroît être la même que l'*aguape* du Brésil : ses feuilles qui nagent sur l'eau & ses belles fleurs en forme de volant, ornent magnifi-

quement un canal pendant l'été ; au printemps lorsque les feuilles paroissent sur l'eau, elles indiquent qu'il est temps de sortir les plantes de l'orangetie, & qu'il n'y a plus de gélées à craindre.

2°. Le NÉNUPHAR A FLEUR JAUNE, ou JAUNET D'EAU, ou PLATEAU A FLEUR JAUNE, *nymphaea lutea*. Sa feuille est un peu oblongue, sa fleur est jaune, plus courte que le calice, qui est à cinq feuilles ; son fruit est de figure conique ; sa racine est verte en dehors. Il croît aux mêmes lieux, & sert quelquefois aux mêmes usages que le précédent, notamment à Paris & en Angleterre, où le nénuphar blanc est plus rare.

On emploie ordinairement la racine de nénuphar dans les tisanes rafraîchissantes qui conviennent dans les inflammations des reins & de la vessie, dans les fièvres ardentes, les insomnies, enfin dans tous les cas où il est nécessaire de tempérer l'impétuosité du sang & des esprits vitaux. M. Bourgeois dit, que cette racine en tisane tempéroit & adoucissoit l'ardeur de l'urine dans le gonorrhées virulentes. Dans les boutiques on tient une eau distillée, une conserve, un miel, un sirop & une huile, le tout préparé de ses fleurs. On donne communément le sirop de nénuphar pour ralentir le désir du coït.

NÉPENTHES. Espèce de philtre dont Hélène se servoit, suivant Homere, & qui vraisemblablement n'étoit que l'opium. Consultez l'*Histoire de la Médecine* par M. le Clerc, pag. 73.

NÉRÉIDES, sont, ainsi que les Syrenes, de prétendus monstres marins. Voyez au mot HOMME MARIN. On donne aussi le nom de *néreïde* à l'animal du *tubipore*.

M. Pallas, dans ses *Mélanges zoologiques*, traite des *néreïdes* & les divise en deux genres ; savoir, les *néreïdes errantes*, & les *néreïdes tubicoles*. Les premières sont des animaux mous qui rampent & nagent parmi les fucus & les autres plantes marines. Elles s'attachent aussi quelquefois aux rochers, se

se cachent dans le fond de la mer, ou dans les bois pourris qu'on y jette.

Les *nérides tubicoles* ont beaucoup de rapport avec les *vers à tuyaux* ou *vers tubicoles* : elles sont cachées dans une espèce de petit tube, qu'elles forment de différentes matières. On divise les *nérides tubicoles* en *nérides cylindriques*, & en *nérides applaties*.

En général, les *nérides* ont le corps mince, souvent très-long, linéaire, devenant plus petit vers la tête qui est ornée de franges. Le corps est divisé en plusieurs anneaux, & on remarque sur chaque segment ou anneau une espèce de pied. Selon notre Auteur, les *nérides* peuvent comme les *lombrics* ou vers de terre, s'étendre, se contracter, se glisser facilement dans les interstices ou fentes les plus étroites. Elles diffèrent de certaines *aphrodites*, en ce qu'elles sont privées d'ouïes.

Voyez APHRODITE.

NERF. Les Anatomistes donnent ce nom à des corps ronds, blancs & longs qui tirent leur origine ou du cerveau ou du cervelet : voyez à l'article HOMME. Dans le Commerce on donne le nom de *nerf de bœuf* à la partie génitale sèche de cet animal : les Selliers le réduisent en manière de filasse longue de huit à dix pouces par le moyen de grosses cartes de fer, & l'emploient pour nerver avec de la colle forte les arçons des selles & les panneaux des chaises & carrosses.

NÉRIETTE ANTONINE. C'est le nom d'une plante dont les fleurs rouges produisent un bel effet en été dans les parterres des curieux. Ses semences aigretées, foyeuses, font de bonne ouate. On a essayé de les filer en Suède.

NÉRITE. Coquillage univalve, operculé, & que plusieurs Naturalistes mettent dans la famille des limaçons à bouche demi-ronde ou ceintrée. Il y a des *nérites* qui ont des dents blanches, d'autres qui les ont rougeâtres, telle que la *quenotte-saignante* ; d'autres *nérites* sont ombiliquées, telle que la *grive*. Comme le noyau des *nérites* n'est point du tout apparent à leur

ouverture, ces coquilles ne peuvent pas avoir de bec. Les tours de spirales sont fort peu sensibles au dehors & en très-petit nombre, souvent la pointe n'en sort que peu ou point. M. *Adanson* fait un genre de la nérîte, il la range à la fin des coquillages operculés, & la rapproche plus que tout autre des bivalves, comme étant le coquillage qui a le plus de rapport avec eux? mais l'animal est, dit-il, fort différent de celui des bivalves. Les nérîtes sont ou marines, ou fluviatiles. Celles-ci ne sont point hermaphrodites comme les limas, les buccins & les planorbes; les unes sont mâles & les autres femelles. Elles bouchent leurs coquilles d'une espece d'opercule empreinte de spirales. Il n'y a qu'une espece de nérîte fluviatile qui soit vivipare: les petits sortent tout vivans avec leurs coquilles du corps de la mere. On distingue sur-tout l'espece appelée *porte-plumet*: voyez ce mot. Les nérîtes de riviere que les enfans ramassent dans le sable, sont mortes & toutes bariolées de rose ou de lignes noires. L'espece qui nous vient du Mississipi & connue sous le nom d'*idole*, est verte noirâtre, ventrue, ombiliquée, à stries inégales en forme de rides. Lorsque ces sortes de coquilles sont devenues fossiles, on les nomme *nérîtites*. On n'en trouve point de terrestres vivantes.

NEROLI. Nom que les Parfumeurs donnent à l'huile essentielle d'orange. Voyez ORANGER.

NERPRUN, NOIRPRUN ou BOURG-ÉPINE, *rhamnus catharticus*. Il y a plusieurs especes de nerpruns: celui qu'on nomme simplement *nerprun purgatif ordinaire*, *rhamnus catharticus*, qui s'éleve en arbrisseau & quelquefois en arbre: le *petit nerprun purgatif*, ou *graine d'Avignon*, qui donne cette graine qu'on emploie dans la teinture & d'autres à *feuilles longuettes*, à *fleurs vertes* & *baies noires*.

Les *nerpruns* ont des fleurs petites, de couleur herbeuse ou jaunâtre, qui naissent comme par paquets le long des branches, en forme de petits entonnoirs, à pavillon recoupé en quatre parties, rabattues le plus

souvent sur les côtés, avec autant d'étamines. Aux fleurs succèdent des baies qui contiennent plusieurs semences applaties d'un côté & bombées de l'autre : (le nerprun ordinaire a, dit M. Haller, les fleurs mâles sur une plante, & le fruit sur une autre : le nerprun de Baviere a les étamines réunies au fruit :) les feuilles des nerpruns sont assez petites, entieres, ordinairement brillantes, finement dentelées ; souvent elles sont opposées sur les branches, & quelquefois elles sont alternes. Ces arbrisseaux se plaisent dans les haies, dans les bois, dans les endroits humides ; ils peuvent être placés dans les bosquets d'été, & encore mieux dans les remises ; car les oiseaux se nourrissent de leur fruit, quoiqu'il soit purgatif. On en fait faire des palissades & des boules dans les parterres.

On prépare avec les baies du nerprun une pâte dure qu'on appelle communément *vert de vessie*. Pour la faire, on érase ces baies quand elles sont noires & bien mûres ; on exprime le suc, qui est visqueux & noir ; on le met évaporer à petit feu jusqu'en consistance de miel, en y ajoutant un peu d'alun de roche pour rendre la matiere plus haute en couleur & plus belle. On la met dans des vessies que l'on suspend dans un lieu chaud, & on l'y laisse durcir pour la garder. Cette substance donne un beau vert, dont les Peintres & les Teinturiers font usage sous le nom de *vert de vessie*, ainsi nommé, parce que cette matiere verte a été durcie dans des vessies.

On prétend que préparée en divers temps elle donne différentes couleurs : avant la maturité des baies, une couleur jaune ou safranée ; lorsqu'elles sont mûres, un beau vert ; enfin encore plus tard, vers la S. Martin, une couleur d'écarlate utile pour teindre les cuirs & pour enluminer les cartes à jouer. On prépare avec les baies de nerprun un extrait purgatif ; il est peu d'usage en Médecine. Le sirop qu'on prépare avec le suc de ces baies lorsqu'elles sont mûres, est très-usité dans toutes les especes d'hydropisies ; il purge abondamment les

férosités par les selles, & dissipe l'enflure : on le donne à la dose de deux onces. Ce remede est très-doux & sans danger : c'étoit, dit M. Bourgeois, le grand remede du célèbre Sydenham.

On peut greffer des cérifiers & des pruniers sur le nerprun, & avoir par ce moyen des cérises & des prunes purgatives; mais ces especes de fruits occasionnent souvent des superpurgations & des vomissemens énormes. Les feuilles de cet arbrisseau passent pour être détersives.

Les fruits du petit nerprun, *lycium gallicum*, étant cueillis verts se nomment *graine d'Avignon*, ou *grainette*, ou *graine jaune*, & fournissent une belle teinture jaune dont on fait un grand usage pour teindre les étoffes. Les Peintres à l'huile & en miniature se servent aussi de ces baies, dont on a incorporé la teinture dans une matiere terreuse qui est ordinairement la base de l'alun, pour en faire ce qu'on appelle *fil de grain*. Les Teinturiers, & sur-tout les Corroyeurs, se servent de la grainette pour teindre en jaune, en y joignant de l'alun par parties égales. Cette espece de nerprun croit en abondance dans les lieux rudes & terteux, aux environs d'Avignon & dans le Comtat Venaisin. On en trouve aussi en Dauphiné, en Languedoc & en Provence, &c. C'est un arbrisseau épineux dont les racines sont jaunes & ligneuses, les rameaux longs de deux à trois pieds, couverts d'une écorce grisâtre.

NEVROPTERE. Voyez à l'article INSECTE.

NEZ COUPÉ, *staphilodendron*, est selon quelques Auteurs le faux-pistachier, ou une espece de pistachier sauvage, dont le fruit est vésiculaire & nauséabonde : mais en considérant tous ses caracteres on trouve qu'il n'a presque aucun rapport avec le pistachier. Voyez ce mot & celui de FAUX-PISTACHIER.

NGO-KIOO. Voyez à l'article ANE.

NHAMDUI. Espece d'araignée venimeuse du Brésil : son corps est long d'un pouce & demi, garni sur le dos d'une forme de bouclier triangulaire très-lui-

sant, orné aux côtés de six cônes pointus, blancs avec des taches rouges : elle a huit jambes longues comme le doigt ; sa partie antérieure est de couleur jaune ou rouge brune ; une singularité remarquable, c'est que la postérieure est luisante & argentée, & qu'elle représente un visage d'homme comme s'il y avoit été peint. Cet insecte file de la toile comme les autres araignées. Dans le pays on porte cet animal en amulette ; on l'attache au cou dans le temps de l'accès de la fièvre quarte.

NHANDIROBA ou NOIX DE SERPENT. Voyez AHOVAI & AVILA.

NICKEL. Il est mention dans le *Tome XIII des Mém. de l'Acad. Roy. de Suède, ann. 1751*, d'une nouvelle substance minérale trouvée dans la mine de cobalt de Fœrila en Helsingie, & qui ressemble beaucoup à la substance que les Mineurs appellent *kupfer-nichel* : voyez ce mot. Son tissu est grenu, elle est solide & brillante quand on la casse. Lorsqu'elle a été long-temps exposée à l'air, elle se décompose & se couvre d'un enduit vert qui se dissout dans l'eau, & dont on peut retirer par l'évaporation, &c. des cristaux verts qui se forment en prismes quadrangulaires. Ce sel fondu avec le flux noir donne un régule qui ressemble au bismuth, & qui se dissout dans l'eau forte, dans l'eau régale & dans l'esprit de sel. Ce qui est encore singulier, c'est que la mine elle-même, lorsqu'on la calcine, répand une fumée d'abord sulphureuse, ensuite d'un blanc jaunâtre, d'une odeur désagréable, comme arsenicale. Si on laisse cette mine exposée à une chaleur plus vive, il s'y forme des rameaux métalliques qui deviennent d'un vert clair & sonnans : à mesure qu'on a tenté quelques expériences, on a découvert dans cette substance, du fer & du cobalt, mais il paroît par un nouveau travail du même Auteur, inséré dans le *XVI Tom. des Savans de Suède, ann. 1754*, que le nouveau demi-métal se trouve en plus grande quantité dans le *kupfer-nichel* que dans aucune autre

substance minérale, & M. *Cronstedt* penche à croire que le *nickel* n'est autre chose qu'un alliage de substances métalliques ou sémi-métalliques déjà connues, & non un cobalt imparfait. On trouve aussi du *nickel* dans la mine de *Kuhſchacht* à *Freyberg* en Saxe, il n'entre en fusion qu'après avoir parfaitement rougi.

M. *Baumé* regarde le *nickel* comme un cobalt dans un état particulier & dépouillé de la substance qui fournit du bleu par la vitrification. Consultez la Chymie expérimentale de M. *Baumé*, Tom. II. p. 299, &c.

NICOTIANE, ou TABAC, *nicotiana*. Plante très-usitée, dont on distingue trois especes principales : savoir, le grand tabac, le moyen & le petit.

1^o. La NICOTIANE A LARGE FEUILLE, *nicotiana major latifolia*. La racine de cette plante, qui est le grand & le vrai tabac mâle, est blanche, fibreuse, d'un goût fort âcre. Elle pousse une tige à la hauteur de cinq ou six pieds, grosse comme le pouce, ronde, velue, remplie de moëlle blanche : ses feuilles sont amples, sans queue, alternes, velues, nerveuses, de couleur verte pâle, un peu jaunâtres, glutineuses au toucher, d'un goût âcre ; elles teignent la salive ; elles sont attachées à la tige par de larges appendices. Le haut de la tige se divise en plusieurs rejetons, qui soutiennent des fleurs faites en godets, découpées en cinq parties, de couleur purpurine : à ces fleurs succèdent des fruits membraneux, oblongs, partagés en deux loges, contenant beaucoup de semences petites, rougeâtres, & très-abondantes en huile. Toute la plante a une odeur forte, ainsi que la suivante. C'est une plante d'été chez nous ; cependant elle endure quelquefois un hiver modéré dans nos jardins : elle fleurit, comme les autres nicotianes, en Juillet & Août dans notre pays, & y est ordinairement annuelle ; au lieu que dans le Brésil, où la terre est bonne & l'air toujours tempéré, elle fleurit continuellement, & vit dix ou douze ans. Sa graine se peut conserver dix années en sa fécondité, & ses feuilles près de cinq avec toute leur force.

2°. La NICOTIANE A FEUILLE ÉTROITE, ou le TABAC DE VIRGINIE, ou le PETUN DES AMAZONES, *nicotiana major angustifolia*. Elle ne differe de la précédente que par ses feuilles, qui sont plus étroites, plus pointues & attachées à leur tige par des queues assez longues.

3°. La NICOTIANE A FEUILLE RONDE ou PETITE NICOTIANE, ou TABAC FEMELLE, ou FAUX TABAC, ou TABAC DU MEXIQUE; *nicotiana minor fœmina*. Sa racine est quelquefois simple & grosse comme le petit doigt; d'autres fois elle est divisée en plusieurs fibres tendres, blanchâtres & rampantes. Elle pousse une tige à la hauteur d'un à deux pieds, ronde, dure, velue, grosse comme le doigt, rameuse, glutineuse au toucher. Ses feuilles sont espacées & alternes, oblongues, grasses, de couleur verte-brunâtre, & attachées à des queues courtes. Ses fleurs, ses fruits & ses semences sont semblables à celles des especes précédentes; mais ses fleurs sont jaunes-verdâtres; il leur succede des capsules arrondies, qui dans la maturité s'ouvrent en deux parties, remplies d'un nombre infini de menues semences d'un jaune tanné & d'un goût âcre.

Cette plante, ainsi que les précédentes especes, nous vient originairement d'Amérique; elle est annuelle: par la culture elle s'est comme naturalisée dans toute l'Europe; car dès qu'une fois elle a été transplantée dans un jardin, elle y repullule tous les ans avec abondance, & commence à paroître au mois de Mai: au reste elle se renouvelle aisément de graine. *Clusius* dit que ce tabac femelle est bon à la plupart des maladies auxquelles sert le véritable petun, mais qu'il est beaucoup plus foible; aussi a-t-il peu d'odeur en comparaison des autres. Cette especie de nicotiane est selon M. *Bourgeois* un excellent vulnéraire: elle déterge & cicatrise les plaies les plus opiniâtres, & même les ulceres d'un mauvais caractère: elle guérit en peu de temps les contusions: pendant l'été on applique les

feuilles vertes sur la partie malade, & on les change matin & soir. On en conserve pour l'hiver dans de l'eau de-vie foible, dont on fait le même usage.

Les Continuateurs de la *Matiere Médicale de M. Geoffroy*, disent qu'en Espagne & en Portugal le tabac demeure toujours vert comme le citronier; mais dans les pays froids il pétit aux premières gelées, & l'hiver on ne le peut conserver que très-difficilement dans les serres, en pot ou en caisse. En Amérique il vient très-haut, sur-tout le mâle, & son odeur est très-pénétrante: l'on emploie indifféremment les feuilles des deux premières especes pour faire le tabac en corde, à mâcher & en poudre, dont l'usage est si commun. C'est en Août & en Septembre qu'on ramasse les feuilles des plantes dont on a coupé les sommités des tiges pour les empêcher de fleurir. C'est moins par la diversité des feuilles de nicotiane, que par la préparation qu'on leur fait subir (en y mêlant du sirop de sucre ou de l'eau de pruneau, ou de l'eau de bois de violerte ou de bois de rose) qu'on parvient à produire de la différence dans les sortes de tabac, connues sous l'épithete de *scasferlati du Levant*, de *canasse*, d'*andouille de S. Vincent* ou *cigale d'Amérique*, de *rolle de Montauhan*, de *briquet du Brésil*, &c. La nature du climat, le temps de la récolte, l'espece de lessive dont on arrose les feuilles, le mélange du tabac d'un pays avec celui d'un autre, tout contribue à lui donner une certaine couleur, saveur & odeur. Celui de la Havanne & de Séville, vulgairement appelé *tabac d'Espagne*, est préparé sans aucune drogue odoriférante, on le colore avec le *Rubrica*. Le *tabac de Macouba* a naturellement l'odeur de la rose: il est d'une couleur très-foncée, il tire son nom d'un canton situé dans la partie du Nord de la Martinique, où des habitans le cultivent.

Lorsqu'on veut cultiver du tabac, ce doit être dans une terre grasse & humide, exposée au midi, labourée & engraisée avec du fumier consommé: on le sème en France à la fin de Mars; les Indiens & les Espagnols le

sement en automne ou en Août au plutôt. On fait un petit trou en terre de la longueur du doigt, on y jete dix à douze graines de tabac, & on recouvre le trou: lorsqu'il est levé, on doit arroser la plante pendant le temps sec, & la couvrir avec des paillassons dans le grand froid. Comme chaque grain pousse une tige, on doit séparer les racines: lorsque les tiges sont hautes d'environ trois pieds, on coupe le sommet avant la floraison, afin qu'elles se fortifient, & l'on arrache celles qui sont piquées de vers, ou qui veulent pourrir. On connoît que les feuilles sont mûres quand elles se détachent facilement de la plante, qu'elles se cassent, & que froissées elles exhale déjà une odeur pénétrante: on doit alors cueillir les plus belles, les enfilet par la tête, en faire des paquets & les mettre sécher dans un grenier. On laisse la tige en terre pour donner le temps aux autres feuilles de mûrir.

On a donné à la nicotiane bien des noms différens. Dans les Indes Occidentales, son pays natal, elle a toujours porté celui de *petun*, sur-tout au Brésil & dans la Floride, & elle le garde encore aujourd'hui dans l'un & l'autre monde. Les Espagnols qui la connurent premierement à Tabaco, île de la mer du Mexique, lui donnerent le nom de *tabac*, du lieu où ils l'avoient trouvée, & ce nom prévalut sur tous les autres. On l'a appelé *nicotiane* du nom de M. *Nicot*, Ambassadeur de France à la Cour de Portugal en 1560, qui en ayant eu connoissance par un Marchand Flamand, la présenta au Grand-Prieur à son arrivée à Lisbonne, & puis à son retour en France à la Reine Catherine de Médicis; de sorte qu'elle fut nommée *nicotiane*, *herbe du Grand-Prieur* ou *herbe de la Reine*. Le Cardinal de Sainte-Croix, Nonce en Portugal, & Nicolas Ternabon, Légat en France, l'ayant les premiers introduite en Italie, donnerent aussi leurs noms au tabac: quelques-uns l'ont appelé la *buglose* ou la *panacée antarctique*, d'autres l'*herbe sainte* ou *sacrée*, & propre à tous maux, apparemment à cause de ses vertus miraculeuses. Il y

a eu des Botanistes qui , à raison de sa seule vertu narcotique , semblable à celle de la jusquiame , l'ont nommée *jusquiame du Pérou*. Thevet a disputé à Nicot la gloire d'avoir donné le tabac à la France ; & c'est sans contestation que François Drack , fameux Capitaine Anglois , qui conquit la Virginie , en enrichit son pays. Les trois especes de tabac sont d'usage , mais on se sert plus communément du mâle , tant intérieurement qu'extérieurement.

La nature n'a jamais rien produit en végétaux dont l'usage se soit érendu si universellement & si rapidement. Le tabac n'étoit autrefois qu'une simple-production sauvage d'un petit canton de l'Amérique ; mais depuis que les Européens ont contracté la furieuse habitude d'en prendre , soit râpé en poudre , par le nez , soit en feuilles au moyen d'une pipe , ou en masticatoire , l'on en a prodieusement étendu la culture. Les lieux les plus renommés où cette plante croît , sont Vérine , le Brésil , Bornéo , la Virginie , le Mexique , l'Italie , l'Espagne , la Hollande & l'Angleterre ; car le tabac vient par tout & se vend très-chet quoiqu'il coûte fort peu. Il est à présent défendu d'en cultiver presque par toute la France : ailleurs on ne le cultive guere que pour avoir ses feuilles. Quel que soit l'intérêt de cette défense , il est certain que le tabac d'Amérique est préférable à celui de l'Europe , & qu'il est d'un produit considérable pour les Souverains. L'on ne nous apporte point de tabac de l'Asie , & notamment de la Chine où l'on en cultive & consomme beaucoup. Le tabac de ce pays seroit-il moins bon que celui d'Amérique ?

Le tabac a eu ses Antagonistes ainsi que ses Panégyristes. Amurat IV , Empereur des Turcs , le Czar & le Roi de Perse en défendirent l'usage à leurs sujets sous peine de la vie ou d'avoir le nez coupé. Jacques Stuarr , Roi d'Angleterre , & Simon Paulli ont fait un traité sur le mauvais usage du tabac. On trouve une bulle d'Urban VIII , par laquelle il excommunie ceux qui pren-

nent du tabac dans les Eglises. Le P. *Labat*, dit que le petun fut comme une pomme de discorde, qui alluma une guerre très-vive entre les Savans, & qu'en 1699 M. *Fagon*, premier Médecin du Roi, n'ayant pu se trouver à une these de Médecine contre le tabac, à laquelle il devoit présider en chargea un autre Médecin dont le nez ne fut pas d'accord avec la langue; car on remarqua que pendant tout le temps que dura l'acte, il eut la tabatiere à la main, & ne cessa pas un moment de prendre du tabac.

Nous ne nous arrêterons point sur l'usage du tabac en poudre, pris par le nez autant par plaisir ou par usage que pour la nécessité. Personne n'ignore qu'il excite l'éternuement & procure une abondante évacuation de sérosité, *mucus narium*, sur-tout à ceux qui n'en ont pas contracté l'habitude. L'excès ou l'abus du tabac en poudre ou en feuilles n'est pas moins dangereux qu'un usage réglé en peut être utile. Le mouvement convulsif que le tabac excite dans les nerfs, quoiqu'irrégulier, peut être bon à quelque chose, ne fût-il que nous délivrer d'une humeur superflue, alors il est un remède: mais y a-t-il apparence que pour être en santé il faille avoir toujours le remède à la main, & qu'on puisse regarder comme un régime utile d'être à tout moment en convulsions?

Toutes les espèces de tabac purgent par haut & par bas avec violence. Pris intérieurement en substance il convient dans l'apoplexie & la léthargie, même contre l'épilepsie: mais on ne peut trop en redouter les effets; il faut une main habile & prudente pour diriger un tel remède, car le caractère âcre & caustique de cette plante s'est décelé plus d'une fois, même envers ceux qui le prennent en fumée pour la première fois; ils deviennent ivres, & s'ils ne rejetoient pas la fumée, ils tomberoient dans un triste état. Combien de malades, tombés dans des assoupissemens léthargiques, n'ont recouvert le sentiment & la connoissance que pour mieux sentir d'autres convulsions accompagnées

de vomissemens, de sueurs froides, d'un pouls foible & frémissant, & d'autres accidens plus funestes? S'il faut être sur ses gardes quand on emploie ce remede, même dans les affections soporeuses, que doit-on penser de ses effets, quand en bonne santé on en fait un usage continuel, souvent immodéré & toujours sans correctif? Le meilleur bien qu'il en arrive est de faire couler les catarres, la migraine, &c. comme le font moins dangereusement la poudre de bétouine, de muguer, &c. mais le plus petit mal qu'il puisse produire est, dit-on, de dessécher le cerveau, d'amaigrir, d'affoiblir la mémoire & de détruire, sinon entièrement, au moins en partie la finesse de l'odorat. Heureux, mille fois heureux les Savans qui s'abstiennent de l'usage du tabac! On lit dans un des *Journaux d'Allemagne*, ann. 1730, pag. 179, des exemples de vertiges & de cécité, même de paralysie, occasionnés par l'usage immodéré du tabac. *Jean Bauhin* vante la nicotiane pour détruire comme par enchantement toute espee de vermine qui désole les hommes & les brutes. En Italie on se sert de sa semence pour appaiser le priapisme: c'est de-là qu'on a donné à la troisième espee de tabac le nom de *priapée*. Enfin nous concluons que l'usage du tabac peut convenir en fumée pour le mal de dents, pour rendre les soldats & les matelots moins sensibles à la disette des vivres, qui n'est que trop fréquente dans les armées ou vaisseaux, & les préserver des attaques du scorbut. (*M. Bourgeois* dit que le tabac d'Espagne appliqué sur les gencives attaquées du scorbut & saignantes, les guérit entièrement & raffermi les dents branlantes). Mais nous répétons qu'il en faut prendre peu à la fois & rarement, afin de s'y accoutumer par degré, & que cependant il faut tâcher de ne s'en pas faire un besoin en tout temps. La fumée de l'espee de tabac que les Hollandois appellent *canaster* (*canasse*), introduite par l'anus dans les intestins au moyen d'une machine faite exprès, & dont on peut voir la figure & la description

dans la Chirurgie d'*Heister*, est un grand remede dans le *miséréré*, sur-tout celui qui a pour cause une hernie avec étranglement du boyau, qui intercepte totalement le passage du canal intestinal. Cette fumée introduite dans l'anüs & la trachée-artere est aussi très-utile pour rappeler à la vie les noyés. On estime la cendre de tabac très-bonne pour blanchir les dents. En Europe, en Turquie, en Perse & même en Chine on se sert de la pipe pour fumer : mais les Caraïbes des îles Antilles ont une autre façon très-singuliere, & qui nuit beaucoup à la force de l'odorat & de la vue. Ils enveloppent des brins de tabac dans certaines écorces d'arbres-très-unies, flexibles & minces comme du papier ; ils en forment un rouleau, l'allument, en attirent la fumée dans leur bouche, serrent les lèvres, & d'un mouvement de langue contre le palais font passer la fumée par les narines : dans les deux presqu'îles de l'Inde & dans les îles de l'Océan oriental presque tous les peuples idolâtres fument des *chirontes* ou petits rouleaux de feuilles de tabac appelés *cigales* en Amérique. Les Mahométans du Mogol & de l'Inde fument avec un gargoulis double, dont la construction est aussi bizarre que dispendieuse ; l'un sert à recevoir la fumée à travers de l'eau, & l'autre à contenir le tabac & le charbon allumé. Cette fumée de tabac est très-douce & beaucoup plus agréable. Ils y mêlent quelquefois des feuilles de bangue qu'ils nomment *ganja* & qu'ils aiment beaucoup. Voyez BANGUE.

Le tabac infusé dans l'urine d'homme est très-efficace, dit M. *Bourgeois*, pour détruire toute espece de vermine, soit celle des enfans, soit celle des brutes. Les Maréchaux & les Vachers de la Suisse s'en servent fréquemment pour détruire les poux qui attaquent les jeunes poulains & les veaux. Ce remede est aussi très-bon pour détruire les fourmis & les fourmillieres. Lisez l'article FOURMI, où est décrite la maniere d'en faire usage contre ces insectes.

NICTALOPE. Voyez l'article ESCARBOT COMMUN.

NID D'OISEAU, *nidus avis*, est une plante qui croît dans les bois, communément aux pieds des sapins : sa racine est composée de grosses fibres, fragiles, pleine de suc, entremêlées de manière qu'elles ne représentent pas mal un nid d'oiseau : elle pousse deux ou trois tiges hautes d'un pied ou environ, revêtues de feuilles creusées, luisantes & cannelées, ayant la figure d'un cœur : ses fleurs sont rangées aux sommets des tiges, comme dans l'orchis, composées chacune de six feuilles pâles ; à ces fleurs succede un fruit formé en lanterne, à trois côtes arrondies, & qui renferme des semences semblables à de la sciure de bois. On a donné aussi le nom de nid d'oiseau à une espèce de carotte.

Toute cette plante a un goût amer, âpre : elle est détersive, résolutive & vulnéraire appliquée extérieurement.

NID D'OISEAU. Nom que l'on donne à un petit réduit composé de diverses matières où l'oiseau pond, couve & élève ses petits. *Voyez l'article OISEAU.* On donne le nom d'*aire* au nid ou à l'endroit qu'habitent les grands oiseaux de proie, tels que l'*aigle*, le *faucon*, l'*autour*, &c. *voyez ces mots.*

Il y a peu de nids dont la Médecine fasse usage, excepté celui d'*hirondelles*. *Voyez ce mot*, & celui dont nous avons parlé sous le nom d'*ALCION*.

A l'égard des nids d'oiseaux pétrifiés avec les œufs de ces animaux, rien n'est plus faux que leur existence ; à moins qu'on ne regarde comme pétrifiés les nids & les œufs que l'on met dans la fontaine de Carlsbad en Bohême, & qui en peu de temps se trouvent incrustés de façon à faire croire qu'ils seroient véritablement changés en pierres.

NIDS DE DRUSEN. *Voyez à l'article FILONS.*

NIEKE CORONDE. C'est la fausse cannelle du Ceylan.

NIELLE, *nigella*. Plante dont M. de Tournefort distingue douze especes tant sauvages que cultivées ; nous n'en citerons que trois.

1°. La NIELLE DES CHAMPS ou LA NIELLE SAUVAGE ou BATARDE, la BARBUE ou POIVRETTE COMMUNE, *nigella sylvestris aut arvensis cornuta*, est une plante que l'on trouve en France & en Allemagne dans les blés, sur-tout après la moisson. Sa racine est fibreuse, petite, blanchâtre : elle pousse une tige, tantôt simple, & tantôt rameuse, grêle, cannelée & haute d'un pied ; ses feuilles qui ressemblent assez à celles de l'aneth, sont découpées en petits filamens alternes : les fleurs qui paroissent vers la fin de l'été, sont comme étoilées, composées de cinq feuilles, bleuâtres, grandes & agréables ; il leur succede des fruits membranneux, terminés par cinq cornets, qui au sommet s'écartent les uns des autres, mais qui sont unis ensemble depuis le milieu jusqu'en bas, partagés ainsi dans leur longueur par autant de loges qui renferment plusieurs semences noires. Cette plante a la même propriété en Médecine que la suivante.

2°. La NIELLE ROMAINE ou NIELLE DES JARDINS ou NIELLE CULTIVÉE ET DOMESTIQUE ou CUMIN-NOIR ou le FAUX CUMIN, *nigella romana, flore minore simplici, candido*. Cette plante que l'on cultive dans les jardins où elle vient aisément, ressemble à la précédente ; ses fleurs sont d'un blanc pâle, les semences sont noires ou jaunes & anguleuses, d'une odeur aromatique & d'un goût piquant. Quelques-uns l'ont déjà employée dans les cuisines aux mêmes usages du poivre. La meilleure nous vient d'Italie.

3°. La NIELLE DE CANDIE ou DU LEVANT, *nigella Cretica*, est une espece de nielle plus petite que les précédentes, & qui se distingue encore par ses fleurs bleuâtres & par l'odeur de sa graine, que l'on prendroit du cumin, tant elle est forte : elle a les mêmes propriétés des autres nielles : on la cultive dans quelques

campagnes en terre grasse : elle fleurit dès le mois de Juin.

La semence de nielle, qui de toutes les parties de sa plante, est la seule dont nous nous servions en ce pays-ci, doit être bien desséchée avant qu'on en fasse usage ; car elle contient une humidité qui, selon *Tragus*, est fort pernicieuse : son infusion est apéritive & rétablit les regles ; elle convient aussi dans la colique ventreuse : cette même infusion remédie parfaitement au rhume de cerveau & à l'henchifrenement : pour cela on tire cette liqueur par le nez, ayant soin auparavant de s'emplir la bouche d'eau, parce que sans cela ce qu'on attire par le nez passeroit dans la bouche & dans le gosier : on tire beaucoup d'huile essentielle de la nielle, qui est excellente pour résister au mauvais air & tuer les vers. *M. Cartheuser* dit aussi en avoir retiré par expression, & l'appelle *unguineuse*.

NIELLE DES BLÉS, FAUSSE NIELLE ou NIELLE BATARDE, *nigellastrum*. Espèce de *lychnis* que *M. Linnæus* appelle *agrostemma*. Cette plante naît dans les champs, & se trouve par-tout dans les blés : sa racine est petite, mais sa tige est haute de trois pieds ; velue, genouillée, creuse & rameuse : ses feuilles qui sont opposées deux à deux, sont étroites, longues, pointues, & embrassent la tige par une large base, revêtues de longs poils blanchâtres : ses fleurs qui paroissent depuis Mai jusqu'en Juillet, sont purpurines, quelquefois blanchâtres, à cinq pétales, échancrées, contenues dans un calice d'une seule pièce divisée en cinq lanières oblongues qui dépassent la fleur. A ces fleurs succèdent des capsules féminales, oblongues, à-peu-près de la figure d'un gland : dans la maturité elles s'ouvrent en cinq parties & contiennent plusieurs semences noirâtres, rudes & assez inodores. Cette plante est annuelle comme la nielle commune : elle convient dans la curation des ulcères, des fistules, & pour arrêter les hémorragies. *Sennert* a passé dans le Danemarck pour

un magicien, pour avoir guéri, comme par miracle, de telles maladies. La façon de s'en servir est de tenir sous la langue un petit morceau de cette racine nouvellement tirée de terre.

M. *Sarcey de Sutieres*, membre de la Société d'Agriculture de Paris, prétend que la graine de la nielle des blés produit une farine plus blanche & plus légère que celle de froment, & qu'on peut faire une poudre à poudrer supérieure en qualité, en un mot qu'un arpent de terre ensemencé de cette graine produiroit autant de farine que trois arpens en blé. Cette culture peut donc être avantageuse: elle ménageroit le blé qu'on emploie à faire la poudre.

On donne aussi le nom de nielle à une maladie qui attaque certains végétaux: voyez ce que nous en avons dit au mot ARBRE, & notamment à l'article BLÉ.

NIGUAS. Voyez NINGAS.

NIHILUM ALBUM ou POMPHOLIX ou TUTHIE BLANCHE. Voyez ZING.

NIMBO, *nimbo folio & fructu olea, aut arbor Indica fraxino similis, olea fructu; seu azedarach floribus albis semper virens*. Arbre des Indes Orientales, nommé *bépole* en Malabar. Cet arbre est vert toute l'année, & ressemble assez au frêne: ses fleurs sont petites, blanches, composées de cinq pétales; leur odeur est semblable à celle du triolet odorant; aux fleurs succède un fruit jaunâtre de la forme d'une petite olive; ses feuilles sont vertes, amères au goût, dentelées aux bords, & estimées. Trempées dans le suc de limon & exprimées, elles donnent une liqueur réputée un grand vulnéraire: prise intérieurement, c'est un spécifique contre les vers. On tire de son fruit par expression une huile bonne pour les piqûres & contractions des nerfs.

NINGAS ou NIGUAS ou NIGUE. C'est une sorte de vermine des Indes, fort incommode pour les hommes: elle se cache dans la poussière, & saute à la manière des puces: elle se fourre entre cuir

& chair dans les ortels de ceux qui marchent pieds nus, elle y laisse des œufs en si grande abondance, qu'on a de la peine à les détruire, à moins que ce ne soit par un cautere, ou en coupant les chairs par où elle s'est nichée : cette vermine est presque la même que le *tous* du Brésil & la *chique* des Antilles. *Voyez ces mots.*

Lesser, dans sa *Théologie des Insectes*, dit que c'est par le moyen des ningas que les Anatomistes ont eu occasion de revenir d'une erreur générale. On croyoit autrefois que le sang prenoit son cours par les extrémités des artères; mais cet insecte, dit *Lesser*, nous a appris le contraire.

Il paroîtroit, d'après les observations de feu M. l'Abbé *Chappe* dans son *Voyage de la Californie*, que ces insectes qui sont si incommodés à la Vera-Cruz & dans le Mexique, ne sont pas les mêmes que les chiques des Antilles, quoiqu'ils s'introduisent de même dans la peau & y multiplient. Ce qui le fait croire à M. l'Abbé *Rozier*; c'est qu'au Mexique les Indiens n'y connoissent point pour remede l'infusion du tabac, remede si simple, & que la plaie qu'y font les niguas devient, dit-on, mortelle si on y laisse couler de l'eau. Le premier soin après avoir arraché la nigua, est de boucher avec du suif le trou qu'elle a fait en s'enfonçant dans la chair.

NINTIPOLONGA, est un magnifique serpent des Indes Orientales, dont la morsure cause un sommeil mortel. Il n'est pas rare dans l'île de Ceylan; sa couleur est brune tirant sur le noir, il est tiqueré ou marbré de fleurs blanches; ses yeux qui sont grands & bleus brillent beaucoup; l'ouverture de sa gueule qui est garnie de dents courbées & aiguës, est murie dans son contour d'écaillés épaisses; sa queue va en diminuant & finit en pointe. *Thef. Seb. Tab. 37.*

NIN ZIN ou NISI ou NINDSIN. *Voyez son histoire à la suite du mot GENS-ENG.*

NIRUALA. C'est un arbre de plusieurs pays des Indes, sur-tout du Malabar, dont les feuilles distillent un sue qui, reçu dans un linge qu'on applique sur les aines, provoque fort promptement l'urine.

NITRE ou **SALPÊTRE**, *nitrum*, est un sel à qui la cristallisation donne une figure prismatique, hexangulaire avec une petite pointe aigue; il est d'une saveur fraîche, salée & amère. Le nitre est en partie fixe, & en partie volatil: il fuse sur les charbons ardents: il entre en fusion au feu; mêlé avec de la poudre de charbon, il détonne.

Bien des Naturalistes regardent l'origine du nitre comme due au regne minéral. La plupart des Chimistes, & notamment *Glaubert*, disent que ce sel appartient au regne végétal, & qu'il est uniquement l'ouvrage de la végétation. Quelques modernes d'entre eux le donnent au regne animal. Le célèbre *Stahl* a donné une savante théorie sur la génération de ce sel qu'il attribue à la putréfaction des corps. Quoiqu'il en soit de ces diverses opinions, il est constant qu'on trouve du nitre tout formé dans quantité d'endroits où l'air a un libre cours; tantôt il est attaché contre des murailles dont le ciment n'est pas sec: alors il est fort impur; mais il s'y reproduit toujours tant que le mur est humide & voisin des latrines ou des habitations d'animaux quelconques: on l'en détache avec des balais, c'est ce qu'on appelle *nitre* ou *salpêtre de houffage*: tantôt, mais plus rarement, le nitre se rencontre sur certaines roches désertes dans les Indes. On en a trouvé dans une mine de charbon près celle de Tutweiler, dont la montagne brûle toujours, & dans une espece de granite destructible de Finlande. Ainsi l'on trouve du nitre dans les pierres, près de la superficie de la terre; dans les végétaux, sur-tout dans les borraginées; dans les plantes amères, telles que la fumeterre, le creffon de fontaine, l'héliotropium. *Rauwolf* dit que les Mahométans tirent un nitre des feuilles & des rameaux du

saule incinérés : d'autres retirent du salpêtre de la terre où les animaux vont uriner.

La terre nitreuse, celle qu'on dit être la seule matrice propre à produire du nitre, & qui l'a déjà produit, & qui est absolument nécessaire pour en produire, doit être visqueuse & alkaline : c'est une telle terre qui coopere si merveilleusement à l'amélioration ou fécondité des végétaux. M. *Godefroi Pitsch*, qui a remporté le prix de l'Académie de Berlin en 1749, par un Mémoire sur le salpêtre, est parvenu à faire du nitre même avec du vitriol, (on a dit du vinaigre) de l'urine putréfiée & de la chaux : voyez aussi quelques détails sur les *nitriaires* artificielles à l'article SALPÊTRE.

Tout le sel de pierre, autrement dit le salpêtre du commerce qui se fait à Paris, se retire des plâtras qui proviennent de la démolition des vieux bâtimens, sur-tout des caves, &c. On lessive en grand ces matériaux, & on fournit à la liqueur une base alkaline : puis par la voie de l'épuration, ensuite de l'évaporation graduée, on parvient à en obtenir des cristaux plus ou moins transparens, &c. Voyez pour ce procédé le *Dictionnaire de Chymie*.

Le nitre entre dans la composition de la poudre détonnante & de celle à canon, dans les flux employés par les Artistes pour fondre quantité de métaux : le nitre est la base de l'eau-forte, de l'eau-régale : on s'en sert aussi pour préparer des glaces, & pour saler les viandes & quelques poissons, ce qui donne à leur chair une couleur rouge. En Médecine ce sel est d'un usage très-étendu & très-fréquent. Il calme l'effervescence du sang & tempère l'ardeur de toutes les especes de fièvres, même les ardeurs d'urine. On en fait des tablettes très-efficaces dans les maux de gorge inflammatoires. Le nitre est la base de la *poudre antispasmodique* ou tempérante de *Strahl*. On en aît le cristal minéral ou sel de pru-

nelle, dont les propriétés sont les mêmes que celles du nitre.

NIVĀ-TOKA, est le sureau commun du Japon. Sa moëlle sert dans ce pays de méche pour les chandelles.

NIVEAU D'EAU DOUCE. Voyez MARTEAU INSECTE.

NIVEROLLE. C'est le pinçon de neige, *fringilla nivalis*. Voyez PINÇON.

NLANNETONS. Nom que l'on donne à des vers noctiluques du Royaume de Siam. Ils sont d'un vert doré extrêmement beau. Voyez VER LUISANT.

NOERZA. Espece de fouine de la grandeur de la marte; son poil approche, par la couleur, de celui d'une loutre; cet animal se cache dans les endroits les plus épais des bois, & il exhale une très-mauvaise odeur. *Agricola* dit que le noerza habite les vastes & sombres forêts de la Souabe du côté de la Vistule.

NŒUD. Voyez à l'article PLANTE.

NOIR. Cette couleur qui est opposée au blanc, en ce qu'elle est la plus obscure de toutes, est connue sous différentes épithetes & formée de diverses manieres. Il y a les noirs d'ivoire & d'os calcinés dans un vase couvert. Le noir d'Allemagne qui est fait avec la lie de vin, les noyaux de pêche, l'ivoire & l'os, le tout brûlé & calciné, ensuite lavé & porphyrisé. Le noir de charbon. Le noir des Corroyeurs, c'est une espece d'encre. Le noir d'Espagne, il se fait de liège brûlé. Le noir de fumée, il est produit par des résines brûlées. Le noir de terre, est une espece de charbon fossile tendre & gras au toucher. Dans nos Colonies on désigne sous le nom de Noirs les Nègres. Voyez Particle NÈGRE.

NOIRPRUN. Voyez NERPRUN.

NOISETIER. Voyez COUDRIER.

NOIX. Voyez NOYER.

NOIX D'ACAJOU. Voyez ACAJOU

NOIX D'AREQUE. *Voyez à l'article CACHOU.*

NOIX DES BARBADES. *Voyez RICIN.*

NOIX DE BEN. *Voyez BEN.*

NOIX DE BENGALE. *Voyez au mot MYROBOLANS.*

NOIX DE BICUIBA. C'est une espèce de fruit des Indes qui brûle comme du linge imbibé de poix. A mesure qu'il brûle, il en sort une huile, avec laquelle M. Jean Verdois, Consul de la Nation Française, atteste avoir guéri plusieurs cancers & certaines espèces de coliques. On lit dans l'*Histoire de l'Académie des Sciences, année 1710, pag. 16*, que M. de la Mare, Officier de Marine, ayant apporté de ce fruit des Indes, fit l'épreuve d'en tirer l'huile en le brûlant chez M. Boudin, alors premier Médecin de feu Madame la Dauphine.

NOIX DE COCO. *Voyez Coco.*

NOIX DE COURBARI. *Voyez COURBARIL.*

NOIX DE CYPRE ou CHYPRE. *Voyez GYPRES.*

NOIX DE GALLE, *galla*. Espèce de coque végétale que l'on trouve en manière d'excroissance sur les chênes du Levant, laquelle est occasionnée par la piquûre d'une sorte d'insecte qui y dépose ses œufs, &c. Ces galles, qui sont astringentes, varient pour la grosseur, la couleur, le poids, la figure & leur superficie qui est unie ou raboteuse. Si l'on ouvre les noix de galles encore récentes, on trouve à leur centre une ou plusieurs larves & nymphes logées en autant de différentes cellules. Si les noix de galles sont vieilles, elles sont perforées chacune d'un trou rond que le vermisseau métamorphosé en mouchè, a fait pour se procurer une issue & s'envoler. Les noix de galles nous viennent d'Alep, de Tripoli & de Mozal. On préfère celles qui sont épineuses, noires, dures & pesantes, aux blanches, légères, peu dures & rougêtres qui viennent dans nos climats & qu'on appelle *cassenoles*; elles donnent à la solution de vitriol martial une couleur violette & noire. La noix de

galle réduite en poudre est comme la pierre de touche pour s'assurer de la qualité martiale des eaux. On les estime fébrifuges & propres à resserrer & fortifier les parties qui sont trop relâchées ; mais M. Bourgeois prétend qu'on n'en doit faire usage qu'extérieurement ; elles arrêtent les accès sans évacuer la matière morbifique, & produisent des maladies & des accidens beaucoup plus dangereux que la fièvre : elles sont la base de l'encre ; elles servent aussi aux Foulons, aux Tanneurs, aux Chapeliers, aux Teinturiers, &c. Voyez à l'article CHÊNE & le mot GALLES. Voyez aussi BAISONGE à l'article PUCERON.

NOIX DE GIROFLE ou DE MADAGASCAR.

Voyez CANNELLE GIROFLÉE.

NOIX IGASUR ou FEVE DE SAINT IGNACE.

Voyez à la suite du mot NOIX VOMIQUE.

NOIX D'INDE. On donne ce nom tantôt au fruit du cacaotier, & tantôt à celui du cocotier. Voyez ces mots.

NOIX MÉDICINALE ou COCOS DES MALDIVES. Voyez Cocos.

NOIX DU MÉDICINIER D'ESPAGNE. Voyez RICIN.

NOIX MÉTHEL ou DATURA. Voyez à l'article POMME ÉPINEUSE.

NOIX DES MOLUQUES. C'est la noix vomique. Voyez ci-après.

NOIX MUSCADE. Voyez au mot MUSCADE.

NOIX NARCOTIQUE, *nux insana*, est un fruit des Indes, gros comme nos petites prunes, rond, couvert d'une écorce rude, rougeâtre, contenant un noyau membraneux, noir & marqué d'une grande tache blanche, entouré d'une pulpe noire, semblable à celle de la prune sauvage : ce noyau renferme une amande grisâtre. Ce fruit croît à un arbre grand comme un cerisier, & porte des feuilles longues & étroites comme celles du pêcher.

La noix narcotique cause un assez mauvais] effet

à ceux qui en mangent, car elle produit des vertiges au cerveau & un délire qui dure quelquefois deux ou trois jours, ou bien elle donne un cours de ventre : on peut l'employer extérieurement dans les onguens anodins, pour calmer les douleurs.

NOIX PACARIE. *Voyez aux articles NOYER & PACANE.*

NOIX PÉTRIFIÉES. Il y a quelques années qu'en creusant des anciens puits de salines abandonnés depuis cent cinquante ans à Lons-le-Saunier en Franche-Comté, on trouva à environ trente toises de profondeur des noix pétrifiées, très-singulieres en ce qu'il n'y a que l'amande qui soit pétrifiée, tandis que l'extérieur ou la coque ligneuse & le zelt même, n'ont point changé de nature. *Consultez Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Paris, année 1742, pag. 33 & 34.*

NOIX DE PISTACHE. *Voyez au mot PISTACHIER.*

NOIX DU RICIN INDIEN. *Voyez RICIN.*

NOIX DE SERPENT ou **NOIX NHANDIROBA.**
Voyez AHOVAI & AVILA.

NOIX DE TERRE. *Voyez TERRE-NOIX.*

NOIX VOMIQUE, *nux vomica aut malus Malabarica fructu corticoso, amaricante, semine plano, compresso.* C'est une petite amande plate, de la forme d'un bouton, d'une substance dure comme de la corne, de couleur grise, un peu lanugineuse, remarquable par une espee de nombril qui est au centre. Ces amandes se trouvent au nombre de quinze dans un fruit rond, qui croît sur un arbre très-gros (son tronc ayant dix pieds de contour), lequel naît au Malabar & à la côte de Coromandel, & qui porte des fleurs d'une seule piece, en entonnoir. On soupçonne que cet arbre est le même que celui qui donne le *bois de couleuvre*. *Voyez ce mot.* Mais ce sont, selon M. *Linnaeus*, deux especes du genre qu'il nomme *strychnos*.

Les noix vomiques, ainsi que tous les médicamens amers, secouent violemment les nerfs sensibles de l'es-

tomac des animaux, & les font périr. La noix vomique est un poison pour les quadrupèdes & les oiseaux, ainsi que pour l'homme, dont une très-petite dose bouleverse l'estomac & occasionne des mouvemens convulsifs & de terribles angoisses. Diverses expériences faites sur des chiens, prouvent que ce poison produit le même phénomène dans les autres animaux, c'est-à-dire des mouvemens convulsifs, l'épilepsie & la mort. La dissection des animaux, à qui on en avoit fait manger, a appris qu'il n'agit point par voie de coagulation dans le sang ou dans le suc nerveux, car il n'a paru aucun engorgement semblable à ceux qu'occasionnent les poisons coagulans; tel que l'on dit qu'en produit la ciguë d'eau. Ce poison ne corrode point les membranes de l'estomac, mais il irrite les fibres nerveuses, dont il détruit le mouvement uniforme & oscillatoire. Dès que le suc stomacal a commencé à dissoudre la noix vomique, les effets du poison commencent à se faire sentir, c'est au bout d'un quart-d'heure ou d'une demi-heure.

Tout prouve que la noix vomique est très-dangereuse, quoique quelques-uns osent assurer qu'elle n'est funeste qu'aux bêtes & point aux hommes; son usage doit donc être absolument banni, à moins qu'on n'en fasse usage à l'extérieur, la poudre de ces noix étant résolutive. On lit dans l'*Encyclopédie*, vol. *IV*, p. 251, col. 2, qu'on peut sauver la vie des oiseaux qui auroient avalé de ce poison, en leur faisant boire de l'eau par force, & qu'on sauve pareillement le chien en lui faisant avaler du vinaigre.

L'on croit, mais à tort, que la noix igasur des Philippines, autrement dite *fève de S. Ignace*, est aussi une espèce de noix vomique. L'igasur, si connu chez les Indiens sous le nom de *mananaag* & *cathologan*, & chez les Espagnols sous celui de *pépita de Bisayas*; est un noyau arrondi, inégal, comme noueux, très-dur, d'une substance comme de corne, semblable à l'hermodacte, d'une saveur de graine de citron, mais très-

amere, d'une couleur blanche-verdâtre, qui devient brune en vieillissant. La plante qui donne l'igafur, s'appelle *cantara* ou *catalongay*, elle est très-rampante; son tronc est ligneux, lisse, poreux, de la grosseur du bras; ses feuilles ressemblent à celles du malabathrum, sa fleur à celle du grenadier, & il lui succede un fruit gros comme un melon, couvert d'une peau fort mince & d'une autre substance dure, comme pierreuse; l'intérieur de ce fruit est rempli d'une chair un peu amere, jaune & molle, dans laquelle sont renfermés communément vingt-quatre noyaux gros, mais qui diminuent beaucoup en se séchant.

Ce sont les Jésuites Portugais Missionnaires, qui nous ont apporté depuis peu ces fruits, qui étoient inconnus jusqu'alors. Le P. *George Camelli*, l'un d'eux, raconte des choses surprenantes de ces Indiens en font le commun du peuple, dit-il, donne indistinctement la noix igafur pour guérir généralement tous les maux du corps humain, sans avoir aucun égard au temps, à la maladie, à l'âge, ou même à la dose; & même plusieurs la portent suspendue au cou, & ils croient que par le moyen de cette amulette, ils sont à l'abri & exempts de tout poison, de la peste, de la contagion, des enchantemens magiques, des philtres, & spécialement du *sopito*, ou de cette espece de poison que l'on dit qui tue en le respirant seulement, & ce qui est bien plus, du démon même. Cependant notre Missionnaire dit qu'il ne faut pas prendre ce remede témérairement, parce qu'il produit des mouvemens convulsifs, entr'autres le ris sardonique & le spasme dans les Espagnols, au lieu qu'il n'en excite aucun dans les Indiens: en général ses vertus semblent différer peu de celles de la noix vomique, mais ces amandes n'ont aucune ressemblance entr'elles; au reste ce remede, dit M. *Haller*, n'a pas pu prendre en Europe.

NOIX VOMIQUE FOSSILE, c'est la *pierre lenticulaire*. Voyez ce mot.

NOKTHO. Les Siamois donnent ce nom à un oiseau appelé *grand goster* en Afrique par tous les Voyageurs, & en Amérique *pélican*, ou *onocrotale* par les Naturalistes. *Voyez PÉLICAN.*

NOMBRIL, ou OMBILIC, *umbilicus*, est le nœud formé de la peau & de la réunion des vaisseaux ombilicaux, au milieu du ventre, & que l'on coupe à l'enfant aussitôt qu'il est né. Chez les hommes le *nombril* est apparent & bien marqué, au lieu que dans la plupart des brutes il est presque insensible & souvent entièrement oblitéré; les singes n'ont même qu'une espèce de callosité ou de dureté à la place du nombril. Il est probable que les hommes n'auroient pas le nombril plus apparent s'il avoit été lié & coupé à fleur du ventre, après la naissance de l'enfant. *Voyez à l'art. HOMME.* Le nombril est sujet, particulièrement aux femmes, à la tumeur que les Médecins nomment *exomphale.*

NOMBRIL MARIN, *umbilicus marinus*, est un limaçon ombiliqué. *Voyez au mot LIMAÇON DE MER.*

Les Naturalistes donnent aussi le nom de *nombril marin* aux opercules des coquillages marins & operculés. *Voyez à l'article COQUILLAGE.*

NOMBRIL DE VÉNUS, *umbilicus Veneris*. Plante autrement connue sous le nom de *cotyledon*, & dont on distingue deux espèces principales que nous allons décrire.

1°. LE GRAND COTYLEDON ou NOMBRIL DE VÉNUS, ou ESCUDES ou ESCUELLES COMMUNES, *cotyledon major*. Cette plante, qui croît naturellement dans les rochers & vicieux murs des édifices, aux lieux pierreux & chauds, est assez commune dans plusieurs Provinces de France; elle ne s'élève pas si aisément dans les jardins. Sa racine est tubéreuse, charnue, blanche, fibreuse en dessous; elle pousse des feuilles rondes, épaisses, grasses, pleines de suc, creusées en bassin comme un nombril, attachées par des queues longues,

verdâtres, d'un goût visqueux & insipide; d'entre lesquelles s'éleve une tige menue, haute d'environ un demi pied, qui se divise en plusieurs rameaux revêtus de petites fleurs en cloches, de couleur blanchâtre ou tirant sur le purpurin: ces fleurs sont remplacées par des fruits à plusieurs gaines membraneuses, qui renferment des semences fort menues. Cette plante commence à paroître vers l'automne; elle conserve ses feuilles pendant l'hiver, elle fleurit en Avril & Mai, alors ses feuilles se flétrissent.

2°. Le COTYLEDON ou NOMBRIL DE VÉNUS A FLEUR JAUNE, *cotyledon flore luteo*: sa racine est longue, vivace & rampante; ses feuilles sont plus épaisses que les précédentes, & crenelées en leurs bords; la tige est rougeâtre, les fleurs jaunes & disposées en épi: à ces fleurs succèdent cinq capsules oblongues, verdâtres, remplies de graines très-menues & rougeâtres. Cette plante vient ordinairement de Portugal; on la cultive dans les jardins curieux, où elle n'est pas difficile à conserver; mais elle pètit comme la précédente espece.

Les feuilles du cotyledon ont un goût visqueux & aqueux; elles sont rafraîchissantes, & produisent, ainsi que la joubarbe, de très-bons effets dans les inflammations externes, sur les brûlures & les hémorroïdes,

NONNATA. Voyez APHIE.

NONNETTE. Voyez au mot MÉSANGE.

NOPAL. Voyez OPUNTIA.

NORD-CAPER, est une petite espece de baleine, qui se pêche sur les côtes de Norwege & d'Islande: c'est la baleine glaciale de Klein. Voyez au mot BALEINE.

NORRKA. Les Naturalistes Suédois donnent ce nom à une pierre de roche composée, comme granitique, où le mica abonde; nous en avons qui contiennent aussi du talc.

NOSTOCH. Espece de fucus terrestre. Voyez à l'article MOUSSE.

NOTOPEDE. Voyez TAUPIN.

NOYAUX, *nuclei aut metroliti*. Communément on donne ce nom aux empreintes intérieures & solides des coquillages : la matière qui compose ces noyaux varie beaucoup : elle provient ordinairement des mêmes couches qui forment les lits des pierres où ces fossiles étoient enfermés ; elle s'est insinuée sous la forme d'une vase liquide dans la cavité de la coquille, & s'est endurcie & moulée à mesure que l'eau s'en retiroit : il n'est pas toujours possible de bien déterminer à quelle sorte de coquille tel noyau peut se rapporter, cette empreinte ne pouvant porter le caractère que la plupart des coquilles ont extérieurement, & qui souvent en fait la différence spécifique.

On dit aussi noyaux d'amande, de pêche, de cerise, de prune, d'abricot, &c. Le *noyau*, *officulum*, est la partie dure des fruits qui contient un corps tendre & bon à manger, auquel on a donné le nom d'amande.

Enfin on appelle noyau la partie la plus dure qui se trouve au centre de certains cailloux.

NOYER, *nux juglans*. Le noyer est un arbre qui devient très beau, agréable par son feuillage, & qui est d'une très-grande utilité, tant par ses fruits que par son bois.

Il y a plusieurs espèces de noyers qui diffèrent soit par leurs fruits, soit par leurs feuilles. On distingue le noyer ordinaire, dit aussi *noyer royal* : le noyer à gros fruit, dit *noix de jauge* ; ses noix sont extrêmement grosses, mais elles ne sont jamais bien pleines, & ont peu de faveur : il y a une espèce de noyer à fruit tendre, un autre à feuilles découpées : le noyer qui donne ses fruits deux fois l'année : le noyer de la Louisiane, dont le fruit a la figure d'une noix muscade, & que l'on nomme *pacane* ; & quelques autres espèces du Canada, même celle d'Europe qu'on nomme en France *noyer de la S. Jean*, & que *Carlowitz* & *Valvassor* ont décrit ne fructifier qu'à la S. Jean ; c'est le *nux fructu serotino* des Auteurs.

Comme les noyers se multiplient de semence, il se forme beaucoup de variétés dans ces arbres.

Les noyers portent sur les mêmes pieds des fleurs mâles & des fleurs femelles. Les fleurs mâles forment des chatons; cette poussière fécondante des chatons passe pour être bonne dans la dyssenterie. Les fleurs femelles sont assemblées deux ou trois ensemble. Aux fleurs succèdent les fruits, qui sont couverts d'une écorce charnue, verte, acerbe & un peu amere, que l'on nomme *brou de noix*, qui recouvre une écale ou coque ligneuse qui renferme une amande divisée en quatre lobes. Presque tous les noyers ont les feuilles conjuguées & attachées sur une côte terminée par une feuille impaire; elles ont une bonne odeur.

Les noyers se plaisent le long des chemins, dans les vignes, le long des terres labourées, sur les collines & dans les gorges des montagnes à l'exposition du Nord & du Levant. Leurs racines pénètrent dans du tuf, dans de la craie, lieux où aucun arbre ne jetteroit des racines, si on en excepte la vigne. On doit avoir soin de labourer la terre au pied des noyers réunis en quinconce, si on ne veut point les voir périr. On prétend que les cendres sont le meilleur & le seul engrais qui convienne aux noyers. Il faut cependant avertir les Éconômes rustiques qu'on ne doit point planter des noyers dans les vignes, ni dans les terres labourées, leur ombrage leur est pernicieux; les graines ne mûrissent point sous leur ombre; ajoutons que les racines des noyers s'étendant à plus de six toises dans les terrains cultivés & fumés, elles dérobent la nourriture aux ceps de la vigne, qui languit & ne produit rien.

Les noyers ne se multiplient ordinairement que par semences ou noix, quoique quelques personnes disent avoir réussi avec succès à les greffer. Cet arbre commence à donner quelques fruits au bout de sept ans de semence, & il est à sa perfection lorsqu'il est âgé d'environ soixante ans. Si l'on fait une incision à son

tronc, il en sort une liqueur abondante qui peut servir de boisson.

Les noix different par la grosseur, la figure, la dureté & le goût: il y en a une espece dont l'amande est amere. Les noix sont très bonnes à manger quand elles approchent de leur maturité, on les nomme alors *cerneaux*. Les noix que l'on garde pour l'hiver, acquierent un peu d'âcreté ou de rancidité en sechant; mais en les mettant tremper quelques jours dans l'eau, l'amande se gonfle, on peut la dépouiller de sa peau, & alors elle est assez douce. On confit les noix vertes, soit avec leur brou, soit sans brou. On fait avec les noix sèches & pelées une espece de conserve brûlée assez agréable, que l'on nomme *noyga*. On emploie les noix vertes pour faire un ratafia de santé très-stomachique. Pour cela on les dépouille de leur brou & on les grille au sucre. Quelquefois on fait infuser les noix vertes entieres dans de l'eau-de-vie & du sucre; c'est encore un ratafia très usité & connu sous le nom de *brou de noix*. Les noix vertes n'ont d'autre emploi médicinal que d'être un des ingrediens de l'eau appelée *l'eau de trois noix*. M. Baron, dans ses Notes sur Lémery, prétend qu'au lieu de noix il vaudroit mieux n'employer que des fleurs de noyer, & ne les distiller qu'une fois.

Le plus grand usage que l'on fait des noix sèches & pilées sous la meule, est d'en retirer par expression une premiere huile, que quelques personnes préfèrent au beurre & à l'huile d'olive, pour faire des fritures: cette huile en vieillissant acquiert de la vertu; elle devient propre à entrer dans plusieurs emplâtres, dans les cataplasmes contre l'esquinancie, dans les lavemens adoucissans. On prend ensuite la pâte qui reste après avoir exprimé cette huile, on la met dans de grandes chaudières de fer sur un feu lent; lorsque cette pâte est brûlante, on la met aussi tôt dans des toiles & on la porte au pressoir; par ce moyen on en retire une seconde huile, qui a une odeur désagréable, mais qui est

bonne à brûler, pour faire du savon, & excellente pour les grosses peintures, sur-tout quand on a soin de la mêler avec de la litharge: cette huile a la propriété de faire sécher plus promptement les couleurs. L'huile de noix mêlée avec de l'essence de térébenthine est propre à faire un vernis gras, qui est assez beau & qu'on peut appliquer sur les ouvrages de menuiserie.

La décoction des feuilles de noyer dans de l'eau simple, déterge les ulcères, sur-tout en y ajoutant un peu de sucre. Elle est très-efficace (sans sucre) pour détruire les fourmis qui gâtent les arbres & les prairies. *Voyez la maniere d'en faire usage à l'article FOURMI.* On prétend qu'un cheval qui a été bouchonné ou épongé avec la décoction de feuilles de noyer, n'est point tourmenté de mouches pendant la journée, parce que cette amertume empêche les mouches de s'y attacher. On a dit que l'ombre de cet arbre étoit fatale aux animaux; l'expérience, dit-on, fait voir que le mal de tête survient à quelques personnes qui se couchent sous les noyers pour y reposer & y dormir; ce qui n'est pas causé par l'ombre, mais par les exhalaisons qui sortent de ses feuilles, & qui sont contraires à quelques cerveaux. Si cette ombre pouvoit causer quelque incommodité, cela pourroit peut-être arriver à des personnes qui, par la suite d'un exercice violent ayant extrêmement chaud, se mettroient sous son feuillage, & dont la transpiration se trouveroit arrêtée par la trop grande fraîcheur de la place.

On fait usage en Médecine de toutes les parties du noyer. Cet arbre est très-précieux pour les Arts. Les Teinturiers en emploient les racines, l'écorce, sur-tout celle des racines, les feuilles & le brou pour faire des teintures en fauve ou de couleur de café ou de noisette très-solides; les étoffes même que l'on teint avec ces substances, n'ont pas besoin d'être alunées. La décoction de brou de noix est spécifique contre les pustules & le venin des animaux; les coquilles & les

zestes

zestes de ce fruit sont sudorifiques & utiles aux personnes qui ont une constipation de ventre habituelle; les noix confites sont fort prolifiques & corrigent la mauvaise haleine; elles sont estimées pour fortifier l'estomac & arrêter les vomissemens qui viennent de la foiblesse de ce viscere. Les Menuisiers & les Tourneurs font avec le brou pourri dans l'eau une teinture qui donne aux bois blancs une belle couleur de noyer. Le bois de noyer est liant, assez plein, facile à travailler; on en fabrique les meilleurs sabots. Il est recherché par les Sculpteurs, les Ébénistes, les Armuriers, les Tourneurs, &c. & c'est un des meilleurs bois de l'Europe pour faire toutes sortes de meubles, il n'est pas sujet à la vermoulure. M. *Bourgeois* dit que c'est surtout de la racine de noyer que les Ébénistes & les Tabletiers se servent pour faire de beaux meubles de chambre, comme tables, commodes, tablettes, armoires. On scie ces racines en travers & en lames minces d'un quart de pouce, pour en faire des placages qui représentent le marbre & toute sorte de ramages. Ces racines sont si fort recherchées en Angleterre où les noyers sont rares, qu'on en transporte par eau depuis la Suisse.

Les noyers de la Virginie & ceux de la Louisiane, dit M. *Duhamel*, ont leur bois plus coloré que le nôtre; il est quelquefois presque noir, mais ses pores sont fort larges: ce sont de fort beaux arbres; leurs feuilles sont très-longues, & quelquefois chargées d'onze folioles. Mais le fruit des noix noires, n'est bon qu'en cerneaux, parce qu'étant mûres, les cloisons intérieures sont trop dures; cependant les Naturels du pays en font une espece de pain: voici leur méthode. Ils écrasent les noix avec des maillets, & ils lavent cette pâte dans quantité d'eau: le bois surnage avec une portion d'huile, à mesure qu'ils remuent la pâte avec les mains, & il se précipite au fond une espece de farine: c'est celle dont ils font usage. Il n'y a que la *noix pacarie* ou de pacane qui soit fort bonne, non-seulement parce

que son écorce n'est pas fort dure, mais encore parce que son amande participe un peu du goût de la noisette. En Canada il y a une espèce de noyer qui fournit, quoiqu'en petite quantité, une liqueur aussi épaisse & aussi sucrée qu'un syrop; mais cette liqueur est moins agréable que celle de l'érable.

Il croît sur le tronc du noyer un champignon ou une substance spongieuse, de la consistance du cuir, dont les Anciens se servoient comme de cautere: ils l'appliquoient d'un bout sur la peau & mettoient le feu à l'autre bout, & le laissoient ainsi brûler jusqu'à ce qu'il fût réduit en cendres. Les Turcs employoient de la même maniere le sarment de vigne, &c.

NUAGES ou NUÉES, *nubes*. Un amas de vapeurs humides qui sont suspendues dans l'air supérieur, ou qui sont nées par le vent, produit les nuages: ainsi les nuées sont formées par l'évaporation des eaux, tant stagnantes que coulantes, & notamment par celles de la mer. Elles ne se forment point lorsqu'il pleut; au contraire, elles se détruisent; mais dès qu'il fait beau temps, c'est-à-dire quand la lumière du soleil, qui doit éclairer notre atmosphère, n'est point affoiblie par l'interposition des nuages, alors l'évaporation des eaux a lieu, & ces vapeurs humides montent avec la fumée des cheminées en colonnes, en trompes; &c. jusques dans une certaine région de l'air, dont elles égalent la pesanteur, & où elles paroissent flotter & nager sous la forme de nuages d'abord légers, ensuite plus épais, enfin noirâtres: c'est alors qu'ils absorbent la lumière, obscurcissent l'air d'autant plus qu'ils sont plus amassés & arrêtés ensemble; mais dans tous les temps, ils sont le jouet des vents qui agitent l'air; ils leur font prendre différentes formes & en augmentent la grandeur, c'est-à-dire la longueur & le diamètre, les dispersent de telle maniere qu'ils disparaissent entièrement. Le vent fait quelquefois avancer les nuées avec tant de rapidité, qu'elles font deux à trois lieues en une heure. C'est quand les nuages sont trop épais, ou que

la colonne d'air qui les soutient est trop foulée, qu'il tonne, ou qu'il fait une violente tempête de vents, que le cours, l'amas, le choc & la séparation des nuages a lieu, & qu'ils se résolvent en gouttes plus ou moins grosses, ce qui produit les différentes pluies. Voyez ce mot, celui de MER, & celui des EAUX DU CIEL, à l'article EAUX.

Il y a des nuages qui paroissent rouges au lever & au coucher du soleil, & d'autres qui se trouvent plus proches de l'horizon paroissent violets & deviennent bientôt après de couleur bleue. Ces couleurs dépendent de la lumière qui pénètre dans les globules de vapeur transparente, & qui venant à réfléchir, sort par un autre côté & se sépare en ses couleurs, dont le rouge vient d'abord frapper notre vue, ensuite la violette, puis la bleue, suivant la différente hauteur du soleil. Ces couleurs se forment à-peu-près de la même manière que celle de l'arc-en-ciel. *Voyez ce mot.*

Tous les voyageurs Physiciens s'apperçoivent facilement de la formation des nuages; il suffit de contempler dans un lointain le lieu où se rendent les brouillards des rivières, de la mer, & les vapeurs qui sortent des cheminées d'une grande Ville. Dans les pays de montagnes, on voit les nuages se former, comme si les montagnes rendoient de la fumée. Ces nuages naissent, montent, se réunissent, s'étendent & occupent bientôt tout l'horizon. On a éprouvé mille fois que les nuages, même les plus épais que l'on a vu du pied des montagnes s'accrocher au sommet, & que l'on a ensuite traversés pour arriver au haut, ne sont que des brouillards semblables à ceux qui s'abaissent de temps en temps sur les plaines. On voit quelquefois des nuages qui sont suspendus les uns au dessus des autres, & qui paroissent fort distincts & très-éloignés les uns des autres, ce qui dépend sur-tout de la différence de leur pesanteur spécifique qui les tient en équilibre avec un air plus ou moins dense. Ces différens nuages plus ou moins élevés, prennent souvent différentes routes,

fans se mêler ensemble ; ils sont aussi de différentes figures , & quand ceux de même élévation se réunissent , c'est toujours par leurs bases qu'ils se confondent. Selon l'élévation ou la région qu'habitent les nuages , l'eau qui en distille est souvent congelée avant que de parvenir sur notre sol. *Voyez aux mots GRÊLE & NEIGE.* Au reste les nuages , d'où tombe la grêle , ne sont jamais plus élevés , dit *Kepler* , que d'un quart de mille , c'est-à-dire , cinq mille pieds du Rhin. *Fromond* , dans sa *Météorologie* , prétend qu'un nuage de pluie est rarement placé plus haut qu'à cinq cents pas ou à deux mille cinq cents pieds de la terre. Ceux qui sont blanchâtes , peu opaques , & qui réfléchissent encore la lumière du soleil , sont élevés d'environ demi-lieue : ainsi l'usage des nuages est , 1°. de soutenir & de contenir la matière dont la pluie est formée ; 2°. de défendre la terre contre la trop grande & trop longue ardeur du soleil qui la pourroit dessécher. 3°. Enfin d'être une des principales causes des vents libres qui soufflent de toutes parts , & sont d'une très-grande utilité.

NUIT, *nox*. Nom donné à cet état de ténèbres opposé à la clarté , à la lumière du jour , qui ne commence qu'à la fin du crépuscule , & qui dure tant que le soleil est sous l'horizon. *Voyez JOUR.* Sous l'Equateur les nuits sont égales au jour ; sous le Pôle la nuit dure la moitié de l'année. Le jour des équinoxes , les nuits sont égales aux jours dans tous les climats de la terre. Dans l'hémisphère septentrional que nous habitons , les nuits sont plus grandes que les jours , depuis l'équinoxe d'automne jusqu'à celui du printemps ; & les nuits sont plus courtes que les jours , depuis l'équinoxe du printemps jusqu'à celui d'automne. Les plus grandes nuits de l'hémisphère septentrional arrivent au solstice d'hiver , & les plus courtes au solstice d'été ; c'est le contraire dans l'hémisphère méridional.

NUMISMALES. On donne ce nom aux pierres *fragmentaires* ou *nummulaires* , & notamment aux pierres



lenticulaires. Voyez ce mot & l'article PIERRES NUMISMALLES.

NUMMULAIRE, ou MONNOYERE, ou HERBE AUX ÉCUS, ou HERBE A CENT MAUX, *nummularia aut centimorbia, aut lysimachia, humi fusa, folio rotundiore, flore luteo*, Tournefort. C'est une plante qui croît très-communément à la campagne dans des lieux humides, le long des fossés & des chemins, & proche des ruisseaux. Sa racine est traçante, menue: elle pousse plusieurs tiges longues, grêles, anguleuses, rampantes à terre, portant des feuilles opposées deux à deux, larges d'un doigt, arrondies & un peu crépées, vertes, jaunâtres, d'un goût fort astringent. Ses fleurs sortent pendant l'été des aisselles des feuilles: elles sont grandes, jaunes, formées en rosette: il leur succede de petits fruits sphériques, qui contiennent des semences fort menues. Cette plante est du genre des *lysimachies*. Voyez CHASSEBOSSÉ.

La nummulaire s'étend, plus ou moins en grandeur, suivant les terres où elle naît; celle qui se trouve dans les jardins est plus grande que celle des champs. On doute que cette plante fasse aucun mal aux moutons, comme le prétendent quelques Paysans: elle est astringente, anti-scorbutique, vulnérable, excellente pour arrêter toutes sortes de flux, & pour consolider les plaies & les ulcères du poulmon.

NUTATION. En Botanique c'est la direction de la plante du côté du soleil: voyez cette espece de mouvement à l'article PLANTE. La nutation en Astronomie se dit d'une espece de mouvement qu'on observe dans l'axe de la terre, en vertu duquel il s'incline tantôt plus, tantôt moins à l'écliptique. La nutation de l'axe de la terre vient de la figure de cette planere qui n'est pas parfaitement sphérique & sur laquelle l'action du soleil, & notamment de la lune est un peu différente, selon les situations où ces deux astres sont par rapport à nous, c'est-à-dire que la force de cette action ne passe pas toujours exactement par le centre de gravité de la

terre, & par conséquent elle doit produire dans son axe un petit mouvement de rotation. *Voyez* TERRE.

NYCTANTES. Cette nouvelle plante Indienne présentée à la Société Royale de Londres par M. *Jonas Berguès*, Médecin Suédois & Membre de cette Société, porte ses branches penchées, opposées, rondes; les inférieures sont unies, les supérieures sont velues, rameuses, & les rejetons que la tige pousse sont opposés. Les feuilles sont opposées, en forme de cœur allongé, terminées en pointe, grandes de deux pouces, aiguës, entières, unies de tous les côtés, nerveuses, ayant le bord un peu ondulé & d'un beau vert. Les feuilles inférieures sont plus petites, & celles qui sont tout-à-fait au bas sont en forme de cœur ovale & petites. Les fleurs sont rassemblées au nombre de cinq ou six, disposées en ombelles, ou plutôt en corymbe, & elles ont un pédicule fort court. Le calice ou périanthe est d'une seule pièce, tubulé, à six ou sept divisions dans sa partie supérieure: ces divisions sont en forme d'ânes & velues, la corolle est monopétale, le tube cylindrique, cannelé long d'un pouce & renflé dans le haut, le limbe est plane, séparé en huit ou neuf divisions qui sont ovales, oblongues & aiguës; les étamines au nombre de deux sont fort courtes, leur sommet ou anthère est linéaire, obtus sillonné de part & d'autre, caché dans le tube de la corolle. Le germe est de forme ronde, tronqué, émoussé, poli, & le style est en forme de fils de la longueur des étamines: le stigmate est gros & fendu en deux.

NYMPHE & CHRYSALIDE, AURÉLIE, FÊVE & NÉCYDALE, sont des termes dont les anciens Naturalistes se sont servis indifféremment pour désigner la forme & l'état mitoyen, par lequel les chenilles, les mouches, & le plus grand nombre des insectes, passent en sortant de l'état de chenille ou de ver, pour parvenir à celui de mouche ou de papillon; c'est cet état, qu'en matière de ver à soie, on exprime par le mot de *fève*;

mais aujourd'hui le sens en est fixe, comme nous le verrons à la fin de cet article.

La Nature, si féconde & si variée dans ses œuvres, n'observe point les mêmes lois dans la naissance des insectes, que dans celle des grands animaux. Les grands animaux naissent, ou d'un œuf couvé dans le ventre de la mere, si nous nous en rapportons au sentiment d'un grand nombre d'Anatomistes, ou d'un œuf couvé hors de son ventre; ce qui fait nommer les premiers *vivipares*, & les autres *ovipares*. Voyez ces mots. Dans l'un & l'autre cas, ils sortent de l'œuf tout parfaits: ils n'ont plus besoin que de croître. La nature paroît avoir fait de plus grands préparatifs pour les insectes: elle les fait passer (du moins le plus grand nombre des insectes ailés que nous connoissons) par plusieurs états, avant de les amener à leur perfection; elle les fait être successivement trois especes d'animaux, qui paroissent à l'extérieur n'avoir nul rapport l'un à l'autre. Prenons l'exemple du papillon. Il est d'abord contenu dans un œuf; mais que sort-il de cet œuf? Ce n'est point un papillon, c'est un insecte que l'on appelle *larve* ou *chenille*, qui rampe, qui broute l'herbe, qui a de fortes mâchoires, un prodigieux estomac, grand nombre de jambes, qui file & fait une coque avec beaucoup d'art. Après un certain nombre de jours marqués par la Nature, ce prétendu ver jeune, devient malade, mue ou change de forme, & devient ce qu'on appelle *fève*, ou *chrysalide* & *nymphe* dans d'autres insectes. L'animal ne prend cette forme, qu'après s'être défait de sa peau, de ses jambes, de l'enveloppe extérieure de sa tête, de son crâne & de ses mâchoires, de sa filiere, de son prodigieux estomac, & d'une partie de ses poumons. En quittant cet état de chenille, & les parties qui lui étoient propres, il reparoît couvert d'une membrane dure & ferme, qui l'enveloppe de toutes parts, sans lui laisser la liberté d'aucun de ses membres; ainsi empaqueté & emmaillotté, il passe un temps assez notable, les uns plus, les autres moins, quelques-uns

jusqu'à plus d'un an, sans prendre aucun aliment, & la plupart dans une inaction totale. Pendant cette espece de léthargie, il se fait une transpiration insensible des humeurs superflues, qui fait prendre de la solidité aux parties intérieures de la chrysalide; & enfin, de ce corps mitoyen entre un animal vivant & un animal mort, il en sort un animal qui n'a plus rien de la forme du premier. Le premier rampoit; celui-ci vole: le premier broutoit l'herbe, se traînoit lourdement sur la terre; celui-ci plus agile, vole lestement, n'habite plus que la région de l'air, ne vit que de miel, de rosée, & du suc qu'il pompe dans les glandes nectariferes des fleurs. La larve avoit des mâchoires pour hacher; le papillon n'a plus qu'une trompe pour sucquer, & ne rend pas d'excréments sensibles: la larve ignoroit parfaitement les plaisirs de l'amour, elle n'avoit aucune connoissance de son sexe; le papillon semble n'avoir plus d'autres pensées, & n'être né que pour perpétuer son espece. Ce changement est le dernier que l'insecte éprouve.

Les anciens Philosophes ont raisonné beaucoup sur ces changemens, & souvent assez mal: les uns ont pris ces changemens pour des métamorphoses complètes, les autres ont regardé l'état de *fève* ou *chrysalide*, comme une véritable mort; & le retour de l'animal en papillon, comme une résurrection parfaite. Rien de plus contraire à la vérité & même à la raison, que ces divers sentimens. Le ver à soie, dans quelque temps qu'on le prenne, soit chenille, soit fève, soit papillon, n'a jamais cessé de vivre, ni d'être le même animal; la seule différence qu'on peut remarquer dans ses différens états, est qu'il avoit, étant chenille, des parties qui devoient être inutiles au papillon: elles se sont desséchées & détruites, lorsque le ver a pris la forme de fève ou chrysalide. D'autres parties nécessaires au papillon, comme les ailes, la trompe, les parties de la génération étant inutiles au ver, n'ont commencé à se développer que lorsque le temps d'en faire

usage s'est approché. Cette merveille, que la Nature opere dans les insectes, arrive aussi en nous. Combien de parties deviennent inutiles à un enfant qui vient de naître? Le *thymus*, le *trou ovale*, le *cordon ombilical*, & bien d'autres, s'anéantissent après la naissance; d'autres, qui étoient inconnues à la première enfance, se développent avec l'âge. Cet échange de parties se fait en bien plus grand nombre, & dans un temps plus court dans les insectes, ce qui le rend plus remarquable: c'est aussi ce qui a donné lieu à quelques Auteurs de regarder le ver à soie comme un animal différent de son papillon, de penser que le papillon est un fœtus nourri & élevé dans le corps du ver. Il est aisé de démontrer le contraire. Un fœtus peut périr dans le ventre de la mere, sans qu'il en arrive d'accident à la mere, parce que le fœtus & la mere sont deux animaux complets, qui ont séparément les parties nécessaires à la vie. Il n'en est pas de même du ver à soie & du papillon. Que l'on ouvre un ver à soie, lorsqu'il est dans l'état de ver, on lui trouvera distinctement un cœur ou une longue artere qui en fait l'office, une moëlle épiniere, un cerveau, un grand nombre de muscles, & des ouvertures qui tiennent lieu de poulmon. Que l'on ouvre un semblable animal étant chrysalide, étant papillon, on retrouvera toujours ces mêmes parties. Ces parties essentielles à la vie & au mouvement, sont uniques dans le ver à soie, qui patoit successivement sous trois formes différentes; quoiqu'il ne soit toujours que le même animal, puisque les parties qui constituent la vie sont toujours les mêmes.

A tout instant l'Histoire Naturelle nous présente de semblables merveilles, qui toutes réfléchissent la puissance du Créateur. La chrysalide, ainsi nommée à cause de sa couleur d'or, ou fève à cause de sa forme, sont deux termes sous lesquels est connu l'état d'un ver qui, après avoir quitté sa peau de larve, paroît enveloppé d'une membrane nouvelle ordinairement lissée & quelquefois velue, qui se dessèche,

devient solide & forme une espece de boîte angulaire ou arrondie , dans laquelle il est incrusté ; le ver à soie & toutes les chenilles se mettent en *chrysalides*. On ne connoît point de coques angulaires qui ne donnent des papillons diurnes ; & on en connoît peu d'arrondies qui ne produisent des *phalènes*. Voyez ce mot & l'article PAPILLON. On appelle *nymphe* l'état des insectes qui s'enveloppent d'une membrane transparente , très-fine , flexible & qui laisse voir la figure du futur insecte toute formée. Toutes les mouches passent par cet état , où elles ne laissent pas d'aller & venir quelquefois , & de prendre de la nourriture. Parmi les chrysalides ou fèves celles qui n'ont point de mouvement progressif , sont autant de coques soyeuses ou nues cachées sous des feuilles ou dans des creux d'arbres , ou dans des trous en terre ; parmi celles-ci quelques-unes ressemblent à de petits lingots d'or. Ce sont les véritables aurélias , sur-tout les insectes , tels que les larves des cousins , des tipules , &c. qui naissent dans l'eau.

M. de Réaumur a cherché d'où pouvoit venir aux chrysalides cet or qui les couvre quelquefois avec profusion ; & il a découvert qu'une peau brune très-fine couvre une autre peau lisse , polie d'un blanc très-clair ; la couleur de cette dernière peau mêlée à celle de la peau supérieure , nous fait voir de l'or où il n'y en a pas : c'est ainsi encore que les écailles de plusieurs poissons paroissent dorées. C'est un effet produit par la réflexion de la lumière. Ainsi la différence entre les fèves , les nymphes , les chrysalides ou aurélias , consiste dans leur forme , dans la transparence du voile qui les couvre ou son opacité , dans leur inaction ou leur mouvement. La pellicule membraneuse qui les couvre est une toile derrière laquelle l'insecte rampant change d'habit. La toile se brise. L'acteur paroît avec un appareil éclatant , & vient jouer un nouveau rôle sur le théâtre de l'Univers. Il faut observer que la plupart des chrysalides , nymphes , &c. résistent aux va-

peurs les plus pernicieuses ; celle du soufre ne les détruit pas absolument : la privation de l'air par le moyen de la machine pneumatique sembleroit indiquer qu'elles n'ont pas besoin de respirer ; mais si on les plonge dans l'huile d'olive elles périssent , signe certain du besoin de l'air.

Pour avoir une idée plus complete de la vie & des mœurs des insectes , voyez les articles INSECTE & CHRYSALIDE.

Nymphe, selon M. Pluche , signifie jeune mariée , parce que c'est dans cet état que l'insecte prend ses plus beaux atours , & la dernière forme sous laquelle il doit paroître pour multiplier son espece par la génération.

NYMPHES. En Anatomie le mot *nymphes*, *nympha*, signifie deux especes de crêtes spongieuses, sensibles au toucher, d'un rouge vermeil & fermes dans les jeunes filles, une de chaque côté, qui descendent en grossissant jusques vers le milieu de la vulve. Elles ne sont ni de même longueur dans tous les sujets, ni toujours de même grosseur l'une que l'autre : elles s'allongent tellement dans quelques femmes, sur-tout en Afrique, qu'on est obligé de les couper, autrement elles incommoderoient en s'asseyant, en marchant, & même dans l'acte vénétien. L'excision des nymphes a lieu en Orient sous le nom de circoncision. Voyez au mot HOMME.





O

OAILLE. *Voyez à l'article PHOLADE.*

OBIER ou **AUBIER** ou **OPIER**, *opulus*. C'est un arbrisseau qui se trouve en Europe & dans l'Amérique Septentrionale, & dont il y a plusieurs especes : l'une assez jolie, qui croît dans les haies ; & l'autre que l'on cultive dans les jardins. Les rameaux de la premiere especesont fragiles, & remplis d'une moëlle blanche comme le sureau. Ses feuilles sont découpées en trois lobes. Ses fleurs sont blanches, odorantes, disposées en parasol ; mais de deux sortes. Celles de la circonférence sont plus grandes que les autres : elles sont découpées en rosettes à cinq quartiers inégaux, & sont stériles ; les fleurs plus petites, qui sont au centre, sont en godets, découpées aussi en cinq quartiers & contenant le même nombre d'étamines. Celles-ci sont hermaphrodites : on voit succéder à ces fleurs des baies molles, assez semblables à celles du sureau, mais plus grandes & rouges. Elles sont vomitives & purgatives ; souvent cet obier s'appelle le *sureau d'eau*. L'obier du Canada est le *pemina*.

L'arbrisseau que l'on cultive pour faire des bosquets, &c. ne diffère du précédent que par ses fleurs, qui étant blanches ou quelquefois purpurines & ramassées en un globe épais, font un coup d'œil charmant : toutes les fleurs en sont stériles. On donne à cet arbrisseau divers noms, tels que ceux de *rose-gueldre* ou *pelote de neige*, (c'est l'obier à fleurs doubles) ou *pain blanc* ou *caillebote*. Cet arbrisseau s'éleve à douze ou quinze pieds, & se multiplie facilement par marcottes ou par drageons enracinés. Il se plaît de préférence dans les lieux humides & gras : il fleurit en Mai ; ses fruits mûrissent à la fin de Septembre, mais ils ne sont bons qu'après

l'hiver. Ils restent long-temps sur l'arbre après la chute des feuilles. Les oiseaux sont fort friands des baies de l'obier ; ainsi il est propre à être planté dans les remises : on met ses fleurs dans les appartemens pour le plaisir de la vue & de l'odorat. La rose-gueldre dont les fleurs sont ramassées en rond , produit un effet des plus agréables dans les parterres.

OBIER ou **AUBIER** , est la couche ligneuse qui se trouve immédiatement sous l'écorce du tronc des arbres. *Voyez au mot ARBRE.*

OBLERIA. M. le Monnier a appelé ainsi un genre de plante , du nom de M. *Oblet*, Botaniste François, qui a entichi le *Jardin Royal des Plantes* d'une quantité de semences qu'il a rapportées de Cayenne & de l'île de France. On a démontré cette année (1771) dans le *Jardin Royal* une plante de ce genre sous la dénomination de *Verbenna Americana tubo floris longissimo*. Le Professeur en a reçu la graine , il y a trois ans, de l'Amérique Septentrionale , dans des terres de miclos.

L'*obletia* est une plante vivace qui se conserve ici l'hiver dans l'orangerie ; elle réunit à la beauté l'avantage d'être en fleur une très-grande partie de l'année. La fleur est de couleur pourpre & à quatre étamines : les semences sont brunes, les feuilles sont en forme de cœur & opposées ; la tige qui est haute de deux ou trois pieds, est rougeâtre, quadrangulaire, très-velue : la racine est blanchâtre, fibreuse & chevelue.

OBSIDIENNE. *Voyez PIERRE OBSIDIENNE.*

Océan. C'est cette immense étendue de mer qui embrasse les grands continens du globe que nous habitons. L'océan ne comprend pas en général toutes les mers, comme toutes celles qui sont resserrées & enfermées dans de certains espaces de terres. *Voyez au mot MER.*

OCELOT. Animal du nouveau monde, d'un naturel féroce & carnassier, & qui ressemble assez pour la figure au jaguar & au cougar. *Voyez ces mots.* Le mâle, dans cette espece de quadrupede, est de tous les

animaux tigrés celui dont la robe est la plus belle & la plus élégamment variée. On y voit beaucoup de fleurs & d'ornemens qui manquent à celle de la femelle, dont les couleurs sont en général moins vives. On a vu en 1764 deux de ces jeunes animaux à Paris, à la foire S. Ovide : ils avoient été apportés des terres voisines de Carthagene. A trois mois ces ingrats furent déjà assez forts & assez cruels pour tuer & sucer une chienne qu'on leur avoit donnée pour nourrice ; ils lui déchirèrent la tête, & sucèrent jusqu'à la dernière goutte de sang.

Ces animaux arrivés à leur grandeur naturelle, peuvent avoir deux pieds & demi de haut, sur quatre pieds de longueur, ils sont plus altérés de sang qu'avidés de chair, c'est pourquoi ils sont beaucoup de meurtres pour se rassasier ou étancher leur soif ardente. Ils grimpent sur les arbres, d'où ils épient les animaux & fondent sur eux ; ils sont cependant timides ; & lorsqu'ils sont poursuivis par des chiens, ils se sauvent en grim pant promptement aux arbres les plus voisins.

Parmi ces animaux le mâle prend sur la femelle un empire bien décidé ; il n'a aucun égard pour elle ; celle-ci tremblante n'ose point toucher à ce qu'on leur donne à manger, que le mâle, brute & sauvage, ne soit tout-à-fait repu & ait rassasié son appétit vorace : elle attend même patiemment que le mâle daigne lui jeter quelques morceaux dont il ne soucie plus. Je suis humilié de connoître des hommes qui ont les mœurs de l'ocelot. . . .

OCHRE ; *ochrus folio integro capreolos emittente*.
Plante qui croît dans les champs des pays chauds, entre les blés. Sa racine est fibreuse, & pousse des tiges qui ne ressemblent pas mal à celles de la gesse. Ses feuilles sont oblongues, les unes simples, les autres composées d'autres feuilles rangées par paires, & terminées par des vrilles. De l'aisselle des feuilles naissent des fleurs légumineuses, blanches & succédées de fruit en gousses ou cosses, lesquelles contiennent cinq

ou six graines arrondies, de couleur d'ochre obscure. Cette plante est estimée résolutive.

OCHRES, *ochra, terra metallica*, sont des terres plus ou moins mêlées, grasses pesantes, qui ont de la faveur & une couleur dont l'intensité s'augmente par l'action du feu; quelquefois, mais rarement, elles y entrent en fusion, & donnent un culot demi-métallique ou métallique: propriétés qui font regarder les ochres comme terres métalliques. Effectivement on en tire facilement le métal en y joignant une matière inflammable qui lui rend le phlogistique qu'il avoit perdu.

M. *Wallerius* dit qu'il n'y a que les métaux qui peuvent être dissous par l'eau qui donnent des ochres, chacun selon leur espèce; c'est par la même raison, dit-il, qu'il y a différens vitriols.

L'ochre n'est point un métal proprement dit, mais une décomposition, une terre métallique, qui se sépare du vitriol après qu'il a été dissous dans l'eau, & se précipite: elle est d'une consistance terreuse, & l'origine en est probablement dûe à la décomposition des pyrites sulfureuses, martiales, &c. d'autant plus que quantité d'ochres de Suède en sont encore chargées. Parmi les ochres, il y en a d'une consistance pulvérulente; & d'autres qui sont par croûtes, placées dans la terre, les unes au dessus des autres; on les reconnoît par la couleur qu'elles tiennent des métaux dont elles sont formées; par leur poids qui surpasse celui des terres ordinaires, & par leur réduction. On trouve les ochres dans la plupart des sources minérales: ce sont ces substances qui en altèrent la transparence, & qui ensuite se déposent au fond des couloirs ou des bassins sous la forme d'une rouille. On rencontre encore l'ochre dans les terres bolaires, dans quelques marnes. Voici les différentes sortes d'ochres.

L'ochre de zinc, est une terre calaminaire, qui contient du zinc, & communément du fer. Voyez les mots ZINC & PIERRE CALAMINAIRE.

L'*ochre de cuivre*, est un cuivre dissous & précipité dans l'intérieur de la terre. Selon le degré de couleur de cette substance, on lui donne différens noms : celle qu'on appelle *vert de montagne*, *terre verte*, *terre de véronne* ou *ochre verte*, est ou en poussière, ou en morceaux solides de couleur verte brunâtre, grasse au toucher comme de la glaise, & contenant très-peu de terre métallique. La *terre ou cendre bleue de montagne* est aussi une ochre de cuivre : elle se trouve en Auvergne en petits grains poreux & friables. La *terre mêlée de bleu & de vert* participe du fer & du cuivre, & a pour matrice ordinaire une terre argileuse, mêlée d'un grain de craie. L'ardoise ou la pierre schisteuse, qui est devenue une mine de cuivre, telle que celle qu'on trouve en Allemagne, doit ce métal à la décomposition d'un vitriol de cuivre.

L'*ochre de fer* est effectivement une terre ferrugineuse, précipitée, qui n'est minéralisée, ni par le soufre, ni par l'arsenic ; & qui de jaune ou de brune qu'elle est ordinairement, devient rouge au feu, comme l'argile à brique, enfin, qui peut, à l'aide d'un phlogistique, produire une petite quantité de fer cassant à chaud.

L'*ochre jaune* est d'une consistance peu ferme, friable : elle a la propriété de tacher les mains. Il s'en trouve des mines dans le Berry, dont les lits ou couches ont depuis cinquante jusqu'à cent, deux cents pieds de profondeur, & de l'épaisseur de quatre jusqu'à huit pouces : au-dessus est un lit de sable blanc, au-dessous une couche de terre argileuse, d'un jaune plus ou moins foncé ; on l'appelle dans le commerce *terre jaune*, *jaune de montagne* & *ochre jaune* ; on s'en sert en peinture.

On trouve aussi dans les boutiques, sous le nom de *terre ou jaune de Naples*, *giallolino*, une autre substance pesante, quoique poreuse, également utile en peinture. On est encore incertain si son origine est due aux volcans, ou si c'est un tuf ochreux, jaunâtre,

tre, formé, soit par précipitation, soit par dépôt; ou si c'est une préparation de l'art, au moyen de l'antimoine.

L'*ochre brune* n'est que le jaune de montagne altéré par une couleur étrangère: elle ressemble tantôt à l'*ochre de rue des Peintres*, laquelle n'est que la terre jaune calcinée ou colorée en jaune safrané; & tantôt à la *terre cimolée* ou *moulard des Couteliers*. Voyez ces mots.

L'*ochre rouge naturelle* ou *rouge de montagne*, est d'une couleur plus ou moins foncée, & acquiert encore de l'intensité au feu: elle est friable; on l'emploie, ainsi que le *jaune de montagne*, dans la grosse peinture à l'huile, & en détrempe pour mettre les planchers en couleur. On nomme *rouge d'Inde* ou *d'Espagne*, l'*ochre de Murcie*, espece de *rubrique*: il est sec, peu dur: on s'en servoit autrefois pour rougir les talons des souliers; c'est le *brun rouge*, dont les Frotteurs se servent en France. On en envoie une autre espece d'Angleterre, qui a été plus calcinée par la nature ou par l'art; les Ouvriers l'appellent *potée de montagne*, ou *rouge-brun* ou *biauty*: on s'en sert aux mêmes usages que les précédentes, & pour polir les glaces.

Lorsque ces sortes d'ochres font effervescence avec les acides, elles décèlent alors un mélange de craie. La connoissance des terres avec lesquelles les ochres sont mêlées, est très-importante.

La *terre d'Ombre*, *terra Ombria*, est très-connue par son usage pour les couleurs: elle est moins une sorte d'ochre brunâtre qu'une terre bitumineuse, subtile, légère, abondante en glaise & en matière inflammable qui exhale une odeur fétide de charbon de terre: elle devient blanche par la calcination; on l'appelle quelquefois *brun de montagne* ou *ochre brune*: celle de Nocera en Ombrie, pays d'Italie, est préférée à celle de Sahlberg en Suède, & à celle des Cévennes en Languedoc.

La *terre de Cologne* est d'un brun noirâtre, grâie au

toucher, en poudre ou en masse, s'imbibant difficilement d'eau, répandant une odeur bitumineuse, bien plus fétide & plus désagréable que la *terre d'Ombre*. On la nomme *terre de Cologne*, parce qu'elle nous vient des environs de cette ville : on en trouve aussi dans une tourbière du Duché de Berg. En Saxe on s'en sert en teinture ; & dans la plupart des pays elle est utile en peinture. Ces deux dernières terres sont très-bitumineuses, & contiennent très-peu de terre métallique. On pourroit les ranger dans la classe des terres minérales & inflammables. Combien de végétaux qui, en se décomposant, se trouvent minéralisés par certaines eaux, & n'offrent plus qu'une substance friable & semblable à la terre de Cologne, ou à la terre d'Ombre : on rencontre aussi dans quelques terrains tourbeux & marécageux des couches pénétrées d'un suc bitumineux, & qui ressemble absolument à la terre de Cologne qui seroit d'un beau brun & en masses.

Enfin, on trouve souvent dans la deuxième couche de la terre d'étang ou de prairie un tuf d'ochre disposé par lits : ailleurs on rencontre des ochres qui contiennent du charbon, de l'alun, &c. *Gmêlin*, dans la *Relation de son voyage en Sibérie, Vol. II, p. 59*, dit avoir trouvé une ochre de plomb mêlée avec de l'argent & de l'or : on doit encore regarder le crayon rouge ou *sanguine des Peintres*, & quantité de mines limoneuses comme une sorte d'ochre de fer.

Divers Minéralogistes regardent aussi les gahrs des métaux comme des espèces d'ochres : mais on n'a que trois sortes d'ochres qui proviennent des métaux dont on a des vitriols connus, c'est-à-dire, formées de la décomposition des métaux qui se vitriolisent ; savoir, du *zinc*, du *cuivre* & du *fer*. Selon la nature de la décomposition, de la précipitation & des mélanges accidentels, ces terres paroissent sous différentes couleurs. En général, les ochres sont astringentes & desiccatives.

OCOCOLIN. Les Mexicains donnent ce nom à une espece de pic & à une perdrix de montagne de leur pays.

Le *pic ococolin* est d'un plumage magnifique, d'un noir d'ébène, varié çà & là d'un bleu céleste & éclatant; le bout de ses plumes est coloré du même bleu; sa gorge est d'un pourpre très-vif; son ventre & ses cuisses sont d'un bleu mourant: on l'apporte du Mexique & des forêts de Tetzcoanara au Brésil.

La *perdrix ococolin* habite les montagnes du Mexique: elle est de la taille de notre corbeau, & porte sur la tête une longue & belle crête; son bec est rougeâtre; ses yeux sont brillans & défendus par des paupières d'un rouge de sang; le plumage du corps est d'un brillant d'or mêlé de bleu & de vert: les ailes sont peintes d'un pourpre clair, le bout des grosses plumes est noirâtre, ses pieds sont courts, gros, & ses doigts garnis de forts ongles. La perdrix ococolin nous paroît être une espece de *faisan*. Voyez ce mot.

L'*ococolin* d'Europe est notre *perdrix de montagne*. Voyez ce mot.

OCOSOL ou OCOSCOL. Voyez à l'article STYRAX.

OCOZOALT, c'est une espece de serpent à sonnettes, qui se trouve au Mexique dans la Province de Tlascala, & dont la morsure est mortelle: il a autant de sonnettes au bout de la queue qu'il a d'années; il les fait mouvoir violemment & sonner fort: il a deux dents courbées dans la mâchoire supérieure qui communiquent son venin: ceux qui sont blessés de ce serpent; meurent en vingt-quatre heures avec de grandes douleurs: tout leur corps se fend, dit-on, en petites crevasses: les Sauvages mangent sa chair, & les Médecins se servent de ses dents & de sa gtaisse. Voyez l'article SERPENT A SONNETTES & le mot BOICININGUA.

ODONTOPÊTRES, ou ODONTOLITES, ou OPHIODONTES. Voyez *Glossopêtres*.

ŒDICNEMON. Noin que l'on donne quelquefois au *courlis de rocher*, & d'autres fois à l'*outarde*. Voyez ces mots.

ŒIL, *oculus*, est un des organes les plus admirables que les animaux aient reçu de la Nature : sa propriété est de faire distinguer les différens objets qui se présentent à la vue : l'œil dans les divers animaux varie, ou pour la figure, ou pour les propriétés mécaniques. Voyez ce que nous en avons dit entr'autres aux mots **ARAIGNÉE**, **ŒIL A RÉSEAU** à l'article **INSECTE**, & celui du **CHAT** : voyez aussi l'article des **SENS**, qui est vers la fin du mot **HOMME** de ce Dictionnaire : nous y avons parlé de la vue & des appartenances anatomiques de l'œil ; organe qu'on peut regarder comme le miroir de l'ame, puisque les passions se peignent d'ordinaire dans cet organe nerveux, voisin du cerveau & abondant en esprits, qui ne peuvent manquer d'y exprimer les états divers qui les agitent.

ŒIL DE BŒUF ou **FAUSSE CAMOMILLE**, *buphtalmum vulgare*, est une plante qui croît dans les champs, aux bords des chemins, dans les sentiers & dans les ravines, en Allemagne, en Italie, en Provence, &c. Sa racine est dure, ligneuse & vivace : elle pousse des tiges hautes d'un pied & demi, grêles, un peu velues : les feuilles sont découpées comme par paires, dentelées aux bords & lanugineuses ; les fleurs sont jaunes & radiées comme celles de la camomille, ressemblantes à l'œil d'un bœuf : il leur succede vers la fin de l'été des semences menues & anguleuses. Cette plante est détersive, vulnérable & résolutive : on la cultive dans les parterres, parce qu'elle produit beaucoup de fleurs, qui, quoique inodores, sont assez agréables à la vue. *Jean Bauhin* dit que ses fleurs ont toutes les facultés de la camomille odorante, & qu'on peut l'employer en place des sommirés d'absinthé. Il y a quelques cantons d'Allemagne où les Paysannes en ramassent les fleurs aux mois de Juin & de Juillet ; elles les séchent & les gardent pour le besoin ; elles

en frottent même leurs lits au lieu de safran. On estime beaucoup dans le Nord la teinture jaune qu'on tire des fleurs de cette plante.

ŒIL DE BŒUF. On donne aussi ce nom à un oiseau d'Afrique, qui se trouve à Sierra-Leona & au Cap de Bonne-Espérance; on l'appelle aussi *élanneur*: ces noms lui conviennent, 1°. à cause de ses mouchetures blanches cerclées de noir, & qui ont l'apparence d'autant d'yeux; 2°. à cause de la légèreté avec laquelle il s'élançe pour fuir ou pour attaquer ce qui le blesse.

ŒIL DE BŒUF. Voyez à l'article VENTS.

ŒIL DE BOUC. On donne ce nom à une espèce de *pyrethre*, de *marguerite* & au *lépas*: Voyez ces mots.

ŒIL DE BOURIQUE. Les François donnent ce nom au fruit d'un phaséole sauvage qui croît à la Martinique.

ŒIL DE CHAT ou **BONDUC.** Voyez POIS DE TERRE.

ŒIL DE CHAT, *oculus cati*, est une espèce d'agate dont la pâte est très-fine, transparente, dure, d'un gris de paille, ou jaune, ou verdâtre; des accidens heureux lui donnent des taches qui ont quelque ressemblance avec l'œil d'un chat, & les Lapidaires les taillent fort adroitement. L'œil de chat quand il est parfait doit avoir un point dans le milieu, d'où partent en rayonnant ou chatoyant des traces & des cercles, rarement de couleur rose, mais verdâtres, très-vifs, couleur de poireau, comme entre-mêlés de taches dorées, & dont l'ensemble rend assez bien le brillant de l'œil d'un chat. Cette pierre, qui est susceptible d'un beau poli, produit un effet assez agréable quand on l'expose entre la lumière & l'œil. L'œil de chat est très-rare & très-estimé quand il est dans la perfection: l'on en voit un dans le cabinet du Grand Duc de Toscane, qui est plus gros que le pouce.

ŒIL DE CHRIST. Voyez à l'article ASTER.

ŒIL DU MONDE, ou CHATOYANTE DES LAPIDAIRES. *oculus mundi aut lapis mutabilis Gemmariorum.* Cette pierre à peine demi-transparente est un caillou naturel, très-rare ; peu de Naturalistes en ont parlé. *Cnoeffel* l'a nommée *pierre caméleon* ; *Hill* l'a rangée dans le genre des pierres hydrophanes. Elle est grise, roussâtre ou cendrée, & entre-coupée de veines jaunâtres, elle est assez dure, cependant peu pesante, un peu poreuse, reçoit bien le poli, & réfléchit fortement les rayons de la lumière ; de façon qu'étant exposée au soleil, elle reluit & en réfléchit continuellement l'image avec un éclat qui fait plaisir, effet que l'on appelle *chatoyant* : voyez CHATOYANTE.

L'espèce de pierre chatoyante la plus rare se reconnoît par la propriété de paroître en quelque sorte opaque à l'air, c'est-à-dire étant sèche, & de s'éclaircir étant plongée dans l'eau, mais de reprendre peu-à-peu son premier état au sortir de l'eau & à mesure qu'elle se sèche. Ce phénomène seroit-il dû à des particules d'eau limpides qui s'insinuant dans les petits pores de la pierre, en remplissent les espaces, & se réfléchissent elles-mêmes ? M. le Docteur *Maty* nous a fait voir cette expérience sur une telle pierre qui est au *Museum* de Londres ; M. *Vosmaër*, Directeur des Cabinets du Stathouder, nous en a montré une qui a la même propriété. L'une & l'autre ressemblent à une petite lentille, un peu laiteuse au centre. Nous avons répété les expériences connues sur cette pierre, & nous avons en effet observé avec admiration qu'en la plongeant dans de l'eau, elle y devenoit peu-à-peu transparente & changeoit de couleur. Il n'est pas nécessaire de la mouiller entièrement, la moitié ou même une moindre partie de son épaisseur suffit. Quand on veut qu'elle redevienne plus promptement opaque, ou dans son premier état, il faut l'essuyer au sortir de l'eau, & en l'examinant ainsi, on voit bientôt naître un point blanc & opaque au centre ; ce point s'augmente peu-

à-peu, il s'étend & l'opacité augmente aussi peu-à-peu, & passe de sa surface au milieu & jusqu'au fond de l'épaisseur de la pierre. Plus la pierre a été desséchée, & moins promptement la transparence aura lieu; si elle a été mouillée depuis peu de jours, elle change sur le champ par l'immersion, & augmente un peu en pesanteur. Cette augmentation de poids réel prouve évidemment qu'elle absorbe une quantité de liqueur qui lui est nécessaire pour devenir transparente. En général, son retour à l'opacité commence plutôt & s'acheve plus lentement que le passage à la transparence, sur-tout si on a employé l'eau chaude & pure. Les acides n'ont point de prise sur cette pierre. Les liqueurs éthérées ne changent pas sensiblement sa couleur & ses effets. L'huile de tartre l'éclaircit, & semble détruire la mutabilité de cette pierre. On peut consulter les *Observations de M. VanWinperse sur la pierre chatoyante.*

Cette chatoyante nous vient, ainsi que l'œil-de-chat, de l'Arabie & de l'Égypte: on en trouve aussi en Chine.

ŒIL-DE-PAON. Nom donné à un beau papillon de jour provenant d'une chenille épineuse, à fond noir, piqué d'un peu de blanc, qui se nourrit de feuilles d'orties. Ce papillon *œil-de-paon* est connu de tous les Curieux d'insectes: mais il ne faut pas le confondre avec le *paon de nuit*, qui est une belle espèce de phalène dont la chenille se plaît sur l'abricotier, le pêcher, le prunier & autres arbres fruitiers. La chenille du *petit paon* se trouve sur la ronce & le rosier. Voyez **CHENILLE**
A TUBERCULES & CHENILLE ÉPINEUSE.

ŒIL-DE-SERPENT, en Italien *occhio di serpe*. Les Joailliers donnent quelquefois ce nom à la *crapaudine* ou *bufonite*, laquelle n'est que la dent molaire, de forme hémisphérique ou oblongue, soit de la dorade, soit du grondeur. D'autrefois ils appellent ainsi les taches cerclées d'une sorte d'agate, connue sous le

nom d'*onix*, que l'on taille de façon à représenter un œil. Voyez les mots CRAPAUDINE & ONIX.

ÆILLET, *caryophyllus major hortensis*. C'est une plante que l'on élève dans les jardins, à cause de la beauté de ses fleurs, de leur douce odeur, & de sa taille légère. Sa racine est simple & fibreuse; ses tiges sont nombreuses, lissées, cylindriques, haute d'une coudée, genouillées, noueuses & branchues: ses feuilles naissent de chaque nœud deux à deux; elles sont longues, étroites, dures, épaisses & verdâtres. Les fleurs naissent aux sommets des tiges; elles sont à plusieurs feuilles disposées en rond, légèrement dentelées, souvent de différentes couleurs, & d'une odeur douce de clou de girofle. Le calice est d'une seule pièce en tube découpé à son extrémité en cinq dents, & garni à sa base de deux paires d'écaillés; ce qui fait, dit M. Deleuze, le principal caractère de ce genre. Le pistil des fleurs devient dans la suite un fruit arrondi, rempli de semences aplatisés, comme feuillées & noires.

Qualités des Æillets.

Il y a un grand nombre de ces fleurs qui forment un genre de plante. M. de Tournefort en distingue quatre-vingt-neuf espèces qui diffèrent par la grandeur, la couleur & le nombre des pétales. Toutes ces variétés viennent de la différente culture, & font regarder l'œillet comme la première des fleurs. Les noms que les Fleuristes donnent aux œillets; sont nombreux, & dépendent de la fantaisie des Amateurs, qui les appellent, par exemple, le *Duc de Candale*, le *Grand-César*, le *Grand-Cyrus*, la *Beauté triomphante*: ce dernier est un œillet d'un rouge de sang sur un blanc de lait, &c. Les œillets qu'on distingue communément sont les *violet*s, les *rouges*, les *incarnats*, les couleurs de *rose*, les *piquetés* & les *œillets tricolors*. L'œillet de la Chine est décrit par Tournefort dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, ann. 1701, Ca-

ryophyllus Sinensis, supinus, leucoii folio, flore vario aut pleno. Les œillets les plus estimés aujourd'hui par les Fleuristes, sont, dit M. Bourgeois, les œillets jaunes piquetés de cramoisi ; mais sur-tout les œillets d'un jaune citron de trois pouces de large, sans mouchetures, & qui ne crevent point. Ces œillets n'étoient point connus dans la Suisse il y a vingt ans, ils y sont venus d'Hollande ; ce sont des œillets de graine que le hazard a produit. On a encore une nouvelle espece d'œillet, qu'on appelle *œillets de plume*, parce qu'ils ressemblent parfaitement à ces œillets artificiels qu'on fait de plumes d'oiseaux à Venise : le cœur de cette fleur est d'un cramoisi foncé, & les feuilles du tour sont d'un blanc de neige : on les estime sur-tout parce qu'ils fleurissent un mois avant les autres especes ; mais ils sont fort délicats & périssent souvent en hiver par l'humidité & la gelée. *Bradley & Miller* ont trouvé qu'on pouvoit assez commodément diviser le genre des œillets en cinq ordres, qu'ils distinguent par les noms d'*œillets piquetés*, de *dames-peintes*, de *bizarres*, d'*étincelans* & de *flambés*. Les piquetés ont le fond blanc & sont tachetés de rouge ; les dames-peintes ont les pétales blancs en dessous & tachetés de rouge en dessus. Les bizarres sont rayés & diversifiés de quatre couleurs. Les étincelans ne sont que de deux couleurs, mais toujours par raies. Enfin les flambés ont un fond rouge, toujours rayé de noir ou de brun très-foncé : aujourd'hui nos Auteurs y ajouteroient les *œillets jaunes* & les *œillets de plume*.

Un œillet pour être parfait doit avoir les panaches bien opposés à la couleur dominante, & nullement confondus avec elle. Ces panaches doivent s'étendre sans interruption, depuis la racine des feuilles jusqu'à leur extrémité. Les gros panaches, par quart ou par moitié, sont plus beaux que les petits. Un bel œillet doit avoir trois pouces de large & neuf ou dix de tour : ceux qui en ont quatorze sont trop sujets à crever. L'œillet doit se terminer en formant une houpe ronde ; il ne

doit pas avoir une trop grande quantité de mouchetures, ni de dentelles, qui le brouillent & le hérissent, & les feuilles ne doivent point s'allonger en pointe.

Culture des Œillets.

On les peut élever de graines, de marcottes & d'œillets : mais on les multiplie plus souvent par les marcottes que l'on sépare des pieds, que par la graine : car les fleurs qui viennent sur les pieds élevés de graine, deviennent sauvages, & donnent des fleurs communément plus petites, variées, mais toujours moins odorantes & simples, quoique la semence ait été tirée d'œillets à fleur double.

La terre qu'on donne aux œillets, doit être réglée sur l'espèce dont ils sont : les *violetts*, les *pourpres*, les *rouges*, les *piquetés*, demandent une terre composée d'un tiers de sable noir, qui se trouve sur le bord des eaux ; l'autre tiers, moitié de terreau de cheval & moitié de terreau de vache, bien pourris, & un tiers de terre douce & moëlleuse, le tout mêlé, passé à la claie & au crible quand on veut les emporter ; les *incarnats* veulent une terre composée moitié de terreau bien pourri, moitié de sable noir ou de terre taupinière. La marcotte des œillets dure depuis le 20 Juillet jusqu'au mois d'Août : elle se fait au milieu du nœud, près de la racine. Dans l'hiver il faut les garantir du froid, au moyen des paillassons ou de la serre ; arroser au besoin, & les éloigner des murailles, afin que l'air circule autour d'eux également. Il faut encore ménager les feuilles, soutenir les tiges avec des baguettes, & les y attacher avec des fils ; ôter les nœuds du dard & du pied, afin que le maître bouton réussisse ; faire la guerre aux poux verts, aux pucerons, aux chenilles, & particulièrement aux perce-oreilles, qui ruinent cette fleur. Les soins de la culture relient beaucoup la beauté & les grâces que les œillets ont reçu de la nature. On récolte la graine à la fin de Septembre, &

on la sème à la fin de Mars. On peut consulter *Bradley & Miller* sur la culture des œillets.

Propriétés des Œillets.

L'odeur des œillets est subtile, pénétrante & d'une odeur de girofle très-agréable : on les recommande, sur-tout ceux dont la couleur est d'un beau rouge pourpré, dans toutes les maladies de la tête & du cœur, mais sur-tout dans les maladies malignes & pestilentielles. Quelques-uns vantent le suc de cette plante entière comme propre à résister au venin. On prépare dans les boutiques un sirop, *sirupus de tunica*, une conserve, un vinaigre, une poudre & une eau distillée d'œillets : l'eau excite les sueurs; le vinaigre d'œillets rouges a une saveur & une odeur agréables. Dans les temps de peste, on en imbibe des linges qu'on flaire, & dont on frotte les tempes : on en prend aussi deux cuillerées le matin. La conserve & le sirop d'œillet sont estimés en Médecine comme de grands cordiaux : on fait aussi un ratafiat d'œillet domestique très-agréable avec l'eau-de-vie, le sucre & un peu de cannelle.

ŒILLET-DE-DIEU ou **PASSE-FLEUR**, *lychnis*.
Plante dont on distingue deux especes principales ; l'une cultivée & l'autre sauvage.

1°. La **PASSE-FLEUR** **CULTIVÉE**, *lychnis vulgaris*.
On cultive cette plante dans les jardins : sa racine est fibreuse, & pousse des tiges hautes d'un pied & demi, droites, rameuses & cotonnées : ses feuilles sont longues de trois ou quatre doigts, larges d'un doigt, pointues, lanugineuses & molles : ses fleurs sont composées de cinq feuilles disposées en œillet, garnies vers leur centre de deux ou trois pointes qui, jointes à celles des autres feuilles, forment une couronne au milieu de cette fleur : sa couleur est variée quelquefois d'un rouge enflammé, d'autres fois d'un rouge clair ou incarnat, ou blanche. A cette fleur passée succede

un fruit de figure conique qui s'ouvre par la pointe, & prend souvent la figure d'un pot : il contient deux semences arrondies.

2°. La PASSE-FLEUR SAUVAGE, *lychnis sylvestris, alba simplex*. Lémucy dit que sa racine est longue de trois pieds, grosse quelquefois comme le poignet, blanche, fendue ; & plongée profondément en terre, d'un goût âcre & amer. Les autres parties de la plante ressemblent assez à celles de l'espece précédente : elle croît dans les champs proche des haies.

Le suc de ces plantes aspiré par les narines excite l'éternument : leurs semences prises au poids de deux scrupules dans du vin, conviennent pour la piqûre du scorpion. La graine de *lychnis*, suivant *Dioscoride*, étoit autrefois en usage contre les morsures venimeuses des serpens ; aujourd'hui on ne la voit gueres recherchée que par les moineaux, & sur-tout par les chardonnerets.

ŒILLET FRANGÉ ou la MIGNARDISE, *diosanthos*, est une espece d'œillet sauvage simple, dont les fleurs sont petites & découpées comme la barbe d'une plume, de couleur blanche ou incarnate ; & comme elle représente par la finesse de ses découpures les franges ou effilures du linge qu'on porte dans le deuil, on l'a nommée effilée : ses fleurs sont propres à résister au venin.

ŒILLET-D'INDE, *tagetes*. Plante de genre & de classe entièrement différens de l'œillet, & dont on distingue deux especes principales.

1°. Le GRAND ŒILLET D'INDE, *caryophyllus Indicus major*. Sa racine est fort fibreuse ; elle pousse une tige haute d'environ trois pieds, grosse comme le pouce, nouée, rameuse, pleine de moëlle : ses feuilles ressemblent à celles de la tanaïsie ; leurs bords sont tiquetés de points transparens qui sont des glandes vésiculaires : ses fleurs naissent seules aux sommets, belles, garnies, radiées, rondes & quelquefois grosses comme le poing : elles sont, dit M. *Deleuze*, composées d'un disque de fleurons & d'un petit nombre de demi-fleurons por-

tés sur un placenta ras, & soutenus par un calice d'une seule piece en godet a cinq pointes. A ces fleurs succedent des semences rondes, couronnées de pointes inégales & noirâtres.

2°. Le PETIT ŒILLET D'INDE, *caryophyllus Indicus minor*. Sa racine est courte & fibrée; elle jette des tiges hautes d'un pied, moëlleuses : elle ressemble pour le reste à l'espece précédente.

On cultive les œillets d'Inde dans les jardins, à cause de la beauté de leur fleur. On distingue plusieurs variétés du grand œillet d'Inde ; il y en a dont les fleurs sont d'un jaune pâle ou de soufre, d'autres de couleur orangée : il y en a même à fleurs blanches ; toutes ces variétés sont ou simples ou doubles, & elles ont une odeur peu agréable ; elles commencent à s'épanouir vers le mois de Juillet, & durent jusqu'aux gelées. Le grand œillet d'Inde vient originairement du Mexique : nous l'avons naturalisé dans ce Royaume. Dès le mois de Mai le petit œillet d'Inde commence à donner des fleurs jaunes veloutées, mêlées de roux & de couleur safranée ; ces fleurs durent pendant tout l'été, & leur odeur n'est pas plus agreable que celle du grand œillet d'Inde.

Les Fleuristes cultivent depuis peu une nouvelle espece d'œiller d'Inde dont l'odeur est agréable.

L'œillet d'Inde se multiplie de graine ; on la sème sur une couche tempérée, & on la transplante quand elle a acquis un peu de force, elle se plaît dans presque tous les terrains ; quand on veut la conserver pour l'hiver, il faut l'abriter de la gelée. Les Auteurs sont peu d'accord sur les vertus médicinales de cette espece d'œillet. *Hernandez*, dans son Histoire des Plantes du Mexique, dit que le suc ou la décoction des feuilles provoque l'urine, la semence, les menstrues & les sueurs. *Dodonée* au contraire prétend que l'œillet d'Inde est un poison : il en cite plusieurs exemples. En attendant que cette contestation soit décidée, il vaut mieux ne point mâcher ni avaler les feuilles de cette plante

qui, employée extérieurement, est bonne pour déterger & pour résoudre.

ÆILLET DE MER. Espece d'*astroïce* ou de production à polypier. Ce corps marin & organisé est creusé par des sillons ondoians ou feuilletés, & a en général la figure d'un œillet qui seroit comprimé & épanoui. Voyez MADRÉPORE.

ÆILLETON. Voyez à l'article PLANTE. Quand on détache avec la main les œilletons de l'œillet & de l'oreille d'ours, & qu'on les replante dans les pots, cela s'appelle *œilletonner*.

ÆNANTHE ou FILIPENDULE AQUATIQUE ou PERSIL DE MARAIS, *œnanthe*, plante dont on distingue deux especes principales qu'il faut bien se garder de confondre ensemble.

1°. L'ÆNANTHE A FEUILLE D'ACHE, *œnanthe apiifolio*. Ses racines sont des especes de navets noirs en dehors, blancs en dedans, suspendus par des fibres longues, s'étendant plus en large qu'elles ne pénètrent avant dans la terre : elles ont un goût de panais. Ses feuilles sont d'abord larges, répandues à terre, & semblables à celles du persil ; ensuite elles prennent la forme de celles de la queue de pourceau. Il s'élève d'entre-elles plusieurs tiges hautes de deux pieds, rameuses, cannelées : ses fleurs qui paroissent pendant l'été, sont disposées en ombelles, composées chacune de cinq feuilles rangées en fleur de lys, de couleur blanche tirant sur le purpurin. Elles sont succédées par des semences jointes deux à deux, oblongues & cannelées. M. Deleuze observe que les fleurs de la circonférence de l'ombelle sont stériles : chaque graine est à cinq angles, couronnée d'un petit calice à cinq pointes, & du pistil. Les ombelles particulières sont garnies à leur base d'une fraise de feuilles. Cette plante croît aux lieux marécageux : on la cultive aussi dans les jardins des Curieux. Sa racine qui ressemble un peu à celle de la filipendule, est

apéritive, dissipe les vents & appaise les douleurs des hémorroïdes.

2°. L'ÆNANTHE A FEUILLE DE CERFEUIL, *enanthe charophylli foliis aut cicuta facie, succo viroso, croceo.* Cette plante qui ne croît gueres que dans les pays froids & septentrionaux, le long des ruisseaux en Angleterre, en Irlande & en Hollande, a beaucoup de rapport & de ressemblance avec la ciguë, même pour les propriétés. Ses racines sont des navets, comme celles de l'asphodèle, blanches, attachées immédiatement à leur tête, sans aucunes fibres, remplis du même suc que la plante. Il sort de la racine plusieurs tiges hautes d'environ trois pieds, éparfes, rondes, rameuses, portant des feuilles assez semblables à celles du cerfeuil, vertes brunâtres, d'un goût âcre & dégoûtant, remplies d'abord d'un suc laiteux, mais qui jaunit ensuite & devient virulent, puant, venimeux & ulcérant. Ses fleurs sont disposées en ombelles comme celles de la ciguë, composées de plusieurs feuilles rangées en rose ou en fleur de lys : elles sont succédées par de petits fruits, composées de deux semences oblongues & cannelées.

Cette espece d'ænanthe, appelée dans le pays de Galles *racine à cinq doigts*, & dans la Province de Cumberland, *langue morte*, est un poison corrosif, dangereux. Il cause dans le ventricule une ardeur très-douloureuse ; il trouble la vue & l'esprit, resserre les mâchoires, excite des hoquets & des efforts inutiles de vomir, des hémorragies par les oreilles, une tension considérable vers la region de l'estomac, & il en cautérise la tunique nerveuse. Les antidotes ou remèdes à ce poison consistent à boire beaucoup d'huile, de graisse ou de beurre fondu, de lait, & d'autres liqueurs onctueuses qui puissent adoucir le suc rongéant de cette plante, & l'évacuer par haut & par bas. La saignée est encore utile en pareil cas. Dix-sept prisonniers François dans la guerre de 1744 eurent la liberté de se promener à Pembroke & aux environs ;

ayant rencontré une grande quantité de cette plante forte, qu'ils prirent pour du céleri sauvage, la cueillirent avec les racines, la laverent & en mangerent sur le champ & en petite quantité la racine avec du pain & du beurre; deux en moururent, & les autres éprouverent une partie des symptômes annoncés ci-dessus. M. *Haller* dit que c'est de l'œnanthe dont parle *Stalpaartwander Wiel*, & que M. *Méad* a pris pour de la ciguë aquatique de *Wepfer*. C'est la même plante encore qui a été funeste à quelques soldats François en Corse, & qui pourroit bien être l'herbe *sardoa* des Anciens.

Des Naturalistes ont aussi donné le nom d'œnanthe à plusieurs oiseaux, tels que le *cul-blanc*, le *traquet*, &c. Voyez ces mots.

ÆSIPE ou SUINT. Voyez au mot LAINE.

ÆSTRE, *æstrus*. Genre d'insecte diptere, c'est-à-dire à deux ailes, dont les antennes sétacées, courtes & fort petites, naissent d'une grosse base qui représente un bouton rond. Au lieu de bouche ce petit animal a trois points enfoncés qui lui servent probablement de suçoirs pour tirer quelque peu de nourriture liquide. Peut-être que l'æstre devenu insecte parfait, n'a plus besoin de nourriture; cette propriété lui seroit commune avec plusieurs autres insectes.

Les larves de l'æstre ressemblent à des especes de vers courts. On remarque à leur partie postérieure deux grands stigmates. Ces larves varient de figure suivant les différens endroits où elles vivent; on les rencontre tantôt dans le fondement des chevaux, tantôt dans les cavités du nez des bœufs & des moutons, quelquefois sous la peau des bœufs. Voyez à l'article VERS DES TUMEURS DES BÊTES A CORNES, & à l'article TAON. A l'égard de l'æstre aquatique; Voyez MOUCHE A CORSELET ARMÉ. Voyez aussi MOUCHES DES INTESTINS DES CHEVAUX, MOUCHE DE LA GORGE DU CERF, MOUCHE DU NEZ DES MOUTONS.

ÆUF,

ŒUF, *ovum*. Ce nom se donne à la substance que pondent les femelles des oiseaux, des poissons, des lézards, de la plupart des serpens & des insectes ; l'on dit ordinairement œuf de poule, œuf de tortue, œuf de carpe, œuf de foutmi, œuf de serpent, œuf de etocodile, &c. Tous les animaux ovipares produisent une substance semblable ; mais les uns couvent leurs œufs fécondés dans le sein de la mere, & les font éclore par la chaleur de l'incubation ; tels sont les oiseaux : d'autres les déposent au fond des eaux pour être ensuite vivifiés par les mâles & perfectionnés dans ce même élément ; tels sont les poissons proprement dits : d'autres enfin mettent bas leurs œufs, fécondés dans le sein de la mere, dans un lieu, où quand ils viennent à éclore par la chaleur de l'atmosphère, ils trouvent à se nourrir : tels sont la plupart des insectes qui naissent reptiles, & finissent par être volatiles ; tels sont encore les lézards, les tortues & la plupart des serpens. On appelle ovaire, la partie de la femelle dans laquelle l'œuf se forme. Tous les animaux ovipares peuvent pondre, ou frayer & couver (un œuf proprement dit est ce total de quoi l'animal se forme) ; mais ces œufs ne produiront rien s'ils ne sont fécondés par l'approche plus ou moins immédiate du mâle. C'est ainsi que la poulette met bas communément des œufs stériles ; souvent des poulettes en font de petits qui n'ont point de jaune, & que le vulgaire superstitieux ou ignorant amateur du merveilleux & par préjugé d'éducation, attribue faussement au coq. Ces œufs se nomment *œufs blancs* ; étant couvés ils ne produisent rien. Voyez à l'article **COQ** l'extrait d'un *Mémoire de M. de la Peyronie imprimé dans l'Histoire de l'Académie des Sciences, année 1710, sous le Titre d'Observations sur les œufs de poule sans jaune, que l'on appelle vulgairement œufs de coq.*

Il y a des poules qui pondent quelquefois des œufs sans écaille ou coque ; cela leur vient probablement, ou d'une maladie, ou par une grande fécondité, ou

d'être trop grasses ; il en est peut être de même pour les gros œufs qui ont deux blancs & deux jaunes, *ova gemellifica*. On a cependant observé qu'ils sont ordinairement le fruit des poules jeunes, vigoureuses & lascives. Les jaunes sont toujours nus dans l'ovaire & dans les trompes, le blanc & la coque ne se forment jamais que dans la matrice ; de pareils œufs jumeaux & formés sont distincts & séparés dans l'ovaire, & dans le conduit des œufs ; mais parvenus à l'utérus, ils commencent par jaunir & sont ensuite enveloppés par le blanc & par la même coque. En pourroit-on dire autant de ces œufs qui contiennent un autre œuf, *ovum in ovo*, ayant également la coque ? On nomme les œufs sans coque ou simplement recouverts d'une membrane, *œufs hardés* (on tenteroit inutilement de faire couver un tel œuf) & *œuf nain*, *ovum centeninum*, le petit & dernier œuf que la poule pond de la saison. Il est aussi sans jaune. M. *Wolff* a montré aux Membres de l'Académie des Sciences de Pétersbourg un œuf simple, contenant dans un seul blanc & un seul jaune deux embryons développés par six jours d'incubation ; ce phénomène mérite une place parmi les faits les plus rares.

Pour compléter l'histoire de l'œuf, *Voyez l'article INSECTE, celui de POISSON & celui d'OISEAU*. On verra dans ce dernier ce que contient l'œuf, & la manière dont le petit s'y forme & en sort. Quelques Auteurs, & même le plus grand nombre des Modernes, pensent que tous les animaux & les hommes même sont produits *ab ovo*. Ce que les Anciens appelloient *testicules* chez les femmes, porte aujourd'hui le nom d'*ovaire*. On trouve les ovaires dans les filles, & divers Auteurs citent des femmes accouchées d'une quantité d'œufs plus ou moins considérable ; chacun de ces œufs est ordinairement de la grosseur d'un pois, il est fécondé, organisé & animé lorsqu'il est encore dans la femme. *Voyez l'article HOMME*.

Nous invitons instamment nos Lecteurs à consulter

les *Confidérations sur les corps organisés & la Contem-
plation de la Nature*, ils y trouveront l'esquille la
plus sublime, la plus profonde sur la manière dont on
peut concevoir la nutrition & l'accroissement des ger-
mes avant la fécondation dans l'hypothèse de l'emboî-
tement. Ces ouvrages savans & immortels du célèbre
M. *Bonnet* de Geneve, sont aujourd'hui dans les mains
de tout le monde, & exigent des plus savans Physiciens,
Naturalistes, Philosophes &c. la plus grande attention
& les méditations les plus profondes : je ne peux trop
le dire, ces ouvrages font honneur au génie de M.
Bonnet : s'ils effrayent l'imagination, ils élèvent l'ame,
étendent la pensée, offrent & crayonnent à l'enten-
dement des vues vastes & des hautes idées de la puis-
sance & de l'intelligence de l'Auteur qui a présidé à la
construction des êtres organisés : en un mot ces ouvra-
ges ne sont point susceptibles d'extrait. Parmi les pois-
sons, il y en a dont les œufs sont venimeux, ou du
moins qui purgent violemment : tels sont ceux du bro-
chet, du barbeau, &c. Chez les oiseaux les œufs des
premières pontes sont moins gros que ceux de la se-
conde & de la troisième.

On appelle *œufs frais*, ceux qui sont récemment
pondus, & même tous ceux qui n'ont point encore
perdu cette partie qu'on nomme le *lait* & qu'on
trouve d'abord en les ouvrant, quand ils ne sont point
trop cuits. Non-seulement c'est une chose curieuse de
conserver frais par leurs qualités des œufs qui sont
vieux par le temps; mais il y a un avantage réel à se
procurer toujours en bon état un aliment qui devient
souvent équivoque quand il est gardé. Dans les voyages
de mer, & dans les saisons où les poules ne pondent que
très-rarement, c'est une véritable ressource qu'une pro-
vision d'œufs qui sont aussi bons que s'ils étoient nouvel-
lement pondus. On fait que l'œuf exposé à l'air s'y cor-
rompt par le laps du temps. Sous la machine pneuma-
tique il se conserve sans se gâter. D'après ces principes
connus, feu M. de *Réaumur* nous a offert un moyen

fort simple, facile & très-sûr : il a conseillé de boucher les pores de la coquille de l'œuf avec un enduit indissoluble à l'eau, tel que deux ou trois couches de vernis le plus commun, ou une légère couverture de graisse de mouton, ou d'huile, ou de cire liquéfiée. On a l'expérience qu'un œuf ainsi préparé & gardé six mois, fait encore le lait, & n'a pas le moindre mauvais goût. Cependant quand on veut les conserver plus sûrement & plus long-temps, il faut choisir des œufs qui n'ayent point été fécondés, autrement le germe étouffé sous le vernis ne manquera pas d'en corrompre une partie. Ces œufs vernis n'ont pas seulement l'avantage de se conserver bons, pour être mangés comme frais ; ils ont encore celui de pouvoir être couvés en toute sûreté, pourvu qu'on n'attende pas au-delà de six semaines ; en pareil cas l'on ôte le vernis qui est sur la coque de l'œuf fécondé : ceci nous offre encore un moyen d'élever des oiseaux étrangers qu'on ne peut transporter vivans qu'avec beaucoup d'embaras, & qui pour l'ordinaire ne s'accouplent point hors de leur pays. Ces différentes manières d'interdire la transpiration & l'accès de l'air extérieur dans les œufs & dans tous les corps que l'on veut préserver de corruption ou d'altération, expliquent en même-temps la cause qui auroit fait conserver pendant trois cents ans trois œufs dans un mur d'Eglise dans le Milanez, & qu'on a trouvés après ce temps très-bons. En effet, un de ces œufs ouvert à l'instant n'avoit rien perdu de sa fraîcheur, odeur & saveur. Les deux autres ouverts huit jours après, commençoient à se gâter. Les Paysans se contentent de conserver leurs œufs dans de la sciure de bois, du son, de la cendre bien pressée dans un tonneau. Ils savent aussi que tout œuf vieux offre une cavité intérieure quand il est cuit, & que ce vide est la mesure de la quantité du liquide qui a transpiré au travers de la coque ; ainsi un œuf frais doit être plein, ce qu'on reconnoît en le plaçant entre une lumière & l'œil. Un œuf cuit pour être salutaire, doit être ni glai-

reux, ni dur, mais d'une substance molle & humide, comme le dit par ce vers, l'École de Salerne :

Si sumas ovum, molle sit atque novum.

M *Bourgeois* rapporte un fait singulier par rapport à la conservation des œufs de poule, & dont il est difficile de donner une raison physique satisfaisante : c'est que les œufs pondus pendant le courant du mois d'Août, se conservent beaucoup mieux & ne se corrompent pas comme ceux pondus dans les autres mois de l'année : cependant de tous les mois c'est celui d'Août où les substances animales & même les végétales tendent plutôt & plus facilement à la corruption. Les Paysannes de la Suisse conservent presque tous leurs œufs du mois d'Août, pour les vendre pendant l'hiver dans les foires & les marchés ; parce qu'ils sont beaucoup plus rares & plus chers. Quoique ces œufs ne soient pas aussi bons que les œufs frais, il est cependant rare qu'on en trouve de corrompus, & qu'on ne puisse employer aux usages de la cuisine.

Entre les animaux ovipates, il y en a qui, au sortir de l'œuf, se trouvent sous leur forme parfaite : ils ne la quitteront plus tant qu'ils vivront : tels sont la plupart des poissons & des amphibiens cuirassés, les limaçons qui sortent de l'œuf avec une petite maison sur le dos, les araignées qui changent de peau, ainsi que les crustacés & les amphibiens ; d'autres passent par différents états, tels que les insectes qui se métamorphosent ; la grenouille qui a d'abord une queue sans pied, & ensuite des pieds sans queue. Les oiseaux sortent de l'œuf avec une sorte de duvet, mais bientôt ils acquièrent des plumes qui les garantissent du froid, de l'humidité, & leur servent à voler. Consultez le *Nouvel Art de faire éclore en toutes saisons des œufs d'oiseaux domestiques* à la suite de l'article COQ.

Les œufs diffèrent entr'eux par le volume, par la dureté de la coque & la marbrure de cette enveloppe, dont le fond de la couleur est ou blanc, ou d'un bleu

verdâtre, les taches sont ou noirâtres ou roussâtres : ils différent aussi par la forme & par le goût de leur substance intérieure. Les œufs de serpent sont ronds, ceux d'autruche sont oblongs, également gros ou pyramidaux par les extrémités : ceux de poule ont un bout plus conique que l'autre ; enfin il y en a de longs & ronds comme un cylindre. Certains œufs d'insectes sont aigretés, ou bien ornés d'une espèce de couronne de poils. Ceux des poissons se couvrent d'une espèce de blanc, *albumen*, pour les garantir de l'eau lorsqu'ils sont hors du corps de la mère.

ŒUF COQUILLE. On donne ce nom à un testacée du genre des porcelaines : ceux qui sont épais ont la lèvre extérieure renflée & dentée, & le dedans orangé. Ceux qui sont minces & fragiles, sont *papyracés*.

ŒUF MARIN. Nom donné par quelques-uns à une espèce particulière d'oursin, *brissus*. Voyez à l'article OURSIN.

ŒUF DE SERPENT ou ŒUF DES DRUIDES. La superstition de ces Prêtres Gaulois les portoit à dire que les œufs de serpent étoient formés de la propre bave de ces animaux. Voyez à l'article SERPENT. Boèce de Boot a donné le nom d'*œuf de serpent*, ou d'*œuf de mer* à des *échinites* ou oursins pétrifiés. Voyez OURSIN.

ŒUFS DE MER, *carnumi*. Voyez MICROSCOME.

ŒUFS DE PIERRE ou PIERRE OVAIRE. Nom que l'on donne à une pierre composée de petits grains gros comme des têtes d'épingles. Voyez CENCHRITES, MÉCONITES & PISOLITES, & sur tout le mot OOLITHES.

Il y a des Auteurs qui ont aussi donné le nom d'*œufs de pierre* à un oursin fossile. Voyez ÉCHINITES.

ŒUFS DE VACHE & DE CHAMOIS. Voyez ÉGAGROPILE.

OFFE, est une espèce de jonc qu'on apporte d'Alicante en Espagne, & qu'on emploie beaucoup dans

nos provinces méridionales, sur-tout à faire des filets pour la pêche. Voyez à l'article JONC.

OIE. Voyez OYE.

OIGNON ou OGNON, *cepa*, est une plante potagere, bulbifere, & généralement connue : son nom est commun à la plante & au fruit ; la racine est bulbeuse, de différentes couleurs & figures, suivant l'espece. L'oignon est rempli d'un suc subtil & très-âcre, qui pique les yeux & les fait pleurer ; ses feuilles sont fistuleuses : cette plante ne fleurit qu'à la seconde année ; elle porte à son sommet une tête de la grosseur du poing, composée de fleurs en lys : à ces fleurs succèdent des fruits arrondis, partagés en trois loges qui contiennent la graine.

Outre les treize especes d'oignons que compte M. de Tournefort, il s'y trouve encore d'autres variétés en couleur, en grosseur, en forme, que produit l'art de la culture. L'espece la plus commune dans nos jardins est l'oignon blanc ou rouge, *cepa vulgaris, floribus & tunicis candidis vel purpurascens*. L'oignon blanc d'Espagne est l'oignon doux par excellence, *cepa Africana maxima bulbâ lignariâ dulci*. L'oignon de Strasbourg est plus amer & se conserve plus longtemps : mais aucun oignon d'Europe n'approche de la douceur, du goût agréable & du parfum léger des oignons d'Égypte.

Tout le monde fait les usages des oignons ; les blancs sont plus doux & plus estimés que les rouges. Leurs vertus pour la santé sont très-remarquables : ils sont pectoraux & apéritifs, & souverains dans plusieurs maladies. Dans la dernière peste de Marseille, on s'en est servi avec le plus grand succès pour guérir les pestiférés : on donnoit au malade le suc exprimé d'un oignon dont on avoit ôté le cœur, à la place duquel on substituoit un peu de thériaque, & qu'on faisoit cuire ensuite au four : le malade qui l'avoit mangé, suoit abondamment & étoit guéri ; on appliquoit aussi sur le bubon un semblable oignon. (M. Bourgeois craint

qu'un tel remede n'augmente la fonte, la dissolution & la putréfaction des humeurs qu'on doit, dit-il, plutôt chercher à prévenir. C'est dans cette vue que les bons Praticiens modernes se servent presque uniquement des acides minéraux & végétaux, & du quinquina dans les fièvres malignes & pestilentielle). On prétend qu'un oignon pelé, assaisonné de miel & de sel, est un souverain remede pour la morsure des chiens enragés : son jus exprimé, dont on imbibe un peu de coton, mis dans les oreilles, en arrête les bruiffemens ou tintemens. L'oignon cru ou cuit sous la cendre, & même dans les alimens, est selon M. *Bourgeois*, un excellent remede contre l'hydropisie : il ouvre les obstructions, il rétablit la circulation de la lympe arrêtée dans le tissu cellulaire, & procure une copieuse évacuation par les urines. Il produit presque le même effet que l'oignon de scille, qui est si utile dans cette maladie.

La CIBOULE, *cepa fissilis*, a à peu-près les mêmes qualités & propriétés que l'échalote, voyez ce mot : elle en differe par la grandeur, mais elle lui ressemble par la fleur : on peut substituer l'un au défaut de l'autre : ils demandent tous les deux la même culture. On coupe les feuilles de la ciboule menu & on les mêle crues dans la salade & dans les viandes salées pour leur donner du haut goût : mais ces feuilles se digerent difficilement ; elles rendent l'haleine mauvaise & produisent des rapports désagréables.

Les oignons ne viennent que de graine ; ils aiment une terre bien ameublie, mais plutôt maigre que grasse, & même un peu sablonneuse : si on les plante dans une terre bien fumée & humide, ils poussent, dit M. *Bourgeois*, beaucoup en feuilles, & la racine ou la bulbe reste petite. Selon cet Observateur, pour avoir de beaux & gros oignons, il ne faut point mettre de fumier dans la couche où on les plante, mais il faut la couvrir avec de la fiente de poulailler. Lorsqu'ils sont devenus grands & qu'ils ne profitent plus,

on en foule les montans avec le pied, afin qu'ils deviennent plus beaux. Voyez le *Journal Economique*, Janvier 1758.

Les Fleuristes donnent le nom de *caïeux* (*soboles*) à de petits oignons de fleurs, qui naissent autour des gros, & qui se conservent long-temps hors de terre pour y être repiqués quand on veut; ils se fortifient quand ils restent trois ans de suite en terre, & ils portent dans l'année qu'on les replante. Lorsque l'on tire les oignons tous les ans, les *caïeux* ne sont point assez forts; il faut les mettre dans une planche en pépinière, dont on leve de temps en temps des oignons qui sont en état de fleurir. Les *caïeux* dans les anémones changent de nom, ils s'appellent *pattes*: dans les renoncules ce sont des *griffes*. Les *caïeux* conservent seuls les plus belles espèces de fleurs, sans dégénérer, Voyez à l'article FLEURS.

OIGNON MARIN ou DE SCILLE. Voyez SCILLE.

OIGNON MUSQUÉ, *muscari*, est une plante que l'on cultive dans les jardins des Fleuristes: l'on en distingue plusieurs espèces, qui diffèrent par la couleur de leurs fleurs, ou par la largeur de leurs feuilles, ou parce qu'elles sont sauvages. M. de Tournefort a fait une différence de ce genre de plante d'avec la jacinthe, par la fleur, qui dans le *muscari* est un grelot, c'est-à-dire, une cloche rétrécie par l'ouverture, au lieu que celle de la jacinthe est fort évasée. La racine de l'oignon musqué est une grosse bulbe, couverte de plusieurs tuniques, d'un goût amer, garni en dessous de quelques fibres longues & grosses; cette racine est vomitive: elle pousse cinq à six feuilles cannelées & couchées à terre; il sort d'entr'elles une grosse tige, haute d'un demi-pied, revêtue, dans le milieu de sa longueur, de fleurs en grelots, crenelées, d'un vert bleuâtre, ou purpurines d'abord, ensuite jaunâtres & aromatiques, comme musquées: à ses fleurs succèdent des fruits triangulaires, qui renferment, dans trois

loges, des semences grosses comme des orobes, ronds & noirs. *Voyez* MOUSSE GRECQUE.

OISEAU, *avis*, est un animal bipede, couvert de plumes, qui a des ailes & un bec de substance de corne, &c. Sa femelle est ovipare : ses plumes sont renversées en arriere, & couchées les unes sur les autres dans un ordre régulier : son corps n'est ni extrêmement massif, ni également épais par-tout, mais bien disposé pour le vol, aigu par devant, grossissant peu-à-peu ; par-là il est plus propre à fendre l'air. Tous les oiseaux viennent d'œufs : leur maniere de vivre, la variété de leurs couleurs suivant les saisons, leur chant, leur différentes figures & grandeurs, tout mérite l'attention du Philosophe, & pique la curiosité de l'homme qui cherche à s'instruire. Nous en tracerons quelques esquisses dans le tableau raccourci que nous nous proposons d'en donner ici d'après les Naturalistes qui en ont traité.

Tous ceux qui, depuis *Aristote & Pline* jusqu'à *MM. Linneus, Klein & Briffon*, ont écrit sur la nature des oiseaux, les ont divisés en *terrestres & en aquatiques*, puis en *oiseaux domestiques*, en *passagers*, en *oiseaux des bois*, *oiseaux de riviere*, *oiseaux de nuit*, & en *oiseaux de proie*. Ils ont marqué, dans les différentes classes qu'ils en ont faites, ce qui les distingue les uns des autres, soit par les plumes, le bec, les ongles, soit par la tête, le cou, les ailes, les cuisses, les jambes & les pieds.

On peut réduire les oiseaux à six ordres principaux.

1°. Ceux du *genre corbin*, c'est-à-dire, qui ont le bec courbé, fort, & les ongles crochus ; tels sont les oiseaux de proie qui sont carnivores, c'est à dire, qui vivent de rapine ou de chair, qui tiennent leur proie dans une patte, & qui la déchirent & la mangent étant appuyés sur une jambe, comme les aigles, le faucon, les chat-huants, le duc, le milan, le lanier, le hobereau, le condor, le vautour, l'épervier, le coucou, même les perroquets & les pies-grièches, &c. cepen-

dant ceux-ci vivent plus communément de fruit que de chair. Nous disons que le bec des oiseaux de proie est assez fort pour dépecer les chairs ; les serres ne sont pas moins propres à déchirer & à porter la proie ; leurs cuisses sont très-robustes, ils ont une vue perçante & subtile pour épier de loin. On distingue ces oiseaux en *diurnes* ou *oiseaux de jour*, & en *nocturnes* ou *oiseaux de nuit*. On connoît les oiseaux de rapine, sur-tout les diurnes, par leur tête & leur cou court, par leur bec & leurs ongles crochus, par leur langue large, épaisse & charnue comme celle de l'homme. Les *oiseaux de proie nocturnes*, qui ne volent que la nuit pour butiner, ont la tête grosse & faite à-peu-près comme celle des chats ; tels sont les hiboux cornus ou chant-huants, la frésaie, le faucon de nuit, la chevêche, &c. Les oiseaux de nuit ont les doigts irréguliers, car le dernier n'est pas, à proprement parler, un doigt de devant, il est placé de côté & peut se tourner en arrière ; ces oiseaux l'alongent pour prendre leur proie, c'est ce qui fait que la plupart des oiseaux de nuit semblent avoir deux doigts devant & deux derrière : ces oiseaux ont une membrane calleuse que les Naturalistes nomment *céra*, & qui fait le tour de la base du bec.

Presque tous ces oiseaux vivent solitaires, ne s'attrouperent point, multiplient peu, & ne produisent guere que deux petits à la fois ; ils sont très-garnis de plumes, & vivent plus long-temps que les autres espèces d'oiseaux : comme les repas de ces oiseaux ne sont pas toujours assurés, la nature leur a donné la faculté de souffrir long-temps la faim. Dans ce genre d'oiseaux, les femelles sont plus grandes que les mâles, d'un plus beau plumage, plus fortes, plus courageuses, & plus féroces, parce qu'elles ont seules soin de leurs petits ; les mâles étant d'un tiers moins grands sont appelés *Tiercelets*, *tercellini*, *quasi tertiarü*. Ces oiseaux sont non-seulement les tyrans des airs, ils chassent aussi dans les plaines. On divise les *oiseaux de rapine diurnes* en grands & en petits : les grands sont les aigles

& les vautours ; leur caractère est si féroce , si indomptable , qu'on ne peut les dresser pour la fauconnerie. Les petits oiseaux de proie diurnes , sont encore considérés comme poltrons , tels que le milan , ou comme courageux & de haut vol , tels que l'autour , l'épervier , le gerfault & l'émerillon ; ceux de bas vol , sont le faucon , le lanier , le hobereau & le sacre. Voyez , pour l'histoire & la maniere de dresser ces oiseaux à la chasse du vol , au mot FAUCON.

Le second ordre comprend les *oiseaux à bec de pic* , tels que les corbeaux , les corneilles , les pies , les pics , le geai , la huppe , le loriot , l'étourneau , les merles , &c. Quelques-uns de cette famille ont le bec un peu oblong , fort & gros ; on les appelle *demi-oiseaux de proie* , ou *demi-rapaces*. Ces oiseaux fréquentent indifféremment les pâtis , les guérets , les taillis , de même que les prairies & les rivages : ils vivent de fourmis , de mouchérons , de fruits & de graines.

Le troisieme ordre contient les *oiseaux* qui fréquentent les bords des eaux douces , les lieux marécageux , & les rivages de la mer , qui volent autour de cet élément pour y trouver du poisson dont ils font leur nourriture , & qui cependant ne nagent pas ; ils ont les pieds fendus (*fissipedes*) , les jambes & les cuisses fort longues (*imantopedes*) , un bec long & pointu (*scolopaces*) ; ils n'ont point de plumes au dessous des genoux , afin d'entrer plus facilement dans les eaux bourbeuses ; tels sont les hérons , la grue , le flamand , le butor , la cigogne , le courlis , &c. Quelques-uns de cette famille sont haut-montés sur leurs jambes & ont le bec court , comme le vanneau , le chevalier , le pluvier , &c. Souvent ces oiseaux se tiennent suspendus en l'air sur les eaux , & guettent d'en haut si par hazard quelque poisson remonte vers la surface des eaux , & quand ils en apperçoivent , ils se plongent sur le champ avec une rapidité étonnante , & il est rare qu'ils manquent leur proie.

Le quatrieme ordre renferme les *oiseaux aquatiques*

par excellence, c'est-à-dire, qui marchent sur terre & nagent dans l'eau ; tels sont le pélican, la palette, le cygne, les oies, les especes de canards, le morillon, la macreuse, le cormoran, &c. en un mot tous les oiseaux dont les doigts des pieds sont unis par une toile membraneuse, ou même qui peuvent nager sans être absolument palmés, comme la foulque. Plusieurs d'entre ces oiseaux, qui ne se nourrissent que de poisson, ont le bec dentelé, crochu à son extrémité : ils sont la plupart *podicipedes*, c'est-à-dire, qu'ils marchent en se tenant presque droits sur leurs pieds comme l'homme ; ils paroissent boiter, & ont presque tous les jambes courtes, les cuisses couvertes de plumes à la jointure, les orteils de derriere courts, le croupion moins élevé que les autres oiseaux, le bec terminé par une appendice qui pend en dessous.

On comprend dans le cinquieme ordre, les *oiseaux* qui n'ont point d'habitation fixe, & qui fréquentent rarement les rivages, les prairies, les hautes futaies ; ils vont indifféremment dans les taillis, les guérets, les buissons & les haies, où ils se nourrissent d'insectes, de graines, de baies, &c. tels sont les pigeons, la tourterelle, les especes de pinçons, l'alouette, le chardonneret, le verdier, le serin, l'ortolan, la linotte, la bergeronnette, les bruants, la fauvette, le roitelet, les hirondelles, le tarin ; & tous ces petits oiseaux, dont le bec est assez droit, quelquefois courbé, plus ou moins long, qui ont les jambes courtes, les ailes fort étendues, un vol fort & rapide, & une queue longue. Ceux qui ont le bec grêle, foible & pointu, vivent d'insectes ; ceux qui vivent de graines, d'herbes épineuses, l'ont fort court & propre à broyer.

Le sixieme & dernier ordre renferme les *oiseaux* du genre des poules ; tels que le paon, le coq d'Inde, le coq privé & celui de bruyeres, le faisan, la perdrix, la gelinote, &c. ces oiseaux ont le bec assez court, un peu recourbé, le corps gras, pesant & la chair blanche,

des ailes courtes, concaves, ce qui fait qu'ils ne peuvent pas voler fort haut ni long-temps ; leurs pieds sont, ainsi que ceux de la première famille, garnis d'une peau : ils se retirent dans les lieux secs, & vivent d'herbes, quelquefois d'insectes : ils font leur nid à terre ; leurs petits, qui sont couverts de duvet, suivent la mere, courant çà & là, & ramassent ce qu'ils peuvent avec leur petit bec.

On pourroit encore faire un genre d'oiseaux terrestres, qui ont le bec droit & les ongles moins crochus que les oiseaux de proie ; ce sont ceux qui sont d'une énorme grandeur, & qui ont des ailes peu propres à voler ; comme l'autruche, l'émeu ou le casoar & le dodo. L'autruche d'Afrique n'a que deux doigts par-devant, & point sur le derrière : l'autruche d'Amérique en a trois, point par derrière : le casoar, la cannc-petière, l'outarde, &c. fournissent la même remarque.

Quiconque voudroit adopter une méthode facile, pourroit prendre la suivante, qui est de M. *Klein*, elle consiste à ne considérer les oiseaux que par leurs pieds ; alors on en feroit huit familles. La première comprendroit ceux qui n'ont que deux doigts aux pieds sur le devant, & point par derrière ; telle est l'autruche. Dans la deuxième on rangeroit ceux qui en ont trois par-devant & point par derrière ; tels sont l'émeu, l'outarde, la pie de mer, le pluvier vert, le vanneau, l'autruche d'Amérique. Dans la troisième les oiseaux qui ont quatre doigts, dont deux sont dirigés en avant, & les deux autres en arrière ; tels que le perroquet, le concou, la pie, &c. Dans la quatrième les oiseaux à quatre doigts, trois devant & un derrière ; tels que les oiseaux chantans, les rossignols, les alouettes, les colibris, même les aigles, les vautours, les faucons, les oiseaux de nuit, les corneilles, les grues, les cigognes. Dans la cinquième les oiseaux palmipèdes, à quatre doigts aux pieds, trois devant & un derrière ; tels que le canard & le plongeon. Dans la sixième les oiseaux

palmipedes, à quatre doigts en avant, tels que le cormoran, l'onocrotale, &c. qui ont tous les doigts unis par la membrane du pied. Dans la septieme les palmipedes à trois doigts en avant, tels que le pinguin : enfin dans la huitieme les oiseaux dactilobes, à quatre doigts frangés de chaque côté, c'est-à-dire bordés par une membrane, & dont plusieurs ont trois doigts devant & un derriere, tels que le colimbe & les foulques. En réfléchissant sur cette distribution synoptique, on y trouve quelque confusion : on voit dans la quatrieme famille l'aigle, le colibri, le coq & la grue : on pourroit, en se servant des caracteres généraux dont il est fait mention ci-dessus, étendre les subdivisions au nombre de vingt-six ordres, ainsi que l'a fait M. *Allamand* d'après M. *Briffon* ; alors on auroit :

P R E M I E R O R D R E.

Le genre du pigeon, qui contient quarante-quatre especes & un grand nombre de variétés : les *tourtelles* appartiennent à ce genre.

S E C O N D O R D R E.

Il est divisé en deux sections.

La premiere est composée

— Du genre du dindon, & comprend deux especes & deux variétés.

— Du genre du coq & de la poule, & comprend six especes & quelques variétés.

— Du genre de la pintade.

La deuxieme section est composée

— Du genre de la gélinote, & comprend douze especes. Le coq de bruyeres appartient à ce genre.

— Du genre de la perdrix, & comprend vingt-une especes & quelques variétés. Le francolin & la caille appartiennent à ce genre.

— Du genre du faisan & du paon, & comprend

dix-huit especes & quelques variétés. Les *hocos* appartiennent à ce genre d'oiseaux.

T R O I S I E M E O R D R E.

Il est divisé en deux sections :

La premiere est composée

Du genre de *l'épervier*, & comprend trente-neuf especes & quelques variétés. *L'autour*, le *faucon*, le *lanier*, le *gerfault*, le *sacre*, le *hobereau*, *l'émérillon*, le *busard*, le *milan* appartiennent à ce genre.

— Du genre de *l'aigle*, & comprend quinze especes.

— Du genre du *vautour*, & comprend quatorze especes.

La seconde section est composée

Du genre du *hibou*, & comprend neuf especes & quelques variétés. Les *ducs* appartiennent à ce genre.

— Du genre du *chat-huant*, & comprend onze especes. La *hulote* & la *chouette* appartiennent à ce genre.

Q U A T R I E M E O R D R E.

Il est divisé en deux sections :

La premiere est composée

Du genre du *coracias*, & comprend deux especes.

— Du genre du *corbeau*, & comprend onze especes & quelques variétés. La *corneille*, & le *choucas* sont de ce genre.

— Du genre de *la pie*, & comprend six especes & une variété.

— Du genre du *geai*, & comprend quatre especes & une variété.

— Du genre du *casse-noix*, & comprend une espece.

La deuxieme section du quatrieme ordre est composée

Du

- Du genre du *rollier*, & comprend dix especes.
- Du genre du *troupiale*, & comprend trente-deux especes. Le *cassique*, le *baltimore* & le *carouge* sont de ce genre.
- Du genre de l'*oiseau de paradis*, & comprend deux especes.

C I N Q U I E M E O R D R E .

Il est divisé en deux sections :

La premiere est composée

Du genre de la *pie-grieche*, & comprend vingt-six especes & une variété. L'*écorcheur* est de ce genre.

- Du genre de la *grive*, & comprend soixante-six especes & quelques variétés. Le *mauvis*, la *litorne*, la *rousserole*, le *merle*, le *moqueur*, le *mainate*, le *loriot*, le *jaseur* sont de ce genre.

- Du genre du *cotinga*, & comprend dix especes.
- La deuxieme section du cinquieme ordre est composée

Du genre du *gobe-mouche*, & comprend trente-huit especes. Le *tyran* est de ce genre.

S I X I E M E O R D R E .

Il est divisé en deux sections :

La premiere est composée

Du genre du *pique-bœuf*, & comprend une espece.

La seconde section est composée

Du genre de l'*étourneau*, & comprend quatre especes & quelques variétés.

S E P T I E M E O R D R E .

Il est divisé en deux sections :

La premiere est composée

Du genre de la *huppe*, & comprend une espece.

La seconde section est composée

Du genre du *promérops*, & comprend cinq especes.

HUITIEME ORDRE.

Il est composé

Du genre du *tête-chevre*, & comprend sept especes.

— Du genre de l'*hirondelle*, & comprend dix-huit especes & une variété. Le *martinet* est de ce genre.

NEUVIEME ORDRE.

Il est divisé en trois sections :

La premiere est composée

Du genre du *tangara*, & comprend trente-quatre especes. L'*esclave*, l'*évêque* & le *cardinal* sont de ce genre.

— Du genre du *chardonneret*, & comprend sept especes & un plus grand nombre de variétés. Le *tarin* est de ce genre.

— Du genre du *moineau*, & comprend soixante-quatorze especes & quelques variétés. La *veuve*, quelques *cardinaux* étrangers, la *linotte*, le *pinçon*, le *serin*, le *verdier*, le *bengali*, le *senegali*, le *maïa*, le *grenadin* sont de ce genre.

— Du genre du *gros-bec*, & comprend vingt especes, parmi lesquelles se trouve le *cardinal huppé*.

— Du genre du *bruant*, & comprend quinze especes & quelques variétés. L'*ortolan*, le *proyer* appartiennent à ce genre.

La seconde section est composée

Du genre du *coliou*, & comprend deux especes.

— Du genre du *bouvreuil*, & comprend dix especes & deux variétés.

La troisieme section est composée

Du genre du *bec croisé*, & comprend un espece.

D I X I E M E O R D R E .

Il est divisé en deux sections :

La premiere est composée

Du genre de *l'alouette*, & comprend treize especes & trois variétés. Le *cujelier*, la *farlouse*, la *calandre* sont de ce genre.

— Du genre du *bec-figue*, & comprend quatre-vingt-deux especes & quelques variétés. La *fauvette*, le *rossignol*, le *rouge-queue*, la *gorge-bleue*, la *rouge-gorge*, le *roitelet*, le *traquet*, le *cul-blanc*, la *lavandiere*, la *bergeronnette*, le *chantre*, le *figuier*, le *pipit* sont de ce genre.

La deuxieme section est composée

Du genre de *la mésange*, & comprend dix-huit especes. Le *pou* ou *soulci* appartient à ce genre.

O N Z I E M E O R D R E .

Il est composé

Du genre du *torchepot*, & comprend cinq especes & deux variétés.

D O U Z I E M E O R D R E .

Il est divisé en deux sections :

La premiere est composée

Du genre du *grimpereau*, & comprend trente-trois especes & une variété. Le *sucrier* appartient à ce genre.

— Du genre du *colibri*, & comprend seize especes.

La deuxieme section est composée

Du genre de *l'oiseau mouche*, & comprend vingt especes.

T R E I Z I E M E O R D R E .

Il est divisé en cinq sections :

- La premiere est composée
 Du *genre du torcol*, & comprend une espece
 & une variété.
- Du *genre du pic*, & comprend trente-deux
 especes.
- La deuxieme section est composée
 Du *genre du jacamar*, & comprend deux
 especes.
- La troisieme section est composée
 Du *genre du barbu*, & comprend cinq especes.
- Du *genre du coucou*, & comprend vingt-huit
 especes & une variété.
- La quatrieme section est composée
 Du *genre du couroucou*, & comprend sept es-
 peces.
- Du *genre du bout-de-petun*, & comprend deux
 especes.
- Du *genre du perroquet*, & comprend quatre-
 vingt-dix-sept especes & deux variétés.
 Les *arras* ou les *macaos*, les *kakatous*,
 le *loris*, les *perruches* sont de ce genre.
- La cinquieme section est composée
 Du *genre du toucan*, & comprend douze
 especes.

Q U A T O R Z I E M E O R D R E.

Il est divisé en cinq sections :

- La premiere est composée
 Du *genre du coq-de-roche*, & comprend une
 espece.
- Du *genre du manakin*, & comprend treize
 especes.
- La deuxieme section est composée
 Du *genre du momot*, & comprend deux
 especes.
- La troisieme section est composée
 Du *genre du martin-pêcheur*, & comprend
 vingt-six especes.

— Du *genre du todier*, & comprend trois especes.

La quatrieme section est composée

Du *genre du guépier*, & comprend treize especes.

La cinquieme section est composée

Du *genre du calao*, & comprend six especes.

Q U I N Z I E M E O R D R E.

Il est divisé en trois sections ;

La premiere est composée

Du *genre de l'autruche*, & comprend une espece.

La deuxieme section est composée

Du *genre du thouyou*, & comprend une espece.

— Du *genre du casoar*, & comprend une espece.

La troisieme section est composée

Du *genre du dronte*, & comprend une espece.

S E I Z I E M E O R D R E.

Il est divisé en trois sections :

La premiere est composée

Du *genre de l'outarde*, & comprend trois especes. La *canne petiere* est de ce genre.

La deuxime section est composée

Du *genre de l'échasse*, & comprend deux especes.

— Du *genre de l'huïtrier*, & comprend une espece.

La troisieme section est composée

Du *genre du pluvier*, & comprend seize especes. Le *courlis de terre* est de ce genre.

D I X - S E P T I E M E O R D R E.

Il est divisé en douze sections :

La premiere est composée

Du *genre du vanneau*, & comprend huit especes.

- Du *genre du jacana*, & comprend cinq especes. Le *chirurgien* est de ce genre.
- La deuxieme section est composée
Du *genre du coulon-chaud*, & comprend deux especes.
- La troisieme section est composée
Du *genre de la perdrix de mer*, & comprend quatre especes.
- La quatrieme section est composée
Du *genre du râle*, & comprend dix especes.
- La cinquieme section est composée
Du *genre du bécasseau*, & comprend vingt-une especes & une variété. La *guignette*, le *combattant*, le *chevalier*, l'*alouette de mer*, la *maubêche*, le *merle*, la *grive d'eau* & le *canut* sont de ce genre.
- Du *genre de la barge*, & comprend huit especes.
- Du *genre de la bécasse*, & comprend six especes & une variété.
- La sixieme section est composée
Du *genre du courlis*, & comprend quatorze especes & une variété. L'*ibis* est de ce genre.
- La septieme section est composée
Du *genre de la spatule*, & comprend trois especes.
- La huitieme section est composée
Du *genre de la cicogne*, & comprend douze especes. La *grue* appartient à ce genre, ainsi que la *demoiselle de Numidie*.
- Du *genre du héron*, & comprend quarante-sept especes. Le *butor*, l'*aigrette*, le *crabier*, le *bihoreau* sont de ce genre.
- Du *genre de l'ombrette*, & comprend une espece.
- La neuvieme section est composée
Du *genre de la cuillier*, & comprend deux especes & une variété.

La dixieme section est composée

Du *genre de l'oiseau royal*, & comprend une
espece.

La onzieme section est composée

Du *genre du carinama*, & comprend une
espece.

— Du *genre du kamichy*, & comprend une
espece.

La douzieme section est composée

Du *genre de la poule-sultane*, & comprend
dix especes & une variété.

DIX-HUITIEME ORDRE.

Il est divisé en deux sections :

La premiere est composée

Du *genre de la poule d'eau*, & comprend
trois especes.

La deuxieme section est composée

Du *genre du phalarope*, & comprend quatre
especes.

— Du *genre de la foulque*, & comprend trois
especes.

DIX-NEUVIEME ORDRE.

Il est composé

Du *genre du grêbe*, & comprend onze especes
& une variété.

VINGTIEME ORDRE.

Il est divisé en deux sections :

La premiere est composée

Du *genre du guillemot*, & comprend quatre
especes.

La deuxieme section est composée

Du *genre du macareux*, & comprend une
espece.

— Du *genre du pingoin ou penguin*, & com-
prend trois especes.

VINGT-UNIEME ORDRE.

Il est divisé en deux sections :

La premiere est composée

Du *genre du manchot*, & comprend deux especes.

— Du *genre du gorfou*, & comprend une espece.

La deuxieme section est composée

Du *genre du plongeon*, & comprend six especes.

VINGT-DEUXIEME ORDRE.

Il est composé

Du *genre de l'albatross*, & comprend une espece.

VINGT-TROISIEME ORDRE.

Il est divisé en deux sections :

La premiere est composée

Du *genre du puffin*, & comprend quatre especes.

— Du *genre du pétrel*, & comprend trois especes.

— Du *genre du stercoraire*, & comprend trois especes.

— Du *genre du goëland*, & comprend quinze especes. Les *mouettes* sont de ce genre.

La deuxieme section est composée

Du *genre de l'hirondelle de mer*, & comprend sept especes.

— Du *genre du bec en ciseaux*, & comprend une espece.

VINGT-QUATRIEME ORDRE.

Il est divisé en deux sections :

La premiere est composée

Du *genre du harle*, & comprend huit especes.

La deuxieme section est composée

Du *genre de l'oie*, & comprend seize especes

& une variété. Le *cygne* est de ce genre, ainsi que l'*éderdon*.

- Le *genre du canard*, & comprend quarante-deux especes & plusieurs variétés. La *zadorne*, le *morillon*, la *macreuse*, la *farcelle* sont de ce genre.

VINGT-CINQUIEME ORDRE.

Il est divisé en deux sections :

La premiere est composée

Du *genre de l'anhinga*, & comprend un espece.

- Du *genre du paille-en-cu*, & comprend trois especes.

La deuxieme section est composée

Du *genre du fou*, & comprend sept especes. L'*oie de Soland*, l'*oiseau frégate* sont de ce genre.

- Du *genre du cormoran*, & comprend deux especes.

- Du *genre du pélican*, & comprend trois especes & une variété.

VINGT-SIXIEME ORDRE.

Il est divisé en deux sections :

La premiere est composée

Du *genre du flamand*, & comprend une espece.

La deuxieme section est composée

Du *genre de l'avocette*, & comprend une espece.

- Du *genre du coureur*, & comprend une espece.

Amours des oiseaux, leurs nids, leur accouplement, leur ponte, leur habitation, leurs émigrations, leur vol, leur durée, leur marche, leur chant, leur plumage, &c.

Le printemps paroît être la saison déterminée pour les amours des oiseaux ; c'est alors que les testicules des mâles commencent à s'enfler considérablement, & qu'ils desirerent tous perpétuer leur espee. Entre les oiseaux l'on en voit qui sont plus portés à l'amour que les autres, même des mâles plus lubriques que des femelles, & des femelles plus amoureuses que les mâles. Pour ce vœu de la Nature, on voit ces animaux briller non-seulement par la beauté de leur plumage, mais encore l'amour les fait chanter presque tout le jour ; alors leur voix est plus forte. Les mâles paroissent se disputer à qui chantera le plus mélodieusement & le plus long-temps, comme on le remarque dans les rossignols, dans les fauvettes, & même dans les coqs, qui s'animent à la vue de leurs rivaux. La tourterelle a un chant plaintif, attendrissant. Chaque oiseau a son chant & son cri particulier, par lequel on le peut distinguer. Ils s'entendent les uns les autres, & se répondent constamment ; & comme dans ces animaux les mâles (sans en excepter aucun) chantent mieux que les femelles, celles-ci semblent donner la préférence à ceux qui dans leur espee les charment le plus, & méritent mieux de jouir de leurs faveurs. Nous exposerons dans la suite de cette article plusieurs détails sur la voix des oiseaux.

Tous les mâles qui, selon *Redi*, ont deux verges, & qui sont ou crétés, ou éperonnés, ou barbus, ne cochent pas leurs femelles de la même maniere : les uns la tiennent contre terre, les autres tout debont. Il semble que la plupart des oiseaux ne fassent que comprimer fortement la femelle, comme le coq, les moineaux, les pigeons, &c. dont la verge est fort courte ;

d'autres à la vérité, comme l'autruche, le canard, l'oie, &c. ont un membre d'une grosseur considérable, & l'intro-mission n'est pas équivoque dans ces especes. L'accouplement étant passé, la plupart se tiennent compagnie pendant tout le reste de l'année jusqu'au retour du printemps. Voyez les *Exercitations de Harvey sur la génération*.

On cite plusieurs observations qui tendent à prouver que la morsure des oiseaux, excités par un certain degré de colere, notamment dans la saison qu'ils sont animés de la passion de l'amour, étoit vénimeuse, & même mortelle, sans en excepter ceux des oiseaux dont le bec paroît le moins propre à mordre, tels que les canards. Consultez la *Nature considérée*, &c. p. 246, 15 Novembre 1774.

Les femelles des oiseaux pondent les œufs : elles les couvent constamment de leur propre chaleur jusqu'à ce que le petit vienne à éclore. Cette action de couvrir s'appelle *incubation*.

La poule, qui est un trésor pour l'homme, pond presque tous les jours en certaines saisons ; d'autres oiseaux pondent indifféremment toute l'année, d'autres une fois l'an. La quantité des œufs est en quelque sorte déterminée à chaque espece ; car si l'on en casse, ou qu'on leur en retire quelques-uns, ils en font bientôt un pareil nombre pour compléter la couvée ; c'est surtout ce qu'on remarque dans les canards, les hirondelles & les moineaux. Qu'on ne touche point aux œufs des poules, on remarquera qu'elles cesseront de pondre & se mettront à couvrir aussi-tôt qu'elles en auront quatorze, ou quinze : au contraire qu'on leur ôte tous les jours leurs œufs, elles continueront de pondre jusqu'à ce qu'elles en aient produit quatre ou cinq fois autant. Ceci démontre que si les oiseaux n'ont pas une connoissance exacte du nombre de leurs œufs, ils ne laissent pas de distinguer un grand nombre d'avec un petit. Il est heureux que les oiseaux les moins nuisibles & les meilleurs à manger de tous les

bipedes, sont ceux qui se multiplient le plus. Au reste ; on a remarqué que ceux de ces animaux qui nourrissent leurs petits, n'en ont ordinairement qu'un petit nombre ; ceux au contraire dont les petits mangent seuls dès qu'ils voient le jour, en ont jusqu'à dix-huit, & quelquefois plus. Mais quel soin ne prennent-ils pas de leurs œufs ! l'on ne peut qu'être enchanté du mécanisme même de l'œuf, de la naissance & de l'éducation des petits. Commençons par examiner les nids.

Les oiseaux construisent leurs nids & les façonnent avec un art admirable ; les uns les font sous l'herbe à plate terre, les autres au haut des arbres, ou les suspendent à des branches ; d'autres dans des arbrisseaux ; d'autres dans des creux d'arbres ; d'autres dans la terre ; d'autres dans des roseaux ; d'autres dans des fentes de rochers ; enfin, en quelque endroit qu'ils les logent, c'est toujours sous quelque abri, soit sous des herbes, ou sous une grosse branche, ou sous des feuilles doublées.

On ne peut trop admirer, dit M. *Pluche*, la parfaite ressemblance qui se trouve entre les nids des oiseaux d'une espece & ceux d'une autre ; chaque famille en effet les construit avec la même matiere & de la même façon ; l'industrie, la propreté & la précaution y regnent par-tout. Supposons dans un seul endroit un amas de brins de bois sec, des écorces, des feuilles séchées, du foin, de la paille, de la mousse, de la bourre, du crin, du coton, de la laine, de la soie, des toiles d'araignées, des plumes, & quantité d'autres menues provisions, on verra nos habitans de l'air venir en faire emplette à cette foire. Celui-ci a besoin d'un brin de mousse ; celui-là demande une plume ; il faut à cet autre un fêtu, à un autre de la laine : Il y a quelquefois des grandes querelles, alors chacun tire de son côté, & emporte au nid ce qu'il peut. Les dehors du nid sont des matieres grossieres pour servir de fondement : on y emploie les épines, les jones, le gros foin, & la mousse

la plus épaisse : sur cette premiere assise encore informée, ils étendent, entrelacent & plient en rond des matériaux plus délicats, & disposés de maniere à fermer l'entrée aux vents & aux insectes. Comme chaque espece a son goût ou une façon pour se meubler, ils ne manquent point de rapisser le dedans de petites plumes, ou de l'éroffer avec de la laine, des duvets, trésor & luxe de leur nid, mais nécessaires, de peur que leurs œufs ne se froissent ou ne se cassent, & pour entretenir une chaleur autour d'eux & de leurs petirs.

L'étendue du nid est proportionnée au nombre des enfans qui doivent naître, & jamais la ponte n'en prévient la structure. Les outils des oiseaux sont leur bec ; avec un tel instrument ils fabriquent des ouvrages où l'on trouve la propreté du Vannier, & l'industrie du Maçon : il y en a dont toutes les pieces sont proprement attachées & liées avec un fil que l'oiseau se fait avec de la boue, du chanvre, du crin & des toiles d'araignées ; telle est la *mésange*. Voyez ce mot.

Les loriers, dont le mâle & la femelle se recherchent presque à leur arrivée dans nos climats, font leurs nids sur des arbres élevés, quoique souvent à une hauteur fort médiocre ; ils les façonnent avec une singuliere industrie ; ils les attachent ordinairement à la bifurcation d'un petite branche & ils les enlacent autour des deux rameaux qui forment cette bifurcation ; de longs brins de paille ou de chanvre, dont les uns allant droit d'un rameau à l'autre, forment le bord du nid par devant, & les autres pénétrant dans le tissu du nid ou passant par dessous & revenant se rouler sur le rameau opposé, donnent la solidité à l'ouvrage. Ces longs brins de chanvre ou de paille qui prennent le nid par dessous en font l'enveloppe extérieure ; le marelas intérieur destiné à recevoir les œufs, est un tissu de petites tiges de gramens, dont les épis sont ramenés sur la partie convexe, & paroissent si peu dans la partie concave, qu'on a pris plus d'une fois ces tiges pour des fibres de racines : enfin entre le matelas intérieur &

l'enveloppe extérieure il y a une quantité considérable de mousse, de lichen & d'autres matieres semblables qui servent, pour ainsi dire, d'ouate intermédiaire & rendent le nid plus impénétrable au dehors, & tout à la fois plus mollet au dedans. Ce nid étant ainsi préparé, la femelle y dépose quatre ou cinq œufs, dont le fond blanc sale est semé de quelques petites taches bien tranchées, d'un brun presque noir, & plus fréquentes sur le gros bout que par-tout ailleurs: elle les couve avec assiduité l'espace d'environ trois semaines, qui est le terme de l'incubation de cet oiseau.

D'autres oiseaux, comme le merle & la huppe, enduisent l'intérieur du nid d'une petite couche de mortier, qui colle & maintient tout ce qui est dessous, & qui, à l'aide d'un peu de beurre ou de mousse qu'ils y attachent quand il est encore frais, forment par dedans une muraille ou un appartement meublé, d'une propreté parfaite. D'autres enfin, comme l'hirondelle, font un nid sans bois, sans foin, sans liens; ils gâchent la poussière avec l'eau qu'ils ont prise en volant à la superficie de l'eau, & construisent un logement d'une structure tout-à-fait singulière.

C'est ainsi que les oiseaux fabriquent pour leurs petits une habitation solide, & qu'ils ne la bâtissent pas indifféremment en toutes sortes d'endroits, mais toujours dans un lieu où ils puissent être tranquilles, & à l'abri de leurs ennemis. Tous couvent leurs œufs nuit & jour avec tant de patience, qu'ils aiment mieux souffrir la faim que de les exposer en allant chercher leur nourriture. L'oiseau, cet animal si agile, si inquiet, si volage, oublie en ce moment son naturel, pour se fixer sur ses œufs pendant le temps nécessaire. Les oiseaux les plus timides & les plus foibles montrent du courage & de la force lorsqu'il s'agit de sauver leurs œufs, même des œufs stériles, ou des œufs qui ne viennent pas d'eux, & ce qui est encore plus étrange des œufs simulés. L'ardeur que les poules ont pour couver est très-grande; lorsque ce feu les anime, on

les entend glouffer, on les voit s'agiter, abaisser leurs ailes, hérilfer leurs plumes & chercher par-tout des œufs qu'elles puissent couvrir. Mais passons à l'histoire de l'œuf.

Les œufs des oiseaux différent par la couleur de leur robe & par la grosseur; tous ont une coque ou écorce assez dure, blanche, fragile, calcaire, & en dedans une membrane qui enveloppe tout l'œuf. Prenons pour exemple l'œuf d'une poule, où les parties sont plus sensibles: on y distingue facilement le jaune, *vitel-lum*, qui est au cœur; le premier blanc, *albumen*, qui environne le jaune; un second blanc dans lequel la masse du milieu nage, les ligamens qui soutiennent le jaune vers le centre de l'œuf, les membranes qui enveloppent l'une le jaune, l'autre le premier blanc, & une troisième & une quatrième qui environnent le tout; enfin la coque qui sert de défense à tout le reste. Tout ce qui est intérieur est façonné le premier; la coque se forme la dernière, & se durcit d'un jour à l'autre: l'usage de cette croûte est double; 1°. elle met la mere en état de se délivrer de l'œuf sans l'écraser; 2°. elle met le petit à couvert de tout accident, jusqu'à ce qu'il soit formé & en état de sortir. On peut dire de même que l'œuf tient lieu aux petits oiseaux de la mamelle & du lait qui nourrit les petits des autres animaux, parce que le poulet qui est dans l'œuf, se nourrit d'abord du blanc de l'œuf, & ensuite du jaune lorsqu'il est un-peu fortifié, & que ses parties commencent à s'affermir. C'est sur la membrane qui environne le jaune que se trouve la *cicatricule*, *cicatricula*, ou petite tache blanche, qui est seule le véritable germe, *stamen*, où réside le poulet en petit. Il a dès-lors tous ses organes, (dit M. Pluche d'après *Villughbi* & *Malpighi*) mais applatis, repliés & enveloppés dans un point; dès que la moindre portion de l'esprit vital qui est destiné à l'animer, a passé au travers des enveloppes jusqu'au cœur, alors le poulet vit & tout commence à se mouvoir en lui. Il y a, pour

ainsi dite , une sorte de rapports généraux pour la maniere dont l'esprit vivifiant se glisse par les pores des membranes de l'oiseau encore dans son œuf , & du fœtus dans la matrice ; il en est à-peu-près de même pour la maniere dont le poulet reçoit des sucs nutritifs. Tous ces petits canaux auparavant aplatis , se gonflent ; tout prend nourriture , & le poulet commence à croître.

Il est presque impossible de démêler dans les liqueurs qui l'environnent la nature des progrès & des changemens qui lui arrivent de jour en jour pendant le temps de l'incubation jusqu'à ce qu'il perce son écaille. M. *Pluche* fait encore observer ici une précaution aussi sensible qu'admirable , qu'on remarque dans la situation de la *cicatricule* où le poulet se forme. Cette petite tache ronde , *chalasa* , qui est sur l'enveloppe du jaune , se trouve toujours placée presque au centre de l'œuf & vers le haut du côté de la mere , pour en recevoir la chaleur dont il a besoin. De quelque maniere qu'on remue l'œuf , le petit n'est jamais renversé : le jaune est soutenu par deux ligamens qu'on trouve toujours à l'ouverture de l'œuf , & qui s'attachent de part & d'autre à la membrane commune qui est collée sur la coque. Si on tiroit une ligne d'un ligament à l'autre , elle ne passeroit pas juste par le milieu du jaune , mais au-dessus du centre , & couperoit le jaune en deux portions inégales ; en sorte que la moindre partie du jaune où le germe est posé , demeure nécessairement élevée vers le ventre de l'oiseau qui couve l'œuf ; & que l'autre partie étant plus grosse & plus pesante , descend toujours vers le bas autant que les liens le permettent. Si l'œuf se déplace , le petit n'en souffre point , & il jouit , quoiqu'il arrive , de la chaleur qui met tout en action chez lui , & qui perfectionne peu-à-peu le développement de ses parties. Ne pouvant plus glisser en bas , il se nourrit à l'aise , d'abord de ce blanc liquide & délicat qui est à portée de lui ; ensuite il tire sa vie & son accroissement du
jaune ;

jaune, qui est une nourriture plus forte. Lorsque son bec est durci, & qu'il a presque rempli toute la capacité de sa maison, il se met en devoir de rompre la coque; il fait déjà entendre distinctement sa voix avant que la coque soit fêlée, ce qui prouve la pénétrabilité de l'air à travers les pores de la coque: enfin il en sort ayant le ventre rempli de ce jaune qui lui tient lieu de nourriture encore quelque temps, jusqu'à ce qu'il puisse s'affermir sur ses pattes, & aller chercher lui-même à vivre; (chez la plupart des oiseaux ce sont le pere & la mere qui lui en viennent apporter). On prétend avoir observé qu'en général les petits oiseaux ne voient que le septieme jour qu'ils sont éclos; mais ils entendent aussi-tôt l'appel ou cri du pere ou de la mere qui leur annoncent la nourriture. *Voyez* la maniere dont les poulets s'y prennent pour sortir de l'œuf, à la suite de l'article COQ: *voyez aussi le mot ŒUF.*

Le corbeau & les corneilles mâles, dans le temps de la couvée, apportent à manger à leurs femelles. Avec quel art les oiseaux mâles partagent & adoucissent la peine de leurs fidelles compagnes! l'un réitérera ses voyages sans se rebuter, & met dans le bec de la femelle, la mangeaille toute préparée; un autre accompagne ces petits services de son ramage; par-tout l'on voit l'inquiétude officieuse du mari, & l'assiduité pénible de la mere.

Les pigeons, les moineaux, & plusieurs autres oiseaux, qui ne s'accouplent point indifféremment, & font comme un ménage à part de mâle à femelle, couvent tour à tour; mais parmi les autres, on ne voit pas que les mâles prennent le moindre soin de leurs petits, puisque même ils abandonnent leur femelle. On remarque que la plupart des canards, quand ils sont obligés de quitter leurs œufs pour aller chercher à manger, s'arrachent une bonne quantité de plumes pour les couvrir & les garantir du froid. Quel soin, quelle sollicitude pour pourvoir à la nourriture de leurs petits nouvellement éclos, jusqu'à ce qu'ils ayent assez de force

pour voler & pour aller chercher eux-mêmes leur pâture !

Non-seulement le pigeon mâle couve les œufs & travaille à la construction du nid comme la femelle , mais les petits pigeons ne pourroient pas digérer des graines dures , si le pere & la mere ne les avaloient auparavant pour les ramollir dans leur gosier ; ensuite de quoi , ils les dégorgent dans le bec des pigeonneaux.

Le hibou fait son nid sur le hant de quelque montagne escarpée , dans l'endroit qui est le plus exposé aux ardeurs du soleil , afin que les cadavres qu'il y apporte , se changent par la chaleur en une espee de bouillie propre à nourrir ses petits.

Le coucou pond ses œufs dans le nid des autres oiseaux : il laisse à ceux-ci le soin de les couvrir & de les faire éclore. Mais quelle étrange surprise pour la mere , qui croit trouver de l'affection dans le nouveau né ! A peine celui-ci a-t-il quelques jours , qu'il dévore les petits de l'oiseau dont le nid lui a servi de berceau , & souvent , comme carnivore , il extermine & mange sa prétendue mere. *Voyez à l'article Coucou.*

Tous les oiseaux (excepté le coucou) sont très-attachés à leurs petits : ils sentent alors ce que c'est que d'être chargé de famille ; il faut trouver à vivre pour six ou dix au lieu de deux. Dans le temps que les petits grandissent , le rossignol & la fauvette suspendent leurs concerts accoutumés ; le besoin les fait aller en quête dès le soleil levant : de retour , ils distribuent la nourriture aux petits avec beaucoup d'égalité. Au devoir de nourrice succede celui de sentinelle , & l'amitié change les humeurs , en corrigeant les défauts ; c'est ainsi qu'une poule gourmande & insatiable n'a plus rien à elle quand elle a des petits. Cette mere , naturellement timide , ne savoit que fuir auparavant : à la tête d'une troupe de pouillins , c'est une héroïne qui affronte tous les dangers pour la défense de ses petits. Cette conduite est égale au desir qu'elle a de pondre & de couver.

La poule d'Inde , suivie de sa petite famille , a l'art

de pousser un cri lugubre qui oblige tous ses enfans à se tapir sous les buissons, & de contrefaire les morts. Ce cri annonce qu'il y a dans l'air un oiseau de proie prêt à fondre sur eux ; l'oiseau de proie disparoit-il, l'alarme cesse, & la mere de famille pousse un autre cri qui retire les petits de la consternation. A mesure que l'on étudie de plus en plus la Nature, son mécanisme, son art, ses ressources, la multiplicité de ses moyens dans l'exécution, ses désordres mêmes apparens, tout nous étonne, tout nous surprend. On peut consulter l'article PERDRIX.

Lorsque les petits loriots sont éclos, la mere les défend contre leurs ennemis & même contre l'homme, avec plus d'intrépidité qu'on en attendroit d'un si petit oiseau : on a vu le pere & la mere s'élaner courageusement sur ceux qui leur enlevoient leur couvée, & ce qui est encore plus rare, on a vu la mere prise avec le nid, continuer de couvrir en cage & mourir sur ses œufs.

Les perdrix blanches habitent les Alpes, où elles se nourrissent de semences du bouleau nain ; & afin qu'elles fussent plus en état de courir parmi les neiges, la nature leur a donné des pattes couvertes de plumes ; semblablement à nos perdrix grises, elles s'apparient le mâle avec la femelle, & s'aident mutuellement pour élever leurs petits.

Le pélican habite dans les déserts arides ; & comme il fait son nid dans les lieux fort éloignés de la mer, & qu'il lui faut aller chercher bien loin la provision de l'eau, &c. qui lui est nécessaire, tant pour lui que pour ses petits, la Nature l'a pourvu d'un instrument propre à cet usage : il porte sous sa gorge une espece de sac assez ample & profond : il le remplit d'une quantité d'eau & de poisson, qui lui est suffisante pour s'abreuver & se nourrir pendant plusieurs jours. Voyez à l'article PÉLICAN.

Les oies, les canards & les plongeurs, qui vivent dans l'eau, y trouvent à se nourrir d'insectes aquatiques, de petits poissons, d'œufs de poissons, &c. La

forme de leur bec, de leur cou, de leurs pattes & de leurs plumes, répond admirablement bien à l'instinct & au genre de vie qui leur sont propres. La même remarque peut se faire dans toutes les autres espèces d'oiseaux.

Les canards & tous les oiseaux qui comme eux ont les doigts des pieds réunis par une membrane, qui dans nos climats se reposent pendant la nuit sur la terre, ceux qui vivent au bord des eaux & qui ne se perchent point en Europe, passent toute la nuit sur des branches d'arbres à la Guane : ils auroient couru trop de périls sur une terre couverte de reptiles dangereux par leur nombre & par leur force, la nécessité leur a appris à triompher de leur forme & des obstacles qu'elle a dû leur causer. Ainsi le mécanisme & la disposition des organes, ne déterminent pas seuls les actions des animaux. L'instinct, une main invisible, ou même prévoyance bienfaisante, en reglent & en dirigent les mouvemens.

Un oiseau palmé de Norwege (espèce de *mouette* ou plutôt de *stercoraire* qui est le *strund-jager* de Ray) a une façon de vivre tout-à-fait particulière. Comme il n'a pas la même facilité que les autres oiseaux aquatiques de plonger dans l'eau pour prendre des poissons, il se nourrit aux dépens des mauves, qui, se voyant poursuivies, rejettent une partie de leur proie dont il fait son repas. Comme les poissons se retiennent en automne au fond de l'eau, une espèce de plongeon, qui a la facilité de s'y enfoncer encore plus avant que les mauves, fournit aussi de quoi vivre à cet oiseau.

La nourriture la plus ordinaire des petits oiseaux est le *polygone vulgaire* (renouée), plante fort commune, qui se trouve par tout jusques dans les grands chemins, & qui après la moisson est très-abondante dans les champs. Les semences dont elle est toute chargée, tombent à terre, & sont recueillies durant toute l'année par les oiseaux qui portent le nom de *granivore*.

Les gros oiseaux de rapine vivent de petits quadrupèdes & de divers petits oiseaux. Ceux d'entr'eux qui

sont foibles & plus lâches que les autres, se contentent des cadavres que le hafard leur fait trouver. Dans tous les animaux qui passent l'hiver sans prendre de nourriture, on observe que le mouvement péristaltique des intestins est suspendu, ce qui fait que pendant ce temps-là ils ne sont nullement pressés de la faim : telle est l'expérience qu'en a faite *Lister*. Leur sang ne se coagule point dans la palette, comme celui des autres animaux, & en est par là plus propre à entretenir la circulation.

Les *coqs de bruyere* se creusent souvent des retraites sous la neige, où ils se promènent pendant l'hiver, mais ils muent en été ; de sorte que ne pouvant plus voler au mois d'Août, ils sont contraints de courir à travers les bois pour chercher leur nourriture, qu'ils trouvent néanmoins sans peine, parce que le fruit de l'*airelle*, qui est alors en sa maturité, leur fournit abondamment de quoi manger. Les petits, au contraire, ne muent point au commencement de l'été, parce que n'étant pas encore en état de bien courir, ils ont besoin de leurs ailes pour s'éloigner en cas de péril.

Les autres oiseaux qui se nourrissent d'insectes, vont vivre chaque année sous un climat plus tempéré, tandis que toutes les terres situées plus près du Nord, où ils ont passé l'été fort agréablement, sont couvertes de neiges & de glaçons. Rien de plus singulier que la manière dont voyagent les oiseaux de passage. Le jour du départ est marqué pour chaque espèce ; ils s'assemblent par troupes : la résolution étant prise & annoncée à chacun d'eux, ils se mettent en route, & maintiennent une sorte de discipline ; nuls traîneurs, & aucuns déserteurs : sans boussole & sans carte, mais par l'instinct des besoins, ils suivent invariablement la route qui conduit au lieu où ils se proposent d'arriver (a).

(a) On prétend que la peste peut quelquefois être apportée par les oiseaux ; voici les observations sur lesquelles on se fonde. Dans la dernière peste de Marseille les oiseaux quittèrent le pays & n'y revinrent qu'après qu'elle fut entièrement dissipée. On se rappelle qu'elle fut apportée, il y a quelques années, en Italie

Le degré de froid ou de chaud qui regnent dans l'atmosphère , accélère ou retarde les émigrations des oiseaux de passage ; il y a apparemment un rapport secret entre la température qui convient à la constitution de certaines espèces , & celle qui est nécessaire pour la production des alimens dont elles se nourrissent. Les vents paroissent avoir aussi une grande influence sur les voyages des oiseaux : l'histoire de ces émigrations est essentiellement liée aux observations météorologiques , & les suppose. Quoi qu'il en soit , ces émigrations régulières sur notre hémisphère , par diverses sortes d'oiseaux , sont très-avantageuses à plusieurs Nations différentes , qui profitent de la visite de ces nouveaux habitans. Ces oiseaux sont nommés *passagers* , & presque tous retournent par bandes chacun dans leurs climats à jour marqué : il en reste cependant beaucoup , qui ne sortent point du pays d'où ils sont nés. Le Moteur de la nature a donné à ceux-ci l'instinct puissant de trouver constamment la nourriture annuelle dans leur pays natal. On observera que ceux des oiseaux qui ne font pas de transmigrations ont le bec fort & mangent de tout , tandis que ceux qui ne vivent que d'insectes ailés ont le bec foible ; ceux-ci sont donc obligés pour vivre de passer en d'autres contrées.

Les *grives* , les *étourneaux* , les *pinçons* & les *cailles* , forment autant de caravanes emplumées , qui nous quittent dans l'automne ; & pour nous dédommager en quelque sorte de leur absence , le froid nous amène les *bécasses* , les *bécassines* , & toutes sortes d'oiseaux aquatiques. (M. *Bourgeois* observe ici que le passage & le séjour des différens oiseaux varient dans chaque pays , suivant la nature du climat. En Suisse , dit-il , les grives à pieds noirs n'arrivent qu'à l'entrée de l'hiver , & elles y restent pour l'ordinaire jusqu'au printemps : les bécas-

par une corneille. Comme cet oiseau y est très-rare , il fut ramassé avec empressement par plusieurs personnes. De vingt-sept qui composoient la compagnie & qui touchèrent l'oiseau fatal , il en mourut seize.

ses & les bécassines font leur passage au printemps & en automne : on n'en voit point en cette contrée pendant l'hiver, ni pendant l'été.)

L'étourneau, dit M. *Linneus*, ne trouvant plus en Suède, sur la fin de l'été, une aussi grande quantité de vermiseaux qu'auparavant, descend chaque année dans la Scandinavie, l'Allemagne & le Danemarck.

Quelque répandu que soit le *loriot*, il y a des pays qu'il semble éviter; on ne le trouve ni en Suède, ni en Angleterre, ni dans les montagnes de Bugey, ni même à la hauteur de Nantua, quoiqu'il se montre régulièrement en Suisse deux fois l'année. C'est vers la fin du printemps que les loriots arrivent dans nos climats. Dès que les petits sont élevés, la famille se met en marche pour voyager; c'est ordinairement vers la fin d'Août ou le commencement de Septembre: ils ne se réunissent jamais en troupes nombreuses, ils ne restent pas même assemblés en famille; car on n'en trouve guere plus de deux ou trois ensemble, quoiqu'ils volent peu légèrement & en battant des ailes, comme le merle: il est probable qu'ils vont passer leur quartier d'hiver en Afrique, car on les voit passer à Malthe dans le mois de Septembre & repasser au printemps. Artivés dans nos climats, ils font la guerre aux insectes, & vivent de scarabées, de chenilles & de vermiseaux; mais leur nourriture de choix, celle dont ils sont le plus avides, ce sont les cerises, les figues, les baies de sorbier, les pois, &c. Les loriots ne sont point faciles à élever ni à apprivoiser; on les prend à la pipée, à l'arbrevoir, & avec diverses sortes de filets.

Quand l'automne répand dans nos climats les derniers rayons qui annoncent les approches de l'hiver, alors les insectes commencent à disparaître, les hirondelles planent dans l'air, volent en rasant les eaux, s'assemblent & se rejoignent pour se transporter dans des climats plus chauds où elles trouvent un asyle & des vivres. Voyez *HIRONDELLE*. De même les *pinçons*, notamment les femelles passent en grandes troupes par

la Hollande aux environs de la Saint Michel, se joignent aux nôtres, & vont habiter tous les hivers les pays Méridionaux.

Les *oiseaux aquatiques* quittent les régions du Nord avant que les eaux soient glacées, & se retirent l'hiver dans celles du Midi. On voit aussi de ces oiseaux à qui les besoins font braver l'intempérie des saisons les plus opposées : c'est ainsi que tout Paris a vu en Août 1765, des légions de cigognes qui voloient sur deux couches au-dessus l'une de l'autre ; l'inférieure étoit si basse qu'on auroit pu en prendre à la main ; les unes se répandirent dans les environs de cette ville, les autres se perchèrent sur les toits des édifices les plus élevés de la capitale : ces oiseaux accoutumés à vivre dans des pays aquatiques & froids (la Hollande & l'Allemagne), sembloient venir par la route d'Espagne pour gagner les endroits du Nord où ils trouvent de quoi vivre facilement & en abondance.

Autrefois lorsque ces passages extraordinaires de cigognes arrivoient, on les regardoit comme un présage de grands malheurs ; mais aujourd'hui que l'on connoît la cause de ces effets naturels, l'on n'en est point effrayé ; l'oiseau quitte les pays qu'il habite quand la nourriture nécessaire y manque, la nature le presse d'en chercher ailleurs.

Les *grues* quittent pendant l'hiver les régions Septentrionales, pour voler vers les campagnes du Midi : on les voit passer par troupes de cinquante, de soixante & de cent ; la nuit elles s'abattent sur la terre pour prendre de la nourriture, & après l'hiver elles retournent à leur première demeure où regne un froid plus supportable : elles s'élevent toujours en troupe & forment un vol figuré.

On voit en automne, sur les marais de Pologne, une multitude innombrable de *canards*, d'*oies* & de *cygnes*, qui par différentes rivières vont se rendre au Pont-Euxin ; dont l'eau salée ne se gèle point, & qui reviennent au retour du printemps, vers les marais Sep-

tentrionaux, pour y pondre leurs œufs, parce que dans ces régions, sur-tout dans la Laponie, ils trouvent une grande quantité de mouchérons.

La *bécasse* reste dans les vallons & les bois en Angleterre & en France pendant la saison des frimats, & en sort aux approches du printemps, après que le mâle s'est appareillé avec sa femelle; ensuite elle remonte sur les montagnes.

Dans ces plages où l'Océan Septentrional bouillonne en de vastes tourbillons autour des îles éloignées, tristes & solitaires de Thulé, ainsi qu'aux lieux où les flots Atlantiques se brisent contre les orageuses Orcaïdes, l'air est comme obscurci au printemps par l'arrivée d'une multitude d'oiseaux aquatiques qui viennent y aborder; la rive retentit du bruit sauvage que produit l'ensemble de leurs cris. Le canard à duvet repaire aussi dans les creux des rochers éboulés dans les caux.

Le *canard d'Islande* passe en Suède au mois d'Avril, & continue sa course jusqu'à la mer blanche. L'oiseau nommé *bec recourbé*, se retire en Italie tous les ans chaque automne. Le *colymbe* passe tous les étés, ainsi que tous les automnes, en Allemagne. La *grive* remplit les forêts de Suède au printemps, & les quitte en hiver pour passer en France & ailleurs. Le *moineau de neige* (*emberiza*) abandonne les Alpes pendant tout l'hiver & passe en Allemagne & en Suède. La *mauve*, pendant l'hiver, voyage en Espagne, en Italie & en France. L'*hirondelle* poursuit les différentes especes d'insectes qui voltigent dans l'air. Le *pic*, pour se nourrir, tire avec sa langue les insectes qui se tiennent cachés dans l'écorce des arbres. Les *corbeaux* vivent de cadavres, & suivent quelquefois les armées. Qui peut raconter combien de ces nations volantes vont & viennent sans cesse? Combien de nuages ailés s'élèvent au-dessus des nuages de l'air dans toutes les saisons?

Les *oiseaux* évitent les ruses de leurs ennemis par le vol qui leur est particulier, & par ce moyen ils échappent même souvent aux oiseaux de proie; car si le pi-

geon, par exemple, voloit de la même maniere que l'épervier, il ne pourroit presque jamais éviter les griffes.

Les *cigognes* & les *faucons* sont des bêtes de rapine très-nécessaires pour empêcher la trop grande multiplication des autres especes. Ces oiseaux, au rapport de *Bélon*, nétoyent l'Égypte d'une multitude infinie de grenouilles, dont tout le pays est couvert après les inondations du Nil. Ils détruisent aussi les rats qui infestent la Palestine.

Les oiseaux (dit *M. Clayton*, dans les *Transactions Philosophiques*) qui ont le bec plat, & qui cherchent leur nourriture en tâtonnant, ou en fouillant dans la terre, ont trois paires de nerfs qui s'étendent jusques dans leur bec : c'est par ces nerfs qu'ils distinguent avec tant de sagacité & d'exactitude, ce qui est propre à leur servir de nourriture d'avec ce qu'ils doivent rejeter ; choix qu'ils font uniquement par le goût, sans qu'ils voient les aliments : ces nerfs paroissent avec plus d'évidence dans le bec & dans la tête du canard, aussi n'y a-t-il pas d'oiseau qui fouille autant pour trouver sa nourriture. On trouve aussi deux de ces nerfs dans la partie supérieure du bec de la corneille, du grôle, & probablement les autres oiseaux à bec rond ont ce même avantage. Par-tout on voit que le Créateur a donné aux brutes une espece d'instinct qui leur fait rejeter ce qui leur est nuisible : cet instinct l'emporte souvent sur notre raison par l'abus que les hommes en font.

La nature a aussi placé sous le gosier de ces animaux une poche qu'on nomme le *jabot*, où ils mettent leur mangeaille en réserve : la liqueur où elle nage dans ce jabot, aide à en faire la première digestion ; le gésier, cette poche musculeuse où il n'entre que très-pen de nourriture à la fois, fait le reste, souvent à l'aide de quelques petits graviers & de cailloux raboteux que l'oiseau avale pour mieux briser sa nourriture, & peut-être pour tenir les passages libres. Ainsi l'on voit que dans les oiseaux la digestion se fait par voie de dissolution & de trituration : par dissolution dans ceux qui ont,

comme la buse, un estomac membraneux, & par trituration dans les oiseaux qui ont un gésier. M. de Réaumur, qui avoit étudié la Gastrologie des oiseaux, fit avaler à des dindons de petites boules de verre; pour prouver cette dernière propriété de digérer; ce qui lui réussit assez bien. Au reste, le gésier des oiseaux est très-robuste, très-compacte, & a une faculté de trituration bien étonnante. L'intérieur de cette poche est rempli de rugosités & de plis très-compactes. Voyez *l'Hist. de l'Acad. des Scienc. ann. 1752*. En un mot, il résulte des expériences de M. de Réaumur, dont on peut voir aussi le détail dans le *Journal des Savans*, de Juin & Juillet 1763; il résulte, dis-je, que dans les oiseaux de proie la digestion paroît se faire uniquement par l'action d'un suc dissolvant, sans indice de trituration: cette dernière action est au contraire très-marquée & paroît le principal moyen de digestion dans les oiseaux de l'ordre des poules, des pigeons, & généralement dans les granivores.

Il n'en est pas, dit *Bélon*, des oiseaux comme des animaux terrestres, qui dans chaque espèce sont ou plus grands ou plus petits, suivant les régions qu'ils habitent. Les oiseaux sauvages, suivant l'espèce dont ils sont, conservent assez constamment par-tout leur grandeur, leur forme, leur couleur, leur nature: un coq vivant en Afrique, est semblable au coq qui vit en Asie & en Europe. Tous les oiseaux, excepté ceux qui ne sortent que la nuit, ont la tête petite à proportion de la grosseur du corps. Ils ont aussi le corps plus court, plus large, & plus épais que les animaux quadrupèdes; l'oiseau mouche est le pygmée des oiseaux connus, & l'autruche & le condor en sont les géants.

Les oiseaux ont des yeux & des paupières, comme les autres animaux; mais les yeux des oiseaux comme ceux des poissons ont moins de convexité que ceux des quadrupèdes: ils couvrent leurs yeux d'une membrane qui sort du grand angle de l'œil, & qui recouvre l'œil en tout ou en partie au gré de l'oiseau, quoique les

paupieres restent ouvertes. Cette membrane se trouve aussi dans plusieurs quadrupedes, elle sert à nettoyer la surface de l'œil. Les oiseaux voient tous fort clair, mais les uns plus que les autres; les uns voient pendant le jour, & les autres pendant la nuit. Les oiseaux de proie ont les yeux ombrés. Aucun oiseau n'a de cils, ni de soucils, du moins qui portent du poil autour des yeux, comme chez les quadrupedes: il est vrai cependant qu'il y en a, tels que les faisans, qui ont quelque chose d'approchant. L'on a toujours cru que la paupiere supérieure des oiseaux ne se baïsoit point, excepté celle de l'autruche, & qu'il n'y avoit que la paupiere inférieure qui s'élevoit sur l'œil; cela est vrai dans le coq-d'inde, le coq domestique, la poule, l'oie, le canard, le moineau & le merle; mais le pigeon, la tourterelle, le ferein & toutes les especes de hiboux ont la paupiere supérieure mobile, elle se baïsse & va trouver la paupiere inférieure. C'est le contraire quand ces oiseaux sont morts. Il convient d'exposer tous les détails connus sur cet article. En voici le sommaire: nous disons que les yeux des oiseaux sont dans quelques parties, organisés différemment de ceux de l'homme & des animaux quadrupedes, qu'oultre les deux paupieres supérieure & inférieure, les oiseaux en ont encore une troisième nommée paupiere interne, *membrana nictitoria aut nictitans*; elle se retire & se plisse en forme de croissant dans le grand coin de l'œil, ses cillemens fréquents & rapides s'exécutent par une mécanique musculaire très-curieuse. La paupiere supérieure est presque entièrement immobile, mais l'inférieure est capable de fermer l'œil en s'élevant vers la supérieure, ce qui n'arrive que lorsque l'animal dort, ou lorsqu'il ne vit plus; ces deux paupieres ont chacune un point lacrimonal, & n'ont point de rebords cartilagineux; la cornée transparente est environnée d'un cercle osseux, composé de quinze pieces, plus ou moins, posées les unes sur les autres en recouvrement, comme les tuiles ou les ardoises d'un toit; le cristallin

est plus dur que celui de l'homme, mais moins dur que celui des quadrupdes & des poissons, & sa plus grande courbure est en arriere, enfin il sort du nerf optique, entre la rétine & la choroïde, une membrane noire de figure rhomboïde & com, olée de fibres paralleles, laquelle traverse l'humour vitrée, & va s'attacher quelquefois immédiatement par son angle antérieur, quelquefois par un filet qui part de cet angle, à la capsule du cristallin; c'est à cette membrane subtile, transparente, que MM. les Anatomistes de l'Académie des Sciences ont donné le nom de *bourse*; son usage est, selon M. *Petit*, d'absorber les rayons de lumiere qui partent des objets qui sont à côté de la tête, & qui entrent directement dans les yeux: l'organe de la vue chez les oiseaux, comme on le voit, est plus composé que dans les quadrupedes, aussi les oiseaux l'emportent-ils par ce sens sur les autres animaux. Les oiseaux ont sur le bec deux trous qui leur servent pour l'odorat. Ils ont un bec sans dents; mais il y a quelques oiseaux de riviere, qui ont le bec dentelé & souvent crochu, d'autres voûté & tranchant, d'autres droit & rond, d'autres long & pointu, &c.

Voyez à l'article BEC.

Les oreilles des oiseaux n'ont point de conque à l'extérieur, & dans la plupart le conduit auditif est sans aucun couvercle, mais il y en a dans les oiseaux de proie nocturnes, & dans quelques-uns des diurnes. Consultez la *Théologie Physique* de *Derham*, & voyez l'article OUIE.

Non-seulement les oiseaux different par le bec, mais encore par la langue: les uns l'ont courte, les autres large; d'autres déliée & la plupart dure: il y en a qui ont la queue longue, d'autres courte, & d'autres qui n'en ont point du tout, tous ont les plumes fendues & attachées à la peau. La racine en est creuse: outre ces plumes, ils ont encore une espece de poil, ou une espece de duvet.

Les oiseaux qui ont les pattes longues ont aussi le

cou long, autrement ils ne pourroient prendre leur aliment sur la terre; mais tous ceux dont le cou est long n'ont pas les pattes longues, tel est le cygne. Ceux qui n'ont point de doigt en arriere ne se trouvent jamais sur les arbres. Avec quel artifice les palmipedes replient leurs orteils & leurs pieds, quand ils tirent à eux leurs jambes, ou qu'ils les étendent pour nager; ils élargissent & ouvrent tout le pied quand ils pressent l'eau, ou quand ils veulent aller en avant. Les jambes sont pliées dans tous les oiseaux, afin qu'ils puissent se percher, jucher & se reposer plus facilement. Cette duplicature leur aide encore à prendre l'essor pour voler.

En général les oiseaux vivent long-temps; cependant on a remarqué que ceux qu'on détenoit en cage, & même qu'on apprivoisoit, n'avoient pas une vie de si longue durée, que quand ils ne sont point esclaves. Les uns vivent deux ans, d'autres dix: on prétend qu'il y en a qui vivent cinquante, & même plus; tels sont les oiseaux de proie, le perroquet, dont le cours de la vie ne paroît pas réglé: au reste les femelles de ce genre d'animaux vivent plus long-temps que les mâles. Ceux qui ont les ongles droits & qui fréquentent les rivières, se lavent en tout temps dans l'eau: ceux qui ne volent pas fort haut, comme les poules, aiment à se vautrer dans la poussière. On voit qu'un oiseau est malade quand son plumage est hérissé & mal en ordre; cette maladie est souvent indépendante de la mue qu'éprouvent tous ces animaux. La mue consiste dans leur changement de plumes, ce qui arrive une fois chaque année: c'est pour eux un temps critique & qui leur est souvent mortel. Cette mue se fait quand les tuyaux des plumes cessent de prendre de la nourriture & se dessèchent; alors les sucs nourriciers qu'elles ne s'approprient plus, sont portés au germe de la plume nouvelle qui croît & force l'ancienne plume au bout de laquelle il est, de lui laisser la place & de tomber. Jamais les oiseaux ne pondent dans cet état maladif, & il arrive quelquefois que la couleur du plumage

souffre dans la mue des changemens. Cette singularité dépendroit-elle de l'âge, des passions, ou de la nourriture de l'oiseau? On peut consulter un Mémoire intitulé, *Parallele de la nourriture des plumes, & de celle des dents*, par M. *Roflan*.

On connoît les oiseaux à la différence de leur vol & de leur marcher: plusieurs d'entr'eux marchent toujours pas à pas comme le paon; d'autres ne peuvent aller qu'en sautant, comme la pie; d'autres en courant, comme la perdrix; d'autres en jetant leur pas en avant; quelques-uns ne pouvant marcher sur terre, ne cessent de voler, ou s'arrêtent bien peu.

Les oiseaux qui ont de grandes ailes, ainsi que ceux qui ont des ongles crochus, tels que les oiseaux de proie, ne marchent que difficilement. Il y en a qui pressent leurs ailes en volant, après avoir frappé l'air seulement d'un seul coup; d'autres ne peuvent voler qu'ils ne remuent souvent les ailes; d'autres s'é lancent par reprises, ou avancent par bonds; d'autres semblent se glisser dans l'air, ou le fendre d'une course égale. Ceux-ci vont toujours terre à terre; ceux-là s'élevent jusqu'aux nues; d'autres ne s'élevent de terre qu'en jetant un grand cri avant de partir; d'autres ne font aucun bruit. Les uns s'élevent tout droit de terre; d'autres ne peuvent s'élever sans prendre leur course; d'autres partent du sommet de quelques hauteurs; d'autres enfin savent diversifier leur vol: ils montent en ligne oblique ou circulaire, ou paroissent se laisser tomber & se relever tout d'un coup, se suspendre & demeurer comme immobiles, planer ensuite, s'écarter à droite, à gauche, rebrousser chemin, &c.

La tête de l'oiseau, & sur-tout le bec, est fait pour se frayer un chemin commode au travers de l'air: la situation du poumon, la disposition de la poitrine & de ses os rangés en forme de quille, tout sert à contrebalancer sa tête & son cou; sa queue lui tient lieu de gouvernail, tandis qu'il rame avec ses ailes. Mais ce gouvernail ne sert pas seulement à maintenir l'équilibre du

vol, il sert aussi à hausser, baisser, tourner où l'oiseau veut; car la queue ne se porte pas plutôt vers un côté, que la tête se porte d'un autre. Les oiseaux qui ont la queue courte & les pattes longues étendent les pieds en arrière lorsqu'ils volent. Si la queue est grande, l'oiseau approche ses pieds de son corps en volant ou les laisse pendans: l'oiseau qui a peu ou point de queue comme le colombe, vole difficilement & a le corps presque droit en l'air. Les grandes plumes de la queue sont toujours en nombre pair.

Que l'art brille dans la construction générale des ailes & dans chacune de leurs parties! Elles ont été placées par la Nature dans le centre de gravité, l'endroit le plus propre à tenir le corps de l'animal volant dans un exact équilibre au milieu d'un fluide aussi subtil que l'air. Quant à ceux qui nagent & qui volent, leurs ailes, pour cet effet, sont attachées au corps hors du centre de gravité; & pour ceux qui se plongent plus souvent qu'ils ne volent, leurs jambes sont plus reculées vers le derrière, & leurs ailes plus avancées vers le devant du corps.

Quelle légèreté dans ces ailes, & en même-temps quelle force! Le tuyau de chaque plume est creux; roide, léger, & cependant très-fort; les barbes des plumes sont rangées de chaque côté, & composées de filets artistement travaillés: elles sont creusées & bordées de petites plumes qui s'engrenent les unes dans les autres. Les grandes plumes des ailes sont recouvertes, à leur origine, d'autres petites plumes en dessus & en dessous. C'est par cet arrangement mécanique, que les ailes peuvent frapper l'air qui est si fluide, & servir à l'oiseau de point d'appui continu pour s'élever à son gré & pour mieux aider à son mouvement progressif dans l'air.

Quel appareil d'os très-forts, mais sur-tout légers; de jointures qui s'ouvrent, se ferment, ou se meuvent de tel côté que l'occasion le demande, soit pour étendre les ailes, soit pour les resserrer vers le corps! De quel

quel usage ne sont point les plumes de la queue, pour conduire l'oiseau dans son vol, ou, lorsqu'il veut s'abaisser! La force des muscles pectoraux est sur-tout remarquable, parce qu'ils sont plus forts & plus robustes à propotion dans les oiseaux, que dans l'homme & dans les autres animaux qui n'ont point été faits pour voler.

Indépendamment de tous les autres obstacles qui s'opposent à l'art extravagant qu'ont cherché les hommes de voler, les muscles des bras ne seroient point assez forts; les jambes y seroient plus propres. Mais il faut teleguer cette entreprise avec celle de produire le mouvement perpétuel, de trouver un remede universel, & autres semblables, qui sont plutôt voir la foiblesse que la force de l'esprit humain.

Quand on considere un oiseau qui vole, rien de plus naturel aux yeux de l'habitude, rien de si étonnant aux yeux de la raison. Cette masse qui s'éleve dans l'air, malgré le poids de cet air qui gravite sur tous les corps, est emportée, non par une force étrangere, mais par un mouvement qui lui est propre, & qui s'y soutient longtemps avec vigueur & avec grace. Les gros & grands oiseaux ont l'art de s'enfler, & d'avoir toujours des provisions d'air en volant. A volonté ils rendent leur corps plus ou moins léger dans leur vol, ou plus gros lorsqu'ils nagent, ou plus pesant & moins gros lorsqu'ils plongent.

Quoique tous les oiseaux ayent des ailes, il y en a qui ne peuvent pas voler; tels sont l'autruche, l'émeu, le pingouin, qui n'étendent & n'agitent leurs ailes que pour accélérer leur course. On ne jouit point de cet aspect varié lorsque les oiseaux sont détenus en cage, pas même dans une grande voliere. Leur génie est flétri par la captivité: les visites fréquentes interrompent également ces petits prisonniers; ce n'est qu'après un certain temps qu'on y peut voir leurs carresses, leurs querelles & leurs ménages. La nouvelle nourriture qu'on leur donne, & qui ne consiste pas en vers, en chenilles, en mouches, en especes de grai-

nes particulieres, dont ils savent tous se traiter chacun suivant leur appétit dans chaque saison, ne leur fait pas moins regretter la solitude & la liberté; en un mot, ils agissent moins librement, & on reconnoît moins la diversité de leurs caracteres & de leurs travaux. Ajoutons que la domesticité ou l'esclavage produit les grandes variétés dans les individus de la même espece d'oiseau. Tout au contraire des oiseaux sauvages. C'est cet état d'esclavage qui les rend dociles à la voix; ils apprennent à chanter, à siffler un air, à prononcer quelques mots. A cet égard ils sont au-dessus des animaux quadrupedes, quoique leur cerveau ne paroisse pas plus adapté à l'imagination & à la mémoire. La langue des oiseaux mérite plus notre attention par ses variétés, la forme, la structure, les attaches & les muscles: nous en citerons des preuves ci-après

Des Voyageurs ont dit que les oiseaux des Indes, sur-tout dans le pays de Juda, surpassent pour le plumage & pour le chant ceux d'Europe. C'est à tort; le concert que les oiseaux forment dans les bois de l'Europe est supérieur à celui qu'on entend dans les autres parties du monde, & il nous semble que pour la beauté même du plumage, nous n'avons rien à désirer dans nos oiseaux Européens; car sans parler du paon, qui est sans contredit le phœnix des oiseaux, ni de nos autres volailles domestiques, n'avons-nous pas le faisán, la perdrix rouge, les canards, l'outarde, le francolin, les especes de geais, la huppe, le loriot, l'étourneau, le pluvier doré, le vanneau, la pie, les pics, le bouvreuil, le chardonneret, le martinet pêcheur, & plusieurs autres? Quant à la différence des plumes, il est aisé de s'en convaincre en jetant les yeux sur les plumes de l'autruche, du paon, de l'aigle, du cygne, du perroquet, de la chouette, du pingouin, de l'oiseau de paradis, du casoar, enfin de toutes les especes d'oiseaux que nous connoissons.

Les plumes varient suivant l'âge de l'oiseau. Les jeunes loriots mâles ressemblent assez aux femelles

pour le plumage lorsqu'ils sont jeunes; dans le premier temps ils sont moucherés encore plus que les femelles, ils le sont même sur la partie supérieure du corps; mais dès le mois d'Août le jaune commence déjà à paroître sous le corps, ils ont aussi un cri différent de celui des vieux; ceux-ci disent *yo, yo, yo*, qu'ils font suivre quelquefois d'une sorte de miaulement comme celui des chats.

Les plumes du côté du corps sont garnies d'un duvet mou, chaud: voyez DUVET. Du côté de l'air elles sont garnies d'un double rang de barbes plus longues d'un côté que de l'autre. Ces barbes de largeur inégale, sont une enfilade de petites lames minces & plates, couchées & serrées dans un alignement aussi juste, que si on avoit taillé les extrémités avec des ciseaux. Les plumes, sur-tout, celles de l'aile, sont outre cela disposées de façon que le rang des petites barbes de l'une se glisse, joue & se découvre plus ou moins entre les grandes barbes de l'autre plume qui est au-dessus: un nouveau rang de moindres plumes, sert de couverture aux tuyaux des grosses: l'air ne peut passer nulle part, & par-là, comme nous l'avons dit plus haut, l'impulsion des plumes sur ce fluide devient très-forte & très-agissante: on nomme les plumes de l'aile le *pennage*. Mais comme cette économie si nécessaire pourroit souvent être altérée par la pluie, les oiseaux ont aussi un moyen de les en préserver, au moyen d'une bourse pleine d'un suc huileux, faite comme un mamelon, lequel compose presque tout le croupion: ce mamelon a plusieurs ouvertures; & lorsque l'oiseau sent ses plumes desséchées, gâtées, entr'ouvertes ou prêtes à se mouiller, il presse ou tire ce mamelon avec son bec: il en exprime une humeur grasse qui est en réserve dans deux glandes, & faisant glisser successivement la plupart de ses plumes par son bec, il les passe à l'huile; l'onction de cette matière visqueuse les lustre, les raffermir aussi & remplit tous les vides; après quoi l'eau ne fait plus que couler sur l'oiseau. La

poule de nos basses-cours est moins fournie de cette liqueur que les oiseaux qui vivent au grand air, & d'où il arrive qu'une poule mouillée est un oiseau singulier à voir : au contraire, les cygnes, les oies, les canards, les macreuses, & tous les animaux destinés à vivre sur l'eau, ont la plume enduite d'huile dès leur naissance ; d'ailleurs leur réservoir graisseux est abondant, & une de leurs plus grandes occupations est de passer leurs plumes à l'huile continuellement.

Les anciens ont appelé *pulvérateurs* les oiseaux qui ont l'instinct de gratter la terre, (ces oiseaux sont frugivores, granivores) d'élever la poussière avec leurs ailes, & en se poudrant, pour ainsi dire, avec cette poussière, de se délivrer de la piquûre des insectes qui les tourmentent, de même que les oiseaux aquatiques s'en délivrent en arrosant leurs plumes avec de l'eau.

La plupart des oiseaux cachent leur tête sous leur aile pendant leur sommeil ; la plupart aussi ne se tiennent que sur un pied pendant qu'ils dorment, ils approchent l'autre de leur corps pour le réchauffer.

Les jambes & les pieds sont dénués de plumes dans la plupart des oiseaux, quelques-uns n'en ont point sur la tête, tels sont le coq d'Inde, l'émeu ; mais il n'y a peut-être que l'autruche qui n'ait pas le corps entier couvert de plumes.

Il y a des oiseaux qui sont toujours attroupés plusieurs ensemble, soit qu'ils volent, soit qu'ils restent en repos ; tels que les pigeons : d'autres vont deux à deux, le mâle & la femelle dans la saison de leurs amours, de la ponte & de l'accroissement de leurs petits, qui est infiniment plus prompt que chez les quadrupèdes.

Il y a des oiseaux qui chantent, d'autres ne chantent pas ; tels que les oiseaux de proie, & plusieurs femelles de divers oiseaux. C'est lorsque le temps est serein qu'on entend ces animaux chanter dans les bois. La saison du printemps ramène les amours que le triste hiver a fait fuir ; c'est aussi la saison des mélodieux

concerts des oiseaux: ils font alors, & sur-tout la nuit, l'agrément des bois. L'un chante à minuit & au point du jour, l'autre à l'aurore & à midi, un autre au soleil couchant, &c. tels sont le coq, l'oie, les farcelles, l'alouette, le vanneau, le courlis, le pluvier, la grue, le rossignol, la perdrix, & plusieurs autres qui servent d'horloge aux Payfans.

On trouve dans le XIII^e vol. part. II. *des Transactions Philosoph.* des expériences & observations sur le chant des oiseaux, par M. *Daniel Barrington*, Vice-Président de la Société de Londres: en voici le précis. Ce Physicien dit, que pour se faire mieux entendre de ses Lecteurs, il a été obligé de créer, pour ainsi dire, des mots; à la vérité la disette de mots pour exprimer les différens sons ou notes des oiseaux, a forcé *Belon* à dire de la grue, du rossignol, de l'oison, qu'ils chantent. Ceci ne donne aucune idée du chant de ces bipèdes. Le P. *Kircher* a rapporté dans sa *Musurgia* quelques traits du chant du rossignol, du coucou & de la caille, & il les a désignés par des notes de musique; mais ces exemples prouvent seulement que le chant de certains oiseaux renferme des notes qui correspondent aux intervalles de notre octave. M. *Barrington* dit que le premier accent ou son du jeune oiseau, tant mâle que femelle, est 1^o. le *pialement*; il s'en sert pour demander sa nourriture à sa mere. Ce premier son qui est si différent dans tous les oiseaux, qu'il fait distinguer leurs especes sans les voir, est foible, très-plaintif, & diminue à mesure que l'oiseau prend de l'aceroissement. A-t-il acquis sa force, sa grandeur, ces différens sons changent absolument. Le jeune rossignol a un pialement rauque & désagréable. Le pialement est formé d'un son simple, répété dans des intervalles très-courts. 2^o. Le son que l'oiseau rend un mois après sa naissance, est l'*appel*: dans le plus grand nombre c'est la répétition d'une même note que l'oiseau, tant mâle que femelle, conserve toute sa vie; à moins qu'ils n'ayent été enlevés de leur nid le deu-

xième ou troisième jour après leur naissance, pour entendre l'appel d'un autre oiseau au moment de la becquée. 3°. Les Oiseleurs appellent *flutoyer*, *siffler*, *gazouiller*, le chant qui se développe ensuite dans les jeunes oiseaux.

On peut comparer les efforts que les jeunes oiseaux font pour chanter à ceux d'un enfant qui tâche de bégayer; ce n'est pas le seul trait de comparaison dans la gradation des sons: on a entendu plusieurs fois des oiseaux qui n'avoient guère qu'un mois, préluder ou commencer à siffler. Il paroît que ce premier essai ne contient pas les principes du ramage dont l'oiseau doit par la suite affecter si agréablement nos oreilles: quelles peuvent être les vues de cet essai? Suivons l'oiseau dans ses différens âges. Dans le temps que ce jeune musicien bipède s'exerce ainsi à former son gosier, s'il fait quelque passage agréable, il répète souvent & conserve ce ton. S'il prend un ton faux, peu concordant avec celui qu'il semble chercher, assez souvent il l'abandonne, semblable à nos Chanteurs qui haussent la voix lorsqu'ils se souviennent de quelques parties d'un air, qu'ils peuvent exécuter avec précision; & d'autres fois glissent légèrement par dessus les tons dont ils ne se sont pas tout-à-fait rendus les maîtres, ou comme si ce passage ne leur faisoit pas plaisir, ou peut-être dans la crainte de se compromettre: l'oiseau paroît en faire autant. L'oiseau détenu en cage s'exerce ordinairement à siffler pendant plus des deux tiers de l'année: quand il est sûr, pour ainsi dire, de ses notes & en état d'exécuter toutes les parties de son chant naturel, ou d'un air qu'on lui a appris au moyen d'une serinette, il ne varie plus dans sa mélodie; il s'exerce à les chanter de suite, & en lie les différens passages sans se reposer.

M. *Barrington* dit, qu'il paroît que le chant des oiseaux n'est qu'une succession de trois notes différentes ou d'un plus grand nombre continuées de suite dans un intervalle qui correspond à une croche de musique

de quatre noires, ou bien l'espace de quatre secondes. Ceci étant, on doit en exclure l'appel du coucou & le glouissement de la poule, qui ne consistent qu'en deux notes. Il y a plus, on a observé que la poule qui couve, répète souvent la même note à des intervalles très-courts, & finit sur une sixieme qu'elle fait extrêmement longue; c'est un *appel varié*. On doit encore distinguer de ce qu'on appelle *ramage* ces courts éclats de voix que les oiseaux font entendre quand ils s'efforcent de le disputer à d'autres par le chant, & qu'ils forment comme une espece de concours vocal, alors leur chant ne se continue pas quatre secondes.

Tout ce que nous venons de dire, ne peut gueres s'appliquer qu'aux oiseaux qui ont reçu une éducation suivie. Les notes ne sont pas plus innées dans les oiseaux que le langage dans l'homme: elles dépendent donc du maître qui les élève. Ajoutons qu'il faut que leurs organes soient tels qu'ils puissent imiter les sons qu'ils doivent entendre souvent. Les linots mâles en état de voler, que l'on distingue dès leur bas âge des femelles par une blancheur qui s'étend dans toute la longueur du fanon de la plume, (dans la femelle elle ne va qu'à moitié); ces sortes d'oiseaux, dis-je, offrent une grande docilité & un talent singulier pour l'imitation du chant: dans la plupart des autres oiseaux qui ont un chant décidé, on ne distingue pas aussi sûrement le mâle de la femelle. Il est aussi rare d'entendre les femelles d'oiseaux chanter comme les mâles, qu'il est extraordinaire d'entendre les poules chanter comme les coqs. L'on présume aussi que les perroquets & les pies qui apprennent si difficilement, à parler, sont des femelles de leur espece. M. *Barrington* dit qu'il avoit trois especes d'alouettes qui étoient séparées, & qui chantoient parfaitement bien; l'une étoit l'*alouette des champs*, l'autre celle *des bois*, & la troisieme l'*alouette mesange*. Il plaça avec chacune de ces alouettes de jeunes linots qui imiterent bientôt chacun le chant de leur maître de Musique: quand le chant de ces éco-

liers fut entièrement fixé, on les plaça avec d'autres jeunes linots, dont ils devinrent à leur tour les maîtres de musique, & tous ces linots oublièrent absolument les notes & tout le mode de leur chant, pour conserver constamment celui de l'alouette. Un jeune linot d'Europe fut élevé dans une cage où étoit un *vengolina* d'Afrique, qui est un beau chanteur : le petit Européen parvint à imiter l'Africain avec une si grande perfection, que quand ils chantoient ensemble, il étoit impossible de les distinguer l'un de l'autre : un chardonneret chantoit uniquement l'appel du roitelet, parce qu'il n'avoit jamais entendu d'autre accent. Tous ces faits prouvent assez que les oiseaux n'ont point d'idées innées des notes qu'on suppose particulières à chaque espèce. Si dans l'état de vie sauvage ils apprennent & gardent tous constamment le même chant, c'est parce que les jeunes oiseaux n'ont donné leur attention qu'au chant du père, qui néglige lui-même les notes de tous les autres oiseaux qui chantent dans les environs; son génie & ses besoins lui font chercher & trouver la nourriture qui lui convient : dans une cage ce génie se flétrit par la captivité, il s'attache à son pourvoyeur, qui le caresse, qui le siffle, & il en retient des sons, des parties d'airs ou des airs entiers; & nous le répétons, s'il n'a été mis en cage qu'un mois après sa naissance, il n'oubliera point l'appel de son espèce. On voit dans des volières des serins avec des oiseaux d'espèces différentes, chacun ne chante que le ramage de son père. Les moineaux qui nichent dans les maisons, n'ont jamais que le pialement de leur espèce, tant qu'ils restent sauvages : leur chant devient mixte ou composé, si après leur naissance on les met avec un linot, un chardonneret, un rossignol, une gorge-rouge. Il y a aussi de jeunes oiseaux qui, n'ayant pas entendu l'appel de leur père, paroissent plus enclins étant dans une volière à retenir les sons de certains oiseaux que d'autres : on en voit qui aiment assez le *roulis* du rouge-gorge.

Les oiseaux dans l'état de vie sauvage ne chantent

ordinairement que pendant deux mois & demi de l'année, ou tant que la pâture est abondante, encore les seuls mâles de quelques especes jouissent de ce précieux avantage, (car il y a beaucoup d'oiseaux qui ne chantent aucunement). M. *Barrington*, croit que cette propriété ou avantage du chant dépend de la force des muscles du larynx, qui est supérieure dans les mâles. Des observations anatomiques démontrent qu'il n'y a aucune différence sexuelle à cet égard dans les oiseaux qui ne chantent point. Mais pourquoi ne chantent-ils pas, notamment les gros oiseaux ? Notre Physicien prétend que si ces gros bipèdes étoient doués de cette faculté, la plénitude de leur voix, jointe au volume de leur corps, tout les décèleroit à leurs ennemis ; & que la Nature n'a pas permis aux oiseaux femelles de chanter, parce que ce talent seroit pour eux un talent funeste & pernicieux dans le temps de l'incubation : ainsi ce qui est un défaut physique est compensé par un bien moral. On dit qu'il y a plusieurs oiseaux qui chantent & qui cherchent à récréer leurs femelles pendant cette pénible fonction. Notre Observateur paroît nier ce fait.

Voyons maintenant en quoi le chant des oiseaux ressemble aux intervalles de notre musique, qui ne sont jamais ou rarement moindres d'une demi-note. *Ligon* dit que le chant de la grive est composé de quarts de notes, qui par progression montent successivement les uns au-dessus des autres. Le chant d'un petit nombre d'oiseaux offre des passages qui correspondent aux intervalles de la game de notre musique ; l'appel du coucou en est un exemple bien frappant & bien connu ; mais la plus grande partie du ramage des petits oiseaux ne peut guere s'exprimer en caractères de Musique, parce qu'il est trop rapide, & que l'on ne connoît presque pas le point où l'oiseau doit s'arrêter : sa voix ordinairement perçante qui se fait entendre de fort loin, s'éleve à un degré beaucoup plus haut que les notes les plus aiguës de nos instrumens, & les intervalles des

octaves si élevées, d'ailleurs si courts, si délicats; font plus difficiles à saisir que ceux des bas, & plus encore que ceux des octaves qui gardent le milieu. Aussi parmi les hommes qui ont voulu chanter comme les oiseaux, il y en a peu qui aient pu imiter le ramage de quelques-uns, tels que le *rossignol*, l'*alouette*, le *merle*, la *perdrix*: encore mettent-ils dans leur bouche une espece d'appeau. Si quelques serins, &c. détenus en cage siffent des airs connus, avec de plus longs intervalles, ce sifflement n'est, comme nous l'avons dit, que la répétition de la leçon qu'on leur a donnée depuis l'instant qu'on les a pris dans le nid. Si on entend chanter une douzaine d'oiseaux d'especes différentes, rassemblés dans un même lieu, l'oreille n'est frappée d'aucune dissonance désagréable: le chant des oiseaux n'est cependant pas toujours à la même élévation, ou chanteroient-ils tous d'après la même game? M. *Barrington* le présume d'après le tableau suivant, qui a été fait ou remarqué au moyen d'une harpe. *F naturel de l'alouette des bois*; *A naturel dans un coq ordinaire*; *C naturel dans l'oiseau moqueur mâle*; *B bas dans un très-gros coq*; *C tombant communément en A dans le coucou*; *A dans les grives*; *D dans quelques chouettes*; *B bas dans d'autres*; *G sur un rossignol qui étoit détenu en cage*. Voilà six notes; il ne manque plus que *E* pour compléter la game: au reste ces six notes suffisent en supposant que les oiseaux chantent sur la clef de *F* avec une tierce aiguë, ou sur la clef de *G* dans une tierce basse: ceci étant *Lucrece* a eu raison de dire que les oiseaux nous ont enseigné la Musique.

Parmi les oiseaux chanteurs & éduqués, il y en a qui imitent non-seulement les mêmes notes, les mêmes tons, mais ils articulent encore des mots & même de petites phrases qu'on leur répète souvent. Les Grecs & les Romains se sont beaucoup occupés de cet art. On a observé que quand les oiseaux entrent dans la saison où ils chantent, leur bec change sensiblement & par degrés de couleur. On assure que le coq ne

chante jamais tant qu'il a la tête bien rouge. Le pinçon & le linot, ont d'abord leur bec d'un bleu foncé, & il pâlit de nouveau quand la saison du chant est passée. Ce changement paroît être plutôt un symptôme qu'une cause du chant des oiseaux. Il n'en est pas de même des oiseaux châtrés, ils ne chantent pas, l'éducation ne donne pas de nouveaux organes à l'oiseau ; mais dans l'étendue de sa voix il est le maître de l'imitation. Le perroquet articule les mots plus distinctement qu'aucun autre oiseau. Il est aussi plus familier, & ses manières supposent aussi plus de mémoire. A l'égard des différences qu'on remarque dans le chant des oiseaux d'une même espèce, quelques-uns les comparent aux différens dialectes de chaque Province. Cette différence d'unité de voix n'est-elle pas due au rétrécissement du larynx, ou à son allongement dans d'autres. M. *Barrington*, d'après ses Observations sur le chant des oiseaux, a fait une Table qui sert à comparer le mérite du chant de quelques oiseaux, tels que le *rossignol*, l'*alouette des champs*, celle des *bois*, l'*alouette-mésange*, le *linot*, le *chardonneret*, le *pinçon*, le *verdier*, la *tête-rouffe*, la *grive*, le *merle*, la *gorge-rouge*, le *roitelet*, le *moineau de marais*, la *tête noire*, ou *rossignol moqueur*, ou *polyglotte*. Dans cette Table qui est en colonnes, on y trouve des degrés de perfection, comparés pour la mélodie du ton, l'élévation des notes, les notes plaintives, le période ou longueur du ramage & pour l'exécution. On y trouve que le *rossignol* a le plus grand nombre de ces degrés, excepté par l'élévation des notes, l'*alouette des champs* le surpasse en cela. Nous osons nous flatter que notre Lecteur ne désapprouvera pas la longueur de cette digression sur le chant des oiseaux. Cet extrait offre trop de singularités, & il convenoit d'en faire mention.

On donne le nom de *VOLIERE*, *aviaria*, à l'endroit où l'on tient des oiseaux enfermés. Les Grecs & les Latins ont aussi tiré la dénomination de chaque espèce d'oiseau de la nourriture qu'il prend. C'est ainsi

que les Grecs ont nommé *sarcophages*, & les Latins *carnivores*, ceux qui vivent de chair. On nomme les oiseaux de proie *rapaces*; & *demi-rapaces* ceux qui, comme les corbeaux, n'ont pas le bec crochu. On appelle *entomophages* ou *insectivores*, les mangeurs d'insectes; *acantophages*, ceux qui ne vivent que de char-dons; *carpophages* ou *frugivores*, les mangeurs de fruits; *graminivores*, les mangeurs de plantules; *granivores*, les mangeurs de graines; *piscivores*, ceux qui ne vivent que de poisson; *panphages*, ceux qui vivent également de toutes choses; *scolopaces*, ceux qui ont le bec long & effilé; *macropteres*, ceux qui ont les ailes longues; *imantopedes*, ceux qui ont les cuisses & les jambes longues; *palmipedes*, ceux qui ont les doigts des pieds unis par une membrane afin de nager; *fissipedes*, ceux qui ont les doigts détachés; *diurnes*, ceux qui volent & butinent le jour; & *nocturnes*, ceux qui, comme la chouette, ne sortent que la nuit. On appelle OISEAUX DE PASSAGE, *passeres*, ceux qui ne restent qu'un certain temps de l'année dans un pays, &c.

Quant à la chasse du vol, voyez ce que nous en avons dit au mot FAUCON pour les oiseaux de proie. Les oiseaux de nuit sont universellement haïs; & dès qu'on en a découvert quelqu'un, il se fait une conjuration générale contre ce malheureux oiseau: petits & grands, tous l'environnent avec grand bruit, quoiqu'il soit rare qu'il en soit attaqué aussi impunément qu'il en est insulté. A quels dangers ne s'exposent pas certains hommes dans la chasse aux oiseaux, qu'on pratique parmi les rochers de la Norwege? Pour les oiseaux de jour, de plaine, des bois, &c. ils se prennent ou au fusil ou à la piste, aux filets ou à la traînaïse, ou aux gluaux, & par quantité de méthodes différentes, dont nous avons fait mention dans l'histoire particulière des oiseaux. Au reste nous parlerons ci-après des moyens de se procurer les oiseaux pour être conservés dans les Cabinets des Curieux. Nous avons parlé aussi des diverses qualités de leur chair, qui est plus ou moins

délicate. Celle des oiseaux de proie est maigre, & n'est pas bonne à manger; celle des oiseaux de riviere est ordinairement fibreuse, & plus difficile à digérer que celle des oiseaux terrestres.

En général, les oiseaux qui se nourrissent de grains, d'herbes & de fruits, fournissent un meilleur suc & plus facile à digérer, que ceux qui se nourrissent d'insectes, de viandes ou de poisson. La chair des premiers n'est ni trop terrestre ni trop aqueuse. Au reste les saveurs sont analogues aux goûts des différentes Nations: c'est ainsi que l'autruche est un régal chez les Africains, comme l'est le poulet parmi nous. Les oiseaux les plus en usage sur les tables en Europe, sont le courlis, la poule d'eau, le cu-blanc, la poule d'Inde, l'ortolan, la caille, le pluvier, la bécasse, le faisan, la poule privée, les pigeons & les mauviettes. Les Payfans mangent volontiers le paon, la corneille, la pie, le geai, & tous les autres petits oiseaux. Dans tous ces animaux les os sont si vides & si minces, qu'ils n'ajoutent presque rien au poids des chairs.

Nous ne parlons point ici de l'utilité des diverses plumes des oiseaux, ni des combats de ces animaux; nous en avons fait mention à chacun de leurs articles. Il nous suffira de dire que c'est avec les plumes de l'autruche qu'on orne quelquefois la tête des Rois, des Héros, & même des Dames; celles du coq servent aussi à faire des panaches; l'édredon, qui est une espeece de duvet, est employé dans les couvre-pieds; les grosses plumes de cygne, &c. servent à écrire. Les Vénitiens & les Napolitains savent mieux que toute autre Nation colorer les plumes du ventre du cygne, &c. pour l'usage des fleurs artificielles. Le caractère belliqueux des oiseaux se reconnoît dans le coq, dans les oiseaux de proie, &c. Il est encore d'usage en Angleterre & en quelques lieux de l'Italie, de faire battre ensemble les coqs, les cailles, &c. chacun selon son espeece. C'est un spectacle pour tout le Peuple, & souvent pour bien des Grands, voyez aux mots COQ, CAILLE, &c. Il y a beaucoup

d'oiseaux qui n'ont point de noms particuliers : tels sont ceux dont nous ferons mention ci-après. Ils ont conservé le nom général d'oiseau, avec une épithete qui sert à les désigner.

Par cet exposé des oiseaux, on voit qu'il y en a peu qui ne nous soient utiles. Les plus redoutables mangent les charognes qui nous infecteroient ; & s'ils sont quelquefois main basse sur nos volailles, combien d'autres oiseaux nous délivrent de cette immense quantité d'insectes, dont la multiplicité est un fléau. D'autres nous amusent par leur ramage, ou nous servent de nourriture. En Europe on récompense ceux qui tuent le lacmer-geyer : voyez au mot CONDOR ; au lieu que dans le pays de Benin, les habitans respectent un animal semblable, qu'ils appellent *oiseau noir* : il est même défendu sous peine de mort de lui faire le moindre mal. Il y a des Ministres établis pour servir ces oiseaux & pour leur porter de la nourriture dans un endroit des montagnes qui leur est particulièrement consacré.

Maniere de se procurer les différentes especes d'oiseaux, de les préparer & de les envoyer des pays que parcourent les Voyageurs.

Nous avons donné à l'article *Histoire Naturelle*, une esquisse du spectacle enchanteur qu'offre aux regards des Curieux une belle collection d'oiseaux : c'est sans contredit, après celle des papillons, la partie la plus brillante, la plus apparente & celle qui séduit le plus généralement l'homme le plus indifférent. La maniere de se procurer les différentes especes d'oiseaux, &c. a été exposée avec clarté & précision dans un Mémoire instructif qu'a donné sur cet objet M. le Docteur Maudit de Paris, dont le Cabinet en ce genre d'animaux & en insectes, prouve le goût & les connoissances, &c. Voici le sommaire de ce Mémoire circonstancié.

On prend les oiseaux au *piege*, au *filet*, aux *lacets*,

à la *pipée*, par la *chasse du vol*, ou on les tue avec l'*arc* ou le *fusil*. On ne prend que les oiseaux de proie au piège, & cette méthode a par rapport à l'usage que l'on veut faire de ces animaux de grands inconvéniens. Les pièges brisent les os, délabrent les parties engagées, & ne donnent pas toujours la mort aux animaux, on est obligé de les étouffer ou de leur introduire dans le cerveau une épingle proportionnée au volume de la tête de l'oiseau; dans cette opération on doit avoir soin de ménager le bec & les plumes du cou. On ne prend au *filet* & avec les *lacets*, que les petits oiseaux, & on les a par ce moyen, en très-bon état. On fait la *pipée* par le moyen de petits bâtons enduits de glu (on les nomme *gluaux*) qui collant les plumes les unes aux autres, ôtent aux oiseaux la faculté de voler : les oiseaux pris par cette méthode, ne peuvent guere servir à entrer ensuite dans une collection. La glu est une sorte de résine excessivement tenace, que l'eau ne dissout pas, & que l'esprit-de-vin n'enleve qu'imparfaitement : voyez l'article GLU. Les plumes qui en sont une fois imprégnées, le sont pour toujours. La chasse avec l'*arc* ou le *fusil*, est le moyen le plus facile pour abattre les oiseaux; il est certain que par cette industrie traîtresse & meurtrière, le Chasseur exercé peut s'en procurer davantage. M. Mauduit dit qu'il préfère pour les oiseaux, ainsi que pour les quadrupèdes, l'*arc*, quand on se trouve à portée d'en faire usage : le plomb du fusil les crible souvent de toutes parts.

On peut envoyer les oiseaux entiers, ou seulement leur peau, en les préparant de la même manière que les animaux à quatre pattes; voyez ce qui est dit à ce sujet à la fin de l'article QUADRUPÈDES. La liqueur conservatrice est la même, & on doit prendre les mêmes précautions en arrangeant les oiseaux entiers dans les barriques. Si l'on a dessein de n'envoyer que des peaux, il faut écorcher les oiseaux; en voici la pratique.

On pose sur le dos l'oiseau qu'on veut écorcher,

on le doit étendre sur une table. Asséyez-vous devant ; de maniere que la queue de l'oiseau soit de votre côté. Ecartez avec le manche d'un scalpel à droite & à gauche, les plumes qui couvrent la poitrine, vous verrez qu'il y a dans son milieu un espace dégarni de plumes ; faites sur cet endroit une incision longitudinale, commencez-la au haut du *brechet* (cartilage *xiphoïde*), & conduisez-la un peu au-dessous de son extrémité. Prenez avec les doigts de la main gauche, ou saisissez avec une pince la peau d'un des côtés de l'incision, détachez cette peau d'avec les chairs, d'abord avec la lame d'un scalpel, ensuite avec le dos du même instrument, ou avec les doigts & même la main entiere, suivant la grosseur de l'animal ; soulevez la peau & la détachez des chairs le plus avant que vous pourrez, en enfonçant, & sur le côté & en haut vers le cou, & en bas vers l'anus. Faites ensuite la même opération de l'autre côté. Craignez-vous en enfonçant les doigts ou le manche du scalpel, de déchirer ou de percer la peau ? Que les doigts de la main opposée répondent toujours en dehors à l'action du scalpel ou à celle des doigts au dessous de la peau. Le tact vous avertira de son état, de la force qu'elle a pour résister, & si l'effort que vous faites n'est pas au-dessus de sa force résistante. Nous convenons qu'il faut ici & de l'adresse & de l'habitude.

La peau étant détachée des chairs aussi avant qu'elle peut l'être par cette pratique, alors saisissez le cou un peu au-dessus de son articulation avec le corps ; tirez-le en dedans de la main droite, repoussez la peau de la main gauche, détachez-la du cou, & quand vous êtes parvenu à l'en séparer dans un point circulaire, coupez le cou avec de forts ciseaux, ou avec un couteau, suivant le volume de l'oiseau. Le cou étant séparé d'avec le corps, il faut opérer sur les ailes. Vous en retirez une en dedans, en la saisissant vers son moignon avec la main gauche, tandis que de la droite vous refoulez la peau en dehors, vous la détachez des chairs.

Etes-

Êtes-vous parvenu au pli de l'aile, alors vous coupez les chairs, & vous séparez les os dans l'articulation. Vous remettez la peau dans son état, & vous opérez de la même manière sur l'autre aile. Quand toutes les deux sont dégagées & séparées d'avec le corps, vous passez aux cuisses; vous les dépouillez comme les ailes l'une après l'autre, lorsqu'opérant sur chaque cuisse en particulier, vous en avez retiré une en dedans, & vous l'avez dégagée de sa peau jusqu'au bas du pilon ou jusqu'au genou, alors vous séparez les os dans cet endroit, qui est celui où la cuisse s'articule avec la jambe. Le cou, les ailes, les cuisses, étant séparés d'avec le corps, vous en saisissez & soulevez la masse de la main gauche, tandis que de la droite vous déprimez, vous séparez la peau qui tient encore au dos. Bientôt elle n'adhère plus qu'au seul croupion. Quand il est à découvert, vous le coupez en dedans de la peau, un peu au-dessous de l'endroit où il articule avec le corps. Celui-ci n'adhère plus par aucun point à la peau, vous l'enlevez & le mettez de côté. Vous revenez au cou, vous en prenez le bout avec la main gauche; de la droite vous doublez la peau en la retournant, vous tirez le cou à vous de la main gauche, & vous refoulez la peau de la droite. Le cou sort comme le corps d'une anguille qu'on écorche, ou comme le doigt d'un gant qu'on retourne. Parvenu à la tête vous vous arrêtez quand vous êtes vers son milieu; vous détachez avec le tranchant du scalpel la langue sur les côtés sans la couper; vous séparez le cou à sa jonction avec la tête, & avec le cou vous emportez la langue, l'œsophage ou le conduit des aliments, & la trachée artère ou le canal qui sert au passage de l'air pour la respiration. Il ne reste plus qu'à agrandir le trou qui se trouve naturellement derrière la tête, & par où passe la moëlle épinière. Ayant agrandi ce trou avec des ciseaux ou avec un foret, ou la pointe d'un couteau selon les circonstances, vous videz la cervelle, vous remettez ensuite la peau dans

son état naturel, vous la remplissez de coton ou de mousse, ou d'une autre matiere analogue; vous observez de mettre peu de coton dans le pli des ailes. La peau flasque en cet endroit peut vous tromper; elle prête beaucoup, il faut remplir très-peu cette partie; au contraire, il faut avoir soin de fourrer la peau qui enveloppoit les cuisses, & de les marquer. Votre opération étant finie, vous réunissez la peau par des points de suture; vous remettez les ailes dans leur position, & vous les y assujettissez en entourant tout le corps d'un ruban ou d'une ficelle. Il reste encore les yeux qu'il faut enlever, en les arrachant avec un fer pointu & courbé, en prenant garde d'endommager les paupieres; puis prenant un côté de la paupiere avec le bout d'une pince, le soulevant d'une main, vous introduisez de l'autre main du coton pour en remplir la cavité. (Ceux qui voudroient conserver dans le pays natal, l'oiseau ainsi préparé, y mettroient des yeux d'émail de grandeur & de figure naturelles, on les introduit dans l'orbite en écartant les deux côtés des paupieres.) On peut encore exécuter autrement cette opération: en voici la maniere. Quand, redoublant la peau du cou, on est parvenu à la tête, on continue de redoubler la peau jusqu'à ce qu'on découvre le globe des yeux. On le sépare de la membrane qui l'attache aux paupieres, avec la lame du scalpel; on remplit l'orbite ou la cavité de l'œil de coton qu'on foule bien & qu'on a roulé auparavant dans ses doigts pour le rendre plus dense; retirant ensuite la tête en dehors, les yeux se trouvent fermés comme ils doivent l'être. On presume bien qu'en écorchant les oiseaux, il faut avoir soin de n'en pas salir la peau, & y porter les mêmes attentions qu'en écorchant les quadrupèdes: en un mot avoir près de soi du coton, & faire usage d'un mélange de poudre de chaux & d'alun, & suivre en tous points pour la préparation des peaux d'oiseaux le procédé indiqué pour celles des quadrupèdes. Voyez ce mot.

M. Maudit dit encore que quelque attention qu'on apporte à son opération en écorchant les oiseaux, leurs peaux se trouvent souvent salies par trois-accidens différens; par la vase sur laquelle ils couchent; par le sang qui sort des plaies; par la graisse, qui au bout de quelque temps s'atténue, devient fluide & s'imbibe dans les plumes. La vase se nétoie aisément par le moyen de l'eau seule; le sang, quand il est une fois sec, s'enleve difficilement, l'eau pure ne le dissout que très-imparfaitement; les plumes en restent colorées, à moins qu'on ne se serve d'eau saturée de nitre; ce qui, poursuit le même Observateur, est peut-être la seule substance qui ait la propriété de rendre la partie rouge du sang deséchée, parfaitement miscible à l'eau, & par conséquent de fournir le moyen d'en nétoyer les parties qui en sont salies. On'enleve la graisse en faisant usage d'une eau de lessive; on fait que c'est de l'eau chaude qui a filtré à travers des cendres de bois neuf. Ceci étant, il est probable qu'une petite dose de sel alkali fixe, dissoute dans l'eau, auroit la même propriété que la lessive.

Maintenant il convient d'exposer les observations & les notes que les Voyageurs devoient joindre aux oiseaux étrangers qu'ils envoient. Il importe sur-tout de savoir s'ils habitent dans le pays toute l'année; ou s'ils sont de passage: quand & par où ils arrivent; de quel côté & en quelle saison ils se retirent; d'où l'on croit qu'ils viennent, & où l'on pense qu'ils vont; s'il y a des oiseaux qui ne paroissent qu'un moment & qui disparoissent pour long-temps; s'ils sont rares ou communs; quelle est leur nourriture; comment ils se la procurent; quelle différence il y a de la taille, du plumage entre le mâle & la femelle; en quoi les couleurs des petits différent des adultes; si les oiseaux ne muent qu'une ou plusieurs fois l'année, & dans quelles saisons; s'ils ne changent pas de couleurs plusieurs fois dans la même année, ce qui n'est pas très-rare parmi les oiseaux des climats qui sont entre les Tropiques;

s'ils pondent toute l'année, ou dans une saison seulement ; & quelle est cette saison ; combien la femelle fait de pontes ; combien d'œufs à chaque ponte ; quelle est la couleur des œufs ; de combien de temps est la durée de l'incubation ; comment & avec quelles substances la mere fait son nid ; où elle le place ; si elle le construit seule, ou si le mâle l'aide dans cette opération ; s'il partage avec elle l'ennui de la couvée, & les fatigues de la nourriture des petits ; si ceux-ci vivent long-temps en société, & quand ils se séparent ; de quelle utilité sont les oiseaux, ou quel tort ils font ; comment on les chasse s'ils sont sauvages ; quels soins on en prend s'ils sont domestiques ; s'informer du nom qu'on leur donne dans les pays où on les trouve ; spécifier sur-tout la forme & la couleur des yeux, du bec & des pieds, leur couleur est très-sujette à changer ; en un mot parler de leurs cris, & les faire connoître autant qu'on le peut.

Maniere d'envoyer les œufs & les nids.

Les *œufs* & les *nids* sont des objets inséparables de l'Histoire Naturelle des oiseaux. Nous avons parlé de l'un & de l'autre dans la suite de l'article *Oiseau* : les *nids* sont ces réduits où l'oiseau pond ses œufs, couve & élève les petits : les nids sont plus ou moins grands, & construits quelquefois d'une maniere fort simple, d'autres offrent de l'élégance, beaucoup de soins dans l'art de les construire ; d'autres ont une forme très-singuliere, quelquefois bizarre & méritent d'être connus, notamment ceux que l'on appelle *pensiles*, qui sont fort longs, se balancent au gré des vents, n'étant attachés au bout d'une branche que par quelques liens fort déliés. On range les nids les uns à côté des autres ; on choisit ceux de la même élévation pour les arranger ensemble dans une même boîte, de maniere qu'ils y soient comprimés également & mollement. On a soin d'y attacher leur nom. Quant aux *œufs*, on dis-

tingue ceux qui sont frais en les exposant à la lumière d'une bougie, alors ils offrent une sorte de transparence ; ceux qui sont opaques indiquent qu'ils ont été couvés. On doit prendre garde à la fragilité de ces objets quand on veut les vider. Pour cela on les perce par les deux extrémités, on souffle par l'un des bouts, alors la substance liquide de l'œuf sort par le trou opposé : on l'expose ainsi à l'air pendant quelques jours ; il se dessèche à l'intérieur : on écrit son nom sur la coque ; ensuite on les place dans des boîtes garnies de cases matelassées de coton, les cases sont formées plusieurs à côté l'une de l'autre & maintenues par un châssis ou par des traverses de bois en sautoir & bien assujetties. Ces sautoirs qui doivent avoir une hauteur supérieure au diamètre des œufs servent à les pincer pour être enlevés de la boîte à volonté : la boîte peut être profonde & contenir plusieurs divisions : on doit mettre les gros œufs au fond & garnit aussi de coton le dessus des œufs, de manière que la boîte soit pleine.

OISEAU-ABEILLE ou SUCE-FLEUR. On l'appelle aussi *bourdonneur* ou *oiseau murmure* : c'est ou le colibri ou l'oiseau mouche, *Voyez à l'art. COLIBRI.*

OISEAU D'AFRIQUE ou POULE DE BARBARIE, *avis Afra. Voyez PINTADE.*

OISEAU ARCTIQUE. *Edwards* donne ce nom au *Stercoraire*. *Voyez ce mot.*

OISEAU DE COMBAT, ou PAON DE MER ou LE COMBATTANT, *avis pugnax*. Les Suédois, chez qui cet oiseau de rivage est commun, le nomment *bruthane*. Ce volatile est du genre du bécasseau, & de la grandeur du chevalier : son bec & les plumes de son cou sont longs. La bigarrure du plumage dans les mâles est admirable ; il est toujours si varié en couleurs qu'on en trouve difficilement deux de pareils. Le devant de sa tête est couvert d'une infinité de petites papilles couleur de chair ; il a le bec & les pieds rouges. Cet oiseau porte son nom de sa passion belliqueuse. Les mâles aiment tant à se battre, sur-tout lorsqu'ils sont en

amour , que quand deux se rencontrent , le duel s'engage & le combat ne cesse que par la mort du vaincu. Les oiseleurs qui les guettent , tendent alors leurs pieges & les attrapent avant qu'ils soient sur leurs gardes : lorsque ces oiseaux commencent à muer , des enflures blanches s'élevent autour de leurs yeux & de leur tête ; quand on veut les élever & les engraisser , on les tient séparés ou ensemble dans un lieu clos & obscur , on les nourrit avec de la mie de pain & du lait. Ils multiplient aussi en été dans les marécages de Lincoln , en Angleterre.

OISEAU DU CADRAN SOLAIRE. *Voyez à l'article* PIE.

OISEAU COURONNÉ DU MEXIQUE. *Voyez* OISEAU DE PLUMES DU MEXIQUE.

OISEAU DE FEU. *Voyez* FOULIMENE.

OISEAU FRÉGATE. *Voyez* FRÉGATE.

OISEAU GOITREUX. *Voyez* PÉLICAN.

OISEAU DES INDES. Ctesias , Aristote , Elien , Pausanias & quelques autres ont donné ce nom par excellence au *Perroquet*.

OISEAU DE JUNON ou DE MÉDIE. *Voyez* PAON.

OISEAU DE JUPITER , est l'aigle. Quelquefois aussi on donne ce nom au chardonneret.

OISEAU DE MER. *Voyez* PAILLE-EN-CU.

OISEAU DE MONTAGNE. *Voyez à l'article* HOCOS.

OISEAU DE MORT. Le peuple donne ce nom au papillon tête de mort & à la frésaie. *Voyez* ces mots.

OISEAU DE MOUCHE , *mellisuga*. *Voyez à l'article* COLIBRI.

OISEAU MURMURE. *Voyez* COLIBRI.

OISEAU DE NAZARETH. On a donné ce nom par corruption à un très-gros oiseau trouvé dans l'île de Nazare , & qui se voit aussi dans l'île Maurice , aujourd'hui l'île Françoisé. Cet oiseau a du rapport avec le dronte & le solitaire , mais il en differe par plusieurs

caracteres ; il est plus gros qu'un cygne , au lieu de plumes il a tout le corps couvert d'un duvet noir , & cependant il n'est pas absolument sans plumes , car il en a de noires aux ailes , & de frisées sur le croupion , qui lui tiennent lieu de queue. Il a le bec gros , recourbé un peu par-dessous , les jambes hautes couvertes d'écaillés , trois doigts à chaque pied , le cri de l'oison , & sa chair est médiocrement bonne. La femelle ne pond qu'un œuf , & cet œuf est blanc & assez gros.

OISEAU DE NEIGE. Oiseau semblable à la linote. Son nom lui vient de ce qu'il ne se voit jamais que sur la neige glacée à Spitzberg. Cet oiseau est si familier qu'il se laisse prendre à la main , ce qui peut être produit par la faim qu'il éprouve dans ce climat glacé : sa chair est d'un assez bon goût. Cet oiseau ne seroit-il pas le *Moineau de neige* ! Voyez ce mot.

OISEAU DE NERTE , ou CHACHA. Voyez à l'article GRIVE.

OISEAU DE NUIT. Voyez au mot OISEAU.

OISEAU DE PARADIS ou MANUCODIATA , *avis paradisæ* , est un oiseau très-beau à voir par la singularité , la forme & la situation de ses ailes , différentes de celles de tous les autres oiseaux ; car des côtés de la poitrine sortent de très-longues & nombreuses plumes qui passent de beaucoup la longueur de la queue , & qui sont très-larges ; & du croupion de quelques-uns de ces oiseaux , sortent deux longs filets noirs très non emplumés , mais bien plus longs que les plumes mêmes. La tête & les yeux sont petits à proportion du corps , le bec est effilé comme celui de la pie. Les Naturalistes & les Voyageurs en distinguent de plusieurs especes. *Rai* dit que ce sont des oiseaux de proie de la petite espee. On a faussement cru qu'ils se nourrissent de l'air , qu'ils volent toujours sans relâche , & qu'ils sont sans pieds. Ils ne les perdent que par la vieillesse ou par la maladie. Ils ont quatre doigts à chaque pied , trois devant & un derrière , les ongles sont courbés & pointus. Ils font la chaf-

se aux pigeons, aux verdiers & à d'autres petits oiseaux semblables, & se nourrissent comme les autres oiseaux de proie. Il est encore aussi faux qu'on n'en trouve que de morts. Ces oiseaux se perchent sur les arbres, & par rapport à leur vol prompt & rapide, semblable à celui des hirondelles, les Indiens les appellent *hirondelles de Ternate*, du lieu où il s'en trouve beaucoup. *Helbigius* dit qu'on ne rencontre ces oiseaux que dans les terres Australes Orientales.

Clasius fait deux genres de ces oiseaux de Paradis : *M. Briffon* n'en fait qu'un qui comprend la grande & la petite espèce. Chaque espèce a sa couleur différente. Les grands sont les plus beaux, & se trouvent ordinairement dans la principale des îles d'Arou : ils ont des filets au croupion. Les petits, qui sont moins beaux, se rencontrent dans les îles nommées *Papua*, ou dans la nouvelle Guinée. Ils n'ont point de filers : ils sont blancs & jaunâtres.

Ces deux sortes d'oiseaux ont un Roi distingué par sa petitesse, & par un vol plus élevé que ceux de son espèce. Son plumage est éclatant : il porte à sa petite queue deux filets deux fois aussi longs que le corps de l'oiseau, & qui lui sont communs à la vérité avec ses sujets, mais il n'y a que lui qui les ait ornés d'yeux à l'extrémité. Rien ne ressemble mieux aux crins d'une queue de cheval, dont les extrémités seroient terminées par une boucle de plumes frisées & colorées. La spirale de chaque filet tournée en dedans est beaucoup plus grosse que le filet, ce qui présente un coup d'œil très-singulier.

Ces magnifiques oiseaux, si recherchés des Européens curieux, sont nommés, dit *Aldrovande*, par les habitans des îles Moluques, *manucodiata*, c'est-à-dire, oiseaux de Dieu, parce qu'on prétend ignorer leur origine. L'oiseau de Paradis de la grande espèce, est de la grandeur de la colombe : ses ailes sont rouges. *Helbigius* dit qu'ils sont presque neuf mois sans plumes, à cause des pluies & des tempêtes, & qu'à peine les voit-on une fois pendant tout ce temps : mais au commen-

cement du mois d'Août, lorsqu'ils ont fait leurs petits, leurs plumes reviennent; pendant le mois de Septembre & d'Octobre, ils suivent en troupe fidelle & bien disciplinée leur Roi, comme font en Europe les étourneaux. Amis entr'eux ils demeurent toujours immobiles sur l'arbre sur lequel ils se sont assemblés le soir, jusqu'à ce que le Roi passe, & emmene avec lui toute la troupe docile. Toutes leurs démarches sont réglées sur la sienne. Ils se nourrissent aussi de baies rouges qui croissent sur des arbres branchus & élevés. On construit sur les branches de ces arbres de petites cabanes percées de plusieurs trous, dans lesquelles un chasseur se cache avant l'arrivée des oiseaux; & de là on les tue, en leur lançant de petites flèches faites avec des roseaux. Si le Roi est percé d'une flèche, on tue assez ordinairement tous les autres qui restent; c'est ainsi qu'on se rend presque maître de la troupe entière. Dès qu'ils sont tombés à terre, & qu'on les a ramassés, il y en a qui leur ouvrent le ventre avec un couteau, & ayant enlevé les entrailles avec une partie de la chair, ils introduisent dans la cavité un fer rouge, ensuite les font sécher à la cheminée, & les vendent à vil prix à des Marchands, sous le nom de *burang-haru*. Les Portugais appellent l'oiseau de Paradis *oiseau du soleil*.

Les Indiens de l'île de Papoë coupent les pieds & les ailes de l'oiseau de paradis noir, les étendent, les préparent & les séchent pour en faire des éventails ou des plumets, des panaches dont ils ornent leurs casques. Cet oiseau, quoique d'un plumage noirâtre, a aussi un éclat de pourpre, mêlé d'or très-brillant. Les plumes de la queue sont les plus variées de vert, de bleu & de rouge très-lustrés.

Le mélange des couleurs dans les oiseaux de paradis est infini; il n'est guere possible de déterminer la variété qui appartient à chaque espece, sans entrer dans une énumération plus ennuyeuse qu'utile. Nous nous contenterons donc de dire que toutes les plus belles couleurs principales s'y trouvent réunies, non pas gé-

néralement, mais par des nuances intermédiaires, dont le mélange & le lustre éelatant sont de la plus grande beauté : il y a toujours au moins une couleur dominante ; si c'est la rouge, elle est mélangée de vert, de bleu, de noir, de jaune pâle ou citron, de jaune doré, d'or, &c. Lorsque le dessus de la tête & du cou sont jaunes, la gorge est verte, le dos châtain-rougeâtre, ainsi que les ailes. Les plumes qui servent à couvrir l'animal sont longues, pointues au bout, grises, blanches, jaunes & roussâtres : elles se réunissent & forment un faisceau de plumes, d'autant plus beau, que les plumes sont d'une grandeur différente.

On prétend que ceux qui ont le bec rouge, ainsi que les deux filets du croupion, sont les mâles : ce n'est encore qu'une conjecture.

OISEAU PEINT, *avis picta*. C'est le même oiseau que la poule de Barbarie. Voyez PINTADE.

OISEAU POURPRÉ. Voyez PORPHYRION.

OISEAU DE PLUMES DU MEXIQUE ou COURONNÉ. Les Ornithologistes ont donné ce nom à un oiseau huppé & couvert de plumes, qui pour la plupart égalent la beauté de celles du paon. Il est de la grandeur d'un pigeon ; son bec est courbé & roussâtre, ainsi que ses pieds. Sa queue est garnie de plusieurs longues plumes d'un vert clair & couleur de paon, semblables pour la forme à des feuilles de glaïeul ; les autres qui sont couvertes, sont noires par-dessus & par-dessous, & ressemblent à celles du paon. Sa huppe ou crête qui se redresse & s'abaisse comme celle de notre huppe, est quelquefois fourchue & composée de plumes très-belles & luisantes : il a la poitrine & le bas du cou rouges, & le haut comme le paon, ainsi que le dos, le dessous des ailes & le dedans des cuisses. Les quatre premières plumes des ailes sont rouges, longues & pointues ; le reste du pennage est pourpre ; les petites plumes des épaules sont vertes.

Cet oiseau vit dans la province de Teolotlan vers Honduras : il aime à se promener au soleil, & ne peut

être apprivoisé en cage : il se nourrit de vermisseaux & de certains fruits sauvages appelés *mazutli* : il élève ses petits dans des trous qu'il fait aux arbres ; il a le cri du perroquet, & chante le matin, à midi & le soir : il vole en troupes. Les plumes de ces oiseaux sont plus estimées que l'or : on en fait des aigrettes, &c. On tâche de les prendre vivans, pour avoir leurs plumes sans les tuer. La chasse de cet oiseau est royale comme celle de nos cerfs ; aussi n'est-elle permise qu'aux riches du pays : quand ils ont de ces oiseaux sur leurs terres, ils les regardent comme un bien qui doit passer à leurs héritiers.

OISEAU RHINOCÉROS. Espece de calao. *Voyez ce mot.*

OISEAU DE PROIE. *Voyez à l'article OISEAU.*

OISEAU DE ROCHE, *avis charadrius sive hiaticula*. Oiseau de nuit qui fréquente le bord des eaux, il est de la grandeur du pluvier, & a le bec long & effilé, d'un jaune noirâtre ; le derriere de sa tête est cendré, & le menton a une couleur blanche ; le cou est cerclé de blanc & de noir ; le dos & les petites plumes des ailes ont une couleur cendrée ; la poitrine & le ventre sont blancs ; les pieds ont une couleur jaune-pâle, & les ongles sont noirs. On ne trouve point de doigt derriere. On voit beaucoup de ces oiseaux dans les montagnes de la Laponie & en Amérique.

OISEAU ROYAL. Nom que les habitans de Congo donnent au héron & au butor. A la Chine on donne le nom d'*oiseau royal* ou d'*oiseau du soleil* au *manucodiata*, (oiseau de Paradis.) M. Perraut croit au contraire, ainsi que nous, que la *grue baléarique* est le véritable oiseau royal. *Voyez ces mots.*

OISEAU DE SAINT-MARTIN. *Voyez JEAN-LE-BLANC.*

OISEAU DE SAINT-PIERRE. *Voyez PETREL.*

OISEAU DE SAUGE, *salicaria*. Cet oiseau qui fréquente les endroits humides entre les saules & les grandes sauges, a le bec délié, droit & d'un rouge sombre :

ses mâchoires sont d'un blanc sale : son dos & ses ailes brunâtres : la poitrine & le ventre sont d'un blanc pâle & jaunâtre : tous les bords extérieurs des ailes sont d'un jaune pâle : les jambes & les pieds sont d'un jaune rougeâtre : la queue est composée de douze plumes brunes.

L'oiseau de sauge est la fauvette des roseaux, qui se nourrit de mouches & autres insectes qu'il trouve parmi les saules ; & pour les avoir à lui seul il en chasse tous les petits oiseaux.

OISEAU DE SCYTHIE. On a donné ce nom à une espèce d'aigle dont la femelle fait, dit-on, éclore deux petits sans couvrir les œufs fécondés qu'elle a pondus : elle se contente de les mettre dans la peau d'un lièvre ou dans celle d'un renard, & elle les porte ainsi enveloppés sur l'enfourchure des branches d'un arbre. Quand elle ne chasse point, elle reste perchée auprès du nid & fait sentinelle : malheur à celui qui alors grimpe sur l'arbre pour lui enlever ses petits, car elle les défend avec une vigueur extraordinaire.

OISEAU DU SOLEIL. *Voyez l'article OISEAU DE PARADIS.*

OISEAU SORCIER ou DE MAUVAIS AUGURE. *Voyez FRÉSAIE.*

OISEAU TAILLEUR. Nom donné à un très-petit oiseau de l'île de Ceylan. Ce bipède vivant au milieu d'une troupe d'ennemis, tels que singes, serpens, &c. a reçu de la Nature un instinct très-singulier & plein d'industrie pour la conservation de sa postérité. Le rameau le plus flexible ne lui paroît pas un asyle assez sûr contre ces brigands. Il prend une feuille morte, la coud à une feuille verte ; son bec mince & délié est son aiguille ; des fibres de duvet & des plumes lui servent de fil. Ceux qui visitent le curieux *Musæum* de Londres peuvent y observer plusieurs de ces nids.

OISEAU DE TEMPÊTE, *procellaria avis*. Nom donné à un oiseau gros à-peu-près comme un merle : son dos est noir au fond, mais le dessus de ses plumes

est d'un beau bleu pourpré chatoyant : le cou est un peu verdâtre : la tête entièrement bleue : les ailes & le croupion sont tiquetés de blanc. Les ailes sont fort longues à proportion de son corps. Il habite la surface de la mer & se nourrit de poisson : ses pieds n'ont point de talon ; mais ses doigts sont palmés : il a le regard assuré, les jambes très-longues & sans plumes, son bec pointu, un peu arqué : cet oiseau se rencontre dans toutes les latitudes des mers un à un, excepté quand la tempête est prochaine ; alors il s'élève de dessus la surface de la mer, & en un instant il est à perte de vue, & traverse bientôt tout l'horizon visible pour aller chercher quelque abri & s'y mettre à couvert. Mais si cet animal rencontre en pleine mer un vaisseau, il ne manque jamais, pour éviter la tempête qui s'avance dans les airs, de raser la surface de l'eau & de s'attacher au navire du côté opposé au vent ; les Nautonniers, sur-tout ceux de la mer du Danemarck, accoutumés au phénomène de ces messagers, ne manquent pas de plier les voiles & de se préparer contre le gros temps qui menace, quoique la mer soit calme & qu'il ne regne point de vent. Le présage qu'il donne de la tempête, vient apparemment de ce qu'ayant les ailes fort grandes il ressent l'impression la plus légère qui arrive dans les airs. A cette première sensation, la Nature l'invite à chercher les îles & les vaisseaux pour se mettre à couvert du danger. *Voyez* PETREL.

OISEAU DES TERRES NEUVES. *Belon* donne ce nom au toucan vert du Brésil. *Voyez* TOUCAN.

OISEAU TROMPETTE. *Voyez* TROMPETTE.

OISEAU DU TROPIQUE. *Voyez* PAILLE-EN-CU.

OISEAU VERT DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE. Il ressemble assez au perroquet ; mais il n'en a pas toutes les manières de faire. Il vole autour des arbres où les mouches ont fait des rayons de miel ; il en est très-avide & en fait sa nourriture ordinaire. Quand les habitans du pays voient cet oiseau s'arrêter sur une branche, c'est pour eux un indice sûr de l'endroit où

le miel est caché. Le plumage de cet oiseau est de la plus grande beauté.

Séba a donné la description d'un nombre infini d'oiseaux qui n'ont point de noms particuliers. Voyez l'Ouvrage de cet Auteur. La plupart se trouvent néanmoins décrits dans le corps de ce Dictionnaire, avec les noms adoptés par les nouveaux Voyageurs ou par les Naturalistes modernes.

OISEAUX DE PASSAGE. Ce sont ceux qui à certaines saisons réglées de l'année se retirent de certains pays, & dans d'autres saisons fixes y retournent en traversant de vastes contrées. Voyez à l'article OISEAU.

OISEAU ou **OISEAU TESTACÉE.** Nom que l'on donne à une coquille bivalve du genre des moules : on l'appelle aussi *ailee* ou *hirondelle* ou *la mouchette*, parce qu'au coin de sa coquille elle porte deux especes d'ailes qui augmentent sa largeur du double de sa longueur. *M. Adanson* la met dans le genre du *jambonneau*. Voyez ces mots.

OISON est le petit d'une *oie*. Voyez OYE.

OLAMPI. Voyez RÉSINE OLAMPI.

OLEB. Faux lin qu'on apporte d'Égypte, & qui est aussi bon que celui qu'on nomme *forcette*, mais d'une qualité inférieure à celui du *squinanti*, dont on fait dans le pays un très-grand commerce. Il ne faut pas confondre ce *squinanti* avec le *squenante* ou *jonc odorant* qui est une espece de *gramen*. Voyez SCHÉNANTE.

OLIBAN ou **ENCENS**, *olibanum* aut *thus*, est une substance résineuse, sèche, dure, d'un jaune blanchâtre, à peine demi-transparente, en larmes grosses comme des noisettes, arrondies & oblongues, farineuses en dehors, brillantes en dedans, d'un goût âcre, amer, & d'une odeur pénétrante, s'enflammant facilement, exhalant une vapeur très-aromatique, & s'éteignant difficilement ; quelquefois ces larmes ou gouttes d'encens sont accouplées, & ressemblent à des testicules ou à des mamelles ; c'est de-là que sont venues les distinctions ridicules d'encens mâle & d'encens femelle.

On appelle *manne d'encens* les miettes ou les petites parties qui se sont formées par le frottement des morceaux, & l'on donne le nom de *suiie d'encens* à cette *manne* brûlée de la manière qu'on brûle l'arcanson ou la poix pour faire du noir de fumée.

L'encens a été connu dans tous les temps, de presque toutes les nations; & son usage a été très-fréquent & très-célebre dans les sacrifices, car autrefois on les faisoit avec de l'encens. On s'en servoit, comme l'on s'en sert à présent, pour parfumer les Temples d'une odeur agréable. Cette coutume a passé chez toutes les Nations & dans toutes les Religions pour le culte divin.

On prétend que cette résine est tirée par incision d'un petit arbre, dont les feuilles sont semblables à celles du lentisque, & qui croît abondamment dans la Terre-Sainte & dans la partie de l'Arabie, appelée *Saba*. On appelle cet arbre *arbor churifera*; d'autres disent que l'Éthiopie, dont quelques peuples s'appellent aussi *Sabéens*; produit également cette résine odoriférante, &c. On la trouve aussi dans le pays des Maures du côté d'Arguin. Nous ne sommes pas plus certains de l'arbre qui porte l'encens; on dit cependant que c'est un génévrier à fruit jaune; mais les Voyageurs s'accordent presque tous à dire, que les habitans de l'Arabie & du Levant observent des cérémonies superstitieuses dans la manière de récolter cette résine.

M. l'Abbé *Demanet*, ci-devant Curé & Aumônier pour le Roi en Afrique, dit positivement dans le second volume de l'*Afrique Française*, p. 149, que l'arbre ou arbrisseau qui donne l'encens, est assez semblable au lentisque: ses branches sont nombreuses, assez déliées & flexibles; leur écorce est mince, fort adhérente & de couleur grise; ses feuilles sont longues, étroites, tendres, charnues, toujours vertes & par paires, mais les branches sont terminées par une seule feuille: le pédicule qui les soutient est rouge & assez fort. Ces feuilles ont une odeur forte, aromatique, & quant

on les broie dans la main, elles rendent une liqueur onctueuse.

On recommande l'usage interne de l'oliban pour les maladies de la tête, de la poitrine, de la matrice, le flux de ventre, & pour le crachement de sang : on emploie l'encens extérieurement dans les fumigations de la tête, pour les catarrhes & les vertiges ; dissous dans l'esprit de vin, il mondifie les plaies. Selon M. *Bourgeois*, on fait un emplâtre avec l'encens pulvérisé & la térébenthine, qu'on applique avec beaucoup de succès sur les entorses & foulures de nerfs, après avoir dissipé l'enflure & l'inflammation par le moyen des fomentations aromatiques.

Autrefois on avoit coutume d'apporter avec l'oliban l'écorce de l'arbre de l'encens, qui est astringente : on ne s'en sert plus aujourd'hui. On la distribuoit dans le commerce sous le nom de *narcaphte*, ou *thymiana*, ou *parfum*, ou d'*encens des Juifs*, parce que ce Peuple s'en servoit souvent dans ses Temples ; quelquefois aussi c'étoit une masse sèche, un peu résineuse, rougeâtre, en écorce, qui avoit l'odcur pénétrante du storax liquide, tiré par décoction des écorces de l'arbre appelé *rosa mallos*.

Oliban, selon *Lémery*, signifie *huile du Liban*, parce que cette résine découle aussi, dit-il, d'une espèce d'arbre qui est au pied du Mont-Liban. Tout l'encens du Commerce nous vient par la voie de Marseille : il en vient cependant aussi des Indes, sous le nom d'*encens de Moka* ; ce sont les vaisseaux des Compagnies des Indes qui s'en chargent dans ce Port de l'Arabie. Cet encens est inférieur au précédent ; on a donné le nom de *gros encens*, d'*encens commun* & de *galipot* à une autre résine, qui découle des pins de différentes contrées de l'Europe. *Voyez au mot PIN.*

OLIET. C'est le trefle sauvage jaune.

OLIVES. Nom que les Conchiliologistes donnent à un genre de coquillage marin, de la classe des univalves, dont

dont M. d'Argenville compose la onzieme famille de coquilles appellées *cyndres* ou *rouleaux*, ou qu'il y joint, & que M. Adanson met dans le genre des *porcelaines*; voyez ces mots. En général, les coquilles appellées *olives* ont l'échancrure qu'on observe près de la culasse de tous les rouleaux, ce qui forme une spirale intérieure; mais on distingue toujours le genre de l'olive de celui du rouleau. Les plus grosses olives sont celles de Panama; elles ont depuis un jusqu'à trois & quatre pouces de long.

Ces coquilles sont naturellement belles, brillantes & forment plus de variétés que d'especes. On distingue 1°. l'olive verte & marbrée; 2°. l'olive de couleur d'agate bariolée par le bas; 3°. le *cyndre* nommé *porphyre*; 4°. l'olive noire ou *moresque*; 5°. l'olive jaune; 6°. la *solitaire*; 7°. la *bariolée & fasciée* par le bas; 8°. l'olive *alphabet*; 9°. la *violette* de Panama; 10°. l'olive *blanche* marquée de lignes fauves; 11°. celle dont le sommet est couronné; 12°. la *chagrinée*, ponctuée de noir avec des taches jaunes; 13°. la *blanche* marquée de taches brunes; 14°. l'olive faite en zigzags bruns sur une couleur jaune.

OLIVES PÉTRIFIÉES. Nom donné à des pointes d'ourtin fossiles, appellées des Naturalistes *pierres judaïques*. Voyez ce mot.

OLIVIER, *olea*. L'olivier est un arbre fort utile, & la source de la richesse de quelques-unes de nos Provinces méridionales; il croît abondamment en Provence, en Languedoc, en Italie, & aussi en Espagne. On peut, moyennant quelques précautions, en élever dans nos jardins, sur-tout en espaliers, mais seulement par curiosité; ils ne nous y donnent du fruit que dans les années chaudes & sèches.

On compte plusieurs especes d'oliviers, dont la plus grande partie ne sont que des variétés: on les cultive toutes; les unes, parce que leurs fruits sont propres à être confits; les autres parce qu'elles donnent l'huile la plus fine; d'autres enfin, parce qu'elles fournif-

sent une plus grande quantité de fruits. L'olivier à petits fruits ronds est celui qui donne les olives que l'on nomme *picholines*, ou *olives à la picholini*, & que l'on sert sur les tables, comme étant les meilleures & les plus agréables à manger; les secondes en grosseur, se nomment *amelodes*, on les mange aussi, & bien des personnes les aiment autant en salade que les *picholines*: enfin, les plus grosses viennent d'Espagne & de Vérone, & sont bonnes à tourner, c'est-à-dire, à être pelées; on s'en sert en cuisine dans les ragoûts. Il y a beaucoup d'autres olives dont les différences se tirent de la figure, de la couleur, de la grandeur, du suc, de la variété des lieux, ou du nom de ceux qui ont inventé diverses manières de les préparer, mais qu'il seroit trop long de parcourir.

L'olivier devient plus ou moins beau, & plus ou moins gros, suivant la nature des sols. Il croît assez volontiers dans toutes sortes de terrains; néanmoins les terres légères & chaudes lui conviennent mieux; dans les terres substantielles les arbres sont plus beaux, plus gros, au lieu que dans les terres maigres le fruit est de meilleure qualité: les feuilles des oliviers sont entières, non dentelées, unies, épaisses, dures & opposées deux à deux sur les branches; elles ne tombent point l'hiver, il y en a de fort longues & d'autres très-courtes, suivant l'espèce d'olivier. Les fleurs de ces arbres sont de petits tuyaux très-courts, divisés par le bord en quatre parties ovales; aux fleurs succèdent les olives, qui sont des fruits charnus, ovales, plus ou moins alongés, & plus ou moins gros, suivant les espèces; ils contiennent un noyau fort alongé, très dur, qui renferme deux semences, mais dont il y en a toujours une qui avorte.

Les oliviers se multiplient aisément de drageons enracinés, & qui donnent du fruit au bout de huit ou dix ans, lorsqu'on a eu soin de les greffer. On greffe les espèces d'oliviers qui donnent l'huile la plus fine, & ceux qui donnent la plus grande abondance de fruits,

sur les especes médiocres & sur les mauvaises. Chaque espece d'olivier est désignée par des noms différens ; ceux qui sont singulièrement estimés pour donner une huile fine , sont le *corneau*, ainsi nommé en Languedoc , parce que ses fruits ressemblent à ceux du cormier ; l'*ampoullau*, dont les fruits sont gros & arrondis ; & le *moureau*, espece d'olivier précoce à fruit rond. Ces especes en Languedoc , & quelques autres en Provence , donnent l'huile la plus fine quand elles sont dans un terrain favorable. En général on distingue dix-neuf sortes d'oliviers : savoir , 1°. l'*olivier sauvage*, il vient naturellement sur les montagnes, son fruit est très-petit & peu nombreux ; 2°. l'*olivier à petit fruit long*, c'est l'*olive picholine* ; 3°. l'*olivier à petit fruit rond* ou l'*aglaudan* ou la *caïanne*, il donne l'huile la plus fine ; 4°. l'*olivier à gros fruit long* & à bosses ou la *laurine* ; 5°. l'*olivier à fruit de corniau* ou de *corneau* ; 6°. l'*olivier ampoullau* ; 7°. l'*olivier moureau* ; 8°. l'*olivier d'Espagne* à très-gros fruit, il est très-amer ; 9°. l'*olivier de Lucques*, son fruit est odorant ; 10°. l'*olivier sauvage d'Espagne*, la pointe de son fruit est tronquée ; 11°. l'*olivier à feuilles de buis*, cette espece est fort robuste ; 12°. le *grand olivier franc* ou l'*amelou*, son fruit est de la forme d'une amande ; 13°. l'*olivier à fruit long*, d'un vert foncé ; 14°. l'*olivier à fruit blanc* ; 15°. l'*olivier royal* à gros fruit très-charnu ; 16°. l'*olivier à fruit rond*, appelé le *verdale* ; 17°. l'*olivier à fruit en grappes* ou le *bouteilleau* ; 18°. l'*olivier à petit fruit rond*, panaché de rouge & de noir, ou le *pigau* ; 19°. l'*olivier à petit fruit rond & noirâtre*, c'est le *salierne*. Les six especes d'olives qu'on connoît aujourd'hui en Provence , proviennent du plant sauvage , nommé *pétoulier*, du plant d'Aix, de celui d'Aiguières, de Saurin, de Salon, & de celui qu'on nomme enfin d'Aglaudan, elles ont pris différens noms dans plusieurs cantons de la Provence , ainsi qu'ils sont désignés ci-dessus.

On greffe les oliviers à la pousse lorsqu'ils sont en fleur : si on a tardé & que les arbres aient du fruit, on

se contentera d'enlever au dessus de l'échiffon le plus élevé un anneau d'écoree, de deux doigts de largeur : dans ce cas les branches ne périssent point dans cette première année, elles nourrissent le fruit, & on ne les retranche qu'au printemps suivant. On a coutume de planter les oliviers en quinconce, & par rangées fort éloignées les unes des autres; entre ces rangées on plante de la vigne, ou on y sème du grain. On observe que les oliviers, ainsi que quantité d'autres arbres fruitiers, ne donnent abondamment du fruit que tous les deux ans. Tout l'art de la taille de ces arbres consiste à les décharger du trop de bois : on a observé en général, qu'un arbre trop chargé de bois ne donne point autant de fruit ni si bien conditionné.

Lorsqu'on veut confire les olives, on les cueille avant leur maturité. L'art de les confire consiste à leur faire perdre leur amertume, à les conserver vertes, & à les impregner d'une saumure de sel marin aromatisé, qui leur donne un goût agréable. On emploie pour cela différens moyens. On se servoit autrefois d'un mélange d'une livre de chaux vive, avec six livres de cendres de bois neuf tamisées. Mais depuis quelque temps, au lieu des cendres on n'emploie plus que la lessive; on prétend que les olives en sont plus agréables au goût & moins mal-faisantes : ces lessives servent à adoucir les olives. Quelques Provençaux retirent au bout d'un temps leurs olives de leur saumure : ils ôtent le noyau & mettent à sa place une câpre, & ils conservent ces olives dans d'excellente huile : ce fruit ainsi préparé excite beaucoup l'appétit en hiver. Quand les olives sont parfaitement mûres, elles sont molles, & d'un rouge noir; on les mange alors sans préparation, en les assaisonnant seulement avec du poivre, du sel & de l'huile, car elles sont alors très-âcres.

L'huile est sans contredit le revenu le plus certain qu'on puisse se promettre des olives; sa bonté dépend de la nature du terrain où croissent ces arbres,

de l'espece d'olive qu'on exprime, & des précautions qu'on prend pour la récolte, la détritior & l'expression de ces fruits, & même de la séparation de la partie extractive. Les olives qui ne sont pas mûres, laissent à l'huile une amertume insupportable: si elles le sont trop, l'huile prend un goût unguineux; le véritable point de maturité est essentiel. Lorsqu'on est dans une position favorable, on s'attache à cultiver les especes d'oliviers qui donnent des huiles fines; autrement on cultive des especes d'oliviers qui donnent beaucoup de fruit, & on en fait de l'huile pour les savonneries, ou pour les lampes. Vers le mois de Novembre & de Décembre, on fait la cueillette des olives; le mieux est de les mettre aussi-tôt dans des cabas, & de les exprimer tout de suite dans le pressoir, afin d'en retirer une huile bien fine. Ceux qui ne font de l'huile que pour les savonneries, les laissent entassées pendant quelque temps dans leurs greniers: on les exprime ensuite, & de cette maniere on en retire une plus grande quantité d'huile. Ceux qui recueillent l'huile dont on fait usage dans les alimens, les laissent aussi quelquefois fermenter entas, dans la vue de tirer une plus grande quantité d'huile, ce qui est cause que l'huile fine est toujours très-rare. On doit avoir soin de faire déposer l'huile pour l'avoir dans sa pureté; l'huile produite par la chair seule des olives, a toute la perfection qu'on peut désirer, & se conserve pendant plusieurs années, tandis que celle qu'on tire soit des amandes seules, soit du noyau, soit enfin de la totalité de l'olive broyée à l'ordinaire dans des moulins publics, est toujours plus ou moins défectueuse, perd sa limpidité au bout d'un certain temps, & devient très-sujette à se rancir, on doit avoir l'attention de tenir l'huile dans des vases bien fermés. Le marc qui reste, lorsqu'on a exprimé toute l'huile, est nommé *grignon*, & ne peut plus servir qu'à faire des mottes à brûler. On appelle, d'après les Anciens, la fece d'huile récente, *amurca*; c'est un bon remede pour les rhumatismes: on fait cominée-

ment à Paris la cire à cirer les fouliers avec la fece d'huile foutirée & le noir de funée.

L'huile d'olive entre dans quantité de baumes, d'onguents, d'emplâtres, & de liniments adouciffans & relâchans : elle est émolliente, réfolutive ; elle adoucit les tranchées de la colique & les douleurs de la dyffenterie ; c'est un des meilleurs remedes lorsqu'on a eu le malheur d'avalier des poisons corrosifs, mais elle ne prévient pas les accidens funestes de la morsure de la vipere, comme plusieurs lettres de Londres l'avoient annoncé en 1736 ; consultez les *Mémoires de l'Acad. des Sciences, année 1737*. Elle est, dit M. Bourgeois, très-efficace pour guérir les piqûres des guêpes, des abeilles, & d'autres insectes. Il suffit d'appliquer aussitôt sur la piqûre une compresse imbibée d'huile, & l'on est guéri sans qu'il survienne aucune enflure ni inflammation.

Le baume Samaritain ou de l'Évangile, n'est composé que d'huile & de vin. L'huile *omphancine*, si célébrée des Auteurs, se tire des olives vertes : ce n'est à proprement parler, qu'un suc visqueux & brunâtre. Les Athletes, qui se préparoient à la lutte, s'oignoient le corps avec cette huile, ensuite se rouloient dans le sable ; ce qui, mêlé avec les sueurs du corps dans l'exercice, formoit les *strigmenta*, qu'on faisoit racler avec ces sortes d'étrilles (*strigilis*) dont Mercurial nous a donné la figure dans son *Traité de la Gymnastique* : ces raclures, ou plutôt ces ordures, étoient fort estimées pour plusieurs maladies, pour détruire les condylomes, les rhagades, &c. Les Marchands de *strigmenta* faisoient d'assez gros bénéfices.

En Provence, les Paysannes se servent de l'eau des olives pour calmer les affections hystériques : elles en font aussi avaler aux hommes qui sont hypocondriaques.

L'huile d'olive ne vaut rien pour la peinture, parce qu'elle ne sèche jamais parfaitement bien. Le bois d'olivier est très-bien veiné, d'une odeur assez agréable ; il prend un beau poli : c'est ce qui le fait rechercher par

les Ébenistes & les Tabletiers ; comme ce bois est résineux, il est excellent à brûler.

Une grande sécheresse, ou des pluies abondantes occasionnent une perte considérable sur la récolte des olives. Ce fruit est très sujet à la piqure d'un ver qui lui est particulier & qui l'endommage au point qu'après la récolte le produit en huile qu'on en retire est réduit à moitié. Voyez *Ver des olives*.

Le terrible hiver de 1709, qui fit périr grand nombre d'oliviers, donna occasion de remarquer que cet arbre pousse quantité de racines, & qu'elles subsistent en terre pendant des siècles entiers. En 1709 ; on a tiré plus de bois de ces racines que des tiges & des branches des arbres ; & plusieurs particuliers en vendirent alors pour plus d'argent que ne valoit leur fonds. Les branches ou rameaux d'oliviers chargés de feuilles, sont depuis très-long-temps ; des signes de concorde, les symboles de l'amitié & de la paix, comme celles de laurier sont présentement les marques de la gloire.

L'huile d'olive est employée avec la soude d'Alicante & la chaux vive, pour faire le meilleur savon. Le savon d'Alicante est recommandé en médecine pour l'usage intérieur ; on l'ordonne pour enlever les obstructions des viscères, même pour la gravelle, la pierre & les maladies scrophuleuses, sur-tout si on joint à son usage celui de l'eau de chaux d'huîtres calcinées. Ce savon est la base du fameux spécifique de Mademoiselle *Stephens*.

Les feuilles d'oliviers sont astringentes ; plusieurs personnes s'en servent dans les gargarismes pour l'inflammation de la gorge.

OLIVIER NAIN. Voyez *CAMELÉE*.

OLLAIRE. Voyez *PIERRE OLLAIRE*.

OMALISE, *omalifus*. Insecte coléoptère, à antennes filiformes. Son corselet est aplati, à quatre angles, dont les deux postérieurs finissent en pointes aiguës. *Hist. des Insect. des envir. de Paris*. Cet insecte est rare en France, mais assez commun dans les pays chauds de l'Asie.

OMBELLIFERES, *umbellatae*. Les Botanistes donnent ce nom à une famille de plantes assez rameuses, presque toutes herbacées: il y en a peu d'annuelles, mais il y en a beaucoup de biennales ou bisannuelles; les autres sont vivaces par leurs racines, lesquelles sont ou en navets ou tuberculaires. Leurs tiges sont cylindriques, remplies de beaucoup de moëlle, souvent creuses. Leurs branches sont alternes ainsi que leurs feuilles, qui sont ou entières, ou digitées, ou ailées. La plupart des fleurs sont hermaphrodites, & disposées en ombelles ou parasol; elles sont à cinq étamines & à cinq pétales attachés à la couronne du germe qui pousse deux pistils & qui devient un fruit formé de deux graines nues, réunies contre un pivot commun. La naissance des ombelles, ou le centre d'où partent les pédicules des fleurs, est dans plusieurs especes environné de quelques feuilles en forme de fraise. La situation des ombelles sur les tiges fournit souvent des caracteres assez constans. La couleur des fleurs est peu changeante. Quelques-unes de ces plantes sont stomacales & très-échauffantes. La plupart des autres sont des poisons assez vifs, sur-tout celles qui croissent dans les marécages: le suc laiteux de leurs racines est caustique. On se préserve de leurs mauvais effets en buvant des acides végétaux. On range parmi les ombelliferes, les especes du *gens-eng*, du *fenouil*, du *carvi*, du *cerfeuil*, de la *ciguë*, de la *carotte*; de la *berce*, du *panais*, &c. Voyez ces mots & celui d'OMBELLE, dans le Tableau alphabétique, &c. à l'article PLANTE.

Nous avons un grand Ouvrage latin sur les plantes ombelles par l'illustre Morison: en voici le titre: *Plantarum ombelliferarum distributio nova. Oxonia, 1772, in-fol. avec. fig.*

OMBILIC & OMBILICAL. Voyez NOMBRIL.

OMBRAGE & OMBRE. L'ombre se dit d'un espace privé de lumière, ou dans lequel la lumière est affoiblie par l'interposition de quelque corps opaque. L'ombre suit exactement toutes les situations du soleil.

La théorie des ombres est fort importante dans l'Optique & dans l'Astronomie; elle est le fondement de la Gnomonique & de la Théorie des éclipses, & de bien des connoissances géographiques, sur-tout par rapport aux peuples situés sous l'un ou l'autre des deux Tropiques. Ombrager un lieu, est le couvrir de feuillages. On donne le nom de *pénombre* à cette ombre foible qu'on observe dans les éclipses avant l'obscurcissement total, & avant la lumière totale; ce phénomène est principalement sensible dans les éclipses de lune. *Voy. ÉCLIPSE.*

OMBRE, *umbra marina*, est un poisson de mer à nageoires épineuses, connu tout le long de la côte du Languedoc, sous le nom d'*umbrino*: les François l'appellent *maigre*. Il est orné de certaines bandes transversales jaunes obscures, & de différentes teintes qui semblent faire ombre les unes sur les autres. Ce poisson, qui est de la grandeur d'une carpe, a une vertue au menton, deux trous devant les yeux, & d'autres petits trous au bout du museau, & à la mâchoire inférieure, point de dents, des nageoires noires: sa chair est blanche & estimée dans toute l'Italie. C'est le *coragolus thymalus* de *Linnaeus*.

L'OMERE DE RIVIERE, *umbra fluviatilis*, est une espèce de truite de couleur brunâtre, ses nageoires sont molles; sa chair est blanche, sèche & de bon goût.

Les habitans de Laufanne donnent aussi le nom d'*ombre* ou d'*omble*, au saumon de leur lac: sa chair a le goût de la truite saumonée.

OMBRETTE, *scopus*. Nom donné à un oiseau du Sénégal; seul de son genre. Son bec est épais, long, droit & écrasé par les côtés: le bout de la mâchoire supérieure est crochu. L'ombrette est de la grosseur de l'aigrette: son plumage est brunâtre.

ONAGRE, *onager*. C'est l'âne sauvage. *Voyez ce mot à la fin de l'article ANE.*

ONCE, *onca*. Animal quadrupede de l'ancien Continent, dont nous parlerons dans l'article PANTHERE.

ONDATRA. Voyez à l'article RAT MUSQUÉ.

ONDE. Se dit du mouvement oscillatoire que produit alternativement l'élevation & l'abaissement de la surface de l'eau doucement agitée. Les grandes ondes de la mer se nomment *vagues & flots*. Voyez ces mots. En Conchyliologie on appelle *ondes* les lignes qui vont en serpentant sur la robe d'une coquille.

ONDÉE. On donne ce nom à une pluie passagere, & qui dure d'autant moins, qu'elle tombe plus fortement. Voyez l'article PLUIE.

ONGLE MARIN ou DACTYLE, *unguis dactylus*. C'est un coquillage dont on se sert quelquefois en Normandie pour pêcher : il est connu en France, sous les noms de *solen & de coutelier*. Voyez ce dernier mot.

ONGLE ODORANT, *unguis odoratus*. Nom donné à une espèce d'opercule de substance cornée qui appartient à un coquillage univalve, du genre des pourpres, lequel se pêche dans les marais des Indes, où croît une plante d'une odeur de spicanard, dont il se nourrit ; c'est ce qui rend, dit-on, son opercule si odorante. On va ramasser ce coquillage dans l'été, quand les marais sont desséchés : les meilleurs sont blancs & gros : les operculés sentent un peu le *castoreum*. On prétend qu'on en fait des parfums utiles aux femmes qui sont près d'accoucher, & aux épileptiques. M. Adanson a nommé ce coquillage *kalan* ; cet Auteur dit, que les bords des deux lèvres de cette coquille, se teignent d'une couleur de cuivre, dès qu'elle est restée quelque temps sur le rivage après la mort de l'animal.

ONGLES, *ungula*, est cette partie qui se trouve à l'extrémité des doigts tant des mains que des pieds des animaux : on la croit formée par les mamelons de la peau ; on diroit de couches membraneuses, longitudinalement soudées ensemble & qui sont devenues cartilagineuses, & comme osseuses pour la dureté : elle paroît avoir beaucoup de rapport avec la substance qui compose le bec des oiseaux, & la corne de quelques

quadrupedes, particulièrement avec celles du bœlier, du bœuf & du bouc.

Malpighi, Boerhaave, Heister & M. Winslow, paroissent avoir développé la formation & la structure des ongles. Les couches de substance cornée aboutissent à l'extrémité de chaque doigt; la couche externe est la plus longue, mais les couches intérieures diminuent par degrés jusqu'au plan le plus interne, qui est le plus court de tous; de sorte que l'ongle augmente par degré en épaisseur depuis son union avec l'épiderme, où il est le plus mince, jusqu'au bout du doigt où il est le plus épais. Nous invitons le Lecteur à lire les remarques particulières de *M. du Verney* sur les ongles de l'homme, dans le *Journ. des Savans*, 23 Mai 1689.

Les ongles ont différentes couleurs & formes, selon leur usage, & l'espece d'animaux à qui ils appartiennent. Chez l'homme, l'ongle qui sert à donner plus de force à l'extrémité des doigts de la main & du pied, est de trois couleurs: on distingue ces trois parties; savoir, la *racine* qui est blanche, le *corps*, qui est couleur de chair, & l'*extrémité* qui n'est point attachée à la peau, qui croît toujours à mesure que l'on coupe ce bout de l'ongle, qui est insensible: sa couleur est ou blonde, ou terne; nos ongles ne croissent que pendant la vie; ils ont une forme convexe & tranchante; ils recouvrent en partie le doigt où ils sont adhérens. Dans le cheval, l'âne, le mulet, &c. l'ongle s'appelle *corne du pied*; il est plus épais & plus dur à mesure qu'il s'éloigne des chairs; c'est un bouclier qui recouvre, en maniere de chaussure, l'extrémité du pied de ces animaux; c'est un arc-boutant qui sert non-seulement à les renforcer dans ces parties, mais à les préserver d'un frottement, souvent aussi dangereux que douloureux.

Quand les ongles, ainsi que toute espece de poil, ont été une fois taillés, ils sont susceptibles d'un grand accroissement, lequel diminue alors leur force naturelle; c'est pour remédier à ces inconvéniens, qu'on

est dans l'usage de renouveler la taille de la corne des chevaux : mais nouvel incident ; cette corne est trop tendre , pour que l'animal puisse marcher sur un chemin caillouteux : il a donc fallu avoir recours à des semelles de fer , qui ne sont , pour l'animal , qu'un gage , qu'un stigmate de son esclavage.

Les bêtes de charge à pied fourchu , ainsi que le cochon , le mouton , l'élan , &c. ont aussi les doigts des pieds revêtus d'un sabot de corne , qui leur sert à battre la terre.

Les quadrupedes d'un genre différent , qui ont les pieds fendus & l'entre-deux des doigts garnis de poil , ont , à l'extrémité de ces mêmes doigts , des ongles crochus , qui restent constamment en dehors dans le chien , &c. ou qui peuvent être retirés en dedans , comme chez le chat , le tigre , &c. ces ongles servent aux uns à fouiller , & aux autres pour grimper , déchirer , fixer un corps , &c. à d'autres ils servent de fouliers.

L'ongle dans les oiseaux , est la partie appelée *griffe* ou *ferre* ; sa forme est ronde , pyramidale , presque toujours courbée ; son usage est pour grimper & pour tenir l'animal perché : il s'en sert pour emporter sa proie : l'ergot , l'éperon & le bec de ces animaux sont des especes d'ongles.

Les amphibies quadrupedes ont aussi des ongles , dont la forme varie beaucoup. Il suffit de citer ceux du castor , ceux de la tortue (l'écaille de cet animal , ainsi que les gros tuyaux de plumes des oiseaux , semblent être aussi de la nature de l'ongle) ceux du loup marin , ceux du crocodile ; enfin , la défense de la seie de mer est armée d'un grand nombre d'ongles d'une espece particuliere. *Voyez à l'article BALEINE.*

Les ongles ont quelques usages , tant dans les Arts , qu'en Médecine : ceux du dante , de l'élan , du mulet sont astringens & anti-épileptiques ; ceux de l'homme sont vomitifs ; ceux du bœuf & de la tortue servent à faire des manches de couteaux , des tabatieres , &c.

ONGULÉ & ONGUICULÉ. Voyez à l'art. QUAR-

DRUPEDE.

ONICE ou ONYX, *onychium*. Communément on donne ce nom à une sorte d'agate, à peine demi-transparente, formée par couches de différentes couleurs, arrangées, ou en maniere de cercles, ou par lits, les unes sur les autres. Un filix veiné de deux teintes très-dur, & également susceptible d'un beau poli, peut aussi porter le nom d'*onyx*.

La plus belle pierre onyx vient d'Arabie : (on en trouve aussi dans l'île de Ceylan, & l'Europe n'en manque pas, sur-tout en Hongrie) l'on y distingue des cercles noirs, des zones tannées ou brunes, ou bleues, & des cercles blancs & placés distinctement : on appelle *onglet*, la partie laiteuse : la couche tannée, exposée entre la lumière & l'œil, doit paroître rougeâtre ou enfumée. L'on a de la peine à trouver ces pierres bien parfaites, aussi sont-elles chères quand elles ont un certain volume. Ceux qui travaillent à les scier & polir, choisissent celles dont les taches sont disposées de maniere à représenter, à l'aide de la taille, quelques parties d'animaux : c'est ainsi qu'en levant une partie de la première couche, on évide la seconde, qui est blanche ou bleuâtre, & l'on peut travailler sur trois cordons de différentes couleurs ; par ce moyen, dis-je, l'on forme de prétendus yeux pétrifiés d'animaux, que l'on vend assez cher au peuple crédule. On en fait communément des cachets & des bagues : il étoit d'usage chez les Anciens de travailler cette pierre, de façon que le fond étoit d'une couleur, & ce qui étoit gravé, soit en creux, soit en relief, d'une autre couleur. Les Orientaux font un si grand cas de l'onyx, que dans la Chine, où on l'appelle *you*, il n'y a que l'Empereur qui ait droit de la porter : elle est nommée la *pierre des pierres* dans l'Écriture Sainte.

La *memphite* ou *camée* est encore une sorte d'onyx ; gravée, mais naturellement composée de couches, l'une noire, rousâtre ou bleuâtre, ou couleur de chair ; &

l'autre blanche ou grise : il arrive que l'on peut quelquefois séparer ces couches les unes des autres. Cette sorte d'onix est très-recherchée des Graveurs en relief, sur-tout quand elle est d'un certain volume. *Voyez l'article AGATE.*

ONOCROTALE ou GRAND GOSIER. *Voyez PÉLICAN.*

ONOURÉ. Oiseau de marécage qui se trouve en Guiane; il a les plumes émaillées de gris & de blanc : son bec est court & pointu ; dès que la nuit est venue il fait entendre ces quatre notes, *ut, mi, sol, ut.* Les Nègres en tuent beaucoup; il n'est bon qu'à la daube.

ONYCHITES, *unguis lapideus.* *Mercati* donne ce nom à des pierres qui ont une sorte de ressemblance à des ongles humains. Il y a apparence que ce sont des fossiles, (peut-être des fragmens de palais de poissons) qui ont été arrondis par le mouvement des eaux & ensevelis en terre.

OOLITHE. Nom que les Naturalistes donnent à de petits corps pierreux arrondis, qui ont un certain rapport avec les *cenchrites*, les *méconites*, la *Pierre ovaire*, ou avec les *stigmities*, les *hammites*, les *pisolites*, les *orobites*, les *phacites*, &c. *M. Schmidt*, Professeur honoraire en antiquité dans l'Université de Basle, qui vient de donner un Mémoire sur les *oolithes*, dit que toutes ces pierres sont d'une nature très-différente; & qu'elles ne se ressemblent qu'en ce qu'elles sont toutes des amas de globules plus ou moins ronds & de toute sorte de grandeur, de couleur & de matière. Il dit avec raison que ces différens noms ont causé une telle confusion parmi les Naturalistes, qu'il est presque impossible de les entendre. *M. Schmidt* entreprend de fixer dans son Mémoire la véritable nature des *oolithes*; & il n'accorde ce nom qu'aux œufs pétrifiés des poissons, ou d'autres insectes & animaux ovipares aquatiques. Ainsi les véritables *oolithes* ne se trouvent, selon lui, que rarement & en petite quantité. (*M. Dannone*, Résident à Basle, conserve dans son cabinet un crabe

chargé d'œufs pétrifiés à l'endroit même où ces œufs sortent de l'animal). Les graines des plantes pétrifiées ne sont pas plus communes; & il conclut que tout le reste, sur-tout les amas immenses de corps ronds, qui forment quelquefois des montagnes entières, ne sont autre chose que des jeux de la Nature presque toujours formés par une terre glaise ou martiale, déposée par couches sous une forme plus ou moins arrondie; mais l'Auteur des Annales Typographiques répond à cette assertion, que le hasard n'est point une cause; & quand il en seroit une, comment imaginer, dit-il, qu'une cause si aveugle eût pu produire des montagnes entières de corps de même forme déterminée, telles qu'on en trouve près de Neuf-Châtel, dans le Piémont, sur le mont Randen & ailleurs?

Quant à notre sentiment sur les oolithes, il est certain que parmi ces concrétions globuleuses qui ressemblent plus ou moins bien à des œufs de poissons, d'écrevilles marines, &c. il y en a d'argilleuses, de martiales, & d'autres qui sont sphateuses, semblables à des débris de coquilles roulées; d'autres sont composées de couches comme les bézoards: enfin d'autres ressemblent beaucoup à des boutons d'étoiles marines. Toutes ces variétés de figures & de couleurs indiquent nécessairement une différence dans la cause comme dans le produit. *M. Desmarests a lu à l'Académie des Sciences en 1761, plusieurs observations sur ces sortes de corps.*

L'on a donné à ces corps pierreux des noms arbitraires ou analogues aux substances qu'ils représentent: *orobites*, quand ils ont la figure d'orobes; *pisolites*, quand ils imitent des pois; *méconites*, quand ils ont la figure des grains de pavot; *cenchrites*, quand ils sont de la grandeur des grains de millet, &c. Le gluten qui tient ces corps les uns aux autres, n'est pas toujours le même; ce qui fait que la masse totale qui résulte de leur assemblage a plus ou moins de dureté, de consistance & de couleur.

OPALE, *opalus*. Cette pierre précieuse désignée

dans *Pline*, sous le nom de *paderos* est d'un bleu laiteux ou de couleur de nacre de perle, presque entièrement transparente, ayant la propriété de réfléchir tout à la fois les couleurs de l'iris ou de les changer suivant la différente exposition au jour, sous laquelle on la regarde: on en distingue de plusieurs sortes, qui toutes font feu avec l'acier.

1°. L'OPALE DE COULEUR DE LAIT, *opalus ireos lacteus*. C'est celle que les Joailliers appellent *opale Orientale* ou *opale Arlequine* ou *opale à paillette*, parce que les lames couleur de gorge de pigeon qui s'y observent, paroissent comme autant de taches de différentes couleurs détachées. *Boécède Boot*, Auteur du parfait Joaillier, la regarde avec raison comme la plus précieuse des opales, & même comme la pierre la plus merveilleuse que la Nature produise en ce genre: elle est dure, luisante, presque transparente, resplendissante, d'un beau blanc laiteux, d'où sort en chatoyant le feu du rubis, la pourpre de l'améthyste, le jaune de la topaze, le bleu du saphir, le vert de l'émeraude & toutes les autres couleurs les plus brillantes des pierreries. Cet éloge magnifique n'est que la traduction du passage de *Pline* sur l'opale. Cette pierre dont il est fait mention dans l'*Apocalypse*, chap. 21, sous le nom de la *plus noble des pierres*, étoit autrefois en si grande estime chez les Romains, que Nonius le Sénateur aima mieux être privé de sa patrie que céder son opale à Antoine qui la lui demanda. Cette pierre Orientale se trouve dans le Ceylan, où on l'appelle *pierre élémentaire*, *lapis elementarius*. Les Indiens l'estiment autant que le diamant. On ne la taille point en facettes, mais en cabochon.

Il y a une autre sorte d'opale Orientale qui est estimée. On la nomme *opale en flammes*, parce que cette pierre chatoie comme si c'étoient des feux qui s'élançassent par lignes parallèles.

2°. L'OPALE OCCIDENTALE, *opalus occidentalis*, est ou jaunâtre ou noirâtre: la première, qui se trouve

en Chypre & dans l'Arabie, domine par le jaune au travers duquel on voit quelques couleurs foibles; celle qui est noirâtre, laisse sortir un éclat d'escarboucle; l'on diroit d'un charbon noirâtre allumé par un côté: on la trouve en Égypte. Celle qui est verdâtre est peu estimée. Celle qui se trouve dans la mine d'argent de Freyberg en Saxe est assez belle. On nomme *argentine* celle qui est à fond blanc, & à petits points, couleur d'argent: on trouve aussi des opales à Eybenstock en Saxe, en Bohême, & en Hongrie, elles sont de peu de valeur. Les opales sont ordinairement par morceaux détachés, enveloppés par des pierres d'autre nature, depuis la grosseur d'une tête d'épingle, jusqu'à celle d'une noix. Les opales de cette grosseur sont très-rare.

Il est bien singulier que toutes les belles couleurs de l'opale, soient susceptibles de disparaître ou de changer de modification, quand on la divise en éclats: l'expérience, qui a démontré plus d'une fois ce phénomène, fait croire que tout le jeu éclatant de l'opale est dû à la réfraction des rayons de la lumière sur cette pierre, disposée naturellement pour produire cette réfraction: peut-être que l'*œil de chat*, l'*œil du monde*, & mieux encore le *girasol* & la *chalcedoine*, ne sont que des espèces d'opales: au reste toutes les opales sont les seules pierres que l'art n'a pu contrefaire avec autant de succès que les autres pierreries. On en a cependant apporté une factice d'Égypte qui a trompé l'œil des Joailliers du Levant si experts dans cette connoissance.

OPASSUM, espece de philandre. *Voy. DIDELPHE.*

OPERCULES, *opercula*, sont les couvercles des coquilles univalves qui ferment leur bouche. *Voyez l'article OPERCULES au mot COQUILLAGE, vol. II, p. 695. de ce Dictionnaire.* On appelle *operculites* les opercules devenus fossiles.

OPHIOGLOSSE, ou HERBE SANS COUTURE, ou PETITE SERPENTAIRE, ou LAOGUE DE SERPENT, *ophio-*

glossum, est une plante qui croît dans les lieux humides & quelquefois dans les endroits montagneux où il y a des sources: sa racine s'enfonce profondément en terre, elle est garnie d'un nombre de fibres assez grosses & ramassées comme dans l'*hellébore*. Voyez ce mot. Elle pousse une queue haute comme la main, laquelle soutient une seule feuille, assez semblable à une petite feuille de poirée, d'un goût douceâtre & visqueux. Du milieu de cette feuille, c'est-à-dire, du bout de la queue, sort un fruit qui a la figure d'une petite langue aplatie, pointue, dentelée, & partagée en plusieurs petites cellules qui renferment, au lieu de semence, une poussière menue qu'elles laissent échapper lorsqu'elles viennent à s'ouvrir dans la maturité.

L'*ophioglosse*, transplantée dans les lieux ombrageux des jardins, s'y conserve & repousse tous les ans en Avril: elle reste en vigueur jusqu'au mois de Juin; ensuite elle se fanne entièrement & disparaît. Cette plante est vulnérable, on en fait une infusion au soleil avec de bonne huile d'olive: alors c'est un baume excellent, tant pour l'intérieur, que pour l'extérieur, particulièrement dans les maux de gorge violents.

OPHIOMORPHITE. Divers Auteurs donnent ce nom à la corne d'Ammon, à cause de ses spirales qui la font ressembler à un serpent entortillé.

OPHIONOT. Voyez **MUSIMON**.

OPHITE, *ophites*; espèce de porphyre à taches de forme carré-long, blanchâtres, disposées souvent en forme d'étoile ou en forme de croix, sur un fond vert foncé. Cette pierre connue des Anciens est, dit-on, le *memphites* de Pline.

OPHTAEMITES, nom donné à certaines pierres qui imitent un œil.

OPIER. Voyez **OBIER**.

OPTUM ou **AMPHION DES INDIENS**. Voyez à l'article **PAVOT BLANC**. L'opium cyrénaïque est l'*Assa-fœtida*.

OPOBALSAMUM. Voyez **BAUME DE JUDEE**.

OPOCALPASUM ou OPOCARBASUM, substance gomme-résineuse, qui ressemble beaucoup à la meilleure myrrhe liquide, & que l'on mêloit du temps de Galien avec la myrrhe même : il étoit difficile, selon cet Ecrivain, de les distinguer l'une de l'autre, sinon par les effets : c'étoit un suc empoisonné, qui caufoit l'assoupissement & l'étranglement subit : il dit avoir vu plusieurs personnes mourir pour avoir pris de la myrrhe, dans laquelle il y avoit de l'opocarbasum sans qu'elles le sussent : peut-être n'étoit-ce qu'un suc composé d'une dissolution d'*euphorbe*, dans laquelle on macérait les *larmes d'opium*. Les poisons de cette espece ont été de tout temps aussi en usage en Afrique, que l'est en Amérique celui des flèches empoisonnées par le suc du *mancelinier*. Voyez ces mots.

OPOPANAX : Voyez son article au mot GRANDE BERCE.

OPOSSUM ou OPASSUM. Espece de *Philandre*. Voyez DIDÉLPHÉ.

OPUNTIA, FIGUIER D'INDE, RAQUETTE, NOPAL, ou CARDASSE, *cactus coccinellifer* ; c'est une plante originaire d'Amérique, & qui se fait remarquer dans les serres du Jardin du Roi, par sa forme. Dans son pays natal elle devient grande & très-belle. On dit communément que les feuilles de cette plante sortent les unes des autres, mais on pourroit dire, avec plus de justesse, que ce sont ses branches : les feuilles sont proprement ces petits boutons qui paroissent toujours aux endroits où les épines croissent par la suite. Au reste, puisque ce que nous appellons des branches, avec *Bradley*, a toujours été regardé comme des feuilles, nous continuerons à leur donner le même nom que tout le monde.

Il y a plusieurs especes de ces plantes, qui diffèrent principalement par la grandeur de leurs feuilles, la couleur de leurs fleurs & de leurs fruits, & par la couleur & la longueur de leurs épines. En général, elles ont toutes les feuilles de figure ovale ; il y en a des

especes qui les ont de près d'un pied de longueur, & d'autres seulement de deux ou trois pouces : leurs feuilles sont ordinairement garnies de distance en distance de nœuds d'épines ; il y en a de si longues, que les Indiens du pays s'en servent au lieu d'épingles ; d'autres ont les épines si courtes qu'on les apperçoit à peine. Les petites épines causent des piqûres cuisantes, & quand elles sont entrées dans la peau, elles sont quelquefois plus d'un mois à sortir, si on n'a bien soin de les chercher sur le champ & de les enlever. Une particularité singuliere, c'est que le fruit paroît toujours avant les fleurs sur cette espece de plante, & lorsqu'il semble être bien mûr, la fleur s'épanouit à son extrémité ; elle est composée d'environ dix pétales & d'une grappe de petits filets au milieu. Cette fleur s'ouvre toujours à la chaleur du soleil, & se referme à l'approche de la nuit. Les étamines sont douées d'une grande sensibilité ; en effet, si l'on touche les filets des étamines, avant qu'elles aient répandu leur poussiere fécondante, qui est composée de molécules ordinairement sphériques, très-petites, jaunâtres & luisantes, ils se couchent tous circulairement les uns sur les autres, pendant que les anteres jetent la poussiere qu'elles contiennent (un mouvement semblable a été observé par M. de Jussieu dans les étamines de l'*hélianthe*. Voyez ce mot.) Quand le fruit est mûr, il a une ressemblance grossiere avec nos figues : Voyez *Hist. de la Jamaïque de Hans-Sloane*. Il est ordinairement d'une couleur rouge foncée, & il a cela de particulier, qu'il rend l'urine de celui qui en mange trop, rouge comme du sang, sans cependant qu'il en éprouve la moindre douleur. C'est le suc de ce fruit, qui donne la couleur rouge à la cochenille qui s'en nourrit ; aussi cet insecte nous donne-t-il en teinture une des plus belles couleurs. On dit que les Teinturiers Indiens se servent du suc même du fruit pour teindre en rouge.

Les fleurs des *opuntia* sont jaunes pour l'ordinaire, à l'exception d'une espece qui a des fleurs couleurs d'écar-

late ; mais cette espece est plus tendre , plus difficile à conserver , & plus sujete à pourrir que les autres. Celle-ci est le *tuna mizior, flore sanguineo cochenillifera* de Dillenius. Les unes se plaisent à ramper sur la terre , d'autres croissent plus droites ; mais toutes aiment les endroits pierreux & les rochers. Ces plantes demandent une chaleur proportionnée au climat d'où elles viennent : il y en a une petite espece à feuilles rondes , qui vient d'Italie ; on peut la laisser dehors tout l'hiver ; & elle porte du fruit en abondance. Les especes de la Caroline & de la Virginie , peuvent aussi résister en plein air à l'abri d'une muraille bien exposée. On les multiplie toutes en plantant des feuilles simples à deux pouces de profondeur.

Les Indiens plantent & cultivent autour de leurs habitations ces nopals à fruits rouges , sur lesquels ils esperent de faire plusieurs récoltes dans l'année. Ces prétendues feuilles , comme celles de quantité de plantes grasses des pays chauds , peuvent rester long-temps hors de terre , sans se dessécher , & reprendre étant fichées en terre. L'avantage qu'on en peut tirer pour la nourriture des cochenilles (insectes précieux qui fournissant la plus belle couleur rouge , sont l'objet d'un très-riche commerce) : cet avantage , dis-je , donne lieu à quelques Américains d'y employer des terres inutiles , trop maigres , ou comme épuisées par d'autres plantations : elles y croissent jusqu'à la hauteur de huit pieds , quand on a bien soin d'empêcher l'herbe de croître aux environs. Voyez COCHENILLE.

OR, *aurum*. Ce métal , le principe de l'aisance , l'auteur du luxe , l'idole de l'avarice , immobile puissant des actions de l'homme ; l'or , dis-je , est un métal ordinairement jaune , peu dur , peu élastique , à peine sonore , mais très-compacte ; il surpasse tous les autres métaux en flexibilité , en pesanteur , en ductilité , en ténacité & en valeur. L'or n'est altéré , ni par l'air , ni par l'eau , ni par le feu des fourneaux. Il tombe au fond du vif argent qui le dissout , ou plutôt avec lequel il

s'amalgame en tout ou en partie ; tandis que tous les autres métaux, tant parfaits qu'imparfaits, y furnagent jusqu'à ce qu'ils aient été dissous ou pénétrés par ce menstrue métallique ; il n'y a que ceux qui ne s'amalgament point avec le mercure qui y furnagent continuellement.

Nous disons que l'or est le métal le plus malléable ; c'est ce que l'art du Batteur d'or & celui du Tireur d'or démontrent tous les jours : le premier peut multiplier une étendue donnée d'or, cent cinquante-neuf mille quatre-vingt douze fois, au moyen d'un fourreau de parchemin, de la baudruche & du marteau. On lit dans les *Mém. de l'Acad. des Sciences, année 1713*, qu'une once de ce métal peut être tirée en un million quarre-vingt-quinze mille pieds de long, c'est-à-dire en une ligne de soixante-treize lieues de long, à deux mille cinq cens toises la lieue. Enfin l'idée avantageuse que nous avons de l'or est fondée sur son excellence réelle.

L'or varie par la dureté, la couleur & la pesanreur ; ce qui provient peut-être de ses degrés de pureté : c'est ainsi que l'or d'une guinée est, à volume égal, moins pesant que le louis d'or, celui-ci moins que le ducat dont le pied cube pese vingt-un mille deux cens vingt onces poids de Paris. L'or de Siam est moins cassant que le nôtre, & le son des cordes de clavecin qui en sont faites, est infiniment plus grave. Ce métal montre dans l'endroit de la fracture de petits angles prismatiques ; sa couleur est plus ou moins foncée. L'or d'Europe est plus haut en couleur que celui d'Amérique. Ce dernier est pâle, & l'on prétend que celui de Malacasse (ou Malgache) est tour-à-fair pâle & se fond presque qu'aussi promptement que du plomb. L'or s'écrout sous le marteau ; il entre en fusion un peu plus facilement que le cuivre, & aussi-tôt après avoir rougi : on remarque que lorsqu'il se fond il prend une couleur d'aigue-marine, ou de bleu céladon. Il est de tous les métaux celui qui s'échauffe le plus dans le feu (c'est en raison de sa densité) & qui s'amalgame le plus faci-

lement avec le mercure : on diroit qu'il y a une sympathie entre ces deux métaux. C'est un axiôme en Métallurgie, que l'or n'est jamais minéralisé par le soufre ni par l'arsenic ; cependant la seule vapeur d'un grain d'étain suffit pour ôter la propriété malléable à huit onces de ce métal ; mais il la recouvre par la fusion. L'or résiste à tous acides agissans séparément. Il y a deux grands dissolvans de l'or : l'un est composé de l'acide marin & nitreux, c'est l'eau régale ordinaire : l'autre est la combinaison de l'alkali fixe avec le soufre. Ce dernier menstrue ou dissolvant est connu sous le nom de foie de soufre. Si l'on en précipite la dissolution faite à l'eau régale nitreuse & ammoniacale, par un alkali fixe ou volatil, on en obtiendra une poudre aurifique, fulminante, qui desséchée détonnera avec soixante-quatre fois autant de force élastique qu'un pareil volume de poudre à canon. On ne peut manier cette poudre avec trop de précaution. Nous le répétons, ses effets sont violens & terribles. La chaleur, le frottement occasionnent son inflammation & son explosion. Il en coûta la vue & presque la vie à un jeune homme de notre connoissance qui, après avoir versé de l'or fulminant dans un flacon, voulut le fermer, un grain pris entre le bouchon & le goulot, s'enflamma par le frottement ; l'explosion fut semblable à un fort coup de fusil. Le flacon se brisa en éclats, le renversa par terre & lui creva les deux yeux.

La vitrification de l'or au foyer d'une des grandes lentilles de *Tschirnhausen*, quoique donnée comme certaine par M. *Humbert*, a été contestée, & est demeurée au nombre de ces faits douteux qui demandent à être vérifiés : mais Mrs. *Macquer*, *Briffon*, *Lavoisier* & *Cadet* ont fait sur cet objet, ainsi que sur un grand nombre d'autres substances, des expériences très-intéressantes avec cette grande lentille de *Tschirnhausen*, tirée du Cabinet de l'Académie, ainsi qu'avec la petite lentille de *Tschirnhausen*, que leur a confié M. le Comte de la Tour d'Auvergne ; elle est, ainsi que celle de l'Académie, de

trente-trois pouces de diametre, mais son foyer est un peu plus court. Ces Académiciens dont on connoît la sagacité, l'intelligence & le coup d'œil fin de l'observation, après avoir exposé au foyer de ces lentilles un grand nombre de fois de l'or très-fin & très-pur, & l'avoir mis successivement sur des supports de différente nature, tels que des creusets d'argile réfractaire, des tessons de poterie de grès, de porcelaine dure, crue ou cuite, de pierre de grès très-réfractaire & de charbon, & dans presque routes ces épreuves avoir obtenu des vitrifications de couleur brune pourprée à la surface de ce métal, n'osent point encore assurer positivement que ces vitrifications soient dues à une portion de la substance même de l'or ; en variant ces expériences ils ont eu la satisfaction d'appercevoir & de bien constater plusieurs phénomènes importans dont les Physiciens qui les ont précédés n'ont point fait mention. De ce nombre sont, 1°. un cercle de couleur pourprée sur le support de l'or, qu'ils n'ont jamais manqué d'obtenir, de quelque nature qu'ait été ce support ; 2°. une fumée très-sensible sortant certainement de ce métal, de même que de l'argent, & s'élevant quelquefois jusqu'à cinq ou six pouces ; 3°. une lame d'argent a été très-bien dorée à cette seule fumée de l'or, de même qu'une lame d'or a été argentée à celle de l'argent ; 4°. ils ont observé une rotation rapide de petits globes, d'or & d'argent fondus au foyer, qui leur a paru assez constamment dans le sens où elle devoit être, en supposant qu'elle eût pour cause une impulsion de rayons solaires, que ces Messieurs ont déjà soupçonnée, mais qu'ils se proposent de constater par une suite d'observations aussi multipliées & aussi exactes que l'exige l'importance de la matiere. Ces Savans se proposent de suivre ces recherches avec des instrumens bien supérieurs à ceux qu'ils ont employés, & c'est avec une lentille à eau de quatre pieds de diametre, de l'exécution de laquelle M. *Bernieres* s'est chargé. Cet instrument devant surpasser de beaucoup

en grandeur, en netteté, & par conséquent en force, tous ceux qui ont été faits jusqu'à présent, semble promettre une Chymie Pyrotechnique nouvelle, & paroît destiné à faire une de ces époques qui deviennent mémorables dans l'Histoire des Sciences.

L'or se trouve dans des mines qui lui sont propres ou particulieres, comme en Asie, à Aracan, & dans le Pégu, au Japon & près de Batavia, dans la Guinée, le Sénégal & le Royaume de Galam en Afrique, & sur-rout à l'endroit que l'on nomme la Côte d'Or; (M. de la Chapelle a observé que l'or de Guinée ne peut se battre en feuilles, ni se tirer par la filiere), à Malacasse en Madagascar, & dans les pays de Bambouc & de Congo. En Europe, on rencontre des mines d'or en Suède, en Norwege, en Sibérie & à Chemnitz en Hongrie: la mine d'or de Siderocaps dans le Jamboli en Europe, est fort riche. Dans l'Amérique Méridionale, l'or se trouve dans le Brésil, dans le Mexique, dans le pays de Maricabo, à Sumatra, à Valdivia, à Copiapo & Andacoll, dans le Chili, dans la Province de Quito, & dans le Potosi au Pérou.

Les galions d'Espagne exportent de ces dernieres contrées en Europe pour plus de quinze millions de ducats d'or en barres ou en lingots, par la voie de Cadix. C'est, dit un Auteur moderne, pour le malheur de ses habitans que cette partie de l'Amérique produit une si grande quantité d'or. L'insatiabilité de l'avarice y a fait autrefois commettre sous un dangereux prétexte tous les actes de cruauté que peuvent inspirer le fanatisme & la cupidité. A-t-on eu tort de dire: *Quid non mortalia pectora cogis, auri sacra fames?* Quel bien ont produit en effet ces riches mines du Pérou? Il a péri, dit M. de Buffon, des millions d'hommes dans les entrailles de la terre pour les exploiter; & leur sang & leurs travaux n'ont servi qu'à nous charger d'un poids incommode.

L'or vierge est d'une couleur jaune aurore; sa matrice ordinaire est le quartz, quelquefois la pierre corinée, souvent le fer & l'argent, rarement le cuivre &

le plomb ; quelquefois dans de l'argile endurcie, tantôt il est en petits points ou en grains, tantôt en feuilles ou en masses, ou en rameaux. On reconnoît facilement, que les grains jaunes que l'on voit dans une pierre, sont de l'or, quand avec la pointe d'un ciseau on y trace facilement des lignes, ou quand en lui faisant recevoir la vapeur du mercure, il blanchit ; & que jeté dans le feu, il ne se détruit point. C'est par un procédé semblable qu'on a reconnu que la mine de Carthagene au Mexique, dont le métal ressemble tout-à-fait à une mine de cuivre chatoyante grillée, étoit de l'or. Il n'en est pas de même pour l'or qui se trouve dans la pyrite que M. de Justi appelle *gelst* ou *gilst*. Cette espece d'or est pâle & solide dans cette sorte de matrice minéralisante les métaux ; lorsque l'or est allié à l'argent dans la mine ou à d'autres métaux, il est déguisé, ou du moins sa couleur est fortement altérée. Des Minéralogistes modernes prétendent que l'or dans l'état de pyrite, a été uni au soufre par l'intermede du fer qui sert comme de lien d'union, entre l'un & l'autre, & que la vitriolisation qu'éprouve ensuite cette pyrite aurifere donne naissance à l'or en cheveux ou en fibres capillaires.

On trouve aussi de l'or dans la belle espece de *lazzuli* de Perse : *Voyez ce mot*. Il y a aussi une mine de cinabre en Hongrie qui contient de l'or, on l'appelle *mine d'or rouge*. Combien de sables de rivieres sont auriferes, sur-tout à l'endroit où elles font angle ! Rien ne ressemble mieux à des grains de mica. Nous avons plusieurs rivieres en France qui en contiennent des quantités trop petites pour mériter attention ; tels sont le Rhin, le Rhône, dans le pays de Gex ; le Doux, en Franche-Comté ; la Cese, dans les Cévennes ; le Gardon, près de Montpellier ; la Riguc, près de Pamiers ; l'Arriege, dans le pays de Foix ; la Garonne, près de Toulouse ; la Salat, dont la source est dans les Pyrénées : *Consultez à ce sujet un Mémoire de M. de Réaumur dans les Mém. de l'Acad. des Sciences, ann. 1718, p. 108.*

& suiv. & l'Histoire de l'Acad. des Belles-Lettres, Tome XXI, p. 24, à l'occasion du Pactole. On abandonne ces paillettes d'or aux recherches des gens du pays, dont le travail pénible est rarement récompensé par les découvertes qu'ils font. Il y a des rivières dans la Carmanie & la Silésie, où l'on trouve des grains d'or gros comme des pois : on en trouve aussi dans le Tage & le Danube. Il est certain qu'en rétrogradant & fouillant avec attention les bords de ces rivières, au-dessus du lieu où elles font angle, ou mieux encore en travaillant dans les hautes montagnes où ces rivières prennent leur source, l'on parviendroit à découvrir la mine ; peut-être que les Souverains feroient un jour exécuter ce projet chacun dans leurs Etats. *Pline* parle de l'or dont la mine étoit dans la Gaule, nous ignorons l'emplacement de cette ancienne mine : il est probable qu'elle n'a pas été entièrement épuisée, mais la fureur des guerres, la barbarie & la révolution des temps en ont effacé jusqu'à la trace : il faut espérer qu'on la retrouvera un jour.

On nomme *Paillotheurs* ou *Orpailleurs* ceux, qui, par le moyen d'une sébille (espece d'écuelle ou de vaisseau profond fait de bois, dont l'intérieur est tout sillonné ou rempli de rainures), prennent & lavent le sable des rivières, pour en retirer la substance métallique précieuse. *Lémery, Dict. des Drogues, pag. 11*, dit qu'on voit beaucoup de Nègres en Afrique, qui ne sont employés qu'à plonger & aller chercher de l'or. On en ramasse aussi de cette maniere une grande quantité dans le Pérou. *M. Frézier* prétend qu'on y trouve souvent dans le fond des rivières de l'or en masse, du poids de quatre livres, & quelquefois de beaucoup plus considérables ; c'est, dit-il, ce qu'on nomme *pépites*.

Lorsque l'or est répandu dans différentes especes de terres ou de sables, il n'a point de figure déterminée : il y en a aussi de différentes couleurs qui sont comme masquées ; il est ordinairement semblable à de petites

poinres d'épingles. On en trouve cependant une espece, qui est sous la forme de petits grenats bien rouges, & transparens : c'est ce qu'on appelle *grenats d'or* ; on en trouve aux Monrs Crapacks en Hongrie. Il s'en rencontre aussi en Amérique.

Quand on trouve l'or pur, on l'appelle *or natif* ou *or vierge* : il est facile à graver ; c'est celui de la premiere espece. L'or qui forme des especes de filons ou veines dans des pierres, ou ferrugineuses, ou schisteuses, ou quarzeuses, est celui de la seconde espece : l'or qui se rencontre dans les glaises rougeâtres, & les sables, (c'est le Lavaderos des Espagnols), & qui est en petites paillettes, n'a besoin que d'une simple lotion pour en être séparé : cet or de lavage est celui de la troisieme espece ; on l'appelle *or paléole* ou *poudre d'or*. Enfin l'or qui est en grains, & que des Plongeurs retirent des rivieres, est celui de la quatrieme espece : il s'appelle *or pépite*, c'est le moins bon, il n'est guere qu'à dix-huit karats.

La méthode usitée pour l'extraction & la purification de ce métal interposé dans les pierres, consiste dans le lavage, le pilage, l'amalgame & l'ignition. S'il y a mélange de métaux, l'on a recours, ou aux dissolvans, ou à la fusion : le procédé en est fondé sur le même principe, que pour le traitement de la mine d'*argent*. Voyez ce mot, & ce qui en est dit dans notre *Minéralogie* ; mais particulièrement dans le *Dictionnaire de Chymie*.

Ce métal, qui dans la société est d'une très-grande utilité pour représenter la valeur de tout ce qui peut être nécessaire, utile ou agréable aux hommes, sert aussi beaucoup à cause de son éclat, de sa beauté, de son inaltérabilité, pour quantité d'ornemens & de bijoux précieux.

L'or n'est donc pas seulement un moyen général d'échange entre les peuples, puisqu'il devient une source de chefs-d'œuvres dans les mains industrieuses d'une multitude d'Ouvriers. En effet, ce métal se plie facilement à tous les caprices du goût & de la mode. On

l'emploi à masquer tous les autres métaux. Nous avons exposé sa grande utilité, elle le rend propre à cet usage.

On trouve chez les Batteurs d'or de quatre sortes d'or en feuilles. Le plus beau sert aux Damasquieurs, on l'appelle *or d'épée* : la seconde sorte est employée par les Armuriers, on la nomme *or de pistolet* : la troisième sert pour dorer les livres, on l'appelle *or de Relieur* : la quatrième enfin, sert aux Peintres, & en Pharmacie, pour envelopper, orner & masquer le mauvais goût des médicaments, on l'appelle *or d'Apothicaire*. Ses propriétés particulières en Médecine nous paroissent très-précieuses & fort chimériques, nous dirions volontiers une pure charlatanerie. Qui ne connoît le sens figuré de cette expression proverbiale, *dorer la pilule*. On est parvenu, par l'art de la dorure, à appliquer ce métal sur une quantité de différentes matières auxquelles il donne un extérieur de propriété & d'opulence : en le mêlant avec l'étain on en tire une très-belle couleur pourpre pour la peinture des émaux & de la porcelaine. Consultez le *Dictionnaire des Arts & Métiers*.

Les Doreurs se servent d'un mélange d'or & d'argent, qu'ils appellent *amalgame d'or & d'argent*, parce qu'il s'étend facilement sur les ouvrages. On dore sur les métaux, ou sur les cœurs, ou sur le bois, ou sur les lambris de pierre. Ceux qui dorent sur le bois commencent par l'enduire de plusieurs couches de blanc, ensuite de jaune, enfin d'une pâte composée de bol & de molybdène, &c. c'est sur cette dernière couche, mouillée avec de l'eau gommée ou collée, qu'on applique la feuille d'or. On doit à feu M. de *Montamy* la manière de retirer ce métal précieux employé sur le bois : elle consiste à faire subit une simple ébullition au bois doré ; le métal s'en détache avec la colle qui l'assujettissoit ; on évapore l'eau, il reste une matière qu'on pulvérise & qu'on jette aussi-tôt dans le feu pour brûler la portion de colle, puis l'on procède

par la voie de l'amalgame avec le mercure en la maniere usitée.

Les Ouvriers appellent *or trait*, un lingot d'argent doré au feu, & qui a passé par la filiere. *L'or en lame*, qui est presque le même, est un fil aplati entre deux rouleaux d'acier poli; on l'emploie comme l'*or filé* dans la fabrique des étoffes de soie ou de broderie, ou du galon. Une once d'or peut recouvrir & dorer très-exactement un fil d'argent long de 444 lieues; quelle ductilité! L'on peut dire que l'art du Tireur d'or & du Batteur d'or, où le commun des hommes ne trouve qu'un objet de commerce, ou des ressources pour le luxe, présente aux yeux d'un Physicien des merveilles qui n'ont point échappé aux observations de *Boyle*, du *P. Merfenne*, de *Rohault*, & notamment de *M. de Réaumur*. Consultez *Mémoires de l'Académie des Sciences*, 1713, pag. 205, &c.

Ce que l'on appelle *or en coquille*, sont les bactréoles, c'est-à-dire, les rognures de feuilles d'or, qu'on broie & qu'on incorpore avec du miel; on les met ensuite dans de petites coquilles: cet or ainsi préparé, sert aux Peintres en miniature.

Les Orfèvres désignent la pureté de l'or par le mot *karat*. Un karat est la vingt-quatrième partie du titre de l'or: l'or pur ou fin est nommé *or à vingt-quatre karats*, mais il n'y en a que peu ou point à ce titre. Le karat est un scrupule, le scrupule est vingt-quatre grains ou le tiers d'un gros; si l'or est allié ou diminué au feu d'un vingt-quatrième, il n'en restera plus que vingt-trois parties, & l'on dira *or à vingt-trois karats*. *L'or au titre* est à vingt karats: il n'est employé que pour les bijoux d'or. On détermine aussi le karat d'or par l'épreuve de la *Pierre de touche*; voyez ce mot. Depuis quelques années le luxe qui rend les Artistes inventifs, leur a fait imaginer des moyens pour donner à l'or différentes nuances par les alliages, ce qui produit des ornemens agréables à l'œil, mais aux dépens de la valeur intrinsèque du métal qui est sacrifié

à la beauté de l'ouvrage. Il y a de l'*or vert*, qui se fait en alliant beaucoup d'argent avec l'or : l'*or rouge* se fait en l'alliant avec beaucoup de cuivre : l'*or jaune* est l'or pur : l'*or bleu* se fait par le mélange de l'arsenic ou de la limaille d'acier ou par le moyen du gros fil de fer doux amalgamé dans l'or fondu : l'*or blanc* des mêmes Artistes, est l'argent pur.

OR BLANC OU PLATINE, *Voyez* PLATINE.

OR DE CHAT. *Voyez* au mot MICA.

ORAGE. Nom que l'on donne, tantôt à une tempête de vent sur mer, tantôt à un ouragan sur terre, l'un & l'autre accompagnés d'une grosse pluie souvent mêlée de giboulées, de grêle, & ordinairement précédée d'un changement de vent, ou d'un calme dans l'air, ou d'une grande chaleur, ou d'un temps fort chargé. Alors on voit des éclairs, des arcs-en-ciel, & l'on entend souvent gronder le tonnerre : les nuages sont fortement agités ; ils se rapprochent, se condensent, & dans l'instant ils se convertissent en grosses gouttes d'eaux qui tombent avec vitesse. Il est rare qu'un orage, accompagné d'éclairs & de tonnerres, continue quelque temps sans qu'il survienne une grosse pluie. Lorsque ces sortes d'ondées viennent à tomber, elles emportent ordinairement avec elles beaucoup de cette matière qui produit la foudre ; ce qui fait que l'orage cesse beaucoup plutôt lorsqu'il pleut que lorsqu'il fait un temps sec. Ce phénomène n'est jamais universel : il suit le courant d'un vent impétueux, qui siffle & tourbillonne ; aussi ne se fait-il souvent remarquer que dans une petite étendue de quelques contrées, mais il n'y répand pas moins l'épouvante, la désolation & l'horreur. C'est dans des instans semblables que des campagnes fleuries se convertissent en des déserts d'un aspect affreux.

Les orages les plus considérables & les plus effrayans qu'on ait euluyés en Europe, sont celui des environs de Londres en 1723, celui des environs de Ratisbonne le 22 Mai 1720, celui de Leicester en An-

gleterre le 22 Juin 1724, celui de Hambourg le premier Juillet 1717, celui de Francfort sur le Mein le 25 Juillet 1723, celui de Nimegue en Hollande le 25 Juillet 1725, celui de Crème en Italie le 30 Août 1720, celui de Boulogne en Picardie en 1722. La Suisse est sujete à être affligée & ravagée par les orages : les habitans se souviendront long-temps de celui qui consterna Zurich en 1449, de celui de Rothembourg en 1597, qui fit disparoître toute la moisson ; le furieux orage de grêle qui épouvanta tant les Citoyens de Vienne en 1689, fut aussi des plus considérables. L'orage nocturne de Trieste en 1719, fut encore plus terrible : avant que ce météore commençât, on vit courir dans l'air une grande quantité de flammes semblables à des feux follets : on entendit soudain un grand fracas de tonnerre, qui, accompagné d'éclairs & de grêle, fit trembler toute la Nature dans cette contrée, où l'on trouva des maisons criblées de trous, & des arbres déracinés, cassés, brûlés par la chute d'une grêle prodigieuse & du tonnerre.

Le 24 Juillet 1771, sur les deux heures après midi, le Ciel s'étant extraordinairement obscurci à Grenoble, il tomba pendant quelques minutes une pluie très-abondante, laquelle fut suivie d'un orage de grêle qui dura un peu plus long-temps. Les moindres grains étoient du volume des plus grosses noisettes, & quelques-uns étoient gros comme des œufs de poule ; toutes les vitres exposées au midi & au couchant furent entièrement fracassées, & une heure après les rues étoient encore couvertes de grêle de la hauteur d'un pied : les blés & les chanvres des environs de cette ville furent coupés & hachés, & tous les arbres furent dépouillés de leurs fruits. Le désastre a été encore plus terrible à Plombières en Lorraine : sur les dix heures du soir les eaux monterent en un quart-d'heure jusqu'à dix pieds dans les maisons & en firent écrouler dix-sept ; les bains furent comblés de décombres & de débris, plusieurs personnes périrent. Le même orage
se

se fit sentir en même-temps dans toute la Province : la Meuse, la Moselle, la Meurte, la Nied, la Seille, la Sarre & les autres rivières qui y coulent, débordèrent, ainsi que tous les ruisseaux qui y affluent : partout les eaux monterent en moins de six heures aussi haut qu'en 1740. Les dégâts que cette inondation générale & subite causa, furent considérables : ce fut particulièrement dans les Vosges qu'on en ressentit les plus terribles effets. L'orage de pluie qu'on a éprouvé à Aix & aux environs de cette ville, le 15 Septembre 1771, a été aussi des plus remarquables, & a causé beaucoup de ravage.

En 1773, le 18 Août, il tomba pendant toute la journée une pluie prodigieuse à Moncontour en Basse-Bretagne ; le vent étoit Sud-Est, le baromètre à 27 pouces 4 lignes, la chaleur médiocre, & l'air extrêmement lourd. L'après midi on entendit le tonnerre gronder, le thermomètre varia de 13 à 16 degrés, sur le soir il se fixa à 14 ; alors la pluie augmenta considérablement, & vers minuit elle devint si grosse, qu'elle sembloit tomber en masse. Le vent, disons l'ouragan, ayant tourné au Nord-Est, il s'éleva une tempête affreuse ; le tonnerre gronda sans interruption, l'air étoit tout en feu, & les eaux s'accrurent excessivement. Qu'on se représente un volume immense d'eau se précipitant par une gorge étroite, couverte de gros montagns dans une gorge étroite, couverte de gros quartiers de pierre, roulant avec un fracas horrible ces lourdes masses, entraînant tout ce qui s'oppose à son passage, haies, murs, chaussées, ponts, ravageant & couvrant de pierres, de sable & de limon les vergers, les prairies, &c. après un cours de plus de 800 toises, ce torrent rassemblant toute sa violence, brisant les portes de la ville, inondant les maisons ou les ébranlant, les renversant de fond en comble, noyant les habitans, les bestiaux, détruisant ou bouleversant les moulins ; déposant çà & là dans les vallées les meubles, les débris & les cadavres ; arrachant les

moissons, interrompant les communications, & l'on n'aura qu'une image imparfaite de cet épouvantable & funeste spectacle. Le même orage n'a pas moins produit de ravages dans les environs, sur-tout à St. Brieux, à Guingamp, &c. sur la grande route de Brest. La ville de Chatelaudren a presque été entièrement submergée en un moment; la digue de l'étang de la mine, situé à 1200 toises au-dessus de celui de la ville, ayant été renversée, les eaux se précipiterent dans la ville, où elles s'éleverent à plus de dix pieds, & obligèrent les habitans dont les édifices inondés résistoient encore à l'effort des eaux, à monter dans leurs greniers, sans pouvoir être secourus; dans cette affreuse situation ils attendoient la mort qui leur étoit inévitable.

Voici la description de l'orage du Bas-Maine faite & observée par M. *Buon*, Prêtre & Précepteur du jeune Marquis de *Dreux*: L'orage du 4 Août dernier (1774) a commencé sur les quatre heures du soir. Il avoit été précédé quelques jours auparavant d'une grande chaleur avec des éclairs au Nord-Ouest; mais ce jour-là la chaleur fut étouffante, & le thermometre de M. de *Réaumur* étoit à vingt-quatre degrés au-dessus de la congélation. Le tonnerre après avoir grondé sourdement depuis midi, éclata enfin par des explosions qui furent le prélude du fléau terrible qui a désolé ce canton, & ceux qu'il a rencourrés dans sa marche. Un nuage épais & sombre venant de la partie du Nord-Ouest, intercepta la lumière au point qu'on auroit eu peine à voir lire; il s'éleva un vent impétueux qui suivit constamment la même direction de l'orage. Bientôt après l'on entendit les sifflemens de la grêle qui déjà faisoit au loin un épouvantable fracas, & qui sans être mêlée de pluie ne discontinua point de tomber pendant près d'une demi-heure. La première & la plus volumineuse pesoit depuis une livre jusqu'à deux & trois; il y a même des Curés voisins qui ont assuré en avoir trouvé de beaucoup plus pesante. La plus grosse, comme la plus menue, étoit de différentes configurations;

on voyoit des grains ronds & armés de pointes à-peu-près comme certaines noix de galle, d'autres carrés, ou triangulaires, ou alongés & terminés en angles, & de diverses autres figures ; & elle étoit si dure & si compacte que notre Observateur en a trouvé trois semaines après dans des endroits sombres plusieurs grains gros comme des œufs ordinaires.

Dans la largeur à-peu-près de cinq quarts de lieue où la grêle a donné, la dévastation a été générale dans la campagne : les maisons totalement découvertes, particulièrement du côté opposé à l'orage, les grains enterrés, les pailles en plus mauvais état que si elles eussent été foulées par vingt mille hommes de cavalerie, les arbres hachés à leurs cimes, pelés en plusieurs endroits à leurs troncs, & dépouillés de leurs feuilles & de leurs fruits, offroient aux yeux des malheureux habitans du Bas-Maine un spectacle tel qu'au mois de Décembre, mais mille fois plus désolant pour eux. Les hommes & les animaux domestiques éloignés de leurs habitations ont beaucoup souffert, & des Laboureurs qui conduisoient leurs voitures chargées de gerbes, ne pouvant dételer leurs bestiaux devenus furieux, les ont laissés aller à leur gré pour se mettre eux-mêmes à couvert. Le gibier a été presque tout détruit, sans même en excepter les renards, qui malgré leurs ruses & leurs fourrures n'ont pu soutenir un si terrible choc.

Aussi-tôt après la tempête une partie de la grêle étant déjà fondue, il s'est élevé un brouillard épais d'une odeur beaucoup plus forte & plus infecte que celle qui frappe ordinairement l'odorat dans les temps orageux.

Vers le commencement de Septembre M. l'Abbé Buon a été témoin d'un autre phénomène plus étonnant encore que les précédens. La seve du mois d'Août, dont la circulation étoit alors dans toute son activité, ne trouvant plus rien dans les arbres capable de l'épuiser, a agi fortement sur les boutons qui, suivant l'ordre

naturel, ne devoient se développer qu'au printemps suivant, & bientôt après l'on a vu naître de nouvelles feuilles & des fleurs auxquelles ont succédé des fruits qui, parvenus à la grosseur des noix, sont tombés aux premières gelées.

A considérer les phénomènes qui précèdent, qui accompagnent & qui suivent un orage, j'aurois bien des détails à proposer au lecteur : mais la cause des orages tenant au système des autres météores, tels que les vents, les tourbillons, le tonnerre, les éclairs, la grosse pluie, les ouragans, la grêle, les nuées, &c. (voyez ces mots), une observation importante est que l'air est autant agité avant un orage qu'il est ordinairement calme après. Il y a plus, ceux qui se trouvent sous l'orage ne sentent que peu ou point de vent.

ORANGER, *aurantium*. L'oranger est un arbre des plus beaux, par la blancheur & l'odeur suave de ses fleurs, par ses feuilles d'un beau vert, & dont il n'est jamais dépouillé, par ses fruits couleur d'or, *malus aurantia*, & sur-tout par le spectacle agréable qu'il réunit en même-temps, de boutons, de fleurs épanouies, & de fruits. Quoique cet arbre ne paroisse naturel qu'aux Provinces Méridionales de la France, il fait l'ornement de nos plus beaux jardins, parce qu'on l'éleve en caisse, & qu'on le garantit, dans les terres, des rigueurs de l'hiver. Louis XIV étoit si grand admirateur de cet arbre, qu'il avoit toujours des orangers en fleurs, même pendant l'hiver, dans une galerie de son Palais, où ils étoient placés sur des piédestaux dans des caisses gravées & argentées. Pour parvenir à lui procurer ce délicieux spectacle pendant tout l'hiver, les Jardiniers choissoient un nombre d'arbres suffisant, cessoient de les arroser jusqu'à ce que les feuilles tombassent, & ayant mis ensuite de la terre nouvelle sur la surface de leurs caisses, ils les arrosoient souvent dans un réduit garni de vitrages, d'où ils ne sortoient que chargés de fleurs & de feuilles nouvelles.

Parmi les vingt especes d'orangers connues (*l'oranger à fruit aigre ou bigarade avec ou sans feuilles panachées ; l'oranger à fruit doux ; l'oranger à feuilles coquillées ; l'oranger à fleurs panachées ; l'oranger à fruit cornu ; l'oranger hermaphrodite, dont le fruit participe de l'orange & du citron ; l'oranger de Turquie ; l'oranger tortu ; le Pampelmoufe ; la grosse orange ; l'orange étoilée ; l'orange à écorce double ; l'oranger à fleur double ; l'oranger de la Chine ; l'oranger nain à fruit aigre ; le même à feuilles & fruit panachés, &c.*) il y en a deux principales, dont le fruit est en usage parmi nous ; savoir, *l'oranger à fruit aigre, amer ou bigaradier, & l'oranger à fruit doux.* Il n'y a aucune différence pour le port, les feuilles & les fleurs de ces deux sortes d'orangers. La description que nous allons en donner, conviendra donc aux deux, si ce n'est pour les fruits qui ont des différences bien sensibles.

L'oranger devient d'une hauteur médiocre ; ses racines sont jaunes & s'étendent beaucoup : le bois du tronc est dur, compacte, blanc vers le cœur, odorant : les feuilles sont toujours vertes, épaisses, lisses, portées sur des queues feuillées, & qui représentent la figure d'un cœur, remplies d'une infinité de petites cellules huileuses, transparentes, qui paroissent autant de petits trous, de même que dans le mille-pertuis. Ses fleurs sont en rose, odorantes, composées de cinq pétales blancs, disposés en rond. Dans le bigaradier le pistil se change en un fruit presque sphérique. Avant d'être mûr, il est de couleur verte, amer, âcre & piquant à la langue ; lorsqu'il est mûr, on exprime des cellules intérieures du fruit un suc acide. Les bigarades sont d'un jaune pâle : au lieu que les oranges douces sont d'une couleur vive de safran ; leur jus est doux & agréable.

Ces arbres sont originaires de la Chine, d'où les Portugais ont apporté les premières graines. On voit encore à Lisbonne, dans le jardin du Comte de Saint-Laurent, le premier arbre d'où sont sortis tous les

orangers qui font l'ornement de nos jardins d'Europe. Les orangers se font comme naturalisés dans nos Provinces Méridionales : dans les îles d'Hyeres & en Provence, où ils forment des forêts agréables par leur verdure qui ne change point, & par les fruits, dont ils sont toujours chargés. Les feuilles, les fleurs, l'écorce, la moëlle & la graine des orangers sont d'usage. Cet arbre nous charme trop par sa beauté, pour que nous ne disions pas quelque chose sur sa culture. M. de la Quintinie a donné un Traité sur cet objet.

L'oranger doux est préférable, tant pour la beauté de ses feuilles, que pour la bonté de son fruit. L'oranger de la Chine ne fait jamais un bel arbre ; car il a toujours l'air malade, & son fruit mûrit rarement. L'oranger de Genes, à feuilles de plusieurs couleurs, mérite d'être placé dans un jardin, comme une rareté, à cause de la beauté de ses feuilles. L'oranger nain est très-agréable par ses petites feuilles & la quantité de fleurs dont il se couvre.

On peut élever des orangers par le moyen de quelques jeunes orangers qui nous viennent de Provence ou de Genes, ou en semant des pepins de bigarade dans une terre préparée : on les greffe ensuite. On prétend que la petite espèce de citron doit être préférée pour y greffer les espèces qu'on desire. Une caisse de douze ou quinze pouces leur suffit jusqu'à l'âge de sept ou huit ans ; alors on les transplante dans la dernière caisse, qui doit avoir vingt ou vingt-quatre pouces de large. Une bonne terre pour les orangers, est un mélange d'un tiers de terreau de brebis, reposé depuis deux ans, d'un tiers de terreau de vieille couche, & d'un tiers de terre grasse de marais. En taillant l'oranger, on cherche à lui donner une belle forme. Lorsque par maladie un oranger jaunit, on lui donne une nouvelle terre, ou bien on taille toutes les racines gâtées, & on ne les expose au soleil que pendant deux ou trois heures. S'il est attaqué par les gallinsectes qui le sucent, on doit frotter l'arbre avec du vinaigre. Il

faut sur-tout défendre les orangers du froid & du vent. Le fumier à contre-temps leur est également pernicieux : on n'en doit jamais mettre de celui de vaches, ni de pourceaux ; tous les autres doivent être bien consommés & mis avec prudence. Quoique ces arbres aiment l'ombre, ils périssent bientôt lorsqu'on leur donne trop d'humidité ; le fumier de brebis ou de chèvre, trempé dans l'eau dont on arrose les orangers, les rends sains & vigoureux. L'effet que produisent les arrosemens fréquens & trop abondans sur ces arbres, est de faire jaunir, & souvent tomber les feuilles ; ils languissent un an ou deux sans pousser aucune tige, & à la fin ils meurent entièrement. On doit ferrer les orangers depuis le milieu d'Octobre jusqu'au retour de la belle saison. Il y a dans le *Journal Economique pour le mois de Juillet, année 1757*, un *Mémoire sur la culture des orangers*, où l'on démontre qu'on doit préférer de les mettre dans de grands vases de terre, plutôt que dans des caisses, à l'exemple des Génois, parce que ces pots s'échauffent plus aisément, se refroidissent moins vite, & conservent mieux tous les sels de la terre que les caisses.

Depuis quelques temps on se sert avec succès des feuilles d'oranger dans les convulsions, les affections vaporeuses & l'épilepsie. On en fait usage en poudre au poids d'un scrupule qu'on délaie dans une tasse de chocolat. Des personnes ne se servent que de la décoction des feuilles, & y joignent du vin & du sucre. C'est encore un spécifique contre la colique des Peintres. La décoction doit se faire dans un vase fermé. On présume que ce remède est efficace dans toutes les maladies du genre nerveux.

Les fleurs d'orange, à cause de leur odeur agréable qui est préférée à celle des roses, de l'ambre & du musc, sont fort en usage parmi nous, soit dans les parfums, soit dans les assaisonnemens. On en tire, par la distillation, une eau qui est céphalique, stomachique, hystérique, & une huile essentielle, qui porte le nom

de *néroly* ; c'est un excellent parfum. L'eau de fleurs d'orange est aussi très-efficace contre les vers , & contre la toux qu'elle calme ; & selon M. *Bourgeois* , elle facilite l'expectoration ; mais elle ne convient pas à toutes les femmes , contre les vapeurs ; il y en a un grand nombre auxquelles elle est fort contraire. L'*essence de Portugal* se fait avec l'écorce d'orange ; il suffit d'exprimer cette écorce pour l'obtenir. On fait avec ces fleurs des conserves différentes , soit solides , soit molles ; des tablettes qui sont très-agréables au goût & que l'on présente au dessert , ou que l'on mêle dans les médicamens pour corriger leur goût désagréable , & pour fortifier l'estomac. On fait aussi avec ces fleurs , un sirop & un ratafia délicieux. On confit les écorces de ce fruit. Tout le monde fait combien la pulpe d'orange douce est agréable. On prétend que si l'on mange une orange douce toute entière avec l'écorce , avant l'accès de la fièvre intermittente , & sur-tout de la fièvre tierce , elle arrête souvent l'accès , & guérit quelquefois la fièvre. Enfin avec le suc exprimé d'oranges aigres , délayé dans l'eau & adouci avec le sucre , l'on fait une boisson , que l'on appelle communément *orangeat* ou *orangeade* ; c'est un bon rafraîchissant. Quand on veut que cette boisson soit bien aromatisée & plus gracieuse on y joint un peu d'*oleo-saccharum* préparé sur le champ , en frottant un petit morceau de sucre contre l'écorce de la même orange ; c'est le moyen d'unir le parfum de l'écorce à la saveur du suc. L'orange amère n'est employée parmi nos alimens qu'à titre d'assaisonnement ; on arrose de son suc la plupart des volailles & gibiers rôtis , à dessein d'en faciliter la digestion ; son écorce râpée est bonne pour corriger la fadeur , l'inertie des poissons gras mangés en ragoûts , comme l'anguille , &c. Cette même écorce est stomachique , fébrifuge & vermifuge ; mais c'est sur-tout , dit M. *Bourgeois* , un bon remède contre les pertes des femmes , & le flux trop abondant de leurs règles : on la donne sèche en poudre à la dose de trente

à quarante grains, & on fait une décoction de l'écorce verte, en faisant cuire l'écorce de six oranges avec quatre livres d'eau, pendant une demi-heure : on en donne un verre trois ou quatre fois le jour.

ORANG-OUTANG. Nom que l'on donne aux Indes Orientales, à l'*homme sauvage* ou *des bois*, espèce de grand *singe*, connu aussi sous le nom de *barris*. C'est le véritable genre de *singe*, qui se rapproche le plus de l'homme par la figure ; il marche comme lui debout ; on doit distinguer deux espèces d'orang-outang ; la grande espèce, qui est le *barris* ou *drill* des Anglois ou le *pongo* de Guinée, & la petite espèce qui est le *jocho*. Ce genre de *singes* diffère de l'homme à l'extérieur par le nez, qui n'est pas proéminent, par le front qui est trop court, par le menton qui n'est pas relevé à la base ; les oreilles proportionnellement sont trop grandes, les yeux trop voisins les uns des autres ; l'intervalle entre le nez & la bouche trop étendu ; ce sont-là les seules différences de la face de l'orang-outang avec le visage de l'homme. Le corps & les membres diffèrent en ce que les cuisses sont relativement trop courtes, les bras trop longs, les pouces trop petits, la paume des mains trop longues & trop serrée, les pieds plutôt fait comme des mains que comme des pieds humains ; les parties de la génération du mâle ne sont différentes de celles de l'homme, qu'en ce qu'il n'y a point de frein au prépuce ; les parties de la femelle, sont à l'extérieur fort semblables à celles de la femme ; à l'intérieur cette espèce diffère de l'espèce humaine par le nombre des côtes ; l'homme n'en a que douze, l'orang-outang en a constamment treize ; il a aussi les vertèbres du cou plus courtes, les os du bassin plus serrés, les hanches plus plates, les orbites des yeux plus enfoncés ; il n'y a point d'apophyse épineuse à la vertèbre du cou, les reins sont plus ronds que ceux de l'homme, & les ureteres ont une forme différente, aussi-bien que la vessie & la vésicule du fiel, qui sont plus étroites & plus longues que dans

l'homme ; toutes les autres parties du corps , de la tête & des membres , tant extérieures qu'intérieures , sont si parfaitement semblables à celles de l'homme , qu'on ne peut les comparer sans admiration , dit M. de Buffon , & sans être étonné que d'une conformation si pareille , & d'une organisation qui est absolument la même , il n'en résulte pas les mêmes effets ; par exemple la langue & tous les organes de la voix sont les mêmes que dans l'homme , & cependant l'orang-outang ne parle pas ; le cerveau est absolument de la même forme & de la même proportion , & il ne pense pas : y a-t-il une preuve plus évidente que la matière seule , quoique parfaitement organisée , ne peut produire ni la pensée , ni la parole qui en est le signe , à moins qu'elle ne soit animée par un principe supérieur ? L'orang-outang n'a point de poches au dedans des joues , point de queue , point de callosité sur les fesses ; il les a renflées & charnues ; il a toutes les dents & même les canines semblables à celles de l'homme ; il a la face plate , nue & basanée ; les oreilles , les mains , les pieds , la poitrine , le ventre aussi nus ; il a des poils sur la tête qui descendent en forme de cheveux des deux côtés des tempes , du poil sur le dos & sur les lombes , mais en petite quantité ; il a cinq ou six pieds de hauteur & marche toujours droit sur ses pieds. Voyez maintenant l'article HOMME DES BOIS.

ORBAINE. Voyez ARBENNE.

ORBIS. Nom que les Voyageurs donnent au poisson rond , & quelquefois à la lune poisson. Voyez ces mots.

ORCA est le cétacée que les Anglois appellent *witlepoole* , & les Naturalistes *épaular*. Voyez à la suite du mot BALEINE.

ORCANETTE, *anchusa puniceis floribus aut buglossum radice rubra* , est une espèce de buglose , qui croît dans le Languedoc & dans la Provence aux lieux sablonneux. Sa racine est grosse comme le pouce , rouge en son écorce , blanchâtre en sa partie ligneuse : elle pousse

plusieurs tiges , hautes de huit pouces ou environ , se courbant vers la terre. Ses feuilles sont semblables à celles de la buglose sauvage , longues , garnies de poils rudes ; ses fleurs sont en entonnoir , à pavillon découpé , de couleur violette : il succede à chacune quatre semences grisâtres , qui ressemblent à une tête de vipere.

On fait sécher la racine d'orcanette au soleil , & on l'envoie aux Droguistes qui la débitent : on choisit celle qui est nouvellement séchée , un peu flexible , de couleur rouge foncée extérieurement , rendant une belle couleur vermeille quand on en frotte l'ongle. C'étoit le fard des Anciens. On s'en sert en Pharmacie pour donner une teinture rouge aux médicamens qu'on veut déguiser , à l'onguent rosat , à des pommades , à de la cire , à de l'huile , étant infusée dedans. Des Cuisiniers habiles s'en servent aussi pour imiter la sauce ou *beurre d'écrevisses*. Il n'y a que son écorce qui colore : l'intérieur n'est point colorant. Cette racine est astringente ; prise en décoction , elle arrête le cours de ventre.

On nous apporte quelquefois du Levant une espece d'orcanette , appelée *orcanette de Constantinople* ; c'est une racine presque aussi longue & grosse que le bras , mais d'une figure particuliere ; car elle paroît , dit *Lémery* , un amas de grandes feuilles entortillées comme le tabac à l'andouille , de couleurs différentes , dont les principales sont un rouge obscur , & un très-beau violet ; il paroît au haut de cette racine une sorte de moisissure blanche & bleuâtre. Dans le milieu l'on trouve une petite écorce mince , roulée , d'un beau rouge en dehors & blanche en dedans. Quoique cette racine paroisse artificielle , elle rend une teinture encore plus belle que la nôtre , mais moins durable.

Comme la teinture de l'orcanette ne consiste que dans le rouge dont sa superficie est couverte , *Pomet* conseille avec raison de préférer celle qui est menue à une plus grosse ; c'est aussi celle qu'emploient les Teinturiers : on la tire de Marseille & de Nîmes.

ORCHIS, *orchys*. Nom donné à une famille de

plantes qui approche beaucoup de celles des *gingembres* : voyez ce mot. Leurs racines sont des especes de tubercules chatnus ; leurs feuilles sont marquées de nervures longitudinales assez grossieres ; leurs fleurs sont en épi ou en pannicule, au sommet des tiges ; (*M. Haller* dit qu'elles ont trois pétales extérieurs, nés du haut du germe, deux pétales intérieurs, les uns & les autres simples & uniformes, & un sixieme pétale dont la figure varie à l'infini : les étamines naissent souvent d'une colonne, qui s'éleve du centre de la fleur & qu'on prend pour la trompe, quoiqu'elle n'en ait pas la structure, & qu'une rainure gluante paroisse être le véritable chemin du sperme mâle :) leur fruit est une capsule, à une loge & trois battans : les graines sont en très-grand nombre & fort menues ; les racines sont douées d'une grande âcreté, qu'elles perdent par l'exsiccation, ou bien en les échaudant dans l'eau. On range parmi les *orchis* les especes du *satyrion*, de la *vanille*, &c. Voyez ces mots.

OREILLE, *auricula*. Organe de l'ouïe : nous en avons parlé à l'article *Homme*. La structure de l'oreille est très-diversifiée dans les animaux. Si nous n'avons pas encore eu occasion de reconnoître cet organe dans les insectes, nous n'en dirons pas de même à l'égard des oiseaux, des quadrupedes, des gros poissons, &c. les uns l'ont large, droite & ouverte ; d'autres cachées bien avant dans le derriere de la tête. Tous les quadrupedes ont l'oreille très-faillante : cette analogie ne se trouve pas dans les oiseaux & les poissons. Les taupes qui sont enterrées toute leur vie, n'ont point le conduit de l'oreille ouvert à l'ordinaire ; car pour empêcher la terre d'y entrer, elles l'ont fermé par la peau qui leur couvre la tête, & qui se peut ouvrir ou se fermer en se dilatant ou en s'étrécissant. Plusieurs animaux ont ce trou absolument bouché, comme la tortue, le caméléon, & la plupart des poissons : il y a une espece de baleine qui ne l'a pas fermé, mais elle a cette ouverture sur les épaules ou placée der-

rière l'œil : c'est un conduit couvert d'un épiderme, & au fond duquel est un os en forme de coquille. L'adresse du Pêcheur consiste à enfoncer le harpon dans cet endroit foible & sensible. C'est cet os qui est improprement connu dans les Apothicaireries sous le nom de *pierres de tiburon*. Presque tous les quadrupèdes ont ce trou ouvert par des oreilles mobiles & plus ou moins longues, qu'ils levent & tournent du côté d'où vient le bruit. Les lions, les tigres, les léopards ont les oreilles courtes ; l'homme, le singe, le porc-épic les ont applaties contre la tête ; le veau marin, les lézards, les serpens n'ont point du tout d'oreilles externes : les oiseaux ont le trou auditif couvert seulement de plumes ; il s'en trouve cependant parmi ces bipèdes qui l'ont découvert, comme l'outarde, le casoar, le coq d'Inde, la pintade.

OREILLE D'ANE. *Voyez* CONSOUDE GRANDE.

OREILLE DE COCHON ou CRÊTE DE COQ.

Les Curieux donnent ces noms à une coquille bivalve du genre des huîtres. Sa couleur est d'un brun violet, ses deux valves sont ornées du côté de l'ouverture, de replis anguleux qui s'emboîtent très-exactement les uns dans les autres. *Voyez* CRÊTE DE COQ. On donne aussi le nom d'*oreille de cochon* à un murex ailé ; *voyez* MUREX.

OREILLE D'HOMME. *Voyez* CABARET.

OREILLE DE JUDAS. *Voyez* au mot CHAMPIGNON.

OREILLE DE LIEVRE. *Voyez* PERCE - FEUILLE VIVACE au mot PERCE-FEUILLE.

OREILLE DE MER ou ORMIER, *haliotis*, est un coquillage univalve, fait en bassin ovale, contourné, dont les spires sont applaties & fort larges, & la bouche extrêmement grande & évasée. Ce coquillage se trouve sur les côtes de la Bretagne, dans plusieurs autres parages de nos mers, & très-communément dans l'Inde, &c.

Il est très-fortement attaché aux rochers à fleur

d'eau, & l'on a beaucoup de peine à l'en détacher, ainsi que le lépas. L'ormier a une sorte de ressemblance avec l'oreille d'homme. *M. d'Argenville* dit que l'animal meurt dès qu'il est détaché du rocher : sa chair est jaunâtre, & l'on en mange. Cet Auteur dit aussi qu'il vide ses excréments par les trous qui sont sur la superficie de sa coquille. A mesure que l'animal grandit, il fait un nouveau trou à sa coquille, & en ferme un autre : on voit de ces coquilles qui ont deux trous, d'autres en ont communément six, sept ou huit. Ces trous sont disposés près de la lèvre gauche ou bourrelet sur une ligne courbe, cependant parallèle à la longueur de la coquille. Les trous qui ont été bouchés, paroissent toujours sous la forme de mamelons. *M. Adanson* dit en avoir compté jusqu'à cinquante. Lorsque l'oreille de mer est en marche, son pied débordé beaucoup l'étendue de la coquille, qui est revêtue en son sommet de quelques spires, dont une seule est très-apparente : sa couleur est assez variée ; il y en a d'un cendré noir, de vertes, de tachetées de vert & de brun & d'une forme longue, de rougeâtres, avec une très-belle nacre en dedans, dont la couleur passe alternativement du blanc au vert, du vert au violet mêlé de pourpre, en un mot, toutes les différentes couleurs de l'arc-en-ciel, suivant les différens aspects sous lesquels on la regarde. La surface extérieure de la coquille est coupée par un nombre infini de sillons creusés légèrement dans les unes, profondément dans les autres, ce qui forme des stries tantôt longitudinales en vive-arête, tantôt transversales, onduleuses & rabattues routes d'un même côté en forme de feuilles roulées, & qui vont, en prenant la courbure d'un demi-cercle, se répandre sur toutes les parties du bord droit de la coquille, où ils se perdent. Les spires qui paroissent en relief en dehors, sont en creux en dedans. Ces coquilles ont communément trois pouces de longueur, deux pouces de largeur & environ un pouce de profondeur. La lèvre droite est cou-

bée en arc, mince dans les jeunes, épaisse dans les vieilles. La lèvre gauche au contraire est épaisse, repliée comme un large bourrelet au dedans de la coquille, & nacrée comme elle; on trouve aussi de ces coquilles plus alongées, d'autrefois plus courtes qu'ovales. Le nombre des sillons, comme des trous, augmente avec l'âge; on compte quelquefois dans les grandes & vieilles oreilles de mer neuf trous ouverts, & cent cinquante-quatre sillons; tandis que les jeunes n'ont souvent que trois ou quatre trous & cinquante sillons. Il y a aussi des oreilles de mer sans trous, on les nomme *oreilles de vénus*. Les vieilles d'entre toutes ces sortes de coquilles sont presque toujours couvertes d'un limon gras & verdâtre, ou enveloppées d'une croûte pierreuse qui les défigure; il n'est pas rare d'en voir qui sont chargées de glands de mer: il faut les en dépouiller pour découvrir leur couleur naturelle, qui est un fond orange ou rouge marbré de blanc; le milieu de la partie nacrée est souvent sursemé d'especes de loupes de perles. On emploie les plus communes de ces coquilles, à cause de leur nacre, à décorer les grottes & les cascades.

M. *Adanson* dit qu'il y a peu de coquillages dont l'animal soit aussi varié pour la couleur: tous les rochers de la côte du Sénégal nourrissent, dit-il, une grande quantité de ce coquillage; les Nègres en mangent beaucoup.

OREILLE DE MIDAS. Nom donné à une coquille de la famille des *Buccins* à bouche entiere dépourvue de queue; sa bouche est ordinairement couleur de chair, garnie d'une ou deux dents, & de forme approchante de celle d'une oreille; étant dépouillée, toute sa robe est couleur de chair pâle fasciée de blanc: cette coquille est commune en différens parages d'Amérique. *V. Buccin*,

OREILLE D'OURS ou AURICULE, *auricula ursi*. C'est une des plantes les plus agréables, par la variété de ses especes, la beauté des couleurs, l'odeur suave de ses fleurs, & par la durée de ses bou-

quets. On contemple, avec plaisir, la richesse du pinceau de la Nature, sur un théâtre garni des especes de ces plantes. Ces fleurs méritent, avec raison, les soins de l'Amateur de la belle nature.

L'oreille d'ours est une plante dont les feuilles sont longues de deux à trois pouces, polies, grasses, tantôt dentelées, tantôt entieres, & d'un goût amer; le nom de cette plante lui est venu de la ressemblance de ses feuilles avec l'oreille d'un ours. Du milieu de ses feuilles s'élevent des tiges qui soutiennent en leur sommet des fleurs en forme d'un tuyau évasé en entonnoir à pavillon, & découpé en six ou sept parties. Ces fleurs varient en couleur suivant les especes.

Les Amateurs les distinguent en trois classes, l'*oreille d'ours pure*, la *panachée* & la *bizarre*. La pure est celle qui n'a qu'une couleur, comme rouge, cramoisi, violet, pourpre, &c. Les jaunes & les blanches sont des especes dégénérées: on préfere les pures, parce qu'elles sont grandes, plus étoffées, plus veloutées. Les panachées ont leurs partisans, on exige que leurs panaches soient nets; les panaches blanc de lait & d'un jaune doré, sont les plus beaux. Les bizarres ont diverses couleurs opposées, agaçantes, comme le blanc au noir dans le même fleuron. Le caractère de la belle oreille d'ours, est d'avoir la fleur ronde, l'œil grand, rond, net, n'anticipant point dans la couleur; que les pistils soient placés à fleur de l'œil, le remplissent & le surpassent: les Curieux exigent encore d'autres qualités qu'il seroit trop long d'expliquer. Les oreilles d'ours estimées les plus belles, sont toutes simples; celles qui sont doubles n'ont point l'œil qui est la principale beauté de cette fleur, & ne se soutiennent pas. Un point essentiel dans la culture des fleurs, est d'approprier la nature du sol à l'espece de fleur: c'est de la Nature qu'il faut apprendre l'exposition, & l'espece de terre dans laquelle elles peuvent se plaire.

L'oreille d'ours est une plante humide, montagnieuse, & qui aime l'ombre: il lui faut une terre qui réponde

à son tempérament, & qui conserve toute sa fraîcheur. La terre la plus appropriée à cette plante, est un mélange de terre de taupinière, de curures de rivière ou de fossés de prés, avec un peu de terreau de fumier de cheval ou de vache. Il est essentiel, lorsqu'on emporte une plante, de ménager l'écoulement des eaux superflues; c'est pourquoi il faut mettre au fond du pot une écaille d'huile sur le trou. La terre des oreilles d'ours ne demande à être renouvelée que tous les trois ans; plus souvent, on courroit risque d'avoir de médiocres fleurs, tant la nature des alimens influe sur la structure organique. On peut faire cette opération au commencement de Mars, ainsi que celle de les œilletonner. On sépare, dans la longueur de toute la racine sur les côtés, les œilletons avec le doigt ou avec un couteau de buis; la tige principale en porte des fleurs plus belles & mieux nourries: on élève ces œilletons séparés, & ils donnent les mêmes fleurs que la tige principale. Le Fleuriste attentif enduit la blessure avec la térébenthine de Venise, qui empêche l'eau de pénétrer & de pourrir la racine. On laisse fleurir ces plantes dans un endroit où il y a très-peu ou point de soleil, parce qu'il en brûleroit les nuances. Le goût du Fleuriste se fait remarquer dans l'art de disposer les fleurs sur son théâtre, afin de les faire contraster, & d'en relever les beautés par leur opposition. C'est dans le temps de la floraison, que l'Amateur apperçoit que les panachées ou anciennes bizarres dégénèrent, ce qui se reconnoît quand elles deviennent entièrement de la couleur dont elles panachent. La beauté altérée ne reviendra plus. Les pots doivent être conservés à l'ombre, même lorsque la fleur est passée: le Fleuriste ne doit jamais épargner les plus petits soins. La meilleure manière de les conserver, est de les mettre dans une terre (froide ou non), parce que ces plantes ne craignent pas la gélée. Il faut dépotter tout œilleton, dont les feuilles se recoquillent, afin de le garantir de la pourriture, dont c'est une marque infallible: on

y remédie en coupant le navet jusqu'au vif. (Quoique les oreilles d'ours réussissent assez bien dans les pots, j'ai cependant observé, dit M. Bourgeois, qu'elles prospèrent beaucoup mieux, & qu'elles viennent plus grosses & plus belles en pleine terre, pourvu qu'on observe de les planter dans des plate-bandes, qui soient un peu humides, & qui n'aient, s'il est possible, que le soleil levant. On doit aussi faire attention, pour avoir de belles oreilles d'ours, de ne laisser à la plante ni trop, ni trop peu d'œilletons. On en doit laisser au plus cinq à six & jamais moins de quatre.) Lorsqu'on veut avoir de belles fleurs, il faut semer, & se fier à la nature, qui est inépuisable dans ses couleurs, surtout sur les oreilles d'ours, dont les espèces ne se reproduisent jamais sans variétés. Il faut faire choix, pour semence, de la graine des plus belles fleurs, des plus grandes, des plus veloutées & des plus foncées en couleur, avoir soin que la graine ait toutes les qualités requises de maturité. Il faut semer en Décembre, dans des terrines, sur une terre préparée, ainsi que nous l'avons dit, & recouvrir la graine avec une terre sèche tamisée, environ de l'épaisseur d'un liard: il est essentiel de ne les arroser qu'avec un arrosoir très-fin. Dès le mois d'Avril la graine commence à lever; lorsqu'on a six feuilles, on le repique; & au bout de deux ans l'Amateur choisit dans le nombre de celles que la Nature a pris plaisir à embellir. Il est, dans la culture de ces fleurs & des autres que l'on cultive par prédilection, mille petits soins qui font le plaisir de l'Amateur. C'est vraiment dans la culture des fleurs & des fruits, que l'on admire l'empire que l'Auteur de la Nature a accordé à l'homme sur ces individus. Avec quelles délices ne voit-il pas paroître par ses soins de nouvelles beautés inconnues jusqu'alors. Par combien de titres l'oreille d'ours mérite-t-elle d'être chérie! elle le dispute à la tulipe, par son brillant, par son étoffe veloutée: elle a de plus une odeur suave, un air fin. Sans vouloir relever ses attraits par la compa-

raison avec les autres fleurs cultivées par les Curieux, deux mots font son éloge : elle fleurit ordinairement deux fois par an, & son feuillage est toujours vert. Vous pouvez consulter dans ce pays un traité fort détaillé sur la culture de l'oreille d'ours. Il est imprimé à Paris, en 1745, en 2 vol. in-12.

L'oreille d'ours est la *sanicle des Alpes* : ses feuilles sont vulnéraires & bonnes pour les coupures. L'oreille d'ours de Mycone, dont on se sert plus communément en Médecine, est une sorte de petit bouillon blanc qui croît naturellement sur les Pyrénées & en Catalogne, sur le mont Ferrat & autres lieux ombrageux. Ses racines sont aussi déliées que des cheveux ; ses feuilles sont éparées & courbées sur terre, ayant à-peu-près la figure de celles de la bourtache, un peu découpées & chargées de poils. Il s'éleve d'entre ces feuilles deux ou trois petites tiges, hautes de huit potices, rondes, solides, pleines de suc, rougeâtres & d'un goût astringent. Les fleurs sont bleues, à une seule feuille disposée en rose. A cette fleur passée succède un petit fruit ovale qui se divise en deux loges, remplies de semences menues, anguleuses. Cette plante prise en décoction est estimée propre pour la gravelle : on en fait distiller une eau dont les Espagnols se servent pour la toux ; & par cette raison ils ont donné à cette plante le nom de *yerva tuffera*.

OREILLE DE RAT. Voyez PILOSELLE.

OREILLE DE SOURIS ; *myosotis incana repens*.

C'est un genre de plante qui diffère de la morgeline par la figure de son fruit, lequel ressemble à une corne de bœuf tronquée. Celle dont on cite ici le nom est originaire des pays chauds. M. de Tournefort en a cité de plusieurs espèces. L'oreille de souris la plus usitée croît aux lieux montagneux, notamment sur les Alpes ; sa racine est fibrée ; ses tiges qui sont couchées à terre, sont velues & garnies de petites feuilles lanugineuses, faites comme des oreilles de souris : sa fleur est à plusieurs feuilles disposées en rose ; il lui

succede une capsule qui a la figure de la corne d'un bœuf, & qui renferme plusieurs semences menues, arrondies : cette plante est astringente, rafraichissante ; & sa racine est estimée propre pour les fistules lacrymales.

Il y a une espece d'oreille de souris à feuilles & à fleurs blanches, avec laquelle on peut faire dans les jardins des tapis soyeux, argentins, de la plus grande beauté.

OREILLERE. Voyez PERCE-OREILLE.

OREILLETTE. Voyez CABARET.

ORFRAIE, BRISE-OS, OSSIFRAGE OU OSSIFRAGUE ; oiseau nommé aussi grand aigle de mer, *aquila marina*. Cet oiseau est à-peu près aussi grand que l'aigle ; il paroît même avoir à proportion le corps plus long, mais ses ailes sont plus courtes ; car l'orfraie a trois pieds & demi de longueur depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des ongles, & en même temps il n'a que sept pieds de vol ou d'envergure ; tandis que le grand aigle qui n'a communément que trois pieds deux ou trois pouces de longueur de corps, a huit & jusqu'à neuf pieds de vol. L'orfraie est remarquable par sa grandeur, & reconnoissable, 1°. par la couleur & la figure de ses ongles, qui sont d'un noir brillant & forment un demi-cercle entier ; 2°. par les jambes qui sont nues à la partie inférieure, & dont la peau est couverte de petites écailles d'un jaune vif ; 3°. par une barbe de plumes qui pend sous son menton ; ce qui lui a fait donner encore le nom d'aigle barbu. Cet oiseau se tient volontiers près des bords de la mer, & assez souvent dans le milieu des terres à portée des lacs, des étangs & des rivieres poissonneuses ; il n'enleve que le plus gros poisson, mais cela n'empêche pas qu'il ne prenne du gibier ; & comme il est très-grand & très-fort, il ravit & emporte aisément les oies & les lièvres, & même les agneaux & les chevreaux. On observe dans l'orfraie une particularité singulière : l'ouverture de la pupille qui d'ordinaire n'est recouverte que par

la cornée, l'est encore dans cet oiseau par une membrane extrêmement mince, qui forme l'apparence d'une petite taie sur le milieu de l'ouverture de la pupille; la partie circulaire qui environne la pupille est transparente, au lieu que dans les autres oiseaux elle est opaque & de couleur obscure. Il résulte de cette conformation, que cet oiseau porte sur le milieu de tous les objets qu'il regarde une tache ou un petit nuage obscur, & qu'il voit mieux de côté que de face; cependant on ne s'apperçoit pas par le résultat de ses actions, qu'il voye plus mal que les autres oiseaux; il est vrai qu'il ne s'élève pas à beaucoup près à la hauteur de l'aigle, qu'il n'a pas non plus le vol aussi rapide; qu'il ne vise ni ne poursuit sa proie d'aussi loin: ainsi il est probable qu'il n'a point la vue aussi nette ni aussi pénétrante que les aigles; mais il est sûr qu'il ne l'a pas comme les chouettes, offusquée pendant le jour, puisqu'il cherche & ravit sa proie aussi bien le jour que la nuit & principalement le matin & le soir. Les oiseaux de nuit voient mal ou point du tout pendant le jour, que parce que leurs yeux sont trop sensibles, & qu'il ne leur faut qu'une très-petite quantité de lumière pour bien voir. Leur pupille est parfaitement ouverte, & n'a pas la membrane ou la petite taie qui se trouve dans l'œil de l'orfraie. La raison qui a déterminé *Aristote*, dit *M. de Buffon*, à placer l'orfraie avec les oiseaux de nuit, c'est qu'en effet il pêche & chasse la nuit comme le jour; il voit plus mal que l'aigle à la grande lumière; il voit peut-être aussi plus mal que la chouette dans l'obscurité; mais il tire plus de parti, plus de produit que l'un ou l'autre de cette conformation singulière de ses yeux, qui n'appartient qu'à lui & qui est aussi différente de celle des yeux des oiseaux de nuit, que des oiseaux de jour. On croit que l'orfraie s'unit au *balbuzard*; ce qui rend croyable cette possibilité du mélange & du produit du *balbuzard* & de l'orfraie, c'est la conformité des appétits, du naturel & même de la figure de ces oiseaux; car quoiqu'ils

différent beaucoup par la grandeur, l'orfraie étant de près d'une moitié plus grosse que le balbuzard, ils se ressemblent assez par les proportions, ayant tous deux les ailes & les jambes courtes en comparaison de la longueur du corps; le bas des jambes & les pieds dénués de plumes: tous deux ont le vol moins élevé & moins rapide que les aigles: tous deux pêchent beaucoup plus qu'ils ne chassent, & ne se tiennent que dans les lieux voisins des étangs & des eaux abondantes en poisson: tous deux sont assez communs en France & dans les autres pays tempérés: ces especes sont assez voisines pour pouvoir se mêler; & des raisons d'analogie persuadent à M. de Buffon que le mélange est fécond, & que le balbuzard mâle produit avec l'orfraie femelle des orfraies; mais que la femelle balbuzards avec l'orfraie mâle produit des balbuzards; & que ces bâtards, soit orfraies, soit balbuzards, tenant presque tout de la nature de leurs meres, ne conservent que quelques caracteres de celle de leurs peres, par lesquels caracteres ils diffèrent des orfraies ou balbuzard légitimes. Par exemple, on trouve quelquefois des balbuzards à pieds jaunes & des orfraies à pieds bleus; quoique communément le balbuzard les ait bleus, & l'orfraie les ait jaune. Cette variation de couleur peut provenir du mélange des deux especes. Comme cet oiseau ne pond que deux œufs par an, que souvent il n'éleve qu'un petit, l'espece en est peu nombreuse; mais elle paroît commune aux deux Continens. Voyez au mot FRESAIE.

ORGANE. Partie du corps animal qui est capable d'exécuter telle action ou telle opération. Les sens extérieurs sont des organes, au moyen desquels l'animal est affecté lorsqu'il touche, qu'il entend, qu'il voit, qu'il flaire ou qu'il goûte. Les principaux organes des plantes sont les moyens ou les instrumens qui les font agir, & qui leur portent la nourriture nécessaire. Ainsi l'organisation est l'arrangement des parties qui constituent les corps animés,

& dont le premier principe se trouve dans les semences. Voyez les art. ANIMAL, PLANTES & MOLÉCULES ORGANIQUES.

ORGANO. Voyez à l'article ROUGET.

ORGANSIN. Voyez à l'article VER A SOIE.

ORGE, *hordeum*. Les Botanistes font mention d'un nombre assez considérable d'espèces ou de variétés d'orge; mais nous ne parlons ici que de celles que l'on cultive communément.

L'orge, comme toutes les autres plantes dont la tige est en tuyau, a beaucoup de racines fibreuses; sa tige a deux à trois pieds de hauteur, & est garnie de cinq à six nœuds, à chacun desquels naissent des feuilles assez semblables à celles du chiendent, & verdâtre: ses épis sont composés de paquets de fleurs garnies en leur base de filets barbus, & auxquelles succèdent des graines longues, pâles ou jaunâtres, farineuses, pointues & renflées en leur milieu: un même grain pousse plusieurs tuyaux; chaque tuyau qui est penché vers la terre, porte en son épi quelquefois vingt grains sur chaque côté.

Il y a une espèce d'orge qu'on peut appeller *orge d'hiver*; parce qu'elle se sème en même-temps que le froment; on la nomme en François *orge carré*, parce que les grains qui sont rangés sur quatre lignes parallèles donnent une forme carrée à l'épi; on la nomme aussi *escourgeon*. Les grains en sont fort gros. Les Brasseurs font usage de ce grain, soit seul, soit mélangé avec du froment pour faire la bière: c'est l'*hordeum polystricum hibernum*.

On peut avec l'escourgeon faire des prés artificiels; on le coupe en vert, on le donne aux chevaux & aux ânesses dont on tire le lait pour les maladies: on pourroit en faire une seconde coupe sans perdre sa moisson; qu'on recoltroit seulement un peu plus tard; mais pour l'ordinaire on laboure la terre, & on y sème des haricots ou des pois. Il est bon d'avertir ici avec M. Duhamel, que l'herbe de froment donnée en trop

grande quantité aux bestiaux, les rend malades. L'orge carré est excellent pour nourrir la volaille; ce grain est d'un grand secours pour les pauvres dans les années de disettes, quoiqu'il fournisse une nourriture assez grossière: il a l'avantage de mûrir de bonne heure.

Il y a d'autres especes d'orge qui font du nombre de ces grains qu'on appelle *mars*, parce qu'on ne les sème que dans le mois de Mars; on les appelle *orge avancé*, *hordeum polyslicum vernalis*: il y a aussi une de ces especes d'orge qui est carrée. L'orge le plus commun dont les épis sont plats, est celui qui se cultive en plus grande quantité dans plusieurs Provinces; il grené beaucoup. Il y a encore une autre especes que les Payfans nomment *ris*, parce que les grains en sont blancs, & qu'ils rendent peu de son. Les épis d'orge sont remarquables par leur longue barbe.

Toutes les especes d'orge produisent quantité de grains quand on les sème dans un bon fonds bien cultivé & bien fumé: elles se plaisent mieux dans les terres douces que dans les argileuses. Il y a des Provinces où cette récolte est si importante, qu'on y cultive les orges avec presque autant de soin que les fromens. En Suède l'orge fait la semaille ordinaire; il en est de même aux Alpes, dit M. Haller: la récolte est plus riche que celle du froment, & elle est souvent au dodécuple (douze fois autant) de la semence. On a mandé de Berlin qu'un grain d'orge, mis au printemps de l'année 1763 dans une terre de jardin bien fumée, poussa d'abord une touffe d'herbe composée de plusieurs tiges que le Cultivateur (M. Kretschmer) sépara du jet principal pour les transporter dans les environs: chacune de ces tiges ainsi transplantées, forma comme la première une nouvelle touffe: elle furent marcotées de même, & les pieds qu'on en tira, formerent à leur tour de nouvelles marcotes au moyen de la transplantation; de sorte que toutes ces marcottes s'étant multipliées successivement pendant l'espace de seize à dix-huit mois, un seul grain d'orge se

trouva avoir produit au-delà de quinze mille épis. On parle d'une trouffe d'orge que les Peres de la Doctrine Chrétienne de Paris conservoient, & qui étoit composée de deux cents quarante-neuf tuyaux, aux épis desquels on comptoit plus de dix-huit cents grains.

L'orge mêlé avec le froment fait de très-bon pain, mais seul il en fait un qui n'est pas si estimé; il n'est bon que lorsqu'il est frais, ce qui dure fort peu; cependant les pauvres s'en nourrissent dans certains pays: il ne convient qu'à ceux qui s'exercent à de rudes travaux, parce qu'il est difficile à digérer. L'orge n'a pas les mêmes vertus que le froment, qui échauffe; mais de quelque manière qu'on prépare l'orge, il rafraîchit. On dépouille l'orge de sa peau, & on en fait ce qu'on appelle l'*orge mondé* ou *orge grué*, de même qu'on prépare l'avoine pour en faire du *gruau*: ces nourritures sont excellentes pour les personnes infirmes; & qui ont quelque maladie qui attaque la poitrine. Les tisanes d'orge mondé sont très-bonnes pour appaiser l'ardeur des fièvres bilieuses.

L'orge est fort recherché pour faire de la biere: cette liqueur, nommée autrefois *cervoise*, tient le milieu entre le vin & l'eau. Les peuples du Nord en font un grand usage; l'orge leur est aussi nécessaire pour faire de la boisson, que le froment pour faire du pain: ils sont dans l'habitude de n'employer dans la composition de leur biere que du *malt*, c'est à-dire, du grain germé par une sorte de fermentation faite à l'air libre, immédiatement après avoir été macéré pendant deux jours dans une cuve: le grain commençant à germer, on le dessèche, on le torréfie légèrement, ensuite on l'écrase à la meule, puis on l'arrose d'eau chaude; on agite le tout, &c. on ajoute du houblon & du levain ou de la lie de biere, & l'on procède à une bonne fermentation. On substitue quelquefois le froment & l'avoine à l'orge pour faire le *malt*, dont le négoce est en Angleterre d'une étendue considérable; on es-

time qu'il s'en consume dans ce pays quarante milliers de boisseaux. Ce calcul est fait d'après le produit de l'impôt appelé *malt-tax*.

En quelques pays on nomme l'orge *pain de disette*. Du temps de *Pline*, les Gladiateurs Athéniens qui avoient coutume de se nourrir d'orge, étoient surnommés *Hordearii*. Le *maza* ou masse-huile des Anciens, étoit composé de farine d'orge rôtie, mêlée & pétrie avec quelque liqueur, comme de l'eau, de l'huile, du lait, du vin cuit, du miel, &c. On faisoit aussi une bouillie d'orge, appelée *polenta*. L'orgeat, dont on fait tant d'usage pour désaltérer agréablement, doit avoir pour base une décoction d'orge: l'orgeat est la crème d'orge des Anciens. On prépare en Allemagne & en Flandres un orge réduit en des grains ronds très-blanc, de la grosseur d'un grain de millet; c'est ce qu'on appelle *orge perlé*, parce qu'il ressemble grossièrement à des perles; on le fait avec l'orge mondé que l'on met sous une meule suspendue; le grain étant brisé en partie, on passe au crible ce qui a échappé à la meule. Les Allemands en font beaucoup plus d'usage que nous: ils en mangent en bouillie, au lait, & quelquefois avec du bouillon de viande. On peut consulter la lettre sur l'usage d'une nouvelle découverte de pâtes, de sirops & de tablettes d'orge, par M. de Chamouset, à Paris, chez *Barbou*.

ORGE PETIT ou PETIT-ORGE. Voyez CEVADILLE.

ORGUE DE MER, ou TUYAU D'ORGUE, *tubularia marina purpurea*. Espèce de vermiculaire rouge ou d'un beau pourpre, (nous en avons de blancs) du genre des vermiculaires tubulaires de mer. L'arrangement de ces tubes comme testacées est admirable; chaque ver est l'architecte de son tuyau, & ce tuyau presque cylindrique, dur & plus ou moins droit, est adhérent à celui de son voisin par le moyen d'une substance qui leur est commune, & qui sert à les grouper & à joindre leurs différens étages. Ainsi l'orgue de mer,

dont l'animal n'est pas bien connu, est composé de tubes réunis en masses, adhérens les uns aux autres par des lames plates, minces, circulaires, extérieures, entourant chaque tuyau & posées irrégulièrement; quelquefois ces tuyaux sont collés par leurs côtés. L'orgue de mer se pêche dans les Moluques. On prétend que les Naturels des Moluques; notamment à Amboine, ont une certaine horreur de cette espee de tubulaire marin: ils ne cueilleroient pas le fruit d'un arbre auquel on auroit attaché un de ces tuyaux d'orgue; ils craindroient en touchant ce fruit d'être ataqués d'une ébullition par tout le corps. Superstition qui a pris naissance dans quelque esprit simple, & qui a fait donner à ce corps le nom de *Pierre magique* ou des *magiciens*. Les habitans de Java s'en servent comme d'un diurétique. *Voyez maintenant l'article VERMISSEAU DE MER.*

ORCHETTA. Nom donné sur la côte de Genes à une espee de squille à tête large; de la grandeur d'une langouste. On en prend peu du côté de Marseille; mais beaucoup sur les côtes de Barbarie.

ORICHALQUE. *Voyez à l'article CUIVRE DE CORINTHE.*

ORIGAN; *organum*. Plante dont les Botanistes distinguent avec *Tournesort* quatorze espees: nous en citerons deux qui sont en usage, & qui se trouvent dans notre pays; savoir, l'origan commun & le petit origan.

L'ORIGAN COMMUN OU GRAND ORIGAN, OU la MARJOLAINE D'ANGLETERRE SAUVAGE & BÂTARDE, *organum vulgare spontaneum*, est une plante qui croît non-seulement dans les pays chauds, mais aussi dans les pays froids, comme en Allemagne; en Angleterre & en France, on la trouve fréquemment aux lieux secs & exposés au soleil, dans les brouffailles, le long des haies, & principalement sur les collines & les montagnes; ses racines sont ligneuses; filamenteuses; traçant obliquement en terre: elles jettent

plusieurs tiges à la hauteur de deux pieds ou environ, dures, carrées, velues : les feuilles naissent des nœuds des tiges, opposées, (les plus grandes ressemblent à celles du calament vulgaire, & les plus petites à celles de la marjolaine,) velues, odorantes, d'un goût âcre & aromatique : les fleurs paroissent en été, elles sont comme en parasol aux sommités des tiges, dans des épis grêles & écailleux, qui forment de gros bouquets : chaque fleur est en gueule & d'un rouge blanchâtre ; il leur succede des semences très-menues & arrondies. Cet origan varie beaucoup par les feuilles & par les fleurs. *Tragus* observe que ces fleurs sont de trois sortes, l'une ponceau, l'autre rouge-blanchâtre, & la dernière toute blanche. L'origan commun qui se trouve en Espagne, est préférable au nôtre. En Suède les sommités d'origan sont usitées pour teindre les laines en rouge & pourpre.

2°. Le PETIT ORIGAN ou la PETITE MARJOLAINE SAUVAGE ; *origanum minus*. Cette plante est assez rare, excepté dans la forêt d'Orléans, où elle est abondante : sa racine est ligneuse, roussâtre & fibreuse : sa tige est petite, ronde, haute de six à sept pouces, rameuse : elle ressemble d'ailleurs à l'espece précédente, même pour les vertus.

L'origan est diurétique, hystérique, stomacal & bon pour la tête : on en prend en infusion théiforme dans l'asthme & dans la toux violente : il est utile dans les indigestions, les rapports aigres & les vents, même pour augmenter le lait aux nourrices en facilitant la digestion, & faisant faire un chyle plus abondant. Son huile essentielle est excellente contre la douleur des dents causée par la carie ; on tamponne le trou de la dent avec un peu de coton trempé dans cette huile, & la douleur cesse bientôt. On emploie extérieurement cette plante dans les lave-pieds & dans les demi-bains qu'on prépare contre les vapeurs & les pâles couleurs, contre la paralysie & les rhumatismes, notamment pour celui du cou, appelé *corticolis*. Selon M. Bour-

geois, l'origan est aussi un excellent aromatique qu'on fait entrer dans la plupart des fomentations qu'on met en usage contre la foiblesse des nerfs, les contusions, les enflures & autres accidens qui sont la suite de quelque coup, de chutes, d'entorses, &c.

ORIGNAC, ou ORIGNAL. Espece d'élan de l'Amérique. Voyez ÉLAN.

ORISEL. Voyez SEREQUE.

ORME, *ulmus*, est un grand & gros arbre de futaie, connu aussi sous les noms d'*ormeau*, *ormille*, & *arbre au pauvre homme*. On distingue plusieurs especes d'ormes qui diffèrent par les feuilles & par la nature de leur bois: mais il y en a beaucoup qui ne sont que des variétés, ainsi qu'on l'éprouve par la culture de la graine d'orme, d'où il naît des arbres dont quelques-uns ont des feuilles aussi petites que l'ongle, & d'autres plus larges que la main; les uns ont des feuilles rudes, d'autres molles. On dit vulgairement que l'orme à larges feuilles est femelle, & que celui à petites feuilles est mâle, mais c'est improprement. Voici la description de l'orme ordinaire ou *orme franc*: sa racine est groûle, dure & trace au loin d'un côté & d'autre dans la terre: son tronc est fort rameux, assez droit, couvert d'une écorce crevassée, rude, de couleur cendrée, rougeâtre en dehors, blanchâtre & souple en dedans; son bois est robuste, dur, jaunâtre, tirant un peu sur le rouge; ses branches étalent ou s'étendent beaucoup: ses feuilles sont assez larges, ridées, veinues, oblongues, dentelées en leurs bords, pointues, verdâtres & nerveuses: sa fleur qui naît avant les feuilles au sommet des rameaux, est un entonnoir à pavillon découpé: à cette fleur succede un fruit membraneux qui contient une semence blanche, douce au goût: les Latins appellent cette graine *samara*.

L'orme fournit un exemple merveilleux de la fécondité en fait de graines seulement. Un orme peut aisément vivre cent ans, & sans le secours de l'art, il peut rapporter pour une année de fécondité moyenne beau-

coup plus de 33000 graines, ce qui donne pour les cent années de la vie de l'orme 3,3000,000 graines provenues d'une seule graine. Voyez *l'Hist. de l'Acad. des Scienc. ann. 1700.*

L'orme croît dans les champs & dans les plaines, en terre grasse & humide, proche les rivières: il fleurit en Mars & Avril. C'est un arbre assez long à venir; la voie la plus courte est de l'élever de rejetons qui sortent de ses racines en pépinière. Le temps le plus favorable de le planter est au mois de Février: on peut greffer en écusson à œil dormant les espèces qu'on aime davantage, sur celles dont on fait moins de cas. Comme ces arbres se prêtent & se plient à toutes les formes, ils sont très-propres pour faire des bosquets, des quinconces, des salles de verdure, des allées & de grandes avenues qu'on appelle *ormayes* ou *ormoies*, & dont l'ombrage est fort sain tant pour les hommes que pour le bétail. Nos Anciens avoient ordinairement une ormaie derrière leur maison pour servir d'abri, de vue, de promenade, & pour leur fournir le bois de chauffage & de charonnage dont ils avoient besoin. L'orme à petites feuilles convient le mieux pour les palissades. En Italie où l'on n'a que des vignes hautes, on plante des ormes pour les accoler & les soutenir: c'est ce que les Latins ont nommé *ulmus marita*, comme qui diroit *orme marié* avec la vigne. On distingue onze espèces principales d'ormes: 1°. l'orme champêtre, à feuilles panachées ou non panachées; 2°. l'orme de montagne; 3°. l'orme teille; 4°. l'orme à feuilles lisses plus ou moins panachées; 5°. le petit orme à feuilles jaunâtres; 6°. l'orme d'Hollande à feuilles quelquefois panachées; 7°. l'orme d'Angleterre à feuilles étroites; 8°. l'orme de France à graine étroite; 9°. l'orme à écorce blanche; 10°. l'orme de Virginie; 11°. l'orme de Sibérie, c'est un orme nain.

Il y a peu d'arbres forestiers qui souffrent aussi facilement la transplantation que l'orme: on le peut transplanter avec succès, même au bout de vingt ans. On

prétend que l'orme reprend de sa nature si aisément, que des personnes ayant semé des copeaux d'orme dans une piece de terre labourée, il en a poussé une grande quantité de ces arbres. *Bradley* qui ne nie pas la possibilité du fait, dit dans ses Observations Physiques sur le Jardinage, qu'il y a certainement des cas où des bourgeons, des feuilles, & même des racines fibreuses de plante, végétent & produisent des arbres. On a fait prendre racine à des feuilles d'orangers, qui ont poussé des branches, des feuilles, des fleurs & du fruit, en les enfonçant à moitié en terre: on a fait la même chose avec des feuilles de laurier thym. Revenons aux plants d'orme: on les place à quinze ou vingt pieds l'un de l'autre dans des trous fort larges & peu profonds. Lorsque l'orme a douze ou quinze ans, on peut en couper les branchages tous les cinq ans, pour en faire des fagots; à trente ans ils produisent le double & au-delà à proportion de leur crûe; & si on en a beaucoup, on les ébranche par coupe réglée: depuis quarante ans jusqu'à soixante ils sont dans leur force. On fait ordinairement avec le bois d'orme des moyeux, des essieux, des jantes, des flèches & autres ouvrages de charronage; on en fait aussi des canaux, des pompes, des moulins, les parties des vaisseaux, qui sont toujours dans l'eau, &c. On préfère l'orme *tortillard*, c'est-à-dire, qui est plein de nœuds; un peu tortu & le plus dur pour faire les moyeux de roue. On débite ces pieces en grume, & on peut les laisser ainsi deux ou trois ans sans craindre le ver ni la sécheresse. Les Menuisiers, les Carrossiers & les Tourneurs font aussi usage de ce bois.

On a observé que l'orme à feuilles très-larges; & qui ne pousse point de rejets sur le tronc, ni sur les grosses branches, a le bois tendre & presque aussi doux que le noyer: l'autre espece d'orme aussi à larges feuilles, mais qui pousse beaucoup de branches; est tout rempli de nœuds: c'est le plus recherché pour faire des moyeux de roue.

Ray dit avoir vu en Angleterre plusieurs ormes de trois pieds de diamètre sur une longueur de plus de quarante pieds. Ce fameux Botaniste rapporte encore qu'un orme à feuilles lissés, de dix-sept pieds de diamètre au tronc, fut cent vingt pieds de diamètre à la tête ou pomme, ayant été débité, sa tête seule produisit quarante-huit chariots de bois à brûler, & que son tronc, outre seize billots, fournit huit mille six cents soixante pieds de planches; toute la masse fut évaluée à quatre-vingt-dix-sept tonnes. On a vu dans le même pays un orme creux à-peu-près de même taille, qui servit long-temps d'habitation à une pauvre femme qui s'y retira pour faire ses couches. On a des exemples d'autres espèces d'arbres infiniment plus monstrueux. *Voyez l'art. baobab au mot PAIN DE SINGE.*

L'écorce de l'orme & ses feuilles sont remplies d'un suc mucilagineux & gluant, qui est propre à la réunion des plaies. L'on emploie la décoction de ses racines contre toutes sortes de pertes de sang: on trouve quelquefois sur les feuilles de l'orme, certaines vessies qui s'enflent jusqu'à la grosseur du poing, semblable en figure aux truffes; elles contiennent une liqueur dans laquelle on voit nager des *pucerons verdâtres*. La liqueur s'appelle *eau d'ormeau*. Ces vessies ont été formées, dit *Lémery*, par des moucherons qui ont piqué les feuilles de l'orme au printemps, & qui ont donné lieu au suc de la feuille de s'étendre; les pucerons qui font sortir de leurs œufs des moucherons, sont comme autant de masques qui couvrent de nouveaux moucherons: (ceci n'est pas tout-à-fait exact, dit avec raison *M. Deleuze*. Les pucerons qu'on trouve dans les vessies d'orme, sont la vraie cause de cette dilatation des feuilles: comme une partie des pucerons acquièrent des ailes, c'est peut-être ces pucerons ailés qu'on appelle ici des *moucherons*; mais ils ne sont pas tels en naissant: peut-être *Lémery* a-t-il voulu parler des petits *ichneumons* ou *cynips*, dont les larves vivent dans le corps des pucerons, mais elles ne contribuent point

à la formation des vessies) : ces vessies sont nuisibles à l'arbre, mais le baume qu'elles renferment est très-bon pour les plaies nouvellement faites & pour les chûtes : on passe ce baume naturel par un linge pour en séparer les pucrons. *Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences, ann. 1724.* Les Payfans d'Italie & de Provence y font infuser les sommités de millepertuis : la liqueur devient rouge & se conserve plusieurs années ; la plus vieille est la meilleure. On prétend que les fleurs de l'orme sont nuisibles aux abeilles, & ses graines aux pigeons ; mais ses feuilles sont une excellente nourriture en hiver pour les moutons, les chèvres, & sur-tout pour les bœufs, qui en sont aussi friands que d'avoine. Pour conserver ces feuilles, on coupe le menu branchage d'orme à la fin d'Août, & on le fait sécher au soleil.

ORMIER ou HALIOTITE. *Voy.* OREILLE DE MER.

ORMIN, *horminum verum*, est une plante que l'on cultive dans les jardins : elle a quelque rapport avec la sauge, & plusieurs la confondent avec l'oryale. *Voyez ce mot.*

L'ormin a une racine ligneuse & fibreuse ; ses tiges sont hautes d'environ un pied, rougeâtres, carrées, velues & rameuses ; ses feuilles sont opposées & lanugineuses, peu odorantes & d'un goût légèrement amer : les sommités des branches sont garnies d'un amas de feuilles purpurines tirant sur le violet : ses fleurs, qui sortent de l'aisselle des feuilles, sont en gueule, verticillées, de couleur purpurine & blanche ; il leur succède des capsules qui contiennent des semences arrondies : toute la plante est détensive, résolutive & stomachique. On distingue aussi l'ormin sauvage, *horminum sylvestre latifolium verticillatum*. Ses propriétés sont les mêmes.

ORNE. Nom donné à une espèce de frêne de l'Italie qui croît dans les forêts & sur les montagnes, & dont l'écorce est lisse & roussâtre. *Voyez les mots FRÊNE & MANNE.*

ORNITHOGALE ou CHURLE, *ornithogalum vulgare* : est une plante qui croît dans les haies & dans les blés. Sa racine qui est une bulbe en grappe, blanche & fibreuse, est empreinte d'un suc visqueux tirant sur l'amer; on la mange en guise d'oignon dans les lieux où elle se trouve : ses feuilles ressemblent un peu à celles du gramen, elles sont creuses & marquées d'une ligne blanche dans leur longueur. La tige est haute d'un demi-pied, & porte en son sommet plusieurs pédicules en maniere d'ombelle, qui soutiennent des fleurs disposées en rose, verdâtres en dehors, blanches en dedans : il leur succede des fruits arrondis, relevés de trois coins, & divisés intérieurement en trois loges qui renferment des semences noirâtres. En Médecine on se sert de la racine d'ornithogale pour exciter les crachats & les urines. Il y a l'ornithogale jaune qui fleurit en Mats & Avril, quelques Curieux le nomment *étoile jaune* ; ses fleurs sont vertes en dessus, & d'un beau jaune par dedans ; elles sont disposées en bouquet & ont la forme d'une étoile ; l'ornithogale vert fleurit en été. L'ornithogale à bouquet, surnommé par les Fleuristes *dame d'onze heures*, fait un très-bel effet dans les parterres, ses fleurs sont larges & blanches ; elle commence à s'épanouir à neuf ou dix heures, elle l'est entièrement vers les onze heures du matin.

ORNITHOLITES. Nom que l'on donne à des parties d'oiseaux fossiles ou pétrifiées : telles que les *becs*, les *ongles*, les *os*, les *œufs*, les *nids*, &c. celles que nous avons toujours vues sous ce nom ne sont que des empreintes ou des incrustations.

ORNITHOPODE ou PIED D'OISEAU, *ornithopodium*. Plante dont M. de Tournefort compte six espèces. Voici la principale, la grande *ornithopodium majus*. C'est une plante qui croît dans les champs sablonneux, tant avant qu'après la moisson, sur les collines, dans les prés arides & exposés au soleil, le long des chemins dans les sables. Sa racine est petite, blanche, simple, fibreuse, & un peu tuberculaire ; elle pousse

plusieurs petites tiges grêles, rameuses, presque couchées à terre & velues; ses feuilles sont opposées; ses fleurs sont petites, légumineuses & jaunâtres: il leur succede des gousses courbées en faucilles, & réfléchies en haut, composées chacune de cinq, six ou sept pieces attachées bout à bout, & terminées par un ongle pointu. Ces siliques naissent deux ou trois ensemble, disposées comme les griffes d'un oiseau: on trouve dans chacune de leur piece une semence arrondie comme celle du navet.

Cette plante fleurit en Juin: prise en décoction, elle est apéritive & excellente pour chasser les graviers des reins: pilée & appliquée en cataplasme, elle convient pour les hernies.

OROBANCHE, *orobanche*. Plante parasite dont on distingue deux especes principales.

1^o. LA GRANDE OROBANCHE, *orobanche major carophyllum olens*: elle croît toujours au voisinage de quelque autre plante dans les champs, entre les légumes, entre le lin, le chanvre, le fenugrec, & dans les blés proche le genêt, elle se nourrit à leurs dépens. Ses racines sont bulbeuses, grosses comme le pouce, arrondies, formées en cône, écailleuses & noires en dehors, blanchâtres ou jaunâtres en dedans, tendres, empreintes d'un suc visqueux & amer: en se séchant, elles deviennent dures comme de la corne: elles poussent une tige haute d'environ un pied & demi, droite, arrondie, d'un rouge jaunâtre, velue, fistuleuse & fragile: elle ne porte que des feuilles avortées & spongieuses, lesquelles se corrompent en peu de temps: ses fleurs sont velues, purpurines ou jaunâtres, odorantes; chacune d'elles est, selon M. de Tournefort, un tuyau évasé & taillé en masque d'une maniere grotesque: elle renferme deux paires inégales d'étamines, & un pistil: le calice est fendu en quatre lanieres oblongues: à cette fleur succede un fruit oblong qui s'ouvre en deux coques remplies de semences très-menues & blanchâtres. C. Bauhin dit, que quand cette fleur

naît contre le genêt commun, elle est verdâtre; mais si elle naît contre le genêt d'Espagne, elle est jaunâtre & plus grande. On mange l'orobanche comme les asperges.

2°. LA PETITE OROBANCHE, *orobanche ramosa minor*. Sa racine est tubéreuse, grosse comme une aveline & fibreuse: ses tiges sont hautes d'environ demi-pied, plus menues & plus dures que celles de l'orobanche vulgaire. Ses fleurs sont disposées en épis. Elle ressemble d'ailleurs à l'espece précédente; elle naît ordinairement entre le chanvre & les blés.

L'orobanche séchée & pulvérisée est propre pour la colique venteuse; la dose en est depuis un scrupule jusqu'à un gros: on prétend que cette plante met le taureau en rut quand il en a mangé: c'est pourquoi on la nomme aussi *herbe de taureau*. Voyez maintenant à l'article PLANTE PARASITE.

OROBE ou ERS ou POIS DE PIGEON, *orobus*, seu *eryum verum*, est une plante dont on distingue plusieurs especes.

1°. L'OROBE VULGAIRE DES HERBORISTES, *orobus vulgaris Herbariorum*. Cette plante se sème dans les champs en plusieurs Provinces de France pour la nourriture des bestiaux: elle croît aussi naturellement parmi les blés en Espagne & en Italie. Sa racine est menue & blanchâtre: ses tiges sont hautes d'un pied, anguleuses, très-rameuses; ses feuilles sont semblables à celles de la lentille, & rangées par paires le long d'une côte; ses fleurs sont légumineuses, petites, purputines, quelquefois blanches: elles sont remplacées par des gousses longues d'un pouce, menues, pendantes, ondées, blanchâtres étant mûres, & contenant des semences semblables à de petits pois, d'un rouge brun, & d'un goût de légumes qui n'est ni amer ni désagréable.

Cette plante fleurit à la fin du printems, & sa semence est mûre en Juillet. C'est une nourriture très-agréable aux pigeons, & qui les fait beaucoup multiplier; l'orobe se plaît en terre maigre & sablonneuse.

2°. LA PETITE ESPECE D'OROBE, *ervum semine minore*. On l'appelle communément *orobe de Candie* : elle ne differe de la précédente que par sa petitesse ; on la cultive entre les choux.

M. Haller observe que quoique l'orobe paroisse être le nom Grec de l'*ervum*, les Botanistes distinguent cependant les deux genres : l'*ervum* a les siliques articulées & elle monte : l'orobe a les siliques lisses & vient toute droite. C'est, dit-il, l'espece premiere & seconde de M. Vaillant qui appartiennent à l'*ervum* ; la troisieme est un *orobus*.

3°. L'OROBE DES BOIS, *orobus sylvaticus nostras*. Ses fleurs sont purpurines bleuâtres ; ses semences sont ovales, plus menues que celle de la vesce, un peu ameres : cette plante croît dans les champs & dans les forêts aux lieux incultes.

La semence d'orobe est la seule partie de cette plante qu'on emploie en Médecine : elle est résolutive, apéritive, & augmente le lait aux nourrices. Les anciens Médecins la réduisoient en poudre, & la donnoient incorporée avec le miel dans l'asthme humide pour faciliter l'expectoration. On en a fait du pain dans des années de disette ; mais il étoit de mauvais goût, & fournissoit peu de nourriture : aujourd'hui cette semence est une des quatre farines résolutives qu'on emploie si communément en Chirurgie.

OROBAS, OROBITES. Voyez au mot OOLITHES.

ORONGE, nom que l'on donne en Guienne à la bonne & délicate espece de *champignon*, si vantée des gourmets, c'est le *laseras* de J. Bauhin. On peut dire aussi que c'est le plus beau des champignons, il se développe dans le sac qu'on trouve dans la racine du panicaut lorsqu'il se pourrit. Il sort de terre enveloppé d'une membrane très-blanche qui, en se fendant, laisse voir la petite oronge sous la forme & la couleur d'une orange de Portugal, laquelle s'épanouit ensuite

en un parasol d'un jaune doré en dessus & d'un beau blanc par dessous. *Voyez* CHAMPIGNON.

ORPHIE. Poisson très-commun sur les côtes de Normandie: on l'appelle *éguilette* en Bretagne. Il est long comme une anguille, mais plus gros, plus charnu & plus quarré; sa peau est d'une couleur argentée bleuâtre; sa chair est blanche, ferme, un peu sèche & a un assez bon goût. Il est également bon à toutes sauces. Les vertebres de l'orphie deviennent vertes par la cuisson, & se détachent aisément de la chair: il a sur le nez un avant-bec, qui est pour l'ordinaire d'une cinquieme partie de la longueur du reste du corps. La figure de ce bec lui a mérité le nom d'*éguilette*, mais il ne faut pas confondre ce poisson avec celui qui est décrit sous le nom d'*aiguille*. *Voyez* ce mot.

Voici la maniere de faire la pêche de ce poisson, qui dure depuis le mois de Mars, jusqu'en Juin plus ou moins, suivant la situation & l'exposition des côtes que ce poisson vient ranger, comme tous ceux de son genre qui nagent en troupes & par bandes. Les Pêcheurs se mettent la nuit quatre dans leurs bateaux; l'un est placé en avant avec un brandon de paille enflammée, dont l'éclat attire les orphies, & les trois autres ont des fouanes ou dards en forme de rateaux, avec une douille de fer où le manche est reçu; ces instruments ont au moins vingt tiges ou branches barbelées, de six pouces de haut & fort pressées; la tête du rateau n'a au plus que treize ou quatorze pouces de long, avec un manche de la longueur de huit, dix ou douze. Dès que les Pêcheurs voient les orphies ou *éguilettes* attroupées, ils lancent leurs dards & en prennent souvent plusieurs d'un seul coup. Comme le bateau dérive doucement, la manœuvre de la pêche n'effarouche point les orphies. Les Pêcheurs qui sont les plus heureux ou les plus adroits en peuvent prendre jusqu'à douze ou quinze cents dans une seule nuit; mais il faut qu'elle soit fort obscure, & que le temps soit calme, ainsi que pour toutes les autres pêches qui

se font au feu dans l'obscurité de la nuit. *Dictionnaire des Animaux, T. III.*

Tout le produit de cette pêche ne sert pas à la nourriture des hommes : la plus grande partie s'emploie principalement à faire des appâts pour garnir les hameçons des lignes.

On donne aussi le nom d'*orphie* à un poisson qui se trouve aux Antilles, & qui ressemble beaucoup à l'*aiguille de mer*. Voyez ce mot. Il se jete quelquefois en l'air & fait des sauts de trente pas de long ; on prétend que si dans ce temps il rencontroit quelqu'un dans son chemin, il le perceroit de part en part ; sa chair est d'un assez bon goût, quand il n'a pas mangé du fruit de *manélinier*, voyez ce mot : ce qu'on reconnoît en lui voyant les dents blanches ; si elles sont autrement, il est fort dangereux d'en manger. L'*orphie* du Cap de Bonne-Espérance ressemble presque entièrement à l'*orphie* de nos côtes.

ORPIMENT ou ORPIN MINÉRAL ou ARSENIC JAUNE, *auri-pigmentum aut arsenicum flavum nativum*, est une substance minérale d'un jaune verdâtre ou rougeâtre ou citrin, arsenicale, friable, cependant compacte, remplie de paillettes ou de lames comme talquuses & dorées, lesquelles ne sont cependant la plupart que des cristallisations feuilletées d'orpiment même ; souvent l'orpiment paroît contenir des veines comme spatheuses ; ce n'est encore que de l'orpiment différemment cristallisé. Cette substance arsenicale est minéralisée par le soufre, brillante dans l'endroit de la fracture, donnant sur le feu une légère flamme d'un bleu blanchâtre, accompagnée d'une fumée fort épaisse, & d'une odeur suffoquante de soufre & d'ail.

On trouve l'orpiment natif en morceaux de différentes grosseurs, disposés par lits & attachés à la surface des fentes de mines, dans la Lusace, dans le territoire de Neuhsol, de Servie & du Piémont, particulièrement dans la Turquie d'Asie, dans la Mysie. Tout l'orpiment du commerce nous vient, par l'en-

tremise de l'Angleterre, de Hollande, d'Allemagne, de Suède & d'Italie, & notamment du Piémont, où on l'appelle *or de Piémont*.

L'on trouve dans les boutiques une espèce d'arsenic jaune factice qui se fait en quelques lieux de l'Allemagne avec une pyrite arsenicale, qui contient plus ou moins de soufre, selon que la couleur en est plus ou moins vive : on l'appelle ou *orpin pur*, ou *réalgar*. Voyez RÉALGAR.

On emploie l'orpiment à divers usages, par la fusion & par la solution, dans la peinture & dans la verrerie : mis en poudre il prend le nom d'*orpin*. On nous a assuré que si les Peintres broient l'orpin à l'eau pendant que le tonnerre roule, la couleur de l'orpin qui est d'un beau jaune devient aussi-tôt noirâtre. Des Marchands de bois de couleur se servent de l'orpin pour jaunir les bois blancs dont on fait des peignes, &c. afin de les faire passer pour du buis. Cette sophistication est dangereuse & criminelle, en ce que des personnes tiennent tous les jours leur peigne à la bouche. On devroit même le défendre en peinture sur les boiseries : car non-seulement il altere les couleurs avec lesquelles on le mêle, & celles qui sont dans son voisinage, mais il en exhale souvent des odeurs pernicieuses qui portent fortement à la tête, & influent certainement sur la santé ; mêlé avec de l'indigo, il devient vert. Les Maréchaux en font entrer aussi dans leurs onguens escarrotiques. On fait avec l'orpiment & la chaux, une liqueur dépilatoire qui est d'usage chez quantité de Barbiers en Allemagne. Les Orientaux s'en servent dans la composition de leur *rusma* artificiel. Voyez RUSMA. Les Empyriques font avec l'orpiment, la poix blanche & la poix noire, un emplâtre qu'ils appliquent sur la tête des enfans atteints de la mauvaise teigne. Au bout de vingt-quatre heures, ils enlèvent l'emplâtre qui emporte avec lui les cheveux & leurs racines sans grande douleur : on réitère cette opération jusqu'à ce qu'il ne reste plus de cheveux, &

la teigne se trouve entièrement guérie. L'orpiment & la chaux donnent une encre de sympathie & une liqueur à éprouver le vin lithargité. Voici sa préparation; on prend une partie d'orpiment & deux de chaux vive qu'on fait dissoudre ensemble dans l'eau commune, on obtient alors le *foie de soufre arsenical*. Si l'on en verse dans des vins suspects, le vin noircit sur le champ. Le phlogistique du soufre s'unit au plomb. La vapeur de ce foie de soufre fait paroître en noir des caractères tracés avec une dissolution de sel de Saturne par une suite des mêmes principes, & sert alors d'encre de sympathie. *Consultez le Dictionnaire de Chymie & notre Minéralogie*. On a banni l'orpiment de la Médecine comme un poison funeste.

ORPIN, *anacamperos*, vulgè *fabà crassa*. Cette plante également connue sous les noms de *reprise*, de *joubarbe des vignes*; de *grâssette* & de *fève épaisse*, ressemble à la joubarbe par sa fleur, son fruit & ses feuilles, qui sont épaisses & succulentes: on l'en distingue cependant, parce qu'aussi-tôt qu'elle pousse, elle monte en tige, au lieu que les feuilles de la joubarbe se ramassent en des globules, qui ressemblent à des yeux de bœuf. (M. Haller dit qu'il y a des *orpins*, dont les feuilles forment des artichauts mieux marqués que ceux de plusieurs *sedums*; comme le *palustre*). La racine de l'orpin est formée de tubercules charnus & blancs. Ses tiges sont droites; rondes, solides, comme rameuses, hautes de deux pieds: ses fleurs sont rougeâtres.

L'orpin croît dans les lieux ombrageux & humides, sur-tout le long des haies. On fait usage de ses racines & de ses feuilles; elles sont vulnéraires, consolidantes; leur suc exprimé, appliqué extérieurement dans les plaies récentes, arrête le sang, déterge les ulcères; les fait cicatrifer, excite la suppuration des tumeurs, & adoucit les douleurs des hémorroïdes. On appelle cette plante *telephium* du nom de Téléphe, Roi de Mysie, qui s'en est servi pour guérir les ulcères. L'orpin est du

nombre des simples qui entrent dans la préparation de l'eau d'arquebuse.

Il y a plusieurs autres especes d'orpin, entr'autres celle qu'on appelle ORPIN ROSE, *rhodia radix*, parce que le goût & l'odeur de la rose se trouvent en sa racine, qui est grosse, tubéreuse, inégale, blanche, charnue, succulente : on en fait usage pour guérir les taches qui viennent de coups de soleil. On en vante le cataplasme pour des maux de tête & les migraines : on l'applique sur les tempes. On nous envoie la racine sèche des Alpes : elle pousse plusieurs tiges hautes d'environ un pied, chargées de beaucoup de feuilles, charnues, dentelées & vertes. Les fleurs sont des bouquets en ombelles, disposées en rose, jaunâtres ou purpurines : il leur succede des fruits ramassés en maniere de tête, & remplis de semences oblongues & pâles : M. Haller dit que cette espece d'orpin porte souvent, sur des tiges séparées, des fleurs mâles & des fruits : quelquefois cependant les deux sexes se trouvent sur la même fleur : cette plante croît aux lieux ombrageux des Alpes ou du Nord.

L'orpin doit être cultivé en terre grasse & à l'ombre : il se multiplie de semence & de plant enraciné.

ORSEILLE ou ORSEIL. Dans le commerce on donne ce nom à une pâte molle, d'un rouge violet ou colombin, parsemée de taches, comme marbrée. On en distingue deux especes : l'une qui est commune, moins belle & moins bonne, vient ordinairement d'Auvergne, où elle est appelée *perelle*, & se tire d'un lichen, espece de mousse qui croît sur les rochers. Voyez PERELLE : on la prépare avec la chaux & l'urine ; nous l'appellons à Paris *orseille d'Auvergne*, ou *orseille de terre*. La seconde espece, qui est supérieure en tout à la précédente, est appelée *orseille d'herbe*, ou *des Canaries*, ou *du Cap Vert* ; on la prépare à Amsterdam, à Londres & même à Paris. Cette *orseille d'herbe*, qui est le lichen *græcus polypoides tinctorius saxatilis*, Cor. 40, ou le *fungus verrucosus tinctorius*, J. Bauh. & Inst. rei herbar. croît

abondamment dans les îles Canaries, sur les rochers qui sont les plus exposés à la mer. Ce *lichen* se trouve par bouquets grisâtres, longs d'environ deux pouces, divisés en petits brins, presque aussi menus que du crin, & partagés en deux ou trois cornichons, plus déliés à leur naissance, arrondis & roides, courbés en faucille; ces cornichons sont garnis dans leurs longueurs d'un rang de bassins plus blancs que le reste, relevés en petites verrues, semblables aux bassins des polypes de mer: toute la plante est solide & d'un goût salé. Les îles de la Gomere & de Fer produisent la plus excellente orseille d'herbe: elle est brunâtre, tachetée de blanc, bien nourrie, ainsi que le porte le Mémoire de M. Porlier Consul, datée de Sainte-Croix de Teneriffe, 29 Janvier 1731: il dit que dans une année ordinaire l'on récolte cinq cents quintaux d'orseille à Teneriffe; quatre cents aux Canaries; trois cents à Fuerta Ventura, trois cents à Lansarotta, autant à la Gomere & huit cents à l'île de Fer, ce qui produit deux mille six cents quintaux d'orseille Africaine. Il en vient aussi de l'île de Candie & d'Amorgos, qu'on nomme *alga tinctoria*. M. de Tournesort, d'après J. Bauhin la met dans le genre des *fucus*.

Les orseilles de Teneriffe, des Canaries & de Palène, sont affermées, pour le Roi d'Espagne, à des particuliers qui les font recueillir. En 1730 on donna quinze cents piastres pour cette ferme, sans compter quinze à vingt réaux du quintal à ceux qui la récolterent. Les autres îles appartiennent à des Seigneurs qui en firent aussi un bon parti. Dans les années de disette, on récolte une plus grande quantité d'orseille que ci-dessus, parce que c'est tout le gagne-pain des pauvres de ce pays; c'est depuis 1725 que l'orseille est devenue chère: des Négocians de Londres l'acheterent jusqu'à quatre livres sterling le quintal.

Les îles de Madère, de Porto-Sancto, & les Sauvages, produisent aussi de l'orseille. Vers la fin de 1730, un Capitaine de vaisseau Anglois, venant des îles du

Cap Vert, apporta à Sainte-Croix un sac d'orseille pour montre, & communiqua son secret aux Espagnols & aux Génois. L'année suivante en Juillet, ces Nations envoyèrent aux mêmes îles un bateau, sur lequel ils mirent huit Espagnols accoutumés à faire la cuillette de l'orseille; ils aborderent aux îles de Saint-Antoine & de Saint-Vincent, où en peu de jours ils en recueillirent si prodigieusement, qu'ils en firent un chargement d'environ cinq cents quintaux; elle y étoit si abondante, que le Gouverneur n'exigea d'eux qu'une piastre par quintal. Elle sembloit d'abord préférable à celle des Canaries, mais on a cessé d'y retourner, & nous n'en recevons maintenant que de celle que l'on récolte aux Canaries.

Feu M. Hellot, Membre de l'Académie des Sciences, homme très-connu des Savans par ses Ouvrages utiles, dit, dans son *Traité de la teinture des laines*, que les Ouvriers font un mystère de la préparation de cette plante; mais on la trouve, dit-il, assez bien détaillée dans un *Traité d'Antoine-Pierre Micheli*, intitulé *nova plantarum genera*, imprimé en latin, in-4°. à Florence, en 1729. p. 78. Voici l'extrait que nous en traduisons.

Des Ouvriers de Florence appellent l'orseille *rocella* ou *orcella* ou *raspa*: ils ont l'art de tirer de cette plante non-seulement une teinture pourpre ou colombine, mais encore les nuances intermédiaires de ces couleurs, & ils s'en servent pour colorer la laine, la soie, &c. Pour cette opération, ils réduisent la plante en une poudre fine, & la passent par un tamis; ensuite ils l'arrosent légèrement d'urine vieille d'homme (*nams mulieris perniciosu habetur*). Ils remuent plusieurs fois ce mélange dans le même jour, en y jetant à chaque fois; pendant plusieurs jours, un peu de soude en poudre, jusqu'à ce que la matière fournisse une couleur colombine. C'est alors qu'on la met dans un tonneau de bois, en observant de garnir la surface, ou d'urine, ou d'une lessive de chaux, ou de gypse. Tel est l'*oricello* ou *orseille préparée* des Florentins.

On trouve encore une autre préparation de l'orseille dans un petit livre Italien, intitulé *dell' arte tintoria* ou *plicto*. C'est un petit *in-12*. A la page 210 on trouve cette préparation.

Prenez une livre d'orseille du Levant bien nette ; ayez soin de l'humecter avec l'urine (M. *Hellot* dit qu'il faut qu'elle soit demi-putrescée) du salpêtre, du sel gemme, du sel ammoniac, de chaque deux onces. Faites un mélange du tout après l'avoir pilé, & laissez-le macérer pendant douze jours ; ayant soin de l'agiter de temps en temps, jusqu'à ce que le mélange soit humecté comme il faut. Au bout de deux jours, ajoutez-y deux livres & demie de potasse pilée, & une livre & demie de vieille urine ; laissez reposer encore la matière pendant huit jours, puis ajoutez-y une pareille quantité d'urine, & enfin deux gros d'arsenic en poudre : alors la matière ayant bien fermenté, sera en état de servir à la teinture.

Il paroît que M. *Hellot*, dans son art de la teinture, a imité en quelque façon ce procédé : il en a préparé par une méthode où il ne s'agit que de développer la couleur rouge (cachée dans l'orseille) par un volatil urinaire, excité par un alkali terreux, c'est-à-dire, qu'il lui a suffi de mêler l'urine & la chaux avec la plante. Il paroît encore qu'il a réussi de même, ou à peu de chose près, sur l'orseille de terre, appelée *perelle d'Auvergne*.

On reconnoît la bonté d'une orseille préparée en mettant un peu de cette pâte liquide sur le dos de la main, & la laissant sécher ; ensuite on lave cette tache avec de l'eau froide : si elle ne paroît s'être déchargée qu'un peu de sa couleur, l'on doit juger & conclure que l'orseille est en état de réussir ; aussi les Teinturiers, tant en soie qu'en laine, veulent que la teinture de l'orseille se tire en deux fois.

M. *Bernard de Jussieu* nous a appris que le *lichen saxatilis tinctorius*, n'est pas la seule plante de ce genre dont on puisse préparer l'orseille ; il en a rapporté de

la forêt de Fontainebleau qui ont pris la couleur pourprée avec la chaux & l'urine : c'est une expérience facile à faire sur celles qui peuvent se convertir en orseille. Il suffit d'enfermer dans un petit bocal la plante, & de l'humecter d'esprit volatil de sel ammoniac, ou de partie égale d'eau de chaux première, avec une pincée de sel ammoniac : au bout de quatre jours la liqueur sera rouge ; & en s'évaporant la plante se chargera de cette couleur ; sinon il n'y auroit rien à espérer. M. Haller dit aussi que plusieurs autres lichens gris, blancs & noirs, donnent une couleur rouge, que rien n'annonce dans la plante, & l'on s'en sert en Suède.

Nous terminerons cet article intéressant pour les Arts, en disant que l'on préfère l'*orseille des Canaries* à celle d'Auvergne ; car quoiqu'elle soit plus chère, elle rend à proportion beaucoup plus de teinture que celle de terre ; d'ailleurs sa couleur est infiniment plus belle, & ne se ternit point. C'est un beau gris de lin, tirant sur violet d'amaranthe, couleur que l'on peut encore aviver par les acides, &c. ou fixer en bleu par le jus de citron. On en peut colorer à froid le marbre & l'albâtre blancs, y former des veines, &c.

ORTHOCÉRATITES, *orthoceratiti*, est le nom que les Naturalistes donnent à des corps pierreux cloisonnés, cylindriques ou coniques, tantôt droits, tantôt recourbés ou arqués à une de leurs extrémités, comme un pommeau de canne en bec de corbin. On distingue extérieurement des sutures à articulations ou des engrenures branchues comme dans les cornes d'Ammon ; & dans l'intérieur ces tuyaux, quoique remplis, sont séparés par chambres ou cloisons comme les nautilus. Ces cloisons qui sont comme autant de calotes, convexes d'un côté, concaves de l'autre & empilées les unes dans les autres, sont percées par un petit siphon ou canal qui communique d'une chambre à l'autre, quelquefois par le milieu, plus souvent par les côtés, c'est-à-dire, près du bord intérieur. Ces tuyaux qu'on trouve toujours fossiles & légèrement altérés & muti-

lés, ont depuis quatre pouces jusqu'à plus de deux pieds de longueur ; ils sont communément remplis de la même terre, où ils se trouvent enfouis. Quand on vient à bout de les nettoyer, on apperçoit alors les cellules & le siphon : pour cela on les met macérer quelque temps dans l'eau, qu'on charge peu-à-peu de vinaigre, qui détache ou dissout la partie terreuse ou sableuse. On peut aussi reconnoître la structure intérieure des orthocératites en les faisant scier longitudinalement. On donne à ces orthocératites le nom de *tuyaux cloisonnés* lorsqu'ils sont droits, & celui de *lituites* quand ils sont contournés ou arqués à l'une des extrémités comme la croûte d'un Evêque. Ceux qui sont applatis ou comprimés de manière à représenter des queues de crabes, sont appelés *queue de crabes*. Tout annonce que l'orthocératite est une espèce de coquillage d'une figure conique, sans spirales, chambré & fossile, *tubulus concameratus polythalamium*. On ne trouve point l'analogie de ce fossile dans nos mers, ni celui de la bélemnite, qui paroît être du même genre. La Norwege est la patrie principale des *orthocératites*, dont on ne trouve guere que des noyaux ou parties pierreuses qui s'y sont moulées. M. le Marquis de Casteja, Gouverneur de Mariembourg nous en a fait voir de très-belles & grandes espèces qu'il a trouvées en quantité dans la Principauté de Lignes sur la frontière de France. M. le Baron de Hupsh en a trouvé de plusieurs sortes dans l'Eifel du Duché de Juliers. Il paroît qu'il y en a à chambres plus ou moins étroites, minces & nombreuses. *Voyez QUEUE DE CRABE.*

ORTIE, *urtica*. Plante dont on distingue plusieurs espèces : nous rapporterons ici celles qui sont d'usage en Médecine. Entre les neuf espèces d'ortie piquante que distingue M. de Tournefort, nous ne décrivons que la grande, la petite & la romaine.

1°. LA GRANDE ORTIE PIQUANTE, ORTIE VIVACE ou VULGAIRE, *urtica urens maxima*. Cette plante croît presque par-tout en abondance, particulièrement aux

lieux incultes & sablonneux, dans les haies, dans les fossés, contre les murailles, dans les bois mêmes, & dans les jardins : elle pousse des tiges à la hauteur de trois pieds, carrées, cannelées, roides : couvertes d'un poil très-piquant, creuses & rameuses. Ses feuilles sont opposées, oblongues, pointues & dentelées, également garnies de poils piquans & brûlans. Ses fleurs naissent aux sommités des tiges & des rameaux & dans les aisselles des feuilles, disposées en grappes branchues : chacune d'elles est à plusieurs étamines, soutenues par un calice à quatre feuilles, de couleur herbeuse. Ces fleurs ne laissent aucune graine après elles.

L'on distingue les orties, comme le chanvre, en mâle & en femelle. L'ortie mâle porte sur des pieds qui ne fleurissent point des capsules pointues, formées en fer de pique, brûlantes au toucher, qui contiennent chacune une semence ovale, aplatie & luisante. L'ortie femelle ne porte que des fleurs, & ne produit aucun fruit : ce qui est une manière de parler, usitée seulement chez le vulgaire ; car les Botanistes appellent proprement *fleurs mâles* celles qui ne sont point suivies de graines, & *fleurs femelles* celles qui en sont suivies.

L'ortie fleurit en Juin, & la graine se mûrit en Août. Ses feuilles se flétrissent chaque hiver, mais la racine ne périt point : elle repousse de nouvelles feuilles dès le premier printemps. Excepté la tige, toute la plante est d'usage en Médecine : de ses tiges on peut aussi faire de la toile, comme l'on en fait de celles de chanvre. On voit dans le Cabinet de Chantilly un sac fait de tiges d'orties par les Sauvages du Canada ; il paroît fait à l'aiguille, on y observe des desseins colorés assez régulièrement. Mon frere, le Médecin, étant à la campagne il y a quelques années, ramassa une quantité de tiges d'orties mûres, les fit rouir & les prépara ensuite comme le chanvre ; il en a obtenu des fils de différentes qualités, & a reconnu que cette matière pouvoit effectivement être utile au Cordier & au Tisserand. Il fit aussi quelques essais sur la tige des fèves de marais,
mais

mais les fibres lui ont paru trop courtes & trop roides. A Angers on a fait différens essais sur la filasse de l'ortie : on en a fabriqué de la toile qui s'est trouvée assez bonne, & qui se blanchissoit avec facilité ; on en a même fait de la toile peinte. La maturité des tiges d'ortie qu'on destine à la filature s'annonce par une couleur jaune ou d'un rouge pâle, & quand la graine se détache facilement de son enveloppe. M. *Linnaeus* dit qu'au printems l'on fait cuire les jeunes pousses avec les légumes. Rien n'est plus commun en Suède & dans le pays Meulin en France, que de voir les gens de la campagne employer les racines de la grande ortie pour jaunir la coque des œufs. Cette espece d'ortie varie quelquefois par la couleur de ses tiges, de ses racines & de ses feuilles : on l'appelle alors *ortie rouge*, *ortie jaune* ou *panachée*.

2°. LA PETITE ORTIE OU ORTIE GRIECHE, *urtica urens minor*. Elle croît fréquemment le long des maisons, parmi les décombres des bâtimens, dans les jardins poragers où elle se renouvelle tous les ans de graine, ne pouvant endurer la rigueur de l'hiver. Ses tiges sont hautes d'un demi-pied ou environ, un peu crochues ; ses feuilles très-découpées. Ses fleurs, tant mâles ou stériles que femelles ou fertiles, naissent toutes sur le même pied.

3°. L'ORTIE ROMAINE, OU ORTIE GRECQUE, OU ORTIE MALE, *urtica Romana, urens, pilulas ferens*. Cette plante, qui est aussi annuelle, croît en toutes sortes de pays ; cependant elle est plus rare que les deux especes précédentes. On la sème pour l'agrément dans les jardins : sa tige est haute de quatre ou cinq pieds, ronde, foible, rameuse & garnie de poils qui causent beaucoup de mal quand on les touche. Les feuilles & les fleurs sont comme les précédentes : il succède aux fleurs de celle-ci des globules ou pilules vertes, qui sont autant de petits fruits ronds, gros comme des pois, épineux, & composés de plusieurs capsules qui s'ouvrent en deux parties, & renferment cha-

cune une semence ovale, semblable à de la graine de lin : elle fleurit en Juin, & sa graine est mûre en Août.

Les Latins ont nommé cette plante *urtica*, *ab urere*, brûler, parce que l'ortie est couverte d'un poil très-fin, roide, pointu, qui, s'attachant à la peau de ceux qui la touchent, la pénètre, & fait sur leurs nerfs la même impression de douleur, que si la partie avoit été touchée par le feu. Elle y excite aussi-tôt une chaleur vive, des pustules, & des démangeaisons importunes ; à quoi l'on peut remédier, dit *Parkinson*, avec le suc de la plante même. Ce secours est connu dans l'art sous le nom d'*urtication*.

Hook (*Hookius*) a découvert au microscope, que la base des piquans de l'ortie est une vésicule qui renferme une liqueur âcre, mordicante, vénéneuse, & que la pointe est une substance très-dure, qui a un trou au milieu par où la liqueur coule dans la partie piquée, & y excite de la douleur. Il faut que *Langius* n'ait pu trouver un microscope, tel que celui de *Hook*, puisqu'il n'a pu appercevoir ces sortes de vésicules, ni les cavités ou trous des orties ; mais la preuve que cet effet n'est pas produit par les piquans seuls, c'est que les orties un peu desséchées au soleil, ne font plus de mal.

Les feuilles des orties dont on vient de parler, ont un goût fade & gluant, & un peu styptique. Le suc d'ortie dépuré, arrête le crachement de sang, l'hémorragie du nez, & le flux des hémorroïdes : il convient aussi pour la dysenterie & pour les fleurs blanches. Dans la Médecine Vétérinaire on donne ce suc à la dose d'une demi-once aux animaux qui pissent le sang. Le suc d'ortie, sur tout celui de la petite espèce, est selon M. *Bourgeois*, d'un grand secours dans les pertes immodérées des femmes : la graine de cette plante en tisane, est très-utile dans toutes les espèces d'hydropisie, parce qu'elle est très-apéritive & diurétique. La graine d'ortie grecque prise en poudre, à la dose de trente à quarante grains matin & soir, guérit

très-souvent le goître, sans nuire à l'estomac, ni à la santé, comme la plupart des autres qu'on met en usage contre cette maladie. On fait que les orties hachées & mêlées avec du lait caillé font une excellente nourriture pour les dindonneaux : dans quelques Provinces de la France on donne pendant l'été les feuilles fraîches d'orties aux vaches, & pendant l'hiver les feuilles qui ont été séchées à l'ombre. On assure que la graine d'ortie bien mûre, mangée par les poules, les échauffe & les fait pondre plus tôt. Des Maquignons Danois pulvérisent cette graine, en mettent une poignée avec l'avoine qu'ils donnent à leurs chevaux soir & matin ; cet aliment les rend gras & leur rend le poil lisse & luisant. Les tendrons d'ortie cuits, purifient le sang : la racine d'ortie confite est un bon remède contre la jaunisse & pour la vieille toux. Le cataplasme d'ortie est émollient & résolutif, & soulage les gourteux. Plusieurs Médecins praticiens recommandent aussi, comme un bon remède contre la sciatique, la paralysie & la léthargie, de frapper les parties affligées jusqu'à rougeur avec un paquet d'ortie, & de les laver ensuite avec du vin chaud. Ce remède a souvent rendu le sentiment & le mouvement. Passons à quelques autres espèces d'orties différentes, & qui sont aussi d'usage en Médecine. Mais nous avertissons que les autres plantes auxquelles on a donné improprement le nom d'ortie, sont des *lamium*, & leur caractère, dit M. Haller, est infiniment éloigné des orties. Telles sont :

L'ORTIE MORTE A FLEUR BLANCHE, OU ORTIE QUI NE PIQUE POINT, OU LAMIER BLANC, *urtica iners floribus albis*, aut *lamium vulgare album*. On trouve cette plante dans les lieux incultes ; ses rejetons sont nombreux & rampans. Ses tiges sont longues, carrées & moins grosses vers la terre, branchues, entre-coupées par quelques nœuds, purpurines en leur base ; le duvet de leurs feuilles ne fait point de mal : ses fleurs sont verticillées, petites, blanches & formées en gueule : les sommets des étamines sont bordés de noir,

& ne représentent pas mal un 8 de chiffre. A chaque fleur passée succèdent quatre graines triangulaires, rougeâtres, luisantes, tombant d'elles-mêmes quand elles sont mûres.

Toute la plante a une odeur désagréable. Les Médecins modernes recommandent cette espèce d'ortie pour les fleurs blanches, les maladies du poumon, les tumeurs & les dutetés de la rate, & sur-tout pour arrêter les hémorragies de la matrice, & pour consolider les plaies : on fait usage de ses sommités fleuries en infusion théiforme ou en conserve. On applique aussi deux fois par jour la plante pilée avec du sel sur les ulcères gangreneux.

Il y a une autre espèce d'ortie morte à fleurs purpurines ou jaunes, qui ne diffère de la précédente que par la couleur.

L'ORTIE MORTE PUANTE OU GALIOPSE, OU ORTIE ROUGE, *lamium purpureum, fœtidum, aut lamium folio oblongo, flore purpureo*, (lamier rouge). Sa racine n'est pas rampante : les tiges sont garnies d'une ou deux paires de feuilles presque nues. Ses fleurs sont purpurines, & ses graines triangulaires & brunâtres.

Toute cette plante a une odeur fétide & désagréable, & vient dans les lieux incultes : elle est vulnérable, résolutive, adoucissante & propre à déterger les ulcères putrides. L'on donne aussi le nom d'ortie pied-de-poule à une sorte d'ortie rouge, annuelle & des jardins, & le nom d'ortie musquée ou piquante à une espèce de *galeopsis*.

En général, sous le nom latin de *galeopsis* de M. Tournefort, autre genre, dit M. Haller, qui diffère du *lamium*, on comprend la grande & la petite orties puantes, & l'ortie morte à fleurs jaunes. La grande ortie puante, *urtica iners, magna, fœtidissima*, a une racine rampante & donne quelques tiges grêles qui sortent de ses nœuds. Ses fleurs forment des épis longs. Cette plante est fort puante, & diffère peu de l'espèce d'ortie puante & rouge. La petite espèce d'ortie puante, *galeopsis pa-*

lustris, angustifolio, fœtida, vient sur le bord des ruisseaux : sa racine est inégale & bosselée, & ses fleurs purpurines sont en gueules, ayant les lèvres panachées : on estime ses feuilles très-spécifiques pour l'enrouement & contre les fièvres tierces : elle est encore efficace, appliquée sur les plaies ; c'est elle dont il est parlé dans quelques Auteurs sous le nom de *panax coloni*, c'est-à-dire *panacée du Laboureur* : à l'égard de l'ortie morte à fleurs jaunes, d'une seule piece & en gueule, *lamium flore luteo & folio oblongo*, cette plante est rarement d'usage ; on s'en sert quelquefois à la place de l'ortie morte & blanche. Il y a plusieurs autres especes de *galeopsis* & de *lamium* dont nous ne ferons pas mention ici. Au reste les *galeopsis* n'ont rien de commun avec les orties, dit M. Deleuze, que la dénomination que quelques Auteurs leur ont donnée dans l'enfance de la Botanique.

ORTIE ERRANTE. Voyez à l'article ORTIE DE MER.

ORTIE DE MER ou ORTIE MARINE, ou POISSON-FLEUR, *urtica marina*. On donne assez improprement ce nom à certains corps marins dont on distingue deux especes ; savoir les *orties marines fixes* & les *orties marines errantes*.

Les premières sont appellées *fixes*, de la lenteur de leur mouvement progressif : on diroit qu'elles sont immobiles, à peine au bout d'une heure ont-elles avancé de l'espace d'un pouce : l'on en trouve beaucoup sur les côtes du Poitou & du pays d'Aunis, où on les appelle *culs de chevaux* ; on les nomme *culs d'ânes* sur les côtes de Normandie. M. de Réaumur dit dans un *Mémoire de l'Académie des Sciences, année 1710, pag. 466*, que ces noms leur conviennent beaucoup mieux que celui qui leur est commun avec une plante terrestre, puisqu'ils retracent une image de la figure que ces corps marins font paroître dans un grand nombre de circonstances. Cet Académicien dit que ces orties ne causent point de démangeaisons nuisantes à ceux

qui les touchent, comme on l'a prétendu ; que ces corps marins sont de véritables animaux bien organisés, susceptibles de sentiment quand on les touche, qui attrapent des poissons & des coquillages pour s'en nourrir. Ils ouvrent la bouche plus ou moins grande suivant le volume de la proie qu'ils avalent, rejettent ensuite les os ou la coquille par la même ouverture. Lorsque la bouche est ouverte, on voit toutes les cornes de l'ortie de mer qui ressemblent en cet état à une fleur épanouie, ce qui l'a fait nommer *poisson-fleur*.

Quoique ces orties prennent successivement quantité de figures différentes, on peut cependant dire qu'en général elles ont extérieurement la figure d'un cône tronqué ; leur base est très-fortement appliquée sur les pierres, auxquelles on les trouve toujours adhérentes : il y en a de verdâtres, de blanchâtres & de couleur de rose. Nous en avons trouvé de brunes & de bleuâtres sur les parages de l'île de Rhé, & sur la côte de Plugastel au-delà de Brest. M. de Romé de l'Isle m'a assuré en avoir vu de noires à l'île de Sainte-Hélène. Dans quelques orties ces couleurs paroissent par-tout sur la surface ; dans d'autres elles sont mêlées par raies ou par taches distribuées d'une manière très-agréable : on en trouve aussi dans les fentes des rochers qui bordent la mer ; elles ressemblent à une grande chevelure & paroissent vivipares.

2°. Les ORTIES ERRANTES. Celles-ci n'ont de commun que le nom avec les précédentes : on les appelle *orties détachées* ou *orties errantes*, &c. Mais M. de Réaumur dit que s'il vouloit joindre un nouveau nom aux anciens qu'elles ont, ils les appelleroit *gelée de mer* ; nom qui effectivement caractérise si bien la substance dont elles sont formées, qu'il vaut seul une petite description pour aider à les reconnoître. Leur chair, leur ensemble, a la consistance & la couleur d'une vraie gelée. Dans l'eau les *gelées marines* remuent avec assez de vitesse, elles s'y soutiennent par un mouvement de

contraction & de dilatation ; mais jetées à sec sur la grève, elles paroissent sans aucune action.

Sur les bords de la Méditerranée, les gelées de mer se nomment *capello di mare* (*chapeau de mer.*) *Rondelet* dit que c'est une masse spongieuse, ronde, creuse & percée au milieu, ayant tout autour un petit cordon rouge ; par cet endroit elle ressemble à un chapeau ; l'autre partie ressemble aux pieds des poulpes : elle en a, dit-il, huit, gros & carrés dans leur commencement, & qui finissent en pointe ; on en trouve aussi qui n'en ont que quatre. Nous en avons vu beaucoup en été dans les parages de Cette en Languedoc, & aux îles d'Hyeres ; leur corps est gélatineux, couleur de rose, très-brillant, un peu transparent ; on les voit souvent flotter comme au gré des eaux, & il nous a paru que si on les manie long-temps, elles se dilatent, se contractent, & causent une petite démangeaison aux mains ; il semble même que la chaleur de la main les dissout presque entièrement, & si l'on porte aussi-tôt les mains sur les yeux, la sensation de chaleur & notamment de démangeaison est infiniment plus vive. Il paroît que M. *Linnaeus* regarde la gelée de mer, comme une espèce de *méduse*. Voyez ce mot.

Tous ces individus ont la propriété de faire rentrer dans leur intérieur le rhomb ou rosé de pattes dont elles sont fournies. Les orries de mer sont des zoophytes, de la classe des mollusques.

ORTOLAN, *hortulanus* aut *ortolanus*, est un oiseau de passage, du genre du bruant, très-connu par l'excellence de sa chair : on en distingue de plusieurs espèces, qui ne varient que par les couleurs. L'ortolan des roseaux a les plumes de la poitrine & du dessus de la tête, noirâtres. Le véritable ortolan des Naturalistes, *miliaris pinguescens*, est un peu plus grand que l'alouette, il en a aussi la couleur : il a une grosseur notable sur le bec : il se nourrit principalement de millet : c'est un oiseau très-gras : sa chair rôtie est tendre, délicate, succulente, & d'un goût si exquis, que

les Grands le recherchent beaucoup pour leurs tables. En Suède, on les fait payer aux Etrangers un ducat la piece, quoique ce ne soit pas toujours le véritable ortolan. C'est une nourriture restaurante, fortifiante : sa graisse est émolliente, résolutive & adoucissante. Cet oiseau est si tendre, que la courte application d'une chaleur légère suffit pour le cuire parfaitement. On pourroit facilement l'enfermer dans des coques d'œufs de poule bien réunies, le cuire dans l'eau ou sous la cendre, & répéter à peu de frais une des magnificences de Trimalcion qui est un jeu de festin assez plaisant.

L'ortolan se rencontre dans les pays chauds, depuis le quinze d'Avril jusqu'à la fin d'Août ; on en voit vers Saint-Jean de Bonne-Font une si grande quantité, que les Oiseleurs y viennent de vingt lieues à la ronde pour en prendre. On en trouve encore communément sur les térébinthes à Smyrne : son cri est *zi-zi*. Les *ortolans* du Cap de Bonne-Espérance & de la Louisiane, ont de belles couleurs aurores. Il y a aussi l'ortolan jaune ; l'ortolan tout blanc ; l'ortolan noir ; l'ortolan des roseaux : celui de la Catoline, celui de neige : l'ortolan à collier, &c.

ORVALE ou TOUTE-BONNE, ou SCLARÉE, *horminum sclarea dictum*, est une plante que l'on cultive dans les jardins & dans les vergers (il y a aussi la *toute-bonne des prés*). L'orvale est la principale espèce du genre des *sclarées* de M. de Tournefort, & celle qu'il désigne sous le nom de *sclarea pratensis*, *flore carnuleo*. Sa racine est simple, ligneuse & fibrée, brunnâtre, d'un goût qui n'est pas désagréable, & qui chauffe le palais & la gorge : elle pousse une tige à la hauteur d'environ deux pieds, de la grosseur du petit doigt, carrée, velue, noueuse, ramifiée & remplie de moëlle : ses feuilles sont opposées deux à deux, & portées sur de longues queues ; elles sont ridées, gluantes, oblongues, larges, en leur base, & terminées en pointe, légèrement crenelées, velues, & d'une odeur désagréable, mais citronnée, d'une sa-

veur amere & aromatique : au sommet de chaque tige, sont deux feuilles opposées, petites, creuses, sans queue, & d'une couleur purpurine : les fleurs sont disposées en longs épis, comme par anneaux, d'une seule piece, en gueule, bleuâtres, dont la lévre supérieure est alongée en forme de faucille : à chaque fleur succèdent quatre grosses graines arrondies, convexes d'un côté, anguleuses de l'autre, de couleur roussâtre.

Toute cette plante a une odeur forte & puante, & une saveur amere; elle est toute d'usage. L'orvale est connue, sur-tout des Cabaretiers Allemands, dit *Ettmuller*, pour falsifier leurs vins; car ils ont coutume de changer le vin du Rhin en un vin muscat, par l'infusion des fleurs d'orvale & de sureau. *Tragus* assure qu'un tel vin est d'un grand secours pour les femmes qui sont froides, stériles, & pour guérir les fleurs blanches : il faut cependant en faire un usage modéré, car il porte à la tête, & y cause, dit *Lobel*, des pesanteurs. On prétend que la graine d'orvale introduite dans l'œil, en fait sortir les corps étrangers.

L'orvale est beaucoup en usage dans les pays du Nord pour faire de la biere; car quand le houblon est rare, ou qu'on veut rendre la biere plus forte, on en met dans les chaudières bouillantes, & l'on fait alors une liqueur qui enivre, même prise en petite quantité; souvent elle cause une gaieté qui tient de la folie. *Hoffman* met l'orvale parmi les remèdes spasmodiques. *Ray* rapporte que les Anglois font des gâteaux avec des feuilles d'orvale, des œufs, de la crème & un peu de farine, & que l'on frit dans la poêle : ces gâteaux sont agréables, on les présente au dessert pour exciter à l'amour.

L'ORVALE DES PRÉS est assez commune par tout, & se distingue principalement par la disposition de ses fleurs, rangées en anneaux sur des branches dégarnies de feuilles, dit M. *Deleuze*, chaque anneau formé seulement de six fleurs, & accompagné de deux stipules en cœur fort petites. Les fleurs sont bleues,

leur lèvre supérieure est grande, en faucille & un peu gluante.

ORVET ou ORVERT, *cæcilia*, est le serpent ovipare, décrit dans beaucoup d'Auteurs sous le nom d'*anvoye* ou d'*aveugle*; il est très-connu en Allemagne & au Cap de Bonne-Espérance: on le trouve le plus souvent dans les fentes des rochers & aux environs: on le tue sans beaucoup de peine: on le prendroit au premier aspect pour une anguille. Sa longueur ordinaire est d'un pied: il est de forme cylindrique: sa peau paroît fort unie tout le long du corps: il a la lèvre supérieure très-élevée & obtuse: ses yeux, quoique brillans, sont si petits, que quelques-uns ont avancé qu'il n'en avoit pas: il est partagé de taches noirâtres; blanches & purpurines; ses dents sont si menues, qu'à peine paroissent-elles: sa langue est fourchue, il rampe d'une grande vitesse: on prétend que sa morsure est très-dangereuse, mais elle ne l'est pas plus que celle de la couleuvre ordinaire; sa queue est obtuse & si courte, qu'à peine la distingue-t-on; l'ouverture de l'anus est placée à l'extrémité du corps. Les Auteurs citent l'anvoye de Surinam, de la Négritie, de l'Amérique, de la Guinée & du Ceylan. *Consultez* SEBA.

ORUBU. *Voyez* VAUTOUR DU BRÉSIL.

OS, *os*, est cette substance endurcie, qui sert à soutenir toutes les autres parties du corps dans les animaux; c'est un composé de fibres blanches très-dures, très-solides, très-sèches & cassantes, entrelacées les unes dans les autres, incapables de flexibilité, & servant de base, de soutien, d'appui, d'attache, de passage, de rempart, de borne & de défense à toutes les parties qui les environnent. En un mot les os sont le support de toute la machine animale.

La charpente de l'os ou l'ossature, appelée *fulcrum*, n'a pas de solidité par elle-même; elle est cartilagineuse, poreuse, on diroit d'un réseau dont les mailles & tous les intervalles sont remplis d'une matière com-

paëte, calcaire. Néanmoins la légéreté se trouve dans la construction des os, réunie à la force : leur structure réticulaire est des plus admirable, elle donne passage à une multitude de petits vaisseaux qui y portent la vie & la nourriture; un réseau soutient la moëlle & l'empêche de s'affaïsser. Par-tout on reconnoît la main habile du Créateur... Mais entrons en matiere. Si l'on prend l'os de la jambe ou du bras d'un enfant venant au monde, qu'on le dépouille bien de ses chairs, l'on pourra alors le couper par tranches aussi facilement que les cornichons du cerf, qui s'endurcissent aussi par la suite. Ces os, tendres comme ces cornichons, sont flexibles; ils se consomment enièrement dans le feu : ils ne font point d'effervescence avec les acides; mais dès que des sucs, chargés de parties calcaires, ont commencé à se déposer dans les pores de ces os, alors ils prennent de la consistance, de la solidité & de la dureté. Si l'on expose ces os à l'action du feu, la partie cartilagineuse brûle, en exhalant une forte odeur de plumes brûlées. Que reste-t-il ? une terre blanche, calcaire, soluble dans les acides. Si l'on se contente d'enlever seulement par l'ustion, le gluten animal, qui masque les surfaces de cette terre, l'acide y aura également prise, & la détruira; on peut aussi détruire cette terre sans le secours de la calcination, mais par une macération acidulée; de sorte que l'os qui étoit dur, peut ensuite redevenir mou, être replié & chiffonné comme un linge. Par cette théorie de la nature des os des animaux, qui a un rapport assez immédiat avec les madrépores & les coquilles, & la maniere de les ramollir par le moyen d'une liqueur nitreuse, affoiblie par l'eau commune (opération qui est due à M. *Hérissant* de l'Académie des Sciences); par cette rhéorie, dis-je, l'on peut concevoir l'ossification & même le ramollissement des os, tel qu'on l'a observé en la personne de la femme Supior il y a quelques années à Paris. On prétend que la suite d'un lair répandu, dont l'acide s'étoit développé, en fut la cause. Nous nous

étendrons ci-après davantage sur cet objet, d'après les remarques de M. *Hérissant*.

Nous disons que les os sont quelquefois sujets à une sorte de ramollissement général. Dans cette maladie, que les Anatomistes nomment *carnification* ou *osteosar-cose*, la substance des os est entièrement changée; elle perd sa dureté; ses fibres ne paroissent plus fibres osseuses; les os ont une consistance de chair, & l'on diroit qu'ils sont en effet devenus chair: consultez *Mémoires de l'Académie des Sciences*, 1722, p. 229, plusieurs observations de MM. *Petit & Morand*, qui constatent la certitude de cette maladie. En consultant les ouvrages des Anciens on y trouve aussi plusieurs observations de ce genre. *Ismaël Albufeda* parle (en 1570) d'un homme sans os, & *Olhuzzy* ajoute qu'on le portoit sur une claie de branches de palmier; il est encore question d'un ramollissement des os par *Abbon*, Moine qui vivoit dans le neuvième siècle: d'un autre par *Houlier*, Médecin de Paris; on a vu à Sedan, en 1672, le nommé *Pierre Siga*, âgé de 33 ans, dont les os de tout le corps devinrent mous comme de la cire, de sorte que dans trois ans de temps son corps se trouva réduit à la grandeur de celui d'un enfant de trois ans, & il mourut en cet état. On trouve encore des citations d'autres faits semblables dans la Bibliothèque raisonnée, &c. &c.

M. de *Haller* a donné aussi deux Mémoires sur la formation des os, fondés sur des expériences. On y voit avec plaisir, la structure organique de ces corps, qui commencent par être une colle, qui viennent cartilage, & qui finissent par être un os.

De la glu au cartilage, dit M. de *Haller*, le passage est prompt & facile, il paroît qu'il ne faut qu'un degré de solidité de plus; mais du cartilage à l'os; la marche est plus longue & plus obscure; il faut former des fibres, des lames, des alvéoles, des vaisseaux, de la moëlle, & douer le cartilage de routes ces parties qu'il n'avoit pas. Il n'y a guere, selon cet Auteur, que les arteres capables d'effectuer dans le cartilage les changemens

qui le transforment en os. La nature osseuse se déclare par l'opacité, par les fibres longitudinales, & par la couleur jaune qui s'introduit dans le cartilage : le noyau osseux est une nouvelle preuve de l'influence des artères sur l'ossification ; ces artères naissent du milieu de l'os & du tronc nourricier. Si tous les cartilages ne deviennent pas osseux, il faut l'attribuer à la petitesse de leurs vaisseaux, toujours trop fins pour admettre les particules du suc osseux. On a observé que les têtes des os destinées à éprouver des frottemens dès l'infant de la naissance, sont les premières ossifiées, & même les plus dures. Il suffit d'examiner les extrémités de la mâchoire inférieure & des fausses côtes. On peut encore consulter sur l'ossification les *Mém. de l'Acad. des Sciences*, 1730.

Nous ajoutons ici que des fractures dans les articles, des luxations ou autres causes peuvent donner lieu à l'épanchement du suc osseux, nécessaire pour la formation du cal, ou à la synovie, matière qui lubrifie les jointures des os, entretient leur souplesse. Alors l'anchylose se forme des os qui devoient être mobiles, ils s'articulent, se soudent, & ne font plus qu'une pièce continue. Toutes les parties osseuses dans leurs jointures & leurs articulations y sont sujettes : combien d'exemples en ce genre ne voit-on pas dans les divers morceaux d'Ostéologie conservés dans les Cabinets ! On voit quelquefois dans certains sujets, par des vices particuliers, des parties molles s'ossifier, tels que le foie, le pancréas, même des vaisseaux, des veines & des artères.

La Nature, si sage & si réglée dans sa marche, est quelquefois troublée par diverses causes au moment de son développement ; de là naissent les différentes difformités dans la charpente osseuse. Les enfans noués ou rachitiques le deviennent ordinairement depuis l'âge de neuf mois jusqu'à deux ans. Les extrémités des os grossissent aux articulations des bras & des jambes, leur démarche devient chancelante. Fatigués,

ils se plaisent dans l'inaction; du reste ils ont très-bon appétit, leurs sens sont très-bien disposés, ils sont même plus gais, ont l'esprit plus vif que leurs camarades de même âge. On prétend que cette maladie ne s'est fait connoître dans l'Europe Septentrionale que depuis deux cens ans. Son époque avec celle de la maladie vénérienne pourroit, dit-on, faire soupçonner qu'elle en a été un des principes.

Voici des détails intéressans sur les os & sur les coquilles, & autres corps qui y ont le plus de rapport. Dans le volume des *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de l'année 1758*, on trouve un Mémoire sur l'*Ossification* par M. *Hérissant*, Médecin de la Faculté de Paris, &c. Cet Auteur y fait d'abord une question: il demande qu'est-ce qui constitue la durere des os, ensuite il démontre par quantité d'expériences très-curieuses, que la transformation des membranes & des cartilages en des parties osseuses, n'est point du tout l'effet d'une ossification parfaite, telle qu'on l'a cru jusqu'au moment de ses découvertes; mais qu'elle est réellement l'effet d'une espece d'incrustation animale formée par le moyen d'une matiere terreuse qui enduit de toutes parts les fibres & fibrilles du réseau qui constitue le *parenchyme* cartilagineux de la partie qui s'ossifie.

Après cela M. *Hérissant* donne les moyens de faire reparoître sous leur premiere forme les cartilages ou les membranes qui se sont ossifiés, en les dépouillant entièrement de la matiere terreuse dont chaque fibrille est encroûtée en dedans & en dehors. Il suit des découvertes de cet Académicien, que les os sont des organes dans la composition desquels il entre deux substances principales: l'une, qui sert de base à l'autre, est une espece de *parenchyme* cartilagineux qui ne s'ossifie jamais; la seconde substance est purement terreuse: c'est elle qui donne la solidité & la dureté aux parties osseuses. Le procédé dont notre Auteur s'est servi pour dépouiller la substance animale des os de sa matiere

terreuse, consiste à laisser tremper des os plus ou moins de temps dans une liqueur composée d'une partie de bon esprit de nitre & de trois parties d'eau commune; alors les os perdent, au profit de la liqueur, presque la moitié de leur poids. M. *Hérissant* ayant fait évaporer cette liqueur jusqu'à pellicule, il en a retiré des cristaux jaunâtres, assez semblables à un sel neutre vitriolique à base terreuse. Il fit ensuite calciner dans un creuser toute cette masse saline, laquelle devint alors très-blanche & analogue en tous points à une vraie terre absorbante : elle pesoit, à quelques grains près, le même poids que celui que les os d'épreuve avoient perdu après la dissolution entière de la matière terreuse.

La substance animale & cartilagineuse, dépouillée ainsi de toute sa terre & présentée à la flamme d'une bougie, brûla aussi-tôt comme un morceau de cuir ou de vessie desséchée : il n'en resta qu'un charbon noir, spongieux, luisant, léger & friable.

M. *Hérissant* a fait passer tous les os du corps humain par les mêmes épreuves que les précédentes, & il n'a trouvé que l'émail des dents qui ait apporté une exception à cette conformation, en se dissolvant totalement dans sa liqueur acide, sans y laisser aucun vestige de substance animale. Cette conformation de l'émail des dents est encore expliquée par le même Auteur dans un Mémoire de l'Académie, an. 1754.

M. *Hérissant* a prouvé depuis cette époque, que les *madréporés*, les *coraux* & les diverses productions de *polypiers* à consistance de pierre sont, ainsi que les os, formés par incrustation. Les os de poissons & les cartilages en général ne différent des os des autres animaux, que parce qu'ils ne se trouvent incrustés que d'une très-petite quantité de matière terreuse.

Dans le même volume de l'Académie, M. *Hérissant* rapporte un autre Mémoire intitulé, *Eclaircissement sur les maladies des os*. Cet Auteur démontre, par une longue suite d'expériences, que toutes les maladies des parties osseuses, (si l'on en excepte les luxations),

commencent par un ramollissement plus ou moins sensible, qui se manifeste dans une ou dans plusieurs portions de ces organes : d'où il résulte nécessairement une décomposition plus ou moins complète de l'os malade. En sorte que ces parties sont obligées de se recomposer de nouveau pour se rétablir. L'Académicien établit deux sortes de décompositions; savoir une *insensible*, & l'autre *sensible*. La première consiste en la déperdition plus ou moins grande de la matière terreuse des os, que les sucs viciés rongent & détruisent peu-à-peu. La décomposition sensible est toujours la dernière, & a lieu lorsque les os perdent leur forme naturelle, leur volume ou leur consistance. La décomposition des os, dit M. *Hérissant*, consiste en ce que les sucs viciés dépouillent la partie terreuse de la substance cartilagineuse, en sorte que les os acquièrent par-là un degré de mollesse toujours relative à la déperdition de cette terre calcaire. La décomposition des os a lieu dans les exostoses, dans les anchyloses, dans la carie, dans le cal des os, dans l'exfoliation, &c. & la matière terreuse se porte alors du côté des urines; c'est ce que M. *Hérissant* a démontré très-évidemment tant dans les cas de vérole, de scorbut & d'humeurs froides, que dans celui où l'on est attaqué d'une goutte avec exostoses ou des nodosités.

M. *Ravoton*, Chirurgien Major de l'Hôpital royal & militaire de Landau, &c. a fait plusieurs remarques sur l'exfoliation des os, qui est proprement l'ouvrage de la Nature. La Nature, dit-il, emploie plus ou moins de temps dans cette opération. L'action de l'air agissant sur la surface d'un os mis à découvert, ne peut être regardé tout au plus que comme cause seconde. Les os ne s'exfolient que parce que le périoste qui les couvroit, & qui leur apportoit par des milliers de petits tuyaux un suc propre à les nourrir, n'existe plus; d'où il suit que la portion d'os qui en étoit pénétrée, doit se dessécher & perdre insensiblement son principe de vie. L'air seconde cette exfoliation dans une plaie exposée

exposée souvent à nu. Plus les hommes sont jeunes ; vigoureux & bien constitués , & plus l'exfoliation des os est prompte & active ; si au contraire les hommes sont vieux , foibles & languissans , l'exfoliation sera longue & tardive : cette différence ne provient que de l'abondance & du degré de bonté des sucs qui s'épanchent au temps que la circulation est cessée dans la portion d'os qui doit se séparer. M. *Ravoton* dit que l'exfoliation de ceux chez lesquels le sang se trouve imprégné d'un vice vénérien , chancreux , écrouelleux ou scorbutique , éprouve des longueurs & des difficultés infinies ; elle se fait le plus souvent par parcelles où il se développe un principe de carie , qu'on ne détruit que bien difficilement , & après avoir mis en usage les moyens les plus propres à combattre le vice dominant. On fait que les exfoliations superficielles du crâne & celle des grands os de la jambe se font en quarante ou cinquante jours ; mais si l'agent qui a mis les os à découvert , les a contusionnés profondément , la portion qui se séparera sera épaisse , & se fera attendre près de trois mois.

M. *Hérissant* , dans un autre Mémoire lu à la *Renée* publique , année 1766 , a voulu éclaircir la formation des moules , des pétoncles , des huîtres , &c. Il démontre aussi qu'il y a une grande analogie dans la formation & la nature des os , & dans celles des coquilles. Cet Académicien ayant prouvé de cette existence d'une substance animale & d'une substance terreuse dans la composition des coquilles , a cherché à connoître si l'organisation de cette matière animale étoit la même dans toutes les coquilles , ou bien si elle n'offroit point quelques différences dignes de notre attention.

Pour s'en instruire d'une manière non équivoque , il a fait passer une quantité prodigieuse de coquilles par des épreuves semblables à celles où il avoit déjà fait passer tout le squelette humain , & il a découvert que cette substance n'est qu'un tissu de fibres à réseau en-

gendrées d'une liqueur analogue à celle qui nous donne la soie. La disposition & l'arrangement de ces fibres donnent lieu à deux sortes d'organisations des coquilles, dont l'une est *simple*, & l'autre *composée* : la *simple* est celle où ces fibres forment simplement des membranes ; la *composée* est celle où non-seulement ces fibres forment des membranes, mais encore où ces membranes se trouvent hérissées d'une quantité prodigieuse de petits poils soyeux ramassés en maniere d'aigrettes.

Ensuite M. Hérisant fait voir que les couleurs des coquilles dépendent principalement des particules colorantes des liqueurs variées qui circulent dans la substance animale, lesquelles particules teignent les molécules de la substance terreuse qui seules se chargent des particules colorantes.

Cet Académicien fait voir encore que les coquilles croissent par développement, & que leur dureté dépend de l'interposition de la substance terreuse qui en pénètre les fibres & les incruste à mesure qu'elles prennent leur forme.

Enfin, cet Auteur finit en disant que les pores, les madrépores, millepores, les coraux, &c. sont, 1^o. des especes singulieres de groupes formés par une quantité prodigieuse de petits tubes dont chacun est à l'individu qu'il renferme ce qu'une coquille est par rapport à l'animal qui y est renfermé, & que ces tubes sont composés comme les coquilles d'une substance animale & d'une substance terreuse. 2^o. Que ces belles machines animales, aussi bien que les *glands de mer*, les *tuyaux vermiculaires*, les *perles fines*, les *coquilles d'œuf*, l'*os de sèche*, les *crustacées*, les *belemnites*, les *piquans d'oursins fossiles*, les *glossopètres*, &c. sont autant d'incrustations qui donnent, par l'analyse chymique, les mêmes principes que les coquilles. 3^o. Enfin que l'organisation de la substance animale de toutes ces productions est des plus dignes de notre attention, comme on fera à portée d'en juger

par les dessins & gravures qui sont placés à la fin de ce Mémoire.

Quelle variété ne trouve-t-on pas dans les os des animaux ? Les dents qu'on ne peut s'empêcher de regarder comme des espèces d'os, en fournissent un exemple ; il nous suffira de citer celles du cachalot, de l'éléphant, du narwhal, de la lamie, du lion, de la dorade, de la vache marine, du crocodile, du marfouin, & celles de l'homme, qui sont de tous les os humains les plus durs & les plus compactes : *voyez l'article DENTS.*

Peut-être que si les cornes du bœuf, du bouc, &c. eussent été remplies par la Nature de sucs calcaires, elles auroient acquis la dureté de celui du cerf, de l'élan, du chevreuil, qui sont des espèces d'os. Ne pourroit-on pas en dire autant des ongles des oiseaux & des quadrupèdes ?

Dans la tête de la sèche, de la catpe, de l'aloise, du merlan, dans le cœur du cerf, & dans une infinité d'autres animaux, l'on trouve une singulière variété d'os : il y a quelques poissons, tels que l'orphie, dont les os verdissent par la cuisson : les os des crustacées, animaux que l'on ne peut guères s'empêcher de regarder comme couverts d'une espèce d'os, deviennent rouges par une semblable cuisson : les os des quadrupèdes & des volailles, même l'ivoire, se ramollissent & deviennent friables en les faisant bouillir dans un vase fermé, qui contient une certaine quantité d'eau.

De quelle utilité ne sont pas les os dans les besoins de la vie ? Sans parler de ceux qui sont, dit-on, utiles en Médecine ; tels que ceux du talon & du cœur du cerf, les cornes de cerf, les dents de brochet, la coquille d'huître : celle de l'œuf, l'os de la sèche, celui du crâne humain, & quantité d'autres que l'on regarde comme astringens, anti-épileptiques, alexipharmques, &c. les os sont employés par les Tabletiers pour faire des touches d'épinettes, des spatu-

les, des peignes, des jetons & quantité d'autres ouvrages moins chers que ceux faits avec l'ivoire ; les dents du cheval de riviere servent à faire des dents artificielles, elles en ont la dureré. L'os de sèche, connu sous le nom de *biscuit de mer*, sert aux Oiseliens pour amuser les serins, & à quelques Fondeurs qui en mettent dans la composition de certains moules où ils coulent des métaux : les os de mouton calcinés donnent une poudre dont les Diamantaires se servent pour dégraisser leurs pierreries : enfin ; l'os du bœuf qui ne sembloit être qu'une matiere de rebut, & seulement propre aux Cordonniers pour polir la semelle de leurs souliers, vient d'être employé avec succès comme un moyen de subsistance pour les pauvres, & même pour les riches dans un temps de disette. C'est en employant ces os crus ou cuits que la Société Littéraire de Clermont-Ferrand a, sinon appris, au moins rectifié l'art utile d'en faire des bouillons gras, très-bons, très-nourrissans, de la gélée, & de les reduire en tablettes pour l'utilité du Voyageur, du Soldat, du Marin, &c. Consultez son *Mémoire sur l'usage économique du Digesteur de Papin*, ann. 1761.

Les tablettes de bouillon osseux, peuvent aussi servir de coulis de viande, elles ne reviennent pas à un sou chaque : cependant une tablette est la dose d'un excellent bouillon, ou d'un potage très-sain pour une personne.

On ne doit pas inférer de cet avantage connu que les os soient farineux, & que lorsqu'ils ont été épuisés par un long séjour dans une terre humide, ils contiennent encore quelque matiere alimentaire : il n'en est rien ; & l'idée de réduire en poudre les os humains & de les convertir en aliment à titre de corps farineux, qui fut conçu en effet & exécuté pendant le siege de Paris, au temps de la Ligue, ne peut être tombée que dans une tête essentiellement ignorante & bouleversée par la faim & par le désespoir.

Dans les animaux les os composent presque tout le

volume apparent ; réunis ensemble , ils portent le nom de *squelette* , lequel est l'image de la conformation de l'animal auquel il a appartenu. Prenons pour exemple celui de l'homme : quel spectacle merveilleux présente à un œil philosophique cette charpente animale ! nous l'avons déjà dit , quelle légèreté & quelle force de ces os ! quel appareil ! quelle variété admirable dans les formes , dans leurs diverses manières de se joindre , de se mouvoir , tous appropriés d'une manière singulière à leurs usages : mouvement de coulisse , de charnière , de genou , de pivot ; on observe des cavités , des fosses , des sinus , des rainures , des échancrures , des trous destinés à recevoir , à loger diverses pièces de la machine , à donner passage aux veines , artères , nerfs , vaisseaux qui portent la nourriture , le mouvement & la vie à toutes les parties du corps animé..... La plupart des brutes ont , pour ainsi dire , une charpente semblable au squelette de l'homme : ceci étant , on les pourra reconnoître & comparer dans l'histoire des os du corps humain que nous allons donner.

Description du squelette de l'homme.

On fait que le squelette est l'assemblage de tous les os du corps humain : on le divise en *tête* , en *tronc* & en *extrémités* : la tête comprend le crâne & la face.

Le *crâne* est une boîte osseuse , arrondie , un peu ovale ou sphéroïde , formée de l'assemblage de huit os , qui sont le *coronal* ou frontal , l'*occipital* , les deux *pariétaux* , les deux *temporaux* , le *sphéroïde* & l'*ethmoïde*. On regarde communément les six premiers comme les os propres du crâne , & les deux derniers , communs au crâne & à la face. Ces os sont plus durs à la surface , que dans le milieu de l'épaisseur : c'est ce qui les fait distinguer en deux tables , l'externe & l'interne , & en partie moyenne appelée *diploé* , qui est d'une substance spongieuse

La *face* est formée de l'assemblage de plusieurs pièces

qu'on renferme sous deux principales, appellées *mâchoires*, dont l'une est supérieure & l'autre inférieure. La mâchoire supérieure est immobile, & composée de treize os, savoir de deux os *maxillaires*, qui sont les plus grands, & font proprement la mâchoire supérieure; de deux os *propres du nez*, de deux os *de la pommette*, des deux os *unguis*, des deux *lames inférieures du nez*, des deux os *du palais* & du *vomer*, à quoi il faut ajouter seize *dents*: savoir, quatre incisives, deux canines ou œillères & dix molaires. La mâchoire inférieure est faite d'un seul os, qui contient aussi seize dents, quatre incisives, deux canines & dix molaires. Voyez l'article DENTS.

Le *tronc* peut être divisé en trois patties; une commune appellée l'*épine*, & deux propres qui sont le *thorax* ou la *poitrine* & le *bassin*.

L'*épine du dos* est une colonne osseuse très-forte, composée de vingt-quatre *vertèbres*, distinguées en *cervicales*, en *dorsales* & en *lombaires*, & de l'*os sacrum* à l'extrémité duquel se trouve joint un autre os appelé *coccix*.

Le *thorax* ou la *poitrine* est formé 1°. par vingt-quatre *côtes*, douze de chaque côté, dont on appelle les sept supérieures *vraies*, & les cinq inférieures *fausses*; 2°. par le *sternum* qui est ordinairement composé de deux pièces; 3°. & par les *vertèbres dorsales*.

Le *bassin* ainsi nommé de sa forme & de son usage est fait de deux grands os, dits *innominés*, ou les os des *hanches*, qui se joignent ensemble par devant, & se sont attachés par derrière à l'*os sacrum* qui acheve de former le bassin.

Les *extrémités* du squelette sont au nombre de quatre; deux supérieures & deux inférieures.

Chaque extrémité supérieure est divisée en *épaule*, en *bras*, en *avant-bras* & en *main*. L'*épaule* est faite de deux pièces, une antérieure appellée *clavicule*, & une postérieure dite *omoplate*. Le *bras* n'est fait que d'un seul os nommé *humerus*. L'*avant-bras* en comprend

deux, l'un est appelé l'*os du coude*, & l'autre, *rayon*; la main est distinguée en trois parties; savoir, en *carpe* ou poignet qui est composé de huit os, en *métacarpe* qui est fait de quatre, & en *doigts* qui sont au nombre de cinq, chacun desquels est formé de trois pièces appellées *phalanges*.

Chaque extrémité inférieure est partagée en *cuisse*, en *jambe* & en *pied*; la cuisse n'est faite que d'un os appellé *fémur*; la jambe est composée de deux grands os nommés *tibia* & *peroné*, & d'un petit appellé la *rotule*. Le pied est divisé en trois parties comme la main: savoir, en *tarse*, en *métatarse*, & en *doigts*; le tarse est fait de sept os, savoir de l'*astragal*, du *calcaneum* ou os du talon, de l'*os naviculaire* ou scaphoïde, du *cu-boïde* & des trois *cunéiformes*. Le métatarse est fait de cinq pièces, & les doigts ou *orteils* sont au nombre de cinq, dont le plus gros est fait de deux os, & chacun des autres de trois appellés *phalanges*. Il se trouve encore plusieurs petits os que l'on ne conserve pas ordinairement dans le squelette; tels sont les *osselets de l'oreille*, l'*os hyoïde*, & ceux qu'on nomme *sesamoïdes*.

On peut aisément supputer le nombre de tous les os qui composent pour l'ordinaire le squelette d'un adulte humain, selon le dénombrement que nous venons de faire; savoir, cinquante-quatre à la tête, cinquante-quatre au tronc, en prenant le *coccix* pour une pièce & le *sternum* pour deux, & cent vingt-quatre aux extrémités; d'où résulte le nombre de deux cents trente-deux, auxquels si l'on ajoute les huit *osselets des oreilles*, dont il est parlé à l'article des *sens* au mot HOMME, & les trois principales pièces de l'*os hyoïde*, on trouvera que le total monte à deux cents quarante-trois os, sans y comprendre les os *sesamoïdes*.

Comme le tissu des os est spongieux, & que leurs cavités sont remplies de liqueurs & de moëlle, pour parvenir à former de beaux recueils d'ostéologie, & à conserver leurs os avec leur blancheur, on a recours à quelques procédés. On fait bouillir les os à plusieurs

reprises dans de l'eau, & on les place ensuite à l'air pour les faire sécher à l'exposition du levant & du midi; de manière qu'ils puissent recevoir les différentes impressions de l'air, le soleil, la pluie, la rosée: on les met sur une table couverte de sable, qui en absorbe l'humidité. Si l'on fait macérer les os dans une eau contenant de la chaux vive, du sel de soude, de l'alun, ils acquièrent par ce procédé, qui a ses désagréments, une plus grande blancheur. Après ces opérations, il faut enduire les os d'un vernis léger; il les garantit de l'impression de l'air.

Observations sur les squelettes des hommes & des brutes.

Il y a long-temps qu'on a remarqué de la variété dans le nombre des os du squelette humain. Les jeux de la Nature sur le seul nombre des côtes nous en fournissent un exemple: s'il se trouve par hazard treize vertèbres au dos, il s'y trouve aussi treize côtes; mais quelquefois on en trouve onze d'un côté & douze de l'autre. On a nommé *adamites* les hommes qui se sont trouvés dans ce cas là. *Ruisch*, *Bonius*, *Fallope*, &c. citent des sujets qui avoient chacun vingt-six côtes. Ces faits suffisoient pour justifier que ce n'est point une chose étrange que le manque ou l'excès du nombre des côtes, au-delà de l'ordinaire. Mais dans tous les cas notre machine n'en souffre aucun dommage: l'on en peut dire autant des personnes dont les sutures du crâne, sur-tout dans la lambdoïde, sont garnies d'os osseuses qu'on nomme *clés* ou *os wormiens*, *ossa wormiana* (ainsi appelés de leur Auteur Allemand): ces os supplémentaires qui tombent ordinairement quand on démonte les pièces du crâne, ne se rencontrent pas dans tous les sujets. On peut consulter l'excellente *Ostéogonie* ou *Anatomie des os*, par M. *Monro*, imprimée à Edimbourg, en Anglois, in-12, dont M. *Sue* a donné une traduction ornée de très-belles planches.

Nous avons exposé que la tête est une boîte osseuse composée d'une multitude de pieces de diverses formes & structures, lesquelles s'emboîtent avec une justesse singuliere les unes dans les autres; elles sont disposées de maniere que tout le poids qui paroîtroit devoir écraser la tête, tend au contraire à les lier plus étroitement. Avec quel art l'os de la pomette est-il retenu! c'est lui qui est la vraie clef du crâne; c'est sur lui que se porte tout l'effort. Tous les événemens sont prévus par la sage Nature. Elle a disposé les différentes pieces du crâne, comme celles d'un parquet d'appartement. C'est cette structure qui fait que quand un coup est reçu sur une piece, il se trouve anéanti dans les autres. En un mot le crâne peut résister aux différens chocs modérés qui peuvent lui arriver dans tous les temps. S'il eût été d'une seule piece, le moindre coup lui eût occasionné des fêlures. Nous avons dit aussi qu'on distinguoit le crâne en deux tables. C'est encore cette structure qui fait qu'une partie du crâne peut s'exfolier dans toute son épaisseur & se séparer du reste; témoin cette femme de l'Hôtel-Dieu de Paris dont parle *Saviard* (Obs. XC.) qui demandoit l'aumône dans son crâne? objet touchant pour l'humanité, & sujet de spéculation pour un Anatomiste Physicien. C'est cette même femme dont il est question dans les *Mém. de l'Académie des Sciences*, ann. 1700, p. 45. Au reste tous les os du crâne sont joints entr'eux, & quelques-uns même avec ceux de la face par sutures, & ces sutures sont d'autant plus apparentes que les sujets sont plus jeunes. On voit au Cabinet du Roi, une suite de crânes humains, dont les variétés qu'on observe dans la figure & le volume paroissent si étranges, qu'on ne comprend pas comment le cerveau a pu se développer d'une façon qui y réponde, & qui soit si différente de celle qu'il doit naturellement avoir. Il est bon d'observer que l'homme en comparaison des autres animaux a la tête plus grosse, & qu'à proportion elle contient plus de cervelle. Voyez CERVEAU.

Enfin il est digne de remarque , 1°. Que l'épine du dos est le principal appui de la tête , des bras & de la poitrine. 2°. Que les vertebres sont articulées ensemble , tant médiatement qu'immédiatement par des cartilages & des ligamens qui donnent à l'épine la facilité d'obéir aux mouvemens du corps. La forme des vertebres varie admirablement suivant la nécessité de la place où elles ont été mises. La nature descend par nuances de la forme de la premiere jusqu'à la dernière. L'épine des brutes ne ressemble point à celle de l'homme , tant par la quantité des vertebres que par la différence , la difficulté ou la privation du mouvement. Dans les serpens qui , comme les couleuvres ne sont point venimeux , les vertebres sont plus souples & en grand nombre , ce qui fait que pris par la queue , ils peuvent s'entortiller autour du bas. La vipere qui est venimeuse n'a pas cette propriété. Les apophyses spinales peuvent chez l'homme être horizontales au lieu d'être perpendiculaires , ainsi qu'on le remarque dans les personnes qui font des tours & qu'on a exercées dès leur jeunesse à différentes flexions. Les oiseaux n'ont de vertebres qu'au cou , & elles égalent en longueur le reste du corps. Mais on ne les voit point se raccourcir , & prendre une forme irréguliere , comme on le voit dans les différens bossus de l'espece humaine. *Voyez* maintenant l'art. *Vertebres*. 3°. Que l'attitude droite est la plus ferme & la plus assurée , parce que la surface du contact des points d'appui est plus large , & que le poids porte dessus plus perpendiculairement. 4°. Que les os sont plus larges , plus épais , plus élastiques à leurs extrémités qu'au milieu , afin de mieux s'articuler & de supporter un effort plus considérable sans se déplacer ou se disloquer facilement. 5°. Que les lames des os & leur gluten sont plus rapprochées les unes des autres & en plus grande quantité dans le milieu qu'aux extrémités : aussi sont-elles dans cet endroit d'un tissu plus fort & plus serré : ce sont elles qui comme autant de petits crochets retiennent la moëlle & l'empêchent

de s'affaïsser & de tomber au moindre effort, ce qui produiroit des douleurs très-aiguës dans les os; c'est ce mal qu'on appelle *spinamentosa*: en effet la moëlle étant tombée, ne reçoit plus de nourriture, elle se corrompt & gâte les os, qui s'exfolient. Mais heureusement ces cas sont rares. 6°. Que le coccix étant encore cartilagineux se prête lors de l'accouchement; mais lorsqu'il est uni à l'os sacrum, il fait obstacle ou rend plus difficile l'enfantement. (Le coccix est aussi ce qui sert de queue a tous les animaux par son prolongement.) 7°. Que le bassin est plus grand, plus évasé chez la femme que chez l'homme: afin de donner de la place à l'accroissement du fœtus. Ses os innominés sont aussi plus élevés, les hanches plus égales, plus larges & plus en arriere, ce qui lui donne sinon plus de souplesse, au moins plus de grace dans la marche & la danse. 8°. Que le sternum des femmes va toujours en augmentant depuis le haut jusqu'en bas; il est aussi plus large que celui des hommes. Leur poitrine est encore plus courte, plus relevée, plus large, & le ventre bien plus long que n'ont les hommes. Il manque souvent au sternum un os, ou bien l'on y observe un trou qui sert de passage aux vaisseaux des mamelles. 9°. Que la poitrine des animaux tant quadrupedes que volatiles, differe de celle de l'homme; celle des quadrupedes est terminée par une épine qui regne tout du long, & leurs bras sont placés sur le devant de la poitrine; les oiseaux au contraire les ont sur le dos, & leurs côtes sont attachées à une large épine, unies les unes aux autres, garnies de beaucoup de chair, ainsi que leur poitrine, & de muscles très-forts. 10°. Que les quadrupedes qui se servent de leurs pattes antérieures pour porter à la bouche leur pâture, ont une clavicule comme l'homme. Celle des oiseaux est par proportion infiniment plus longue, ce qui leur est d'une grande utilité pour maintenir les ailes à égales distances, & pour les rejeter en arriere. On a observé que les quadrupedes qui ont une clavicule, ont, comme les souris, les écureuils, les singes, &c. les jambes ren-

trantes. Le cheval & le bœuf n'ont point de clavicule, leurs bras, (jambes antérieures), sont attachés à l'omoplate en devant de la poitrine; aussi leurs jambes font-elles cagnes, & leurs mamelles au lieu d'être en devant sont placées en arriere. Les femmes ont la clavicule plus longue & plus large que chez les hommes, ce qui repousse leurs bras plus en arriere & leur donne une plus grande agilité dans tout ce qu'elles font, & ne gêne point le volume des mamelles, sur-tout dans le temps qu'elles allaitent; leur omoplate est aussi plus plate & plus large que celle des hommes qui est voûtée & triangulaire. 11°. Que le pied, pour être bien conformé, doit être large, long & voûté, & que nous sommes d'autant plus fermes & plus forts étant debout, que le triangle que forment les extrémités des pieds avec les talons est plus grand, soit qu'on ait les pieds tournés en dehors, ou en dedans.

OSCABRION ou OSCABIORN, est un coquillage que M. *Adanson* a rangé dans la classe des univalves, à cause de l'animal qui l'habite, & qu'il a reconnu appartenir à la famille des lépas. M. *d'Argenville* en compose la seconde famille de ses *mutivalves*: voyez ce mot. Cet Auteur dit aussi que c'est une espece de lépas à huit côtes séparées, qui s'attache aux rochers, ainsi que les autres; mais comme ces pieces détachées ressemblent un peu à la queue d'un petit crabe, & que les divisions de cet Écrivain ne sont en quelque sorte fondées que sur les coquilles même privées de leurs animaux, dans ce système l'oscabrion rentre naturellement dans la classe des coquilles mutivalves.

Les *oscabrions* ont la forme d'un demi-ovoïde, & sont composés de huit écailles courbes, posées en recouvrement les unes sur les autres de devant en arriere, relevées toutes dans le milieu d'une petite côte plus ou moins aiguë, & enclavée vers le bas dans une membrane flexible, écailleuse & chagrinée dans son contour.

L'oscabrion offre plusieurs variétés connues sous dif-

ferens nomès. Si leur forme est un peu aplatie, on les appelle *cloporte de mer*, ou *punaife de mer*, *cimex marina* : si la forme est arquée sinuée, c'est la *chenille de mer* ; enfin s'ils sont un peu arqués on les appelle *nacelle* : en effet ils ressemblent beaucoup à une chaloupe, les membres & les varangues sont représentés par les écailles courbes de la coquille. Quand on détache les huit pieces de l'oscabron pour en faire voir la structure, il reste une membrane qui ressemble alors à la carcasse d'une chaloupe privée de son bordage. L'on nous en apporte une très-belle espee de l'Amérique : on la prend sur les côtes de la grande Anse, île de Saint-Domingue, à quatre pieds de profondeur ; ils sont d'un gris cendré en dehors, chagrinés sur leurs bords, verdâtres en dedans. Ceux du Chili sont à écailles violet-noir nués de jaune. Il y en a qui sont d'un bleu céleste en dedans, & dont le dessus est à taches alternatives de gris & de noir. Ceux de la Caroline sont gris de lin, nués de vert en dessus & blancs en dedans. Les oscabrons des parages des Magellans sont fort larges, & leurs écailles étant nétoyées paroissent brunes, tachées dans le milieu de blanc. Ceux de nos mers sont ou gris ou bruns nués de verdâtre, quelquefois violets, en dedans, de forme étroite & alongée.

On dit que l'oscabron s'attache sur l'algue, sur le bois & sur le dos de la baleine, & qu'il vit en parasite. Il ne faut pas le confondre avec le *pou de la baleine* : voyez ce mot. Les Pêcheurs de la mer d'Islande, où il se trouve des oscabrons, en mangent pour étancher leur soif : on prétend que c'est encore un bon remede pour le mal de mer, notamment l'espee de petite pierre rubine qu'on trouve dans son corps, & que les Islandois avalent volontiers pour obtenir l'accomplissement de leurs souhaits : ils nomment ce corps pierreux, *Peter's stein*, pierre de S. Pierre, & son enveloppe *Peter's skip*, barque de S. Pierre. Consultez les *Actes de Copenh.* & les *Colléctions Acad. T. IV. p. 354*, pour la description anatomique de l'oscabron, entr'autres

celles de HANNAS THARLEVIUS, & de JACOBÆUS, où l'on apprend avec étonnement le nombre d'yeux fixes de ce testacée.

OS DE SÈCHE. Voyez à l'article SÈCHE.

OSEILLE ou SURELLE, *acetosa seu oxalis*, est une plante dont on distingue trente-une espèces: nous en rapporterons de trois sortes principales qui sont en usage dans les cuisines, dans la médecine & dans les pâturages.

1°. L'OSEILLE ORDINAIRE ou OSEILLE LONGUE ou VINETTE, *acetosa longi folia aut oxalis vulgaris pratensis*. On la trouve communément dans les prés & les forêts, on la cultive aussi dans les jardins pour l'usage de la cuisine: sa racine est fibreuse, longue, jaunâtre, amère & acerbe: elle pousse des feuilles alternes, oblongues, à oreilles du côté qu'elles tiennent à leurs queues, vertes, luisantes & remplies d'un suc acide; sa tige est cannelée & monte à la hauteur d'un pied & demi, portant en sa sommité des fleurs sans pétales. J. Ray observe que dans cette espèce de plante il y a des fleurs stériles & d'autres fertiles; les fleurs stériles ne portent point de fruit, & le pistil de celles qui sont fertiles se change en une graine triangulaire de couleur de châtaigne & luisante. La fructification de l'oseille est, dit M. Deleuze, essentiellement la même que celle de la patience, & elle est du même genre; mais elle porte des fleurs mâles & des fleurs femelles séparées sur différents pieds.

On emploie la graine, les feuilles & la racine de cette plante: le suc de l'oseille est d'un goût acide manifeste, qui donne la couleur de pourpre au papier bleu: aussi en fait-on quelquefois usage pour préparer le fil de lin, celui de chanvre & les toiles de fil pour la teinture rouge: on en tire un sel essentiel qui, jeté sur les charbons ardens, brûle comme la crème de tartre; mais si on le mêle avec le sel de tartre, il répand une odeur urineuse, de même que le sel ammoniac. On peut dire que cette plante poragere possède toutes

les propriétés des végétaux. La vertu des graines, dit M. Geoffroy, *Matiere Médic.* est entièrement différente de celle des feuilles & des racines.

2°. L'OSEILLE RONDE OU FRANCHE, *acetosa rotundifolia hortensis*. Sa racine est rampante ainsi que ses tiges; ses feuilles sont presque rondes, garnies à leur base de deux oreillettes; leur couleur est un vert de mer: du reste elle ressemble à l'espèce précédente, mais ses fleurs sont hermaphrodites: on la sème dans les jardins pour l'usage de la cuisine.

3°. LA PETITE OSEILLE OU L'OSEILLE SAUVAGE OU OSEILLE DE MOUTON, *acetosella ovina*. Cette plante qui croît dans les champs aux lieux sablonneux, est haute de quatre pouces ou environ; ses feuilles sont petites & ont la figure d'une lance; ses fleurs sont disposées par grappes: cette petite plante paroît toute rouge sur la terre, principalement quand les semences sont mûres; sa racine est rampante, ligneuse, fibreuse & rouge: c'est la plus acide de toutes les oseilles: les brebis en mangent; & c'est de-là que lui est venu le nom d'*oseille de mouton*.

On fait avec les feuilles de l'une & l'autre oseille des sauces très-bonnes; car elles rendent les viandes plus agréables, & excitent l'appétit par leur goût acide: on en fait aussi des conserves & un sirop. L'oseille prise intérieurement, est rafraîchissante, tempère le mouvement du sang, réprime la bile qui bouillonne: elle l'épaissit ou l'adoucit selon les circonstances; elle convient dans les fièvres pestilentielles & intermittentes: c'est un bon spécifique dans le scorbut alkalin. *Bartholin* dit dans les *Mém. de Coppenh.* 1671, *Obs.* IX, que les peuples du Groënland en font usage avec le *cochléaria* dans des bouillons d'avoine ou d'orge pour la même maladie qui y est endémique. Il dit aussi que l'oseille & le *cochléaria* naissent abondamment dans ce pays, & qu'on doit faire usage des deux ensemble.

La racine d'oseille est peu ou point acide, mais fort huileuse; elle est apéritive. Cette racine étant sèche,

à la propriété singulière de donner à l'eau bouillante une belle couleur rouge délayée : on peut profiter de cette propriété pour faire une tisane dont la couleur imite celle d'un vin rouge, & tromper avec cette boisson certains buveurs malades, à qui il seroit dangereux d'en accorder. La graine de l'oseille est estimée cordiale, & convient dans la dysenterie : les feuilles sont résolatives, maturatives & suppuratives ; en général l'usage de cette plante potagère est recommandé dans toutes les maladies qui ont pour cause un alkali spontané. Les personnes sujettes à l'asthme, à la toux, aux aigreurs de l'estomac, & les filles attaquées des pâles couleurs, en doivent éviter l'usage.

OSEILLE DE GUINÉE. M. de Préfontaine dit qu'on se sert des feuilles de cette plante dans la cuisine comme de l'oseille de jardin, au défaut d'autre : on en fait une boisson agréable & des confitures. *Maison Rustique de Cayenne*. M. Haller dit que cette plante est un *geranium*.

OSERAIE. On donne ce nom à un lieu planté de jeunes osiers.

OSIER, espèce de saule : voyez à l'article SAULE.

OSINOWIECK. Nom que les habitants des environs de Kasimof en Sibérie donnent à un champignon d'une espèce très-singulière : à peine l'a-t-on coupé que le chapeau dont il est couvert devient bleu ; la chair qui est blanche, prend également la couleur bleue lorsqu'elle est exposée à l'air ; ensuite elle devient verte : le jus qu'on en exprime sur un morceau de toile passe presque subitement de nuances en nuances, jusqu'au vert de Saxe, & puis se change en bleu, couleur qui pâlit ensuite & qu'on n'a pu encore fixer. Ce champignon croît sur-tout dans les bois où l'on trouve beaucoup de peupliers ; il ressemble assez au *boletus viscidus*, espèce de mousseron, mais il est plus charnu.

Nous avons observé plusieurs fois dans les bois de Chantilly que nombre de champignons de cuisine qui paroissent

paroissoient suspects au jugement des gourmets, devenoient aussi-tôt bleus à l'endroit où j'en avois enlevé une portion du chapeau.

OSMONDE. *Voyez au mot FOUGERE.*

OSSEMENS FOSSILES ou PÉTRIFIÉS. *Voyez OSTÉOLITHES.*

OSSIFRAGE, c'est l'orfraie : on la nomme aussi *ossi-frague.*

OSSONS. Nom que les Nègres de Guinée donnent aux éléphants.

OSTÉOCOLLE ou PIERRE DES ROMPUS, *lapis ossifragus aut stelechites.* C'est communément une pierre topheuse ou en forme de tuyaux qui ressemble à des racines d'arbres, ou à des portions de roseaux comme pétrifiées ; elle est raboteuse, grisâtre ou blanchâtre ou jaunâtre, d'une substance marneuse, où la partie calcaire & le sable dominant tantôt plus, & tantôt moins : elle se forme par incrustation dans tous les lieux arides, sablonneux, garnis de végétaux & arrosés d'eaux qui charient avec elles les substances qui la composent, & qui la forment par dépôt. L'ostéocolle se durcit à l'air, mais tant qu'elle est en terre, elle est tendre & fragile ; ce qui est cause qu'on a de la peine à la tirer en grands morceaux. *Voyez à l'article STALACTITES de cet Ouvrage, & le Mémoire sur les Stalactites par M. Guettard, lequel se trouve parmi ceux de l'Acad. Royale des Scienc. ann. 1754. Voyez aussi les Observations sur l'ostéocolle par MM. Gleditsch & Margraff, Mémoires de l'Acad. de Berlin, ann. 1748, pag. 35-59. M. Herman fait mention d'une ostéocolle bleue de Massel, qui est aujourd'hui très-connue, parce qu'elle contient cinq onces & demie d'argent par quintal.*

L'ostéocolle est d'un grand usage dans la Pharmacie d'Allemagne : on prétend que prise intérieurement, elle a la propriété de réunir les os rompus ; mais toute la propriété de cette substance fossile ne consiste gueres que dans les préjugés, qu'on accueille avec enthousiasme.

lialme, contre toute raison : aussi *Cartheuser* l'appelle-t-il *rude, crassum & ignobile concretum*.

OSTÉOLITHES. En général on donne ce nom à des os d'animaux décharnés qu'on retire de la terre, & qui sont plus ou moins altérés : il y en a qui peuvent recevoir le poli ; quelques-uns sont colorés, d'autres sont comme calcinés : on en trouve des exemples dans les turquoises, l'unicorne fossile ou les os de mammoth, les glossopèrres, les os humains, ceux d'oiseaux & de quadrupèdes. On reconnoît souvent à quelle espèce d'animaux ces os ont appartenu, témoins ces parties de squelettes de rhénne & d'hippopotame, qui ont été soupçonnées tels par les Académiciens de Paris, & qui ont été trouvés à mi-côte sous une même roche dans un lit de sable gris près d'Étampes ; (*M. Guettard* pense que ces os ont appartenu les uns à une bête fauve & les autres au tur). Témoins encore ces os d'éléphants, de chiens ou de loups, de brebis, de chèvres, de bœufs & de cerfs avec leurs cornes, que le Docteur *Targioni-Tozzetti* a trouvés dans les collines & dans la vallée inférieure d'Arno en Toscane : on trouve quelquefois des arêtes de poissons très-bien conservées, sur-tout dans les lieux d'où l'on tire les pétrifications des matières marines. Nous avons ramassé des côtes, des mâchoires, &c. dans les plâtreries de Montmorenci & de Montmartre. Les environs de Dax au pied des Pyrénées offrent aussi un amas très-considérable d'os de poissons, de dents, de vertèbres, & entr'autres la mâchoire d'un crocodile de l'espèce appelée *gavial* dans le Gange : on a trouvé à Mary près de Meaux, un os de la tête de l'hippopotame. La Sibérie, la Pologne, l'Allemagne & l'Angleterre sont remplies d'ostéolithes. Consultez une Dissertation Latine qui a pour titre : *Œdipus osteolithologicus, seu Dissertatio de cornibus & ossibus fossilibus Constatinensibus*, par *David Spleiss*. Consultez aussi les *Mém. de l'Acad. Royale des Sciences*, ann. 1719 & 1727.

OSTRACITE, *ostracites*. On appelle ainsi les espe-

ces d'huîtres proprement dites & devenues fossiles, & parmi lesquelles il y en a dont on ne rencontre pas l'analogie marin : voyez *Huître*. Quantité d'ostracites font encore effervescence avec les acides, & d'autres sont en quelque sorte assez pétrifiées & assez durcies pour faire feu avec le briquet ; on en rencontre par-tout dans des lits de pierres calcaires & sableuses.

Les anciens Métallurgistes ont aussi donné le nom d'*ostracites* aux cadmies des fourneaux de fonderie.

Voyez le mot CADMIE.

OSTRÉOPECTINITE. Voyez HYSTÉROLITE & TÉRÉBRATULE.

OUACAPOU. Arbre de la Guiane qui a les mêmes propriétés & usages que l'*ouapa*. Voyez ce mot.

OUAILLE. Arbre qui croît dans les plaines & sur les hauteurs de la Guiane, & qui sert à faire des canots & des bois de bâtiment ; celui des montagnes est rouge & celui des plaines est blanc.

OVAIRE. En Botanique on entend par *ovaire* l'endroit où les semences des plantes sont attachées, & où elles reçoivent leur nourriture. En Anatomie, on entend par *ovaire* les deux corps blanchâtres, ovales, aplatis & attachés aux côtés du fond de la matrice ; ils sont très-petits avant l'âge de puberté, relevés & polis dans cet âge, moins gros & ridés dans les vieilles, & remplis de cicatrices dans celles qui ont eu plusieurs enfans : il y a des choses bien singulières à remarquer dans les ovaires ; il y a les faux œufs qu'on appelle *hydattides*. L'ovaire est ordinairement de la grosseur d'un œuf de pigeon ; on y trouve quelquefois vingt œufs chacun gros comme un pois. Des Anatomistes pensent que le fœtus se forme d'un de ces œufs fécondé par la liqueur séminale du mâle, ensuite détaché de l'ovaire & porté dans la matrice. Toujours est il vrai que les femmes ne sauroient concevoir sans les ovaires, & que celles à qui on les a coupés cessent, dit-on, d'avoir du penchant à l'amour.

OUANDERONS ou OUANDEROU. Nom donné

aux singes babouins du Ceylan. Il y en a en grande abondance, & de diverses especes, les uns sont grands comme nos épagneuls; ils ont le poil gris & le visage noir, avec une grande barbe blanche, qui va d'une oreille à l'autre, laquelle les feroit prendre pour des vieillards sauvages; il y en a aussi dont la barbe & le corps est couleur d'écarlate pâle; ils ne vivent que de feuilles & de bourgeons: d'autres qui se nomment *ril-lours*, sont sans barbe, mais leur visage est blanc, & leurs cheveux se partagent comme ceux de l'homme: cette espece de singe fait beaucoup de tort aux grains. On lit dans l'*Hist. génér. des Voyag. T. VIII, p. 546, édit. in-12*, que les Chingulais estiment autant la chair de ces especes de singes que celle de chevreuil.

Le véritable ouanderon est une espece de babouin qui a des abajoues, des callosités sur les fesses, la queue de sept ou huit pouces de long, la tête environnée d'une large criniere & d'une grande barbe de poils rudes, marche plus souvent à quatre pieds qu'à deux: il y a dans cette espece des races qui varient pour la couleur du poil; les uns ont celui du corps noir & la barbe blanche; les autres ont le poil du corps blanchâtre & la barbe noire. Lorsque les ouanderons ne sont pas domptés, ils sont si méchans qu'on est obligé de les tenir dans une cage de fer, où souvent ils s'agitent avec fureur; mais lorsqu'on les prend jeunes, on les apprivoise aisément, & ils paroissent même être plus susceptibles d'éducation que les autres babouins. Les Indiens se plaisent à les instruire, & ils prétendent que les autres singes, c'est-à-dire les guenons, respectent beaucoup ces babouins, qui ont plus de gravité & plus d'intelligence qu'elles. Les ouanderons blancs sont les plus forts de tous & les plus méchans: ils sont très-ardens pour les femmes, & assez forts pour les violer lorsqu'ils les trouvent seules, & souvent ils les outragent jusqu'à les faire mourir.

OUANGUE ou OUANGLE. Voyez SESAME à l'article JUGOLINE.

OUAPA. C'est l'orobe en arbre qui croît en Guiane dans les terres grasses: il est tortueux & souvent creux; mais il est utile pour divers ouvrages: on en fait des fourches & des piquets qu'on emploie au soutien des terres. On s'en sert dans le pays avec le plus grand succès pour le pilotis, parce qu'il se conserve dans l'eau & dans la vase. *Maison Rust. de Cay.*

OUARINE. L'ouarine & l'alouate sont de la famille des sapajous; & ce dernier ne diffère de l'ouarine que parce qu'il n'a point de barbe bien marquée, qu'il a le poil d'un rouge-brun, au lieu que l'ouarine l'a noir. L'ouarine a la face large & carrée, les yeux noirs & brillans, les oreilles courtes & arrondies, la queue nue à son extrémité, avec laquelle il s'accroche & s'attache fermement à tout ce qu'il peut embrasser: les poils de tout le corps sont longs, luisans & polis; des poils plus longs sous le menton & sur la gorge lui forment une espèce de barbe ronde; le poil des mains, des pieds & d'une partie de la queue est brun; il n'a point d'abajoues, point de collosités sur les fesses; ces parties sont couvertes de poil comme le reste du corps; il est de la grandeur d'un lévrier; le poil long qu'il a sous le cou lui forme une espèce de barbe ronde, & il marche ordinairement à quatre pieds. Ces sapajous ont une voix qui retentit comme un tambour, & se fait entendre à une très-grande distance. *Marcgrave* raconte que tous les jours, matin & soir, les ouarines s'assemblent dans les bois; que l'un d'entr'eux prend une place élevée & fait signe de la main aux autres de s'asseoir autour de lui pour l'écouter; que dès qu'il les voit placés il commence un discours à voix si haute & si précipitée: qu'à l'entendre de loin on croiroit qu'ils crient tous ensemble; que cependant il n'y en a qu'un seul; & que pendant tout le temps qu'il parle tous les autres sont dans le plus grand silence; qu'ensuite, lorsqu'il cesse, il fait signe aux autres de la main de répondre, & qu'à l'instant tous se mettent à crier ensemble, jusqu'à ce que par un autre signe de main

il leur ordonne le silence; que dans le moment ils obéissent & se taisent; qu'enfin alors le premier reprend son discours ou sa chanson, & que ce n'est qu'après l'avoir encore écouté bien attentivement qu'ils se séparent & rompent l'assemblée. Ces faits dont *Marcgrave* dit avoir été plusieurs fois témoin, pourroient bien être exagérés & allaisonnés d'un peu de merveilleux: le tout, dit *M. de Buffon*, n'est peut-être fondé que sur le bruit effroyable que font ces animaux; ils ont dans leur gorge une espeece de tambour osseux, dans la concavité duquel le son de leur voix grossit, se multiplie & forme des hurlemens par écho; aussi a-t-on distingué ces sapajous de tous les autres par le nom de *hurleurs*.

OUAROUCHI. C'est l'arbre à suif de la Guiane. Il paroît un peu différent de celui dont nous avons parlé sous le nom d'*arbre à suif* de la Chine: celui de Cayenne est laiteux, & passe pour un figuier: sa graine, qui est jaune, de la figure d'une muscade, & de la grosseur d'une noisette, est couverte d'une petite pellicule, qui renferme son amande: c'est de cette amande grattée, lavée & pilée, qu'on fait une pâte qu'on doit remuer fortement dans une chaudiere jusqu'à ce qu'elle se couvire d'humidité & d'une espeece de fumée: on la met alors à la presse, & il en sort le suif qui se fige: on le fait rebouillir le lendemain, on le passe dans un linge, ensuite on le jette dans un moule. L'on récolte la graine en Mars, temps où elle tombe; on la laisse sécher pendant deux ou trois jours avant que de la mettre en œuvre.

Le lait qu'on fait sortir de l'arbre, en l'entaillant, est un remede contre les vers auxquels les enfans sont sujets: on fait prendre cette matiere laiteuse avec de l'huile & du citron.

OUASSACOU. Arbre de la Guiane auquel on donne des coups de hache, pour en faire sortir le lait, prenant garde qu'il n'en saute dans les yeux, à cause de sa vertu corrosive: on prend autant d'eau que de lait,

que l'on brasse avec un peu de vase ; on met le tout dans une feuille, ou linge qu'on laisse tremper dans les fosses à prendre du poisson : la subtilité du poison est telle, que le poisson enivré de cette façon, paroît sur le champ sur l'eau : il faut même éventrer ce poisson aussi-tôt après, car il se gâte en très-peu d'instans.

Maison Rust. de Cayenne.

OUATTE ou HERBE DE LA HOUETTE ou OUA-TIER. *Voyez* APOCIN & TON-NYHIU.

OUAYÉ. Plante de la Guiane, appelée ainsi du nom de la Nation Indienne des Ouayes, où elle a été d'abord connue : elle est fort rare en Guiane, & ne vient que dans les endroits qui lui sont propres & particuliers. La moëlle desséchée sert de *bois de méche*, ou d'amadou aux habitans ; son tronc, dont la couleur est brune, fait des cannes très-propres, partagées de nœuds ; ses feuilles sortent de terre : elles sont plates, courtes, en éventail, & formées comme celles du litanier ; elles sont les meilleures de toutes celles qu'on emploie dans le pays de Cayenne, pour couvrir les maisons ; elles durent très-long-temps, sur-tout quand elles sont employées par les Indiens : le feu n'y fait que son trou, & ne se communique pas au reste. On en garnit aussi les chapeaux de paille contre la pluie.

OUCLE, est une liane grosse & épineuse fort commune à la côte de Mahury : on peut s'en servir pour faire des cercles de barriques. *Voyez* LIANE.

OUIE, est une sensation excitée par les sons reçus dans l'oreille, c'est-à-dire une perception du son qui se fait dans l'ame par le secours de tout l'organe nommé *auditif*. *Voyez* ce que nous avons dit de l'*ouïe* à l'article des sens à la suite du mot HOMME.

OVIPARE. Se dit des animaux qui se multiplient en faisant des œufs, tels que les oiseaux, la plupart des insectes, les crustacées, les serpens, les lézards, les tortues, &c. L'on oppose à cette classe d'animaux les vivipares, c'est-à-dire ceux qui produisent leurs petits tout vivans, comme l'homme, les quadrupèdes.

Voyez à la suite de l'article VIVIPARE & le mot ŒUF.

OUISTITY. Cette espèce de petit sagouin, est des plus jolis, a la forme élégante, les incœurs douces, il n'a pas plus d'un demi-pied de longueur le corps & la tête compris; sa queue a plus d'un demi-pied de long & est marquée par des anneaux alternativement noirs & blancs, sa face est nue de couleur de chair assez foncée; il est coiffé fort singulièrement par deux toupets de longs poils blancs au devant des oreilles; en sorte que quoiqu'elles soient grandes, on ne les voit pas en regardant l'animal en face, il n'a ni abajoues, ni callosités sur les fesses; ses oreilles sont arrondies, plates, minces & nues; ses yeux sont d'un châtain rougeâtre, il marche à quatre pieds; ils se nourrissent de fruits, légumes, insectes, limaçons, biscuits, même de poissons; on en a vu multiplier en Portugal, ce qui donne lieu de croire qu'ils pourroient aussi multiplier dans les Provinces Méridionales de l'Europe: les petits en naissant sont d'abord fort laids, n'ayant presque point de poils sur le corps, ils s'attachent fortement aux tettes de leur mere; quand ils sont devenus un peu grands, ils se cramponnent fortement sur son dos ou sur ses épaules, & quand elle est lassée de les porter, elle s'en débarrasse en se frottant contre la muraille; lorsqu'elle les a écartés, le mâle en prend soin sur le champ & les laisse grimper sur son dos pour soulager la femelle. On voit un ouistity du Mexique dans un des Cabinets de Chantilly.

OULEMARY, est un des grands arbres du pays de la Guiane: sa feuille est luisante, & ressemble à celle du citronnier. Il est revêtu d'une écorce brune, épaisse de près d'un pouce. Le dedans se sépare en plusieurs feuillets rousâtres, unis, minces comme les feuilles du balisier, & sur lesquelles on peut écrire comme sur du papier. M. de Présontaine dit qu'il se souvient que ce fut par un feuillet de cet arbre, sur lequel un Indien avoit écrit, *Oyapock est pris*, qu'on

apprit en 1745 à Cayenne la prise du Fort d'Oyapock : cet Indien qui étoit alors à Oyapock , trouva le moyen de faire parvenir cette lettre.

Ces feuillets servent aux Indiens à un autre usage : ils roulent dedans , le plus serré qu'ils peuvent , une feuille de tabac , & en font ainsi ce qu'on appelle aux îles une *cigale* , ce qui leur sert de pipe. *Mais. Rust. de Cayenne.*

OURAGAN. Ce phénomène , qui produit quelquefois la désolation & l'épouvante tant à la ville qu'à la campagne , est un tourbillon ou tournoiement d'air en tout sens produit par des vents contraires très-violens qui s'élevent promptement , & qui se dissipent bientôt après ; ces ouragans sont communs dans la mer de la Chine & du Japon ; dans celles des îles de Bourbon & des Antilles , & dans plusieurs autres endroits de la mer , sur-tout auprès des terres avancées & des côtes élevées ; mais ils sont encore plus fréquens sur la terre , & les effets en sont quelquefois prodigieux ; souvent on en sent les approches par un sifflement qui se fait entendre des montagnes , & ce sifflement est suivi de pluie & de tourbillons de vents affreux. Le Pere *Fourrier* , dans son Hydrographie , dit que les signes des vents & des tempêtes sont , 1°. un nuage rouge sur l'horizon , au lever ou au coucher du soleil ; 2°. un cercle bleuâtre ou noir autour du soleil lorsqu'il se couche ; 3°. la pâleur du soleil couchant & celle du soleil levant annoncent la pluie ; 4°. la rougeur du soleil couchant ; 5°. les rayons qui sortent par le milieu des nuées qui couvrent le soleil levant ; car si le soleil darde ses rayons par dessous , il n'y a que de la pluie ; 6°. les nuées qui viennent de toutes parts & s'assemblent autour du soleil ; 7°. une nuée que le soleil entraîne après lui en se couchant ; 8°. plusieurs cercles blanchâtres & interrompus autour de la lune , quand elle paroît rougeâtre ; 9°. enfin c'est signe d'une longue & rude tempête , lorsque la mer paroît noirâtre , & que son écume épaisse çà & là paroît s'élever

sur l'eau en bulles. On peut dire aussi que les ouragans tiennent au système des *mouffons*, des *typhons* & des *gouffres*; ceux-ci ne sont que des tournoiemens d'eau qui sont produits par des courans opposés. *Voyez VENTS, GOUFFRES, COURANS, & ce qui en est dit à l'article MER.*

M. de Chanvalon, dans son *Voyage à la Martinique*, donne la description d'un ouragan furieux qui ravagea une partie de cette île le 12 Septembre 1756. La désolation & la mort accompagnerent cet ouragan: ses traces furent comme celles du feu; tout disparoissoit sur son passage, & ce changement fut aussi prompt qu'il étoit terrible: les maisons furent détruites tout-à-coup, il n'en resta d'autres vestiges que leurs débris répandus de toutes parts. Des arbres, peut-être aussi anciens que nos établissemens dans cette Colonie, & dont la grosseur énorme avoit bravé jusqu'alors tous les efforts des élémens, furent déracinés, enlevés de terre, & renversés tout entiers; ceux qui résisterent furent brisés comme de fragiles roseaux; les plantations de toute espece détruites & bouleversées; l'herbe même foulée & desséchée comme si elle eût été brûlée; l'œil apercevoit de tous côtés des crevasses & des cavernes creusées sur le penchant des côteaues, par l'éboulement des terres qu'entraînerent la chute des arbres & les torrens de pluie. Qui ne frémitoit pas en voyant des lieux toujours ornés de verdure, dépouillés dans un instant par une main invisible! Les horreurs de l'hiver succederent tout-à-coup aux charmes du printems; la terre étoit comme ébranlée ou tremblante sous les pieds; le jour étoit presque éclipsé par une obscurité qui voiloit tout le ciel, & qui présentoit par tout l'image effrayante de la nuit. Les animaux effarés cherchoient de tous côtés quelque asyle pour se préserver de l'impétuosité de l'air, qui en suffoqua un grand nombre. La terreur & la consternation régnoient par tout: la Nature épouvantée sembloit toucher à son dernier terme; & dans cet instant où tout gardoit un

silence d'effroi, le vent seul se fit entendre avec un bruit semblable au tonnerre. La mer offrit en même temps le triste spectacle de tous les ravages d'une tempête, le rivage & les eaux furent couverts des débris des naufrages; les bâtimens fracassés & battus par les lames, flottoient de toutes parts, confondus avec les membres & les cotps défigurés des malheureux qui en avoient été la victime. *M. de Chanvalon*, qui étoit témoin de ce désastre, dit que son habitation esuya ce même ravage, & que les couleurs de ce tableau ne sont ni chargées, ni noircies par la douleur.

Ces ouragans sont des phénomènes si communs en Amérique, qu'ils auroient suffi seuls pour la faire désertter, ou la rendre inhabitable depuis des siècles; mais ces ouragans si terribles dans le moment de leur action, amènent des récoltes plus abondantes, & hâtent les reproductions de la terre, soit que de si violentes agitations ne déchirent son sein que pour le préparer à la fécondité, soit que l'ouragan charie des corpuscules propres à la végétation des plantes; & on a remarqué que ce désordre apparent & passager étoit non-seulement une suite de l'ordre constant qui pourvoit à la régénération par la destruction même, mais un moyen de conserver ce tout, qui n'entretient sa vie & sa fraîcheur, que par une fermentation intérieure, principe du mal relatif & du bien général.

OURDON, espèce de plante qu'on nomme aussi *petit séné*, & dont les feuilles se trouvent quelquefois dans les balles de séné qu'on envoie en Europe: souvent ce n'est que du plantin séché & brisé.

OURS, *ursus*, est un animal quadrupède & sauvage, d'une structure informe par lui-même, & qui nous le paroît encore davantage, parce qu'il est couvert de longs poils qui cachent le contour de toutes les parties de son corps; sa tête a quelque rapport à celle du loup par la forme & la position oblique des yeux; les pieds de devant de l'ours posent sur la terre jusqu'au poignet, & les pieds de derrière jusqu'au milieu de la

plante ; son garot paroît fort élevé , parce qu'il est couvert d'un poil long & hérissé ; sa queue a peu de longueur , & les pieds de devant sont un peu tournés en dedans.

L'ours , dit *M. de Buffon* , a les sens de la vue , de l'ouïe & du toucher très-bons , quoiqu'il ait l'œil très-petit relativement au volume de son corps , les oreilles courtes , la peau épaisse , le poil fort touffu : il a l'odorat excellent , & même plus exquis qu'aucun autre animal ; car la surface intérieure de cet organe se trouve extrêmement étendue ; on y compte quatre rangs de plans de lames osseuses , qui , séparés les unes des autres par trois plans perpendiculaires , multiplient prodigieusement les surfaces propres à recevoir les impressions des odeurs. Il a les bras & les jambes charnus comme l'homme ; il a cinq orteils aux pieds de derrière ; le plus gros doigt est en dehors de cette espece de main , au lieu que dans celle de l'homme , il est en dedans ; les doigts sont gros , courts & ferrés l'un contre l'autre , aux mains comme aux pieds ; les ongles sont noirs & forts durs. Il frappe avec les poings , comme l'homme avec les siens : mais ces ressemblances grossieres avec l'homme ne le rendent que plus difforme , & ne lui donnent aucune supériorité sur les autres animaux.

Il n'y a aucun animal , du moins de ceux qui sont assez généralement connus , sur lequel les Auteurs d'Histoire Naturelle aient autant varié que sur l'ours : leurs incertitudes , & même leurs contradictions m'ont paru venir , dit *M. de Buffon* , de ce qu'ils n'ont pas distingué les especes , & qu'ils rapportent quelquefois de l'une ce qui appartient à l'autre.

D'abord il ne faut pas confondre l'ours de terre avec l'ours marin , ni avec l'ours de mer , appelé communément *ours blanc* , *ours de la mer glaciale* ; ce sont des animaux très-différens , tant pour la forme du corps , que pour les habitudes naturelles ; voyez *ours blanc* & *ours marin*. Ensuite il faut distinguer deux especes dans

les *ours terrestres*, les *bruns* & les *noirs*, lesquels n'ayant pas les mêmes inclinations, les mêmes appétits naturels, ne peuvent être regardés comme des variétés d'une seule & même espèce, mais doivent être considérés comme deux espèces distinctes & séparées. De plus, il y a encore des *ours terrestres* qui sont naturellement blancs, & non point par la rigueur du climat qui les fasse blanchir dans l'hiver, comme les hermines ou les *lèvres*.

Quoique ces *ours* ressemblent aux *ours de mer* par la couleur, ils en diffèrent par tout le reste, autant que les autres *ours*. On trouve ces espèces d'*ours* dans la grande Tartarie, en Moscovie, en Lithuanie & dans les autres Provinces du Nord.

C'est dans les Alpes que se trouve assez communément l'*ours brun*, & rarement l'*ours noir*, qui se trouve au contraire en grand nombre dans les forêts des pays Septentrionaux de l'Europe & de l'Amérique. Le *brun* est féroce & souvent carnassier; mais comme dit M. *Haller*, il ne l'est que par nécessité, il mange avec plaisir toute sorte de fruits, des raisins même & du pain. C'est la faim qui le contraint d'attaquer des troupeaux. On élève les petits, & on les garde dans des fosses, en leur donnant des espèces de soupes sans leur laisser goûter de chair. L'*ours noir* n'est que farouche, & refuse constamment de manger de la chair: celui-ci est si friand de miel & de lait, lorsqu'il en rencontre, qu'il se laisseroit plutôt tuer, que de lâcher prise. Suivant le témoignage de M. du *Pratz*, on en voit à la Louisiane descendre en troupes des montagnes couvertes de neige; pressés par la faim, ils ne recherchent que des fruits & des racines, nourriture que les bêtes uniquement carnassières refusent de manger. On dit qu'il y a en Savoie, & en Canada, des *ours rougeâtres* qui sont aussi carnassiers que les loups.

Les *ours noirs* n'habitent gueres que les pays froids; mais on trouve des *ours bruns* ou roux dans les climats froids & tempérés, & même dans les régions du Midi. Ils étoient communs chez les Grecs; les Romains

en faisoient venir de Libye, pour servir à leurs spectacles : on trouve des ours dans tous les pays déserts, escarpés, ou couverts ; on n'en trouve point dans les pays bien peuplés, si ce n'est peut-être quelques-uns dans les montagnes les moins fréquentées.

L'ours, selon *M. de Buffon*, est non-seulement sauvage, mais solitaire : il fuit par instinct toute société ; il s'éloigne des lieux où les hommes ont accès ; il ne se trouve à son aise que dans les endroits qui appartiennent à la vieille nature : une caverne antique dans des rochers inaccessibles ; une grotte formée par le temps dans le tronc d'un vieux arbre, au milieu d'une épaisse forêt, lui servent de domicile ; il s'y retire seul, y passe une partie de l'hiver sans provisions, sans en sortir pendant plusieurs semaines : cependant il n'est point engourdi, ni privé de sentiment, comme le loir ou la marmotte. Mais, comme il est naturellement gras, & qu'il l'est excessivement sur la fin de l'automne ; temps auquel il se recèle, cette abondance de graisse lui fait supporter l'abstinence, & il ne sort de sa bauge ou tanière, que lorsqu'il se sent affamé.

On prétend que c'est environ au bout de quarante jours que les mâles sortent de leurs retraites ; mais que les femelles y restent quatre mois, parce qu'elles font leurs petits. J'ai peine à croire, continue *M. de Buffon*, qu'elles puissent non-seulement subsister, mais encore allaiter leurs petits, sans prendre elles-mêmes aucune nourriture pendant un aussi long espace de temps. S'il est vrai que les mâles, pressés par le besoin de prendre de la nourriture, sortent au bout de quarante jours, il n'est pas naturel de penser que les femelles ne soient pas encore plus pressées du même besoin, puisqu'en allaitant leurs petits, elles se trouvent doublement épuisées ; à moins qu'on ne veuille supposer qu'elles en dévorent quelques-uns avec leurs enveloppes, & tout le reste du produit superflu de leur accouchement ; ce qui ne me paroît pas vraisemblable, malgré l'exemple des chartes, qui mangent quelquefois leurs petits. Au

reste, nous ne parlons ici que de l'espece des ours bruns, dont les mâles dévorent en effet les oursons nouveaux nés, lorsqu'ils les trouvent dans leurs bauges. Mais les femelles, au contraire, semblent les aimer jusqu'à la fureur : elles sont, lorsqu'elles ont mis bas, plus féroces, plus dangereuses que les mâles ; elles combattent, & s'exposent à tout pour sauver leurs petits.

C'est vers l'automne que les ours se recherchent ; la femelle est, dit-on, plus ardente que le mâle : on a vu l'ourse qu'on avoit séparée de son mâle & qu'on lui avoit ensuite rendu, embrasser le mâle avec une joie & une tendresse marquée. On prétend qu'elle se couche sur le dos pour le recevoir, qu'elle l'embrasse étroitement, qu'elle le retient long-temps ; mais il est plus certain qu'ils s'accouplent à la maniere des quadrupedes. On a vu des ours captifs s'accoupler & produire ; mais on n'a point observé le temps de la gestation : comme l'ours vit vingt ou vingt-cinq ans, & que le temps de la gestation est ordinairement proportionné à celui de la durée de la vie, il y a lieu de croire que la gestation est de plusieurs mois. Le mâle & la femelle n'habitent point ensemble, le plaisir ne les réunit qu'un moment : ils ont chacun une retraite séparée, & même fort éloignée. Lorsqu'ils ne peuvent trouver une grotte pour se gîter, ils grimpent sur les arbres, cassent des branches & ramassent du bois pour se faire une loge, qu'ils recouvrent d'herbes & de feuilles au point de la rendre impénétrable à l'eau. La femelle prépare à ses petits *oursons* un lit de mousse & d'herbe dans le fond de sa caverne : elle n'en a ordinairement qu'un, deux, trois ou quatre, qui ont besoin du secours de leur mere, & la suivent pendant un an ou deux.

La voix de l'ours est un grondement, un gros murmure, souvent mêlé d'un frémissement de dents, qu'il fait sur-tout entendre lorsqu'on l'irrite : il est très-susceptible de colere, & sa colere tient toujours de la fu-

reur & souvent du caprice. Quoiqu'il paroisse doux pour son maître, & même obéissant lorsqu'il est apprivoisé, il faut toujours s'en défier & le traiter avec circonspection; sur-tout ne le pas frapper au bout du nez, ni aux parties de la génération. On lui apprend à se tenir debout, à gesticuler, à danser; il semble même écouter le son des instrumens, & suivre grossièrement la mesure: mais pour lui donner cette espece d'éducation, il faut le prendre jeune & le contraindre pendant toute sa vie. On voit à Berne, ville d'un Canton de la Suisse, la fosse aux ours; ce sont deux especes d'autres ouverts, dans lesquels on nourrit plusieurs ours qui, pour être habitans d'une cité très-peuplée, n'en paroissent pas moins cruels: (ils ont déchiré des malheureux qu'une infortune avoit exposé à leur férocité:) ce monument est sans doute consacré aux armes de la ville & du Canton qui sont un ours. L'ours sauvage ne se détourne pas de son chemin, ne fuit pas à l'aspect de l'homme; (il n'attaque pourtant qu'à l'extrémité, dit M. *Haller*, & il y a plus d'un exemple où cet animal a laissé passer même des femmes sans les insulter:) cependant on prétend qu'en Islande par un coup de sifflet on le surprend, on l'étonne au point qu'il s'arrête & se leve sur les pieds de derriere; on lui jette un gand pour l'amuser, car il ne manque jamais d'en tourner & retourner chaque doigt: c'est-là le temps qu'il faut prendre pour le tirer.

Ces animaux qui remplissent en été les forêts & les campagnes du pays de Kamtschatka, sont peu farouches & n'attaquent jamais un homme, à moins qu'ils ne le trouvent endormi, encore en tuent-ils rarement. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que les ours de cette contrée ne font jamais de mal aux femmes; lorsqu'elles vont pendant l'été cueillir des fruits sauvages, ces animaux les suivent & ne leur font d'autre mal que de leur dérober quelques-uns des fruits qu'elles ont ramassés. Quelle peut être la raison physique de cette sorte de prédilection que certains animaux paroissent
avoir

avoir pour les femmes ? . . . Les habitans ont plusieurs manieres de tuer ou de prendre ces ours, mais le moyen le plus extraordinaire est celui que nous allons décrire. Un homme prend dans sa main gauche un couteau, & à sa main droite un stilet aiguisé par les deux bouts, & une corde dont il enveloppe son bras; il s'avance ainsi vers un ours, lequel se dresse comme d'ordinaire sur ses pattes de derriere & attaque le Chasseur la gueule ouverte. Celui-ci avec autant d'adresse que de courage, enfonce sa main dans la gorge de l'ours & y place le stilet verticalement, de maniere que non-seulement cet animal ne peut plus refermer sa gueule, mais qu'il est forcé par les douleurs cruelles qu'il ressent, de suivre le Chasseur sans résistance par-tout où l'on veut le mener: on tue l'animal; c'est un jour de fête, on le mange avec ses voisins & ses amis. Il y a une maniere bien moins dangereuse de prendre ces animaux, ainsi qu'il se pratique en Suède, en Norwege, en Pologne, &c. c'est de les enivrer en jettant de l'eau-de-vie sur le miel qu'ils aiment beaucoup, & qu'ils cherchent dans les troncs d'arbres. A la Louisiane & en Canada où les ours noirs sont très-communs, (l'on en voit un dans la ménagerie de Chantilly), ils se nichent dans des troncs d'arbres pourris à la hauteur quelquefois de trente ou quarante pieds, car ils grimpent très-bien: on met le feu à l'arbre, & quand la mere descend on la tue avant qu'elle soit à terre. Les petits descendent ensuite, on les prend en leur passant une corde au cou, & on les emmene pour les élever ou pour les manger, car la chair de l'ourson est délicate & bonne: celle de l'ours est mangeable & même fort estimée en Chine; mais comme elle est mêlée d'une graisse huileuse, il n'y a gueres que les pieds dont la substance est plus ferme, qu'on puisse regarder comme une viande délicate. En Allemagne ils sont encore réservés pour la table des Princes, où l'on sert des pattes d'ours salées & enfumées. Les Kamtschadales mangent la chair & la graisse de cet animal; & quand

ils ont tué un ours , ils sont obligés de régaler leurs voisins.

La chasse de toutes les espèces d'ours est assez dangereuse, dit M. *Bourgeois*, car si on ne fait que blesser cet animal sans l'arrêter, il se met en furie & court sur le Chasseur qu'il assomme avec ses pattes antérieures & déchire avec ses griffes; il l'embrasse aussi avec ces mêmes pattes & cherche à l'étouffer : le Chasseur ne peut échapper au danger qu'en montant sur un arbre, pourvu qu'il soit armé d'un bon coutelas; il n'a qu'à couper les pattes de l'ours lorsqu'il grimpe après lui sur l'arbre où il s'est réfugié, ce qui le fait tomber tout de suite à terre, & alors il a le temps de charger son fusil pour le tuer. Cette chasse est très-utile lorsqu'on la fait avec quelque succès. La peau est de toutes les fourrures grossières celle qui a le plus de prix; la quantité d'huile qu'on retire de l'ours est considérable. A la Louisiane on voit dans l'automne des ours qui se font tellement engraisés, qu'ils n'ont pas la force de marcher, ou du moins qu'ils ne peuvent courir aussi vite qu'un homme. Les ours noirs de ce pays, s'engraissent ainsi en mangeant des patattes, du maïs & les fruits des plaqueminières sur lesquels ils grimpent, ils se mettent à califourchon sur une branche, se tiennent d'une patte & de l'autre cueillent les fruits. La graisse dont les ours sont chargés les rend très-légers à la nage; on leur trouve en automne jusqu'à dix doigts d'épaisseur de graisse aux côtes & aux cuisses; le dessous de leurs pieds est gros & enflé: lorsqu'on le coupe il en sort un suc blanc & laiteux. Cette partie paroît composée de petites glandes qui sont comme des mamelons, & c'est ce qui fait que pendant l'hiver dans leurs retraites ils sucent continuellement leurs pattes. On prépare la graisse d'ours, on la purifie; on en retire une huile claire qui surnage, qui, dit-on, est aussi bonne que la meilleure huile d'olive & sert aux mêmes usages. Au dessous de cette huile on trouve un sain-doux aussi blanc, mais un peu plus mou que le

fain-doux de porc, & qui sert aux besoins de la cuisine. Les Sauvages trafiquent beaucoup avec les François de l'huile d'ours; on dit qu'elle ne se fige gueres que par un grand froid, que quand cela arrive elle est toute en grumeaux, & d'une blancheur à éblouir. En France les Epiciers-Droguistes ne tiennent point d'huile d'ours; mais ils font venir de Savoie, de Suisse ou de Canada, de la graisse ou axonge qui est rarement purifiée: on se sert de cette graisse comme de topique, pour les hernies, les rhumatismes, &c. & beaucoup de gens assurent en avoir ressenti de bons effets. On dit que la graisse d'ours est encore très-utile pour faire croître & épaissir les cheveux des enfans & des convalescens qui les ont perdu dans quelque maladie.

OURS A FOURMIS. *Voyez* FOURMILIER.

OURSBLANC ou OURS DE LA MER GLACIALE, *ursus albus maris glacialis*. Nom donné à un animal très-cruel, très-vorace qui attaque les animaux, même les hommes, & se jette sur les cadavres. Il ne faut pas confondre l'ours blanc de mer avec l'ours blanc terrestre; ce sont des animaux très-différens par plusieurs caractères. L'ours blanc de mer est seul de son genre, & ne se trouve que le long de la mer septentrionale.

Voici la copie d'une lettre adressée à feu S. A. S. Monseigneur le Duc de Bourbon, & que nous avons trouvée dans le dépôt des Cabinets de Chantilly; elle concerne les *ours blancs* & les *loups de Labrador*, pays de la Nouvelle France.

“ M. de Brouague, Commandant à Labrador, re-
 ” venant de Québec dans un canot d'écorce, lui cin-
 ” quieme, a trouvé à la mer, à une lieue & demie
 ” au large de la côte, & à 15 lieues de son poste
 ” situé à la côte de Labrador, pays des Esquimaux,
 ” un ours blanc qu'il apperçut nageant à la mer; il
 ” lui tira un coup de fusil, & l'ayant manqué, l'ours
 ” plongea & vint au canot. L'ayant apperçu dans l'eau
 ” il le fit éviter, & l'ours s'étant remis à nager il s'en

» éloigna toujours jusqu'à ce que son fusil fût chargé ;
 » il lui tira un second coup & le blessa au cou, & la
 » balle sortit par la mâchoire.

» L'ours replongea & revint une seconde fois entre
 » deux eaux au canot. Il l'aperçut une seconde fois,
 » fit la même manœuvre que la première, & l'ours
 » s'étant remis à nager il lui tira un troisième coup,
 » ayant chargé son fusil à deux balles, & le tua roide.

» *M. de Brouague* fit approcher son canot de cet
 » animal, qui alors flottoit sur l'eau ; il lui fit attacher
 » une corde à la patte, & remorqua à terre avec son
 » canot.

» En arrivant à la côte il y trouva des Sauvages qui
 » étoient venus au coup de fusil qu'ils avoient en-
 » tendu ; ils se mirent tous à tirer à terre cet animal,
 » qui pesoit aux environs de deux mille, & ils étoient
 » tant hommes que femmes, plus de quarante à le
 » mettre à sec. Les Sauvages mangent ces animaux,
 » & il fut bientôt partagé entr'eux.

» *M. de Brouague* en réserva seulement pour lui la
 » peau & un des paturons qu'il fit écorcher ; les Sau-
 » vages mangerent la chair ; & la peau de dessous &
 » de dessus le paturon avoit trois pieds de large. Il
 » a apporté cette peau du paturon en France, laquelle
 » après s'être retirée, a encore vingt-un pouces de
 » large. (Cette pièce qui s'est un peu rétrécie se voit
 » actuellement dans l'un des Cabinets de Chantilly).

» C'est le deuxième ours blanc qu'il a tué à la mer ;
 » il en a tué trois autres à terre, dont il y en avoit un
 » qui étoit plus gros & qui pesoit environ trois milliers.

» Il y a de ces animaux qui sont aussi gros que trois
 » moyens bœufs ; ils ont les jambes plus courtes que
 » celles du bœuf & considérablement plus grosses,
 » avec cinq griffes à chaque pied. Ils ont environ sept
 » à huit pieds de long, la queue de trois à quatre
 » pouces de long, le cou court & prodigieusement
 » gros, la tête aussi très-grosse & faite comme celle
 » d'un mouton, à l'exception que dessous le menton

» il s'y trouve quantité de poil long de plus d'un pied,
 » ce qui lui forme une barbe comme à une chèvre,
 » mais bien plus fournie.

» La peau de cet animal est couverte d'un poil blanc
 » & luisant, qui est gros & assez court. Il a à chaque
 » patte cinq griffes noires, au lieu que les ours noirs
 » ont des doigts comme ceux d'un homme, qui sont
 » très-déliçats à manger. Le poil de dessous les pattes
 » de l'ours blanc est long & en grande quantité.

» On ne fait nul usage de sa peau, & les Sauvages
 » se servent seulement de la peau des jeunes pour
 » faire des mitaines, & mettent le poil en dedans.

» La chair de cet animal est fort vermeille & tendre
 » comme celle de l'ours noir, mais elle n'est pas si
 » bonne à manger.

» La graisse ne s'en fige point, non plus que celle
 » de l'ours noir, mais elle est bien plus pénétrante.
 » Les Sauvages la boivent comme un grand régal.

» Cet animal va par préférence à la mer; il y vit
 » de loups marins, de poissons & de coquillages; &
 » quand la mer est glacée & qu'il ne trouve plus à
 » y manger, il va à terre où il vit de la chasse que
 » les loups y font au caribou: en sorte que quand un
 » ours blanc arrive dans un endroit où un loup marin a
 » tué un caribou, le loup s'en va sur le champ de peur
 » d'être mangé, & abandonne sa proie; il manque
 » par-là souvent de nourriture, & devient fort maigre
 » jusqu'à ce qu'il puisse retourner à la mer.

» Il y a à la côte de Labrador de très-gros loups &
 » de différentes couleurs, y en ayant de noirs, de gris
 » sale, d'argentés, de blancs & de roux. On en trouve
 » des bandes de cinquante qui marchent ensemble.

» L'ours blanc marche au plus trois ensemble, sa
 » femelle & deux petits. Il ne cabane point l'hiver
 » comme l'ours noir; il va à terre plus vite qu'un
 » homme, & à la mer nage fort vite, & de manière
 » que c'est tout ce que quatre hommes dans un canot
 » peuvent faire que de s'en éloigner.

» Il se trouve à présent à cette côte très-peu d'ours
 » blancs, ils se retirent du côté de la baie d'Hudson ;
 » la quantité de navires qui vont à la pêche & les ha-
 » bitations de quelques François à la côte les en ont
 » éloignés.

» Il y a aussi très-peu d'ours noirs.

» Il se trouve aussi de ces ours blancs au nord du
 » lac supérieur, & il en a été tué dans la rivière de
 » Nepigon. Ceux de ce pays-là sont plus souvent dans
 » le lac & dans les rivières qu'à terre.

» Il y a beaucoup de ces ours blancs dans la Na-
 » polie & à la Nova Zembla, qui veut dire en Russe
 » *nouvelle terre* ; ils sont aussi gros & aussi féroces que
 » dans le nord de l'Amérique ».

Il paroît que l'ours blanc est une espèce différente de l'ours marin, dont le poil est coloré ou nué de différentes teintes, & dont nous parlerons à l'article *Ours marin*. Sa description est très-curieuse.

L'ours blanc n'est point amphibie comme les phoques, & ne peut point rester sous l'eau aussi long-temps qu'il le voudroit, ainsi que l'ont avancé quelques Auteurs. Le contraire est évident, dit M. de Buffon, & résulte de la manière dont on les chasse ; ils ne peuvent nager que pendant un petit temps, ni poursuivre de suite un espace de plus d'une lieue. On les suit avec une chaloupe, & on les force de lassitude. S'ils pouvoient se passer de respirer, ils se plongeroient pour se reposer au fond de l'eau ; mais s'ils plongent, ce n'est que pour quelques instans ; & dans la crainte de se noyer, ils se laissent tuer à fleur d'eau.

La proie la plus ordinaire des ours blancs sont les phoques, qui ne sont pas assez forts pour leur résister ; mais les morses auxquels ils enlèvent quelquefois leurs petits, les percent de leurs défenses & les mettent ensuite à mort. Il en est de même des baleines ; elles les assomment par leur masse, & les chassent des lieux

qu'elles habitent ; où néanmoins ils ravissent & dévorent souvent les petits baleineaux ou baleinons.

OURS MARIN. C'est une espece d'animal demi amphibie, vivipare, de l'orde des *phoques*, assez semblable à l'ours pour la figure de sa tête, l'instinct, la maniere dont il exécute les mouvemens de la partie antérieure de son corps, & la férocité de son naturel. L'histoire de ces animaux présente des particularités assez singulieres.

M. *Steller*, de l'Académie de Pétersbourg, qui s'est trouvé dans le cas de pouvoir observer les ours marins, dit que ces animaux changent de climats comme les oies, les cygnes & les hirondelles parmi les oiseaux ; les truites parmi les poissons ; les lièvres & les rats parmi les quadrupedes. Certains animaux ne changent de demeure que pour chercher de la nourriture quand ils commencent à en manquer. Les oiseaux cherchent des lieux solitaires, & les poissons des mers tranquilles pour y déposer plus sûrement leurs œufs, pour y peupler sans être inquiétés & pour réparer leurs forces. La Nature a donné le même instinct aux ours marins ; ils cherchent les mers méridionales & les îles désertes qui sont en grand nombre entre l'Amérique & l'Asie, depuis le cinquantieme degré de latitude jusqu'au cinquante-sixieme ; ils s'arrêtent dans les parties du Continent qui paroissent les plus tranquilles, c'est là qu'ils se livrent à leurs amours & multiplient sans trouble ; les femelles y mettent bas leur portée, nourrissent leurs petits & s'en retournent avec eux au bout de trois mois dans leurs premieres demeures. Comme on voit de ces demi-amphibies dans l'hémisphere boréal, il y a lieu de croire que cette même espece d'animaux se trouvent tant dans l'hémisphere boréal que dans l'hémisphere austral sous le même degré de latitude. Les meres mettent leurs petits au jour vivans ; ils sont en naisant d'un noir très brillant, mais au bout de quatre ou cinq jours les poils des pieds de devant changent un

peu de couleur ; le ventre qui se termine en cône & les côtés se bigarent.

Les mâles, dès en naissant, sont plus grands & plus forts que les femelles, leur peau devient de jour en jour plus noire ; au lieu que celle des femelles est constamment cendrée, avec quelques taches rousses sous les pieds. Lorsque les femelles ont mis bas, elles coupent avec les dents le cordon ombilical ; & à force de le lécher, elles arrêtent le sang & deséchent le cordon. Leurs petits naissent les yeux ouverts, ils les ont fort grands & saillans, & la bouche armée de trente-deux dents ; mais les dents canines qui sont les plus grandes, les plus fortes, & dont ils font le plus d'usage dans leurs combats, ne paroissent que le quatrième jour : elles sont tournées vers le gosier.

Les femelles ont pour leurs petits une tendresse extrême ; elles ne les quittent pas, & sont toujours rassemblées avec eux sur le bord du rivage où elles passent une partie du temps à dormir. La jeunesse folâtre entr'elle comme de jeunes chiens, ils imitent leurs peres & s'exercent déjà aux combats. Si l'un d'eux renverse l'autre à terre, le pere survient en murmurant, les sépare, caresse le vainqueur, le léche tendrement & légèrement ; car sa langue est très-rude : il l'oblige quelquefois à se coucher sur la rerte, & s'il résiste il paroît l'en aimer davantage : le pere semble s'applaudir & se féliciter d'avoir un successeur digne de lui ; mais il témoigne moins d'empressement pour les lâches : ces poltrons sont toujours à la suite de la mere, tandis que les courageux accompagnent leur pere par-tout.

Les ours marins, quoique rassemblés par milliers, sont toujours divisés par familles ; une famille est souvent composée de cent vingt ; chaque mâle a son sérail formé de quinze & jusqu'à cinquante femelles : il les possède seul ; jaloux par nature, il les garde avec beaucoup de soin & d'inquiétude : si quelque rival en approche & ose les lui disputer, il entre en fureur, &

le combat le plus sanglant commence entre ces deux amans. Les sultanes tranquilles alors spectatrices se déterminent à suivre le vainqueur, le léchent amoureusement, & poussent en commun des cris de victoire.

Ces animaux sont d'une intrépidité étonnante : lorsqu'ils ont une fois pris un poste, rien que la mort ne peut le leur faire quitter ; ils ne permettent point aux autres de venir s'établir trop près d'eux. Lorsqu'il s'éleve des sujets de guerre entr'eux, on les voit quelquefois se battre une heure entière, se tendre des pièges, se coucher de lassitude, l'un auprès de l'autre, haletans, sans force & sans mouvement ; puis se relevant tout-à-coup l'un & l'autre, s'exciter & recommencer avec chaleur un nouveau combat. Chaque athlète ne quitte point la place qu'il a prise : ils tournent la tête de côté, & se frappent de bas en haut, chacun tâchant d'éviter le coup de son adversaire. Tant qu'ils sont d'égales forces, ils ne peuvent frapper que des pieds ; mais bientôt le plus fort saisit son adversaire avec les dents & le terrasse ; les autres ours, spectateurs du combat, accourent alors au secours du plus foible, & terminent la querelle.

On les voit toujours, dit M. *Steller*, prêts à secourir le foible & l'opprimé. Si deux ours en attaquent un seul, les autres, comme indignés de l'inégalité du combat, viennent à son secours : ceux qui sont encore dans la mer, levent la tête pour contempler ce spectacle sanglant ; alors il se fait des partis : la colere les enflamme, ils s'animent, sortent de l'eau, & viennent tout furieux se jeter dans la mêlée & augmenter le carnage.

Les ours marins, comme nous l'avons dit, ne quittent point leurs postes. Quelquefois les Voyageurs obligés de poursuivre leur chemin écartent ces animaux, en les attaquant à coups de pierres, sur lesquelles ils se jettent, & qu'ils saisissent avec cette fureur qu'on remarque quelquefois dans les chiens ; leur rage en augmente, & ils remplissent l'air d'hurlemens

affreux. Lorsqu'on veut les attaquer, on s'attache d'abord à leur crever les yeux, & à leur casser les dents à coups de pierres : mais quoiqu'aveugle & couvert de blessures, un ours marin ne quitte jamais sa place, parce que s'il s'en éloigne d'un pas, les autres se jettent sur lui, & l'obligent à coups de dents de la reprendre, & quelquefois le mettent en pièces. Si quelques-uns d'entr'eux accourent à lui pour l'empêcher de fuir, d'autres les soupçonnent de vouloir fuir eux-mêmes, & se jettent sur eux ; ce qui donne lieu à différens combats particuliers, & forme un spectacle curieux, mais horrible.

On voit ces ours marins rester un mois entier dans la même place, sans la quitter un seul moment. On a tué de ces animaux dans ces circonstances, on les a ouverts, & on n'a trouvé dans l'estomac & les intestins que de l'écume sans excréments. On a remarqué que le panicule adipeux diminuoit tous les jours, ainsi que la circonférence de leur corps, & que leur peau devenoit si flasque, qu'elle pendoit de tous les côtés comme un sac ; ce qui fait croire que pendant ce temps d'inaction & de repos ces demi-amphibies ne se nourrissent que de leur propre graisse, qui est repompée par les vaisseaux absorbans.

L'accouplement de ces animaux se fait, dit-on, sur le bord des eaux, ils n'ont que la tête dehors. Pour cette fonction la femelle se couche sur le dos, & reçoit son mâle entre ses bras, elle le serre vigoureusement ; le mâle appuie mollement l'extrémité de ses lèvres sur celles de la femelle, comme s'il vouloit la baiser. Cette opération se fait ordinairement vers la fin du jour. Une heure avant que de s'accoupler, le mâle & la femelle nagent tranquillement à côté l'un de l'autre, & reviennent sur la greve ; ensuite le mâle appuyé sur ses pieds de devant se livre ardemment à son instinct ; ses pieds sont entièrement cachés dans le sable, dans lequel son poids fait enfoncer tout le corps de la femelle, à l'exception de la tête ; ils sont

si fort occupés de leurs amours qu'on est souvent long-temps à les examiner avant qu'ils s'en apperçoivent. Si on s'avisoit de les troubler & de les distraire, le mâle quitteroit sa femelle, se jetteroit sur la personne & la dévoreroit, si elle ne pouvoit se sauver par la fuite, ou tuer l'animal.

Quand les ours marins sortent de l'eau, ils secouent tout le corps, se frottent la poitrine & arrangent ce qu'ils peuvent de leurs poils avec leurs pieds de derriere, lesquels sont palmés. Lorsqu'ils sont couchés à quelque abri au soleil, ils élevent les pieds de derriere en haut, & les remuent sans cesse, comme les chiens remuent la queue. Ils se couchent tantôt sur le dos, tantôt sur le ventre, tantôt tout le corps plié en cercle. Quelque profond que soit leur sommeil, avec quelque précaution qu'un homme puisse marcher, ils s'en apperçoivent & s'éveillent. Le sentent-ils, l'entendent-ils ? C'est ce qu'on n'a pas encore découvert.

On dit que ces animaux nagent avec tant de facilité, qu'ils peuvent faire plus de deux mille d'Allemagne par heure. Quand ils nagent sur le ventre, on ne voit jamais leurs pieds de devant, mais ceux de derriere paroissent souvent hors de l'eau. Ces animaux peuvent demeurer très-long-temps dans l'eau, parce qu'ils ont le trou ovale un peu ouvert.

Les Kamtschadales attaquent & blessent les ours marins avec une espece de javelot troué, dont le fer abandonnant le bois, reste dans le corps de l'animal ; & comme il entre de biais, il n'en peut sortir : le fer est arrêté à une corde très-forte, dont les Pêcheurs tiennent l'autre extrémité. L'animal blessé fuit avec la vitesse d'une flèche, entraîne avec lui la barque, jusqu'à ce que fatigué par sa course & épuisé par la perte de son sang, il s'arrête. Dans ce moment les Pêcheurs tirent à eux la corde, percent l'ours de leurs lances ; & s'il fait quelques mouvemens pour renverser la barque, on lui coupe les pieds de devant avec une hache. Ils s'attachent particulièrement aux femelles qui vien-

nent de mettre bas au printemps, & entre les mâles aux plus jeunes. On voit une grande quantité de ces ours marins dans l'île de *Béring*. La chair & la graisse des mâles est fort dégoûtante, celle des femelles est délicate.

OURS DE MER. Nom donné à un crustacée, sans piquans, que l'on pêche en Walachie, en Bulgarie & en Servie: c'est le même qu'on appelle à Naples & à Messine, *messacara*.

OURSE. Nom de deux constellations voisines du pôle Septentrional, l'une portant le nom de *grande ourse*, l'autre celui de *petite ourse*; cette dernière est celle où se trouve l'étoile polaire, ainsi nommée parce qu'elle n'est qu'à deux degrés du pôle. Suivant *Ptolomé*, la grande ourse est composée de 35 étoiles.

OURSIN DE MER, BOUTON OU CHATAIGNE DE MER, OU HÉRISSE DE MER, *echinus marinus*. C'est un genre de coquille multivalve, de forme voûtée, plus ou moins convexe, ronde, ovale à pans irréguliers, quelquefois applatie & toute unie, d'autres fois mamelonnée & élevée. L'oursin est composé d'une quantité prodigieuse de pièces de rapport à futures & fragiles, couvertes de pointes fort nombreuses, assez semblables en cela, & pour la forme, aux enveloppes des châtaignes. Ces pointes tombent souvent après la mort de l'animal, & laissent alors à découvert les apophyses & les petits trous sans nombre dont la coquille est couverte; l'appareil avec lequel est formé cet animal est merveilleux.

Ce ver testacée ou coquillage est fort connu sur le bord des mers, & particulièrement sur les côtes de la Méditerranée: il y en a de noirs, de verts, de rouges, de purpurins ou violets; mais ces couleurs s'altèrent après la mort de l'animal: les uns habitent les bords des mers; d'autres vivent en haute mer. Leurs piquans sont plus ou moins gros & plus ou moins longs, les uns sont obtus, d'autres très-pointus & plus ou moins durs; aussi voit-on des oursins qui ne sont revêtus que

de petites pointes semblables au poil des animaux , tandis que d'autres ont des pointes fort grandes en forme de baguettes. Ces piquans sont ou ronds, ou triangulaires, en un mot de différentes configurations, selon l'espece d'oursin, mais tous sont assez durs & se cassent net ; ils servent de pieds à l'animal ; car quand il veut aller d'un lieu à un autre, il s'appuie sur ces pointes, mobiles dans leurs charnières, & tourne non sur lui-même, mais assez horizontalement : son mouvement progressif est si prompt, qu'il est souvent difficile de l'attraper. *M. de Réaumur* est le premier qui nous a donné une idée exacte du squelette de l'animal, & qui a développé la mécanique singulière de son mouvement progressif. *Mém. de l'Acad. des Sciences, ann. 1712.*

Ce qui sert de tête aux oursins est placé au centre inférieur, c'est la partie concave, qui est toujours contre terre : mais la partie par où ils sientent est en-dessus, quelquefois aussi en-dessous près de la bouche même. Cet animal a cinq dents aiguës & visibles, creuses en dedans, semblables à des osselets, qui toutes ensemble ont la figure d'une lanterne (aussi l'appelle-t-on la *lanterne d'Aristote*), & entre lesquelles est un petit morceau de chair qui lui sert de langue, à laquelle est attaché le gosier, ensuite le ventre, divisé en cinq parties, de sorte que l'on diroit que l'oursin a plusieurs ventres séparés les uns des autres & pleins d'excrémens ; mais ils dépendent d'un seul ventricule, & tous se terminent à un boyau culier. Ainsi les oursins n'ont que deux ouvertures proprement dites, dont l'une est la bouche & l'autre l'anus.

Les oursins n'ont point de chair vers le ventre comme au reste du corps : leurs œufs sont attachés aux cinq pans ou parois ou lobes intérieurs de la coquille en grand nombre ; les oursins sont tous bons à manger ; leur couleur est rouge étant cuits ; ils ont le goût des écrevisses, sur-tout ceux de la Méditerranée.

On prétend avoir observé que ces animaux préparent la tempête, & qu'ils coulent à fond pendant l'orage, en s'attachant aux plantes du fond de la mer, ou à d'autres corps, avec des filets gonflés par le bout, d'une substance assez semblable aux cornes des limaçons : on a compté plus de treize cents de ces filets, ce sont autant de cordages dont l'animal se sert, soit pour tâter le terrain, soit pour se tenir à l'ancre dans le fort de la tempête. Ces filets sortent par les petits trous dont nous avons parlé : il peut marcher la bouche en haut, en bas & dans une infinité d'autres positions. Dans la séance publique que l'Académie de Rouen tint le 3 Août 1774, M. *Dufay*, de Dieppe, lut un Mémoire sur les ourfins. Cet observateur décrit cet animal avec un appareil plus nombreux. Il résulte qu'un oursin de quatre pouces & demi de diamètre, sur trois pouces de hauteur, est formé de neuf cents cinquante pièces, parsemées de quatre mille cinq cents mamelons, dont chacun sert de genou à une épine mobile, & qu'il est perforé de trois mille huit cents quarante petits trous, par lesquels passent autant de cornes flexibles qui aident aux sensations de l'animal ; il est à présumer que les petits ourfins de la même espèce ont leur coquille, composée d'autant de pièces, d'autant de mamelons, d'autant d'épines, d'autant de trous & d'autant de cornes ou filets flexibles ; mais les ourfins d'espèces différentes ne paroissent pas être munis d'un appareil de pièces aussi nombreux : au reste on ne peut qu'admirer la symétrie des pointes & des mamelons de l'oursin. M. *d'Argenville* dit avoir compté sur la superficie d'un oursin de la mer rouge, cinq divisions à deux rangs de mamelons, & de grandes pointes au nombre de soixante-dix, sans compter cinq autres rangs de petites, & toutes les bandes qui séparent les rangs des mamelons, lesquelles sont percées d'une infinité de petits trous par où sortent les cornes ou *tentacula*.

Dès que l'oursin est à flot, il contracte ses filets en-

tre les bases ou mamelons de ses pointes. On apperçoit aussi l'oursin sur la greve par un beau temps, & comme il est souvent couvert de dix à douze pieds d'eau, on se sert pour le prendre d'un long roseau entr'ouvert dans un des bouts par un petit morceau de bois pour en écarter les parties : on l'enfonce dans l'eau, on le darde sur l'oursin, & à la place du morceau de bois qui se dégage aisément de lui-même, l'oursin s'y loge ; alors on le retire de l'eau : quelquefois, quand le flux & le reflux est grand, on le suit sur la greve très-avant dans la mer ; alors on peut le prendre à la main. On vend dans les rues de Marseille les oursins, comme l'on vend à Paris les huîtres. Pour les ouvrir on a une main gantée à cause des pointes, & des ciseaux à l'autre ; on les cerne tout au tour, puis avec de petits morceaux de pain taillés en carrés longs, comme quand on veut manger un œuf à la coque, on ratifie la substance interne, rougeâtre, pleine d'œufs, avec ce pain, & on le mange ainsi assaisonné. On en est dégoûté dans les premiers jours ; car rien ne ressemble mieux à du pus, que cet amas d'œufs, qui procure souvent un petit cours de ventre ; mais on s'accoutume bientôt à ce mets, qui étant cuit a le goût des écrevilles. On nomme l'intérieur de l'oursin, *echinus ovariatus*, & l'extérieur *echinus digitatus*.

Les oursins de la Mer Rouge sont plus épais que ceux de la Méditerranée ; ceux-ci sont d'un meilleur goût que ceux de l'Océan & de la Manche.

M. Klein a donné au public deux distributions synoptiques de ces coquilles ; l'une tirée de l'anus, l'autre de la bouche : on peut y joindre celle tirée de la figure extérieure de la coquille.

Voici les especes principales des oursins, & les endroits où on les trouve.

1°. Les oursins de forme hémisphérique ou sphéroïdale, nommés *turbans* (*cidares*). Le sommet est élevé, à bouche arrondie & située au milieu de la base, qui

est un peu convexe, à grands & petits colures, chargés d'apophyses nombreuses en forme de grains de millet : ses pointes sont fines comme des aiguilles, bien rondes ou striées ; tel est le *turban miliaire*. Il y en a de différentes couleurs, rougeâtres, verdâtres, violets, d'un gris cendré ; quelquefois l'extrémité des pointes est blanche ; ils se trouvent dans nos mers : les *turbans à panneaux* ont les colures marbrés ou nués de couleur rose, de verdâtre & de brun ; ceux à bouche décagone sont un peu anguleux ; tantôt ce sont les grands colures qui sont élevés, tantôt ce sont les petits ; tel est le *turban turc*. Ceux dont les apophyses sont un peu grandesses appellent *turbans à grains de petite vérole*. Celui que l'on nomme l'*artichaut* ou le *chardon*, a de grands piquans aplatis en forme de spatule ou de pignons de pommes de pin, se recouvrant mutuellement, & ne laissant voir que les extrémités en petits pentagones : la base de ces oursins est aussi hérissée de petites pointes. L'*oursin digité* est hérillé de gros piquans en forme de pieux de pallissade ou de doigts, cendrés, rayés vers le bout & par zones de fauve clair, longs, arrondis, finissant en tiers-point. On voit à la base d'autres pointes plus petites en forme de spatule. On en voit dont les piquans sont en lames d'épée, triangulaires & verdâtres. Le *turban à mamelon* a les apophyses séparées les unes des autres par des bandes onduleuses dont les bords sont ordinairement en filigrane ; ainsi qu'on le voit bien dans le *turban maure* dont les piquans sont pyramidaux, striés dans leur longueur & forés dans le bout ; ces derniers oursins ne se trouvent gueres que dans les parages des Indes.

2^o. Les oursins de forme ovoïde, échancrée d'un côté, à base un peu aplatie & à partie supérieure un peu sillonnée, nommés *pas de poulain*, *barillets*, *cœurs marins* (*spatagi*). Ils sont ornés en dessus d'une espee d'étoile en maniere de fleur à cinq pétales rabattus, quatre desquels sont bordés d'une double ou quadruple rangée de petits trous, semés dans le reste d'apophyses

d'apophyses inégales & peu saillantes. La bouche est près de la circonférence.

3°. Les ourfins de forme ovoïde sans échancrure, & sont convexes depuis la bouche jusqu'à la pointe tronquée: on les nomme *œufs marins* (*briffi*). On y distingue quatre larges sillons partant d'une cavité garnie de quatre trous, ornés chacun de quatre rangées de petits trous, & entourés d'un autre sillon très-léger. Les apophyses sont comme autant de petites semences de perles, & les pointes sont capillaires. La couleur de ces ourfins est ordinairement d'un gris ou blanc sale. Le contour de quelques-uns semble représenter cinq bastions avec leurs flancs & leurs courtines qui correspondent à une étoile à cinq rayons qui se voit sur le dos. Ces ourfins sont communs dans les mers des Indes.

4°. Les ourfins à pans irréguliers, de forme large & peu bombée, & ornés dans leur parrie convexe d'une espèce de fleur à cinq pétales, nommés *pavois* ou *boucliers* (*scuta*): leur base est concave, la robe est semée de petits cercles creux dans lesquels sont les apophyses. Les cinq dents molaires sont doubles: ces ourfins sont plus communs aux parages de l'Amérique, qu'ailleurs.

5°. Les ourfins de forme aplatie, ornés dans leurs deux faces de cinq feuilles, quelquefois percés de plusieurs trous oblongs; on les nomme *gâteaux* ou *beignets* (*placenta*); l'espèce nommée le *pain d'épice* est percée de part en part de plusieurs larges fentes; la bouche est au centre, & l'anus près de la troisième partie de l'axe; ses pointes sont capillaires, de couleur grise: ces coquilles se trouvent dans les deux Indes.

6°. Les ourfins appelés *rotules* (*rotula*) ont la même forme que les précédens, mais plus de la moitié de la circonférence est rayonnée ou dentée en forme de roue, tandis que l'autre moitié est entière & arrondie. L'espèce appelée *ourfin solaire* a douze rayons, dans la moitié de sa circonférence.

Lorsqu'on veut conserver des oursins pour les Cabinets des Curieux, il faut aussi-tôt qu'ils sont sortis de la mer, les faire tremper dans l'eau douce pendant quelques heures, ensuite les laisser sécher sans les vider, afin d'en conserver les mâchoires, & de ne rien défigurer. Sa substance intérieure n'est qu'une gélatine dont la plus grande partie s'évapore, & l'autre se dessèche: il importe d'en hâter la dessication, avant que la putréfaction attaque les membranes qui soutiennent les pointes dont l'animal est hérissé, ce qui cause leur chute. Pour éviter cet accident, M. *Mauduit* conseille de faire promptement sécher ces animaux au grand soleil ou dans un four, dont la chaleur soit très-douce, il faut ensuite les tenir dans des lieux bien secs.

OURSINS DE MER FOSSILES, *echinites*, sont les mêmes coquilles multivalves que les précédentes, devenues fossiles par la récession des mers qui couvroient autrefois les lieux où l'on en trouve présentement. Il y a de ces fossiles qui sont mutilés ou changés de nature; l'on en trouve qui sont d'une nature spatheuse, d'autres sont changés en silex, & ont conservé leur forme & leurs caractères primitifs. On distingue encore sur ces coquilles, les sutures, les petites éminences, les milliers de petits trous, les espèces de gravures autour des mamelons, dont il est parlé dans l'article des *oursins vivans*. On peut consulter l'Ouvrage latin sur les oursins de M. *Klein*, & qui est traduit en françois par M. *Desbois*, & imprimé à Paris en 1754, in-8^o.

On peut aussi rapporter aux oursins fossiles, les parties qui en sont séparées, & que l'on trouve également dans la terre, telles que leurs dents, leurs osselets, leurs pointes & leurs mamelons.

Les pierres ou pointes judaïques, sont aussi des dards fossiles d'oursins. Voyez PIERRE JUDAÏQUE.

Les pointes d'oursins fossiles & ordinaires, sont des baguettes pierreuses, communément spatheuses, cy-

lindriques, lisses ou striées, & de différentes grandeurs. Voyez OURSIN DE MER.

On donne le nom d'*écusson d'oursin pétrifié*, à ces pièces carrées: ou de figure irrégulière, dont l'assemblage d'un certain nombre compose l'oursin lui-même; on en peut souvent compter jusqu'à six cents. Les écussons orbiculaires sont les mamelons de l'oursin mammillaire. Voyez MAMELONS.

On trouve beaucoup d'oursins ou de parties qui en dépendent, devenues fossiles ou pétrifiées, dans plusieurs Provinces en France, en Angleterre, dans les Pays-Bas Autrichiens, en Suisse, & en quantité d'autres contrées.

OURSINE, est le nom que l'on donne à un phalène (papillon nocturne) qui provient d'une chenille toute velue, laquelle se trouve sur la laitue.

OUTARDE, OTARDE ou BITARDE, *otis*, *seu tarda avis*. Genre d'oiseau dont on distingue plusieurs espèces. L'outarde vulgaire ou la *bistarde* est un oiseau de la grandeur du coq d'Inde; elle a la tête & le cou de couleur cendrée, le ventre est blanc & le dos bigarré par des lignes transversales, rousses & noires; son bec est conique & un peu semblable à celui d'une poule: elle n'a point de doigts de derrière, ce qui est fort notable, car par cette marque & par sa grandeur elle est suffisamment distinguée de tous les autres oiseaux avec lesquels on a voulu la confondre. Elle n'a que trois doigts posés antérieurement, dont les ongles sont larges, courts, peu crochus, peu pointus, de figure ovale & convexe, tant en dessus qu'en dessous. Le duvet de l'outarde est un peu rose ou rougeâtre.

En hiver les outardes vivent en troupes dans les plaines, ces sociétés se désunissent en Avril, c'est la saison de leurs amours. Lorsqu'elles sont à terre, en bandes, il y en a toujours quelques-unes un peu éloignées de la troupe qui font sentinelle, ayant toujours la tête levée pour avertir par un cri les autres quand

quelqu'un paroît ; & comme elles ont beaucoup de peine à s'élever , à cause de leurs aîles courtes , elles s'y prennent de bonne heure. Lorsque l'outarde est chassée elle court fort vite , en battant des aîles , & va quelquefois plusieurs milles de suite & sans s'arrêter ; mais comme elle ne prend son vol que difficilement & lorsqu'elle est aidée , ou si l'on veut , portée par un vent favorable , & que d'ailleurs elle ne se perche ni ne peut se percher sur les arbres , soit à cause de sa pesanteur , soit faute de doigt postérieur dont elle puisse saisir la branche & s'y soutenir , les lévriers , les chiens courans la peuvent forcer , & même l'attrapent souvent lorsqu'elle est peu élevée de terre : on la chasse aussi avec l'oiseau de proie , & on lui rend des filets. On prétend que dans ce genre d'oiseaux d'Europe les individus sont ceux qui ont le plus de rapport avec l'autruche , que les femelles ont au-dessus de l'ovaire des testicules comme les mâles , & que le mâle , dans le temps de l'amour , fait aussi la roue avec sa queue. On la prend encore à l'hameçon , en y attachant un morceau de pomme ou de viande.

On prétend que les outardes sont carnassières & qu'elles se nourrissent de grenouilles , de souris , de mulots , de petits oiseaux & de différens insectes : toujours est il vrai que pendant l'hiver elles mangent des feuilles de navets , des choux , des plantules & des graines. On a trouvé souvent dans leur estomac , de petits cailloux qu'elles avalent comme l'autruche , pour faciliter le broiement des grains qu'elles mangent.

Quand ces oiseaux s'accouplent , ils vont ordinairement à l'écart , (chaque couple) pour jouir solitairement de leurs plaisirs. Quelquefois des rivaux se disputent une femelle , ils se battent à toute outrance , & on trouve de temps en temps de ces victimes de l'amour sur le champ de bataille. Le mâle exprime ses desirs à la femelle , en faisant la roue ou l'éventail avec sa queue , comme le coq d'Inde ; pendant qu'il se pavane ainsi , la peau de dessous son cou s'enfle , se co-

lore, de même que lorsqu'il entre en fureur. Ils font leurs nids dans les terres en friches, & se contentent le plus souvent de creuser la terre. La femelle y dépose deux œufs, qui sont blancs, avec quelques taches rousses aux gros bouts, du reste ils sont aussi blancs que des œufs de cygne.

La ponte se fait sur la fin de Mai ou de Juin. La couvaïson est à-peu-près de cinq semaines, comme celle des dindes. Les petits courent comme les poulets, aussi-tôt qu'ils sont éclos. Le cri des outardes est à-peu-près semblable à celui du corbeau. La chair de cet oiseau a le goût de celle du dindon.

On voit beaucoup d'outardes aux environs de Châlons en Champagne: il y en a aussi en Poitou. On trouve quelquefois de ces oiseaux engourdis au milieu des neiges, & on les prend aisément. On en élève dans les basses-cours.

La vraie outarde est fort rare dans bien des pays. La graisse de cet oiseau est anodine & résolutive. Les Sauvages se font des robes des plumes d'outarde: on trouve la description anatomique de l'outarde, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*.

PETITE OUTARDE OU CANNE-PETIERE, *otis minor*, *anas campestris*, vulgo *dièra*. Cette petite espece d'outarde a, dit M. de Buffon, tous les attributs extérieurs de la grande, & même presque toutes les qualités intérieures, le même naturel, les mêmes mœurs, les mêmes habitudes; il semble que la petite soit éclosée d'un œuf de la grande, dont le germe auroit eu moins de force de développement; le mâle se distingue de la femelle par un double collier blanc & par quelques autres variétés dans les couleurs; la femelle pond au mois de Juin, trois, quatre, & jusqu'à cinq œufs fort beaux, d'un vert luisant; les petits ne commencent à voler que vers le milieu d'Août, & quand ils entendent du bruit ils se tapissent contre terre, & se laisseroient plutôt écraser que de remuer de la place; leur cri d'amour est *brout* ou *prout*, ils le répètent sur-tout la

nuît, & on l'entend de fort loin. La petite outarde est moins répandue que la grande, & paroît confinée dans une zône beaucoup plus étroite; elle paroît particulièrement habiter le climat de la France & est commune dans le Maine, dans la Normandie. La petite outarde est naturellement rusée & soupçonneuse, au point que cela a passé en proverbe, & que l'on dit des personnes qui montrent ce caractère, *qu'ils sont de la canne-petiere*. Lorsque ces oiseaux soupçonnent quelque danger, ils partent & font un vol de deux ou trois cents pas très-rapide, & fort près de terre; puis lorsqu'ils sont posés, ils courent si vite, qu'à peine un homme les pourroit atteindre. La chair de la petite outarde est noire & d'un goût exquis.

On trouve en Afrique une espece de petite outarde: voyez HOUBARA; & en Arabie une grande outarde huppée; voyez LOHONG. On trouve aussi en Afrique une petite outarde huppée connue sous le nom de *rhaad*. Voyez ce mot.

OUTIN. Voyez HAUTIN.

OUTREMER EN PIERRE. Voyez LAPIS LAZULI. OXICEDRE ou PETIT CEDRE. Voyez au mot CEDRE.

OXIPETRE, est tantôt une terre farineuse, & tantôt une pierre cristalline, blanche, jaunâtre, d'un goût aigrelet, laquelle se trouve dans le territoire de Rome: on nous a assuré qu'on s'en sert dans le pays en boisson, pour modérer la chaleur de la fièvre. Les oxipetres que nous avons reçues de cette contrée, étoient aluminieuses ou vitrioliques. Voyez ALUN & VITRIOL.

OYE ou OIE, *anser*, est un oiseau très-vorace, aquatique, & dont on distingue beaucoup d'especes dont le caractère est d'avoir trois doigts antérieurs & palmés, & celui de derrier sans membranes; le bec est convexe en dessus, plane en dessous, d'une largeur & grosseur égale dans toute la longueur, onguiculé par le bout qui est obtus, les côtés du bec sont

denticulés comme une lime. Nous donnerons ici l'hiftoire de l'oie domestique, & nous ne rapporterons que les singularités des autres especes qui sont sauvages.

L'OIE DOMESTIQUE OU PRIVÉE, *anser vulgaris*. C'est un oiseau de basse-cour, connu de tout le monde; il est plus petit que le cygne, mais plus grand & plus gros que le canard: il pese jusqu'à dix livres étant engraisé: sa longueur depuis le bout du bec jusqu'à celui des pieds, est de trois pieds; l'envergure a plus de quatre pieds & demi: le bec est long de deux pouces & demi: la queue longue de six pouces & demi, & composée de dix-huit grandes plumes; les aîles ont chacune vingt-sept grandes plumes. L'oie a le cou plus court que le cygne, & plus long que le canard: la couleur de son plumage varie comme dans tous les autres oiseaux domestiques; tantôt elle est brune & bigarée; tantôt elle est cendrée ou blanche, mêlée de brun. Le mâle est ordinairement blanc. Le bec & les pieds sont jaunes dans les jeunes oies, qu'on nomme *oisillons* & *oisons*, ou *oyons* quand elles sont un peu plus grandes: ceux des vieilles sont rouges. On nomme le mâle *oyard* ou *jars*.

Quand l'oie se met en colere, elle siffle comme le serpent: elle vit fort long-temps. *Willughby* cite une oie qui avoit quatre-vingts ans, (il suffit de lire vingt ans) & qu'on fut obligé de tuer à cause de sa méchanceté & des mauvais traitemens qu'elle faisoit aux oisons.

L'oie est un oiseau amphibie, qui vit comme le canard sur la terre & dans l'eau. L'on en voit le long de la Loire s'assembler en certains temps de l'année, & faire leur passage en d'autres pays d'où elles reviennent ensuite chacune dans leurs maisons. Cct oiseau se nourrit principalement d'herbes & de grains: il est pesant, s'exerce peu à voler & marche lentement: cependant on mene quelquefois une troupe d'oies à plus de quinze lieues comme l'on conduit des dindons. Be-

On dit que l'oie privée tire son origine de l'oie sauvage, & qu'il y en a une espèce grande, de belle couleur & féconde; & l'autre qui tire sur l'oie sauvage, est plus petite & de moindre revenu. Les bons Économés qui savent tirer avantage des oies, préfèrent celles qui sont blanches & de grande race à celles dont le plumage change de couleur. Mais quoique ces oiseaux s'élevent par-tout, l'on n'en peut tirer bon parti que quand l'on est proche d'une rivière, d'un ruisseau ou d'un étang, ou d'un très-grand vivier toujours plein d'eau pour les faire barboter. Deux mâles suffisent pour six ou sept femelles: celles-ci font jusqu'à trois pontes par an, & dix à douze œufs à chaque ponte. *Jean Liébault* nous apprend dans sa *Maison Rustique*, que si l'on ne retire pas les œufs des oies à mesure qu'elles pondent, elles les couvent dès que leur ponte est complète; mais que quand on les leur ôte, elles ne cessent point de pondre quelquefois jusqu'à deux cents œufs, & même jusqu'à en périr. Leur ponte commence en Mars & finit en Juin: elles n'oublient point l'endroit où on les a menées pondre pour la première fois: elles couvent trente jours, & la couvée est de quinze à trente œufs. Dans le Hainault, l'Artois & dans quelques autres Provinces de France on en tire un grand profit; aussi y voit-on après la moisson de nombreux troupeaux d'oies pâturer dans les champs avec les dindons: en automne l'on les engraisse dans l'espace de quinze jours ou trois semaines, en leur crevant les yeux; les Juifs excellent dans la manière d'engraisser ces oiseaux. On en fait vers la S. Martin un débit considérable. Autrefois l'on en débitoit à Paris dans la seule *rue aux oies*, d'où l'on a fait par corruption la *rue aux ours*: les Rôtisseurs qui les vendoient se nommoient *Oyers*.

Les jeunes oies sont attaquées aux mois de Juin & de Juillet d'un plus grand nombre de maladies, & de maladies plus dangereuses que dans les autres saisons de l'année; c'est à cette époque qu'elles périssent en

quantité. La négligence avec laquelle on élève ordinairement ces sortes d'oiseaux, doit être regardée comme la cause principale de ces pertes. On lit dans la *Nature considérée sous différens aspects*, des moyens pour prévenir la mortalité des oisons, tirés de la Gazette d'Agriculture. Dans ces deux mois de l'année (Juin & Juillet) il faudroit donner à ces jeunes oiseaux plus de soins que dans tout autre temps; parce qu'alors la nature les pourvoit d'ailes & leur fait pousser leurs plus grosses plumes, ce qui doit les affoiblit beaucoup: d'ailleurs la noultiture maigre & souvent sèche qu'ils trouvent dans les prairies pendant les grandes chaleurs n'est pas suffisante pour les nourrir & ajouter à leurs forces; il faudroit donc leur donner une bonne pâture avant qu'ils se répandent dans les prairies & à leur retour: l'expérience a démontré le succès de cette pratique pendant que ces oiseaux prennent leurs plumes. D'autres especes de maladies font une cruelle guerre à ces jeunes oiseaux, en voici les divers symptômes: si dans les mois de Juin & de Juillet il vient à pleuvoir beaucoup, l'herbe qui poussera trop rapidement, acquiert une qualité qui donne le dévoiement aux oies qui la picorent; ces pluies abondantes rafraîchissent & même refroidissent par trop ces oiseaux. Peut-être aussi le mal peut-il provenir d'une eau rougeâtre, remplie d'insectes du genre des *monocles* & des *binocles*, qu'on leur laisse boire en cette saison: voyez l'article BINOCLE. D'habiles Éconômes ont employé divers moyens suivis de bons effets, & dont voici la méthode. Il faut faire boire aux oisons attequés de la dysenterie une infusion légère de baies & de petites branches vertes de sapin pilées & broyées ensemble dans de l'eau bien propre: le lierre mêlé avec un peu d'orge égrugée est aussi un bon remede en pateil cas; l'usage de ce breuvage est pour le matin avant d'envoyer ces oiseaux aux champs, & le soir lorsqu'ils sont de retour. La paille hachée très-menue & le son forment dans l'estomac des oisons une bouil-

lie visqueuse, qui tempere l'âcreté de l'eau sale, des insectes & de l'herbe rendre & froide qu'ils ont avalés. Cette nourriture en fortifiant l'estomac, adoucit aussi les intestins & arrête la dysenterie. Le chardon pilé & mêlé avec le marc des brasseries & un peu d'orge égrugée est encore un remede plus sûr que les précédens, sur-tout si on saupoudre cette nourriture trois ou quatre fois par semaine d'un peu de cendre de tabac: alors c'est encore un excellent spécifique contre les autres maladies des oisons, que les insectes, & sur-tout les sang-sues qu'ils avalent leur occasionnent. Un autre fléau pour les oisons, ce sont les petits insectes, poux, mouchérons, cousins, &c. qui se mettent dans les oreilles & les naseaux de ces bipedes, qui les tourmentent, les fatiguent, les épuisent de force, & les font périr par l'excès de la douleur. Les oisons qui en sont attaqués marchent les ailes pendantes, secouent la tête, ou alongent le cou & ne mangent que peu ou point: pour faire déloger ces hôtes importuns & cruels, il faut présenter aux oisons au retour des champs de l'orge au fond d'un vase rempli d'une eau bien claire; ces oiseaux avides de l'orge, voulant la manger, sont obligés nécessairement de mettre la tête & le cou dans l'eau, les insectes fuient ou se retirent au haut du cou, c'est-à-dire, près du corps, les parties affectées & malades se nétoient & bientôt ces bipedes recouvrent la santé: en répétant pendant quelques jours cette opération, les insectes n'y tiennent pas & abandonnent leur proie pour toujours. Une friction d'huile de sapin battue dans de l'eau ou d'onguent mercuriel peu chargé de vis-argent, écarte & détruit aussi ces ennemis opiniâtres.

C'est à tort qu'on a raxé l'oie d'être stupide, elle est vigilante; son sommeil est léger, elle se réveille au moindre bruit; elle est même aussi propre que quelques chiens à garder la nuit une maison de campagne; car dès qu'elle entend quelque chose, elle ne cesse de jeter des cris. On en cite un exemple fameux

dans l'Histoire Romaine, où elle étoit au rang des oiseaux sacrés, pour avoir averti les soldats de l'approche des Gaulois, près de s'emparer du Capitole. Il est certain, dit *Lémery*, que cet oiseau est disciplinable, cet Auteur en a vu un tourner une roue de cheminée pour faire rôtir de la viande.

Personne n'ignore combien cet oiseau entre dans nos usages domestiques : ses petites plumes servent à faire des lits, des coussins & des oreillers, qui nous facilitent un sommeil agréable; & les grandes plumes de ses aîles nous fournissent des plumes à écrire, dont l'usage est connu de tout le monde. On peut plumer les oies deux fois l'année, au printemps & en automne. Il ne paroît pas que les Anciens eussent coutume de se coucher sur la plume d'oie : *Belon* dit qu'ils ne connoissoient pas même les lits de plumes, puisqu'ils ne sont pas encore aujourd'hui en usage chez les Orientaux; leurs lits sont composés de bourre de chameau, de laine, de coton & de sommités de roseaux.

On prétend que la fiente de l'oie gâte un peu les prés & brûle l'herbe; ces oiseaux sont capables de faire beaucoup de dégâts dans les jardins & dans les blés, si l'on n'y prend garde : la jusquiame, la ciguë & l'amande amère sont des poisons pour ces animaux; mais en revanche l'oie aime beaucoup l'orge qui l'engraisse. Il y a peu de volaille plus sujette à produire des monstres que l'oie : les Payfans prétendent connoître par la grosseur & par la figure des œufs ceux qui doivent en faire naître, & ils les rejettent comme peu propres à être couvés, ou plutôt comme ne devant pas produire des êtres d'une longue & bonne durée.

La chair de l'oie est un assez bon manger, mais elle est peu salutaire, étant grossière & difficile à digérer : il faut être robuste, faire de l'exercice pour qu'elle nourrisse bien & qu'elle produise un aliment solide & durable; ceux qui sont sédentaires, & particulièrement les gens de cabinet, doivent s'en abstenir. On

choisit cet oiseau d'un âge moyen, car étant trop jeune, sa chair est visqueuse & moins saine; quand au contraire il est trop vieux, sa chair est sèche, dure & indigeste. On mange l'oie rôtie ou en ragoût: l'on fait en quelques pays des pâtés de cuisses d'oies qui sont fort estimés; en Gascogne on les marine, en les salant à sec, les faisant cuire à demi dans de la graisse d'oie: c'est ainsi qu'on les mange dans les potages aux choux verts, que les Béarnois appellent *garbure*. Les œufs de cet oiseau se mangent chez le petit peuple, mais ils ne sont pas à beaucoup près aussi agréables que ceux de poule. Le sang de l'oie est alexipharmaque: sa graisse qui est très-fine, très-douce, est émolliente, résolutive, nervale & laxative; elle empêche les grains de la petite vérole de creuser profondément: cette substance, ainsi que le foie du même oiseau, passoit chez les Romains pour quelque chose d'exquis; tout le monde connoît encore les foies gras de l'oie qui nous viennent de Metz. Sa fiente est hystérique, diurétique, fébrifuge, sudorifique, & très-propre contre la jaunisse: on prétend que la première peau des pieds de l'oie est propre pour arrêter toutes sortes de flux, &c. L'oie *huppée* n'est qu'une variété de l'oie domestique.

L'OIE DE NEIGE, *anser niveus*, est blanche par tout le corps; les cinq premières grosses plumes sont noires: elle ne paroît chez nous qu'en hiver, où elle vole en troupes.

L'OIE SAUVAGE, *anser ferus aut sylvestris*. Cet oiseau fréquente les terres labourées où il pâture; il est plus petit que l'oie domestique, s'apprivoise difficilement; il arrive chez nous en hiver après les *grues*; voyez ce mot. Il vole par bandes le jour & la nuit avec beaucoup d'ordre en forme d'angle rectiligne, comme font les *grues* & les canards sauvages. Celui qui est en tête fend l'air dont il soutient le choc, les deux colonnes suivent; lorsqu'il est fatigué, il retourne à la queue & est remplacé par celui qui le suit. La trou-

pe s'abat sur terre; comme ils ne s'élevent de terre que difficilement, un d'entr'eux fait sentinelle, est aux aguets, avertit ses camarades du moindre danger. Leur cri est perçant & se fait entendre de fort loin; aussi a-t-on remarqué que dans l'oie sauvage la trachée-artère est réfléchie comme dans la grue en façon de trompe. Son envergure est très étendue, son cou est fort long; son bec, ses jambes & ses pattes sont d'un jaune safrané; sa mâchoire supérieure est toute garnie de plusieurs rangs de petites dents, & celle de dessous d'un seul rang de chaque côté, la langue en a aussi un de chaque côté sur la membrane extérieure; quelquefois le palais est aussi denté.

Cette oie se plaît dans les grandes plaines remplies de blé vert qui lui sert de pâture. Elle fait ses petits dans les îles & dans les lieux maritimes où il y a des marécages. Sa chair est infiniment plus légère, plus savoureuse & plus délicate que celle de l'oie domestique.

On voit aux environs de Ferrare en Italie & dans la Flandre, quelques oies sauvages qui varient par le plumage. Il y a aussi l'oie sauvage du Nord: c'est l'*oie moqueuse* d'Edwards, la même aux ailes bleues de la baie d'Hudson.

L'OIE DE MER, *merganser*. Cet oiseau qui est le grand plongeon de plusieurs Naturalistes, a une envergure moins considérable que les autres oies en proportion de sa taille. Il a le corps long, le dos large & plat; son plumage supérieur est d'un cendré brunâtre, l'inférieur est de couleur isabelle, les grandes ailes ont les pointes blanches: le bec est plus long que le doigt index, d'une couleur brune-jaunâtre; la mâchoire supérieure est crochue par le bout: toutes deux sont armées de dents, & ressemblent à une petite scie de chaque côté: les jambes & les pattes sont rouges. C'est une espèce de *harle*. Voyez ce mot.

L'OIE NONNETTE. Cet oiseau n'est pas fort commun parmi nous: on le nomme ainsi, de sa contenance com-

mune avec celle de l'oie, & parce que son plumage ressemble à l'habillement d'une Religieuse vêtue de blanc & de noir. Il n'est pas si grand que l'oie vulgaire; mais il est plus grand que le canard. Sa queue est courte & noire: il est haut monté sur jambes; ses pieds son plats, larges & fort noirs, de même que les jambes, son bec & ses yeux; son bec est court, mais large & comme denté. *Belon* dit que l'oie nonnette a la finesse du renard pour faire échapper ses petits quand quelqu'un veut s'en saisir. Elle fait semblant de vouloir se laisser prendre, & leur donne le temps de s'échapper. Quelquefois elle fait comme si elle avoit les aîles & les cuisses cassées; & quand elle voit ses petits hors de danger, elle s'envole & s'échappe à son tour des mains des Chasseurs. Elle prend les mouches qui volent sur l'eau; ce qui l'a fait appeller *anas aut anser muscaris*. Plusieurs Méthodistes regardent l'oie nonnette comme une variété de la *bernache, bernicla*.

L'OIE DE SOLAND, OIE D'ÉCOSSE, OIE DE BASSAN, *anser Bassanus*. Elle a la peau sur les côtés de la tête, au-delà des yeux, dégarnie de plumes: elle n'a point de narines; mais il y a une rigole à leur place qui s'étend des deux côtés tout le long du bec: les bords des deux mâchoires sont toujours gluans; les quatre doigts sont liés ensemble par la membrane qui va jusqu'à la naissance des ongles; ses pattes sont noires. Cette sorte d'oiseau, qui est une véritable espèce de *fou*, voyez ce mot, ne multiplie que dans l'île de Bass en Écosse, où il en vient annuellement un nombre prodigieux; chaque femelle ne pond qu'un œuf. Elle fait son nid dans les rochers élevés de l'île située dans la mer d'Écosse: elle aime les petits très-tendrement; malheur aux enfans du pays qui iroient les dénicher, ils s'exposeroient à perdre la vie. Comme on tire rarement sur ces oiseaux, & que personne ne les effraie, ils nourrissent avec confiance leurs petits tout près des habitations. Leur nourriture est de poisson. Les Écossois disent que la chair de cet oiseau est

exquise : ils se servent de sa graisse pour la composition de quelques remedes. Le Seigneur de l'île en tire annuellement de grands revenus, car on les vend cher : ils ne viennent que dans le printemps, & s'en vont dans l'automne. Ces oiseaux sont d'excellens pêcheurs ; ils vont à la pêche pour eux & pour leurs petits ; moyennant quoi les Insulaires sont fournis pendant tout l'été de poisson frais, car ils partagent souvent le service de la table de ces oiseaux.

L'OIE DE MOSCOVIE, *anser Moscoviticus*, est plus grande que les oies ordinaires ; la mâchoire supérieure est chargée d'une sorte de tubercule ou de bosse large, ronde & de couleur orangée ; & le dessous du bec a une grande bourse. Le bec, les jambes & les pieds sont d'une belle couleur d'orange ; le plumage est d'une couleur sombre. C'est le *cygnoides Orientalis* de LINN.

Les Naturalistes font mention de plusieurs autres sortes d'oies : il y a celle de Brenta, *Brenta anas torquata Bellonii* ; c'est le *cravant* : celle de Canada, *anas Canadensis* ; l'une & l'autre ne sont que des variétés de l'oie ordinaire : celle d'Espagne & de Guinée, *anser Hispanicus aut Guineensis*, qui est très-grande & qui semble être une espece de cygne abâtardie par l'accouplement du cygne & de l'oie, sa chair est excellente. L'oie de marais est la même que l'oie sauvage ; l'oie d'Islande est le canard de montagne de Spitzberg. M. *Anderfon* dit que les oies d'Islande sont connues sous le nom de *margées* ; & qu'elles y viennent en si grande quantité, que leurs troupes sont par milliers. Ces oiseaux sont, dit-il, si fatigués en arrivant, vraisemblablement par la grande route qu'ils viennent de faire en traversant la mer, qu'on en peut tuer des milliers à coups de bâton. L'oie de Magellan est, selon *Ray*, le penguin des Anglois. Voyez PENGUIN.

Au cap de Bonne-Espérance on trouve trois sortes d'oies ; savoir l'oie *sauvage*, celle de *montagne* & l'oie *aquatique* : elles diffèrent beaucoup soit pour la cou-

leur soit pour la grosseur; celle de montagne est plus grosse que nos oies d'Europe. Ses plumes sont d'un beau vert éclatant : on donne à ces oies sauvages le nom de *jabotieres*, à cause de la grosseur extrême du jabot qu'elles ont. On dit que les soldats & le commun du peuple en font des poches pour mettre du tabac, qui peuvent en contenir environ deux livres. Ces oies ne seroient-elles pas des especes de *pélicans*? L'oie à duvet du Danemarck est le *canard à duvet* d'Islande.

Les *oies sauvages* de la Gambia ont des éperons aussi longs, dit-on, que ceux de nos coqs. Les lacs de la Chine sont aussi remplis d'oies.

L'oie *Magellanique* de *Clusius* est une espece de *mançhot*. Voyez ce mot.

Nous le répétons, les marques caractéristiques de ces oiseaux sont d'être grands de corps, d'avoir le cou long, les ailes amples, ainsi que la queue qui est ronde; un anneau blanc proche du croupion; le dos élevé & rond, & non aussi plat que dans le genre des canards; le bec fort, épais à la base, comme denté, pointu vers le bout, & plus crochu que celui des canards.



P

PAC. C'est le nom que les Persans donnent à une espece d'aigle de mer, nommée en Afrique *marbly*. Voyez ce mot.

PACA. Petit quadrupede semblable à un pourceau de deux mois. Il y en a une grande quantité dans l'Amérique Méridionale, & il ne se trouve point dans notre continent : quelques-uns sont d'un blanc de neige ; leur chair est entrelardée & tendre, ainsi que leur peau, mais difficile à cuire : elle a le goût de celle du lièvre : c'est un mets exquis pour les habitans du pays ; les blancs se trouvent rarement ailleurs qu'aux rivages de la riviere de Saint François. Le paca a depuis le bout du museau jusqu'à la queue environ un pied de long ; sa tête est grosse, sa mâchoire inférieure courte : cet animal a une grande barbe de lièvre, des oreilles pointues & très-courtes, ainsi que la queue ; les jambes de devant plus courtes que celles de derrière : il a cinq doigts à chaque pied ; le corps couvert de poils courts, rudes au touchet ; il est tacheté régulièrement de blanc, gris & noir : aussi sa peau donne-t-elle une assez belle fourrure. Les Guianois l'appellent *ourena* & *pach*. Ces petits animaux ont le grognement & l'allure du cochon : comme lui ils fouillent la terre avec leur museau pour chetcher leur nourriture. Ils sont organisés de maniere à plonger & rester plusieurs heures sous l'eau. Ils sont difficiles à chasser pendant l'hiver. Les grandes eaux leur sont favorables. Les femelles portent au commencement des pluies ou de l'hiver. La chasse de ces animaux est alors très-pénible. Il faut des chiens dressés pour les prendre. Ils se creusent des terriers comme les lapins, mais peu profondément ; de sorte que souvent les Chasseurs en marchant enfoncent dans

l'endroit où ils sont cachés, & les font partir. Il y a trois issues en triangle dans la retraite qu'ils se font. Ils la recouvrent de feuilles séchées, qui font croire au Chasseur que c'est un ancien trou abandonné. Quand on veut les prendre en vie, on bouche deux issues & on fouille la troisième; mais il faut être sur ses gardes, car ils se défendent vigoureusement & se vengent en mordant avec autant d'acharnement que de vivacité. M. *Briffon* place le *paca* dans le genre du lapin; mais M. *Klein* le range parmi les *cavia*, petits animaux, dit-il, que les Portugais nomment *ratos do matto*, qui habitent les bois, qui ont le poil & le cri du cochon, & qui se retirent dans des trous ou dans des creux d'arbres.

PACAGE ou **PASCAGE**. C'est un pâturage humide dont on ne fauche point l'herbe, & qui sert pour la nourriture des bestiaux. Quand le pâturage est sec on le nomme *pâtis*. Les mots de *pacages*, *pâturages*, *pâtures*, *pâtis* ou *pasquis*, *herbages* & *communes*, sont presque synonymes.

PACAL. Arbre de l'Amérique méridionale, qui croît aux bords d'une rivière distante de vingt-cinq lieues de Lima: la description de cet arbre est insuffisante. On dit que les Indiens en retirent par l'ustion une cendre qu'ils mêlent avec du savon, pour guérir toutes sortes de vieilles cicatrices, de dartres & de feux volages.

PACANE ou **PACANIER**. Espèce de noyer de la Louisiane. *Voyez au mot NOYER.*

PACAY. C'est le *pois sucré* de la Guiane. *Voyez ce mot.*

PACHÉE. *Voyez au mot ÉMÉRAUDE.*

PACO ou **PACOS**. L'histoire de ce quadrupède & du *lama*, que nous réunissons dans ce même article d'après ce qu'en a dit M. *de Buffon*, fournit un exemple que dans toutes les langues on donne quelquefois au même animal deux ou un plus grand nombre de noms différens, dont l'un se rapporte à son état de

liberté, un autre à celui de domesticité, &c. Le *san-glier* & le *cochon* ne font qu'un animal, & ces deux noms ne font pas relatifs à la différence de la nature, mais à celle de la condition de cette espece, dont une partie est sous l'empire de l'homme, & l'autre indépendante. Il en est de même des *pacos* & des *lamas* qui étoient les seuls animaux domestiques des anciens Américains; ces noms sont ceux de leur état de domesticité; le lama sauvage s'appelle *huanacus* ou *guanaco*, & le paco sauvage *vicunna* ou *vigogne*. Les Anglois ont désigné le lama par la dénomination de *peruicheattle*, c'est-à-dire *bétail du Pérou*. Quelques uns l'appellent aussi *cornera de tierra*, mouton de terre. C'est le *guanapo de Gentil*, le *wianaque de Wood*, le *pelon ichiatl oquitli d'Hernandez*, le *chameau du Pérou de M. Briffon*, le *glama de plusieurs Auteurs*, & la *brebis du Pérou de Marcgrave*.

Le lama & le paco sont des animaux à laine qui appartiennent uniquement au nouveau Continent, & ne se trouvent pas dans l'ancien; ils affectent même de certaines terres, hors desquelles on ne les trouve plus: en effet ils paroissent attachés à la chaîne des montagnes qui s'étend depuis la Nouvelle Espagne jusqu'aux terres Magellaniques. Ainsi ils habitent les régions les plus élevées du globe terrestre, & semblent avoir besoin pour vivre de respirer un air plus vif & plus léger que celui de nos plus hautes montagnes de France.

Il est assez singulier, dit M. de Buffon, que quoique le lama & le paco soient domestiques au Pérou, au Mexique, au Chily, comme les chevaux le sont en Europe, ou les chameaux en Arabie, nous les connoissons à peine, & que depuis plus de deux siècles que les Espagnols regnent dans ces vastes contrées, aucun de leurs Auteurs ne nous ait donné l'histoire détaillée & la description exacte de ces animaux dont on se sert tous les jours, & qui étoient les seuls animaux domestiques des Indiens du Pérou, avant l'arrivée des Espagnols: ils prétendent à la vérité qu'on

ne peut les transporter en Europe, ni même les descendre de leurs hauteurs sans les perdre, ou du moins sans risquer de les voir périr après très peu de temps. On ignore comment ils sont conformés intérieurement, combien de temps ils portent leurs petits, quelle est leur véritable forme & figure; l'on ignore si ces deux especes sont absolument séparées l'une de l'autre, si elles ne peuvent se mêler par l'accouplement, s'il n'y a point entr'elles de races intermédiaires, & beaucoup d'autres faits qui seroient nécessaires pour rendre cette histoire complete.

Quoique les Espagnols prétendent que ces animaux périssent lorsqu'on les éloigne de leur pays natal, il n'en est pas moins vrai qu'immédiatement après la conquête du Pérou, & même encore long-temps après, l'on a transporté quelques lamas en Europe. L'animal dont *Gesner* parle, sous le nom d'*allocamelus*, & dont il donne la figure, est un lama qui fut amené vivant du Pérou en Hollande en 1558, c'est le même quadrupede dont *Mathiole* fait mention sous le nom d'*elephocamelus*.

Gregoire de Bolivar qui a rassemblé beaucoup de faits sur l'utilité & les services qu'on tire des lamas & sur leur naturel, dit que le Pérou est le pays natal, la vraie patrie de ces animaux : on les conduit à la vérité dans d'autres Provinces, comme à la Nouvelle Espagne, mais c'est plutôt pour la curiosité que pour l'utilité; au lieu que dans toute l'étendue du Pérou, depuis Potosi jusqu'à Caracas, ces animaux sont en très-grand nombre : ils sont aussi de la plus grande nécessité : ils sont seuls toute la richesse des Indiens, & contribuent beaucoup à celle des Espagnols; leur chair, sur-tout celle des jeunes, est bonne à manger; leur poil est une laine fine d'un excellent usage, & pendant toute leur vie ils servent constamment à transporter toutes les denrées du pays : leur charge ordinaire est de cent cinquante livres, & les plus forts en portent jusqu'à deux cents cinquante; ils font des voyages

assez longs dans des pays impraticables pour toutes les autres bêtes de charge ; ils marchent assez lentement , & ne font que quatre ou cinq lieues par jour ; leur démarche est grave & ferme , leur pas assuré ; ils descendent des ravines précipitées , & surmontent des rochers escarpés , où les hommes même ne peuvent les accompagner ; ordinairement ils marchent quatre ou cinq jours de suite , après quoi ils veulent du repos & prennent d'eux-mêmes un séjour de vingt-quatre ou trente heures avant de se remettre en marche. On les occupe beaucoup au transport des riches matières que l'on tire des mines du Potosi. *Bolivar* dit que de son temps on employoit à ce travail trois cents mille de ces animaux. Leur voyage le plus ordinaire , dit *Frézier* , est depuis Cozer jusqu'à Potosi , d'où l'on compte environ deux cents lieues : on les conduit comme les chameaux par caravanes , ou par milliers ; & ils portent toutes sortes de marchandises.

Leur accroissement est assez prompt , & leur vie n'est pas bien longue ; ils peuvent produire dès l'âge de trois ans , ils sont en pleine vigueur depuis cet âge jusqu'à dix & onze ans ; ils commencent à dépérir à douze ; en sorte qu'à quinze ils sont entièrement usés : leur naturel , dit *M. de Buffon* , paroît être modélé sur celui des Américains , ils sont doux & flegmatiques , & font tout avec poids & mesure : lorsqu'ils voyagent & qu'ils veulent s'arrêter pour quelques instans , ils plient les genoux avec la plus grande précaution , & baissent le corps en proportion , afin d'empêcher leur charge de tomber ou de se déranger ; mais dès qu'ils entendent le coup de sifflet du Conducteur , ils se relevent avec les mêmes précautions & se remettent en marche : ils broutent chemin faisant , & par tout où ils trouvent de l'herbe verte , mais jamais ils ne mangent la nuit , quand même ils auroient jeûné pendant le jour , ils emploient ce temps à ruminer : ils dorment appuyés sur la poitrine les pieds repliés sous le ventre , & ruminent aussi dans

cette situation. Si on les excède de travail & qu'ils succombent une fois sous le faix, il n'y a nul moyen de les faire relever, on les frapperoit donc inutilement; la dernière ressource qu'on emploie quelquefois pour les aiguillonner, est de leur ferrer les testicules, mais cette correction barbare est souvent inutile; communément ils s'obstinent à demeurer au lieu même où ils sont tombés, & l'on a vu nombre de fois que si l'on continue de les maltraiter, ils se désespèrent & se tuent en battant la terre à droite & à gauche avec leur tête. Ils ne savent pas se défendre des pieds ni des dents, & n'ont pour ainsi dire d'autres armes que l'indignation; ils vomissent ou crachent à quelques pas de distance, à la face des hommes qui les inquiètent, qui les insultent, qui les outragent, & l'on prétend que cette salive qu'ils lancent dans la colère par la fente de leur lèvre supérieure, est âcre & mordicante, au point de faire lever des ampoules sur la peau.

Le lama (les Espagnols prononcent *l'hama*) est un animal sans cornes, bisulce, ruminant & porte-laine; il est haut d'environ quatre pieds, sa longueur est de cinq ou six pieds; le cou seul a près de trois pieds de long; sa tête qu'il tient levée est bien faite, cependant petite en proportion du corps, & tenant un peu de celle du cheval & de celle du mouton, dit *Frésier*; ses yeux sont grands, le museau allongé, les lèvres épaisses, la supérieure fendue & l'inférieure un peu pendante; il manque de dents incisives & canines à la mâchoire supérieure; ses oreilles sont longues de quatre pouces, il les porte en avant, les dresse & les remue avec facilité; sa queue qui a huit pouces de longueur, est droite; menue & un peu relevée; ses pieds sont fourchus comme ceux du bœuf, mais ils sont surmontés d'un éperon en arrière, qui aide à l'animal à se retenir & à s'accrocher dans les pas difficiles; il est couvert d'une laine courte sur le dos, la croupe & la queue, mais fort longue sur les flancs &

sous le ventre : du reste les lamas varient par les couleurs ; il y en a de blancs, de noirs & de mêlés : leur fiente ressemble à celle des chèvres.

La nature qui dans toutes ses opérations, agit ordinairement par les moyens les plus faciles, paroît s'en écarter dans le physique de ces animaux ; le mâle a le membre génital menu & recourbé, en sorte qu'il pisse en arriere : c'est un animal très-lascif, & qui cependant a beaucoup de peine à s'accoupler. La femelle a l'orifice de la vulve fort étroit ; elle se prosterne pour attendre le mâle, & l'invite à l'acte de la génération par ses soupis ; mais il se passe toujours plusieurs heures & quelquefois un jour entier avant qu'ils puissent jouir l'un de l'autre, & tout ce temps se passe à gémit, à gronder, & sut-tout à se conspuer ; & comme ces longs préludes les fatiguent plus que l'acte même, on leur prête une main secourable, officieuse, pour abréger, c'est-à-dire pour les aider, à s'arranger, à s'appareiller : ils ne produisent ordinairement qu'un petit, & rarement deux. La mere n'a aussi que deux mamelles, & le petit la suit au moment qu'il est né. Nous avons dit que la chair des jeunes est très-bonne à manger, celle des vieux est sèche & trop dure ; en général celles des lamas domestiques est bien meilleure que celle des sauvages, & leur laine est aussi beaucoup plus douce & mieux fournie : leur peau est assez ferme ; les Indiens du Pérou en faisoient leurs chaussures, & les Espagnols l'emploient pour faire des harnois de cheval. Ces animaux si utiles & même si nécessaires dans le pays qu'ils habitent, ne coûtent ni entretien ni nourriture ; la conformation de leurs pieds & l'épaisseur de leur fourrure, dispensent de les ferrer & de les bâter. Le Conducteur prend seulement soin d'arranger leur laine de façon qu'elle ne porte pas sur l'épine du dos. L'herbe verte qu'ils broutent eux-mêmes leur suffit, & ils n'en prennent qu'en petite quantité ; ils sont encore plus sobres sur la boisson : & l'on assure qu'au besoin ils s'abreuvent de leur salive.

qui dans cet animal est plus abondante que dans aucun autre.

Le lama dans l'état de nature, & que l'on appelle *huanacus*, est plus fort, plus vif & plus léger que l'espece domestique; le lama sauvage court comme un cerf & grimpe comme le chamois sur les rochers les plus escarpés: sa laine est moins longue, moins fournie & toute de couleur fauve: ces especes sauvages, quoiqu'en pleine liberté, savent se rassembler en troupes, & sont quelquefois deux ou trois cents ensemble: lorsqu'ils apperçoivent quelqu'un, ils regardent avec une sorte d'attention, sans marquer d'abord ni crainte, ni plaisir; bientôt l'étonnement succede, ensuite ils soufflent des narines & hennissent à-peu-près comme les chevaux, & enfin ils prennent la fuite tous ensemble vers le sommet des montagnes; ils cherchent de préférence le côté du Nord, & la région froide; ils grimpent & séjournent souvent au-dessus de la ligne de neige: nous l'avons déjà dit, ces animaux bisulces voyageant dans les glaces & couverts de frimats, ils se portent mieux que dans la région tempérée; autant ils sont nombreux & vigoureux dans les *sierras*, qui sont les parties élevées des Cordillieres, autant ils sont rares, rabougris, au moins chétifs dans les *lanos* ou parties qui sont au-dessous.

On chasse les *huanacus* ou *lamas sauvages*, pour en avoir la toison; les chiens ont beaucoup de peine à les suivre; si on donne aux *huanacus* le temps de gagner leurs rochers, le Chasseur & les chiens sont contraints de les abandonner. Ils paroissent redouter la pesanteur de l'air autant que la chaleur; on ne les trouve jamais dans les terres basses, & comme la chaîne des Cordillieres qui est élevée de plus de trois mille toises au-dessus du niveau de la mer au Pérou, se soutient à-peu-près à cette même élévation au Chili, & jusqu'aux terres Magellaniques, on y trouve des *huanacus* ou *lamas sauvages* en grand nombre; au lieu que du côté de la Nouvelle Espagne où cette

chaîne de montagnes se rabaisse considérablement, on n'en trouve plus, & l'on n'y voit que les lamas domestiques que l'on y conduit.

M. de Buffon dit que les *pacos* ou *vigognes* sont aux lamas une espèce succursale, à-peu-près comme l'âne l'est au cheval; ils sont plus petits & moins propres au service, mais plus utiles par leur dépouille; la longue & fine laine dont ils sont couverts est une marchandise de luxe aussi chère, aussi recherchée & aussi précieuse que la soie. Les *pacos* qu'on appelle aussi, dit *Frésier*, *alpagnes* ou *alpaques*, & qui sont les *vigognes* domestiques, sont souvent tout noirs & quelquefois d'un brun mêlé de fanve. La toison des *vigognes* ou *pacos* sauvages est de couleur de rose sèche, un peu claire, & cette couleur naturelle est si fixe, qu'elle ne s'altère pas sensiblement sous la main de l'Ouvrier. On fait de très-bons mouchoirs de cou, de très-beaux gants & bas fort doux, très-chauds, & autres ouvrages de bonneterie avec cette laine de *vigogne*; l'on en fait d'excellentes couvertures & des tapis d'un très-grand prix; en un mot le castor du Canada, la brebis de Calmouquie, la chèvre de Syrie ne fournissent pas un plus beau poil, & la laine de *vigogne* forme seule une branche dans le commerce des Indes Espagnoles. On distingue même dans le commerce trois sortes de laines de *vigogne*, la *fine*, la *carneline* ou *bâtarde*, & le *pelotage*; toutes trois néanmoins sont employées; on en mêle aussi avec du poil de lapin & de lièvre pour faire des chapeaux; on en fait aussi des cordes. La *vigogne*, c'est le *vicunas* des Espagnols, a beaucoup de choses communes avec le lama; mêmes mœurs, même naturel, même tempérament, originaires de la même contrée, habitant le même canton: cependant comme la laine de la *vigogne* est beaucoup plus longue & plus touffue que celle du lama, l'animal *vigogne* paroît craindre encore moins le froid; il habite & passe dans les endroits les plus élevés des montagnes; il se tient plus volontiers dans la neige &

sur les glaces, & les contrées les plus froides paroissent plutôt le récréer que l'incommoder : on le trouve en grande quantité dans les terres Magellaniques.

Les vigognes ressemblent aussi par la figure aux lamas, mais elles sont plus petites, leurs jambes sont plus courtes & leur muffle plus ramassé ; leur toison est d'une teinte bien différente. Les vigognes n'ont point de cornes ; elles vont en troupes & courent très-légerement : timides ou craintives, dès qu'elles apperçoivent quelqu'un, elles s'enfuient, & si elles ont des petits, elles les chassent devant elles. Les anciens Rois du Pérou, qui connoissoient bien les avantages réels que produisoient ces animaux, en avoient rigoureusement défendu la chasse, parce qu'ils ne multiplient pas beaucoup, & aujourd'hui il y en a infiniment moins que dans le temps de l'arrivée des Espagnols. Comme la chair des vigognes sauvages ou *pacos* sauvages n'est pas si bonne que celle des *huanacus* ou lamas sauvages, on ne recherche les vigognes que pour leur toison & pour les bezoards qu'elles produisent. La manière dont on prend ces animaux, prouve leur extrême timidité, ou si l'on veut, leur imbécillité : quantité d'hommes s'assemblent pour battre les bois, on les fait fuir & ils s'engagent dans des passages étroits où l'on a tendu des cordes à trois ou quatre pieds de haut, le long desquelles on laisse pendre des morceaux de linge ou de drap ; ces animaux arrivant à ce passage, sont tellement intimidés par le mouvement de ces lambeaux agités par le vent, qu'ils n'osent passer au-delà, & qu'ils s'attroupent, demeurent en foule & deviennent la proie du Chasseur qui les tue en grand nombre, ou qui peut les prendre vivantes avec un lacet de cuir ; mais si dans la troupe, dit *Frésier*, se trouvent quelques *huanacus* (lamas sauvages), comme ceux-ci sont plus hauts de corps & moins timides que les vigognes, ils sautent par dessus les cordes ; & dès qu'ils en ont donné l'exemple, les vigognes sautent de même & échappent aux Chasseurs.

On se sert de vigognes domestiques ou pacos comme des lamas pour porter des fardeaux ; mais les pacos étant plus petits, plus foibles, ils portent beaucoup moins ; ils sont encore plus capricieux, plus obstinés ; lorsqu'une fois ils se couchent avec leur charge, ils se laisseroient plutôt hacher que de se relever. Les Indiens n'ont jamais fait usage du lait de ces animaux, parce qu'ils n'en ont que la quantité nécessaire à la nourriture de leurs petits.

Le grand profit que les Espagnols avoient retiré des vigognes, les avoit engagés à tâcher de naturaliser ces animaux en Europe : ils en ont transporté plus d'une fois, ainsi que des lamas, par ordre du Roi, en Espagne pour les y faire peupler ; mais le climat se trouva si peu convenable, qu'ils y périrent tous. Cependant, dit *M. de Buffon*, je suis persuadé que ces quadrupèdes plus précieux encore que les lamas, pourroient réussir dans nos montagnes, & sur-tout dans les Pyrénées. Ceux qui les ont transportés en Espagne n'ont pas fait attention qu'au Pérou même les vigognes abandonnées à la Nature, ne subsistent que dans la région froide, c'est-à-dire, dans la partie la plus élevée des montagnes, où elles paissent en troupes ; qu'on ne les trouve jamais dans les terres basses, & qu'elles meurent dans les pays chauds : qu'au contraire elles sont aujourd'hui très-nombreuses dans les terres voisines du Détroit de Magellan, où le froid est beaucoup plus grand que dans notre Europe méridionale, & que par conséquent il falloit, pour les conserver, les débarquer non pas en Espagne, mais en Ecosse ou même en Norwege, & plus sûrement encore aux pieds des Pyrénées & des Alpes, où elles eussent pu grimper & atteindre promptement la région qui leur convient, celle qui approche le plus de celle des Cordillères. Je n'insiste sur cela, dit *M. de Buffon*, que parce que je m'imagine que ces animaux seroient une excellente acquisition pour l'Europe, & produiroient plus de biens réels que tout le métal du Nouveau

Monde; qui n'a servi qu'à nous charger d'un poids inutile, puisqu'on avoit auparavant pour un gros d'or ou d'argent ce qui nous coûte une once de ces mêmes métaux.

Les animaux qui se nourrissent d'herbes & qui habitent les hautes montagnes de l'Asie & même de l'Afrique, donnent les bézoards que l'on appelle *orientaux*, dont les vertus sont, dit-on, les plus exaltées; ceux des montagnes de l'Europe, où la qualité des plantes & des herbes est plus tempérée, ne produisent, dit M. de Buffon, que des pelotes sans vertus qu'on nomme *éragropiles*: (cependant ils donnent quelquefois des bézoards), & dans l'Amérique méridionale tous les animaux qui fréquentent les montagnes sous la zone torride donnent d'autres bézoards que l'on appelle *occidentaux*, qui sont encore plus solides & peut-être aussi qualifiés que les orientaux: néanmoins ils ne sont pas autant estimés en médecine, ni aussi recherchés des Commerçans. La vigogne sur-tout en fournit en grand nombre, le huanacus en donne aussi, & l'on en tire, dit *Acosta, Hist. Natur. des Indes Occid. pag. 207.* des cerfs & des chevreuils dans les montagnes de la Nouvelle Espagne. Les lamas & les pacos ne donnent de beaux bézoards qu'autant qu'ils sont huanacus & vigognes, c'est-à-dire, dans leur état de liberté, en un mot sauvages; ceux qu'ils produisent dans l'esclavage, dans leur condition de servitude, sont petits, noirs & ont peu de vertu: les plus estimés sont ceux dont la couleur est d'un vert obscur, & ils viennent ordinairement des vigognes, sur-tout de celles qui habitent les parties les plus élevées de la montagne, & qui paissent habituellement dans les neiges; de ces vigognes montagnardes les femelles comme les mâles produisent des bézoards, & ces bézoards du Pérou tiennent le premier rang après les bézoards orientaux, & sont plus estimés que les bézoards de la Nouvelle Espagne qui viennent des cerfs, & sont les moins efficaces de tous. Vers le mois de Novembre

on trouve aussi dans le premier ou second ventricule de quelques vigognes l'espece de bézoard de poil appellé *égagropile*. Voyez maintenant les mots **BEZOARD** & **EGAGROPILE**.

PACOCEROCA, *alpinia*, plante d'un genre particulier, selon quelques Botanistes. Cette plante croît à la Martinique & au Brésil, elle a le port & le feuillage de la canne d'inde. Sa tige principale est haute de six à sept pieds, droite, spongieuse, verte, & ne donne point de fleurs; mais de sa racine, & même à côté d'elle, s'élevent deux ou trois autres tiges moins hautes, d'environ un pied & demi, grosses comme le petit doigt, & chargées de fleurs rouges, auxquelles succedent des fruits gros comme une prune, oblongs, triangulaires, remplis d'une pulpe filamenteuse, succulente, d'un jaune safrané, d'une odeur vineuse & agréable au goût, renfermant beaucoup de semences triangulaires, jaunâtres & ramassées en un petit peloton, contenant chacune une petite amande blanche: le suc du fruit donne une teinture d'un très-beau rouge, ineffaçable à la lessive. Si l'on y mêle un peu de suc de citron, le mélange teindra alors en un beau violet. La racine de cette même plante est noueuse, & rend une belle couleur jaune, étant bouillie dans de l'eau: *Lemery* dit que toute la plante étant écrasée avant que son fruit soit mûr, rend une odeur de gingembre, & que les Indiens l'emploient dans leurs bains.

PACQUIRES, especes d'animaux semblables aux pores, lesquels se trouvent dans l'île de Tabago: ils ont le lard ferme, peu de poil, & le nombril sur le dos; les Sauvages en mangent beaucoup.

PADUS ou **BOIS DE SAINTE-LUCIE**: voyez à l'article **CERISIER**.

PAGALOS, oiseau étranger assez semblable à une poule pour le port & la hauteur. Son plumage est de différentes couleurs fort vives; sa queue a environ deux pieds de longueur: on en a vu dans la Ménagerie de Chantilly.

PAGANELLO. A Venise on donne ce nom à une espece de goujon de mer, qui est mis dans le rang des poissons à nageoires épineuses : *Voyez BOUILLEROT au mot GOUJON.*

PAGAYE, arbre de Cayenne, mal bâti, creux, mais fort droit. Il y est fort commun ; il dure longtemps ; il est bon à faire des fourches : on en fait principalement des canots & des avirons, qu'on appelle de son nom. *Maison Rusl. de Cayenne.*

PAGE DE LA REINE. En Hollande on donne ce nom à un beau papillon de Surinam, qui provient d'un chenille toute couverte de pointes, au bout desquelles pend une toile noire. (*Consultez l'Histoire des Insect. de Surinam, Pl. 48*).

PAGEL, *rubellio erythrinus*. Poisson de mer à nageoires épineuses, mis par *Arledi* dans le rang des *spares*. En hiver, ce poisson ne quitte point la haute mer ; mais en été, il vient proche des rivages où on le pêche : la couleur de son dos est rouille en hiver, bleuâtre en été ; celle de son ventre est blanche : il a beaucoup de ressemblance extérieure avec le pagre : cependant il en differe par son museau plus pointu, plus étroit ; il a le corps moins large, les yeux grands, la bouche petite, ainsi que les dents qui sont rondes & pointues : sa chair est blanche, nourrissante, laxative & de bonne digestion. Il a des pierres dans la tête ; on pêche plus de femelles que de mâles.

PAGGERE. Les Portugais appellent ainsi un animal testacé du Cap de Bonne - Espérance. *Kolbe* dit qu'il a une espece de corne ou piquant si venimeux, que si la main en est blessée, on y sent aussitôt des douleurs très-vives, l'inflammation s'y joint, & même on perd la main, si l'on n'est secouru promptement.

PAGRE, *phagrus*, poisson de mer à nageoires épineuses qu'*Arledi* met, ainsi que le pagel, au rang des *spares*. *Voyez ce mot.* Ce poisson se trouve souvent dans le Nil : *Rondelet* dit qu'il ressemble, par les nageoires, à la petite dorade ; mais il en differe par les aiguillons,

par la queue & par la couleur qui est rousse en tout temps ; il a le museau épais & figuré en nez aquilin : ce poisson a une grande vessie pleine d'air. On lui trouve des pierres dans la tête : il vit de bourbe, d'algue, de sèches & de petits poissons. *Rondelet, Hist. Natur. des Poiss. I. part. L. V. Chap. XV.*

PAGUL ou PAGURUS, est une des especes de cancre de la Méditerranée : il y en a qui pèsent jusqu'à dix livres. *Voyez CANCRE.*

PAILLE, se dit du tuyau ou de la tige du blé, de l'avoine, &c. lorsque le grain en est dehors. *Voyez à la suite du mot FOURRAGE.* Les pailles d'un diamant sont autant de défauts. *Voyez DIAMANT.*

PAILLE DE LA MÉCQUE : *Voyez SCHENANTE.*

PAILLE-EN-CU ou FÊTU-EN-CU, ou OISEAU DES TROPIQUES ou OISEAU DE MER, *lepturus*, c'est le *phaëton æthereus* de *Linnaeus*. On a donné ce nom à un genre d'oiseau qui habite la Zone Torride, c'est-à-dire, l'espace qui est entre les deux Tropiques. Le Pere Labat, dans ses *Voyages aux Isles de l'Amérique, Tome VIII, p. 305*, dit que ces oiseaux sont à-peu-près de la grosseur d'un pigeon : ils ont la tête petite & bien faite ; le bec d'environ trois pouces de longueur, assez gros, fort, pointu, un peu courbé, dentelé & tout rouge, ainsi que les pieds qui sont palmés : en effet les quatre doigts tiennent ensemble par une membrane commune. Leurs ailes sont très-grandes & longues, à proportion de la grandeur du corps ; le plumage est assez blanc. Il y en a aussi de tachetés de noir & de fauves. La queue est composée de douze à quinze plumes de cinq ou six pouces de longueur, du milieu desquelles sortent deux plumes longues d'environ quinze à seize pouces, lesquelles semblent accollées, & n'en faire qu'une : c'est ce qui a donné occasion aux Matelots d'appeller cet oiseau, *paille-en-cu*. Il a un cri perçant ; il vole très-bien & fort haut ; il s'éloigne de terre autant que l'oiseau nommé *frégate* : mais si le trajet est trop long, il se repose sur l'eau, comme les canards. Il vit de

poissons; il pond, couve & élève ses petits dans les îles désertes. Le Pere du Tertre, *Hist. Natur. des Antilles*, T. II, p. 276, eroit que c'est un oiseau de paradis; cependant il ne lui ressemble gueres: cet Auteur ajoute qu'on ne le voit presque jamais à terre pour couver & nourrir ses perits: Les Sauvages font grand cas des deux longues plumes de la queue; ils les mettent dans leurs cheveux, & les passent aussi dans l'entre-deux des narines en guise de moustaches.

PAIN, *panis*. Nom donné à une pâte cuite qui se fait avec la farine de blé & de plusieurs autres grains, ou fruits & racines, tels que de *seigle*, d'*orge*, de *millet*, de *riz*, d'*épeautre*, d'*avoine*, de *sarsin*, de *manihot*, de *gland*, de *marron*, d'*arum*, d'*asphodele*, &c. Voy. ces mots.

La maniere de bien faire le pain de froment, consiste, 1°. en la quantité & qualité du levain que l'on met dans la farine; 2°. dans le degré de chaleur de l'eau que l'on verse sur la farine & le levain; 3°. dans l'exactitude du pétrissage; 4°. dans le degré de fermentation & de gonflement qu'on doit donner à propos à la pâte; 5°. enfin, au degré de chaleur qu'on emploie pour faire cuire le pain dans le four.

M. *Bartholin*, Médecin Danois, dit qu'en certains pays de la Norwege, on fait une sorte de pain qui se garde jusqu'à quarante ans; & c'est dit-il, une commodité, car quand un homme de ce pays-là a une fois gagné de quoi faire du pain, il en cuit pour toute sa vie, sans craindre la famine. Ce pain, de si longue durée, est une sorte de *biscuit* fait de farine d'orge & d'avoine pétries ensemble, & que l'on fait cuire entre deux cailloux creux, ce pain est presque insipide au goût: plus il est vieux, & plus il est savoureux; de sorte qu'en ce pays-là l'on est aussi friand de pain dur, qu'ailleurs on l'est de pain tendre. Aussi a-t-on soin d'en garder très-long-temps pour les festins, & il n'est pas rare qu'au repas qui se fait à la naissance d'un enfant,

on

on mange du pain qui a été cuit à la naissance du grand-pere.

PAIN A COUCOU, est la plante appelée *alleluia* : voyez ce mot.

PAIN BLANC. Voyez OBIER.

PAIN DE CASSAVE ou DE MADAGASCAR. Voyez MANIHOT.

PAIN D'ÉPICE. Pain fait de miel & de farine de seigle. C'est à Reims qu'on a l'art de le faire plus nourrissant & d'un goût plus agréable que par-tout ailleurs, il s'y en fait un très-grand débit. Ce pain peut servir de cataplasme maturatif dans la formation des abcès qui viennent dans la bouche. Ce qu'on voit dans les droguiers sous le nom de *pain d'épice*, paroît être une préparation du fruit du COURBARIL. Voyez ce mot.

PAIN FOSSILE, *artolithus aut panis demonum*. Quelques Auteurs ont donné ce nom à des conerétions pierreuses à qui la nature a donné accidentellement la forme d'un pain : ce sont là de vrais jeux de la nature propres à amuser ceux qui ne cherchent que le singulier : ils en trouveront dans le voisinage de la ville de Rothweil, dans les montagnes des environs de Bologne en Italie ; on en rencontre aussi dans les grottes des montagnes du Hartz.

PAIN D'OISEAU ou VERMICULAIRE BRULANTE : voyez à l'article JOUBARBE.

PAIN DE POURCEAU COMMUN, *cyclamen orbiculato folio, internè purpurascens*. C'est une plante qui croît dans les bois parmi les buissons, & sous les arbres ; on la cultive aussi dans nos jardins : sa racine est orbiculaire, grosse, large, charnue, fibreuse, noirâtre en dehors, & blanchâtre en dedans ; d'une saveur âcre, piquante, désagréable & sans odeur : elle pousse de larges feuilles arrondies, d'un vert brunâtre, piquetées de blanc en dessus & de pourpre en dessous ; il s'éleve d'entr'elles des pédicules longs qui soutiennent de petites fleurs purpurines, & d'une odeur agréable : ces fleurs sont à cinq étamines, & partagées en

cinq lobes qui se rabattent vers le pédicule ; elles sont succédées par des fruits sphériques & inembraneux , renfermant des semences anguleuses & brunâtres.

Cette graine , semée dans la terre , ne germe pas ; mais , contre l'ordinaire de toutes les graines , elle se change en un tubercule ou en une racine qui pousse des feuilles dans la suite : ses fleurs paroissent au commencement de l'automne : ses feuilles durent tout l'hiver ; mais elles périssent vers le mois de Mai : sa racine étant séchée , n'est plus âcre ; c'est cependant un violent purgatif ; souvent elle excite des inflammations à la gorge , à l'estomac , aux intestins : on s'en sert extérieurement pour résoudre les tumeurs dures & squirreuses ; appliquée en cataplasme sur l'estomac , elle produit des nausées & le vomissement.

M. *Bourgeois* dit avoit connu un Chirurgien , qui faisoit usage de la racine de cette plante , pour faire sortir l'arrière-faix , lorsque le cordon se trouvoit rompu par l'imprudence d'une sage femme ignorante ; il en donnoit demi-gros en poudre dans un demi-verre de vin : ce remede caufoit deux ou trois vomissemens , qui étoient bientôt suivis de l'expulsion de l'arrière-faix ; mais ce remede , dit M. *Bourgeois* , me paroît dangereux , & très-propre à produire une funeste hémorragie de matrice. Il n'en faut faire usage que dans des cas désespérés , & après avoir tenté inutilement tout autre moyen plus doux & moins dangereux.

PAIN-DE-SINGE. Les François donnent ce nom au fruit d'un arbre monstrueux , qu'ils nomment *calebasfier* , & qui croît au Sénégal , où cet arbre est appelé , par les gens du pays , *goui* ; & son fruit , *boui*. Le véritable nom de cet arbre est *boabab*. M. *Adanson* a donné , dans les Mémoires de l'Académie , une exacte description de cet arbre , dont nous allons tracer l'idée d'après l'Extrait de l'Histoire de l'Académie.

On dit communément , observe l'Historien de l'Académie , que la Nature a des bornes & des limites , dont elle ne s'écarte pas dans ses productions : mais ne

se presse-t-on pas trop quelquefois de poser ces bornes & d'assigner ces limites ? On regarderoit comme une chose dénuée de vraisemblance la description d'un arbre qui forme seul un bois considérable dont le tronc a communément deux fois autant de diametre qu'il a de hauteur, & qui mer peut-être un grand nombre de siècles à parvenir à cette énorme grosseur ; c'est cependant la peinture fidele de l'arbre dont nous parlons.

Le baobab ne peut croître que dans les pays très-chauds : il se plaît dans un terrain sablonneux & humide, sur-tout si ce terrain est exempt de pierres qui puissent blesser ses racines ; car la moindre écorchure qu'elles reçoivent est bientôt suivie d'une carie : qui se communique au tronc de l'arbre, & le fait infailliblement périr.

Le tronc de ce singulier arbre n'est pas fort haut, M. *Adanson* n'en a gueres vu qui excédassent soixante à soixante & dix pieds de hauteur ; mais il en a vu plusieurs qui en avoient soixante & quinze, ou soixante & dix-huit pieds de tour, c'est-à-dire, vingt-cinq à vingt-sept pieds de diametre. Les premieres branches s'étendent presque horizontalement, & comme elles sont grosses, & qu'elles ont environ soixante-pieds de longueur, leur propre poids en fait plier l'extrémité jusqu'à terre ; en sorte que la tête de l'arbre, d'ailleurs assez régulièrement arrondie, cache absolument son tronc & paroît une masse hémisphérique de verdure, d'environ cent vingt ou cent trente, & même cent soixante pieds de diametre. Mais d'autres Voyageurs en ont vu de plus gros dans le même pays du Sénégal ; *Ray* dit qu'entre le Niger & la Gambie on en a mesuré de si monstrueux, que dix-sept hommes avoient bien de la peine à les embrasser, en joignant les uns aux autres leurs bras étendus, ce qui donneroit à ces arbres environ quatre-vingt-cinq pieds de circonférence, ou environ vingt-neuf pieds de diametre. *Jule Scaliger* dit qu'on en a vu qui avoient jusqu'à trente-sept pieds ;

ainſi le baobab eſt dans le regne végétal ce qu'eſt la baleine dans le regne animal.

L'écorce de cet arbre eſt grisâtre, épaiſſe, fort ſouple & très-liante : celle des jeunes branches eſt parſémée de poils fort rares. Le bois de l'arbre eſt tendre, léger & aſſez blanc. Les feuilles ſont longues d'environ cinq pouces, ſur deux pouces de large, attachées, trois, cinq ou ſept, ſur un pédicule commun, à-peu-près comme celles du marronier, auxquelles elles reſſemblent beaucoup : elles ne naiſſent que ſur les jeunes branches.

M. *Adanſon* a vu de ces arbres, quoique de médiocre groſſeur, dont il eſtimoit que la racine, qui s'étend pour l'ordinaire horizontalement, pouvoit avoir cent cinquante ou cent ſoixante pieds de longueur. Les fleurs ſont proportionnées à la groſſeur de l'arbre : elles ont, lorsqu'elles ſont épanouies, quatre pouces de longueur ſur ſix de diamètre. Ces fleurs ſont du genre des malvacées : on pourroit les appeller des *belles de jour*, parce qu'elles ne s'ouvrent que le matin, & ſe ferment à l'approche de la nuit : elles ſont composées de cinq pétales, égaux entr'eux, courbés en dehors en demi-cercle, blancs, épais, parſemés de quelques poils. Cette fleur eſt garnie de ſept cents étamines, qui ſe rabattent ſur le piſtil comme une houppe ; & chacun de ces filets porte, à ſon extrémité, un ſommet en forme de rein : en s'ouvrant, il laiſſe échapper la pouſſière fécondante, qui eſt reçue par les ſtigmates du piſtil. Aux fleurs ſuccèdent des fruits oblongs, pointus à leurs deux extrémités, ayant quinze à dix-huit pouces de long ſur cinq à ſix de large, recouverts d'une eſpece de duvet verdâtre, ſous lequel on trouve une écorce ligneuſe, dure, preſque noire, marquée de douze ou quatorze ſillons qui la partagent comme en côtes, ſuivant ſa longueur ; ce fruit tient à l'arbre par un pédicule d'environ deux pieds de long.

Ce fruit renferme une eſpece de pulpe ou ſubſtance

blanchâtre, spongieuse, remplie d'une eau aigrette & sucrée. Cette pulpe ne paroît faire qu'une seule masse, quand le fruit est frais; mais en se desséchant, il se retire & se sépare en un nombre de corps à plusieurs facettes, qui renferment chacun une semence luisante, de la figure à-peu-près de la fève de haricot, de cinq lignes de largeur. *Prosper Alpin* dit que la pulpe qui les enveloppe, se réduit aisément en une poudre fine qu'on apporte ici du Levant, & que l'on connoît depuis long-temps sous le nom très-impropre de *terre sigillée de Lemnos*; parce qu'effectivement les Mandingues la portent aux Arabes, qui la distribuent ensuite en Égypte, & dans toute la partie orientale de la Méditerranée, où elle est d'un usage familier, prise à la dose d'un gros, soit en substance, soit en dissolution dans une liqueur appropriée, pour les crachemens de sang, le flux de sang hépatique, les fièvres pestilentiellles & putrides, où l'*alkali* domine, dans la lienterie, la dyssenterie, & pour procurer les règles: elle a les mêmes usages au Sénégal. Cet Auteur prétend qu'il sçavoit que cette poudre étoit végétale; mais on ne se seroit certainement pas avisé de chercher au Sénégal l'origine d'une drogue que l'on tiroit de l'Archipel. Nous ajouterons cependant, quoi qu'en dise *Prosper Alpin*, que la terre sigillée de Lemnos est une véritable terre argileuse bolaire, & non une substance immédiatement végétale. Il peut bien exister des pastilles de pulpe de baobab; mais tous les Naturalistes qui ont voyagé, & les Négocians instruits savent très-bien quelle est la nature de la terre de Lemnos, & d'où elle vient. *Voyez à l'article BOLS.*

Outre la carie qui attaque, comme nous l'avons dit, le tronc de cet arbre lorsque ses racines sont entamées, il est encore sujet à une autre maladie, plus rare à la vérité, mais qui ne lui est pas moins mortelle; c'est une espece de moisissure qui se répand dans tout le corps ligneux, & qui, sans changer la texture de ses fibres, l'amollit au point de n'avoir pas plus de consistance que la moëlle ordinaire des arbres, alors il de-

vient incapable de résister aux coups de vents, & ce tronc monstrueux est cassé par le moindre orage.

La véritable patrie du baobab est l'Afrique; si l'on en voit actuellement en Asie ou en Amérique, ils doivent probablement leur origine à des graines transportées, car les Nègres esclaves qu'on fait passer tous les ans d'Afrique dans nos Colonies, ne manquent gueres d'emporter avec eux un petit sachet de graines, qu'ils présumant devoir leur être utiles; & dans le nombre, est toujours celle de baobab.

On ne verra de long-temps en Asie & en Amérique de ces baobabs aussi gros qu'en Afrique; car quoique ces arbres soient d'un bois fort tendre, ils sont fort long-temps à parvenir à cette énorme grosseur. M. *Adanson* a rassemblé soigneusement tous les faits, dont il a cru pouvoir tirer des connoissances sur cet article. Il a vu deux de ces arbres, dans une des îles de la Magdeleine, sur l'écorce desquels étoient gravés des noms Européens, & des dates, dont les unes étoient postérieures à 1600, d'autres remontoient à 1555, & avoient été probablement l'ouvrage de ceux qui accompagnoient Thevet dans son voyage au terres australes; car il dit lui-même avoir vu des baobabs dans cet endroit: d'autres enfin paroissent antérieures à 1500; mais celles-ci pourroient être équivoques. Les caracteres de ces noms, avoient environ six pouces de haut, & les noms occupoient deux pieds en longueur, c'est-à-dire moins de la huitieme partie de la circonférence de l'arbre. En supposant même que ces caracteres eussent été gravés dans la premiere enfance de l'arbre, il en résulteroit que, si en deux cents ans il a pu croître de six pieds en diametre, il faudroit plus de huit siècles pour qu'il pût arriver à vingt-cinq pieds de diametre, en supposant qu'il crût toujours également; mais il s'en faut bien que cette supposition puisse être regardée comme vraie, car M. *Adanson* a observé que les accroissemens de cet arbre, très-rapides dans les premieres années qui suivent sa nais-

sance, diminuent ensuite assez considérablement; & quoique la proportion dans laquelle se fait cette diminution, ne soit pas bien connue, il croit cependant devoir soupçonner que les derniers accroissemens du baobab se font avec une extrême lenteur; & que ceux de ces arbres qui sont parvenus à la grosseur dont nous avons parlé, peuvent être sortis de terre dans des temps peu éloignés du Déluge universel. En un mot, il paroît par nombre d'observations, dit notre Auteur, qu'un baobab qui a vingt-cinq pieds de diamètre, a déjà vécu trois mille sept cents cinquante ans, & qu'il doit vivre & grossir infiniment au-delà. Celui dont le tronc aura trente pieds de diamètre, soixante & treize pieds & demi de hauteur, aura cinq mille cent cinquante années: qu'on juge à présent de l'âge de celui qui avoit trente-sept pieds de diamètre. Mais ce qui est bien à remarquer, c'est que ceux que l'on élève ici dans des terres tenues soigneusement à la température de leur climat, n'y prennent tout au plus que la cinquième partie de l'accroissement qu'ils reçoivent au Sénégal, dans un temps semblable; observation qui prouveroit bien, s'il étoit possible d'en douter, que la chaleur artificielle ne peut, que très-imparfaitement, tenir lieu aux plantes étrangères de la température de leur climat naturel.

Le baobab, comme toutes les autres plantes de la famille des malvacées, a une vertu émolliente, capable d'entretenir dans le corps une transpiration abondante, & de s'opposer à la trop grande ardeur du sang. Les Nègres font sécher ses feuilles à l'ombre, & ils en font une poudre qu'ils nomment *alo*; ils la mêlent avec leurs alimens, non pour leur donner du goût, car cette poudre n'en a presque aucun; mais pour en obtenir l'effet dont nous venons de parler. M. Adanson lui-même en a éprouvé la vertu: la tisane faite avec ces feuilles réduites en poudre, l'a préservé, lui & un seul des Officiers François qui voulut s'astreindre à ce régime, des ardeurs d'urine & des fièvres arden-

tes qui attaquent ordinairement les Etrangers au Sénégal, pendant les mois de Septembre; & qui regnerent encore plus furieusement en 1751, qu'elles ne l'avoient fait depuis plusieurs années.

Le fruit récent de cet arbre n'est pas moins utile que ses feuilles: on en mange la chair, qui est aigrelette & assez agréable; on fait, en mêlant le jus de cette chair avec de l'eau & un peu de sucre, une boisson très-propre dans toutes les affections chaudes, dans les fièvres putrides & pestilentielles; enfin, lorsque ce fruit est gâté, les Nègres en font un excellent savon en le brûlant, & mêlant ses cendres avec de l'huile de palmier qui commence à rancir.

Les Nègres font encore un usage bien singulier de cet arbre prodigieux: ils agrandissent les cavités de ceux qui sont cariés, & en font des especes de chambres, où ils pendent les cadavres auxquels ils ne veulent pas accorder les honneurs de la sépulture: ces cadavres s'y dessèchent parfaitement, & y deviennent de véritables momies, sans aucune autre préparation. Le plus grand nombre de ces cadavres, ainsi desséchés, sont ceux des Guiriots, appelés *Guéouls*, qui peuvent être comparés aux anciens Jongleurs, si fameux chez nos Aïeux: ce sont des Poètes-Musiciens, en assez grand nombre à la Cour des Rois des Nègres, qui les divertissent & qui les flattent avec excès dans leurs poésies; (ils entreprennent aussi la conduite des fêtes, des bals & des danses du pays). Cette supériorité de talens les fait regarder des autres Nègres comme des Sorciers.

Cette description du baobab fait présumer que cet arbre est vraisemblablement le plus gros des végétaux connus de l'univers. On cite cependant, dans les Ouvrages de différens Naturalistes dignes de foi & dans quelques Voyageurs célèbres, d'autres exemples d'arbres très-connus, & dont la grosseur étoit si prodigieuse, qu'on doit les regarder comme des monstres

dans les végétaux. Nous en avons fait mention aux articles POIRIER, SAULE, YEUSE, CEIBA, PLATANE, TILLEUL, ORME, CHÊNE, CHATAIGNER, &c. *Ray* cite encore le rapport des Voyageurs qui ont vu au Brésil un arbre de cent vingt pieds de tour, c'est-à-dire quarante-deux pieds de diamètre ou environ, & qu'on conserve religieusement à cause de son ancienneté : c'est peut-être un *baobab*. Il est dit dans l'*Hort. Malab.* que le figuier appelé *atti-meer-alou* par les Malabares, a communément cinquante pieds de circonférence, ce qui fait environ dix-sept pieds de diamètre, & qu'il y en a un dans la Province de Cochin, près du Temple de Beika, qui vit depuis deux mille ans. Mais *Pline* en cite de beaucoup plus gros : il dit, *Liv. II, Ch. 5, de son Hist. Nat.* que la conquête d'Alexandre en fit connoître qui avoient pour l'ordinaire soixante pieds de diamètre. Il est encore mention d'autres arbres plus merveilleux dans les dernières Histoires de la Chine : le premier de ces arbres se trouve dans la Province du Suchu, près de la ville de Kien : il s'appelle *siennich*, c'est-à-dire, *arbre de mille ans*. Il est si vaste, qu'une seule de ses branches peut mettre à couvert deux cents moutons. Un autre arbre de la Province de Chékian a près de quatre cents pieds de circonférence, & environ cent trente pieds de diamètre. *M. Adanson* dit que si la grosseur, si disproportionnée de ces arbres de la Chine à celle des arbres actuellement existans en Europe, n'est pas digne de croyance, le *baobab* d'Afrique, qui a trente & trente-sept pieds de diamètre, suffiroit seul pour en constater la possibilité.

Le châtaigner colossal qui existe encore en Angleterre, qu'on croit âgé de plus de neuf cents ans, & dont *M. Collinson* a envoyé la description en 1767 à *M. Duhamel*, mérite bien d'être rangé parmi ces individus gigantesques. Suivant l'échelle jointe à la description, le tronc de ce châtaignier a cinquante pieds de circonférence à cinq pieds au-dessus de terre, c'est-à-dire,

plus de seize pieds & demi de diametre, mesure d'Angleterre.

PAISSE SOLITAIRE ou PASSE, *passer solitarius*, est un oiseau assez commun en France, c'est une espece de moineau : il tient beaucoup du rossignol par sa contenance ; il est de la grosseur d'un *mauvis* ; on pourroit le prendre pour une espece de grive ; son plumage est d'un roux fauve grivelé de gris : il remue sa queue après avoir volé ou marché en avant ; son bec est rond & pointu, d'un gris noirâtre, & plus fort que celui d'un merle. Il a les jambes & les pieds comme ceux d'une grive & de la même couleur ; il se nourrit d'insectes, & se plaît dans les vallées ; il se retire dans certains temps de l'année sous les toits des maisons couvertes de tuiles concaves ou imbricées ; il fait son nid dans les lieux pleins de rochers & de buissons. On élève quelquefois cet oiseau en cage ; son chant doux & agréable le rend esclave de nos amusemens, il chante la nuit comme le jour, la vue de la lumiere lui donne encore plus de gaieté : cet oiseau est sujet aux mêmes maladies que le serin commun, sur-tout à l'épilepsie.

PALAIS DE LIEVRE. Voyez LAITRON.

PALE ou PALETTE ou BÈC A SPATULE, *platea seu leucorodius*. M. Perrault, qui dans les *Mém. de l'Acad. des Sciences*, Tom. III, Part. III, a donné la description anatomique de quatre *palettes*, dit qu'il ne fait pas pourquoi l'on a mis cet oiseau au nombre des hérons ; car d'avoir un panache au derriere de la tête & vivre de poissons comme le héron, sont des choses qui lui sont communes avec beaucoup d'oiseaux : cet oiseau est, dit-il, d'ailleurs très-différent. Les noms qu'on lui a donnés à cause de la figure de son bec, semblent avoir plus de fondement ; son bec vers le bout est large, arrondi & applati en dessus & en dessous comme une pelle, & la partie voisine de la tête est étroite & faite comme le manche d'une palette. Ce bec est droit dans sa longueur, & ressemble en total à la spatule dont les Apothicaires se servent.

L'oiseau *bec à spatule* ne doit pas être non plus confondu avec le pélican. M. *Perrault* dit que ceux qu'il a disséqués étoient blancs par tout le corps, & d'un blanc sale vers l'extrémité des plumes, ayant des plumes courtes au cou, fort longues & fort étroites au derrière de la tête, où elles faisoient comme un panache renversé en arrière, les jambes étoient garnies de plumes jusqu'à moitié, le reste étoit couvert d'écailles, les ongles longs & pointus, le bout du bec supérieur avoit une petite pointe recourbée en dessous; ce bec qui est d'une figure particulière & extraordinaire, quoique d'une substance ferme, nuancée de gris, de brun, de noir & de rouge, ne sauroit serrer que foiblement, parce qu'il est long de six pouces, mince, uni & flexible. Sur la partie du bec la plus large, il y a quatorze grandes canelures.

M. *Briffon* fait un genre particulier de la palette, & l'on en distingue plusieurs espèces.

Albin dit que ces oiseaux font leur nid dans un petit bois près de Leyde en Hollande sur le sommet des arbres les plus hauts, & qu'ils y engendrent annuellement en grand nombre. Lorsque les petits sont presque en état de s'envoler, ceux qui tiennent le bois à ferme les descendent dans leur nid avec des crochets attachés à de longues perches. Les œufs en sont aussi gros que ceux d'une grande poule, ils sont blancs & mouchetés de rouge. La palette a trente-quatre pouces de longueur depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité des griffes, & vingt-quatre pouces de cette pointe jusqu'au bout de la queue : elle n'a ni plume, ni duvet au-delà des yeux; l'angle de la mâchoire inférieure est chauve; & selon *Albin*, les doigts de devant sont attachés ensemble par une membrane; il ajoute encore que les bouts de quelques grandes plumes sont noivrâtes.

Belon prétend que cet oiseau se voit aussi sur les confins de la Bretagne & du Poitou : on le rencontre assez communément dans la Guiane, près des bords

de la mer ; dans la mue ses plumes changent de couleur , elles changent aussi de nuance à mesure que l'animal vieillit. *Willughby* cite la palette du Mexique , *tlauhquechul* , qui est d'une couleur rouge ou d'un blanc rougeâtre ; son bec a une couleur cendrée ; la tête , le cou & une partie de la poitrine sont dégarnis de plumes & blancs ; il y a un large trait noir entre la tête & le cou. La palette de Cayenne est d'un beau couleur de rose , mais cette couleur n'est pas toujours la même dans la durée de l'oiseau ; son bec est jaunâtre. Quand on approche de cet oiseau , il fait résonner son bec avec le même bruit que si l'on frappoit deux palettes de bois l'une contre l'autre.

PALÉTUVIER ou PARÉTUVIER. Quelques-uns prétendent que ce n'est pas le même arbre que le figuier admirable de l'Amérique. Peut-être ces arbres ne sont-ils avec l'ensade , le chives , le mangrove , le manglier , &c. que des variétés du même arbre , & qui ont dégénéré par transplantation , ou par la nature du sol & du climat ; peut-être aussi ces différences ne proviennent-elles que de la confusion que certains Voyageurs peu instruits ont jeté dans leurs descriptions.

M. de Présontaine dit dans la *Mais. Rust. à l'usage de Cayenne* , qu'il y a trois sortes de palétuviers , le blanc , le rouge & le violet. Le bois n'en est bon qu'à brûler. Les Indiens se servent de l'écorce du violet pour teindre en cette couleur & en noir : elle seroit propre aussi à tanner les cuirs , de même que le chêne & l'orme. Il part des branches des palétuviers un grand nombre de filamens , qui de même que dans la cuscute , descendent verticalement à terre , & y prennent racine , ce qui produit en peu d'années une forêt épaisse. Les Caraïbes s'en servent pour lier. Quand on veut conserver les seines , les lignes & les autres instrumens de pêche , on les fait bouillir avec l'écorce de cet arbre , à laquelle on joint un morceau de gomme d'acajou ; la teinture violette qu'ils acquierent , les rend plus durables.

Suivant M. de Préfontaine, le palétuvier blanc de Cayenne diffère beaucoup par ses parties essentielles du *mangle véritable*; voyez ce mot. M. Fermin dit que la deuxième écorce du palétuvier ressemble beaucoup au *quinquina*; voyez ce mot.

PALIPOU ou PAREPOU, *palma dactylifera, fructu minori turbinato*. BARR. est un palmier de Cayenne; dont le régime ressemble à celui du palmier *aouara*. Voyez ce mot.

Le fruit est petit; on le présente au dessert cuit simplement avec de l'eau & du sel. Son goût est si peu attrayant, qu'on a de la peine à s'y accoutumer; mais on s'y fait, & on le mange ensuite avec d'autant plus de plaisir, qu'il excite à boire & provoque l'appétit.

PALIURE, ou ÉPINE DE CHRIST, ou PORTE CHAPEAU, ou L'ARGALOU DES PROVENÇAUX, *paliurus*. Espèce d'arbrisseau qui croît naturellement dans les haies, aux lieux humides & incultes des pays méridionaux de la France & de l'Italie: il est quelquefois de la hauteur d'un arbre. Sa racine est dure, ligneuse; ses longues tiges sont d'un bois très-ferme, courbées, & garnies à chaque insertion de deux épines, dont l'une est droite & l'autre crochue. Les épines qui se rencontrent proche des feuilles, sont plus petites & moins nuisibles que celles des autres endroits, qu'on ne manie pas impunément tant elles sont aiguës & roides. Ses feuilles sont petites, arrondies, d'un vert brillant ou rougeâtre: ses fleurs qui paroissent en Juin, sont jaunes, petites, ramassées aux sommets des branches, disposées en rose; elles se changent ensuite en un fruit fait en chapeau dégancé, contenant un noyau divisé en trois loges qui renferme ordinairement chacune une semence de la couleur & du poli de la graine de lin.

Les fleurs du paliure paroissent à la fin du printemps, ou au commencement de l'été, son fruit mûrit en automne, & tient à l'arbrisseau tout l'hiver. Quelques-uns nomment le paliure *épine de Christ*, en Anglois *the*

Christ-thorn, parce qu'ils croient que la couronne d'épine que les Juifs mirent sur la tête de Notre Sauveur, étoit faite de cet arbrisseau. Aujourd'hui l'on en fait des haies vives, très-commodes pour empêcher les incursions des animaux. Il supporte aussi assez bien l'hiver: cet arbruste n'est pas encore bien commun en France. La racine, les tiges & les feuilles de cet arbrisseau prises en décoction, arrêtent le flux de ventre; son fruit est très-diurétique, & facilite l'expectoration dans l'asthme humide. M. *Gustaldi* le regarde comme un excellent remède contre la pierre. Ses graines ont été employées avec succès dans l'hydropisie, comme donnant le ton aux fibres trop relâchées.

On fait que l'espece de paliure qui est le *ceanothus* de M. *Linnaeus*, passe pour le spécifique, non-seulement des gonorrhées qu'elle arrête en deux ou trois jours sans aucune suite fâcheuse, mais même des maladies vénériennes les plus invétérées qu'elle guérit, à ce qu'on prétend, en moins de quinze jours dans la Virginie & le Canada où croît cette plante. Pour préparer ce remède, on fait bouillir un gros de la racine dans une livre & demie d'eau jusqu'à réduction d'une livre, qu'on prend en deux fois tous les jours: il faut se servir d'un grand vase pour cette décoction, parce que cette plante jette pendant l'ébullition une grande quantité d'écume qu'il ne faut pas perdre: peut-être que les racines du paliure de notre pays auroient les mêmes propriétés.

PALME DE CHRIST ou **KARAPAT**, *palma Christi*. Sous-arbrisseau commun aux îles du Vent, dont le tronc & les branches sont creuses comme un roseau, & dont les feuilles ressemblent à celles du plane; mais elles sont plus grandes & plus noires. Les Jardiniers ont comme naturalisé par la culture cette plante dans nos jardins pour servir d'ornement dans les plate-bandes: on prétend qu'elle chasse les taupes. Les Nègres tirent de sa graine, qu'on appelle *faux café*, une huile fort commode dans nos habitations d'Amérique,

sur-tout pour éclairer & pour faire mourir la vermine ou pour s'en préserver. Les Caraïbes en levent la peau par aiguillettes, en font un frontal contre le mal de tête, chauffent la feuille, en frottent la partie douloureuse, & en reçoivent du soulagement. On ramasse le fruit en Novembre: il s'ouvre de lui-même au soleil & lance au loin ses graines. Quand on en a tiré l'huile avec précaution, on s'en sert pour purger. Huit grosses graines de karapat pilées & brassées dans un verre d'eau chaude, passée ensuite par une étamine, font un remede dont les Nègres se servent contre la fièvre.

On donne aussi le nom de *palma Christi* à la racine d'une espece d'orchis ou satyrion, qui est disposé en main ouverte. Il paroît que le *ricin ordinaire* & le *palma Christi*, autrement *karapat*, différent peu l'un de l'autre. Voyez à l'article RICIN. Le *palma Christi* est fort commun aussi à la côte de Coromandel. M. de Romé de l'Isle est porté à croire que le nom de *karapat* donné à cet arbrisseau, vient de la ressemblance de sa graine avec l'insecte appellé *tique*, que l'on nomme *karapat* aux Indes. Cette conjecture est d'autant mieux fondée, que le nom latin *ricinus* convient également à cet insecte & au ricin, qui est une espece de *palma Christi*.

PALME MARINE ou PANACHE DE MER, *lithophyton reticulatum purpurascens*. C'est une espece de lithophite à réseau, étendu en éventail. Le *lacis* ou les *mailles* de cette production à polypier ressemblent à un rets à prendre des poissons & des oiseaux: il y en a de différentes couleurs, mais plus communément d'un rouge violet; les plus beaux & les plus curieux se trouvent en Amérique & aux Indes Orientales. On dit que les Dames Indiennes s'en servent comme d'éventail dans les grandes chaleurs. Voyez l'article LITHOPHYTE, à la suite du mot CORALLINE, vol. III, p. 14 de cet Ouvrage.

PALMIER, *palma*. C'est ou un arbre ou un arbrisseau, également vivaces, & ayant depuis deux jusqu'à

cent pieds de tige, & dont les feuilles sont ramassées en faisceau au sommet des tiges; les racines forment une masse de fibres communément simples. Les jeunes pousses de la plupart de ces plantes forment, à leur sortie de la terre, comme une bulbe conique, totalement couverte d'écaillés imbriquées qui ne sont autre chose que des appendicés de feuilles imparfaites. La tige est ordinairement simple, non rameuse, cylindrique, remplie d'un suc vineux & entièrement composée de fibres longitudinales très-grossières, sans écorce apparente; la partie supérieure de la tige, qui porte le nom de *chou*, est ordinairement bonne à manger; les feuilles sont alternes, divisées en éventail ou en parasol, ou ailées & portées sur un pédicule ou branche feuillée, dont l'origine embrasse souvent la plus grande partie de la tige, mais sans faire gaine: elles sont toutes d'abord recouvertes d'une poussière brune & grossière comme celles des fougères. Les fleurs sont communément ou toutes mâles ou toutes femelles sur le même pied; quelques-unes sortent d'une gaine qu'on appelle *spathe*, les autres sont accompagnées d'écaillés; mais elles sont toutes disposées en panicule. Les fleurs, soit mâles, soit femelles, ont chacune un calice à six feuilles. La poussière fécondante est composée de grains ovoïdes, jaunâtres & transparens; le fruit qui vient par *régime*, est arrondi ou ovale, charnu & recouvert d'une peau coriace, souvent comme écailleuse, contenant des osselets. La famille des palmiers ne laisse pas d'être nombreuse, & toutes les especes peuvent être élevées de graines. Enfin, quand on examine le palmier en Naturaliste, l'on apperçoit qu'il mérite à tous égards l'attention du Physicien. On peut même dire avec M. Guettard, que la classe des palmifères est une de celles qui ont le plus fourni aux Indiens, aux Asiatiques, aux Américains pour leurs habillemens, pour les cordages, les voiles des navires & autres ustensiles.

PALMIER DE L'AMÉRIQUE ou A PAPIER. C'est le même que l'*arbre de la Nouv. Espagne*. Voy. ce mot.

PALMIER

PALMIER AOUARA. Espece de chou palmiste qui naît à Cayenne; il croît aussi au Sénégal, au Brésil & aux Indes Orientales: il est fort haut & épineux le long de sa tige. Son fruit vient par bouquets dans une espece de gouffe, qui se fend lors de sa maturité. Ces fruits sont gros comme des œufs de poule, charnus & de couleur jaune dorée, &c. Les Indiens en mangent: sa chair renferme un noyau gros comme des noix de noyer, ayant trois trous, dont deux sont plus petits. L'écorce de ce noyau a deux lignes d'épaisseur, & est assez dure pour être travaillée au tour: l'amande est blanche & d'une très-grande dureté; étant mâchée elle a d'abord un goût agréable, qui devient bientôt âcre, semblable à celui d'un fromage rance. Les habitants de la Guiane s'en servent pour engraisser leurs bestiaux; mais une autre utilité bien plus grande, c'est qu'on tire de cette amande par décoction ou par expression une huile épaisse comme du beurre, de couleur jaune dorée & d'un goût assez doux.

Dès qu'on a récolté la noix d'aouara, qu'on ramasse au pied de l'arbre, on la met par tas qu'on couvre de feuilles & qu'on charge de bois, pour la garantir du grand air & du soleil: elle est pourrie au bout de quinze jours: on la pile alors dans un canot (espece d'auge qui ne sert qu'à cet usage), afin de séparer toute la chair d'avec le noyau. On acheve avec la main ce que le pilon n'a pu faire. On jette cette chair dans une chaudiere placée sur le feu; & quand elle fume fortement, on la met sous une presse; l'huile qui en sort est reçue dans un vase & mise tout de suite dans des pots. Quand toute la récolte est finie, on fait rebouillir cette huile pour la purger de ses parties aqueuses; alors elle est de garde: on s'en sert pour éclairer dans les maisons; elle brûle en entier sans la moindre perte. Les Nègres de l'Amérique & de l'Afrique en mangent comme du beurre: ils en assaisonnent leurs mets. Les Blancs s'en servent aussi pour le même usage, quand ils n'en ont point d'autre. Cette graisse s'appelle *huile de Sénégal*

ou de *Quiôquio*, ou de *Pumicin* ou de *palmè des îles*. Étant extérieurement appliquée, elle est propre pour adoucir la goutte & les rhumatismes, pour les douleurs de coliques & celles d'oreilles, & pour fortifier les nerfs. Cette huile de palme est différente de celle du Commerce, qui communément est falsifiée.

L'amande du fruit aouara est adoucissante & astringente. Le noyau qu'on a séparé du fruit, se conserve pendant une année, au bout de laquelle on le casse pour en tirer l'amande. Il ne faut prendre de ces amandes que trois ou quatre poignées, qu'on jette dans une chaudière moyenne mise sur un feu modéré, pour pouvoir les brasser à son aise. L'huile surnage peu-à-peu : on l'enlève à mesure avec une cuiller : on a grand soin de la passer avant que de la mettre dans un vase, parce qu'elle se fige presque aussitôt. Si on la veut employer en friture, on la fait bouillir auparavant avec un peu de cassave ; ce qui acheve de lui ôter un goût aromatique qui lui est naturel. Huit cuillerées de cette huile dans quatre d'eau de pourpier, purgent fortement, mais sans tranchées, le Nègre le plus robuste. *Maison Rust. de Cayenne.*

PALMIER A COCO. En parlant des cocos de mer des Maldives à deux lobes, nommés ainsi parce qu'on les trouvoit flottans sur le rivage de ces îles, où ils étoient portés par les courans, nous avons omis de dire que la découverte du palmier qui les produit dans l'île des *Trois Freres* (aujourd'hui l'île *Sechelles*), située presque sous l'Équateur dans l'Océan Indien, en a été faite par M. *Marion*, Capitaine de vaisseau de la Compagnie des Indes. *Voyez à l'article Coco.*

PALMIER DATTIER. Nous avons parlé de cet arbre célèbre à l'article **DATTES**.

PALMIER DU JAPON ou **D'AMBOINE ÉPINEUX.** C'est le *palmier à sagou*. *Voyez SAGOU.*

PALMIER DES INDES, palmites. Son tronc est fort gros ; les feuilles sont très-longues ; son fruit est un peu plus gros qu'un pois, rond, fort dur, couvert

d'une petite écorce grise, facile à séparer, sous laquelle il est lisse, compacte & marbré: on en fait des chapelets.

PALMIER ÉVENTAIL. Voyez LATANIER.

PALMIER HUILEUX ou OLÉAGINEUX, *palma foliorum pediculis spinosis, fructu pruni-formi, lacteo, oleoso*. Il ressemble beaucoup au palmier *avara*. Il est fort commun sur la côte de Guinée & dans les îles du Cap Verr, où il s'éleve beaucoup. Cet arbre a merveilleusement réussi à la Jamaïque & aux Barbades. Les Nègres tirent de son tronc une liqueur enivrante, une espece d'huile ou de beurre de la pulpe de son fruit, & emploient l'écorce du tronc à en faire des nattes pour se coucher dessus.

PALMIER MARIN. C'est un animal marin que M. Guettard a vu à Paris dans le cabinet de feu Madame de Bois-Jourdain. Par le dessin exact qu'il en a fait tirer, ainsi que par l'examen qu'il en a fait, il prétend avoir découvert quelle étoit la véritable origine de divers corps fossiles, qui avoit été inconnue jusqu'à présent. Ces fossiles sont les *encrinites*, les *pietres étoilées* ou *astéries*, les *trochites* & les *entroques*, dont il est parlé d'une manière fort obscure dans les Auteurs. Il est bon de prendre une idée de ces différens fossiles que l'on voit aujourd'hui dans quantité de cabinets d'Histoire Naturelle.

Les pierres étoilées ou *astéries* sont des corps plats à cinq rayons, sur le plat desquels on apperçoit deux lignes courbes comme burinées, se réunissant aux extrémités, & qui, par leur concours au centre, forment une espece d'étoile. Plusieurs de ces *astéries*, mises les unes sur les autres, forment une colonne pentagone, à laquelle on donne le nom d'*astérie* ou *colonne en étoile*.

Les *trochites* different des *astéries* en ce qu'elles n'ont point de pointes & qu'elles sont circulaires: on observe sur leur plat des rayons partant du centre & allant à la circonférence. Les colonnes, composées de celles-ci, sont cylindriques & se nomment *entroques*.

Les trochites, ainsi que les colonnes qui en sont composées, sont percées dans leur milieu d'un petit trou qui forme un canal dans l'axe de la colonne : on observe de petites dentelures à la circonférence de toutes ces pierres.

Les *encrinites* sont des amas de petits corps de différentes figures, qui forment par leur réunion des lames longues & sillonnées en travers, dont l'assemblage a quelque ressemblance avec la fleur d'un lis : c'est le *lilium lapideum*. Quelquefois l'encrinite se trouve soutenue par une de ces colonnes formées d'astéries ou de trochites dont nous venons de parler, & alors on la nomme *encrinite à queue*. On va voir, par la description du palmier marin, le rapport qu'il a avec ces fossiles que l'on trouve abondamment en Suisse, en Allemagne & en France.

Qu'on imagine une colonne pyramidale, composée de pierres étoilées à cinq pans, mises les unes sur les autres, on aura une idée assez juste de ce qui compose le corps de cet animal. Cette colonne a, d'espace en espace, des renflemens, d'où partent cinq pattes, composées de plus ou moins de vertèbres, suivant leur longueur, & qui finissent par un crochet pointu. M. *Guettard* compare l'ensemble de cet animal à la plante qu'on nomme *prêle* ou *queue de cheval*, qui offre des verticilles semblables, & rangées de même par étages décroissans. La colonne qui, dans la planche gravée, est de six pouces de longueur, est surmontée par une espèce d'étoile composée de cinq pattes, mais qui se subdivisent communément trois fois en deux branches. Ces pattes sont garnies de doigts crochus, & de mamelons qui peuvent concourir avec ces doigts à retenir la proie de l'animal, & peut-être à la sucer.

Il est aisé de voir que les encrinites & les pierres étoilées ont été produites par les débris de la charpente osseuse de cet animal, qui ont formé les cavités où se sont depuis moulés ces fossiles. On fera moins surpris du nombre que l'on trouve de ces pétrifications, lorsqu'on

qu'on saura qu'un seul palmier marin contient près de vingt-six mille vertebres, nombre d'articulations prodigieux, & qui doit donner à cet animal une grande souplesse, favorable pour exécuter les mouvemens nécessaires pour s'emparer de sa proie. *M. Guettard* apprit, lors de la lecture de son Mémoire, que *M. Ellis*, de la Société de Londres : avoit reçu un animal du même genre, quoique différent à beaucoup d'égards, qui avoit été pêché dans les mers du Groënland à une très-grande profondeur ; il le rangeoit au nombre des étoiles de mer, connues sous le nom de *tête de Méduse*.
Voyez ce qu'il en est dit à la suite du mot ZOOPHYTE.

Que de conjectures différentes n'avoit-on pas données sur l'origine de ces corps fossiles ! conjectures qui sont devenues plus vraisemblables lorsqu'on a consulté l'observation, & que l'inspection seule de l'animal même a changées en certitude.

L'Auteur de l'Histoire de l'Académie observe très-bien, dans l'Extrait qu'il a donné du Mémoire curieux de *M. Guettard*, pour l'année 1755, & dont nous avons tiré cet article, il observe, dis-je, que c'est le sort ordinaire de routes les questions physiques : on dispute, tant qu'on ne fait qu'imaginer ; l'observation seule peut lever les doutes & conduire à la vérité.

PALMIER DE MONTAGNE, *yecolt*, est un fruit de l'Amérique, long & couvert de plusieurs écailles brunâtres, un peu semblables à la pomme de pin, de différentes figures & grandeurs, renfermant une chair qu'on mange avec plaisir. Les Américains l'appellent *guichele popotli* : l'arbre qui le produit pousse d'une seule racine deux ou trois troncs, qui portent des feuilles longues, étroites & épaisses comme celles de l'iris, mais beaucoup plus grandes. Ses fleurs sont en rose, disposées par grappes. On fait avec les feuilles de ce palmier un fil très-délié, très-fort, & propre à fabriquer de la roile.

PALMIER NAIN ÉPINEUX, *palma minor*. Il est commun en Espagne & en Portugal ; il n'a pas plus de

quatre pieds de hauteur ; mais ses racines s'étendent fort loin, & se multiplient si facilement, qu'un grand pays qui n'est pas cultivé en est couvert au bout de vingt ans. Ses feuilles servent à faire des balais de jonc. Il y a aussi le palmier nain sans épines, à feuilles en éventail & à racines multipliantes.

PALMIER ROYAL. *Voyez à l'article PALMISTE.*

PALMIER A SAGOU. *Voyez SAGOU.*

PALMIER SANG-DRAGON. *Voyez à l'article SANG-DE-DRAGON.*

PALMIER VINIFERE de Thevet, *palma vinifera Theveti*. Ce palmier est célèbre par sa verdure perpétuelle & est précieux aux Ethiopiens qui percent son tronc à deux pieds de terre, & en tirent une liqueur qui a, dit-on, le goût du vin d'Anjou.

PALMIPEDE, *palmipes*. Se dit de tout oiseau qui a le pied plat, & dont les pieds sont joints par une membrane comme dans les oies ; ce qui facilite les oiseaux aquatiques à nager.

PALMISTE, *palma altissima non spinosa, fructu pruniformi, minore, racemoso sparso*. SLOANE. Dans quelques contrées de l'Amérique on donne ce nom à une sorte de palmier, dont la principale se nomme PALMISTE FRANCO, *palma dactylifera latifolia*. Sa tige n'a qu'un pouce de bois en rond, mais bien, pesant, compacte & si dur, que la hache y a prise difficilement : le dedans est molasse, spongieux : cette tige est droite, & haute assez souvent de plus de trente pieds. Il n'a qu'une racine de médiocre groscur qui s'enfonce en terre, & qui ne seroit pas capable de le soutenir, si elle n'étoit pas aidée comme nourrie par une infinité d'autres petites racines rondes, flexibles, entrelacées de manière à faire une grosse motte ou bourrelet au pied de l'arbre à raz de terre ; du sommet de la tige, sortent des branches fort longues, qui sont garnies de deux rangs de feuilles vertes, longues & étroites : au bout du tronc il se forme une espèce d'étui, d'où sort un épi de petites fleurs, au-dessous desquelles

naissent des fruits de la grosseur d'une petite balle de paume, & dont on retire, ainsi que de son amande, une huile bonne pour éclairer. Quand le palmiste est abattu, on coupe sa tête à deux pieds ou deux pieds & demi au-dessous de l'endroit où les branches feuillées prennent naissance; & après qu'on a ôté l'extérieur, on trouve le chou; ce sont des parties comme feuillées, arrangées en éventail non déplié, blanches, tendres, délicates, & d'un goût approchant de celui des culs d'arrichauts: on les appelle en cet état, *choux palmistes*. On les lave & on les mange en salade, ou bien on les fait bouillir dans l'eau avec du sel; puis on les met, tout égouttés, dans une sauce blanche: on les met aussi dans la soupe. Enfin, de quelque manière qu'on les mange, ils sont très-bons; c'est une nourriture légère & de facile digestion, mais comme pour l'avoir il faut sacrifier l'arbre entier, on en mange moins souvent qu'on ne feroit sans cela.

Le tronc des palmiers est excellent pour faire des tuyaux & des gouttieres: il sert aussi aux usages du tour & de la menuiserie. Entre plusieurs espèces de palmistes, on en distingue une si épineuse, que les Sauvages sont obligés, avant de s'en servir, de brûler les épines, en faisant du feu autour de l'arbre: le chou de cette espèce est un peu jaune, d'un goût de noisette & incomparablement meilleur que celui du palmiste franc, dont les feuilles servent aux Sauvages à couvrir leurs cases.

Ray cite d'après *Ligon* & quelques autres Voyageurs, un palmier appelé *palmiste royal* aux Antilles de l'Amérique, dont le tronc, qui a à peine demi-pied de diamètre, a jusqu'à trois cents pieds de longueur. Un tel arbre, s'il existe, est sans contredit un prodige; mais M. *Adanson* dit que ces Voyageurs veulent sans doute parler du *rotan*, qui en serpentant, entrelace tous les arbres d'une forêt; car les plus grands palmistes que cet Auteur a vus dans l'île de Gorée en Afrique, ne passent gueres cent pieds, quoiqu'ils ayent plus

de deux pieds de diametre, ils n'ont ordinairement que soixante à quatre-vingts pieds de tige.

Les Malabares & autres peuples de l'Inde Orientale, se servent aussi des feuilles d'une espece de palmiste différent de celui d'Amérique, assez semblable à celui qui se voit au Jardin du Roi. Le *palmiste de l'Inde* est infiniment plus fort & plus élevé ; ses feuilles sont à l'extrémité de la branche, & disposées en éventail. C'est sur ces feuilles ou *olles*, plus consistantes que celles du cocotier, que les Indiens écrivent ; ils en prennent une entre le doigt index & le pouce de la main gauche : il y a une petite échancrure à l'ongle de ce pouce, qui sert de point d'appui à un stilet de fer qu'ils tiennent de la droite, & avec lequel ils gravent avec une vitesse surprenante ce qu'ils veulent écrire dans la longueur de cette feuille, qui a assez d'épaisseur pour que les traits ne paroissent point du côté opposé : aussi quand l'un est rempli, se sert-on de l'autre. Le fruit de ce palmier est de la grosseur d'une poire de coing, quand il est vert & peu avancé ; son écorce, qui a près d'un pouce d'épaisseur, renferme une pulpe moëlleuse d'assez bon goût, qui fond en un instant dans la bouche, & y laisse une grande fraîcheur : l'écorce alors n'est bonne à rien, mais quand il est mûr, c'est tout le contraire : on ne suce que l'écorce, & l'on jette le dedans, qui s'est changé en un noyau très-dur. Le tronc de ce palmier sert aux mêmes usages que celui du cocotier. L'on peut dire aussi que le vin du palmiste est encore plus estimé pour sa douceur, que celui du cocotier. Il peut se conserver potable jusqu'au troisieme jour ; plus il est récent, frais, & plus il est agréable ; après ce temps, il devient aigre, Il se tire au moyen d'une incision faite à l'arbre.

Presque tous ces arbres lorsqu'ils sont abattus, attirent de fort loin une multitude de gros scarabées noirs, qui s'introduisent sous l'écorce, dans la partie la moins dure, y déposent leurs œufs & produisent des larves ou vers gros comme le pouce, dont les Créoles & les

habitans des Antilles se régalent , après les avoir fait rôtir enfilés à des brochettes de bois. *Voyez* VER PALMISTE & l'article CAUMOUN.

PALMISTE. Nom donné à des oiseaux du genre du merle qui nichent dans les arbres palmistes ; il y en a de différentes couleurs.

PALO DE CALENTURAS, est le nom que les Espagnols du Pérou donnent à l'arbre du quinquina. *Voyez ce mot.*

PALO DE LUZ. *Voyez* BOIS DE LUMIERE.

PALOMARIA. *Voyez* à l'article BAUME VERT.

PALOMBE. *Voyez* PIGEON RAMIER.

PALOURDE ou PELOURDE. Coquillage bivalve, assez commun sur les côtes du Poitou, d'Aunis, de Saintonge & de Provence, & de la famille des comes à bases ovales régulières. *Voyez* à l'article CAME. La couleur de sa coquille est d'un blanc sale, tirant sur le jaunâtre ; en quelques endroits elle est large d'un pouce, & longue d'un pouce & demi. M. d'Argenville dit que c'est une came à réseaux fins & serrés, rayonnée du centre à la circonférence, traversée de cercles, avec de grandes taches blanches, plus foncées que la couleur principale. Les valves sont ordinairement dentelées & cannelées. Cet animal fait sortir comme la boucarde, du côté le plus alongé de sa coquille, un corps membraneux & lisse, qui se divise en sortant en deux tuyaux faits en croissant, minces & blancs, avec une ouverture garnie de petits poils blancs, qui, en se repliant sur eux-mêmes, servent à sceller la bouche de l'animal, & à retenir l'eau dont il est rempli : ces deux tuyaux se communiquent intérieurement, de manière que l'eau de la mer, qui s'insinue, soit par le canal supérieur, soit par le canal inférieur, se vide tout d'un coup, quand l'animal veut se remplir de nouvelle eau. Au moyen de cette opération répétée, l'animal peut jeter de l'eau à près de quinze pieds de distance. Tout son mouvement consiste à porter en ligne droite une jambe triangulai-

re, de couleur blanche, dans l'endroit où la coquille est située, & à l'opposite des deux tuyaux, sans la replier sur elle-même. Comme cette coquille est ordinairement dans un fond vaseux, elle ne tend qu'à s'enfvelir & à se cacher dans la vase; elle tâte d'abord le terrain à gauche & à droite, & à force de mouvement elle s'y enfonce, en repliant sa jambe sous la valve qui touche à terre. *Consultez les Mém. de l'Acad. des Sciences ann. 1710.* On en mange beaucoup à Marseille & à Toulon.

PALTAS ou AGUACATE. *Voyez AVOCAT.*

PAMBE, *pambus.* Poisson plat qui a quelquefois douze à quinze pouces de long, sur huit à dix de large: sa couleur est d'un vert changeant; il est garni d'aiguillons tournés vers la tête, au-dessous desquels il y a une longue pointe, rant sur le dos qu'au ventre, à laquelle sont attachées ses nageoires, qui s'étendent jusqu'à la queue. Le pambe est fort estimé, & l'on en fait beaucoup d'usage dans toutes les Indes Orientales, sur-tout dans l'île d'Amboine & à la côte de Coromandel. Pour le conserver long-temps, il suffit de le dessécher au soleil, & quand on veut le manger, on le laisse quelque temps tremper dans l'eau pour l'attendrir. On a encore une autre méthode de le dessécher, c'est de le couper par tranches & de le mettre ainsi dans une espee de saumure faite avec le tamarin: c'est du poisson confit de cette maniere que les Portugais appellent *pesce-para*. Les vaisseaux exposés à des voyages de long cours, en font de grandes provisions.

PAMPELMOUSE. C'est le nom que les Siamois donnent à une espee d'orange de la grosseur d'une tête humaine, dont la chair est excellente & d'un goût de fraise; entre cette chair pulpeuse & la peau est une substance épaisse comme le doigt, blanchâtre & fort amere: le jus de ce fruit est très-rafraîchissant. La pampelmouse n'est pas rare aux îles de France & de Bourbon, & dans plusieurs autres de l'Océan Oriental. Elle est encore assez commune à Surinam, où elle a plus de douze pouces de diametre; sa chair est un peu

aigrette, avec un véritable goût de raisin. Ce fruit se trouve aussi à Cayenne, où il a été apporté du Brésil; il ne ressemble pas mal à une très-grosse poire; on nous a fait manger de ce fruit à différentes tables de Londres.

PAMPRE. Nom que les Anciens ont donné à un *sarment de vigne*, communément orné de ses feuilles & de son fruit; *pampinus aut capreolus vitis*.

PANACÉE. Voyez GRANDE BERCE.

PANACHE. Nom d'un petit coléoptère. Cet insecte vient d'un ver qui se loge dans le bois & les troncs d'arbres, tels que le saule où il fait des trous ronds & profonds, se métamorphose en insecte ailé, prend son essor & vole sur les fleurs. On le distingue par ses antennes pectinées d'un côté, d'où lui vient le nom de *panache*.

PANACHE ou PANESSE. Voyez PAON.

PANACHE DE MER. Espece de lithophite. Voyez

PALME MARINE.

PANACOCO, est un très-grand arbre qui passe à Cayenne pour l'ébène noire. Son aubier, dit M. de Préfontaine, est aussi compacte que son cœur, ou son bois proprement dit; il sert à faire des pilons si durs qu'ils émoussent le fer: chaque graine de cet arbre est comme un pois parfaitement rouge, avec une petite tache noire. Les Nègresses en font des colliers, des chapelets, &c. Il y a un petit panacoco qui est une liane, dont on se sert en tisane; ses fleurs sont jaunes; le fruit est petit, rouge, marqueté de noir.

PANAIS ou PASTENADE, *pastinaca*, est une plante dont on distingue plusieurs especes.

1°. Le PANAIS ORDINAIRE DES JARDINS ou PASTENADE, ou le GRAND CHERVI CULTIVÉ, *pastinaca sativa latifolia*. Cette plante, fort en usage dans la cuisine, est cultivée dans les jardins potagers, & dans les terres grasses. Il paroît, dit M. Deleuze, qu'elle n'est qu'une variété de la suivante. Sa racine est longue, quelquefois grosse comme le poignet, charnue, jau-

nâtre, ayant au milieu une corde ou nerf qui parcourt sa longueur : elle est d'une assez bonne odeur & d'un goût agréable ; elle pousse une tige à la hauteur de trois ou quatre pieds, grosse, droite, ferme, cannelée, vide & rameuse ; ses feuilles sont amples, composées d'autres feuilles semblables à celles du térébinthe, oblongues, dentelées, velues, d'un vert brunâtre, rangées par paires, d'un goût assez agréable & aromatique. Les sommités sont terminées par des parasols qui soutiennent de petites fleurs jaunes, disposées en rose, auxquelles succèdent des semences jointes deux à deux, grandes, ovales, minces & bordées d'un feuillet. Cette plante fleurit en Juillet & Août, la seconde année après qu'elle a été semée. Les racines de panais sont plus nourrissantes que les carottes. *Boerhaave* en employoit la graine dans les coliques néphrétiques & les abcès de la vessie.

Les Anglois prétendent que les panais trop vieux causent le délire & la folie, ce qui fait qu'ils les appellent *panais foux*.

2°. Le PANAIS SAUVAGE ou le petit PANAIS, *pastinaca sylvestris*. Cette plante diffère de la précédente non-seulement en ce que ses feuilles sont plus petites, mais aussi en ce que sa racine est plus menue, plus dure, blanche & moins bonne à manger : elle croît aux lieux incultes, dans les prés secs, sur les collines & ailleurs parmi les plantes sauvages : quoique ce panais soit moins recherché pour la cuisine, on peut le substituer au précédent dans l'usage médicinal : sa fleur paroît en été : on prétend que par la culture & une semaille réitérée de sa graine on lui fait produire le panais cultivé, de même qu'avec la carotte sauvage on fait nâtre la carotte cultivée.

3°. Le PANAIS SAUVAGE ÉTRANGER, *panax costinum*. Sa tige s'éleve beaucoup plus que les précédentes : ses racines sont vivaces, d'une odeur forte, & ses feuilles recomposées : il en sort dans le pays une gomme-résine jaunâtre, semblable à l'*opopanax* ; voyez

ce mot. Ces racines s'emploient pour purger : c'est un faux *costus*.

La racine de la première espèce de panais est la plus tendre, d'une odeur & d'un goût beaucoup plus agréables & plus facile à digérer qu'aucune autre espèce : elle est diurétique, hystérique & fébrifuge ; la marmelade de panais, légèrement sucrée, excite l'appétit & est très-propre pour les convalescens.

Jean Bauhin avertit avec raison de prendre garde de confondre les racines de panais avec celles de la ciguë, qui ont beaucoup de ressemblance, tant par le goût douceâtre que par la figure : la méprise a, dit-on, occasionné des accidens funestes.

PANAPANA. Nom que les Marins du Brésil donnent à une espèce de chien de mer connu sous le nom de *marteau*. Voyez ce mot.

PANAVA ou PANOMA. Voyez Bois DES MO-LUQUES.

PANGOLIN ou PANGGOELING. Nom que les Indiens de l'Asie méridionale donnent à une espèce d'animal que les François habitués aux Indes-Orientales appellent improprement *lézard écailleux* ; car cet animal dont il y a deux espèces, l'une que les Indiens nomment dans leur Langue *pangolin*, & l'autre *phatagin*, est un quadrupède vivipare, au lieu que les lézards sont des reptiles ovipares. Ce sont, dit *M. de Buffon*, deux espèces extraordinaires, peu nombreuses, assez inutiles & dont la forme bizarre ne paroît exister que pour faire la nuance de la figure des quadrupèdes à celle des reptiles ; on les trouve aussi en Asie.

Le pangolin & le phatagin ont, il est vrai, au premier coup d'œil quelque ressemblance avec le lézard ; mais ils ont d'autres caractères très-distinctifs. Le *pangolin* est de la longueur de trois pieds, sa queue est à-peu-près de la même longueur : le *phatagin* est plus petit. Ils ne vivent que de fourmis : ils ont la langue très-longue, la gueule étroite & sans dents apparen-

tes ; le corps très-allongé ; ils ont cinq ongles à chaque pied. Tous les lézards sont recouverts en entier , & jusques sous le ventre d'une peau lisse & bigarrée de taches qui représentent des écailles ; mais le pangolin & le phatagin sont recouverts de véritables écailles , excepte sous la gorge , sous la poitrine & sous le ventre. Le phatagin , comme tous les autres quadrupedes , a du poil sur toutes ces parties inférieures du corps , le pangolin n'a qu'une peau lisse & sans poil dans ces endroits-la. Les écailles qui revêtent & couvrent toutes les autres parties du corps de ces deux animaux , ne sont pas collées en entier sur la peau ; elles y sont seulement fortement adhérentes par leur partie inférieure : elles sont mobiles comme les piquans du porc-épic : & elles se relevent ou se rabaisent à la volonté de l'animal ; elles se hérissent lorsqu'il est irrité ; elles se hérissent encore plus lorsqu'il se met en boule comme le hérisson. Ces écailles sont si grosses , si dures & si coupantes qu'elles rebutent tous les animaux de proie , c'est une cuirasse offensive , dit *M. de Buffon* , qui blesse autant qu'elle résiste ; les animaux les plus cruels & les plus affamés , tels que le tigre , la panthere , ne font que de vains efforts pour dévorer ces animaux armés ; ils les foulent , ils les roulent ; mais en même-temps ils se font des blessures larges & douloureuses dès qu'ils veulent les saisir ; ils ne peuvent ni les violenter , ni les écraser , ni les étouffer en les surchargeant de leur poids. Ce sont de tous les animaux , sans en excepter même le *porc-épic* , ceux dont l'armure est la plus forte & la plus offensive ; en sorte qu'en contractant leur corps & présentant leurs armes , ils bravent la fureur de tous leurs ennemis.

Lorsque le pangolin & le phatagin se resserrent , ils ne prennent pas comme le hérisson , une figure globuleuse & uniforme ; leur corps en se contractant se met en peloton ; mais leur grosse & longue queue reste au dehors , & sert de cercle ou de lien au corps. Cette partie extérieure par laquelle il paroît que ces animaux

pourroient être saisis, se défend d'elle-même ; elle est garnie dessus & dessous d'écaillés aussi dures & aussi tranchantes que celles dont le corps est revêtu, & les côtés de la queue sont revêtus d'écaillés tranchantes qui ôtent toute prise à leurs ennemis les plus voraces. Mais l'espece humaine triomphe par force & par adresse de toutes les especes d'animaux. Les Nègres mangent la chair du pangolin & du phatagin qu'ils trouvent délicate & saine, & ils se servent de leurs écaillés à plusieurs petits usages.

Le pangolin & le phatagin n'ont rien de rebutant que la figure ; ils sont doux, innocens, & ne font aucun mal ; ils ne se nourrissent que d'insectes ; ils courent lentement, & à l'approche du danger se retirent quand ils peuvent dans des trous de rochers, ou dans les terriers qu'ils se creusent & où ils font leurs petits : on voit deux pangolins dans le cabinet de Chantilly. On nomme aussi cet animal *diable de Java*, ou de *Tayven*, ou de *Tayven*.

PANICAUT, & PANICAUT DE MER. Voyez

CHARDON ROLAND.

PANIS ou PANIZ, *panicum*, est une plante que Dioscoride compte parmi les especes de blé, & Galien parmi les légumes : selon Lémery, le panis ressemble en tout au millet, excepté que ses fleurs & ses graines naissent dans des épis fort ferrés ; au lieu que celles du millet naissent en bottes & en bouquets. Les graines du panis sont en grand nombre, plus petites & plus rondes que celles du millet, luisantes, enveloppées de follicules blanches, jaunâtres ou purpurines. Le calice des panis, dit M. Adanson, a deux balles & renferme deux fleurs, dont l'une est hermaphrodite & l'autre est mâle ou avorte ; (selon d'autres Auteurs, le calice ne renferme qu'une fleur & est formé de trois balles, dont une plus petite que les autres), & il est accompagné d'une enveloppe composée d'une à dix écaillés en forme de soies, ou d'une seule piece découpée en dix à trente piquans. Toutes les especes de panis ont trois

étamines, deux styles & deux stigmates en pinceau. La gaine de leurs feuilles est aplatie par les côtés avec ou sans couronne de poils.

On sème le panis dans les champs en Allemagne, en France, en Italie : il demande une terre légère, sablonneuse, humide. On faisoit autrefois beaucoup plus d'usage du panis dans la boulangerie qu'aujourd'hui : on voit cependant encore dans la Hongrie, dans la Bohême, & en quelques autres lieux de l'Allemagne, des personnes qui font avec la semence mondée de son écorce des bouillies & des crèmes qui ne sont pas désagréables ; on la fait cuire dans du lait comme du riz ; elle est astringente, elle nourrit peu, & se digère difficilement. Les oiseaux sont assez friands de cette graine.

PANORPE, *panorpa*, aut *musca corpiura*. Nom que divers Naturalistes donnent à la mouche scorpion, appelée ainsi de sa partie antérieure faite comme celle du scorpion : c'est la fausse guêpe de *Swammerdam*, qui infeste les raisins ; elle fréquente aussi les prairies. Voyez MOUCHE-SCORPION.

PANTAGA, est l'arbre du santal rouge. Voyez au mot SANTAL.

PANTHERE, ONCE & LÉOPARD. Nous allons rénnir sous cet article, d'après l'illustre M. de Buffon, ces trois especes d'animaux, qui non-seulement ont été pris les uns pour les autres par les Naturalistes, mais qui même ont été confondus avec les especes du même genre qui se sont trouvées en Amérique. Ces animaux sont propres à l'ancien Continent, & sur-tout aux climats chauds ; ils ne se sont jamais répandus dans les pays du Nord, ni même dans les régions tempérées.

La premiere espece de ce genre, est la grande panthere, que nous appellerons simplement *panthere*, *panthera*.

Le corps de cet animal, lorsqu'il a pris son accroissement entier, a cinq ou six pieds de longueur, en le mesurant depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de

de la queue, laquelle est longue de deux pieds. Sa peau est pour le fond du poil, d'un fauve plus ou moins foncé sur le dos & sur les côtés du corps, & d'une couleur blanchâtre sous le ventre : elle est marquée de taches noires en grands anneaux, ou en forme de rose, ces anneaux sont bien séparés les uns des autres sur les côtés du corps, évidés dans leur milieu, & la plupart ont une ou plusieurs taches au centre, de la même couleur que le tour de l'anneau ; ces mêmes anneaux, dont les uns sont ovales, & les autres circulaires, ont souvent plus de trois pouces de diamètre : il n'y a que des taches pleines sur la tête, sur la poitrine, sur le ventre & sur les jambes.

La seconde espèce est l'*once*. Cet animal est beaucoup plus petit que la panthere, n'ayant le corps que d'environ trois pieds & demi de longueur : il a le poil plus grand que la panthere, la queue de trois pieds de longueur, & quelquefois davantage. Le fond du poil de l'once est d'un gris blanchâtre sur le dos & sur les côtés du corps, & d'un gris encore plus blanc sous le ventre ; les taches sont à-peu-près de la même forme, & de la même grandeur que celle de la panthere.

La troisième espèce, est le *léopard*. C'est un animal du Sénégal, de la Guinée & des autres pays Méridionaux du vieux Continent. Il est un peu plus grand que l'once, mais beaucoup moins que la panthere, n'ayant gueres plus de quatre pieds de longueur : la queue a deux pieds ou deux pieds & demi : le fond du poil sur le dos & sur les côtés du corps est d'une couleur fauve, plus ou moins foncé : le dessous du ventre est blanchâtre : les taches sont en anneaux ou en rose ; mais ces anneaux sont beaucoup plus petits que ceux de la panthere ou de l'once, & la plupart sont composés de quatre ou cinq petites taches pleines ; il y a aussi de ces taches pleines, disposées irrégulièrement.

Ces trois animaux sont, comme l'on voit, très-différens les uns des autres. Les Fourreurs appellent les

peaux de la premiere espece, *peaux de panthere* ; ils appellent ceux de la seconde espece, *peaux de tigre d'Afrique* ; enfin, ils appellent iniquement *peaux de tigre*, celles de l'animal que nous appellons *leopard*.

La panthere que nous avons vu vivante, continue *M. de Buffon*, a l'air féroce, l'œil inquiet, le regard cruel, les mouvemens brusques, & le cri semblable à celui d'un dogue en colere. Elle a la langue rude & très-rouge, les dents fortes & pointues, les ongles aigus, tranchans & durs, la peau belle, d'un fauve plus ou moins foncé, semée de taches noires arrondies en anneaux. La panthere est de la raille & de la tournure d'un dogue de forte race, mais moins haute de jambes.

La panthere, cet animal qui habite les climats brûlans de l'Asie & de l'Afrique, & qui repaire dans les forêts les plus épaisses, paroît être d'un naturel fier, sauvage & peu flexible ; l'industrie humaine la dompte plutôt qu'elle ne l'apprivoise : jamais elle ne perd en entier son caractère féroce, sanguinaire ; cependant on s'en sert pour la chasse, mais il faut beaucoup de soin pour la dresser, & encore plus de précautions pour la conduite & l'exercer. On la mene sur une charrette, enfermée dans une cage de fer, dont on lui ouvre la porte, lorsque le gibier paroît ; elle s'élançe avec impétuosité vers la bête, l'atteint ordinairement en trois ou quatre sauts, la terrasse & l'érrangle : mais si elle manque son coup, elle devient furieuse, & se jette quelquefois sur son maître, qui d'ordinaire prévient ce danger, en portant avec lui des morceaux de viande, ou des animaux vivans, comme des agneaux, des chèvres, & lui en jette un pour opposer à sa rage & calmer sa fureur.

L'once au contraire, s'apprivoise aisément, on la dresse à la chasse ; elle est assez douce pour se laisser manier & caresser à la main. Il y en a de si petites, qu'un cavalier peut les porter en croupe. Aussi-tôt que le chasseur apperçoit une gazelle, il fait descendre l'once, qui est si légère, qu'en trois bonds elle

faute au cou de la gazelle, quoiqu'elle courre fort vite : si la gazelle lui échappe, elle demeure sur la place, honteuse & confuse.

L'espece de l'once paroît être plus nombreuse & plus répandue que celle de la panthere ; on la trouve très-communément en Barbarie, en Arabie, & dans toutes les parties Méridionales de l'Asie ; elle s'est même étendue jusqu'à la Chine, où on l'appelle *Hin-pao*.

Ce qui fait qu'on se sert de l'once pour la chasse, dans les climats chauds de l'Asie, c'est que les chiens y sont très-rares ; il n'y a, pour ainsi dire, que ceux qu'on y transporte, & encore perdent-ils, en peu de temps, leur voix & leur instinct. En Europe, nos chiens n'ont pour ennemi que le loup ; mais dans un pays rempli de tigres, de lions, de pantheres, de léopards & d'onces, qui sont tous plus forts & plus cruels que le loup, il ne seroit pas possible de conserver des chiens. Au reste, l'once n'a point l'odorat aussi fin que le chien, elle ne sent pas les bêtes à la piste ; il ne lui seroit pas possible non plus de les atteindre dans une course suivie, elle ne chasse qu'à vue. Souvent elle grimpe sur les arbres, pour attendre les animaux au passage, & se laisser tomber dessus : cette maniere d'attraper la proie est commune à la panthere, au léopard, à l'once & au carcajou.

Le léopard a les mêmes mœurs & le même naturel que la panthere, & je ne vois nulle part, dit *M. de Buffon*, qu'on l'ait apprivoisé comme l'once, ni que les Nègres de Guinée & du Sénégal, où il est très-commun, s'en soient jamais servis pour la chasse. L'espece du léopard paroît être sujette à plus de variétés que celle de la panthere & de l'once ; cependant dans toutes les peaux de léopard, les taches sont chacune à-peu-près de la même grandeur, & c'est plutôt par la force de la teinte qu'elles different, étant moins fortement exprimées dans quelques-unes de ces peaux, & beaucoup plus fortement dans d'autres.

La panthere, l'once & le léopard, se plaisent en général dans les forêts touffues, & fréquentent souvent les bords des fleuves, & rodent autour des habitations isolées, où ils cherchent à surprendre les animaux domestiques, & les bêtes sauvages qui viennent avec sécurité chercher les eaux. Ils se jettent rarement sur les hommes, quand même ils seroient provoqués, il faut cependant en excepter les grands accès de colere: la seule vue d'un homme met ordinairement le léopard en fuite. Ils grimpent avec beaucoup d'adresse & d'agilité sur les arbres, où ils suivent les chats sauvages, & les autres animaux qui ne peuvent leur échapper; nous avons dit qu'il leur arrive quelquefois de rester sur les arbres, & de guéter au passage les animaux, ils se laissent tomber dessus, les déchirent cruellement avec leurs griffes, leurs dents, & les dévorent. Quoiqu'ils ne vivent que de proie, & qu'ils soient ordinairement fort maigres, les Voyageurs prétendent que leur chair n'est pas mauvaise à manger; les Indiens & les Nègres la trouvent bonne, mais il est vrai qu'ils trouvent celle du chien encore meilleure, & qu'ils s'en régalerent comme si c'étoit un mets délicieux. A l'égard de leurs peaux, elles sont toutes précieuses, & font de très-belles fourrures. La plus belle & la plus chere est celle du léopard: une seule de ces peaux coûte huit ou dix louis, lorsque le fauve en est vif & brillant, & que les taches en sont bien noires & bien terminées.

Dapper (*Descript. du pays des Nègres, page 257.*) dit que quand on a pris quelque léopard dans un des villages où le Roi du pays des Nègres ne demeure pas, on est obligé de le porter au lieu de sa résidence. Ils regardent le léopard comme le roi des forêts; ce qui a produit une plaisante coutume. Les habitans du village royal vont au devant des porteurs du léopard pour se battre avec eux, croyant qu'il leur seroit honneur qu'un autre Roi que le leur, entrât dans la place sans avoir résisté auparavant: on en vient d'abord aux mains; enfin le combat cesse à l'arrivée d'un Député

du Roi Nègre, qui introduit les athlètes dans le villages; on les mene en triomphe sur le marché, où tout le peuple est assemblé: là on écorche le léopard; on lui arrache les dents: c'est le lot du Roi Nègre; puis on fait cuire sa chair, on la distribue au peuple, qui passe tout ce jour-là comme si c'étoit une fête solemnelle. Le Roi ne mange point de cette chair; parce que, dit-il, *nul animal ne mange son semblable*: il ne veut pas même s'asseoir sur sa peau, ni marcher dessus. Pour éviter ce malheur il la fait vendre aussi-tôt. Quant aux dents il en fait présent à ses femmes, qui les pendent à leurs habits ou en font des colliers mêlés de corail.

PANTOUFLIER. Voyez MARTEAU.

PAON, *pavo*. C'est un oiseau connu de tout le monde (c'est le *thuchim* des Hébreux) & distingué de tous les autres bipèdes ou oiseaux par la longueur de sa queue & par les yeux brillants dont elle est ornée. Le paon est du genre des poules, & grand comme une dinde médiocre: le mâle a la tête, le cou & le commencement de la poitrine d'une couleur bleue foncée; la tête petite à proportion du corps, ornée de deux taches grandes, oblongues, dont l'une passe par-dessus les yeux; l'autre plus courte, mais plus épaisse, est située au-dessous des yeux, puis suivie d'une troisième marque noire: il porte au sommet de la tête une huppe qui n'est point entière comme dans quelques autres oiseaux; mais composée en quelque sorte de vingt-quatre tiges nues, foibles, verdâtres, qui portent en leurs sommités des espèces de fleurs de lis bleuâtres. Le paon a le bec grisâtre, très-ouvert, courbé comme dans tous les oiseaux qui vivent de grain, avec des narines fort larges: l'iris des yeux est jaunâtre: le cou est un peu long & fort menu à proportion du corps; le dos est d'un blanc tiqueté de fauve & de taches noires transversales; les ailes sont pliées, noires en-dessus du côté du dos, & rousses en-dessous du côté du ventre, ainsi qu'en dedans: la queue disposée de

façon qu'elle est comme divisée en deux ; car lorsqu'elle s'étend en forme de roue, il y a des plumes plus petites, brunâtres, qui semblent composer la queue entière : elles ne sont pas roides comme les plus longues, mais étendues comme dans la plupart des oiseaux ; de sorte qu'il faut nécessairement que les plus longues s'infèrent dans un muscle, au moyen duquel elles puissent se redresser & s'étendre. *Belon* dit que ces dernières naissent du croupion, & que les premières sont faites pour les soutenir. Le croupion est d'un vert foncé, & l'oiseau le dresse avec sa longue queue : les plumes du croupion sont courtes & comme tuilées ; elles dérobent la vue d'une partie des longues plumes de la queue, qui étant étendues sont toutes de couleur de châtaigne, ornées de lignes dorées très-élégantes, qui vont de bas en haut, & terminées par d'autres plumes fourchues, d'un vert très-foncé, qui ressemblent à des queues d'hirondelles. Les ronds, ou comme le dit *Pline*, les yeux des plumes ont l'éclat de la chrysolite, & des couleurs d'or & de saphir. Ces mêmes yeux sont composés de quatre cercles, dont le premier est d'or, le second châtain, le troisième vert, & celui du milieu est bleu ou de saphir, à-peu-près de la figure & de la grandeur d'une féverole. Ces couleurs ont la beauté majestueuse de l'arc-en-ciel & les reflets pétillans des pierreries. Les cuisses, les jambes & les pieds sont d'un cendré parsemé de taches noires, & armés d'éperons ou d'ergots très-forts, à la manière des coqs : le ventre près de l'estomac est d'un bleu verdâtre, noirâtre ou du moins brunâtre vers l'anus. C'est ainsi que la nature a réuni sur le plumage du paon toutes les couleurs du ciel & de la terre, pour en faire le chef-d'œuvre de sa magnificence : elle les a mêlées, assorties, nuancées, fondues de son inimitable pinceau, & en a fait un tableau unique où elles tirent de leurs mélanges avec des nuances plus sombres & de leurs oppositions entr'elles un nouveau lustre & des effets de lumière si sublimes, que notre art ne peut ni les imiter ni les décrire.

La femelle qui s'appelle *paoneffe* ou *panache*, n'a pas les couleurs du plumage si brillantes que le mâle : elle est d'un gris cendré, tirant sur le brunâtre ; le sommet de la tête & la huppe sont de même couleur, tachetés cependant de point verdâtres ; l'iris des yeux est tout-à-fait plombé ; le menton tout blanc ; les plumes du cou ondes, vertes, blanches aux extrémités près de la poitrine. Sa queue n'a pas le beau pennage du mâle.

La nature a pourvu le paon de très-grandes ailes, afin qu'il puisse s'élever en l'air & aller se percher sur les toits, dans les arbres & sur les lieux élevés où il se plaît, mais il dégrade les tuiles & autres especes de couvertures des bâtimens ; les paons causent aussi beaucoup de dégats aux jardins. Comme l'oie, il sert de garde aux maisons où il est ; c'est une sentinelle vigilante qui crie ordinairement quand elle voit quelqu'un, mais son cri est triste & désagréable.

Le paon se nourrit des mêmes alimens que les poules, il aime sur-tout l'orge : il a la lubricité du coq ; il peut satisfaire à six femelles ; son ardeur le porte à attaquer même celle qui couve, & à casser ses œufs, à moins qu'il n'en trouve d'autres qu'il puisse cocher à discrétion : aussi la femelle cache-t-elle son nid autant qu'elle le peut dans un lieu retiré. Elle pond douze œufs à chaque couvée, mais la première couvée n'est que de six ; ces œufs ont la coque dure, grisâtre & joliment tachetée : les petits sont difficiles à élever, on les nomme *paonneaux*. Dès l'âge de trois ans ils sont en état de se reproduire ; ils s'accouplent au printems. On observe que jusqu'à ce qu'ils soient un peu forts, ils portent mal leurs ailes, les ont traînantes, & ne savent pas encore s'en servir. Dans ces commencemens, dit *M. de Buffon*, la mere les prend tous les soirs sur son dos & les porte l'un après l'autre sur la branche où ils doivent passer la nuit ; le lendemain matin elle saute devant eux du haut de l'arbre en bas, & les accoutume à en faire autant pour la suivre, & à faire usage de leurs ailes. Lorsque les petits ont quarante jours d'âge, l'aigrette commence

à leur pousser, & alors ils sont malades comme les din-donneaux lorsqu'ils poussent le rouge : ce n'est que de ce moment que le coq paon les reconnoît pour les siens; car tant qu'ils n'ont point d'aigrette, il les poursuit comme étrangers.

L'on prétend que ces oiseaux sont étrangers d'origine, & qu'ils ont été apportés des Indes en Europe, où ils se sont bien naturalisés; ils sont à présent communs par-tout : ils tiennent le premier rang parmi les oiseaux domestiques, comme l'aigle entre les oiseaux de proie; mais ils étoient autrefois si rares qu'on n'en voyoit que dans les Cours des Princes à cause de leur beauté ravissante : on les appelloit *oiseaux de Médie* ou de *Perse*. Le paon est le seul des oiseaux, à l'exception du coq d'Inde, de l'ourarde, qui ait la faculté d'étendre sa queue en rond, comme s'il se plaisoit à en faire voir les yeux rayonnans. (On connoît aussi une espèce de pigeon qui porte sa queue étendue en rond, & qu'on appelle *pigeon paon*). M. *Pluche* observe que le paon est à la vue ce qu'est le rossignol à l'oreille. Cet oiseau, dit-il, l'emporte sur le coq, les canards, le martin-pêcheur, le chardonneret, les perroquets, le faisan, &c. Au milieu de tous ces oiseaux dont la parure est magnifique, on distingue le paon, les yeux se réunissent sur lui. M. *de Buffon* dit dans son *Histoire Naturelle des Oiseaux*, que si l'Empire appartenoit à la beauté & non à la force; le paon seroit sans contredit le Roi des oiseaux : il n'en est point sur qui la Nature ait versé ses trésors avec plus de profusion; la figure noble, l'air de sa tête ornée d'une aigrette mobile & légère, la légèreté ou l'élégance de sa taille, sa démarche grave & majestueuse, les couleurs de son corps, les yeux & les nuances de sa queue, l'or & l'azur dont il brille de toute part, couleurs qui changent à différens aspects; cette roue qu'il promene avec pompe, sa contenance pleine de dignité & de fierté, l'attention même avec laquelle il étale ses avantages aux yeux d'une compagnie que la curiosité lui amène; tout en est singulier

& ravissant : mais fier de tant d'appas lorsqu'il voit les yeux toujours fixés sur lui , il marche en face du soleil , se mire dans sa queue , alors il semble enfler d'orgueil. C'est aussi sous cet aspect éclatant que , dans la saison du printemps , il se présente aux yeux de sa femelle pour la séduire. . . . Cet oiseau est tout seul un spectacle éblouissant , & sa beauté a été cause qu'il a été consacré à la Déesse *Junon*.

Voici ce que dit *M. de Buffon* concernant les amours du paon. Si la femelle vient tout-à-coup à paroître devant le paon ; si les feux de l'amour se joignant aux secretes influences de la saison , le tirent de son repos , lui inspirent une nouvelle ardeur & de nouveaux desirs , alors toutes ses beautés se multiplient , ses yeux s'animent & prennent de l'expression , son aigrette s'agite sur sa tête & annonce l'émotion intérieure. Les longues plumes de sa queue déploient en se relevant leurs richesses éblouissantes , sa tête & son cou se renversant noblement en arriere , se dessinent avec grace sur ce fond radieux , où (dans un beau jour de printemps) la lumière du soleil se joue en mille manieres , se perd & se reproduit sans cesse , & semble prendre un nouvel éclat plus doux & plus moëlleux , de nouvelles couleurs plus variées & plus harmonieuses ; chaque mouvement de l'oiseau produit des milliers de nuances nouvelles , des germes de reflets ondoyans & fugitifs , sans cesse remplacés par d'autres reflets & d'autres nuances toujours diverses & toujours admirables. Le paon ne semble alors connoître ses avantages que pour en faire hommage à sa compagne , qui en est privée sans en être moins chérie , & la vivacité que l'amour mêle à son action , ne fait qu'ajouter de nouvelles graces à ses mouvemens qui sont naturellement nobles , fiers & majestueux , & qui dans ces momens sont accompagnés d'un murmure énergique & sourd qui exprime le desir. Mais ces plumes brillantes qui surpassent en éclat les plus belles fleurs , se flétrissent aussi comme elles & tombent chaque année. Le paon , comme s'il sentoit

la honte de sa perte, craint de se faire voir dans cet état humiliant, & cherche les retraites les plus sombres pour s'y cacher à tous les yeux, jusqu'à ce qu'un nouveau printemps, lui rendant sa parure accoutumée, le ramene sur la scène pour y jouir de l'hommage dû à sa beauté. Nous avons dit ci-dessus qu'il est sensible à l'admiration; que le vrai moyen de l'engager à étaler ses belles plumes, c'est de lui donner des regards d'attention & des louanges; au contraire, si on paroît le regarder froidement & sans beaucoup d'intérêt, il replie tous ses trésors & les cache à qui ne fait point admirer.

On voit plus communément dans les pays septentrionaux des *paons blancs* que des *paons colorés*, & quoiqu'ils aient la même configuration & les mêmes caractères que notre paon vulgaire, nous ne savons pas trop par quelle raison il y a des personnes qui les trouvent plus merveilleux que les nôtres; au reste les Russes & les Danois en disent autant des nôtres; c'est ainsi que l'on apprécie davantage ce qui naît chez l'étranger; cependant le paon coloré doit être le plus admirable. *Antoine Mizauld* rapporte, que si l'on veut produire une race de paons blancs, il n'y a qu'à tenir les femelles qui pondent & couvent, enfermées dans des lieux rendus en blanc de toutes parts; il prétend que leurs yeux étant continuellement frappés de cette couleur blanche, les petits en reçoivent l'impression. Notre Auteur avoue qu'il ne fait pas encore si ce secret a jamais été éprouvé; & nous n'y avons aucune foi. Le paon blanc a sur les longues plumes de sa queue les mêmes yeux ou ronds, & également conformés, à la coulent près. Ces paons ne sont que des variétés du paon ordinaire. *M. Briffon* fait mention du *paon panaché*, *pavo varius*, (c'est le produit du mélange du paon ordinaire & du paon blanc), & de l'espèce d'oiseau appelé *hocco*, voyez ce mot; & du *paon du Thibet*, *pavo Tibetanus*, c'est le *chin-tchien-khi* des Chinois; son plumage est par ondes blanches, bleues, violettes & dorées. Voyez CHIN-QUIS.

Aldroyande a représenté & décrit le *paon du Japon* mâle & femelle : cet oiseau est aussi d'une rare beauté ; sa queue a cependant moins de plumes que celle des paons de France, la couleur en est plus brune ; les yeux de la queue sont beaucoup plus grands ; les plumes du dos sont vertes & bleues ; celles de la poitrine sont d'un jaune doré , mêlé de vert & de bleu ; le commencement des ailes est bleu & vert.

Le *paon de la Chine* est d'un brun châtain , le mâle a deux ergots dans la longueur de chaque jambe.

Aux environs de Barroche, ville du Royaume de Cambaye, il y a, dit *Tavernier*, quantité de paons dispersés dans les champs par troupes ; ils sont très-sauvages, & s'enfuient au travers des broussailles dès qu'ils apperçoivent le Chasseur. Ils se perchent la nuit sur les arbres ; on en approche avec une espece de banniere où des paons sont représentés de chaque côté, on met des chandelles allumées au haut du bâton ; la lumiere surprenant le paon, fait qu'il alonge le cou jusques sur le bâton, où il se prend dans une corde à nœuds coulans que tire celui qui tient la banniere. Il se trouve aussi des paons sauvages à la côte de Coromandel. Le paon d'Afrique ou de Guinée, *avis Afra*, aut *pavo Africanus*, est la *Demoiselle de Numidie*. Voyez ce mot.

Sur les confins d'Angola, on trouve un bois environné de murs, où l'on élève des paons, dont les plumes servent à faire les parasols & les enseignes du Roi. Celui de ses sujets qui voleroit de ces plumes seroit puni par l'esclavage.

Les Auteurs de la *suite de la Mat. Médic.* disent que le paon est aujourd'hui un oiseau de peu d'usage en aliment : sa chair dure, sèche & difficile à digérer, le fait rejeter de toutes les bonnes tables ; mais en Médecine, cette chair est estimée contre le vertige ; les bouillons qu'on en fait sont diurétiques : la fiente de cet animal passe pour être spécifique contre l'épilepsie ; la dose en est depuis un scrupule jusqu'à un gros :

on estime l'usage de ses œufs propre à remédier à la goutte vague.

PAON. On donne aussi ce nom à un grand & beau papillon, sur les ailes duquel sont peints des yeux chatoyans semblables à ceux de la queue du paon. *Voyez au mot CHENILLES A TUBERCULES. Voyez aussi œil de paon & chenille épineuse.*

PAON MARIN, *pavo marinus*, est un poisson à nageoires épineuses, mis dans le rang des *labres*: il est orné des plus belles couleurs, vert, bleu, noir & rouge. *Voyez TOURD.*

PAON DE MER, petit insecte observé dans les mers de Ceylan, par M. *Godcheu*; le corps de ce petit insecte est d'une forme allongée, il porte sur la tête deux cornes terminées par quelques nervures très-déliées. Lorsqu'on observe cet insecte au microscope, on voit sa queue ornée d'un panache singulier, elle se termine en deux branches, de chacune desquelles sortent quatre véritables plumes couleur de rose, qui contrastent avec la couleur verdâtre de son corps. *Consultez le III. tome des Mém. présentés à l'Académie Royale des Sciences.*

PAON DE MER, dit *l'oiseau de combat*. *Voyez ce mot.*

PAON DES ROSES, oiseau connu à Cayenne sous ce nom: il n'a de rapport avec le paon que par la manière de soutenir sa queue: d'ailleurs il a le caractère & la forme du râle: il fréquente les prairies & suit le cours des ruisseaux: sa queue est longue & bien fournie. *Consultez le Journal d'Histoire Naturelle, par M. l'Abbé Roxier, Mars, 1772.*

PAPAICOT, arbre des îles de l'Amérique, qui ne pousse aucune branche, & dont les feuilles qui ressemblent à celles du figuier, regnent le long du tronc, & font au sommet une espèce de couronne: il porte sous ses feuilles des fruits orangés, de la grosseur d'une poire de coing, dont la chair est semblable à celle du melon, mais douceuse & fade. On dit que dans l'île

de la Gnadelope, ils deviennent aussi gros que nos plus beaux melons. Le papaicot n'est peut-être qu'une sorte de *papayer*. Voyez ce mot.

PAPAROI. Nom donné à une espèce de grenadier à fleurs doubles. Voyez les mots GRENADIER & BALAUSTIER.

PAPAS. Voyez BATATTE.

PAPAYER ou PAPAÛ, *papaya aut pinoguacu*, arbre de l'Amérique & des Indes orientales, dont on distingue deux espèces, l'une mâle & l'autre femelle : la première, dit *Feuillée*, ne porte que des fleurs sans fruits, & la seconde ne fructifie point sans être fécondée par la première, ainsi qu'on l'a remarqué dans les papayers qui ont fleuri dans les terres chaudes du Jardin du Roi, & qui étant tous de l'espèce femelle n'ont point fructifié faute de mâles. Pison assure cependant que chaque individu porte des fleurs & des fruits, sans avoir besoin l'un de l'autre. La différence qu'on y remarque est que l'espèce appelée *mâle*, a les feuilles moins grandes que la femelle, & qu'elle est commune dans les forêts. L'espèce femelle y est plus rare & se cultive dans les jardins; plus de la moitié inférieure de la tige dans l'une & l'autre espèce est sans feuilles, (le reste en est garni tout autour), sans branches & couverte d'une écorce cendrée. Peut-être que ces différences ou distinctions de sexe dans les papayers ne proviennent que de leur fécondité, considérés les uns comme sauvages, les autres comme cultivés.

Le PAPAYER MÂLE, *pinoguacu mas*, croît à la hauteur de vingt pieds, & est de la grosseur de la cuisse; son bois est creux & spongieux en dedans, si tendre qu'on peut le couper entièrement en travers d'un seul coup de sabre : il s'éleve en peu de temps : ses feuilles sont à-peu-près grandes comme celles du figuier, découpées en six ou sept parties, attachées à des queues longues, grosses, rondes, creuses, rougeâtres & recourbées : ses fleurs sont longues, disposées en étoiles jaunâtres, inodores : elles sont, dit-on, stériles.

Le PAPAYER FEMELLE, *pinogvacu femina*, que l'on cultive dans les jardins au Brésil, aux îles Antilles & aux Indes orientales, est un peu plus élevé; ses feuilles sont bien plus grandes & attachées à des queues vertes. Lorsque cet arbre est voisin d'un papayer mâle, il porte toute l'année des fleurs & des fruits: ses fleurs sont grandes comme celles du glaïeul, composées de cinq feuilles jaunes & d'une odeur de muguet: son fruit que l'on nomme *papaie*, & qui est suspendu au haut de la tige, près de l'endroit où les tiges & les feuilles prennent naissance, a la figure de la grosseur d'un melon médiocre, verdâtre d'abord, & ensuite jaune, mais il contient un suc laiteux, d'un goût fade, moins exquis que la chair du melon, on s'en sert pour effacer les taches de la peau produites par la chaleur du soleil: le milieu de la chair est d'un beau jaune, garni d'un grand nombre de semences, grosses comme des grains de coriandre, ovales, cannelées, rougeâtres en dessus, blanchâtres en dedans, d'un goût aigrelet. Chacune de ces semences mises en terre produit, dans l'espace d'une ou deux années, un arbre papayer portant fruit; mais sa durée n'est que de quatre ou cinq ans, après quoi sa sommité se pourrit & fait périr le reste de l'arbre. *Lémery* dit que, quoique ce fruit soit très-bon étant mangé crud, il est encore meilleur quand il a été cuit avec de la viande, ou confit en marmelade avec du sucre & de l'écorce d'orange: c'est un bon stomachique; ses semences sont estimées propres pour le scorbut, diurétiques & hystériques.

On lit dans la *Maison Rustique de Cayenne*, que les semences du papayer commun, dont les Créoles mangent le fruit, ont un goût de poivre; & qu'un scrupule de ces semences en poudre, pris intérieurement pendant quelques jours, fait mourir les vers.

Le fruit du papayer sauvage ne se mange point. Cet arbre est plus gros que le papayer ordinaire, & il ne rapporte des feuilles qu'au haut de la tige. Il n'est pas rare de rencontrer vers le pied de ces arbres, de petits

serpens cachés, que les Portugais appellent *cobre de Capello*. Voyez ce mot.

PAPE, *fringilla tricolor*. *Catesbi* donne ce nom à un bel oiseau de la Caroline, qui est de trois couleurs & gros comme un serin; on le trouve aussi à la Louisiane, *chloris Ludoviciana*, vulgè *papa dicta*: on le rencontre encore en Canada. Il a la tête & le dessus du cou d'un bleu d'outre-mer; la gorge, la poitrine & le ventre sont d'un rouge brillant, le dos est vert; le bas du dos de même que la queue, sont d'un rouge foncé; le dos, en approchant des ailes, est d'un jaune verdâtre; les plumes de l'aile qui sont près du dos, sont de couleur rouge; les ailes sont violettes, les cuisses rouges, & les pieds grisâtres.

PAPECHIEN, c'est le *vanneau*. Voyez ce mot.

PAPEGAI ou PAPEGAUT, est le gros perroquet que les Portugais appellent *papagayos*; selon *Oviedo*, on trouve cet oiseau dans l'île de Cuba à la nouvelle Espagne: on le rencontre aussi à la Jamaïque. Voyez à l'article PERROQUET.

PAPIRACÉE. Les Naturalistes donnent ce nom à une espèce de nautille blanc, qui se trouve dans la Méditerranée, & même à plusieurs autres sortes de coquilles, dont la robe est mince comme du papier, au lieu que les autres coquilles de la même famille & espèces sont épaisses & pesantes.

PAPIER DU NIL, *papyrus Nilotica*, est, selon *Lémery*, une plante qui ressemble au fouchet. Ses tiges croissent à la hauteur de neuf à dix pieds: elles sont grosses, de couleur pâle ou cendrée. Ses feuilles sont longues comme celles du roseau. Ses fleurs sont à plusieurs étamines, disposées en bouquet aux sommités des branches, comme au fouchet; les racines sont grandes, grosses, ligneuses, nouées, d'une odeur & d'un goût foibles. Cette plante croît en Egypte le long du Nil & en Sicile; les Anciens en séparoient l'écorce, & la polissoient pour leur servir de papier à écrire. Le même Auteur ajoute que ses feuilles étoient autrefois

employées par les Chirurgiens, pour faire supputer & pour déterger les ulceres.

Nous avons sur le papier du Nil une dissertation très-favante, par feu M. le Comte de Caylus (en 1758), dans laquelle cet Académien, aussi éclairé que bon Citoyen, prouve que le *papyrus* ou papier d'Égypte, dont il est si souvent fait mention dans les ouvrages modernes, & qui a servi à nous transmettre les Auteurs anciens, est une matiere encore assez neuve pour être examinée de nouveau. A l'aide des idées que les Auteurs anciens lui ont données, & des secours qu'il a tirés d'un des plus grands Botanistes de l'Europe (M. de Jussieu) M. de Caylus a discuté ce que *Guilardin* & *Pline* avoient dit sur le *papyrus*. L'on voit que cette plante naît dans les marais de la basse Égypte, ou même au milieu des eaux dormantes que le Nil laisse après son inondation. Sa racine est trottueuse, rampante, & de la grosseur du poignet; la tige est triangulaire, & ne s'éleve pas à plus de sept à neuf coudées: elle est remplie d'une substance fongueuse; elle va toujours en diminuant, & se termine en pointe. Cette espee d'arbre porte une chevelure, un panache en parasol, & un épi qui forme un thyrsé. Ses feuilles qui sortent immédiatement de la racine, ressemblent à celles du *sparganium* ou *ruban d'eau*. Les habitans du pays mangent la partie inférieure & succulente de la tige, mais on a cessé de faire du papier avec le *papyrus*.

Ainsi le *papyrus* ou *herbe des Egyptiens*, est une plante aquatique, qu'il ne faut pas confondre avec le figuier d'Adam, appelé *musa*; c'est le *cyperus Niloticus*, vel *Syriacus maximus*, *papyraceus*, lequel paroît être le même que le *sanga-sanga* qui croît à Madagascar, dans la riviere que les Malgaches appellent *Tartas*, & qui est voisine de Foulepointe: on y emploie l'écorce du *papyrus* pour faire des nattes, des cordes pour les filets, & des cordages pour les bateaux de pêche; ils en font aussi des voiles. On soupçonne aussi que le *papero* de Sicile est une espee de *papyrus*. Les habitans du Nil employoient

employoient les racines du *papyrus* pour brûler & pour faire différens vases à leurs usages. On entrelaçoit la tige en forme de tissu pour construire des barques que l'on goudronnoit ; & de l'écorce intérieure ou *liber*, on faisoit des voiles, des nattes, des habillemens, des couvertures de lit & pour les maisons, des cordes, des especes de chapeaux & du papier à écrire. Ce papier étoit anciennement appellé *sacré* ou *hiératique* ; il ne servoit que pour les livres de la Religion Egyptienne. Porté à Rome & différemment préparé, lavé, battu & lissé, ce papier prit le nom d'*Auguste*, de *Livie*, même celui du Paperier *Fannius* qui excella dans l'art de *fanner* le papier, c'est-à-dire le coller.

Le papier se préparoit en Egypte avec les fortes tiges du *papyrus* : à l'aide d'une aiguille on en séparoit les membranes circulaires ; on les divisoit en vingt lames fort minces ; on les étendoit sur une table, & on les arrosoit avec de l'eau ; on les faisoit dessécher ainsi au soleil ; puis on les croisoit en différens sens, & on les mettoit à la presse. On faisoit aussi du papier avec les feuilles. On appelloit *papier lénéotique* l'espece de gros papier emporétique, qu'on faisoit avec les parties qui touchoient le plus près l'écorce du *papyrus* ; car le beau papier étoit fait avec la matiere qui est au-dessous de l'écorce & de la lame qui la touche immédiatement. Il étoit très-léger, comme calandré, & d'une assez mauvaise odeur ; mais il se perfectionna sous l'Empereur Claude.

Après avoir détaché & enlevé l'écorce de la tige de cette plante, en employoit encore la partie intérieure moëlleuse & spongieuse, pour en faire les mèches des flambeaux qu'on portoit dans les funérailles, & qu'on tenoit allumés tant que le cadavre restoit exposé. *Antipater* dit que ces mèches de *papyrus* étoient enduites de cire ; au reste, elles ressembloient assez à cette mèche de jonc que nous avons vu il y a quelques années à Paris, & qu'on présentoit aux passans, en la décorant du titre de *mèche perpétuelle*. Tel est l'Extrait

du Mémoire de M. de Caylus. Mais il y a trop à perdre de ne pas lire cette Dissertation en entier : elle est pleine de recherches les plus instructives.

L'usage du papier d'Egypte paroit avoir succédé à celui de plusieurs autres substances, dont se sont servis les Anciens pour se communiquer leurs idées lorsqu'ils étoient éloignés les uns des autres, pour fixer la mémoire des faits & immortaliser les hommes ; car on écrivoit sur la pierre, sur des peaux d'habillement, sur des tablettes de cire, sur des coquilles, sur des métaux, sur l'écorce intérieure des arbres, (*corticea charta*, ce que font encore quelques habitans de l'Amérique), sur des boyaux, sur l'ivoire, sur l'écaille de tortue, sur les feuilles de palmier, sur l'amianté préparée, sur la toile de lin & de coton, & ensuite sur du parchemin, &c. On lit dans les *Mém. de l'Académie des Sciences*, an. 1751, qu'avant l'invention de notre papier, on en faisoit en Orient avec les chiffons de toile de coton ; & avant celui-ci, les Egyptiens préparoient la deuxième écorce d'une espèce de chiendent, connu aussi sous le nom de *papyrus*, dont ils tiroient du papier, & dont le nôtre a retenu le nom. Quelques-uns disent que l'époque du papier de chiffon est de 1470, mais M. Haller observe que cette époque est plus ancienne. Coster, dit-il, imprimoit en 1440 sur du papier de chiffons, & on a des titres même beaucoup plus anciens.

Les Japonnois font leur papier avec l'écorce de *canschy* ou *kaadsy*, arbre très-gros qui ressemble au mûrier, & qui croît dans leur pays. Voici comment ils s'y prennent. On coupe l'arbre à ras de terre ; il continue à pousser de petits rejets : quand ils sont de la grosseur du doigt on les coupe, on les fait cuire dans un chaudron jusqu'à ce que l'écorce s'en sépare, on sèche cette écorce & on la remet cuire encore deux fois, en remuant continuellement, afin qu'il se forme une espèce de bouillie ; on la divise & on l'écrase encore plus dans des mortiers de bois ; on met cette bouillie dans des boîtes carrées, sur lesquelles on met de grosses

pierres pour en exprimer l'eau : on porte la matiere sur des formes de cuivre, on procede de la même maniere que font les Papetiers.

On trouve, de temps immémorial, du papier chez les Chinois, & de très-beau : ils y emploient le chanvre, le coton, les écorces d'arbres, dont la principale est celle du bambou. Le P. *Parennin*, en a envoyé de plus de quarante sortes, toutes curieuses par quelques circonstances particulieres. Leur papier est doux & uni, d'une grande beauté, fort, & les feuilles sont d'une grandeur à laquelle toute l'industrie de nos ouvriers n'a encore pu atteindre. Souvent on l'appelle *papier de soie*, quoiqu'on y emploie rarement les chiffons de soie. On fait que les chiffons sont débarrassés par les lessives de la partie spongieuse, nommée *parenchyme* ; mais on n'auroit pas cru que la filasse, simplement battue, pût produire une pâte dont on a formé un papier assez fin, & qui paroît se perfectionner. Il est plus que probable que les filasses d'aloès, d'ananas, de palmier, d'ortie, & d'une infinité d'autres plantes ou arbres, même la chenevotte du chanvre, seroient susceptibles de la même préparation. Nous ne sommes point aussi riches en plantes & en arbres dont on puisse détacher les fibres ligneuses, que les Indiens de l'un & de l'autre hémisphere. Nous avons cependant l'aloès sur certaines côtes. En Espagne, on a une espece de sparte ou de genêt, qu'on fait rouir pour en tirer la filasse, & dont on fabrique ces cordages, que les Romains appellent *sparton* ; on en pourroit donc tirer du papier. On voit plusieurs titres anciens écrits sur du papier de jonc, aux archives de la Cathédrale de Vicque en Espagne. Nous avons dans notre cabinet plusieurs écorces intérieures du bouleau de Canada, lisses, fines, taillées en papier à lettres, & aussi souples. On écrit dessus ce papier comme sur du parchemin. M. *Guettard* a fait du papier avec nos orties & nos guimauves des bords de la mer ; & il ne désespere pas qu'on n'en puisse faire avec quelques-unes de nos plantes & de nos arbres mêmes, sans les

réduire en flasse. Le raisonnement qui avoit conduit cet Académicien à fabriquer du papier immédiatement avec la flasse, lui a fait essayer d'en faire avec du coton, à l'exemple des Chinois, & il a réussi. Il vouloit s'assurer si ce duvet étranger donneroit une bonne pâte, pour travailler avec plus de sûreté sur le duvet de nos chardons, & sur celui de l'apocin de Syrie, qui quoique étranger, vient bien chez nous. Enfin M. Guettard, dont le zèle & la sagacité sont très-connus, a voulu nous faire voir les avantages que nous pourrions tirer à cet égard d'une infinité de substances que nous rejurons comme inutiles : on en trouve le détail dans son Mémoire, & dans le Journal Economique, au mois de Juillet & d'Août 1751, ou dans un Ouvrage de sa composition qui a pour titre ; *Mémoires sur différentes parties des Arts & des Sciences, vol. 1. p. 227.* MM. de Réaumur, Gleditsch, Schaeffer & Séba ont donné aussi de bonnes observations sur le papier de notre pays. M. Haller observe que M. Schaeffer a employé un grand nombre de plantes pour en faire du papier, en y ajoutant une certaine portion de chiffons, & il y en a eu qui ont très-bien réussi. On a fait en Angleterre du papier avec des navets, des panais, des feuilles de choux, &c. Voyez Houghton Collections, n° 360. T. II, pag 418, &c.

A l'égard du papier Européen qui est notre papier ordinaire, on le fait avec de vieux drapeaux ou chiffons de lingé de chanvre ou de lin, blanchis, hachés & brisés au moulin en parties très-menues, humectées avec de l'eau, & tellement délayées, qu'elles ne paroissent que comme une eau remplie de petits flocons visqueux & collans. On leve cette liqueur par parties, prenant toujours la superficie avec un châllis garni de fils de laiton très-ferrés, & qui est de la grandeur de la feuille qu'on veut faire. On met ensuite égoutter ces feuilles ; on les passe à la colle, pour que le papier destiné à l'écriture & à l'impression ne boive point, & enfin on le met en presse. Le papier gris ou

brouillard n'a point été collé : il est fait de chiffons plus grossiers, moins lavés, &c. il boit les liqueurs, sert même à les filtrer. Le papier bleu a reçu la teinture du tournesol. Le papier marbré de diverses couleurs se fait en appliquant une feuille de papier sur différentes couleurs, détrempees en huile & mêlées avec de l'eau, qui en empêche la liaison ; & selon la disposition ou l'arrangement qu'on donne ensuite à ces couleurs, on forme, dit *Lémery*, des ondes & des panachures.

Presque tout le papier d'Hollande a la finesse, le corps, la blancheur, le lissé & le poli ou le luisant au-dessus du nôtre ; ce qui dépend de la pureté de l'eau, du choix des chiffons & de plusieurs autres circonstances. On a encore l'art d'amincir le papier par la presse & à coups de marteau. *Consultez le Dictionnaire des Arts & Métiers.*

Quelques personnes ont reconnu que quatre feuilles de papier fin, coupées par morceaux & bouillies dans une pinte de lait de vache jusqu'à ce que le papier soit réduit en bouillie, on en obtenoit une boisson qu'on passe par un linge & édulcore avec le sucre, & qui est spécifique pour la dysenterie. C'est de la colle du papier que dépend la principale vertu de ce remède.

PAPIER FEUILLE D'ARBRE. Nom donné à la feuille de L'ARBRE DE LA NOUVELLE ESPAGNE, & mieux encore à celle d'un PALMISTE. *Voyez ces mots.*

PAPIER FOSSILE. *Voyez CUIR FOSSILE.*

PAPIER NATUREL. On a découvert depuis peu en Italie, aux environs de la ville de Cortonne en Toscane, une nouvelle espèce de papier fossile. On pense qu'il est formé d'un mélange de plantes écrasées & pourries, & qui dans leur état de corruption forment une pâte capable de flotter sur l'eau, & dont les parties, malgré leur dissolution, restent unies entr'elles au moyen d'une substance visqueuse. M. *Strange* prétend avoir reconnu plusieurs plantes propres à se convertir en un papier fossile, entr'autres le *conserva*

qui est abondant dans plusieurs marais ou lieux marécageux de la Toscane. Voyez CONFERVA.

Au reste, ce papier naturel de couleur brune, n'est point une découverte particulière à l'Italie : on en a trouvé en plusieurs endroits de la France, de l'Allemagne & en différens autres pays. M. *Linnaeus*, qui en a trouvé dans la Province de Dalekent en Suède, prétend que ce papier est formé du *bissus* qu'il appelle *flos aquæ*, & qui se blanchit aux rayons du soleil. M. *Matani*, Professeur de Médecine à Pise, pense que toutes les plantes filamenteuses & membraneuses, lorsqu'elles sont dépouillées de leur substance visqueuse & entièrement dissoutes dans l'eau, peuvent se transformer en toute espèce de papier.

Les plantes les plus propres à produire le papier naturel, sont les mauves, les algues marines, le chien-dent, les orties, les joncs, le panais, les carottes, le lupin, le genêt, le glaïeul, le foin, le lin, la paille, les plantes marécageuses, les différens *bissus* & *conferva*, tant de marais que de rivière, les fleurs des arbres, &c. Plus le tissu de ces plantes est lâche & délicat, plutôt elle sont détrempées & dissoutes. C'est ainsi qu'il s'élève du fond des marais une matière visqueuse formée de corps dissous de plusieurs petits animaux, & notamment de végétaux qui ayant croupi & s'étant corrompus dans la bourbe, sont devenus très-propres à fournir le papier fossile dont il est mention. Voyez la *lettera sopra l'origine della carta naturale di Cortona*.

PAPILLON, *papilio*, petit insecte qui a six pieds, quatre ailes, des yeux & des antennes. L'histoire des papillons est nécessairement liée avec celle des chenilles, puisque tous les papillons ont été originairement des chenilles, qui ont subi les métamorphoses qui les ont amenés à l'état de chrysalide, & enfin à celui de papillon; ainsi on trouvera réunis sous ces trois mots de *chenille*, de *chrysalide* & de *papillon*, l'histoire complète des papillons dont la vie est la plus remplie de phénomènes singuliers.

Il conviendrait de parler d'abord du premier essor de cet insecte : spectacle trop peu connu du grand nombre des hommes, mais que le Naturaliste ne se laisse pas d'admirer. Quelle matrice sublime de réflexion pour l'observateur qui étudie l'organisation des êtres de la nature ! La chenille nous apprend de quelle manière elle se prépare au sommeil léthargique qui doit servir de passage à sa métamorphose. Le terme de sa vie rampante est-il accompli, elle change de forme pour devenir habitant de l'air. La chrysalide est tout à la fois le tombeau de la chenille & le berceau du papillon. C'est dans ces coques soyeuses, ou sous un voile de gaze, que s'opère tous les jours ce grand miracle de la nature : tâchons d'expliquer ceci.

Le nouveau papillon, averti par l'instinct, qu'il a acquis assez de force pour rompre ses fers, fait un puissant effort qui lui ouvre une seconde fois les portes de la vie ou plutôt de la lumière qu'il va voir avec de nouveaux yeux. Tous ses organes deviennent plus sensibles & plus parfaits ; ses ailes, qui d'abord ne paroissent pas ou qui sont si petites, qu'on les prendroit volontiers pour celles d'un papillon manqué, sont encore couvertes de l'humidité du berceau, &c. mais aussitôt qu'elles sont à l'air & libres, les liqueurs qui circulent dans leurs canaux, s'élançant avec rapidité, les forcent à s'étendre & à se développer. Pour accélérer & donner plus de force à ce développement, le papillon nouvellement éclos & impatient de voler, les agite de temps en temps, & les fait frémir avec une douce vitesse : en même-temps tous ceux qui ont une trompe (car tous n'en ont pas) qui étoit étendue & alongée sous le fourreau de la chrysalide, la retirent & la roulent en spirale pour la loger dans le réduit qui lui est préparé. Si quelque cause, soit intérieure, soit extérieure, s'oppose à l'extension des ailes dans le temps qu'elles sont encore aussi flexibles que des membranes, la sécheresse qui les surprend dans cet état arrête la suite du développement, les ailes restent contrefaites, incapables de lui servir,

& le pauvre animal se voit condamné à périr, faute de pouvoir aller chercher sa nourriture.

C'est ainsi que tous les papillons sortent de leur état de nymphe ou de chrysalide, tant ceux qui viennent de chenilles qui font des coques, que ceux qui viennent de celles qui se lient & qui se suspendent. Ces dernières en sortant se trouvent d'abord à leur aise & en plein air. Mais comment les papillons foibles, sans armes, qui sont renfermés dans des coques d'un tissu si serré, que nous ne pourrions pas les déchirer avec nos doigts, telle, par exemple, que la coque du ver à soie, comment, dis-je, ces papillons auxquels nous ne connoissons aucun instrument capable de faire cette opération, s'y prendront-ils pour percer ces murs impénétrables qui servoient à les garantir de l'insulte pendant leur engourdissement ? On peut parvenir à voir cette industrie en enlevant avec des ciseaux, une partie d'une coque : l'ouverture étant faite, collez ensuite la coque contre un verre ; observez l'insecte, vous verrez les organes se développer sensiblement : suivez-le des yeux, il fait effort pour sortir de sa prison ; remarquez cette liqueur qu'il dégorge de sa bouche, (on connoîtra par la suite que c'est le seul usage pour lequel elle lui a été donnée) c'est une liqueur mousseuse qui humecte, amollit le bout de la coque ; alors à coups de tête donnés à plusieurs reprises contre cet endroit affoibli par la liqueur, il vient à bout de le crever, la barrière s'ouvre, le papillon sort en se glissant, le voilà entièrement formé. Dans toutes ces coques, on trouve toujours deux dépouilles, celle de la chenille & celle de la chrysalide.

D'autres papillons, qui ont encore des coques plus épaisses, se font ménager une ouverture, lorsqu'étant chenilles, ils ont filé leur coque. Telle est la chenille à tubercules, qui donne le papillon paon. Voyez CHENILLE À TUBERCULES.

Lorsque les aîles des papillons ont acquis assez de fermeté, les uns prennent leur vol dans le moment ; d'autres se contentent de marcher & d'aller se placer à

quelque distance ; mais tous se purgent abondamment, les uns avant de s'éloigner de leurs coques, d'autres après. Cette évacuation est le superflu du corps gras-seux, & de toute la matière que la Nature a employée pour leur faire changer d'état. Ces restes sont liquides & assez ordinairement rougeâtres ; ceux de ces papillons qui firent autrefois si grande peur à la ville d'Aix en Provence, sont comme du sang ; voyez l'exposé de cet événement au mot CHENILLE ÉPINEUSE. Voyez aussi PLUIE DE SANG.

Nous avons dit que le papillon au sortir de sa coque est entièrement formé : agréablement surpris de se voir rendu au jour, tandis qu'il s'occupe de son bonheur, qu'il se plaît à reconnoître les lieux qu'il a habités dans son enfance, il agit ses ailes avec un doux frémissement, il doit maintenant, & tout le reste de sa vie soutenir l'éclat de la lumière & la vivacité de l'air : bientôt il prend l'essor, & d'un vol sinueux parcourt les prairies émaillées de fleurs, plonge sa trompe dans leur calice nectarifère. La douce liqueur dont il s'enivre, semble lui donner plus de gaieté, plus de feu, plus d'action, plus d'agilité. Heureux dans ses amours, il ne se repose que pour jouir. Ses ailes légères le transportent de plaisirs en plaisirs ; dès qu'il en a cueilli la fleur, il s'élance & va goûter ailleurs les douceurs apparentes de l'inconstance & de la nouveauté. Au reste, nous verrons ci-après que l'animal agit en esclave de la nature.

Description des organes du Papillon.

On ne remarque plus dans l'intérieur du papillon, ce nombre de trachées que l'on voit le long des côtés de la chenille. De ces dix-huit stigmates, il n'en reste que deux qui sont sur le corselet ; mais l'on trouve dans la partie supérieure du ventre une vessie pleine d'air, d'une grandeur assez considérable. Cette vessie a un cou qui aboutit à la bouche ou à la trompe de ceux qui en ont une. C'est par ce canal, aussi bien que par

celui des deux stigmates, que l'air entre & sort ; au lieu que dans l'état de chenille, les organes de la respiration étoient distribués des deux côtés de son corps. Ce changement jusques dans les organes de la respiration, fait juger de la prodigieuse révolution qui se fait dans l'intérieur de l'animal pendant qu'il nous paroît si tranquille sous la forme de chrysalide : c'est à la poitrine, que sont attachés les muscles qui font mouvoir les ailes.

Lorsqu'on ouvre le papillon, on découvre l'estomac, le cœur & la moëlle épiniere, qui sont autant de canaux, dont une partie réside dans le ventre, & l'autre en passant par la poitrine, va se terminer dans la tête. Le cœur du papillon est le même qu'étoit celui de la chenille, c'est-à-dire en quelque sorte un assemblage de cœurs qui regne dans toute la longueur du corps. Mais on peut remarquer que la circulation s'y fait dans un sens contraire à celui où elle se faisoit dans la chenille. Cependant cette circulation n'est pas toujours constante ; je l'ai vu souvent changer, dit un Observateur ; cela venoit-il à l'occasion des douleurs que je lui faisoit sentir ? Mais quelle qu'en soit la cause, on voit toujours avec grand étonnement que cet insecte ait une si grande facilité de changer la circulation de son sang. La moëlle épiniere est la même que celle qui étoit dans la chenille ; elle remonte du bas ventre vers la tête : mais ce qu'elle fait voir de particulier, c'est qu'elle est dans un mouvement continuel & vermiculaire, mouvement qu'elle n'avoit point dans la chenille. On peut observer ce phénomène en faisant tomber le poil de dessus la peau du ventre de la femelle du papillon provenant de la chenille à oreille. La peau en est si transparente, qu'en la frottant d'un peu d'huile, on voit très-distinctement à travers de son épaisseur, tout le jeu de cette moëlle épiniere, qui est fort vif.

Les organes des sexes dont on ne trouve aucune trace dans la chenille, se trouvent tout formés dans le papillon naissant, & situés comme la Nature a coutume de les placer dans les autres insectes. Les femelles se

font reconnoître aisément à la grosseur de leur ventre, qui est si prodigieusement rempli dans certaines especes, qu'il en paroît prêt à crever; il arrive même quelquefois aux femelles de papillon de la chenille à oreille & de la chenille commune, de commencer à déposer leurs œufs avant qu'ils ayent été fécondés, tant elles sont pressées du besoin de pondre. Il y a des especes de papillons femelles qui pondent jusqu'à quatre, cinq, six & sept cents œufs de suite.

Beauté des Papillons.

Ces insectes semblent se disputer à l'envi la vivacité, la surprenante variété des couleurs, l'élégance de la forme, en tout ils font le charme des yeux; la légèreté, l'air animé, la course vagabonde & volage, tout nous plaît en eux. Une collection de papillons nous présente le plus beau & le plus brillant spectacle, tel qu'on le voit au Cabinet du Roi, & dans ceux de la plupart des Curieux; le seul aspect en est ravissant. Les papillons de la Chine, des Indes, sur-tout ceux de l'Amérique & de la riviere des Amazones, se font remarquer par leur grandeur, & par la richesse & le vif éclat de leurs couleurs les plus variées, ils s'offrent à l'œil surpris avec toutes les graces des nuances & du compartiment; c'est un spectacle à voir, & non point à être décrit. A la Chine on envoie les papillons les plus beaux & les plus extraordinaires à la Cour de l'Empereur; ils servent à l'ornement du Palais. Il n'est pas aisé d'attraper cet insecte volage: pour le prendre au vol, on se sert d'un filet d'un petit réseau de soie ou de gaze de huit poudes de large, monté sur un fil d'archal emmanché d'un bâton léger. On les fait mourir en leur comprimant légèrement du bout des doigts le corselet, ensuite on les perce d'une épingle, & on les laisse mourir & dessécher fixés sur un carton. *Voyez à la fin de l'article INSECTE, la maniere de se procurer ces animaux, de les conserver & de les envoyer des pays*

plus ou moins éloignés. On dit qu'il y a des Chinoises assez curieuses pour étudier la vie de ces sortes d'insectes : elles prennent des chenilles parvenues au point de faire leurs coques ; elles les enferment plusieurs ensemble dans une boîte remplie de petits bâtons ; & quand elles les entendent battre des ailes , elles les lâchent dans un appartement vitré & rempli de fleurs : c'est un moyen sûr & facile d'avoir de ces beaux insectes. Un Auteur moderne observe que nous avons aussi en France des Dames distinguées par leurs connoissances & leur goût pour l'Histoire Naturelle , puisse , dit-il , leur exemple & notre hommage respectueux bannir l'esprit de mode & de frivolité ! il faut en convenir , les douceurs que procure l'étude de la Nature sont préférables au petit mérite d'avoir l'inconstance & la légèreté du papillon.

On prétend qu'on se procure rarement de plus beaux papillons & d'autres sortes d'insectes que ceux qu'on obtient en nourrissant des vraies ou fausses chenilles pour en avoir les chrysalides, les nymphes, &c. ou lorsqu'on fait ramasser des nymphes, des chrysalides, soit à la suite du Laboureur, soit dans les terres des fossés qu'on remue ou qu'on relève, soit en défrichant ou arrachant des plants, soit en visitant les aisselles des branches d'arbres & les murs des jardins, où elles sont enveloppées ou nues, suivant leur espee : mais cette éducation exige beaucoup de soins ; car pour peu que les insectes dans eet état de coques, &c. soient blessés, ils ne subissent point leur dernière métamorphose. La nature ne souffre point de contraintes ou rarement : elle semble indiquer à l'individu les ressources de son salut, les moyens de son existence. On observe que les chrysalides des papillons de jour sont la plupart triangulaires & nues. Au reste, ceux qui veulent voir développer ces animaux, doivent tenir les chrysalides, les nymphes &c. dans des boîtes spacieuses, couvertes des cannevas ou de gaze claire, ou dans un lieu clos ; on pose sur de la terre celles qui ont été trou-

vées dans la terre, & on les couvre de mousse que l'on entretient dans un état de fraîcheur en l'humectant de temps en temps. On peut prendre facilement l'insecte quand on s'apperçoit qu'il est sorti de sa dépouille, qu'il s'est alongé, que ses aîles sont bien affermies, en un mot qu'il est bien conformé, & on le saisit pour le faire mourir & le conserver, suivant la maniere indiquée à l'article *Insecte*. Les chrysalides & nymphes que l'on trouve dans nos climats en automne, ne donnent gueres leurs papillons qu'au printemps suivant : pour transporter ces chrysalides, on peut les mettre dans des boîtes & entre des lits de coton, de maniere qu'elles ne puissent pas balotter & qu'elles ne soient pas trop serrées, de peur de les blesser : il faut observer que si la durée du voyage excédoit le terme de leur métamorphose, l'animal périroit au milieu de sa prison.

Lorsqu'on considère le papillon, quatre de ses parties paroissent mériter entr'autres une attention particuliere, savoir, les aîles, les antennes, la trompe & les yeux.

Les aîles, qui sont toujours au nombre de quatre, lui constituent un genre particulier parmi les insectes ailés, en ce qu'elles ne sont point couvertes d'étuis, mais seulement d'une espece de poussiere farineuse, opaque, qui s'attache facilement aux doigts imprudens ou indiscrets qui les touchent ; cette prétendue poussiere considérée au microscope, est un assemblage très-régulier & organisé de petites écailles colorées, taillées sur différens modeles, couchées & implantées sur un tissu de gaze solide, transparente & à rainures, quoiqu'extrêmement fine & légère. C'est la dureté & le poli de ces petites écailles qui les rend si brillantes. Le dessus & le dessous des aîles en sont également couverts. Avec de grandes aîles légères, la plupart des papillons volent de mauvaise grace, ils vont toujours par zigzags, de haut en bas, de bas en haut, de droite à gauche, effet qui dépend de ce que leurs aîles

ne frappent l'air que l'une après l'autre, & peut-être avec des forces alternativement inégales. Ce vol leur est très-avantageux, parce qu'il leur fait éviter les oiseaux qui les poursuivent; car comme le vol des oiseaux est en ligne droite, celui du papillon est continuellement hors de cette ligne.

Telle est la structure la plus ordinaire des aîles des papillons: mais il y en a d'autres especes que l'on a surnommées *papillons à aîles d'oiseaux*, parce qu'effectivement leurs aîles paroissent disposées comme celles des oiseaux; ces aîles sont cependant reconvertes d'écaïlles, taillées de maniere à en imposer & à paroître comme des plumes. On voit voltiger quelquefois sur le bord des ruisseaux de ces petits papillons, qui sont blancs & des plus jolis: ils nous ont paru provenir d'une especce de chenille qui se nourrit de framboises où elle établit son domicile. Une autre especce porte des aîles vitrées, ainsi nommées parce que n'étant pas entièrement couvertes d'écaïlles, les parties qui en sont dégarnies, semblent autant de vitres; enfin la troisième especce, sont les aîles d'un petit papillon provenant d'une teigne, qui vit dans l'épaisseur des feuilles d'orme & de pommier; ces aîles présentent au microscope tout ce qu'on peut imaginer de plus riche en or, en argent, en azur & en nacre. On peut voir les figures différentes que plusieurs Auteurs, & en particulier, *Bonanni*, *Swammerdam* & *M. de Réaumur* ont données des écaïlles, des aîles & du corps des papillons.

Les papillons portent, comme la plupart des autres insectes, des antennes sur la tête: on peut voir *au mot ANTENNE* & à l'article *INSECTE*, de quel usage on croit que ces parties sont aux insectes. Comme les antennes sont très-apparentes dans les insectes, on s'en est servi pour diviser les papillons en classes & en gentes, suivant les différentes formes.

La premiere division & la plus simple est celle qui distingue les papillons en papillons de jour, & en papil-

lons de nuit ou phalens : ces derniers sont en bien plus grand nombre que les autres. *Swammerdam* en a observé cent quatre-vingt-treize sortes : savoir , treize des plus grands , vingt-huit d'une moyenne grandeur , quatre-vingt six plus petites , & soixante-six de la plus petite espece. Il en a décrit cent quatorze especes avec leurs nymphes dorées. *Aldrovande* en a fait mention de cent dix-huit sortes ; *Mouffet* en représente quatre-vingt-six & *Hoffnagel* cinquante. Ces papillons ne volent que la nuit : *Goëdard* n'a fait mention que de soixante-dix-sept sortes de papillons de jour.

Ces deux genres de papillons se distinguent par les *antennes*. Voyez ce mot. Ceux qui composent la classe des diurnes , ont des antennes de trois différentes formes. Il y a , 1°. celles que l'on appelle *antennes à masse* ou à bouton , *antennæ clavata* , parce qu'elles se terminent par un bouton , qui a le plus souvent la figure d'une olive , & quelquefois d'une olive tronquée. Le plus grand nombre des papillons que l'on voit pendant le jour se reposer sur les fleurs , portent des antennes de ce genre.

2°. Les *antennes en forme de massue*. Les papillons de cet ordre se soutiennent en volant au-dessus des fleurs sans qu'on les voie jamais s'appuyer dessus ; mais ils font un bourdonnement continuel avec leurs aîles.

3°. Celles qui sont tournées en forme de *cornes de béliers* ; elles ressemblent un peu aux *antennes en massue* ; mais indépendamment de leur figure elles n'ont pas à l'extrémité le bouquet de poil de ces dernières. Les papillons de cet ordre sont communs dans les prairies.

La classe des phalens ou papillons nocturnes se distingue aussi par des antennes de trois formes différentes. La première est celle à qui on a donné le nom d'*antennes prismatiques* à cause de leur forme ; la seconde comprend les *antennes à filets coniques* ou *grenées* , parce qu'ils sont formés d'une suite de grains disposés comme ceux d'un chapelier. La troisième est celle des *antennes à barbes de plumes* ou *en plumes* , à cause de leur ressem-

blance avec une plume d'oiseau. Dans les différens genres de papillons qui portent de ces antennes, elles fervent à distinguer les sexes; celles des mâles sont plus belles & mieux formées que celles des femelles: parmi ces papillons il y en a de tout unis, de velus & de colorés; ils volent rarement de jour; plusieurs d'entr'eux ont des heures déterminées pour voler; leur corps est plus gros que celui des papillons de jour. On les trouve dans des lieux obscurs, appliqués contre les murs, ou dans les creux des vieux arbres.

On peut distinguer encore les papillons en ceux qui sont pourvus de trompes & en ceux qui n'en ont pas. Tous les papillons diurnes en sont pourvus; mais parmi les phalenes plusieurs paroissent en manquer, d'autres en manquent tout-à-fait. Le véritable instant de distinguer la structure de la trompe des papillons qui en sont pourvus, c'est lorsque le papillon ne fait que quitter sa chrysalide: sa trompe est encore étendue sur l'estomac; elle se dégage, elle se roule en spirale; mais dans le premier instant les deux parties ne se dégagent pas toujours ensemble, & l'on apperçoit deux lames creusées en gouttière, qui forment par leur réunion la trompe du papillon, c'est l'organe qui seul fait les fonctions de la bouche & du nez. Lorsque le papillon veut pomper le suc des fleurs, dont la consistance est quelquefois trop visqueuse pour pouvoir être attirée, la bouche dégorge dans le fond de la fleur une liqueur qui rend l'extrait de la plante plus fluide: on peut voir cette manœuvre en présentant un morceau de sucre à un papillon diurne qui vient de paroître au jour. Quant aux yeux des papillons ils sont d'une structure admirable. *Voyez au mot INSECTE l'article YEUX A RÉSEAU.*

On se fait ordinairement une idée agréable de la vie & des mœurs d'un papillon: on se le représente comme un animal toujours en joie, dont l'amour & la bonne chère sont l'occupation, volant de fleurs en fleurs, de femelles en femelles; mais il s'en faut bien que tout le peuple papillon jouisse d'un bonheur si complet. Si
on

on considère les papillons de nuit, on voit que c'est à leur dernier changement que se terminent les desseins qu'avoit la Nature en les faisant naître. La propagation de l'espece est le seul signe de vie qu'ils donnent; c'est pour les amener là qu'elle les a fait passer par tant de métamorphoses, de travaux & de dangers. Plusieurs especes n'ont point de trompe, ni aucune organe propre à prendre de la nourriture: aussi n'est-ce point pour ceux-ci que les fleurs ont des sucs. Plusieurs ne font aucun usage de leurs aîles pour voler, tels que le papillon mâle du ver à soie. Quoi qu'il en soit, on peut croire que ces aîles lui servent à animer ses esprits & à exciter le cours de ses liqueurs; car elles sont dans une agitation prodigieuse dans le temps de l'accouplement. Lorsque les mâles ont consommé toutes leurs forces à s'acquitter de leur emploi, & les femelles à pondre & à mettre leurs œufs à couvert, tout est fini. Un épuisement total dans les uns & dans les autres termine une vie qui ne leur avoit été donnée que pour assurer l'existence de leur postérité. C'est ainsi que Vénus corrompt & épuise les forces. Une singularité remarquable, c'est que ces mâles qui ont observé un jeûne complet depuis le moment qu'ils ont commencé à faire leurs coques jusqu'à celui dont nous parlons, se trouvent encore avoir assez de vigueur pour se montrer les plus amoureux & les plus pétulans des animaux de leur espece.

Nous avons déjà dit que c'est parmi les papillons nocturnes que l'on trouve les grandes especes, comme le papillon à tête de mort, les papillons paon, ceux de la rithymale, &c. Ceux-ci restent ordinairement durant tout le jour appliqués contre les troncs d'arbres ou contre les murs; mais la nuit les réveille & les rappelle à l'usage de la vie. Comme les papillons nocturnes ou phalenes fuient la lumière du jour, on voit avec étonnement que ce sont précisément ceux qui se rendent auprès d'une lumière qu'on porre dans un jardin. Voici la conjecture bien voisine du vrai que l'on en

donne. Il peut se faire que les femelles de ces papillons, jettent une lumière qui est imperceptible pour nos yeux, mais très-perceptible pour le papillon qui a, dit-on, plus de trente-quatre mille yeux. Cette conjecture est appuyée sur un fait qui lui donne beaucoup de vraisemblance; c'est que tous ces papillons qui viennent la nuit tourner autour de la lumière & s'y brûler, sont toujours des mâles. Ceci prouve aussi que l'amour fascine les yeux, même aux papillons.

PAPILLON DES BLÉS. C'est sous ce nom qu'est connu dans l'Angoumois, parce que c'est sous cette forme qu'il se manifeste le plus sensiblement, un très-petit insecte, qui jusqu'à présent n'avoit été connu que des Naturalistes; mais qui vient de s'attirer l'attention du Gouvernement par les ravages qu'il fait dans cette Province. Il faut bien distinguer ces *papillons de la chenille des grains*, des *papillons des fausses teignes*: ces derniers sont très-communs dans toutes les Provinces de France; ils ont à l'extérieur, beaucoup de ressemblance avec ceux de la chenille du grain; mais ils en diffèrent beaucoup par la manière de vivre; & ceux-ci font un tort bien moins dangereux que les papillons de la chenille des grains. Comme on distingue mieux les choses par la comparaison, nous donnerons l'histoire du papillon de la fausse teigne, à la suite de celle-ci.

Quant aux papillons de la chenille des grains, depuis environ trente ans on s'étoit aperçu dans l'Angoumois, qu'en certaines saisons il sortoit des papillons des tas de blés: ces insectes n'exciterent d'abord que la surprise; M. de Réaumur en donna une histoire curieuse. Depuis quelques années, cet insecte s'y est multiplié au point de consommer, en peu de mois, les récoltes les plus abondantes: il commence à dévorer les grains dans les épis flottans au milieu des champs; il continue ses ravages dans les granges, & acheve de tout dévaster dans les greniers. Le Cultivateur, qui se voit frustré de ses plus douces espérances, est découragé. L'Académie des Sciences envoya, par ordre du

Gouvernement, des Académiciens pour observer sur les lieux cet insecte, pour opposer à ses ravages les remèdes les plus prompts & les plus efficaces, & pour faire les expériences nécessaires, afin d'en détruire l'espèce, s'il étoit possible. C'est dans ces vues, que M. Duhamel & M. Tillet se rendirent dans l'Angoumois, en 1760 : ils y retournerent en 1761, ils trouverent plus de deux cents Paroisses désolées par cet insecte. Plusieurs Curés & quelques Gentilshommes qui s'étoient appliqués à la destruction de ces insectes, leur firent part de leurs conjectures sur leur origine, & sur les moyens d'en arrêter la multiplication. C'est du concours de toutes ces expériences, & des observations de nos Académiciens, dans leurs deux voyages dans cette Province, que résulte un Ouvrage *in-12*, livre intéressant pour le Naturaliste, utile au Citoyen, & nécessaire au Cultivateur.

Nous pensons ne pouvoir rien faire de mieux, que de nous aider de l'extrait qu'ont donné de ce livre, les Auteurs du Journal des Savans.

Le papillon auquel on attribuoit en Angoumois tout le mal fait aux grains, quoiqu'il soit destitué d'organes capables de leur nuire, est de la classe des phalènes : il a des antennes à filets grenés : il porte ses ailes inclinées en forme de toit ; elles sont longues par rapport à leur largeur, de couleur de café au lait, brillantes au soleil, bordées d'une frange de poils, sur-tout du côté intérieur : il a deux barbes qui partent de dessus la tête ; passent entre les antennes, se prolongent jusqu'au dessus des yeux, où elles rencontrent un toupet de poils relevés en arrière. A la première vue, ce papillon paroît être assez semblable à celui des fausses teignes.

Ce papillon ne semble occupé que du soin de se multiplier, il s'accouple la nuit ou dans l'obscurité ; l'accouplement dure plusieurs heures : le mâle & la femelle se réunissent quelquefois après s'être séparés. A peine les œufs sont-ils fécondés, que la femelle s'en délivre : elle jette çà & là des paquets de quatre, cinq ; trente œufs,

en sorte que chaque femelle produit depuis soixante jusqu'à quatre-vingt-dix œufs. Les œufs sont imbibés d'une humidité visqueuse, qui les rend adhérens aux différens corps sur lesquels ils ont été déposés : ils sont de taille à passer par un trou fait dans une feuille de papier avec la pointe de la plus fine aiguille ; au microscope ils paroissent striés dans leur longueur, & comme charpinés.

Quatre, six, ou huit jours après que l'œuf a été pondu selon la température de la saison, il en sort une chenille grosse comme un cheveu, de la longueur d'un quart ou d'un cinquième de ligne ; aussitôt elle travaille à s'introduire dans l'intérieur du grain, pour se nourrir de sa substance farineuse. Elle se glisse d'abord dans la rainure qui sépare les deux lobes : elle y file quelques fils de soie, puis elle déchire le son avec ses dents, qu'elle range de côté & d'autre, de façon que lorsqu'elle a pénétré dans l'intérieur du grain, le son retombe & ferme assez exactement l'ouverture.

Il en périt plusieurs avant qu'elles soient parvenues à s'introduire dans la substance farineuse, soit que la fatigue, l'épuisement ou la faim les fassent mourir, ou que, comme l'a soupçonné M. de Réaumur, elles s'entre-détruisent elles-mêmes dans des combats cruels qu'elles se livrent, pour s'assurer la possession d'un grain dans lequel elles veulent s'introduire.

Une chenille se contente d'un seul grain de blé, elle n'en sort point pour en attaquer un autre ; mais on n'en trouve jamais deux dans le même grain, une seule suffit pour en consommer toute la substance farineuse : elle ne laisse absolument que la pellicule du son. Lorsqu'elle a pris tout son accroissement, elle se dispose à filer sa coque ; la chenille peut avoir alors deux lignes & demie de longueur : sa grosseur peut égaler la moitié du grain de blé qu'elle a consommé ; son corps est ras, entièrement blanc : elle a deux espèces de cornes sur la tête, qui se dirigent vers la partie postérieure ; elle en a deux

autres plus longues dans la même direction, placées vers l'anus ; elle a seize jambes.

Comme si elle prévoyoit que sous la forme de papillon, il ne lui restera aucun organe avec lequel elle puisse entamer la pellicule du son qui la renferme, elle prend la précaution de tailler avec ses dents, vis-à-vis l'endroit où doit être la tête de la chrysalide, une trappe assez large pour donner issue au papillon, & qui reste fermée jusqu'à ce que cet insecte ait quitté sa dépouille de chrysalide. Cette sage mesure étant prise, elle file une coque qui remplit exactement un des lobes du grain ; l'autre est occupé par les excréments. Le papillon étant dégagé de sa robe de chrysalide, perce la coque à coups de tête, leve la trappe faite à l'écorce du son, & sort de cette espèce de tombeau, pour travailler à la propagation de l'espece.

Tel est le cercle de la vie & des développemens de cet insecte : les différentes températures des saisons en alongent ou raccourcissent la durée. Il paroît que dans le temps le plus favorable, une génération s'accomplit en vingt-huit ou vingt-neuf jours, ainsi il s'en fait plusieurs dans une année. Sur la fin de Mai & au commencement de Juin, on trouve des œufs & de petites chenilles sur les épis de la campagne ; en Juillet il en naît des papillons qui déposent sur les mêmes épis une nouvelle postérité ; celle-ci peut en donner encore une autre dans la grange ou dans le grenier, vers la fin d'Août ; si les premiers froids sont retardés, on en voit une nouvelle en Septembre ; & enfin, une dernière en Novembre, si ce mois est encore chaud. Ce seroit cinq générations en un an : le concours de toutes ces circonstances est très-rare ; mais il n'est pas nécessaire que cet insecte multiplie jusqu'à ce point, pour faire de grands ravages. Jusqu'aux premiers froids, on voit continuellement sortir des papillons des tas de grains, & chaque papillon vit encore un mois ; mais il y a certain temps où on voit éclore, presque à la fois une quantité prodigieuse de papillons qui couvrent le tas, & semblent

lui communiquer une sorte de frémissement. Ce sont ces essaims que nos Auteurs appellent *une volée*. Cette volée est toujours précédée d'une chaleur considérable qui s'excite dans le tas, & fait monter le thermometre à vingt-cinq, trente, & quelquefois cinquante degrés, tandis que la température extérieure n'est qu'à treize ou quatorze degrés : une telle chaleur favorise considérablement les progrès des chenilles qui se trouvent dans les grains voisins ; quand il ne doit pas y avoir de volée, la chaleur du tas n'excede pas sensiblement celle de l'air extérieur.

Il y a ordinairement trois volées bien sensibles ; celle du printemps vers la mi-Mai, ou le commencement de Juin ; celle d'Août, & une autre dans quelques-uns des mois suivans. La volée du printemps a une inclination décidée à sortir des greniers ; tous les soirs au coucher du soleil, on voit des essaims de papillons se répandre dans la campagne. Les volées des autres mois passent le jour en repos, s'agitent la nuit, voltigent sur les tas, sans qu'on voie aucun de ces insectes se montrer au dehors. Qui a appris aux papillons du printemps qu'ils trouveront au milieu des champs un aliment plus tendre & plus propre à leur postérité que celui dont ils ont vécu, & à ceux de l'été que la famille qu'ils vont mettre au jour mourroir de faim par-tout ailleurs que dans l'endroit où ils sont nés ?

Nos Académiciens ont eu l'attention de chercher au printemps, la lanterne à la main, ces papillons vagabonds ; ils les ont trouvés en grand nombre accouplés sur les épis encore verts, & y déposant leurs œufs. Ils ont eu la précaution de les montrer aux habitans de la province pour lesquels, alors seulement, l'origine des chenilles que l'on trouve en Juin dans les épis cessa d'être une énigme.

Cette découverte a encore expliqué une autre observation qui auroit pu embarrasser, c'est que les récoltes sont ordinairement d'autant plus endommagées, qu'elles sont plus près d'un hameau & d'un lieu ha-

bité. Ces papillons peuvent même se transporter assez loin.

Moyen de faire périr ces insectes & de conserver les blés.

Un certain degré de chaleur suffit pour faire périr les insectes, chenilles, chrysalides, papillons. Un autre degré de chaleur peut endommager le germe des grains, & les empêcher de lever. Il a fallu trouver un degré fixe, qui pût faire jouir de l'avantage du premier, sans entraîner l'inconvénient du second. Les étuves, telles que celles décrites dans le *Traité de la Conservation des Grains*, produiroient tous ces avantages; mais la construction en est dispendieuse, ainsi on a eu recours à l'usage des fours, en remédiant aux inconvénients qui s'y rencontrent.

Les expériences ont appris les faits suivans: une chaleur de soixante degrés suffit pour dessécher en onze heures les chenilles, les papillons, les chrysalides, & les chauffe tous au point de les rendre friables; cette même chaleur n'ôte point au blé la faculté de germer; & une chaleur de trente-trois degrés continuée pendant deux jours, suffit pour faire périr tous ces insectes. Comme la chaleur ordinaire des fours, deux heures après qu'on en a retiré le pain, est environ de cent degrés, on ne doit mettre dans le four le grain de blé que l'on veut étuver pour le conserver que cinq ou six heures après que le pain a été retiré du four; le grain y éprouve alors un degré de chaleur capable de faire périr les insectes en moins de quarante-huit heures, mais qui ne sauroit altérer le germe. Lorsqu'on veut se procurer une semence bien pure & bien nette, on trempe pendant deux minutes les paniers dans lesquels on a mis du blé, dans une forte lessive de cendres, à laquelle on a ajouté de la chaux vive; cette lessive acheve de faire périr les insectes qui peuvent avoir résisté à la chaleur, & de plus, elle sauve encore les moissons de la carie qu'on nomme *pourri*

en Angoumois. Lorsqu'on veut garder les blés étuvés ; un excellent moyen d'empêcher que d'autres papillons n'y viennent de nouveau déposer leurs œufs , c'est de couvrir le tas de blé de chaux en poudre d'un pouce d'épaisseur ; il suffit même de le couvrir de cendres , ou de l'envelopper dans des sacs de toiles , ou de le mettre dans des tonneaux. Quand il ne s'agit que d'étuver le grain pour en faire du pain ou un objet de commerce , il y a fort peu de précautions à prendre du côté du degré de chaleur. Deux heures après que le pain a été retiré du four , on peut y introduire une grande masse de grains & l'y laisser deux ou trois jours , en le remuant de temps en temps. Une des précautions importantes , est de battre le blé le plutôt qu'il est possible ; le fléau , le van , le crible détruisent ou emportent toujours un grand nombre de chenilles.

Il seroit aisé par ces moyens simples & peu dispendieux de parvenir à la destruction totale de cet insecte dans l'Angoumois , ou du moins d'en approcher beaucoup , il ne s'agiroit que de les appliquer pendant un an ou deux à toutes les récoltes de la province. Il y a sur cela d'excellentes vues , qu'il faut voir dans l'Ouvrage même de Mrs. *Duhamel & Tillet*.

Papillon de la fausse teigne du blé.

Les papillons de la fausse teigne qui paroissent dans le courant du mois de Juin , sont du genre des phalenes ; ils ont quatre aîles plus larges du côté de la queue que du côté de la tête ; la couleur des aîles supérieures est gris blanc , la superficie en est assez brillante , & elle paroît au soleil comme argentée. On apperçoit sur les aîles avec la loupe des taches de figure irrégulière & un peu plus brunes que le fond ; ces papillons portent leurs aîles en forme de toit , & les bords intérieurs sont frangés ; leur tête est garnie de deux antennes assez longues , formées de grains articulés : entre

ces antennes & les yeux il y a un toupet de poils.

Ces papillons viennent d'une fausse teigne, qui est une petite chenille dont le corps est ras & blanchâtre; elle est pourvue de seize jambes: elle ne se loge point dans les grains, mais elle a l'adresse d'en lier plusieurs ensemble avec de la soie qu'elle file, & dont elle se forme un tuyau comme celui des teignes ordinaires; ce tuyau est ordinairement recouvert du son & de la farine que cet insecte a broyés. C'est dans ce tuyau que la fausse teigne se loge au milieu du tas de grains qu'elle a choisi pour sa provision; mais elle a la liberté de sortir de son fourreau pour manger les uns après les autres, les grains qui l'entourent: cette manœuvre la distingue de la vraie teigne: souvent même elle en attaque plusieurs à la fois & toujours sans ordre, car elle ronge tantôt de l'un, tantôt de l'autre, sans qu'aucun soit entièrement mangé.

Quand il se trouve une grande quantité de ces fausses teignes dans un grenier, on voit tous les grains de la superficie du tas, liés les uns aux autres par des fils de soie; ce qui forme une croûte qui est quelquefois de trois pouces d'épaisseur. Cette teigne se transforme en chrysalide dans un grain qu'elle a creusé, ou dans le tuyau qu'elle s'est formé; & vers le mois de Juin on l'en voit sortir en papillon. Lorsqu'on remue un tas de grain où il y a beaucoup de fausses teignes, elles montent aux murailles; mais elles ne tardent pas à rentrer dans le tas, qui se trouve dès le lendemain couvert d'une nouvelle nappe soyeuse.

PAPILLON DU CHOU. *Voyez* CHENILLE DU CHOU.

PAPILLON DE JOUR & PAPILLON DE NUIT. *Voyez* leur différence à l'article PAPILLON.

PAPILLON DE FAUSSE TEIGNE. *Voyez* à la suite du mot PAPILLON DES BLÉS, & à la suite de l'article TEIGNE.

PAPILLON PAON. *Voyez* CHENILLE A TUBERCULES.

PAPILLON FEUILLE MORTE , ou PAPILLON PAQUET DE FEUILLES SÈCHES. Ce papillon de nuit a été très-bien nommé à cause de sa forme & de sa couleur ; il n'y a personne qui ne prît ce papillon lorsqu'il est en repos sur un arbre , pour un paquet de feuilles séchées. Tout concourt à faire prendre cette idée à qui le voit pour la première fois : ses ailes supérieures qui couvrent tout le corps ont des nervures , qui par leur espèce de relief & leur disposition imitent celles des feuilles ; leur contour est dentelé comme est celui de plusieurs feuilles ; les ailes inférieures qui débordent les supérieures , sont comme d'autres feuilles qui seroient mêlées confusément ; une espèce de bec qu'il porte au devant de la tête , formé par deux tiges barbues & appliquées l'une contre l'autre , semble être la queue d'une de ces feuilles.

Ce papillon provient d'une chenille commune dans nos vergers , & qui habite communément les pêchers , les poiriers , les pommiers , les amandiers ; quoiqu'elle ne soit pas rare , elle est difficile à trouver , parce que sa figure en impose , ainsi que celle de son papillon. Cette chenille est de la classe des demi-velues , sa couleur est d'un gris brun , le dessous de son ventre est d'un jaune feuille morte ; elle porte sur son pénultième anneau une corne assez courte & de substance charnue , & de deux autres à-peu-près semblables aux deux côtés de la tête ; sa tête est bleuâtre. Cette chenille a quatre pouces de longueur quand elle a acquis toute sa grandeur ; elle ne mange que la nuit , & se tient pendant tout le jour appliquée contre le tronc ou les grosses branches de l'arbre , mais si ramassée , qu'on ne lui voit ni tête ni queue ; on la prendroit pour une de ces tubérosités ou bosses qui s'élevent souvent sur l'écorce des arbres , sa couleur grise donne d'autant plus lieu d'en imposer.

Elle se construit contre les branches ou contre le mur une coque grisâtre, d'un tissu peu serré, elle en tapisse l'intérieur avec les poils de sa robe. Aussi-tôt qu'elle s'y est renfermée, elle dégorge une bouillie blanche, qui se sèche promptement, se réduit en poudre, & rend sa coque opaque. La chenille instruite que son papillon habillé en phalene, n'auroit pas la force de percer sa coque, pour sortir de ce logement, elle lui ménage une petite ouverture.

PAPILLON DE LA CHENILLE DU SAULE. Voyez son histoire à l'art. *Chenille du saule, à double queue, volume II.* Voici une anecdote sur cette chenille & le papillon qui en provient, elle nous a été adreſſée par Madame B* de F* l'une de nos disciples qui joint aux graces & à l'esprit le goût naturel de l'observation. " J'avois une chenille qui se trouve sur » le saule, elle avoit été prise à Luxeuil en Franche- » Comté; elle se mit en chrysalide le 3 Septembre » 1770. Je la portai à Paris, l'ai mené aux Pyrenées, » comptant qu'au mois d'août elle deviendroit papil- » lon, apparemment que les neiges l'ont empêchée de » suivre l'ordre de la nature: je l'ai menée sur les fron- » tieres d'Espagne en Octobre, je posai la boîte qui la » contenoit sur le manteau d'une cheminée où j'avois » bon feu, même en Août; elle a toujours gardé l'inco- » gnito; enfin le 21 Janvier 1772, j'ai trouvé un assez » vilain papillon gris avec des filets noirs & jaunes, » dont le dessin imitoit le point d'Hongrie; calcul » fait, ladite chenille a été cinq cents six jours en chry- » salide, elle naquit chenille sur les rives du *Breuchier*, » & devint papillon sur celles de la *Charente*. Sont-ce » les voyages qui ont retardé sa métamorphose? » Je le crois; d'ailleurs la chaleur abrege, de même que le froid prolonge, l'état de chrysalide.

PAPILLON DE TEIGNES : voyez à la suite du mot TEIGNES.

PAPILLON A TÊTE DE MORT. Ce papillon, l'un des plus singuliers, & qui porte des caractères

uniques, vient de l'espece la plus grande de nos chenilles. Lorsque cette chenille a acquis toute sa grandeur naturelle, elle a quatre pouces & demi de longueur; sa couleur est un jaune clair, pointillé de noir sur certains anneaux; on observe sur son dos comme des especes de chevrons. Cette chenille a cela de singulier qu'elle porte une corne à l'extrémité postérieure, courbée en sens contraire de celle des autres: cette corne est rougeâtre & toute chargée de petits grains graveleux, qui imitent assez bien une rocaille: on trouve cette chenille principalement sur le jasmin, quoiqu'elle s'accommode aussi de feuilles de fèves de marais & de celles de choux; c'est dans le mois d'Août qu'il faut la chercher. Vers ce temps elle se creuse un trou dans la terre; c'est là qu'elle se change en chrysalide de laquelle, au mois de Septembre, sort le papillon à tête de mort, qui a porté plus d'une fois l'allarme & l'effroi dans l'esprit du peuple imbécile, & des gens foibles & ignorants. Ce papillon est très-grand, il a trois pouces de longueur de la tête à la queue; c'est un phalene du genre des *sphinx éperviers*. Ses ailes étendues ont jusqu'à cinq pouces de vol; la couleur de ses ailes est obscure, d'un brun noir mêlé avec des taches de jaune feuille-morte; ce jaune divisé par quelques traits noirs, forme sur son corselet une figure qui n'imité pas mal une *tête de mort*, ce qui lui en a fait donner le nom. A cette image funébre, peinte sur son corps, se joint encore une singularité unique dans ce papillon, le seul dans lequel on l'ait observée; il fait entendre un bruit fort aigu, qui approche un peu de celui d'une souris, mais qui a quelque chose de plus plaintif & de plus lugubre. En falloit-il davantage pour jeter l'effroi dans l'esprit du peuple qui a donné à ce papillon le nom d'*oiseau de mort*? Aussi l'allarme se répandit-elle, il y a quelques années, dans certains cantons de la Basse-Bretagne, parce que ces papillons y furent plus communs que d'ordinaire, positivement dans un temps où il y avoit beaucoup de maladies. On

leur attribuoit tout le mal, on ne les voyoit qu'avec frayeur, on les regardoit comme les sinistres avant-coureurs des malheurs; & même encore présentement le peuple s'allarme, dit-on, à leur présence: tant les préjugés populaires sont difficiles à déraciner. Le cri singulier que fait entendre ce papillon, sur-tout lorsqu'il est troublé dans sa marche ou renfermé, & qu'il redouble sans cesse lorsqu'on le tient entre les doigts; ce cri, dis-je, sujet de tant de frayeurs, est occasionné par le bruit que fait la trompe de ce papillon, qui est courte & écaillée, en frottant contre deux lames mobiles & très-dures entre lesquelles elle est logée. L'épreuve en est facile; que l'on écarte avec la pointe d'une épingle une des deux lames d'auprès de la trompe, l'animal ne rend que la moitié du son ordinaire; qu'on les écarte toutes deux, il est muet. C'est en Septembre & Octobre que l'on voit ces papillons en diverses provinces du Royaume: on le trouve aussi sous divers climats, en Angleterre, en Égypte.

Nous avons déjà eu occasion de dire que chaque plante a son insecte, & peut-être n'y a-t-il point d'arbres, d'arbrustes, d'arbrisseaux & de plantes qui n'aient aussi leur chenille & son papillon: c'est pourquoi nous renvoyons, pour les papillons qui sortent des chenilles, *au mot même CHENILLE*, où nous avons décrit les principales. On trouvera à leur article, suivant l'ordre alphabétique, l'Histoire d'une quantité d'autres chenilles & de papillons célèbres, sous les noms particuliers qu'ils portent. Nous terminerons cet article en disant que si les papillons des Indes sont plus grands & plus beaux que les nôtres, ils sont en plus petit nombre d'espèces que ne le sont chez nous ces sortes d'insectes.

PAPILIONACÉES. (Plantes). *Voyez* ce que c'est à la suite de l'article LÉGUMES.

PAPION ou BABOUIN, *papio*, espèce de singe propre à l'ancien continent; il se trouve particulièrement aux îles Philippines & au Cap de Bonne-Espé-

rance. On en distingue deux ou trois espèces pour la grandeur de la taille. Le papion a la queue très-courte ; il marche plus souvent à quatre pieds qu'à deux : ses griffes sont des armes redoutables : les chiens n'ont gueres de prise sur lui que quand il s'est enivré de raisin, mets dont il est très-friand. Sa femelle est stérile dans les climats tempérés ; dans son climat natal, elle ne fait même qu'un petit qu'elle porte entre ses bras & comme pendu à sa mamelle. Ces animaux qui sont forts & robustes tiendroient tête à plusieurs hommes. Ils font de grands dégâts dans les vignes, les jardins & les vergers. Pour exercer leur brigandage, ils se réunissent en troupes ; une partie entre dans l'enclos pour piller, le reste forme une chaîne de communication depuis le lieu du pillage, jusqu'à l'endroit du rendez-vous. On cueille, on arrache, on jette de main en main, on reçoit avec une adresse singulière : en un instant, un jardin est dévasté, ravagé, & quelques-uns de ces individus placés en sentinelle, avertissent au moindre danger, & la troupe s'enfuit en gambadant. Le naturel des papions & babouins est méchant & féroce ; mais les traits principaux de leur caractère sont l'impudence & la lubricité. L'aspect des femmes excite l'effronterie des mâles ; de même, l'aspect des hommes excite la lasciveré des femelles. Sur cet article ils sont incorrigibles. *Voyez* ce qui en est dit à la suite de l'article SINGE.

PAPYRACÉE. Épithete qu'on emploie en Histoire Naturelle, pour désigner une coquille extrêmement mince.

PAPYRUS. *Voyez* PAPIER DU NIL.

PAQUERETTE ou PASQUETTE. *Voyez* MARGUERITE PETITE.

PARANACARE, espece de crâbe du Brésil, qui, selon *Marcgrave*, n'est pas bon à manger. Il est long de trois doigts : il a deux bras garnis de pincés, quatre jambes longues de trois doigts, & quatre autres qui sont très-courtes ; une queue striée & longue d'un doigt &

demi : deux yeux longs & élevés , & deux filets. Sa coquille est brunâtre , ainsi que les poils qui la recouvrent ; toutes les parties inférieures sont bleuâtres , de même que les yeux & les filets ou antennules : on le trouve sur le rivage , proche du fleuve Paraiba. *Ruisch, exfang , p. 27.*

PARASILENE. C'est un météore dans lequel on aperçoit quelquefois l'image apparente de la lune : cet effet est occasionné par les mêmes causes que les *parhélies* du soleil. *Voyez PARHÉLIE.*

PAREIRA BRÁVA ou BUTUA. C'est le nom d'une racine qui nous est apportée du Brésil par les Portugais : on ne connoît pas encore bien la plante dont on la retire : cependant on soupçonne que c'est la même que le *caapéba*. *Voyez ce mot.* Cette racine est ligneuse , dure , tortueuse , brune en dehors , d'un jaune grisâtre intérieurement ; étant coupée transversalement , on y voit plusieurs cercles concentriques , traversés de plusieurs rayons qui aboutissent au centre : elle n'a point d'odeur & est un peu amère ; elle est de la grosseur du doigt , & quelquefois du bras d'un homme. Les Portugais & les habitans du Brésil la regardent comme une panacée souveraine. Ils font dans l'usage de la tremper dans l'eau , & de l'user sur une pierre à aiguiser ; ils la délaient ensuite dans quelque liqueur appropriée , & la font prendre à leurs malades : nous l'employons aussi rapée. L'expérience a appris que son usage est spécifique dans la colique néphrétique & la suppression d'urine : la douleur est dissipée presque en un instant par un écoulement abondant d'urines. Cette racine produit son effet en divisant les matières muqueuses qui engorgent les couloirs des reins. Elle a été employée avec succès dans un asthme humoral qui suffoquoit le malade : son usage a été suivi d'expectoration. Cette racine est fort utile dans la gonorrhée , & pour arrêter les hémorrhagies. On la donne en poudre à la dose de vingt à trente grains , trois à quatre fois le jour , dans la tisane de fleurs de mauve ; & en

décoction, à la dose de deux à trois gros. A Cayenne on l'emploie en tisane au défaut du sassafras. *Pareira brava* est un nom Portugais, qui signifie *vigne sauvage* ou *bâtarde*. *Butua* est un nom Indien, qui signifie un bâton. (M. *Lochner* qui a écrit sur le *pareira brava*, le distingue du *butua*). Les Brésilois donnent aussi le nom de *membrocq* à cette racine. M. *Amelot*, Conseiller d'État, est le premier qui ait apporté le *pareira brava* en France, au retour de son Ambassade de Portugal, en 1688.

PARELLE. Voyez PATIENCE.

PAREPOU. Voyez PALIPOU.

PARESSEUX ou AI ou HAY. Quadrupede de l'Amérique & du Ceylan, dont on distingue deux especes, le grand & le petit. M. *Linnaeus* les met dans l'ordre des *anthropomorphes*, ou animaux à figure humaine. Il nomme *bradype* celui d'Amérique. Cet animal habite les endroits les plus chauds de cette partie du monde. Il a trois doigts aux pieds de devant, & il est sans queue. C'est l'*ignavus gracilis aut agilis* de *Seba*. La grande especes a cependant une sorte de queue longue d'un demi-doigt, & ronde. L'animal est de la grandeur d'un renard de moyenne taille, & a des yeux noirs fort sombres ou endormis. Le même Auteur nomme le second *tardigradus Ceylanicus*. Ce grand *Ai* est l'*ignavus major hirsutus, pilis longis & griseis* des Auteurs.

M. *Klein* fait aussi une différence de l'*Ai* du Ceylan, d'avec celui de l'Amérique. Celui du Ceylan n'a que deux doigts aux pieds de devant, & trois à ceux de derrière, tous armés d'ongles forts & crochus. Ses oreilles, qui sont placées & appliquées contre la tête, sont cachées sous les poils. Il n'a point de queue: tout son corps est couvert de poils épais, roux ou de couleur incarnat par dessus le dos, & d'un cendré clair par dessous le ventre. Il a le museau un peu plus allongé que le paresseux de l'Amérique. On dit que les femelles
de

de ces animaux ont deux mamelles entre les pieds de devant.

M. *Briffon* met le *pareffeux* dans l'ordre fecond de la claffe des quadrupedes velus, qui n'ont que des dents molaires. Ces dents ne font point à lobes, comme celles des autres quadrupedes: elles font cylindriques, & terminées par un bout arrondi.

Le petit que la femelle de l'*Aï* met bas, naît fans poils; il refemble au petit chien par l'ouverture de la gueule, & par tout le corps à l'efpece de finge cynocéphale. Il n'a point de queue; fes oreilles font courtes & rondes, collées contre la tête, comme font celles des finges: ce qui fait que M. *Klein* le nomme *simia personata*. *Seba* fait mention d'un *pareffeux* de l'*Amérique*, dont les poils font très-épais, erépus & semblables à de la laine. Ces animaux, dit-on, rient & pleurent en même-temps: *risum fletu mifcent*. Leur voix eft claire comme le cri d'un jeune chat, mais qui prononce gravement *i, i, i, i, i*, fur le ton des notes *la, fol, fa, mi, re*: ce cri a fait dire plaifamment à *Clufius* que l'*Aï* étoit l'inventeur de la Mufique.

On trouve dans les *Observations d'Hiftoire Natur.* de M. *Gautier*, T. I, Part. 2, p. 240 & fuiv. une defcription de l'extérieur & de l'intérieur de cet animal. Voyez aufli *Seba* pour les defcriptions & les figures qu'il donne des différentes efpeces d'*Aï*.

Autant, dit M. de *Buffon*, la Nature nous a paru vive, agiffante, exaltée dans les finges, autant elle eft lente, contrainte & reflerrée dans ces *pareffeux*; & c'eft moins pareffe que mifere, c'eft défaut, c'eft dénuement, c'eft vice dans la conformation; point de dents incisives ni canines, les yeux obfens & couverts, la mâehoire aufli lourde qu'épaille, le poil plat & femblable à de l'herbe féehee, les euiffes mal emboîtées & prefque hors des hanches, les jambes trop courtes, mal tournées & enecore plus mal terminées; point d'affiette de pied, point de pouces, point de

doigts séparément mobiles; mais deux ou trois ongles excessivement longs, carinés, pointus, recourbés en dessous, qui ne peuvent se mouvoir qu'ensemble, & nuisent plus à marcher qu'ils ne servent à grimper; la lenteur, la stupidité, l'abandon de son être, & même la douleur habituelle, résultans de cette conformation bizarre & négligée; point d'armes pour attaquer ou se défendre, nul moyen de sécurité, pas même en grattant la terre; nulle ressource de salut dans la fuite; confinés, je ne dis pas au pays, mais à la motte de terre, à l'arbre sous lequel ils sont nés; prisonniers au milieu de l'espace; ne pouvant parcourir qu'une toise en une heure, grim pant avec peine, se traînant avec douleur, une voix plaintive & par accens entrecoupés qu'ils n'osent élever que la nuit; tout annonce leur misère, tout nous rappelle ces monstres par défaut, ces ébauches imparfaites, mille fois projetées, exécutées par la Nature, qui ayant à peine la faculté d'exister, n'ont dû subsister qu'un temps, & ont été depuis effacés de la liste des êtres; & en effet si les terres qu'habitent les *pareffeux* n'étoient pas des déserts, si les hommes & les animaux puillans s'y fussent anciennement multipliés, ces especes ne seroient pas parvenues jusqu'à nous, elles eussent été détruites par les autres, comme elles le seront un jour.

Faute de dents, dit notre illustre & sublime Écrivain, ces pauvres animaux ne peuvent ni saisir une proie, ni se nourrir de chair, ni même brouter l'herbe; réduits à vivre de feuilles & de fruits sauvages, ils consomment du temps à se traîner au pied d'un arbre, il leur en faut encore beaucoup pour grimper jusqu'aux branches, & pendant ce lent & triste exercice qui dure quelquefois plusieurs jouts, ils sont obligés de supporter la faim & peut-être de souffrir le pressant besoin: arrivés sur l'arbre ils n'en descendent plus, ils s'accrochent aux branches, ils les dépouillent par parties, mangent successivement les feuilles de chaque rameau, passent ainsi plusieurs semaines sans pouvoir délayer

par aucune boisson cette nourriture aride; & lorsqu'ils ont ruiné leur fond, & que l'arbre est entièrement nu, ils y restent encore retenus par l'impossibilité d'en descendre; enfin quand le besoin se fait de nouveau sentir, qu'il presse & qu'il devient plus vif que la crainte du danger de la mort, ne pouvant descendre ils se laissent tomber, & tombent très-lourdement comme un bloc, une masse sans ressort, car leurs jambes roides & paresseuses n'ont pas le temps de s'étendre pour rompre le coup.

A terre ils sont exposés à la merci & même livrés à tous leurs ennemis: comme leur chair n'est pas absolument mauvaise, les hommes & les animaux de proie les cherchent & les tuent: il paroît qu'ils multiplient peu, ou du moins que s'ils produisent fréquemment ce n'est qu'en petit nombre; car ils n'ont que deux mamelles. Tout concourt donc à les détruire, & il est bien difficile que l'espece se maintienne: il est vrai que quoiqu'ils soient lents, gauches & presque qu'inhables au mouvement, ils sont durs, forts de corps & vivaces; qu'ils peuvent supporter long-temps la privation de toute nourriture; que couverts d'un poil épais & sec, & ne pouvant faite d'exercice, ils dissipent peu & engraisent par le repos, quelque maigres que soient leurs alimens; ces animaux ayant quatre estomacs comme les quadrupedes ruminans, peuvent compenser ce qui manque à la qualité de la nourriture par la quantité qu'ils en prennent. Une singularité remarquable, c'est que leurs intestins, au lieu d'être longs comme ils le sont dans les animaux ruminans, sont au contraire très-petits & plus courts que ceux des animaux carnivores; une autre singularité c'est qu'au lieu de deux ouvertures au dehors, l'une pour l'urine, l'autre pour les excréments, au lieu d'un orifice extérieur & distinct pour les parties de la génération, ces animaux n'en ont qu'un seul, au fond duquel est un égout commun, un cloaque comme dans les oiseaux.

Au reste, dit M. de Buffon, avec cet esprit philosophique qui regne toujours dans ses ouvrages, si la misere qui résulte du défaut de sentiment n'est pas la plus grande de toutes, celle de ces animaux, quoique très-apparente, pourroit ne pas être réelle; car ils paroissent très-mal ou très-peu sentir: leur air morne, leur regard pesant, leur résistance indolente aux coups qu'ils reçoivent sans s'émouvoir, annoncent leur insensibilité; & ce qui la démontre, c'est qu'en les soumettant au scalpel, en leur arrachant le cœur & les viscères, ils ne meurent pas à l'instant. *Pison* qui a fait cette dure expérience, dit que le cœur séparé du corps battoit encore vivement pendant une demi-heure, & que l'animal remuoit toujours les jambes comme s'il n'eût été qu'assoupi; par ces rapports ce quadrupède se rapproche non-seulement de la *tortue*, dont il a déjà la lenteur, mais encore des autres reptiles & de tous ceux qui n'ont pas un centre de sentiment unique & bien distinct: or, tous ces êtres sont misérables, sans être malheureux; & dans ses productions les plus négligées, la Nature paroît toujours plus en mere qu'en maître.

M. *Vosmaër*, Naturaliste Hollandois, vient de donner la description du *paressieux penta-dactyle* (à cinq doigts) du *Bengale*, & qui a vécu dans la chambre du Stadhouder. Sa longueur, depuis le sommet de la tête jusqu'à l'anus, est de treize pouces. Il a la tête presque ronde, n'ayant que le museau qui soit un peu pointu. Les oreilles sont fort minces, ovales & droites, mais presque entièrement cachées sous un poil laineux; elles sont velues aussi en dedans. Les yeux gros, orbiculaires & placés sur le devant du front, immédiatement au-dessus du nez, & tout proche l'un de l'autre, de couleur brun-obscur. Quand on éveille l'animal pendant le jour, la prunelle est d'abord fort petite, mais elle grossit par degrés à un point considérable: lorsque cet animal, qui paroît du sexe mâle, s'éveille le soir, & qu'on se présente à lui avec une

chandelle allumée, on voit également cette prunelle s'étendre & occuper à-peu-près tout le rond de l'œil. Le nez est petit, applati en devant & ouvert sur les côtés. La mâchoire inférieure a au-devant quatre dents incisives, étroites & plates, suivies des deux côtés d'une plus grande, & enfin de deux grosses dents canines : après la dent canine, sont de chaque côté deux autres dents rondes & pointues, ce qui fait en tout douze dents. M. *Vosmaër* dit qu'il y a de chaque côté deux ou trois dents mâchelieres : la mâchoire supérieure n'a au-devant dans le milieu, que deux petites dents écartées; un peu plus loin, deux petites dents canines, une de chaque côté; ensuite deux dents plus petites encore, ce qui fait huit dents sans compter les mâchelieres qui sont au nombre de deux ou trois. La langue est assez épaisse & longue, arrondie en devant & rude. Le poil long, fin, laineux, mais rude au toucher : sa couleur est grisâtre ou cendré-jaunâtre-clair, un peu plus roux sur les flancs & aux jambes; autour des yeux, des oreilles, la couleur est aussi un peu plus foncée, & depuis la tête tout le long du dos regne une raie brune. Cet animal a une petite apparence de queue d'environ deux ou trois lignes de longueur. Les doigts des pieds antérieurs sont au nombre de cinq; le pouce est plus long & plus gros que les autres doigts, dont celui du milieu est le plus long, & celui du devant le plus court; les ongles sont comme ceux de l'homme; les doigts des pieds postérieurs sont conformés de même, à l'exception que celui de l'index (premier doigt) est fort long & se termine en pointe aiguë. Tous les doigts, continue M. *Vosmaër*, paroissent avoir trois articulations; ils sont seulement un peu velus en dessus & garnis d'une forte pellicule brune en-dessus : la longueur des pieds antérieurs est de six pouces, celle des pieds postérieurs est de huit pouces.

A cette description du paresseux penta-dactyle du Bengale, M. *Vosmaër* joint l'histoire naturelle de cet ani-

mal, & ajoute quelques réflexions sur ce qu'à écrit M. de Buffon, concernant le paresseux. M. de Buffon, dit-il, *Hist. Nat. Tom. XIII. p. 34.* n'assigne pour patrie au paresseux que le Nouveau Monde ; c'est une créature si surprenante, par son incroyable lenteur, qu'il s'est attiré l'attention de tous ceux qui l'ont vu ; sa conformation, sa voix plaintive ; son assoupissement continuel, tout en lui excite tour à tour des sentimens naturels d'horreur & de compassion mais cet état, selon M. Vosmaër, n'est pas aussi misérable que son premier aspect l'annonce ; souvent nos premières idées, dit-il, nous font illusion dans l'examen extérieur des êtres créés dont nous ignorons les rapports à la nature entière ou à eux-mêmes. Notre Naturaliste Hollandois prétend avoir été détrompé à cet égard par des recherches plus exactes, & que ces nouvelles observations le conduisant à des idées plus générales, plus sublimes, l'ont convaincu que chaque être relativement à soi-même ou au tout pris ensemble, étoit très-bien. Il envisage sous une toute autre fin l'affreuse misère que M. de Buffon attribue à cette créature. Le tableau le plus magnifique seroit plar & désagréable, sans les ombres, les dégradations & les autres secours de l'art. Il en est de même de la nature, dit M. Vosmaër ; son grand Architecte, qui a disposé toutes choses avec une sagesse impénétrable, n'a point jugé que toutes ses créatures brillassent d'une égale beauté de forme & de coloris, ni qu'elles fussent douées de la même intelligence, de la même force, du même naturel doux ou féroce, d'une même lenteur, ou d'une même agilité : que l'on compare le superbe paon avec le difforme dodo, le singe & le cheval, le mouton & le tigre, le paresseux & l'écureuil ; que l'on parcoure tous les genres d'animaux en général, & qu'on descende de la contemplation de ces créatures terribles, telles que le crocodile, la baleine & l'éléphant, à celle de la puce aquatique, du puceron & des autres petits animaux microscopiques ; qu'on lise enfin le

grand livre de la nature, dans les œuvres de la création qu'on observe le naturel, les propriétés & l'économie des créatures; que de tableaux admirables ne vont pas s'offrir à nos yeux! on y verra que la chétive taupe, qui habite dans des ténèbres éternelles, y mène une vie heureuse; & qu'un animal comme le paresseux, destiné, pour ainsi dire, à ne vivre que la nuit, confiné à l'arbre sous lequel il est né, dormant sur les branches, & suivant *M. de Buffon*, ne se nourrissant aussi que de feuilles & de fruits sauvages; qu'un tel animal, dis-je, est formé & disposé d'une façon analogue à sa manière de vivre.

J'avoue, continue *M. Vosmaër*, qu'à l'égard du tableau de la nature entière, le paresseux paroît en être une ombre, une tache obscure, & comme destiné à rehausser l'éclat des autres objets; mais considéré en lui-même, & par rapport à sa nature, de quoi lui serviroit une plus grande agilité? Pendant la nuit, lorsqu'il se traîne sur les branches des arbres, elles ne pourroient que l'exposer à mille accidens; malgré sa lenteur il a une force incroyable dans ses pattes, (si on lui laisse saisir une canne, il la serre peu à peu tellement, qu'il la fait fendre); cette force lui est nécessaire, ainsi que la difforme structure de ses pieds postérieurs, pour se tenir la nuit & en dormant attaché aux branches & pour grimper d'un arbre sur l'autre. *M. Vosmaër* prétend que ces animaux ne sont pas obligés de se laisser tomber comme un bloc lorsqu'ils sont sur un arbre & qu'ils veulent être à terre, & il dit encore que quant à leur anéantissement total, on ne le doit pas craindre: ils se sont conservés depuis tant de siècles; d'ailleurs la vigilante nature paroît y avoir suffisamment pourvu de toutes parts. Cet Observateur remarque avec *M. Daubenton*, que cet animal a les mâchoires garnies de dents canines, (*M. de Buffon* dit qu'ils n'en n'ont pas); le nombre des dents canines & mâchelieres est dans l'aï ou paresseux le même que dans l'uneau: voyez ce mot. *M. Vosmaër* avoue

que le paresseux se trouve dans le Nouveau Monde , mais il soutient qu'il s'en trouve aussi une espèce dans l'Ancien Monde , & qui a sa demeure en Asie ; c'est le *paresseux penta-dactyle du Bengale* que nous avons décrit ci-dessus. *Valentin* avoit déjà dit que le paresseux se trouve aux Indes Orientales , & *Séba* en avoit reçu deux qui lui avoient été envoyés du Ceylan.

M. Vosmaër dit que le paresseux de Bengale paroît former une espèce intermédiaire , (eu égard uniquement à la figure extérieure) entre les paresseux vulgaires & connus des Indes Occidentales , & ces animaux singuliers , que *Séba* nomme *paresseux flucts de Celan* , & auxquels *M. de Buffon* donne le nom de *loris*. Voyez ce mot.

Le paresseux de Bengale que *M. Vosmaër* nourrissoit dans sa chambre , avoit une odeur désagréable ; il dormoit tout le jour , c'étoit en été , il ne s'éveilloit qu'à huit heures & demie : il dormoit constamment assis sur son derrière , la tête penchée en avant entre les pattes antérieures , repliées contre le ventre : dans cette attitude , il se tenoit toujours en dormant très-fermement attaché au treillis de fer de sa cage par les deux pattes de derrière , & souvent encore par une des pattes antérieures : cette étrange propriété suppose que l'animal dort ordinairement sur les arbres ; & se tient attaché aux branches qui l'environnent : son mouvement , étant éveillé , étoit extrêmement lent , se traînant de barre en barre qu'il faisoit avec ses pattes antérieures : s'il rampoit à terre sur le foin , il se mouvoit & traînoit avec la même lenteur : si on le chassoit avec une bâton , il n'alloit pas plus promptement , il ne lâchoit pas prise , il mordoit le bâton , c'étoit là toute sa défense : dès qu'il s'éveilloit il mangeoit , & ensuite il rendoit ses excréments : son urine avoit une odeur forte , désagréable ; il étoit friand de riz , de fruits , de pain , de biscuit sec ; il flairoit l'eau sans la boire , il aimoit beaucoup les œufs & portoit sa nourriture à sa

bouche à la maniere des écurcuils & des souris. M. *Vosmaër* lui présenta un moineau, ensuite un hanne-ton, un pinçon qu'il avala fort goulument & en entier : quoique lent dans sa démarche, cet animal étoit adroit à saisir une proie vivante, & elle ne pouvoit plus échapper de sa griffe : son cri continuel étoit *ai*, *ai*, *ai*, traînant fort long-temps chaque *ai* d'un ton plaintif, langoureux & tremblant.

PARESSEUX. Nom que *Goëdaert* donne aussi à un ver qui se trouve dans les lieux d'aïfance, & se nourrit de l'excrément de l'homme : sa marche est très-lente. Il se métamorphose en une petite mouche, qui ne se nourrit aussi que de nos excréments.

PARESSEUSE. Le même Auteur appelle ainsi une fausse chenille que l'on trouve souvent sur les feuilles du rosier, où elle se nourrit pendant la nuit : elle marche très-lentement, & quand on la presse, sa défense ne consiste qu'à faire de son corps un petit monceau. Cette larve se fait une maisonnette transparente & tissue comme un filet, pour y attendre sa métamorphose, qui se fait depuis le mois de Septembre jusqu'en Mai. Alors elle en sort dans l'état de mouche.

PARETURIER ou **PARETUVIER.** Voyez **PALETUVIER.**

PARFUM. Nom donné à l'odeur aromatique, plus ou moins subtile & suave, qui exhale d'une substance quelconque. Les parfums solides ou secs & les plus estimés sont ceux de l'Arabie; qui sont l'encens, la myrrhe, le benjoin, le storax, le labdanum, le baume blanc, le styrax liquide, le *thymiana* ou narcaphte, la graine d'ambrette, le *costus* odorant; ensuite les parfums de l'Inde, qui sont pour l'ordinaire, des pots-pourris, composés d'écorce de citron, de bois d'aloès, de girofle, de santal citrin, de macis, de muscade, de cannelle, d'ambre, de musc & de civette. Nos parfums d'Europe ne sont peut-être pas moins agréables; on les compose avec les fleurs de lavande, de jasmin, de thym, de romarin, de roses, de tubéreuses, un

citron piqué de clous de girofle, les bois de rhode & de cedre, & de l'iris de Florence : on aromatise ce mélange d'un peu d'huile essentielle de bergamotte. Les parfums liquides sont en général les esprits & essences des plantes très-odorantes. Souvent les fleurs qui ornent les parterres de nos jardins communiquent à l'atmosphère une vapeur aussi douce, aussi délicieuse, que les odeurs qu'un vent chaud fait exhaler des plaines aromatiques de l'Arabie.

Telle est communément la base de nos *pots-pourris* & de nos *cassolettes*. On fait que ce nom a été donné à une composition odoriférante, formée de l'amas de tout ce qui rend une odeur agréable ; observant toutefois qu'il y ait une certaine analogie entre les odeurs, car il peut arriver, ou qu'elles soient rendues plus suaves, ou qu'elles se corrompent par le mélange : on renferme ces aromates tantôt dans de petites boîtes d'or ou d'argent portatives & bien fermées, mais qu'on ouvre à volonté, tantôt dans des vases de faïence ou de porcelaine, garnis de baguettes en manière de pied de réchaud, & dont le couvercle est percé de part en part, afin que les odeurs passent & se répandent dans l'appartement où les *cassolettes* sont déposées. Voyez l'article ODORAT dans le chapitre des SENS, inséré à la suite du mot HOMME.

L'usage des *cassolettes* est fort ancien. Les Indiens ont de tout temps brûlé des parfums dans des espèces de réchauds, pour recevoir plus magnifiquement leurs convives : l'encensoir fumant est dans la main du Prêtre une *cassolette*. L'*acerra* des Anciens étoit un vase ou coffrer destiné aux parfums. Ces instrumens de sacrifices se voient très-souvent dans les anciens monumens, & quelques-uns sont ornés de figures symboliques. A quel degré les Romains n'ont-ils pas poussé leur luxe dans les odeurs, soit pour l'usage des sacrifices, soit pour donner une marque de leur respect envers les hommes constitués en dignité ? on s'en servoit encore aux spectacles, dans les bains ; les roses y étoient

prodiguées, & la profusion des parfums devint si excessive dans la célébration des funérailles, que l'usage en fut défendu par les lois des douze Tables. Par quel contraste les Dames Romaines ont-elles aujourd'hui de l'aversion pour les odeurs ? & pourquoi les Poètes ne chantent-ils que la douceur de l'haleine de leur maîtresse, sans chanter aussi le musc & l'ambre dont elles sont parfumées par l'action de ces corps odoriférans ?
Voyez AROMATES.

Les Sculpteurs sont aussi dans l'usage d'imiter les casolettes en faisant des espèces de vases isolés de peu de hauteur, du sommet & souvent des côtés desquels s'exhalent des flammes ou des parfums affectés : ces vases servent souvent d'amortissement à l'extrémité supérieure d'une maison de plaisance, ou bien ils couronnent les retables d'aurels ; on les emploie aussi dans la décoration des catafalques, des arcs de triomphes, feux d'artifice, &c.

PARHÉLIES ou FAUX SOLEIL. C'est un météore dont l'aspect a quelque chose de fort étonnant : on aperçoit un ou plusieurs faux soleils sous la forme d'une clarté brillante, qui paroissent à côté du soleil, & qui sont formés par la réflexion des rayons du soleil. Ces parhélies ne paroissent jamais qu'au lever & au coucher du soleil, parce qu'alors les rayons de cet astre ont à traverser une plus grande quantité de vapeurs, & que ces apparences sont l'effet de la lumière réfléchie par les vapeurs.

Ces apparences s'offrent quelquefois avec un très-grand appareil, quelquefois elles sont plus simples ; mais toujours effrayantes pour le peuple : quelquefois on n'en voit qu'une partie, parce que la totalité dépend d'un grand nombre de circonstances qui ne se rencontrent pas toujours à la fois. L'agitation de l'air causée par le vent, des nuages qui passent au dessous interceptent le spectacle ou en rompent le cours ; leurs figures ne sont pas aussi parfaitement rondes que celles du soleil ;

on leur remarque souvent des angles ; elles ne brillent pas non plus tant que le soleil , quoique leur lumiere ne laisse pas d'être quelquefois aussi grande que celle de cet astre. Lorsqu'il en paroît plusieurs à la fois , quelques-unes ont moins d'éclat & sont plus pâles que les autres. Les cercles des parhélies diffèrent tant en nombre qu'en grandeur , ils ont cependant tous le même diametre , lequel est égal au diametre apparent du soleil ; il se trouve des cercles qui ont le soleil dans leur centre ; ces cercles sont colorés , & leur diametre est de 45 degrés & même de 90 : plus les couleurs de ces cercles sont vives , plus la lumiere du véritable soleil paroît foible. On voit ordinairement les parhélies en hiver lorsqu'il fait froid ou qu'il gele un peu , tant qu'il regne en même-temps un petit vent du nord. Lorsque les parhélies disparaissent , il commence à pleuvoir ou à neiger , & on voit alors tomber une espece de neige oblongue , faite en maniere d'aiguilles.

PARIÉTAIRE, *parietaria*. Cette plante connue également sous les noms de *paritoire*, *vitriole*, *caffe-pierre*, ou *perce-muraille*, croît abondamment dans les vieux murs , quelquefois le long des haies ou des mures : sa racine est fibreuse & rougeâtre , elle pousse plusieurs tiges à la hauteur d'environ deux pieds ; ces tiges sont rondes , rougeâtres , fragiles & rameuses : les feuilles de cette plante sont oblongues , velues , pointues , & s'attachent facilement aux habits ; ces feuilles en se séchant deviennent presque transparentes : les fleurs sont petites , elles sortent par tas des aisselles des feuilles le long de la tige ; elles sont composées ordinairement chacune de quatre étamines , dont les sommets sont d'un blanc purpurin ; elles sont aussi si élastiques , que dès qu'on y touche avec un stilet , elles se développent subitement & secouent fortement leur poussiere rousâtre : à ces fleurs fertiles & différentes pour la figure des fleurs stériles , il succede des semences oblongues & luisantes , renfermées dans des capsules rudes au toucher.

Les feuilles de cette plante font d'un grand usage en Médecine ; elles sont apéritives, émollientes & rafraîchissantes, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. On vante cette plante pour les maux de reins, & on rapporte des exemples où elle a suspendu pendant des années entières les douleurs de la pierre. Plusieurs Médecins assurent avoir guéri des hydropisies rebelles avec la décoction de ce diurétique. Les Payfans se servent de la plante pour nétoyer les verres.

PARÆTONIUM. Des Naturalistes modernes croient que le sel dont les Anciens ont parlé sous ce nom, est un sel marin tiré par l'évaporation des eaux de la mer. Le *parætonium* a une saveur muriatique & la lucidité de l'alun. Quelques Auteurs prétendent cependant que le *parætonium* des Anciens étoit tiré des murailles.

PAS. Voyez DÉTROIT.

PASAN. C'est l'antilope *bezoartica* de M. Pallas. Voyez à l'article GAZELLE.

PAS D'ANE. Voyez TUSSILAGE.

PAS DE POULAIN, *passus equinus*. Quelques Naturalistes donnent ce nom à deux coquillages multivalves du genre des oursins de mer : l'un est connu sous le nom de *spatagus*, & l'autre sous celui de *bryffus* ou *œuf marin*. Le premier, dit M. d'Argenville, ressemble à un petit tonneau garni de spatules ; l'ouverture de son dos a la figure d'un cœur, au lieu que le *bryffus* qui n'a point cette ouverture, est toujours de figure ovale avec des sillons crenelés & ponctués au sommet. On prétend qu'ils n'ont point de dents ni l'un ni l'autre, ils ont une mâchoire pour prendre l'eau & le sable, & en dedans un seul intestin rempli d'eau qui leur tient lieu de chair & d'œufs. Le compartiment de l'*ourfin bryffus* en étoile percée à jour, & tous ses points saillans sont agréables à la vue ; sa couleur est grise ou blanche, avec une ouverture dans le haut &

une autre vers le milieu dans la partie de dessous ; c'est par ces trous que l'animal respire & vide ses excréments : la partie inférieure, qui est le ventre, est toute chagrinée. Les autres ourfins sont ouverts dans le milieu. L'*ourfin spatagus* ressemble communément au *bryffus* pour la couleur & les ouvertures, mais son compartiment est différent, il est échanuré, semé d'apophyses très-fines & garnies de spatules, & comme nous l'avons dit ci-dessus, l'ouverture de son dos représente la figure d'un cœur. On en voit quelquefois, mais rarement d'une couleur violette. Voyez OURSIN DE MER.

PASSE ou PASSERILLES, *passula*. On donne ce nom à des raisins muscats séchés au soleil : ou en fait un grand commerce à Frontignan, à Damas, à Smyrne & en Candie. Voyez RAISIN.

PASSE-BUSE. C'est la *fauvette de haie*. Voyez FAUVETTE.

PASSE-FLEUR. On donne ce nom à la COQUELOURDE DES JARDINS & à l'ŒILLET DE DIEU. Voyez ces mots.

PASSE-MUSC, petit animal, dont il est mention dans les *Transact. Philosoph. n. 137* : ses testicules quoique long-temps gardés, & même deséchés jusqu'à devenir noirs, exhalent une odeur de musc, qu'on préfère au musc des boutiques.

PASSE-PIERRE ou PERCE-PIERRE, BACILE, CRISTÈ ou CRÊTE MARINE, ou FENOUIL MARIN ou HERBE DE ST. PIERRE, en latin *crithmum*. Plante maritime ou espèce de pourpier de mer, dont on distingue deux espèces, savoir, la grande & la petite. C'est presque la seule différence qu'on y remarque : nous ne parlerons que de la petite *passé-pierre*. C'est une plante qui pousse des tiges longues d'environ un pied, rampantes pour l'ordinaire à terre : ses feuilles sont découpées, étroites, fermes, charnues, subdivisées trois à

trois, d'un vert brun, & d'un goût salé : ses fleurs sont jaunes, mais dans la grande espeece elles sont blanches, tontes deux en ombelles, & disposées en rose. Sa grains ressemble à celle du fenouil, elle est seulement plus grande. Le goût en est agréable, piquant & aromatique. Cette plante, qui croît naturellement dans les lieux maritimes & pierreux, meurt tous les ans au commencement de l'hiver, & renaît vers la fin de Juin ou le commencement de Juillet ; on la nomme *passé-pierre*, parce qu'elle sort d'entre les fentes de pierres : on l'éleve cependant dans les jardins, le long des murailles. La cueillette de la *perce-pierre* est permise à tout le monde ; néanmoins il n'y a gueres que les femmes, les filles & les enfans des riverains qui en font la récolte : ceux-ci la portent par sacs & paniets dans les villes voisines, où ils la vendent pour être salée & servit aux salades d'hiver. Il faut la saler avec un vinaigre foible & un peu de sel. Lorsqu'elle a resté environ un mois dans cette premiere saumure, on la transvase, soit dans des barils ou des pots de terre, où l'on met de nouveau vinaigre plus fort. On prétend que le vinaigre blanc de la Rochelle est celui qui y convient le mieux. L'on ajoute au sel du gros poivre, quelquefois aussi des clous de girofle, quelques feuilles de laurier, & même un peu d'écorce de citron. On a observé que la *crête-marine* qui croît sur les bancs de terre que la mer couvre journellement, est la plus tendre & la meilleure ; celle qui vient au bord des marais & que l'eau de la mer mouille plus rarement, est sèche & dure. Il n'en croît pas sur les sables purs : il y a des endroits où l'on ne confit que les feuilles de la *passé-pierre*, & on les mêe avec les cornichons dont il est parlé à l'article *concombre*. Voyez ce mot. Les feuilles de la *passé-pierre* sont estimées apéritives, lithontriptiques & propres à réveiller l'appétit.

PASSE-RAGE ou **CHASSE-RAGE VULGAIRE**, *lepidium vulgare*, est une plante qui croît abondamment aux lieux ombrageux, dans les pierrailles, les masures

& près des jardins où on la cultive. On la trouve aussi sur les Alpes. Sa racine est grosse comme le doigt, blanche, rampante sous terre & d'une saveur fort âcre: elle pousse plusieurs tiges, hautes de trois pieds, rondes, moëlleuses & rameuses, couvertes d'une poussière d'un vert de mer, qui s'emporte aisément: les feuilles sont alternes, & ressemblent à celles du citronnier; elles sont dentelées en leurs bords: on trouve ses fleurs au sommet des tiges & des rameaux, elles sont petites, en croix, & blanches: elles sont suivies par de petits fruits, formés en fer de lance, qui se divisent en deux loges, remplies de menues semences, oblongues & rousses.

Toute la plante est d'une saveur âcre, aromatique, qui approche de celle du poivre & de la moutarde: c'est un bon antiscorbutique: si on mange ses feuilles à jeun elles excitent l'appétit. *Simon Pauli* dit qu'en Danemark les Cuisiniers mêlent avec le vinaigre le suc que l'on a exprimé de la passe-rage, pour en faire des sauces aux viandes rôties.

PASSE-RAGE SAUVAGE. Voyez CRESSON SAUVAGE ou DES PRÉS.

PASSEREAU, *passer*. C'est le nom donné aux différentes especes de moineaux. Voyez ce mot & celui de ROITELET.

PASSE-ROSE. Voyez MAUVE DES JARDINS ou ROSE TREMIERE à l'article MAUVE. Quelques-uns donnent aussi le nom de *passerose* à la passe-fleur, dite *œillet de Dieu*. Voyez ce mot.

PASSE-VELOURS. Voyez AMARANTHE.

PASTÉ. C'est le coq des jardins. Voyez ce mot.

PASTEL, GUESDE, *glastum seu isatis sativa, vel latifolia*. Plante que l'on cultive dans nos Provinces méridionales, en Provence & en Languedoc, pour l'usage de la teinture: on s'en sert pour teindre en bleu. On la cultive aussi en Normandie, & on dit qu'elle réussit en Allemagne; mais le pastel de Languedoc est le plus estimé.

Cette plante pousse des tiges hautes de trois pieds, grosses comme le doigt; elles se divisent par le haut en quantité de rameaux chargés de beaucoup de feuilles, rangées sans ordre. Ses feuilles sont lissées & d'un vert bleuâtre. Ses rameaux sont chargés de fleurs formées de quatre pétales jaunes, disposées en croix; le pistil devient une capsule aplatie sur les bords: chaque capsule contient deux semences oblongues. La racine de cette plante est grosse, ligneuse & pénètre profondément en terre.

Le pastel demande à être semé dans une bonne terre, légère, noire, douce & fertile. Après avoir donné à la terre les façons nécessaires, on sème la graine en Avril: lorsque la plante commence à grandir, on arrache les mauvaises herbes, sans quoi les feuilles de pastel ne deviendroient point belles. On fait ordinairement deux récoltes de feuilles de pastel dans la même année; quand la saison a été favorable, on en fait jusqu'à quatre: la première se fait vers la fin d'Août, & la dernière vers la fin d'Octobre; mais il faut avoir attention de faire cette dernière récolte avant les premières gelées, autrement les feuilles qu'on recueilleroit ne vaudroient rien. Lorsque la plante est venue à sa maturité, on coupe toutes les feuilles, on les met en tas pour qu'elles se flétrissent, ayant soin de les tenir à l'abri du soleil & de la pluie; ensuite on les broie sous la meule d'un moulin jusqu'à ce qu'elles soient réduites en pâte, puis on fait des piles de cette pâte au dehors du moulin: on presse bien la pâte avec les pieds & les mains; on la bat & on l'unit, de peur qu'elle ne s'évente: quinze jours après l'on ouvre les petits morceaux, on les broie de nouveau avec les mains; & l'on mêle avec le dedans la croûte qui s'étoit formée dessus, puis on fait de cette pâte de petites pelotes. Cette opération s'appelle *mettre en coque*, c'est-à-dire qu'on les met dans de petits moules de figure ovale; on les fait sécher de nouveau; ces coques deviennent fort dures, & c'est

en cet état qu'on les vend aux Marchands sous les noms de *pastel*, *cocagne*, *florée* & *vouède*. Quand on veut en faire ce que les Teinturiers appellent la *cuve*, il faut les mettre long-temps tremper dans de l'eau.

Le pastel ainsi préparé fournit une excellente teinture bleue, très-solide, & dont on peut varier les nuances. Les anciens Bretons s'en servoient pour se colorer le corps. On emploie à présent beaucoup plus d'indigo que de pastel pour la teinture bleue, parce que la première de ces drogues fournit beaucoup plus de couleur, & qu'elle est plus facile à traiter que la seconde.

On a grand soin de recueillir de bonne graine de pastel, pour resemer l'année d'après. Outre les premiers froids, les mauvaises herbes, la sécheresse qui causent beaucoup de dommage aux champs de pastel, il arrive quelquefois que les sauterelles dévorent tout un champ dans une soirée; quand ce cas arrive, il faut promptement couper toutes les feuilles, pour que les pieds en repoussent de nouvelles.

On ne doit point mettre de pastel dans le même champ l'année d'après, mais on pourra y mettre du blé, l'année suivante du millet, & la troisième année du pastel, dans la supposition que la terre ait été bien fumée. On donne particulièrement le nom de *vouède* au pastel petit & sauvage de Normandie. Voyez *VOUEDE*. M. *Marcgraff* vient de faire mention d'un ver qu'on trouve dans le *vouède* lorsque cette plante est pilée, & qu'elle tombe en putréfaction. Ce ver dans son premier état a environ deux lignes de long; il se nourrit de la matière de la plante, & en prend la couleur qui est bleue: dans l'état de nymphe il devient brun, & il se métamorphose en une mouche dont le corps est fort long.

. *PASTEL D'ÉCARLATE*. Voyez au mot *KERMÈS*.

PASTEL ou *FLORÉE D'INDE*. Voyez ci-dessus

PASTEL-GUESDE.

PASTENADE. Voyez *PANAIS*.

PASTENAQUE ou TARERONDE, *pastinax* aut *pastinaca marina*, poisson de mer dont on distingue trois especes qui sont de la classe des poissons à nageoires cartilagineuses : ce sont des especes de raies.

La premiere a une queue qui ressemble par sa couleur & sa rondeur à la racine nommée *pastenade*. Ses nageoires sont étendues comme les ailes de la tourterelle. Ce poisson plat & cartilagineux a la peau lisse : il n'a qu'un aiguillon long, pointu, dentelé comme une scie de côté & d'autre, & placé à la queue, qui est longue & flexible & va toujours en diminuant. Cet aiguillon est venimeux, même après la mort de l'animal. Ce poisson a le bec pointu, les yeux au-dessus de la bouche ; & au-dessous, des trous, au lieu de narines, & d'autres trous devant les ouies : sa bouche, quoique petite & sans dents, ne laisse pas que d'être large en dedans. Ses mâchoires sont dures & rudes : il nage à plat ; il n'a qu'une petite nageoire à la queue ; il vit dans les lieux fangeux & peu éloignés des rivages, & se nourrit de poissons.

La pastenaque a pour ennemi le chien de mer. Les pêcheurs du Languedoc mangent la chair qui est au tout de la queue de ce poisson, quoique d'une saveur peu agréable ; mais ils ont soin auparavant d'en ôter l'aiguillon. On prétend que cet aiguillon, réduit en cendre, appliqué sur la plaie avec du vinaigre, est un remede à son venin même.

La seconde espece de pastenaque est celle que l'on nomme à Naples *altavela* (*altavelle*). Elle a la tête & toutes les autres parties plus petites que la précédente. Sa couleur est la même : sa queue n'est pas si longue que la moitié de son corps ; elle est aussi armée d'un aiguillon & quelquefois de deux, garnis de dents crochues : sa chair n'est pas désagréable.

La troisieme espece que l'on nomme aussi *aigle poisson*, *aquila marina piscis*, & qui porte en Languedoc le nom de *glorieuse*, est en tout semblable à la premiere espece par sa maniere de vivre, par son aiguil-

lon qui est venimeux , &c. Elle a cependant la tête plus grande , le bec moins pointu , rond , court , semblable à la tête d'un crapaud. Ses yeux sont grands , ronds & élevés : ses nageoires sont semblables aux ailes d'une chauve-souris. Ce poisson pique de son aiguillon les poissons qui nagent autour de lui : sa chair est molle , humide & de mauvais goût : on le pêche dans la Méditerranée ; il est très-commun à Naples. C'est le *rosfo* des Génois.

Redi a observé que la chair de ce poisson *pastenacque* devient lumineuse lorsqu'elle commence à se corrompre , ainsi que les graisses , les chairs , les os huileux de l'hirondelle de mer , du dauphin , de la vipere marine , du brocher de mer. Il n'a jamais pu observer le même phénomène sur la chair des vipères & des serpens terrestres.

PASTEQUE. Voyez CITROUILLE & le mot MELON D'EAU.

PASTILLES D'ALLEMAGNE ou DU LEVANT, est le nom que l'on donne aux terres bolaires ou terres figillées. Voyez au mot BOL.

PATACH est une espece d'algue d'une figure singuliere , laquelle croît abondamment aux environs des Châteaux des Dardanelles & sur les bords de la Mer Noire. Ses cendres entrent dans la composition du savon.

PATAGONS. Nom donné à des peuples d'une très-grande taille , qui habitent des îles vers le Pôle Antarctique. Ce sont les géants de l'espece humaine : au contraire , les Lapons qui habitent l'extrémité septentrionale de l'Europe , sont des pygmées par la petitesse de leur structure. Ainsi les Patagons & les Lapons paroissent les termes extrêmes de la race des hommes.

PATAGU ou PATAGAU. C'est une espece de came qui differe beaucoup de la *palourde* : voyez ce mot. Elle est moins grande , moins ronde , plus lisse , chargée de taches jaunes , blanches & noires. Les

bords de sa coquille sont tapissés de deux membranes épaisses qui l'environnent. L'animal qui habite cette coquille n'a qu'une trompe qui est de différentes couleurs & d'environ quatre pouces de longueur. Cet organe prend toute sorte de mouvemens, & fournit à tous ses besoins, sans qu'elle puisse avancer ni reculer, mais seulement s'enfoncer dans la vase comme la palourde. Quoique cette trompe paroisse former qu'un tuyau, elle est cependant partagée en deux par une espee de cloison, & chaque tuyau a son trou particulier qui se voit à l'extrémité de la trompe. Le supérieur qui rejette l'eau à trois pieds de distance, est plus étroit que l'inférieur par où elle entre, & l'orifice des deux tuyaux est garni de deux petits poils blancs. Ainsi cette trompe sert à l'animal d'ancre contre le mouvement tumultueux des flots, de bras pour prendre sa nourriture, de bouche & d'estomac pour l'avalier & la digérer.

PATAOUA. Palmier très-commun dans la grande Terre, plus fort que le *maripa*, mais soutenant moins ses feuilles. Le fruit en est plus petit & plus rond. On tire de ce fruit une huile qui n'a aucun mauvais goût, & qui est bonne pour être mangée en salade : on la tire comme celle de l'*ouara*. Voyez au mot PALMIER AOUARA.

Les Negres marons subsistent en partie avec l'aman-de de ce palmier, qui est assez agréable lorsqu'on l'a fait passer au feu.

PATAS est le nom que les Negres du Royaume de Galam dans le pays de Bambouc, donnent à une espee de singes, d'un roux si ardent, qu'ils semblent être peints par l'art, en cette couleur : ils sont gros & peu ingambes ou pesants ; mais leur génie est malin, hardi, moqueur & querelleur. Le P. *Labat* dit qu'à l'approche d'un vaisseau sur la côte, ils descendent du haut d'un arbre, tous à la file les uns des autres ; & que quand ils en ont examiné les hommes, ils se mettent à les huer, on à leur faire des grimaces, ac-

compagnées de gambades, de gestes & de postures très-plaisantes : non contents de cette insulte, ils leur jettent au visage des morceaux de bois sec, ou des pierres qu'ils vont ramasser à terre, ou enfin leurs ordures, qu'ils font exprès dans leurs pattes : ils ne refusent pas même de se battre en duel, c'est à-dire, contre autant de personnes qu'ils sont de singes. Il n'y a gueres que les coups de fusils qui leur fassent sentir que la partie n'est pas égale. C'est ainsi qu'on les punit de leur témérité.

PATATTE ou PAPAS : Voyez BATATTE.

PATELLE, Voyez LÉPAS. On donne le nom de *patellites* ou de *lépadites* aux lépas fossiles.

PATIENCE, *lapathum*. On donne ce nom à plusieurs especes de plantes, dont nous rapporterons les plus usitées.

Les fleurs des plantes de ce genre ont, dit M. Deleuze, six étamines & trois pistils, un calice à trois feuilles & une corolle à trois pétales, qui s'agrandit & sert d'enveloppe à la graine qui est une semence lisse, pointue & à trois coins.

1°. LA PATIENCE des jardins ou PARELLE, *patientia aut lapathum hortense, folio oblongo*. Cette plante que l'on cultive dans les jardins, a une racine droite, longue, fibreuse, jaune en dedans : elle pousse une tige noueuse, haute de quatre pieds & demi ; ses feuilles sont oblongues ; ses fleurs sont placées le long des rameaux & par anneaux. Sa graine est triangulaire ; elle est astringente & apéritive.

2°. LA PATIENCE AQUATIQUE ou PARELLE DES MARAIS, *hydro-lapathum*. Elle vient communément dans les lieux aquatiques, dans les marais & les fossés humides. Sa racine est très-fibreuse, noire en dehors, d'un jaune de buis en dedans, fort astringente & amere. Ses fleurs & ses graines ressemblent à celles de la patience sauvage ordinaire. Ses feuilles sont semblables à celles de la rhubarbe des Moines : elles sont légèrement crépues à leur bord.

Cette sorte de patience est , selon *Muntingius* , la véritable *plante britannique* des Anciens : son suc est spécialement utile pour les ulcères qui rongent la bouche & les amygdales. Sa racine , de même que celle des autres patiences , amollit , lâche le ventre & purifie le sang. L'usage de cette racine est en tisane ; on en fait des cures de printems pour les maladies d'obstructions , celles de la peau , comme dartres , gale : elle convient dans la goutte & dans les maladies chroniques rebelles , même pour le scorbut ; elle arrête toutes les especes de flux ; enfin elle est très-utile pour les maux de gorge & le relâchement de la luette. *M. Bourgeois* a cependant observé qu'elle détruit & relâche les fibres de l'estomac , lorsqu'on en fait un long usage , & qu'il seroit utile d'y joindre quelque stomachique , comme la racine d'aunée qui est d'ailleurs très-bonne dans tous les cas où la racine de patience convient , & qui est un très bon stomachique.

3°. La grande PATIENCE DES JARDINS , ou RHUBARBE DES MOINES , ou RHAPONTIC DES MONTAGNES , *rhabarbarum Monachorum*. On la cultive dans les jardins ; mais elle croît aussi dans les montagnes , notamment en Auvergne. Sa racine est garnie de plusieurs fibres : elle a intérieurement la couleur & presque les mêmes principes que la rhubarbe bâtarde , dont elle a aussi les vertus , principalement pour les diarrhées. Sa tige est rougeâtre , cannelée , fort rameuse & haute. Ses feuilles , qui sont portées sur de longues queues rougeâtres , sont longues de plus d'un pied , pointues , fermes , peu dures , mais roides , & d'un vert foncé : ses bords sont quelquefois repliés en dessus. Ses graines sont anguleuses , & ressemblent à celles de l'oseille. Cette plante est de l'espece du *rheum* ou rhubarbe , & a neuf étamines.

4°. La PATIENCE ROUGE OU SANG DE DRAGON , *lapathum sanguineum* , aut *folio acuto rubente*. On la cultive dans les jardins pour servir d'herbe potagere ;

c'est la *bette sauvage* de Galien. On la distingue facilement de toutes les especes de patience, par son suc rouge, & par les nervures qui s'étendent & s'entrelacent dans les feuilles, & qui sont de couleur de sang, de même que les queues des feuilles; ce suc teint les mains & le chamois, d'abord de couleur purpurine, qui dégénere bientôt en une couleur bleue. Quelques-uns mangent ses feuilles dans le potage: elles sont laxatives & rafraîchissantes. Sa graine, qu'on appelle improprement *graine de sang de dragon*, est atringente & anodine. Horace a célébré cette plante dans ses *louanges de la vie rustique*.

5°. La PATIENCE SAUVAGE, *lapathum acutum*. On en distingue de trois sortes; savoir, 1°. celles dont les feuilles sont arrondies. Sa racine est plongée profondément en terre; ses feuilles sont larges d'une palme, & deux fois plus longues, sinuées comme crénelées, garnies de nervures, & d'un vert pâle. Ses tiges sont hautes de deux pieds & moelleuses. Ses fleurs sont en épis, verticillées, & leurs graines sont brunâtres & triangulaires; on trouve cette patience dans les environs de Paris, près de Montmorency. 2°. Celle qui est frisée, ne differe de la précédente que par les feuilles qui sont crépues, plus petites, mais plus allongées: ses fleurs sont aussi plus nombreuses. 3°. La patience sauvage ordinaire. Ses feuilles sont plus courtes que celles de la précédente; ses tiges sont quelquefois tortueuses; les anneaux des fleurs plus écartés, plus petits; ses graines moins grosses. On la cultive dans les jardins, & on la substitue souvent à la patience sauvage frisée: on s'en sert dans toutes les maladies qui viennent d'obstruction. M. Hellot recommande l'emploi des racines de la patience sauvage pour teindre en jaune.

6°. La PATIENCE VIOLON, *lapathum sinuatum*. Sa racine est épaisse; ses feuilles sont nombreuses, longues de deux pouces, & moitié moins larges, échancrées vers le milieu, & obtuses aux deux bouts, de

sorte qu'elles ont la figure d'une table de violon. Les Provençaux cultivent cette patience parmi leurs plantes potageres, & en mangent pendant l'hiver. M. Haller dit que les feuilles de cette plante deviennent très-dures en été.

L'oseille, le bon henri, les épinards, plantes dont nous avons parlé en leur lieu, sont regardés aussi, par la plûpart des Botanistes, comme des especes de patiences.

PATTE-DE-LION, *leontopodium*, est une plante qui croît sur le sommet des Alpes, & dont les feuilles sont oblongues & cotonneuses; ses tiges sont simples, hautes de quatre pouces; ses fleurs sont en rose. Il sort de leur centre quatre à six têtes noirâtres & écailleuses, qui renferment chacune plusieurs fleurons soutenus par des graines menues & aigretées: cette plante est dessicative & astringente.

PATTE ÉTENDUE. Voyez à l'article CHENILLE

A BROSSE.

PATTE-D'OIE, *pes anserinus*, est une espece d'archoche sauvage à larges feuilles, *chenopodium stramonii folio*. Elle croît le long des vieilles murailles, sur les chemins & aux lieux incultes. Sa racine est ligneuse & fibreuse; elle pousse une tige haute d'un pied & demi; elle est assez grosse, rameuse; ses feuilles sont sinueuses, vertes brunâtres, luisantes & d'une odeur forte: elles ont une ressemblance grossiere avec la patte de l'oie. Ses fleurs naissent en grappes ou épis; elles sont suivies par de menues graines arrondies, & contenues dans une capsule comme étoilée, qui a servi de calice à la fleur. On prétend que cette plante seroit un poison, si on la prenoit intérieurement, & qu'elle fait mourir les cochons qui en mangent.

PATURAGE. Voyez PACAGE & PRAIRIE.

PATURE DE CHÂMEAU, ou JONC ODO-

RANT. Voyez SCHŒNANTE.

PAU, espece de léopard de Tartarie. Sa peau est blanchâtre, tachetée de rouge & de noir. Il a la tête

& les yeux semblables à ceux du tigre , mais il est moins gros que cet animal , & son cri est différent.

PAVAME , est un assez bel arbre de l'Amérique. On l'appelle bois de cannelle , à cause de sa bonne odeur. On prétend que c'est le même que le *sassafras* : voyez ce mot.

PAVANE , *pavana* , est le bois du pignon d'Inde : voyez ce mot à la fin de l'article RICIN.

PAVATE , est un arbrisseau des Indes , haut de neuf pieds ou environ , peu rameux , grisâtre , portant quelques feuilles semblables aux petites feuilles de l'oranger. Ses feuilles sont sans queue , & d'une belle couleur verte ; sa fleur est fort petite , blanche de l'odeur du chevreuille : elle est , selon M. *Linnaeus* , monopétale , en entonnoir , dont le pavillon est découpé en quatre quartiers , & contient quatre étamines & un pistil. Le germe placé sous la fleur , devient une baie monosperme : sa semence est grosse comme celle du lentisque , & noirâtre : sa racine est blanche & un peu amère. *Lémery* dit que cet arbrisseau croît le long des rivières appellées *Mangate* & *Cranganor*. Les Indiens se servent du bois & de la racine du *pavate* , principalement pour guérir les érysipeles. On en mêle la poudre dans une décoction de riz ; on la laisse aigrir , puis on en fomenté l'érysipele. On en boit aussi pour guérir les fièvres ardentes , le flux de ventre & les inflammations du foie.

PAVÉ , *lithostratum aut pavimentum* , est le nom vulgaire que l'on donne à la pierre sur laquelle on marche dans les rues. Le pavé varie pour la forme & la nature : à Paris c'est un grès que l'on taille en cubes ; à Lyon , ce sont des cailloux roulés que l'on ramasse dans le Rhône , &c. Enfin l'on pave les villes & les grands chemins selon l'espece de pierre dure du pays. C'est ainsi que dans une partie de la France l'on ne se sert que de *granite*. A *Shluyfen* en Zélande , le pavé est une espece de faux basalte , &c. à l'égard du pavé des Géants , voyez BASALTE.

PAVERACCIA. L'Auteur du Dictionnaire des Animaux dit que ce nom se donne aujourd'hui à Rimini, à Ravenne & à Ancône, à la première espèce de *came*, coquillage bivalve que M. *Adanson* nomme *clonisse*, d'après *Belon* & *Rondelet*, & qui est le *piverone* des Vénitiens, l'*arselle* des Génois, l'*armilla* des Espagnols, & le *boukch* des Sénégalais: voyez CLONISSE.

PAVIE. Espèce de pêche. Voyez ce mot.

PAVILLON D'ORANGE. Coquille univalve du genre des *buccins* à bouche échancrée dépourvue de queue, suivant M. de l'Isle, & du genre des *cornets* suivant d'autres Naturalistes. Ce testacée rare est rayé par zones alternatives de blanc & d'orangé; sa tête est assez élevée, sa clavicule est blanche & finit en bouton.

PAVOIS ou **BOUCLIER.** Voyez à l'art. OURSIN.

PAVONITE. M. *Guettard* donne ce nom à des polypiers fossiles, dont le caractère générique est d'être composé depuis l'attache jusqu'à l'autre extrémité de couches de plus en plus grandes, comme onduées ou sans ondulations.

PAVOT, *papaver*. Genre de plante à fleur en rose, & dont M. de *Tournefort* compte quarante-quatre espèces: nous en décrirons seulement cinq, le blanc, le rouge, le noir, le jaune, ensuite l'épineux.

PAVOT BLANC, *papaver hortense*, *semine albo*, *sativum*, est la plante qui donne l'*opium*. Sa racine est de la grosseur du petit doigt, empreinte comme le reste de la plante, d'un suc laiteux & amer. Elle pousse une tige haute de trois à quatre pieds, rameuse, garnie de feuilles oblongues, larges, dentelées, crépées, d'un vert de mer très-tendre. Ses fleurs qui naissent en Juin aux sommités, sont en rose, composées le plus souvent de quatre pétales blancs, placés en rond: elles tombent promptement. Le calice est composé de deux feuilles; il en sort une petite tête entourée d'abord d'un grand nombre d'étamines, laquelle se chan-

ge ensuite en une coque ovoïde, qui n'a qu'une seule loge, couronnée d'un chapiteau étoilé; elle est verdâtre d'abord, puis elle blanchit à mesure qu'elle mûrit; elle est de la grosseur d'une orange & garnie intérieurement de plusieurs lames minces, longitudinales, qui tiennent tout autour à ses parois. A ces lames est attaché un grand nombre de très-petites graines arrondies, blanches, d'un goût doux, huileux & farineux.

Cette graine est adoucissante, pectorale, & peu ou point somnifère. On tire par l'expression de cette semence une huile qui est propre à dégraisser, à polir & à adoucir la peau. Toute la planre est pleine d'un lait amer, dont l'odeur est fort désagréable & mal-saine.

M. de Tournefort, qui a voyagé dans le Levant, dit que dans plusieurs provinces d'Asie, on sème les champs de pavots blancs comme nous semons le froment. Aussi-tôt que les têtes paroissent, on y fait une légère incision & il en découle quelques gouttes de liqueur laiteuse, qu'on laisse figer & que l'on recueille ensuite. Ce naturaliste rapporte aussi que la plus grande quantité de l'*opium* se tire par la contusion & l'expression de ces mêmes têtes. Belon & Kempfer qui distinguent trois sortes d'*opium* tirées seulement par l'incision, disent que dans la Perse on fait des plaies en sautoir à la superficie des têtes qui sont près d'être mûres. Le couteau qui sert à cette opération a cinq pointes, & d'un seul coup il fait cinq ouvertures longues, parallèles. Le lendemain on recueille avec des spatules le suc qui découle de ces petites plaies, & on le renferme dans un petit vase attaché à la ceinture; ensuite on fait la même opération de l'autre côté des têtes. La larme qui découle la première s'appelle *gobaar*, c'est la plus chère, elle passe pour la plus convenable à calmer le cerveau. Sa couleur est d'abord d'un jaune pâle, ensuite roussâtre. Après que l'on a ainsi recueilli l'*opium*, on lui donne une préparation en l'humectant avec un peu d'eau ou de miel. On re-

mue long-temps ce mélange dans une affiette de bois plate avec une forte spatule jusqu'à ce qu'il ait acquis la consistance de la poix ; on manie ensuite cet *opium*, & l'on en fait de petites boules cylindriques que l'on met en vente dans le pays. Lorsque les Marchands n'en veulent que de petits morceaux, on le coupe avec des ciseaux. Les Perses appellent cet *opium* *theriaak malideh*, ou *afium*, c'est-à-dire, *thériaque opiée* ; par-là ils la distinguent de la thériaque d'Andromaque, qu'ils appellent *theriaak faruuck*. Ces peuples regardent l'*opium* comme un remede qui procure la tranquillité, la joie & la sérénité ; éloges dont on honoroit autrefois l'antidote d'Andromaque.

Cette maniere de préparer l'*opium* est le travail perpétuel des revendeurs mercénaires qui sont dans les carrefours. Mais ce n'est pas là la seule maniere de préparer le suc de pavot : souvent on le charge d'une si grande quantité de miel pour tempérer son amertume, qu'on l'empêche de se sécher, & c'est ce que l'on appelle spécialement *bæhrs*. L'opération la plus remarquable sur l'*opium*, est celle qui se fait en mêlant exactement avec ce suc, de la muscade, du cardamome, du safran, de la cannelle & du macis, réduits en poudre fine : c'est ce que l'on appelle *polonia* ou *philonium* de Perse. Outre ces préparations, dont on ne fait usage qu'en pilules, les Perses font une liqueur d'*opium* fort célèbre sous le nom de *conar*, & dont ils boivent en abondance par intervalles ; mais nous ne voyons guere ces sortes d'*opium*.

L'*opium* ou *meconium* des boutiques est une substance résino-gommeuse, compacte, dure, d'un roux noirâtre, d'une odeur narcotique désagréable, d'un goût amer, âcre, formée en gâteaux arrondis, aplatis, gros comme le poing, & enveloppés dans des feuilles de pavots. On nous envoie ce suc concret de la Natolie, de l'Egypte & des Indes. Les Médecins ont toujours fort célébré l'*opium de Thebes*, que l'on recueilloit en Egypte près de Thebes ; mais au reste,

de quelque endroit que vienne l'*opium*, pourvu qu'il soit de bonne qualité, l'origine en est assez indifférente. Il est formé en partie par le suc qui découle naturellement de l'incision faite aux têtes des pavots blancs, & en partie de celui que l'on tire par expression ou par décoction, tant des têtes que des feuilles de pavot : on n'en trouve aucune autre espèce chez les Turcs & à Constantinople, excepté celui qui découle à l'aide d'une simple incision. Les peuples en font une grande consommation, parce qu'il leur cause une agréable ivresse. L'*opium* tiré par la seule expression du pavot blanc, s'épaissit en un extrait résineux qu'on appelle aussi *gomme extractive*. On en fait des préparations avec différentes drogues que l'on y mêle pour fortifier & récréer les esprits ; c'est pourquoi on en trouve différentes descriptions. La principale & la plus célèbre est celle dont on est redevable à *Hass-Jem-Beji*, (ce nom, selon *M. Haller*, paroît être celui de la dignité d'un premier Médecin,) puisque l'on dit qu'elle excite une joie surprenante dans l'esprit de celui qui en avale, & qu'elle charme le cerveau par des idées & des plaisirs enchantés. Seroit-ce dans cette espérance que quelques personnes mangent à leur dessert les têtes de pavot les plus tendres & confites dans du vinaigre ? *Sylvius Deleboë*, Médecin, disoit qu'il ne voudroit pas exercer son art si on lui ôtoit l'*opium* ; on l'appeloit *Docteur opiatus*, le Docteur de l'*opium*. *Sydenham* n'y avoit pas moins de confiance.

Tout le monde ne donne pas tant d'éloges à l'*opium*. Combien de personnes ont éprouvé en avalant quelques grains de ce suc concret, qu'il appesantit la tête, excite un sommeil lourd & forcé, affoiblit la vue & l'organe de l'ouïe, & cause une longue léthargie qui se termine par la mort ! Le passage en est si peu sensible, que l'on paroît toujours dormir très-tranquillement. C'est donc un somnifère dangereux, dont on ne doit se servir qu'avec prudence. Cependant lors-

qu'un Médecin éclairé connoît bien la nature & les effets que produit l'*opium* dans les maladies, pourquoi ne s'en serviroit-il pas dans des cas particuliers, où ce suc peut faire le triomphe de son art ? Il est par exemple difficile, dit M. *Haller*, de guérir les dysenteries sans *opium*. Mais examinons plus particulièrement l'effet de cette substance employée tant à l'extérieur qu'à l'intérieur.

L'*opium* appliqué extérieurement amollit, résout & procure la suppuration. Appliqué très-long-temps sur la peau, il en fait tomber les poils : lorsqu'on en met sur le périnée, il réveille les sens & excite quelquefois à l'amour ; d'autres fois il éteint cette passion en engourdissant le sentiment dans l'organe de la génération. Quand on le met en trop grande dose sur les sutures de la tête pour appaiser les douleurs, il relâche les nerfs, il cause la stupeur & la paralysie, & quelquefois la mort.

L'*opium* produit des effets admirables sur-tout aux personnes qui sont habituées à en faire usage. Un grain pris intérieurement en substance selon l'âge & la force agit bientôt : il excite dans les entrailles une certaine sensation agréable ; dissipe, ainsi que le vin, l'inquiétude & la tristesse, calme les maladies, soulage le corps accablé de lassitude, il donne de la vigueur à l'esprit des gens en santé. Aussi les Turcs en prennent-ils hardiment une grande dose (un gros) pour se préparer au combat ; ils prétendent qu'il leur donne du courage, de la confiance, de l'audace, enfin il leur inspire le mépris des dangers.

L'*opium* a plus d'effet dans les temps chauds & humides & dans les corps mollasses, comme dans les femmes & les enfans ; il excite les sueurs, augmente le lait des nourrices, cause le gonflement des mammelles, le priapisme, les songes amoureux accompagnés de pollution, il endort nos déplaisirs dans une douce ivresse. C'est ainsi qu'agit le plus communément ce suc narcotique, étant pris à dose convena-

ble & dans des circonstances nécessaires ; car si l'on en prend trop , sur-tout après de grandes hémorrhagies , il rend d'abord de bonne humeur , ensuite il fait bégayer , donne le hoquet & excite graduellement l'anxiété , le vomissement , les syncopes , l'aliénation de l'esprit , les vertiges , le ris sardonique , la stupidité , la rougeur au visage , le gonflement des lèvres , la difficulté de respirer , la fureur , les sueurs froides , la défaillance , enfin un profond sommeil , & souvent la mort. Ceux que ces accidens ne font pas périr , sont délivrés le plus souvent par un abondant flux de ventre , ou par des sueurs copieuses qui ont l'odeur de l'*opium* , qui sont accompagnées d'une grande démangeaison de la peau. La moindre chose qui arrive à ceux qui font un usage trop continué & en doses trop fortes de l'*opium* , c'est la fainéantise , l'engourdissement du corps , une sorte d'ivresse habituelle , des dégoûts , différentes affections de nerfs , & une vieillesse prématurée.

Au reste les tempéramens varient suivant les climats. C'est ainsi que les Turcs éprouvent tous les fâcheux symptomes dont nous venons de parler , lorsqu'après un long usage de l'*opium* pris en forte dose , ils s'en abstiennent tout d'un coup. On croit que l'*opium* agit beaucoup sur le sang , parce que l'on a observé que le sang des Turcs & des Indiens qui sont tués dans des combats après en avoir pris , est aussi fluide un ou deux jours après leur mort , que s'ils ne venoient que de mourir. Les remèdes qu'on fait à ceux qui ont trop pris d'*opium* & qui ont encore des forces , consistent dans la saignée & les émétiques , ensuite il faut donner des sucs acides , afin de réprimer la trop grande fluidité du sang : on injecte des lavemens âcres , & l'on souffle dans les narines de forts sternutatoires , afin de procurer une forte secoussé sur toutes les membranes nerveuses. Les sels volatils , les vésicatoires sont encore très-utiles.

On trouve dans les pharmacopées différentes préparations

rations d'*opium* ; dans lesquelles il est ou purifié ou associé avec plusieurs autres médicamens qu'on a cru propres à corriger ses mauvaises qualités. Mais M. *Tralles*, Docteur de Breslau, qui a examiné la façon dont ce suc agit dans les mélanges, & le mécanisme par lequel il produit les effets qu'on lui remarque dans le corps humain, est parvé à conclure que la cause des effets de l'*opium* ne consiste que dans le principe volatil qui y est contenu. C'est ainsi qu'il attribue son effet immédiat sur les nerfs, à la raréfaction qu'il cause dans le sang : & lorsque le cas exige de l'*opium*, il faut le prendre pur & sans correctif. On assure qu'il produit des effets merveilleux après les grandes veilles, dans les vomissemens énormes ou les déjections considérables, & dans les douleurs vives & longues. Quand les propriétés de l'*opium* ne seroient que passageres & palliatives, elles seroient toujours un grand bien au malade : c'est au Médecin savant & prudent à distinguer les cas où il convient d'administrer le médicament. D'après cet exposé l'on doit sentir le danger qu'il y a aussi d'avaler des infusions ou décoctions de têtes de pavot blanc en trop grande dose, même de celui qu'on cultive dans nos climats, quoiqu'il n'ait pas une vertu aussi somnifere que celui des pays plus chauds : le nôtre n'est en effet ni aussi narcotique, ni aussi amer : & M. *Bourgeois* estime qu'il a six fois moins de force. Mais ce qu'il y a de singulier, c'est que la graine de cette espece de pavot, qui seule est l'origine entiere de toute la plante, n'est pas somnifere, sur-tout dans ce pays : à la vérité il y a des nourrices qui en mêlent quelquefois dans la bouillie de leurs enfans pour les endormir, mais elles ne leur procurent par ce moyen qu'une substance huileuse, nourrissante, qui en calmant leurs douleurs les laisse dans leur état naturel de l'enfance, c'est-à-dire dans le besoin de dormir. On faisoit autrefois du pain de la graine de pavot blanc & noir. *Mathiole* écrit que ceux qui habitent dans la vallée

du Trentin , dans la Styrie & la haute Autriche , se nourrissent de gâteaux faits avec les graines de pavots blane & noir , & avec de la farine. Il dit encore que nonobstant qu'ils usent de l'huile que l'on exprime de ces graines , eependant ils n'en dorment pas plus long-temps. C'est un usage très-commun en Pologne , que de manger à toute heure de ces mêmes graines. Les Romains avoient le même goût pour ce mets , comme il le paroît par les vers de *Virgile*. Les oliviers étant morts par le froid de 1709 , on s'est servi ici d'huile tirée de deux sortes de pavots au lieu d'huile d'olives , sans qu'il en soit résulté rien de funeste : de plus *Tournesfort* a remarqué qu'à Genes les Dames les plus nobles & les filles mangeoient beaucoup de graines de pavot couvertes de sucre , & qu'elles n'en étoient pas moins éveillées pour cela. En Perse , dit *Chardin* , les Boulangers en sement la graine sur le pain , parce qu'ils eroient qu'elle provoque au sommeil qu'on prétend être salutaire en ce pays après le repas. L'huile de pavot est connue dans le Commerce sous le nom impropre d'*huile d'œillet* ; on s'en sert pour dégraisser , polir & adoucir la peau : les Peintres en consomment une grande quantité. Cette huile est assez douce lorsqu'elle est récente , pour qu'on puisse la faire passer pour de l'huile d'olives commune. Pour éviter les tromperies qu'on pourroit faire à ce sujet , le Ministère avoit ordonné que les Commis des barrières de Paris verseroient une pinte d'essence de térébenthine dans chaque tonneau d'huile d'œillet , ou plutôt de pavot , qui entre dans cette ville. On fait beaucoup de cette huile à Strasbourg & en Flandres , dont on use dans les alimens : les pains qui restent après l'expression de cette huile , servent à nourrir les rossignols qu'on élève en cage. Enfin M. l'Abbé *Rosier* a démontré dans son *Traité sur la culture de la navette* , &c. que l'huile de pavot pure n'étoit ni somnifere , ni dangereuse ; l'entrée & la vente en sont permises aujourd'hui.

PAVOT CORNU, GLAUCIUM A FLEUR JAUNE, *pavot cornutum*, *luteum*. Cette plante dont on distingue plusieurs espèces, croît aux lieux maritimes & sablonneux; on en trouve au bois de Boulogne près de Paris, devant le château de Madrid. Cette plante est plus commune en Angleterre & en Suisse qu'en France. Sa racine est grosse comme le doigt, longue, noirâtre, empreinte comme toute la plante d'un suc jaune, de mauvaise odeur & d'un goût amer; elle pousse des feuilles longues, larges, charnues, grasses, velues, découpées profondément, dentelées à leurs bords, comme crépées, de couleur vert de mer; ces feuilles se couchent sur terre pendant l'hiver, & résistent au froid: sa tige ne s'élève que la seconde année; elle est forte, dure noueuse & ramifiée, poussant de ses nœuds des feuilles plus petites que celles d'en-bas & moins découpées: ses fleurs sont grandes comme celles du pavot cultivé, composées chacune de quatre feuilles, disposées en roses & de couleur jaune, contenant plusieurs étamines & soutenues par un calice à deux feuilles. A ces fleurs succèdent des espèces de filiques longues de deux pouces, grêles, rudes au toucher & courbées, contenant des semences noires, à doubles rangs & rondes comme celles du pavot blanc. Si on sème cette graine dans les jardins en automne, elle vient au printemps & fleurit en Juin & Juillet; ses gousses mûrissent en Août. Toute la plante est empreinte d'un suc jaune, & teint en jaune; elle est en même temps de mauvaise odeur, d'un goût amer.

En Portugal on fait boire à ceux qui sont sujets à la pierre un verre de vin blanc, dans lequel on a fait infuser des feuilles de cette plante. *Garidel* rapporte qu'en Provence les Payfans se servent de ses feuilles pilées pour déterger les ulcères qui succèdent aux contusions & aux écorchures des bêtes de charge, notamment les enflures & engorgemens des jambes des chevaux, qui proviennent de foulures, quelque grosses

& dures qu'elles soient; le suc de cette plante les guérit infailliblement, pourvu que le mal ne soit pas trop invétéré. Cet Auteur dit qu'il a connu des personnes qui se sont bien trouvées d'en avoir appliqué de la même manière sur des jambes ulcérées. Nous croyons qu'il est très-sage de ne point user intérieurement de cette plante, qui a paru fatale plus d'une fois en Angleterre. *Consultez Trans. Philos. n°. 242.*

Les deux autres espèces de pavots cornus ont, l'un la fleur rouge & l'autre violette.

PAVOT NOIR CULTIVÉ OU DES JARDINS, *papaver hortense semine nigro*. Cette espèce diffère du pavot blanc en ce que sa fleur est rouge, tantôt simple, tantôt double & de différentes couleurs; en ce que sa tête ou coque est plus arrondie, & en ce que ses semences sont noirâtres: cette plante étant verte est, ainsi que sa fleur, empreinte d'un suc huileux, d'une odeur fétide: sa fleur orne beaucoup les jardins & les parterres, par ses agréables variétés: on la cultive aussi pour l'usage de la Médecine. Les sentimens sont assez partagés sur les propriétés de cette espèce de pavot noir, cependant bien des Pharmaciens l'emploient avec le même succès que le blanc: c'est précisément de sa graine que l'on tire plus communément l'huile d'aillet, dont nous avons parlé; on s'en sert pour les lampes, pour les fritures, en un mot c'est l'huile d'olive du petit peuple dans les Provinces.

PAVOT ROUGE DES CHAMPS, OU PAVOT SAUVAGE, OU COQUELICOT, *papaver rheas aut erraticum majus*. Sa racine, qui est moins grosse que celle des autres espèces de pavots, est fibreuse & amère au goût: elle pousse plusieurs tiges à la hauteur d'un pied & demi; ses tiges sont rondes, fermes, hérissées de poils & rameuses: ses feuilles sont découpées çà & là, comme celles de la chicorée, velues, & d'un vert brun; ses fleurs sont composées de quatre feuilles larges, minces, d'un rouge couleur de feu très-éclatant; elles sont si peu adhérentes qu'elles tombent au moins

dre souffle : elles sont suivies de petites coques grosses comme des noisettes, oblongues, ressemblant assez à celles du pavot des jardins; renfermant dans plusieurs cellules de petites semences noirâtres.

Cette espece de pavot étoit par-tout dans les champs, le long des chemins; principalement parmi les lins, dont la belle fleur bleue fait un contraste très-agréable avec la fleur d'un rouge vif du coquelicot. On sème tous les pavots en automne ou au printemps, afin qu'ils fleurissent durant tout l'été; quand une fois il y en a eu de semé dans un jardin, on n'en manque plus, sur-tout du pavot noir, car il se sème de lui-même.

Dans le coquelicot, la fleur est la principale partie qu'on emploie en Médecine, elle est adoucissante & facilite l'expectoration dans le rhume & dans la toux sèche : on l'emploie en infusion théiforme, en sirop, en confetve, en tisane pour la pleurésie. M. Chomel (dans son *Traité des plantes usuelles*) assure que c'est un sudorifique plus efficace que le sang de bouquetin même : la tête de ce pavot est légèrement somnifere. M. Geoffroy *Mat. Med. Traduct. Franç. T. VIII. p. 17.* & l'*Hist. de l'Acad. des Sciences pour 1768*, rapportent les dangereux effets de sa semence mangée par les moutons.

PAVOT ÉPINEUX OU ARGÉMONE, *papaver spinosum, aut argemone Mexicana*. Plante dont la fleur est composée de cinq grands pétales arrondis, soutenus par un calice de trois feuilles concaves : le pistil qui est accompagné d'un grand nombre d'étamines, devient une capsule ovale, épineuse, & qui n'a qu'une loge relevée par cinq angles qui s'ouvrent par leur sommet. Chaque angle est garni d'un placenta étroit, auquel sont attachées des semences rondes & noires. La racine de l'argémone est fibreuse, & pousse une tige haute de six à huit pouces, rameuse, garnie de petites épines & remplie de moelle blanche : ses feuilles sont déchiquetées comme celles du pavot cornu, ar-

mées en leurs bords de pointes jaunâtres fort aigues. Cette plante qui est le *chardon benit des Américains*, est anodine & pectorale. On distingue aussi une espèce d'argémone à fleur blanche : l'une & l'autre sont cultivées dans les jardins.

PAUXI. Voyez PIERRE DE CAYENNE.

PAYCO. Plante du Péron, fort âcre au goût, & assez semblable au plantain : on s'en sert dans l'Inde Occidentale pour chasser les vents & pour guérir la néphrétique.

PEAU. Nom donné à l'enveloppe qui couvre superficiellement la chair des animaux & la pulpe des fruits. Dans les animaux, & notamment chez l'homme, la peau, *pellis*, est le premier des tégumens : elle est composée de quatre parties, 1^o. du cuir ou *derme* : cette partie intérieure de la peau est un tissu de nerfs & de tendons, mêlés avec les vaisseaux sanguins & lymphatiques. 2^o. Le *corps papillaire*, placé par dessus le cuir ; c'est un composé d'éminences ou mamelons de différentes figures formées par l'extrémité des nerfs. Pour peu que l'on sue, on connoît l'usage de ces mamelons. 3^o. Le *corps réticulaire* ou *muqueux* de *Malpighi* ; ce réseau cutané paroît n'être que le dessus de l'épiderme. 4^o. L'*épiderme*, c'est la surpeau qui se reproduit continuellement ; c'est une membrane d'une grande finesse ; on la nomme aussi *cuticule*. L'ensemble de la peau est un tissu très-fort, plus ou moins épais, & étendu par toute l'habitude du corps : elle est composée de fibres nerveuses, tendineuses, membraneuses, d'arteres, de veines, tant sanguines que lymphatiques, le tout entrelacé ensemble en tous sens, & de manière qu'elle prête de toute façon, & qu'elle peut s'étendre considérablement, même d'une manière molle & élastique, comme on l'observe dans l'hydropisie, les grossesses, & qu'ensuite elle peut reprendre sa première extension. La vue simple découvre sur la peau un tissu cellulaire, garni dans certains endroits d'une ouatte graisseuse qui fait l'embonpoint,

& dont la juste proportion contribue à la beauté de la peau & du sujet même. L'Observateur armé du scalpel trouve ce tissu composé de lames très-fines, appliquées les unes contre les autres, & attachées par intervalles, de manière qu'elles représentent un gâteau feuilleté. C'est dans les intervalles ou cellules de ce gâteau, que les extrémités artérielles déposent (dit M. le Cat dans son *Traité de la couleur de la peau humaine*) une huile qui, en se figeant, fait la graisse; voyez ce mot. C'est aussi dans ces mêmes cellules que les Bouchers font entrer l'air qu'ils font dans l'usage de souffler sous la peau des bœufs, des moutons, &c. qu'ils préparent pour les cuisines.

La peau est sujette à recevoir les altérations causées par le tempérament & par le climat; l'on voit des personnes chez qui la peau est si fine, qu'on peut distinguer à travers le sang veineux & le sang artériel, ou ce qui revient au même, les veines & les artères qui forment des traces bleues & rouges. Moins l'homme est exposé aux impressions de l'air ou à l'aspect d'un soleil brûlant, & plus sa peau est blanche: il suffit de voir la blancheur d'un Anglois, le roux d'un Chinois, le brun d'un Egyptien & le noir d'un Maure, pour juger combien la température du climat produit de différences dans la couleur de la peau. *Voyez aux articles HOMME & NEGRE.*

La peau est plus épaisse dans des endroits que dans d'autres: elle est très-épaisse au dos & à la plante des pieds; elle l'est moins à la paume des mains, très-mince au bas du ventre, extrêmement fine au bord des lèvres & aux parties de la génération. La peau qui a été pressée, foulée, endurcie par un exercice fréquent & violent, est pleine de durillons, c'est-à-dire de callosités saillantes. Les *durillons* viennent en plusieurs endroits du corps, sur-tout sous la plante des pieds, à la paume & aux doigts de la main; ce qui les distingue des *cors* qui naissent sur les doigts des pieds & entre les orteils. Cependant ces deux sortes d'ex-

croissances sont de même nature, ont une même cause, & requierent les mêmes remedes : toutes deux ne font autre chose que l'épaississement de divers feuillets de l'épiderme, & du tissu de la peau, étroitement unis les uns aux autres, mais dont les petits vaisseaux cutanés ont été détruits. Peu-à-peu ces callosités saillantes s'endurcissent comme de la corne ; alors elles gênent beaucoup, parce qu'elles meurtrissent les chairs voisines par leur compression répétée. Le remede est de ramollir ces tubercules & de les couper. La peau ou l'épiderme de la peau, qui est autour de la racine des ongles, se détachant en petits lambeaux, notamment chez les adultes, forme ce qu'on appelle communément des *envies*.

La peau est percée de deux manieres différentes : les premières ouvertures naturelles & qui sont sensibles, sont celles du nez, de la bouche, des oreilles, des yeux, de l'anus, &c. cependant il semble qu'il n'y a point de vrais trous, puisque nous observons que la peau ne perd point sa continuité, c'est-à-dire qu'étant parvenue à ces endroits, elle se confond avec la membrane sensible de ces cavités, en devenant, à mesure qu'elle en approche, d'une extrême finesse.

Les autres ouvertures, quoiqu'insensibles, sont de plusieurs especes ; les unes donnent passage aux tuyaux excréteurs des glandes, qui répandent sur la surface de la peau l'humeur sébacée, aussi bien que la liqueur lymphatique qui établit la sueur ou la transpiration sensible : les autres, qui sont plus imperceptibles & plus nombreuses que les précédentes, sont celles qui laissent échapper à travers de la surpeau une vapeur appelée *insensible transpiration* ; voyez à l'article *Economie animale*, au mot HOMME : d'autres enfin permettent aux poils de sortir. On peut encore mettre au rang des pores de la peau les orifices des conduits lacteux des mamelles, dont le volume varie suivant l'âge & le sexe.

Les usages de la peau sont, 1^o. de former une enve-

loppe commune à tout le corps, & de mettre à l'abri des injures extérieures, autant qu'il est possible, les parties qui sont dessous : 2°. d'établir l'organe du toucher à la faveur de l'expansion des filets nerveux ou de leurs mamelons; car, comme l'on fait, ce sont ces houppes nerveuses qui nous font distinguer si facilement le froid d'avec le chaud, le dur, le mou, le poli, l'inégal, l'humide & la fluctuation, &c.

L'art du Tanneur & du Corroyeur, qui est celui de préparer les peaux des animaux, sur-tout des quadrupèdes, est un des plus importans dans la société: c'est par l'industrie d'un tel art qu'on imite la peau du castor avec celle de la chevre & du bouc, elles sont corroyées à l'huile: on passe au lait & à la chaux la peau du veau & du mouton pour la rendre blanche, & on peut ensuite la chamarrer: on s'en sert pour faire des doublures. Le marroquin dont on fait des meubles, des pantoufles, &c. n'est que de la peau de chevre: il y en a de toutes couleurs. Les cuirs nerveux de Sédan, celui de Colomiers & de Bourgogne, celui de Paris, servent à faire des semelles de souliers. Le cuir de vache ne se prépare qu'au tan, & ne sert que pour les escarpins. Les rognures de peau de bœuf servent à faire de la colle forte. La peau de chien sert pour les empeignes de gros souliers, ainsi que celle de chevre corroyée à l'huile de poisson. On prépare aussi des peaux de veau pour les empeignes; on les passe au tan & on les trempe dans de la biere aigrie, où on a macéré de la vieille ferraille, puis on les nourrit avec le dégras (huile de poisson). On corroie beaucoup de peaux au suif, de même qu'on en tanne avec le sumach. Le faux chagrin des Gainiers se fait avec la peau de mouton, de la même maniere que le vrai *chagrin* se fait avec la peau de la croupe d'un âne. *Voyez ce mot*. La peau du veau mort-né sert à faire le *vélin*, dont on se sert pour peindre en miniature. M. *Sue*, célèbre Chirurgien de Paris, a donné au cabinet du Roi une paire de pantoufles faites avec de la peau hu-

maine tannée ou préparée comme celle des quadrupedes. On voit encore dans ce même cabinet un ceinturon fait aussi avec de la peau d'humain. On distingue sur ce ceinturon la marque du mamelon, & sur un autre morceau en forme de courroie la peau des deux derniers doigts de la main droite avec leurs ongles. La préparation de cette peau consiste à la mettre pendant quelques jours dans une lessive chargée d'alun, de vitriol romain & de sel commun; on la retire & on la fait sécher à l'ombre, puis on la passe en mégie.

Dans quelques animaux la peau est fort singulière: il y en a, telle que celle de l'anguille, qui est unie, glissante & qui sert de fil ou de ficelle; d'autres, comme celle du requin, sont couvertes d'espèces de pointes qui servent à limer le bois & le fer; d'autres, comme celles des poissons & des serpens, sont couvertes d'écailles artistement arrangées, & ces peaux tombent fréquemment chez les serpens; d'autres, comme celles des oiseaux, sont extrêmement poreuses: il y en a de très-dures, comme celle du rhinocéros, du cheval de riviere, &c. enfin il semble que la peau est pour les insectes de la même utilité que les écailles sont pour les poissons, les coquilles pour les animaux qui les habitent, les plumes pour les oiseaux & le poil pour les quadrupedes. Quant à la maniere de préparer les peaux des animaux pour l'usage des Naturalistes, voyez les articles *Quadrupede*, *Oiseau*, *Poisson*, *Insecte*, &c.

PÊCARI. Espèce de sanglier ou de cochon naturel à l'Amérique, où il est connu aussi sous le nom de *jacu*. Voyez ce mot.

PÊCHÉ ou **PÊCHER**, *persica*. Arbre originaire de Perse, & qui s'est naturalisé dans nos climats. La pêche est un des plus excellens fruits de l'Europe; en effet ce fruit savoureux flatte sensuellement les organes de la vue & du goût; mais c'est aussi dans notre climat celui de tous qui coûte le plus de soin, & qui

par conséquent demande le plus d'intelligence pour être utilement cultivé. Tout le monde connoît les belles pêches que fournissent les terrains de Bagnolet & de Montreuil aux environs de Paris. Nous ferons usage du *nouveau Traité de la Culture du Pêcher*, pour donner une idée de la manière dont il faut gouverner cet arbre si intéressant.

Les fleurs du pêcher sont en roses ; il leur succede le fruit charnu qu'on nomme *pêche*, dont il y a beaucoup d'espèces : elles different par la forme, par la couleur, par le goût & par le plus ou le moins de temps qu'elles sont à mûrir. Elles renferment un noyau gravé de profonds sillons : ce noyau contient une amande composée de deux lobes, ordinairement amère. Les feuilles de pêcher se terminent en pointes : elles sont dentelées sur les bords & placées alternativement sur les branches.

Parmi le nombre prodigieux de pêches, ou plutôt de variétés qu'on en compte, il n'y en a guere qu'une quinzaine qui méritent les soins du cultivateur : on peut cependant se procurer une suite non interrompue de bonnes pêches, depuis la fin de Juillet jusqu'à la mi-Octobre.

Les quinze sortes de pêches qui se succedent sans interruption, & qui sont sans contredit les meilleures & les plus belles, sont la *petite & grosse mignonne*, la *magdelaine rouge*, la *galante*, le *teton de Vénus*, la *pêche d'Italie*, la *violette hâtive*, le *bourdon*, la *chevreuse*, la *pourprée*, la *Persique*, l'*admirable*, la *belle-garde*, la *royale*, la *navette* & le *pavie de Pomponne*. Cette dernière est estimée pour sa grosseur monstrueuse, pour son beau coloris, & parce qu'elle vient quand toutes les pêches finissent ; de plus, elle a l'avantage de pouvoir être mangée toute l'année, confite au vinaigre comme les cornichons, elle surpasse en bonne qualité tout ce qu'on a coutume de confire de cette manière.

Il y a encore un petit pêcher nain qu'on élève à

Orléans, qui fait l'amusement de quelques Curieux; mais qui n'est bon que pour le plaisir des yeux : on l'appelle *parchemin d'Orléans*. On le cultive dans des vases de faïence, & on sert le fruit & l'arbre dans le vase sur la table : il rapporte quelquefois jusqu'à vingt & vingt-cinq pêches, mais elle sont insipides au goût. Les pavies, dans ce pays-ci, sont bien éloignés d'être aussi bons qu'en Italie & en Provence.

Le pêcher se greffe sur trois sortes de sujets, sur le noyau de la pêche même, sur l'amandier & sur le prunier : il s'en greffe peu de la première sorte, d'autant qu'elle est trop sujette à la gomme. On greffe sur amandier dans les terres légères, parce que la racine de ces derniers pivote; mais on préfère dans les terres fortes les pêchers greffés sur le prunier, parce que la racine de ce dernier rampe davantage. Cette dernière espèce de greffe est aussi beaucoup plus durable. En général tous les terrains qui sont propres à la vigne, conviennent au pêcher.

Il est décidé par l'expérience que toutes nos pêches tendres ne peuvent guère réussir qu'en espalier, & même aux seules expositions du Midi & du Levant. Lorsqu'on se trouve dans le cas de renouveler un espalier, il faut, autant qu'il est possible, changer les espèces, c'est-à-dire, remettre des fruits à noyau où il y avoit des fruits à pépin; & des fruits à pépin où il y avoit des fruits à noyau : les arbres profitent bien mieux. Les fruits mûrissent d'autant mieux que les mûrs sont mieux récrépis, parce que la chaleur occasionnée par la réflexion des rayons, devient alors plus grande.

Un pêcher bien taillé & bien conduit dure très long-temps en bon état; on en voit qui ont quarante ans, & qui s'entretiennent encore très-bien.

L'ébourgeonnement dans la culture du pêcher est, après la taille, l'opération la plus importante, & néanmoins la plus négligée. L'utilité de l'ébourgeonnement consiste en ce qu'il facilite toutes les autres opé-

rations, & qu'il procure au fruit la sûreté, la beauté & la bonté. L'ébourgeonnement se fait au mois de Mai; cette opération consiste à ôter les bourgeons d'où doivent pousser certaines branches, ou à retrancher les branches inutiles dont le pêcher fourmille. Par ce moyen la sève reflue dans les branches à fruit, & il en résulte tous les avantages dont nous avons parlé.

Les feuilles des pêcheurs sont sujettes à une maladie que l'on nomme *cloque*; c'est, dit-on, l'effet d'un mauvais vent qui fait crisper les feuilles: elles s'épaississent, deviennent jaunes, rouges, galeuses. On doit les retrancher, parce qu'elles enlèvent trop de sève à l'arbre.

Les fourmis & les pucerons causent quelquefois le même désordre aux feuilles & aux branches. Les fourmis sur-tout causent un tort très-considérable aux pêcheurs, notamment à ceux des espaliers; ils se logent & nichent dans les feuilles des bouts des branches qu'ils entortillent, d'où on les voit bientôt sortir par milliers, & se répandre sur ces arbres dont ils font périr le fruit, & même souvent l'arbre entier. Dès qu'on s'en apperçoit, il faut aussi-tôt enlever ces feuilles entortillées, & les brûler: il faut en outre attacher à l'arbre plusieurs bouteilles remplies à moitié d'eau mieillée, pour attirer & faire périr les fourmis répandues sur les branches de l'espalier.

Autant il est nécessaire de tenir les fruits à couvert sous leurs feuilles avant leur maturité, puisque les feuilles elles-mêmes absorbent l'humidité de l'air, & portent ainsi de la nourriture à l'arbre; autant il est nécessaire de les découvrir lorsqu'ils sont en maturité, pour perfectionner leur goût, & leur donner cette belle couleur qui fait leur plus grand ornement; mais il est bien essentiel de ne le faire que petit à petit, sans quoi les fruits se dessécheroient & périroient.

On fait combien il est important de garantir les fleurs du pêcher des gelées du printems; mais comme

on a observé que ces gelées ne tomboient que perpendiculairement, ainsi que les pluies froides, on en garantit facilement les pêchers, en scellant au haut des murs, des bâtons qui soutiennent des planches en faille, qui tenant ainsi les arbres à l'abri de ces inconvéniens, les mettent en sureté. On sent de quelle importance est le labour aux pieds de ces arbres pour les faire profiter.

La plupart des pêches ont la peau velue, mais plusieurs especes, qu'on nomme *pêches violettes*, l'ont très-lissée. Il y a des pêches velues qui quittent le noyau, & d'autres dont le noyau est adhérent à la pêche; celle-ci se nomment *pavies*. Il y a aussi des pêches violettes ou lissées qui quittent le noyau, & d'autres qu'on nomme *brugnons*, dont la chair est adhérente au noyau.

Il ne faut pas être étonné, dit M. *Duhamel*, si M. *Linnaeus* ne fait qu'un seul genre du pêcher & de l'amandier; car nous en avons une espece qui a les feuilles toutes semblables à celles de l'amandier: ses fleurs sont d'un rouge très pâle, & aussi grandes que celles de l'amandier: le noyau du fruit n'est presque point sillonné, mais uni & percé de plusieurs trous, enfin les amandes en sont douces, au contraire de celles des autres pêchers, qui sont ameres. Les fruits de cet arbre sont quelquefois secs, peu charnus, & d'autres fois ils deviennent gros & succulens, d'un goût amer & désagréable; mais bons à faire des compotes; en un mot ces fruits qu'on nomme *pêches amandes*, sont un composé des qualités des fruits de ces deux genres. Il y a toute apparence que ce genre vient originellement d'une amande fécondée par un pêcher d'autant plus que M. *Duhamel* en a cultivé un qui venoit d'un noyau levé de lui-même dans un petit jardin où il n'y avoit que des pêchers & des amandiers. C'est-là sans doute l'origine de la grande variété des fruits.

L'espece de pêcher à fleurs doubles fait un très-bel

effet à la fin d'Avril. Il orne très-bien les bosquets du printems. Le pêcher nain d'Afrique, à fleurs incarnates & doubles, est un arbuste charmant par la quantité des fleurs doubles dont il est chargé. Comme cet arbre ne porte point de fruit, on doute encore s'il est du genre des pêchers ou de celui des pruniers. Cependant M. *Bernard de Jussieu* soupçonne que cet arbre est un véritable prunier, parce qu'il a observé que dans le développement de ses boutons les feuilles sont pliées l'une dans l'autre, comme celles des pruniers; au lieu qu'aux pêchers & aux amandiers elles sont placées à côté l'une de l'autre.

Il y a une autre espèce de pêche que l'on nomme *sanguinole*, qui est curieuse par la couleur de sa chair, laquelle est rouge comme la racine de betterave.

Les fleurs & les feuilles de pêcher ont une certaine amertume aromatique, qui n'est pas désagréable; elles sont purgatives. M. *Bourgeois* a observé que les feuilles de pêcher ne sont purgatives que lorsqu'on les cueille au commencement du printems, avant qu'elles soient ouvertes, mais alors elles ont une vertu purgative très-marquée. Il a aussi reconnu qu'elles sont plus purgatives que les fleurs, & qu'on devoit faire usage de ces bourgeons préféablement aux fleurs, surtout pour les adultes, & se servir des fleurs pour les enfans.

Il est constant que la pêche est une nourriture assez innocente, savoureuse, délicate, rafraîchissante & saine, lorsqu'elle est mangée mûre & en petite quantité; on en fait des compotes. Mais la pêche veut être mangée crue, elle perd de sa qualité en passant sur le feu; aussi n'en conserve-t-on guere dans les offices, qu'à l'eau-de-vie; d'ailleurs ces fruits se corrompent aisément.

Les noyaux de pêche, dit M. *Bourgeois*, nous fournissent aussi d'excellens remèdes dans la Médecine: on en fait une eau de noyaux de pêches, distillée avec l'eau commune, qui est stomachique, carminative,

hystérique & très agréable. Une douzaine d'amandes de pêches, mangées à jeun, guérissent les verriges qui proviennent de foiblesse d'estomac & d'indigestion. On fait aussi avec ces noyaux, en y joignant les amandes douces, le sucre, la cannelle & les jaunes d'œufs, des bouillons qui sont très-bons pour rétablir les malades convalescens, & fortifier & nourrir les femmes en couches & les vieillards. Enfin ils entrent dans la composition d'un grand nombre de sucreries, & font la base d'un excellent ratafia connu sous le nom de *verricot* ou de *noyau*. On tire de l'huile des noyaux de pêche; elle est amère.

Quant aux pêches de Perse, que les Voyageurs disent être un poison, il ne faut regarder cette assertion que comme relative & non absolue: elles ne font point de mal aux Naturels du pays, qui en mangent en petite quantité; mais elles occasionnent la constipation aux Européens, à cause de leur qualité acerbe.

PÊCHE-MARTIN. A la Louisiane, on donne ce nom à une espèce d'oiseau de Paradis: son plumage a toutes les couleurs de l'arc-en-ciel: il vole toujours contre le vent.

PÊCHETEAU. Voyez BAUDROIE.

PÊCHEUR. Voyez MARTIN-PÊCHEUR.

PÊCHEUR. Dans les Antilles on donne ce nom à un puissant oiseau de proie qui ressemble à l'aigle, il est un peu plus petit. Il n'en veut ni aux oiseaux qui peuplent l'air, ni aux animaux qui sont sur la terre; il est seulement l'ennemi des poissons qu'il épie de dessus une branche, ou de dessus la pointe d'un roc: lorsqu'il les voit à fleur d'eau, il fond promptement dessus, les enlève avec ses griffes, & les va manger paisiblement sur le lieu d'où il s'est élancé. Il est étonnant que cet oiseau de proie, qui laisse en paix tous les autres oiseaux, soit obligé de changer de quartier, par la guerre que ceux-ci lui font; détesté par ces persécuteurs qui le poursuivent, il ne trouve de tranquillité

lié que sur les rochers solitaires. Les enfans des Sauvages prennent plaisir à élever cét oiseau, quand il a été pris petit, & ils s'en servent pour la pêche; il est fort exact à revenir à son maître quand il n'a rien trouvé; mais quand il a fait capture, il s'enfuit souvent avec sa proie dans des lieux inaccessibles. Pour prévenir cette fuite, on le tient attaché au moyen d'une ficelle.

PÊCHEUR DU SÉNÉGAL. Voyez KURBATOS.

PECTINITES. Ce sont des coquilles du genre des peignes, devenues fossiles. On donne le nom de *pectonculites* aux peignes à oreilles inégales que l'on trouve aussi en terre. Les *pectinites* sont communs dans les Pays-Bas Autrichiens. Voyez PEIGNE.

PECTONCULITES. Voyez PECTINITES.

PÉDICULAIRE, *pedicularis*. Le genre de la *pédiculaire* a pour caractère, dit M. Deleuze, un calice d'une seule pièce fendue en cinq pointes inégales: la corolle en muffle a deux levres, dont la supérieure est arquée, creuse, ordinairement comprimée par les côtés, & terminée en pointe; elle renferme deux paires inégales d'étamines & un pistil. Le fruit est une capsule ovale & pointue. Ce genre a plusieurs belles espèces, la plupart naturelles aux pays froids & habitantes des hautes montagnes: celle qu'on va décrire est la plus commune.

PÉDICULAIRE DES PRÉS, *pedicularis pratensis purpurea*, est une plante qui croît dans les prés, dans les marais & autres lieux humides: sa racine est grosse comme le petit doigt, ridée, blanche, divisée en plusieurs grosses fibres, d'un goût un peu amer; elle pousse des feuilles semblables à celles de la filipendule, mais plus petites & crépées: ses tiges s'élevënt à la hauteur de six pouces, elles sont anguleuses, creuses, foibles; les unes rampantes à terre, les autres droites, portant des fleurs en tuyaux, terminées comme par un muffle à deux mâchoires, elles sont de couleur purpurine ou blanche; leur calice n'a que deux

segmentés bordés de dentelures : à ces fleurs succèdent des fruits aplatis qui se divisent en deux loges, & renferment des semences plates, noirâtres, & bordées d'une aile membraneuse. Cette plante est vulnérable & astringente; elle est très-propre pour arrêter toute espèce de flux : on la dit bonne aussi pour les fistules. En topique elle guérit les ulcères sanieus.

PEGAFROL. Voyez à l'article COLIBRI.

PEGOUSE, *solea oculata*, espèce de sole qui se pêche à Marseille : ses écailles sont tellement adhérentes, qu'il faut tremper le poisson dans l'eau très-chaude pour les ôter. Ce poisson a sur le corps de grandes taches faites en forme d'yeux. RONDELET, *Hist. Nat. des Poiss. I. Part. Liv. XI. Chap. XI.*

PEIGNE, *peñen*, est un genre de coquillage bivalve, dont la forme est très-connue, parce qu'une des espèces de ce genre sert d'ornement aux Pèlerins de S. Jacques ou de S. Michel : on l'appelle *sourdon* en Poitou, & presque par-tout la *pélerine*. Quelques Naturalistes appellent *peigne* ceux de ces coquillages qui sont grands, & *pétoncle* les petits. Cependant M. Adanson donne, d'après Belon, Rondelet & Lister, le nom de *pétoncle* à un coquillage fort différent du *peigne*, tant par l'animal que par la charnière & la forme renflée de sa coquille : voyez l'*Histoire des Coquilles du Sénégal*.

Le *peigne*, dit M. de Réaumur (*Mém. de l'Acad. 1711, page 137 & suiv.*) est fort commun & fort recherché : on le mange cuit & crud. Sa coquille est composée de deux pièces. Le ligament à ressort, qui les assemble & qui sert à les ouvrir, est au milieu du sommet. Depuis ce sommet sa coquille va en s'élargissant insensiblement, & prend une figure arrondie : précisément au sommet, elle est comme coupée en ligne droite ; chaque pièce de la coquille forme un ou deux appendices, qui sont appelés les *oreilles de la coquille*. La coquille ferme exactement de tous côtés : elle est rayée en forme d'un peigne ; elle est plate d'un côté

té, élevée de l'autre, garnie de deux oreilles égales comme le bénitier, la coquille de S. Michel, & le *peigne orangé* de la Mer Calpienne; ou à oreilles inégales, à valves supérieures & inférieures, convexes & sont nommés *pétoncles*: telle est la *coraline* & la *gibeciere*. Il y en a qui paroissent n'avoir qu'une oreille, tels que les *peignes épineux* ou *tuilés*; d'autres ne paroissent point avoir d'oreilles. La charniere de ceux-ci est aplatie; l'on y voit un petit ligament & plusieurs petites dents rangées de part & d'autre en forme d'arc, dans les deux valves qui elles-mêmes sont arrondies & bombées.

Il y a une très-grande variété dans la couleur & la figure des peignes. Les uns sont entièrement blancs: d'autres sont rouges ou violets; & d'autres ont toutes ces couleurs distribuées avec symétrie; telle est la coquille appelée le *Manteau Ducal*: il y en a de cannelées simplement, telle est la *coquille de S. Jacques*: souvent les intervalles qui séparent ces cannelures, ressemblent, en quelque façon, aux dents d'un peigne, chargées de pointes, ou plutôt de tuiles ou écailles, comme celles qu'on appelle la *ratissoire* ou la *rape*: d'autres sont plates, unies en dehors & cannelées intérieurement, comme la *sole* ou l'*éventail*: enfin le caractère spécifique fait voir une grande échelle dans le caractère générique. Nous avons dit que parmi ces coquilles, il y en a qui n'ont qu'une valve de plate; l'autre est convexe en dehors & concave en dedans, tel est le *bénitier*; d'autres sont convexes des deux côtés; d'autres ont les deux valves presque plates.

Ces coquillages s'attachent aux pierres; leurs fils n'ont aucun usage connu: ils sont plus gros & plus courts que ceux des moules; souvent après une tempête, on trouve de ces coquillages dans des endroits où il n'y en avoit pas auparavant, comme on le remarque sur les côtes d'Aunis. M. d'Argenville dit que, quand ce coquillage est à sec, & qu'il veut regagner

la mer, il ouvre ses deux valves de plus d'un pouce de large; ensuite il les ferme avec tant de vitesse, qu'il communique aisément à sa valve inférieure un mouvement de contraction ou de balancier, par lequel elle acquiert assez d'élasticité pour s'élever & perdre terre de cinq à six pouces. Tel est son mouvement progressif sur terre pour regagner la mer & avancer du côté où l'animal veut: mais celui qu'il a dans l'eau est bien différent, car il commence par en gagner la surface, sur laquelle il se soutient à demi plongé; il ouvre alors un peu ses deux valves, auxquelles il communique un battement si prompt & si accéléré, qu'il acquiert un second mouvement; on le voit du moins, en réunissant ce double jeu, tourner d'abord sur lui-même de droite à gauche avec une célérité étonnante, & voler ensuite au niveau des flots. *Rondelet* dit que par ce moyen, l'animal agite l'eau avec une si grande violence, qu'elle est capable de l'emporter & de le faire courir sur la surface des mers.

On trouve dans la Manche, sur les côtes de la Bretagne, quantité de *pétoeles* striés ou tuilés, dont la marbrure ou les couleurs sont admirables & très-variées, vert & bleu, brun & blanc, jaune & rouge, aurore pur, &c. Les Mers du Nord en offrent de papyracés, nués de zones, de diverses teintes; les peignes les plus rares nous viennent des deux Indes; telle est la *sole Chinoise*, &c.

PEIGNE DE VÉNUS ou AIGUILLE DE BERGER, *scandix femine rostrato vulgaris*, est une plante qui croît abondamment & presque par-tout parmi les blés, dans les champs & les vignobles. Sa racine est unique, blanche, grosse comme le petit doigt, fibreuse, annuelle, & d'un goût doux mêlé d'acerbe: elle pousse plusieurs tiges hautes d'un pied, menues, rameuses, velues, vertes en haut, rougeâtres en bas. Ses feuilles sont découpées à-peu-près comme celles de la coriandre, d'un goût douceâtre & un peu âcre. Aux sommités sont des ombelles qui soutiennent de

petites fleurs à cinq feuilles , & disposées en fleur de lis : à ces fleurs succèdent un fruit composé de deux graines longues , semblables à des aiguilles , convexes & sillonnées.

Cette plante contient beaucoup de sel essentiel : elle est estimée apéritive , vulnérable , résolutive & propre pour les maladies de la vessie. Quelques personnes mangent cette plante tendre & crue en salade , ou cuite avec du beurre & de l'huile.

PEINTADE , oiseau. *Voyez* PINTADE.

PEKAN. Espece d'animal qui se trouve dans l'Amérique septentrionale , & dont la pelleterie est d'usage dans le commerce. Ce quadrupede ressemble tellement à la marte par la forme du corps & par le naturel , qu'on peut la regarder comme de la même espece ; son poil est seulement plus lustré , plus brun & plus soyeux , qualités occasionnées par le climat & qui se trouvent toujours d'une maniere bien sensible dans les especes d'animaux qui sont communs au climat du Nord & au nôtre. Le pekan fait la guerre au porc-épic.

PELA , est un serpent de l'Amérique qui , selon *Séba* , pourroit être nommé le *pouilleux*. Sa couleur est fauve ; il a les écailles du ventre jaunes , la tête petite & les yeux étincelans. Ces sortes de serpens sont couverts de poux , semblables à de petits escarbots munis sur le dessus du corps de petits boucliers ; ils se cramponent avec leurs pieds nombreux entre les écailles de ces animaux , pénètrent la peau qu'ils sucent pour se nourrir , & défolent ainsi ces serpens.

PELA. *Voyez* au mot ARBRE DE CIRE.

PÉLAMIDE. En Languedoc on donne ce nom au *glaucus* ou *liche* , espece de chien de mer. *Voyez* ces mots.

PÉLERINE , est le nom qu'on donne aux coquilles de S. Jacques , que l'on appelle *sourdon* en Poitou. *Voyez* PEIGNE.

PÉLICAN. ou ONOCROTALE ou GRAND GOSIER ;

ou OISEAU GOITREUX ou LIVANE, *onocrotalus* aut *pelicanus*. C'est un genre d'oiseau dont on distingue plusieurs especes, & dont le caractere est d'avoir quatre doigts à chaque pied, & qui tiennent ensemble par des membranes; le bec est droit, aplati horizontalement, & formant un petit crochet à la pointe; au gosier pend une bourse susceptible de s'enfer. Le PÉLICAN VULGAIRE, *onocrotalus*, est beaucoup plus gros qu'un fort cygne; son bec qui ressemble à une coignée, en ce qu'il est plat, & qu'il conserve presque une même largeur dans toute son étendue, a neuf à dix pouces de longueur; il est courbé au bout, très-gros vers la tête, où il a neuf pouces de circonférence; les côtés de ce bec sont tranchans, le dessous est creusé de quatre canelures dont les bords font cinq côtes; savoir, les deux qui font les côtés du bec, une au milieu, & les deux autres entre celles des côtés & celles du milieu: la côte du milieu est tranchante, ainsi que les deux côtés du bec; celles d'entre deux sont mousses & doubles, faisant une rainure; les côtes du bec inférieur sont doubles aussi, & ont une rainure dans laquelle entrent les côtés tranchans du bec supérieur: la couleur du bec supérieur est d'un rouge de chair; le bec inférieur est composé à l'ordinaire de deux parties jointes par le bout, laissant entr'elles une ouverture d'environ trois lignes, qui répondent à la poche; elles sont flexibles comme de la baleine. Toute la face de cet oiseau est d'un bleu obscur, & cette couleur s'étend jusqu'à un pouce au-delà de l'œil: sous la mâchoite inférieure il a une poche ou un sac qui pend sur la gorge; il a le derrière de la tête & le cou entièrement blancs, le plumage des ailes presque bleuâtre, la queue est noire, courte & carrée par le bout, tout le reste du plumage est blanchâtre nué de rose: les jambes sont noires & fort longues; les pieds ont quatre doigts qui sont palmés comme dans le cormoran, l'ergot du derrière est très-long; en général, c'est un oiseau très-grand, très-fort, & qui vit long-temps.

Entre tous les oiseaux dont les Anciens ont parlé, il n'y en a point qui aient de si grandes ailes, ni qui volent si haut que le pélican; l'envergure est souvent d'onze pieds; l'on en a vu de tellement élevés dans les airs, qu'ils ne paroissent pas plus gros que des hitondelles. On lit dans une lettre de *Culmannus* à *Gesner*, qu'un *onocrotale* privé dans le palais de l'Empereur *Maximilien*, a vécu quatre-vingts ans, & qu'il accompagnoit l'Empereur, même à l'armée; il le suivoit au vol. L'on a des preuves que cet oiseau peut soutenir par son vol bien au-delà de sa propre pesanteur. *Sanctius*, dans *Aldrovandé*, cite un *onocrotale* qui laissa tomber un enfant Ethiopien qu'il avoit enlevé bien haut en l'air. De plus, le pélican qui fait son nid sur terre quelquefois à quarante lieues éloigné de la mer, est néanmoins obligé d'aller y pêcher, & de faire magasin de poissons qu'il rapporte dans la poche de son bec. On le trouve aussi sur les bords des grands fleuves & des lacs.

Le pélican est un oiseau étranger; on en voit en grand nombre en Afrique & en Amérique, il s'en trouve aussi à la côte de Coromandel & dans plusieurs autres parties des Indes Orientales. *Pierre Martyr* dit que la maniere dont il prend le poisson, est toute particulière: ces oiseaux ne l'attrapent point par la vitresse avec laquelle ils le poursuivent, comme font les oiseaux plongeurs, &c. mais volant fort haut, dès qu'ils apperçoivent du poisson proche des bords de la mer & des rivieres, ils fondent tout-à-coup dans l'eau qu'ils agitent par la pesanteur de leur corps & le mouvement de leurs ailes, d'une telle maniere, que le poisson étourdi se laisse prendre; & alors il faut supposer, dit *M. Perrault*, que le poisson étant serré par le bec supérieur, fait lui-même élargir les deux branches du bec inférieur auquel la poche est attachée, dans le cas où le poisson est plus grand que n'est ordinairement l'ouverture des deux branches. Le même Académicien dit aussi que cette dilatation qui pa-

roit ne pouvoir se faire que difficilement par des muscles, a besoin de quelque autre moyen qui la rende aussi ample qu'il est nécessaire pour recevoir les grands poissons que le pélican avale.

L'onocrotale garde toujours quelque temps sa nourriture dans sa poche avant que de la recevoir dans son ventricule; cela est commun à la plupart des oiseaux qui ont un jabot, dans lequel ils réservent la nourriture dont ils prennent une grande quantité quand l'occasion s'en présente, pour l'avaler à loisir ou pour la porter à leurs petits: c'est ce que le pélican a de particulier & ce qui le distingue des autres oiseaux de proie, qui ne portent la nourriture à leurs petits que dans leur bec & dans leurs serres.

Le Pere *Labat* dit que le pélican ou *grand gosier d'Amérique* ressemble aussi à nos pies d'Europe. Il a, dit-il, la tête aplatie de deux côtés & fort grosse, en un mot, telle qu'il convient pour porter un bec de deux à trois pouces de large, sur un pied & demi ou environ de longueur; mais ses yeux sont très petits par rapport à sa tête. Il dit aussi que le bec, tant supérieur qu'inférieur, est garni de petites dents en forme de scie, fort menues & tranchantes, ainsi qu'on l'observe dans le pélican à bec dentelé du Mexique; ce que *M. Perrault* n'a point reconnu dans les deux pélicans d'Afrique morts à la ménagerie de Versailles, & dont il a fait la dissection. (Consultez *Mém. pour servir à l'Hist. natur. des Animaux*, par *M. Perrault*, Tom. III, part. 3.) Les pieds, les membranes, les doigts & le bec du pélican du Mexique sont comme de couleur safranée. Le sac tombe sur l'estomac de l'oiseau, où il est encore attaché, ainsi que le long du cou, par de petits ligamens, afin qu'il n'aille point de côté & d'autre: ce sac est composé d'une membrane épaisse & grasse, assez charnue & souple comme un cuir; il est couvert d'un petit poil très-court, fin & doux comme du satin; sa couleur est un beau gris de perle, avec des pointes, des lignes & des ondes

de différentes teintes qui font un bel effet. Lorsque ce sac est vide, il ne paroît pas beaucoup ; mais quand l'oiseau trouve une pêche abondante, il est surprenant de voir la quantité & la grandeur des poissons qu'il y fait entrer ; car la première chose qu'il fait en pêchant, est de remplir son sac, après quoi il avale à loisir ce qu'il juge à propos, & il retourne remplir ce sac lorsqu'il est vide & que la faim le presse. Il nourrit les petits, en dégorgeant dans leur bec une partie de son butin déjà échauffé dans son havresac. Le pélican est un oiseau triste & mélancolique ; il est aussi lent & paresseux à se remuer, que l'oiseau appelé *flamand* est vif & alerte. *Labat* dit avoir trouvé une femelle qui couvoit cinq œufs à plate terre, & qu'elle ne se donnoit pas la peine de se lever pour le laisser passer.

La chair du pélican est dure, sent l'huile & le poisson pourri. Qui croiroit, dit le Pere *Labat*, que ces grosses bêtes, avec leurs larges pattes d'oies, s'avisassent d'aller prendre leur repos, perchées sur des branches d'arbres ? Elles passent tout le jour, hors le temps de leur pêche, ensevelies, selon toutes les apparences, dans le sommeil, ayant la tête appuyée sur leur long & large bec, qui porte ou à terre ou sur un autre corps ; elles ne changent de situation, que quand la faim les presse. Il dit aussi que la vie de ces oiseaux est partagée en trois temps ; 1^o. à chercher leur nourriture ; 2^o. à dormir ; 3^o. à faire à tous momens des tas d'ordures larges comme la main. Le Pere *Raymond* rapporte, dans son *Dictionnaire Caraïbe*, qu'il a vu un pélican si privé & si bien instruit par les Sauvages, qu'après qu'il avoit été peint de roucou le matin pour le reconnoître, il s'en alloit à la pêche, d'où il revenoit le soir, ayant sa besace bien garnie de poisson qu'il partageoit, malgré lui, avec ses maîtres, parce qu'on lui passoit un anneau au cou pour l'empêcher de l'avalier. Les Américains tuent beaucoup de ces oiseaux, non pas pour les manger,

mais pour avoir leur *blague* ou poche. La plupart des Fumeurs se servent de ce sac pour mettre leur tabac haché ; on s'en sert encore pour mettre de l'argent : on étend les blagues dès qu'on les a tirées du cou de l'oiseau , & on les saupoudre de sel battu avec de la cendre ou avec de l'alun , afin d'emporter l'excès de la substance grossière qui s'y trouve ; après quoi on les frotte entre les mains avec un peu d'huile , pour les rendre souples & très-maniables : quelquefois on les fait passer à l'huile , comme les peaux de moutons ; alors elles en sont bien plus belles & plus douces ; elles deviennent de l'épaisseur d'un bon parchemin , mais extrêmement souples & douces. Les femmes Espagnoles les brodent d'or & de soie , d'une manière très-fine & très-délicate. Il y a de ces ouvrages qui sont d'une grande beauté.

Le pélican dont le plumage est brun , se trouve en Amérique ; il est un peu plus gros que l'oie domestique , son bec est d'un vert-cendré.

Le *pélican des Philippines* est plus gros que le pélican brun ; son plumage est cendré & tacheté de blanc : semblablement au grand pélican , le sommet du cou est garni de plumes très-flexibles , qui lui forment une espèce de huppe.

Dans le Royaume de Loango en Afrique , on voit un oiseau plus gros qu'un cygne , & d'une forme assez semblable à celle du héron ; il a les jambes & le cou fort longs ; le plumage noir & blanc. Il a toujours sur la région de l'estomac une place sans plumes ; & l'on suppose qu'il les arrache avec son bec , pour nourrir ses petits de son propre sang dans les momens où il ne trouve rien pour leur donner à manger : c'est un véritable pélican. Les Negres de Congo & d'Angola se servent de la peau des pélicans pour se couvrir la poitrine.

Kolbe dans sa *Description du Cap de Bonne-Espérance* , Tom. III , chap. 19 , pag. 198 , dit qu'on voit dans ce pays une sorte de pélican , qu'on nom-

me *mange-serpent*, dans les Colonies. Il se nourrit ordinairement de vers, de grenouilles, de moules, de crapauds, de serpens & d'autres bêtes venimeuses : ce même oiseau est fort commun dans la Baie d'Hudson & dans les parties Septentrionales de la Russie. Celui qu'on a fait voir à Paris en 1750, & qui venoit d'Afrique, étoit deux fois plus fort qu'un gros cygne : la poche de son bec étoit d'une si grande largeur, que l'homme qui monroit cet oiseau, y mettoit fort aisément la tête.

Albin donne la description d'un pélican d'Allemagne appelé en latin, *anas clypeata*. Ses mâchoires sont dentées ; son bec est plus large à l'extrémité qu'au commencement ; il est plus petit qu'aucune des espèces de pélicans. *Voyez l'article CANARD*. On dit que le cri du pélican imite assez le braire d'un âne. Les Siamois donnent au pélican le nom de *noktho* : ils font avec sa nasse des cordes pour les instrumens. On lit dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, ann. 1663, en Décembre, un Mémoire de M. Méri, sur le pélican, où il rapporte, qu'en faisant la dissection de cet animal, il s'aperçut qu'il en sortoit une grande quantité d'air par les vésicules de la peau ; par la trachée artère, & par les poches du ventre. Cet air sert, dit-il, à enfler la peau de l'oiseau au défaut des muscles. C'est dans ce Mémoire qu'il faut lire l'effort de l'inspiration dans ce genre d'animaux, qui peut de beaucoup augmenter leur volume & non leur pesanteur : c'est ce qui les rend si légers ou plutôt si propres à demeurer fort élevés dans les airs. *Voyez aussi le mot NOKTHO, dans le troisieme volume du Dictionnaire des Animaux.*

PELLETERIE. Se dit de toutes sortes de peaux de quadrupèdes garnies de leur poil destinées à faire des fourtures, dont les peuples font usage dans la saison de l'hiver. Les habitans du Nord qui éprouvent des hivers plus longs & plus rigoureux, regardent les fourrures comme un objet de luxe & d'utilité : le

prix considérable qu'y mettent chez eux certains Seigneurs, est toujours relatif à la beauté réelle de la fourrure, & à la difficulté de se la procurer : or cette beauté consiste dans la longueur du poil de l'animal, sa douceur, son épaisseur & sa couleur. Ces différentes qualités se trouvent généralement réunies dans les poils du dos ; ceux du ventre sont par conséquent peu ou moins recherchés.

Les fourrures les plus estimées sont, la pointe de queue de martre zibeline, nommée *soble* ; la sur-queue ou cette petite portion de fourrure qui est antérieure relativement au bout de la queue, &c. voyez à l'article ZIBELINE : le dos des martres, sur-tout de celles qui sont noires : voyez à l'article MARTRE ; le renard noir, le renard blanc ; l'hermine ; le loup blanc & le loup gris ; le *barancki* ou agneau mort-né, venant d'Astracan, noir, gris, argenté ou blanc, voyez à l'article AGNEAU ; le *vovlieski* ou petit-gris très-foncé ; le *piesacki* ou gorge de chien de Sibérie ; le *rosomack* & le lievre de Moscovie nommé *slamimokeski* ; la peau d'ours, qui est la moins estimée dans le Nord. Comme les martres sont les fourrures les plus communes parmi celles du premier rang, les Juifs qui font le commerce de la pelleterie, s'attachent singulièrement à les déguiser ; 1°. ils les mouillent avec une légère eau seconde, qui attaque le poil de la martre & l'amincit pour les rendre plus douces & plus fines ; 2°. ils les suspendent dans une cheminée, pour que la fumée donne à l'extrémité de ces poils cette couleur noirâtre dont font tant de cas les peuples du Nord ; 3°. ils les plongent enfin dans une teinture : on doit donc sentir les fourrures précieuses pour reconnoître si elles n'ont point été fumées, & en ouvrir le poil, pour observer s'il est noir partout ; ce qui indiqueroit la teinture. D'autres quadrupèdes nous fournissent aussi des fourrures, tels que le tigre, l'once, la panthere, la fouine, le putois, le chat-genette, le lapin, le riche, &c. Voyez ces mots.

Les peaux de plusieurs animaux plus ou moins amphibies, sont encore au nombre des fourrures, le *castor*, la *loutre*, le *phocas*, &c. Voyez ces mots.

Enfin certains oiseaux offrent aussi leurs peaux emplumées qui entrent dans la liste des fourrures; le *coq*, le *toucan*, le *cygne*, le *grebe*, l'*aider-don*, &c. Voyez ces mots.

En général les fourrures des pays chauds ne sont pas estimées; il n'y a que celles des pays froids: lorsque les froids sont excessifs, les peuples Septentrionaux portent volontiers leurs fourrures en dehors; celles de loup & de renard sont les plus chaudes, & les dernières les plus légères.

Quant à la conservation des fourrures, le meilleur moyen est de les bien battre à l'entrée du printemps & dans le milieu de l'été; quelques personnes sont dans l'usage de les enfermer exactement dans un linge ou un étui, & d'y semer des morceaux de cuir neuf; d'autres y mettent du poivre: il faut sur-tout prendre garde aux *mittes* & aux *dermestes* qui les rongeroient.

PELORE. Plante assez semblable à la linaira. M. *Zyoberg* découvrit pour la première fois cette plante en 1742 dans une île de la mer du Nord, environ à sept milles d'Upsal, sur un terrain graveleux, tout couvert de linaires. M. *Ludolf* en a découvert depuis aux environs de Berlin, & M. *Linnaeus* dans plusieurs endroits de la Suede. Nous disons que la pelore ressemble à la linaira commune avant l'épanouissement de ses fleurs, même port, couleur & odeur, même feuille, calice, fruit & graine; il n'y a uniquement que la corolle qui en diffère; elle est en tube fort long, terminé par un pavillon à cinq crenelures & entouré au bas de cinq éperons. M. *Linnaeus* croit que la pelore vient de la linaira par une génération métrique. Voyez l'article FLEUR au mot PLANTE.

M. *Daniel Rondberg* a publié une Dissertation Botanique sur la plante *pelore*: sa racine est fibreuse, blanche, vivace: sa tige est simple, droite, haute

d'un pied , jetant rarement une ou deux branches , rondes , de la grosseur d'une plume de pigeon , verte & annuelle : ses feuilles sont nombreuses , éparfes , pointues , aplaties , unies , vertes , de la grandeur des feuilles de sapin , longues d'un pouce , droites & naissantes de tous côtés , presque sans queue : des embryons de rameaux à plusieurs petites feuilles sortent des aisselles des feuilles supérieures ; l'épi ou bouquet est de neuf ou douze fleurs , tout au plus de seize : le calice ou périanthe est divisé en cinq parties jusqu'à la base : il est court , régulier , uni , vert & durable : la corolle est en forme d'entonnoir , longue , cylindrique , rétrécie vers le bas , un peu ventrue au milieu , droite , jaune , plus pâle vers la base , garnie au dedans de poils fauves : le bord est ouvert , découpé en cinq parties , obtus , régulier , plus jaune que le tube & plus court : de la circonférence du tube naissent à angle aigu cinq nectaires égaux , en forme d'ailône , sans pédicule , creux , jaunes , & presque aussi longs que le tube ; cette fleur est à cinq étamines vertes , dont les sommets ou antheres sont jaunes & ovales & attachés par le côté ; dans le pistil le germe est vert & posé sur la base de la fructification. Le style est long comme les étamines , filiforme , verdâtre : le stigmate est un peu gros : le péricarpe est en forme de capsule à deux loges , qui s'ouvre par deux endroits : les semences sont angulaires & en grand nombre.

PELOTE DE MER , *pila marina*. Nom donné à une balle arrondie ou oblongue que l'on trouve sur les rivages de la mer , parmi les algues : cette pelote est communément de la grosseur d'une orange , de couleur fauve , & composée de fibres entrelacées & comme agglutinées ensemble : elles proviennent de la destruction de plusieurs plantes marines , dont l'intérieur est tout rempli de fibres isolées , seches & faciles à défunir. Nous avons ramassé beaucoup de ces pelotes de mer dans les anses de la Méditerranée , principa-

ment près de Marseille. Comme ces pelotes ne ressemblent pas mal aux égagropiles des animaux ou bézoards de poil, on les a aussi appelés *égagropiles de mer* ou *bezards marins*. Voyez EGAGROPILE & BÉZOARD.

PELOTE DE NEIGE. Voyez OBIER.

PELOUSE ou TAPIS DE GAZON. Voyez GAZON.

PELURE D'OIGNON, est une espèce de petite huître très-légère, & dont la nacre est fort belle. Cette coquille est mince & transparente, un peu raboteuse. La valve inférieure est blanche sur les bords; le reste est ou jaunâtre, ou rouge-violet, ou vert-d'eau. La valve supérieure est ordinairement blanche & remarquable par un trou ovale qui est proche de la charnière. Sa charnière est formée d'une petite partie ovale située au-dessus du trou de la valve supérieure, & correspondant à une cavité de même forme de la valve inférieure. On trouve communément cette huître à Cette en Languedoc.

PEMINA, est l'obier de Canada. Voyez OBIER.

PENATES. Voyez l'art. LARES.

PENDULINO. Nom donné à un très-petit oiseau dont le volume n'excede pas celui du roitelet sans crête, du moineau troglodite, ou de la mésange appelée *petit charbonnier*. Ce petit bipède ressemble assez bien aux mésanges par son port & la forme de son bec: ce bec est court, pointu, un peu épais à sa base, d'une couleur plombée. La partie postérieure de la tête, la nuque, le cou, la gorge, la partie supérieure du dos jusqu'à la naissance des ailes, sont couverts de plumes cendrées, mais un peu plus blanches au près de la gorge. De chaque côté, depuis la fente du bec jusqu'à l'occiput, en passant par les yeux, s'étend une tache très-noire; l'espace contenu entre ces deux taches, au-dessus de la base du bec jusqu'au sommet de la tête, est roux dans le mâle, & ce sommet est cendré. Le dos est roux, ainsi que les aisselles & les plumes qui couvrent les ailes; ces plumes sont

légèrement nuées de verdâtre vers leur extrémité. Les plumes des ailes ou ramieres, *remiges*, sont d'un noir plus ou moins foncé, & couvertes d'autres plumes plus petites & rousâtres. La poitrine, le ventre, les cuisses & la partie supérieure du croupion ont une couleur moyenne sur le cendré & le roux. Les jambes, les pieds, les ongles ont une couleur plombée.

La femelle differe peu du mâle. La couleur de ses ailes, de son dos, est un roux un peu clair, & elle n'a autour de son bec aucune plume qui porte la même couleur; mais toute sa tête est cendrée, à l'exception des deux taches noires dont il est fait mention ci-dessus. Tout le dessous de son corps est cendré. M. *Sonnerat* ayant disséqué le gésier de cet oiseau, n'y trouva que quelques insectes broyés.

M. *Sonnerat* pense que le *pendulino* n'est pas du nombre de ces oiseaux qui changent de climat aux approches de l'hiver. Il ne paroît pas craindre le froid, puisqu'il habite de préférence les pays du Nord, tels que la Pologne, la Wolhinie & la Lithuanie qui est entourée de forêts glacées; dans l'été, tout le monde voit les nids qu'il construit dans nos contrées. Le *pendulino* niche deux fois dans l'année; savoir, au printemps & en été. L'industrie qu'il montre dans la construction de son nid est tout-à-fait singulière. En effet, pour ménager à ses petits un domicile aussi sûr, aussi commode qu'il est possible, il ne fait point ce nid ouvert en forme de coupe, comme le commun des oiseaux, mais fermé par en haut, presque terminé en pointe & ayant la figure d'un sac fermé ou d'une besace; & il le suspend à l'extrémité d'une branche de quelque arbre qui donne sur l'eau; en l'entortillant avec des brins d'herbes menues, à la manière des nids pensiles. Il laisse à côté, pour y entrer, une porte ronde qui se prolonge en un tuyau court. La matière dont le *pendulino* forme ce nid, est un duvet mollet & blanc qu'il arrange avec son bec, & auquel

quel il donne la forme d'un drap ferré & épais : il a soin de le munir ou fortifier en dehors par quelques fibrilles, & de garnir le dedans d'une quantité de duvet non ouvré, afin que ses petits y reposent mollement. La femelle pond dans ce nid quatre ou cinq œufs dont la coque est blanche, & quand les petits sont éclos, elle les nourrit avec des insectes de marais.

Les plantes & les arbres qui croissent au bord des marais, fournissent abondamment à ces oiseaux la matière cotonneuse pour la construction de leurs nids. Les saules, les peupliers fleurissent dès le commencement du printems, & produisent bien-tôt des riges à fruit qui mûrissent peu de temps après; savoir, aux mois d'Avril & de Mai, & répandent avec leurs graines, une quantité étonnante d'une matière cotonneuse qui voltige dans les airs à une très-grande distance. Voyez SAULE & PEUPLIER. Quelques semaines après (un ou deux mois) on voit pousser vigoureusement & fleurir dans ces lieux la masse-d'eau, plante très-commune dans les marais, & dont les feuilles servent à faire des nattes en Italie. Les Habitans des pays marécageux se servent encore de l'espece de bourre, de duvet qui enveloppe l'épi de cette plante, pour en remplir des matelas & des oreillers. Voyez MASSE-D'EAU à l'article ROSEAU. Le *pendulino* emploie l'une & l'autre de ces matières pour la construction de son nid; mais plus ordinairement celles que fournissent les saules & les peupliers. La couleur & la nature des nids suffisent pour reconnoître la matière dont ils sont composés : la matière de ceux faits avec le duvet des saules & des peupliers, est plus blanche que celle que produit la masse-d'eau.

Quoique le nid de la mésange à longue queue, *parus caudatus*, sive *monticola*, ait quelquefois une sorte de ressemblance avec celui du *pendulino*, qu'il soit également fermé par en haut & comme voûté, laissant pareillement par le côté une ouverture ronde

pour y entrer, il en differe en ce qu'il n'est point suspendu comme celui du *pendulino* ; la mésange le place seulement dans la bifurcation des branches de quelqu'arbre ; elle lui donne une forme arrondie ou ovale, sans en prolonger l'ouverture en un tuyau proéminent en dehors ; elle le compose en outre de matieres différentes, dans lesquelles il entre à la vérité beaucoup de duvet, soit du faule, soit du peuplier ; & elle ne lui donne pas une consistance aussi serrée ; elle l'enveloppe extérieurement de brins d'herbes, de petites feuilles, de lichen & de mouffe seche, sans qu'on y distingue le duvet.

M. *Sonnerat* vient de donner, dans le journal de M. l'Abbé *Rozier*, la description d'une mésange du Cap de Bonne-Espérance : elle est plus petite que notre mésange d'Europe : elle a toute la tête, le cou, le dos, la partie inférieure du corps & les petites plumes des ailes d'un gris cendré clair ; les grandes plumes des ailes sont noires, bordées en dehors par une raie longitudinale blanche ; la queue est noire en dessus & blanche en dessous ; le bec, l'iris & les pieds sont noirs. Cette mésange que quelques Naturalistes regardoient improprement comme une espece de *pendulino*, place son nid dans les buissons les plus épais, & le fait avec une espece de coton qui n'est point connu dans le pays. Il ressemble assez à une bouteille ; le cou en est étroit ; sur le côté en dehors, il y a une profondeur qui sert de logement au mâle, pendant que la femelle couve les œufs. Lorsque la femelle est sortie du nid, le mâle, en suivant sa compagnie, frappe avec force de ses ailes sur les côtés du nid ; & les bords, en se touchant, se lient ensemble, & ferment entièrement l'entrée : c'est ainsi que par une industrie singuliere tous les êtres cherchent à mettre leurs petits à l'abri de la voracité des insectes & des autres animaux qui peuvent leur nuire.

Le *pendulino* paroît être le *rémix* des Polonois. Le nom *pendulino*, qui approche du latin, exprime assez

bien l'instinct de cet oiseau pour suspendre son nid à un arbre.

Le P. *Bonanni*, dans son *Musæum Kirkerianum*, a parlé de cet oiseau. *Cajetan Monti* a consigné dans les *Mémoires de l'Académie de Bologne*, que le *pendulino* se trouve aussi dans le territoire de Bologne, & qu'il surpasse de beaucoup les autres oiseaux par l'industrie qu'il fait paroître dans la manière de construire & de suspendre son nid; qu'il est rare de trouver cet oiseau, parce qu'il se cache aisément entre les roseaux & les saules des marais. Le peuple Bolonnois, dit ce même Observateur, le regarde comme un oiseau sacré, & n'ose le toucher, dans la crainte d'attirer sur lui, par sa mort, des dangers ou des malheurs. Il s' imagine encore que ce nid singulier, suspendu sur la porte de la maison, la préserve de la foudre. L'oiseau *pendulino* paroît plus multiplier dans les environs marécageux de la Toscane, que dans ceux du Bolonnois.

PENGUIN ou PINGOUIN, animal bipède, nommé ainsi *propter pinguedinem*. C'est un oiseau d'un genre particulier, & qui se trouve sur plusieurs côtes d'Afrique, & notamment dans la baie de Saldagne; il s'en trouve aussi dans les îles Falkland, à la hauteur du Détroit de Magellan. Il est de la grosseur d'une poule d'Inde; il a les plumes du dos noires, celles de dessous le ventre sont blanchâtres; il a le cou ovale, gros & ceint comme d'un collier de plumes blanches: sa peau est rude & aussi épaisse que celle du pourceau. Il a pour ailes deux ailerons, comme de cuir, qui lui pendent des deux côtés en façon de petits bras. Ces especes d'ailes sont courtes & couvertes en haut de petites plumes souvent aplaties, blanches & entremêlées de noires. Ces ailerons lui servent à nager & non à voler. Toutes les autres plumes sont plus longues, barbues, presque molles comme de la soie. Les *pinguins* ont la queue très-forte; ils sautent la plupart du temps dans l'eau, & ne viennent à terre que pour

creuser sur le rivage des terriers ou trous assez profonds, où ils nichent trois ou quatre ensemble, & dans lesquels ils pondent, & font éclore leurs petits. Leurs œufs sont bariolés de taches noires; leur bec est étroit, comme denté, crochu par le bout & plus grand que celui du corbeau: ils ont la queue courte, pointue; les pieds noirs & plats de la forme de ceux des oies, quoiqu'un peu moins larges: chaque pied a uniquement trois doigts antérieurs & palmés. Ces oiseaux ne sont point farouches. Ils marchent la tête élevée & droite, laissent pendre leurs ailerons le long de leurs côtés, comme si c'étoit des bras: ils tiennent aussi leur corps droit presque verticalement, & non en situation à-peu-près horizontale, comme font les autres oiseaux; en sorte qu'à les voir de loin, on les prendroit pour des pygmées ou de petits hommes. On prétend qu'ils ne vivent que de poissons; cependant leur chair n'en a pas l'odeur, & est d'un assez bon goût: leur peau est si dure, qu'à peine, d'un coup de sabre, peut-on leur trancher la tête. L'Auteur de *l'Histoire des Voyages, Tome VIII. in-4°. page 76.* dit que le penguin tient de l'homme, de l'oiseau & du poisson, étant droit sur ses pieds, ayant des ailerons sans plumes, qui lui pendent & lui servent à nager, & étant garni de manches barrées & rayées de blanc, mais ne volant point. On distingue trois especes de penguins; 1°. le grand penguin qui pese quinze ou seize livres & qui se trouve dans les Mers Septentrionales, tel est celui qui est décrit ci-dessus, 2°. le penguin vulgaire & qui se trouve quelquefois sur les côtes de nos Mers, il niche dans les trous des rochers escarpés; ses œufs sont blanchâtres & tachetés de noir; le bout de son bec est peu ou point crochu, ainsi que celui du petit penguin; ces deux dernières especes sont de la grosseur du canard domestique, sur-tout le petit penguin. Voyez MANCHOT & GORFOU.

·PENINSULE, *peninsula*: voyez PRESQU'ILE.

·PENNACHE DE MER, est, selon Rondelet, un

Zoophite marin, semblable aux panaches qu'on portoit autrefois aux chapeaux; cependant nos pêcheurs, dit-il, à cause de la ressemblance qu'il a avec le bout de la partie naturelle de l'homme, découverte de son *prépuce*, lui ont donné le nom de cette partie; l'autre bout ressemble à un panache; les franges en sont phosphoriques pendant la nuit. C'est une espece de *mentula marina* ou de *penna marina*, dont *Gesner* a parlé d'après *Aristote*. *M. Vosmaër*, Directeur des cabinets du Prince d'Orange & Stathouder, &c. à la Haye, a fait aussi mention d'une nouvelle espece de *penna marina* ou *penna marine*, ou *plume de mer*: on en trouve l'observation dans les *Mémoires des Savans étrangers*, présentés à l'*Académie des Sciences* en 1759.

PENNAGE: se dit de toutes les plumes qui couvrent le corps de l'oiseau de proie; & même des autres oiseaux. On dit: cet oiseau a le *pennage* blond, roux, noir, cendré, &c. Voyez à l'article OISEAU.

PENNATULE. On donne ce nom à l'empreinte de la *plume marine* qui est quelquefois devenue fossile: voyez **PLUME MARINE**.

PENO-ABSOU: voyez **PINÉ-ABSOU**.

PENSÉE ou **HERBE DE LA TRINITÉ**, *viola tricolor* aut *herba trinitatis*, espece de violette inodore, que l'on cultive dans les jardins pour la beauté de sa fleur, dont chaque feuille est de trois couleurs, pourpre ou bleu, jaune & blanc. Sa racine est fibreuse: elle pousse de petites tiges rampantes, rameuses, portant des feuilles, les unes arrondis, les autres oblongues & dentelées autour. Ses fleurs sont comme veloutées, & paroissent au printems: il leur succede une coque qui contient des semences menues. Cette plante est deterfive, vulnéraire & sudorifique. Voyez **VIOLIER**.

On seme sur couche les graines de pensée: on les transplante dans les plates-bandes le long des terrasses, & on en forme les massifs & les cotteilles des

grands parterres. Cette plante croît naturellement & en abondance aux environs de Rouen.

PENTACRINITES. Quelques Lithographes donnent ce nom à l'*encrinite*, dont il est parlé au mot

PALMIER MARIN. M. *Bertrand* soupçonne que ce pourroit être une coralline vésiculeuse, contractée avec son polype.

PENTISULCE. Voyez au mot QUADRUPÈDE.

PEPIN. Se dit de la graine des arbres fruitiers, comme le poirier, le pommier, le coignassier, le cormier, l'oranger, &c. Voyez l'article GRAINE.

PÉPINIÈRE. Semis & plants d'arbres qu'on tient fort serrés sur une même ligne ou plusieurs, distans de trois pieds au plus les uns des autres, pour être greffés, levés dans le besoin & ensuite placés à demeure dans un autre terrain.

Une pépinière est la ressource du verger, du jardin coupé & du potager : c'est dans un tel terrain qu'on sème les noyaux, les pepins, les noix, les amandes, & généralement toutes les graines qui doivent servir à la multiplication des diverses espèces d'arbres fruitiers & des diverses sortes d'arbres qui sont propres à peupler les forêts, à planter les possessions rurales, & à embellir les parcs, les jardins & les approches des châteaux & maisons de plaisance : c'est là enfin qu'on élève une multitude de jeunes sujets destinés à remplacer tout ce qu'il faut arracher. De ces jeunes plantes les unes sont des arbrisseaux venus de pepins ou de noyaux, & qui, malgré l'excellence du fruit dont ils proviennent, ne laissent pas d'être sauvages & d'avoir besoin du secours de la greffe. D'autres sont des boutures, c'est-à-dire, des rejetons qu'on a détachés dans les bois sur des sauvageons, qui sont des plantes dont les fruits sont d'une faveur austère; d'autres enfin sont des sauvageons greffés. On peut les tenir enterrés dans des paniers, & par ce moyen on a un arbre tout formé pour être mis à la place de celui qui vient à manquer.

Il faut que la terre d'une pépinière ne soit ni trop grasse ni trop maigre. Au reste il n'y a pas de danger que ce sol soit d'une qualité un peu inférieure à celui où on transplantera le jeune sujet. Plus le jeune plant est serré dans la pépinière, plus il pousse droit. (Il faut cependant observer une certaine distance, afin de pouvoir arracher le plant sans couper, ni meurtrir ses racines, ni celles des arbres voisins destinés à n'être pas arrachés en même temps.) Après la contrainte de cette première éducation, on le voit mieux prospérer au sortir de la pépinière lorsqu'il est transplanté dans un sol convenable. Ce que nous disons ici pour les pépinières particulières doit aussi s'appliquer aux pépinières publiques, dont l'établissement est des plus sages & des plus utiles.

PEPITES D'OR. *Voyez au mot OR.*

PERCE-BOIS, *ligni-perda*. Indépendamment des abeilles *perce-bois*, dont nous avons fait mention au mot ABEILLE pag. 54 du premier volume de cet Ouvrage, il y a une autre sorte d'insecte qui porte aussi, mais moins à juste titre, ce nom. Ce petit *perce-bois* que *Plin*e a rangé dans le genre des *teignes*, se fait un fourreau de soie, qu'il recouvre ensuite par dehors de petits brins de bois pour lui donner plus de consistance. On ne peut trop admirer cet étui qui est fait de brins de bois, hachés menu avec les dents & assemblés les uns avec les autres comme les poutres des maisons de *Moscovie*; c'est la chenille *perce-bois* qui le construit. Elle loge toujours dedans, & le porte partout sur son dos comme une pyramide. Ces chenilles se changent en papillons, dont les mâles seuls ont des ailes; la plupart d'entre elles ont la peau jaunâtre, tiquetée de brun.

Il y a aussi des *teignes* aquatiques qui portent le même nom de *perce-bois* ou *ligni-perdes*, mais celles-ci se changent en mouches à quatre ailes, qui ont l'air de papillons. *Voyez TEIGNES LIGNI-PERDES.* On n'auroit dû ne donner le nom de *perce-bois* qu'à l'insecte

appelé *vrillette*, qui taraude réellement le bois. Voyez VRILLETTE.

PERCE-BOSSE. Voyez CHASSE-BOSSE.

PERCE FEUILLE, *perfoliata*. On distingue sous ce nom deux espèces principales de plantes d'usage en Médecine.

1°. La PERCE-FEUILLE ANNUELLE ou la VRAIE PERCE-FEUILLE, *perfoliata vulgaris*, aut *buplevrum perfoliatum*, *rotundifolium annuum*. Cette plante qui croît dans les champs parmi les blés & les vignes, a une racine grosse comme le doigt, simple, ligneuse, blanche, ayant le goût de la raiponce; elle pousse une seule tige, haute d'un pied ou environ, grêle, ferme, ronde, cannelée, creuse, nouée, rameuse, d'une odeur un peu aromatique. Ses feuilles sont alternes, simples, ovales, nerveuses, de couleur de vert de mer, & d'un goût âcre. Ses fleurs qui paroissent en Juin & Juillet, sont jaunes, en ombelles, composées chacune de cinq feuilles disposées en rose: (M. Deleuze observe que les ombelles partielles sont garnies d'une fraise, *involucrum*, de trois à cinq feuilles grandes & larges:) il leur succede des semences jointes deux à deux, oblongues, cannelées & noires. Cette plante est nommée *perce-feuille*, à cause de ses feuilles qui sont comme percées & enfilées par la tige & par les branches: elle est annuelle & se multiplie de graine; au lieu que la suivante est vivace & ne périr point.

Cette *perce-feuille* est estimée vulnéraire, astringente. Prise en forme de thé ou en poudre, elle est bonne pour ceux qui par quelque chute ou contusion violente pourroient s'être rompu quelque vaisseau dans le corps; elle convient aussi dans les hernies.

2°. La PERCE-FEUILLE VIVACE ou l'OREILLE DE LIEVRE, *auricula leporis*, aut *buplevrum vulgatifissimum folio subrotundo*. Elle croît abondamment aux lieux montagneux, le long des haies & parmi les broussailles. Sa racine est petite, ridée, verdâtre, fibrée &

d'un goût âcre : sa tige a quelquefois deux pieds de hauteur, tantôt rougeâtre & tantôt verdâtre ; ses feuilles sont étroites & nerveuses , ayant à-peu-près la figure d'une oreille de lievre étendue ; elles ne tombent point pendant l'hiver : ses fleurs qui paroissent en été , sont jaunâtres , semblables à celles du fenouil ; elles sont remplacées par des semences oblongues , assez semblables à celles du persil , cannelées & grises , & d'un goût âcre : elles mûissent en automne.

Cette plante se plaît dans un terroir gras. Ses feuilles sont détersives , dessicatives & vulnéraires : sa semence est échauffante & apéritive , étant mâchée elle excite à cracher.

PERCE-MOUSSE, *muscus capillaceus major, pediculo & capitulo crassioribus, (adiantum aureum.)* Cette plante croît dans les bois , contre les vieilles murailles crevassées & humides , entre la mousse des vieux arbres. Elle est de la longueur du doigt ; elle porte beaucoup de feuilles d'un beau jaune , moussieuses , & déliées comme des cheveux vers le bas , unies vers le haut : ses tiges portent à leurs sommets de petites têtes longuettes , pleines d'une fine poussière qui tombe dans la suite , lorsque ces têtes panchent & s'ouvrent à la manière de plusieurs espèces de mousses. Les Botanistes regardent cette poussière comme la graine. Ses racines sont filamenteuses. Cette plante est un puissant sudorifique ; on en fait usage en forme de thé dans les pleurésies , & pour faciliter l'expectoration , comme des capillaires dont elle est une espèce : voyez ce mot. Elle est beaucoup plus en usage en Allemagne qu'en France.

PERCE-MURAILLE. Voyez PARIÉTAIRE.

PERCE NEIGE , *narcisso-leucoium.* Cette plante que l'on appelle aussi *violette de Février*, *violier bulbeux*, *campane blanche*, *baguenaudier d'hiver*, croît naturellement dans des prés humides , dans les forêts ombragées , sur certaines montagnes & dans les haies. Sa racine est bulbeuse , composée de plusieurs tuni-

ques blanches, excepté l'extérieure qui est brune; garnie en dessous de fibres blanchâtres, d'un goût visqueux, peu âcre: elle pousse trois, quatre ou cinq feuilles semblables à celles du poireau; ces feuilles sont fortes, lisses, luisantes & verdâtres: du milieu de ces mêmes feuilles, s'élève une tige à la hauteur de plus d'un demi pied; elle est anguleuse, cannelée, creuse, revêtue avec ses feuilles jusqu'à la moitié d'une espee de fourreau blanc: elle ne porte ordinairement qu'une seule fleur à sa sommité, quelquefois deux, rarement trois: cette fleur a six ou huit feuilles, selon la bonté du terroir; elle est en cloche panchée, blanchâtre, avec une tache verdâtre & d'une odeur peu agréable: à cette fleur succede un fruit membraneux, relevé de trois coins, & divisé intérieurement en trois loges remplies de semences arrondies, dures & d'un blanc jaunâtre. Sa racine est un émétique doux.

Cette plante fleurit en Février, & disparoît au mois de Mai, mais sa racine subsiste en terre comme celle du narcisse. C'est par ses bulbes qu'on la multiplie; car on la transplante volontiers dans les jardins pour l'y cultiver à cause de sa fleur qui est des plus hâtives; elle orne nos parterres dans la saison la plus triste: c'est l'avant-coureur du printems.

PERCE-OREILLE ou FORBICIN ou OREILLERE, *forficula seu auricularia*. Espee d'insecte différent de l'espee appelée *forbicine*, voyez ce mot; il est hémiptere, longuet, fort agile & court vîte. Il a deux petites cornes à la tête, ses antennes sont longues & filiformes: l'extrémité de son ventre est armée de deux pinces; son corps est aplati, lisse & brunâtre ou noirâtre. Cet insecte pullule beaucoup; il habite souvent sur les feuilles de choux, dans les creux d'arbres, dans les tiges des plantes, comme celles des panais sauvages, de l'angélique & des plantes férulacées dans les trous des murailles, dans le fumier & dans la terre. Il y en a deux ou trois sortes qui different en

grosſeur , en longueur & en couleur : les plus gros ſont jaunâtres , les médiocres & en même temps les plus communs ſont de couleur de châtaigne , & les plus petits ſont noirs & blancs. Les larves de ces infectes ſe métamorphoſent en nymphes , & enſuite paroiffent avec des ailes à étuis.

On a nommé *perce-oreille* cet infecte , parce qu'il recherche avidement les oreilles , où il ſe gliffe avec vîteſſe. Il mord & il pince les endroits où il s'attache , ce qui cauſe en cet endroit une douleur que la crainte & le préjugé , ſuite d'erreurs populaires , augmentent beaucoup , & l'on croit quelquefois que le cerveau même en eſt attaqué. Je me ſouviens que dans mon enfance l'un de mes freres me fit entrer un de ces infectes dans l'oreille & que j'en fus comme fou pendant quatre jours , ce qui ſe termina par un léger mal de tête. Pour me venger je jouai le même tour à ce frere , qui en fut beaucoup plus affecté que moi ; car il y avoit des momens où il couroit ſe plonger la tête dans un ſeau d'eau ; dans d'autres momens il ſaignoit du nez , & il croyoit voir un arc-en-ciel. Ce frere avoit ainſi que moi beaucoup peur d'en mourir , & nous n'étions pas un instant ſans gratter dans notre oreille avec un instrument , qui probablement y produiſit tout ou la plus grande partie du mal ; car il faut en convenir , les pinces du *perce-oreille* ne ſont aucunement redoutables , à peine ſont-elles une impreſſion ſenſible aux doigts qui en ſont ſaiſis.

Voici un autre fait à-peu-près ſemblable au précédent , & qu'on lit dans le *II. Tom. des Ephém. d'Allemagne* , ann. 1672 , *Obſ. 266*. Une femme qui demouroit à cinq milles de Nuremberg , portant un fagot d'herbes , & ſe ſentant fatiguée , après avoir mis ſous ſa tête le linge qui enveloppoit ſa charge , ſans s'appercevoir qu'il étoit rempli d'infectes , s'étoit endormie. Des *perce-oreilles* entrèrent dans ſon oreille droite : un Chirurgien lui tira ſur le champ un de ces infectes , mais les autres y reſterent , malgré tout l'art

des Médecins qu'elle courut consulter. Ces insectes multipliés à l'infini, & dont le nombre augmentoit chaque jour, s'étant logés entre le crâne & le cerveau, rendirent la vie insupportable à cette pauvre femme, qui ressentoit des douleurs jusqu'à l'extrémité des pieds & des mains dès que ces insectes changeoient de place. Elle ne pouvoit faire aucun mouvement de la tête, sans qu'il se fit à l'intérieur un certain bruit ou craquement, qui étoit même entendu distinctement par ceux qui se trouvoient alors autour d'elle. Au bout de vingt ans cette femme, alors âgée de soixante huit ans, fut trouver le célèbre Physicien *Volckamer* de Nuremberg. Il fit tout ce qu'il put pour lui procurer quelque soulagement : il lui fit injecter dans l'oreille le baume de soufre fait avec la térébenthine, qui ne put faire sortir qu'un seul de ces insectes, encore étoit-il mort ; il y a lieu de croire qu'avec le temps ils avoient obstrué le conduit auditif. La malade usoit fréquemment & avec confiance, d'une fumigation faite avec la gomme ammoniacque, parce qu'elle s'apercevoit que chaque fois les *perce-oreilles* accouroient à l'orifice de l'oreille, & paroissoient prêts à sortir ; mais voyant enfin que rien ne pouvoit la délivrer, elle prit le parti de supporter cette incommodité jusqu'à la mort. Un pareil exemple, indépendamment de bien d'autres rapportés par les Physiciens, par les Médecins & par les Naturalistes, doit faire connoître combien il est imprudent de dormir sur l'herbe & sous les arbres dans les beaux jours, temps où toute la Nature fourmille d'insectes toujours dangereux, quand ils s'introduisent dans les oreilles, ou qu'ils attaquent quelques autres parties délicates de notre corps. Il ne faut cependant pas croire que l'insecte puisse pénétrer dans l'intérieur du crâne, attendu qu'il n'y a point d'ouverture qui y communique.

Le *perce-oreilles* cause aussi un grand dommage aux fleurs, sur-tout aux œillets, dont ils détruisent entiè-

rement la fleur, en coupant les feuilles au fond du calice. Pour détruire ees insectes, les Jardiniers fleuristes fichent des baguettes aux pieds des fleurs. Au haut de ces baguettes, on met des ongles de pied de mouton : les *perce-oreilles* qui aiment à se nicher dans les trous, ne manquent pas de s'y retirer dans les temps humides & pendant la nuit; de sorte que le matin, en les visitant, on les y trouve encore, & on les noie dans l'eau, ou on les érase : les poules les avalent avec plaisir. On peut encore détruire ees insectes en mettant de petites planches ou des tuiles dans les allées des plate-bandes plantées de fleurs : ils s'y cachent pendant le jour, & il est facile de les écraser en levant ces tuiles.

PERCE-PIERRE, *percepier Anglorum* : voyez PASSE-PIERRE. On donne aussi le nom *percepier* au petit pied de lion de montagne, *alchimilla montana minima*.

PERCE-PIÈRE OU SINGE DE MER, *alauda non cristata*. C'est un poisson de la Manche & de la Méditerranée, qui se cache entre les pierres, & qui est de la classe de ceux qui ont les nageoires épineuses. Il a la tête faite comme celle d'un singe, petite & ronde. Ce poisson a le corps petit, ainsi que la bouche & les yeux; les dents de la mâchoire supérieure se trouvent entre celles de la mâchoire inférieure quand la bouche est fermée. Il a les nageoires petites, deux près des ouies, deux au-dessous, une autre qui commence près de la tête & va jusqu'à la queue; & une autre sous le ventre, qui commence à l'anus, & va pareillement finir proche de la queue; sa peau est mouchetée, lisse & glissante. Il mord les Pêcheurs : sa chair est molle & n'est pas d'un goût fort exquis.

PERCERAT OU PESCE-RAT. Nom donné au poisson nommé *aigle de mer*, qui est une espèce de pastenague. Voyez le dernier article du mot PASTENAGUE.

PERCHE, *perca*. Poisson de rivière & de mer. Les poissons de ce genre ont, dit M. Deleuze, sept côtes

à la membranes des ouies , & sur le dos deux nageoires ou distinctes ou continues , mais dont l'antérieure seule est à rayons épineux.

1°. La PERCHE DE MER , *perca marina*. C'est un poisson saxatile , couvert d'écaillés de couleur rouille. Il est long d'un picd ; il a la bouche petite , des dents pointues , plusieurs traits au dos qui descendent jusqu'au ventre ; les uns sont noirs , les autres sont rouges. Cette perche par ses ouies , par ses nageoires & par sa queue , est semblable aux autres poissons saxatiles , mais elle a le ventre plus large ; l'anüs est placé au milieu du corps ; il y a ensuite une longue nageoire ; son ventre est de couleur blanche , nuancée de rouge ; la chair en est tendre , & beaucoup meilleure que celle de la perche de riviere. *Rondelet* dit qu'il l'estime mieux farinée & frite ou grillée , que bouillie.

On dit que la perche de mer n'entre jamais dans les rivieres , & que celle de riviere n'entre point dans la mer.

2°. La PERCHE DE RIVIERE , *perca fluviatilis*. Celle-ci , dit *Rondelet* , n'a que le nom de celle de mer : elle en differe par la figure & par la substance de sa chair ; celle de mer est molle , tendre , de facile digestion , & de bon suc. Ces bonnes qualités , dit-il , ne se trouvent point dans celle de riviere , dont la chair est dure , gluante & difficile à digérer ; cependant *M. Andry* , Médecin , & tout le monde la trouve excellente à manger , & *Aufone* l'appelle *les délices de la table*. Cette perche a des traits qui descendent du dos vers le ventre : ces traits sont ou rouges ou rougeâtres , ainsi que ses nageoires & sa queue. La perche du lac de Lausanne & de plusieurs autres endroits , a le fond de la couleur cendré , les taches latérales brunes , de même que le dos : les nageoires du ventre & celles de l'anüs sont safranées , les autres grises ; la première de celles du dos a quatorze épines , & la postérieure seize rayons non épineux ; son dos est un peu aigu ou bossu ; son ventre est large & plat ; la tête est aplatie sur

les côtés; l'ouverture de la bouche est fort ample, garnie de plusieurs petites pointes ou dents attachés aux os mixillaires, & trois rangées d'autres petites dents rudes au palais, &c. elle a les narines grandes, plus proche des yeux que du bec; l'iris d'un jaune foncé; les couvercles des ouies sont composés de part & d'autre de quatre lames osseuses & de sept épines; la ligne latérale du corps est courbée près du dos.

On met ce poisson dans les petits lacs, les viviers & les réservoirs avec les *ranches*, les *brochets* & les *carpes*. Il n'y a point de poisson de rivière plus plat: ses écailles sont petites, blanches au ventre, jaunes aux côtés, grisâtres ailleurs; elle a deux nageoires au dos, dont la première est la plus grande; elle en a deux autres au ventre, & une près de l'anus, laquelle est garnie d'un aiguillon: sa bouche est petite & sans dents.

On distingue ce poisson, qui a peu d'arêtes, en grande & petite espèce. La perche ordinaire a environ huit à dix pouces de longueur; mais on en prend en grande quantité dans le lac de Neufchatel qui pèsent jusqu'à quatre livres, & qui ont un pied & demi de longueur. La pêche s'en fait pendant le courant des mois de Mai & de Juin: c'est un bon poisson d'eau douce: ses écailles se sechent plus vite que celles des autres poissons de rivière. Il y a beaucoup de perches dont les lignes transversales, qui sont au nombre de six, ont une couleur noirâtre: ce poisson est vorace & très-avide de vers de terre: on le prend aisément à l'hameçon. *Swammerdam* dit que dans la perche, l'ovaire tient lieu de la matrice & de ses cornes; & que si l'on examine l'usage & la structure des laitances de ce poisson, on jugera qu'elles ressemblent exactement à des vésicules, au défaut des testicules & de protastes.

La perche nage avec beaucoup de facilité & de vitesse: elle est armée de certaines arêtes pointues & perçantes, dont la piqure est dangereuse & difficile à guérir. C'est avec ces pointes qu'elle se défend contre

les poissons plus grands & plus forts qu'elle : dès qu'elle voit venir le brochet , elle se hérisse , & de cette maniere elle l'empêche d'approcher : cela n'empêche pas que le brochet n'avale les petites perches , dont les nageoires sont encore trop molles pour pouvoir lui nuire , & les Pêcheurs savent que c'est une des meilleures amorces pour le prendre. La perche se nourrit de poissons , d'écrevisses ; elle mange aussi les petits de son espece. Elle jette ses œufs en Mars & en Avril : ces œufs sont liés & enfilés comme ceux de la grenouille , aussi quelquefois les Pêcheurs les ramassent facilement parmi les roseaux pour les jeter dans les étangs & les viviers ; car ce frai devient quelquefois la proie d'une autre perche ou d'un brochet , ou de quelqu'autre poisson. On fait rôtir sur le gril les œufs de la perche femelle , ce qui fait encore un assez bon manger.

On emploie en Médecine les os qui se trouvent dans la tête de ce poisson , vers l'origine de l'épine du dos : on les appelle dans les boutiques PIERRES DE PERCHES , *lapides percarum*. On réduit sur le porphyre ces pierres en poudre subtile , & on les donne au poids d'un à deux scrupules , pour dissoudre la pierre des reins. Mais nous n'avons guere de foi à ce remede : quelques anciens Médecins le recommandent dans la pleurésie , en place des *mâchoires de brochet*. Toutes ces préparations ne conviendroient-elles pas mieux dans les dentifrices pour blanchir les dents , ou comme absorbans ?

Ruisch donne la notice de plusieurs especes de *perches des Indes* , où l'on voit que celle d'Amboine differe peu de la nôtre , sa queue est fourchue & marquée de deux taches noires. La *perche* de Ternate & celle de Rode Baars , n'ont de commun avec notre *perche* , que la couleur de leurs écailles & le goût de la chair.

PERDRIX , *perdix*. C'est un genre d'oiseau que des Naturalistes méthodistes ont rangé dans l'ordre des

des gélinots. On distingue plusieurs especes de perdrix, qui toutes sont bonnes à manger : elles ne se perchent point ordinairement sur les arbres ; elles font du bruit en volant ; leur vol est bas , dure peu , & a peu d'étendue : elles ont quatre doigts , dont trois devant & un derriere ; leur queue est courte.

1°. La PERDRIX GRISE OU PERDRIX GOUACHE ; *perdix cinerea*. C'est la perdrix ordinaire , on la nomme aussi *perdix cendrée* ; elle habite les champs & les prés. Selon *Willughby & Albin* , le mâle pèse quatorze onces ou environ. Cet oiseau a depuis le bout du bec jusqu'au bout des ongles quatorze pouces de longueur , & près de vingt pouces d'envergure ; son bec est brun d'abord , ensuite blanchâtre ; ses yeux ont l'iris jaunâtre ; la poitrine est marquée d'une tache rousse en forme de fer à cheval , ce que n'a point la femelle : on voit certains excroissances rouges au dessous des yeux : le menton & les côtés de la tête sont safranés d'abord , puis d'un bleu cendré , tacheté de lignes noires transversales , ensuite grises jaunâtres : le dessus du corps est varié de roux , de cendré & de noirâtre : le pennage contient vingt-trois grandes plumes à chaque aile , brunâtre , puis d'un blanc jaunâtre : la queue est longue de trois pouces & demi , & composée de douze plumes jaunâtres & à pointes cendrées : les jambes sont nues au dessous des jointures , & n'ont aucun vestige d'éperon , excepté le mâle qui a un ergot obtus à la partie postérieure du pied : les pieds sont verdâtres , & blanchâtres dans un âge avancé ; les doigts sont liés ensemble à l'enfourchement par une espece de membrane , comme dans les coqs de bruyere.

Cet animal encore jeune , a une chair si savoureuse & si saine , qu'on la préfere , sur-tout en été & en automne , à celle de tous les autres oiseaux. Il se nourrit de fourmis & de leurs œufs , de limaces , de grains de blé , de baies , de chatons de coudrier & de bouleau , & même de feuilles vertes. La perdrix pro-

duit beaucoup de petits , car elle pond à chaque couvée seize à dix-huit œufs : son nid est une petite fosse presque à fleur de terre , où se trouvent quelques brins de paille ou d'herbe sèche mis au hazard ; les vieilles perdrix y portent plus d'attention. Ces œufs ont la coque assez ferme , & d'un gris jaunâtre : le temps de l'incubation est de vingt-deux jours ; pendant ce temps le mâle reste aux environs du nid , & accompagne la femelle lorsqu'elle relève pour chercher à vivre. Comme la femelle est seule chargée du soin de couvrir , elle éprouve pendant ce temps une mue considérable ; car presque toutes les plumes du ventre lui tombent : on prétend encore qu'elle ne quitte jamais ses œufs sans les couvrir de feuilles. Les Italiens , chez qui cette espèce de perdrix est plus rare que la perdrix rouge , l'appellent *starna perdice* , perdrix étrangère : elle ne soutient pas long-temps le vol , à cause de la pesanteur de son corps & de la petitesse de ses ailes ; elle court mieux qu'elle ne vole : cependant la petite perdrix grise nommée *roquette* , très-commune en Normandie , a le vol plus léger , moins bas , & se laisse difficilement approcher des Chasseurs. En hiver les vieilles & les jeunes perdrix se réunissent en société , elles se trouvent toujours ensemble ; c'est ce qu'on appelle *couvée* ou *volée* ou *compagnie de perdrix* : mais au commencement du printems , lorsque le mâle cherche à s'accoupler avec la femelle , l'amour qui avoit formé la volée , la divise pour en unir les membres plus étroitement : c'est alors qu'elles volent deux à deux ; celles mêmes dont par quelque accident les pontes n'ont point réussi , se rejoignent ensemble & aux débris des compagnies qui ont le plus souffert , forment sur la fin de l'été des compagnies souvent plus nombreuses que les premières , & qui subsistent jusqu'à la parade de l'année suivante.

Les perdrix , généralement parlant , sont d'un tempérament fort chaud , aussi sentent-elles les influen-

ces du premier printems ; c'est la saison de leurs amours. Leurs chants amoureux charment le silence de la campagne pendant le crépuscule du matin & du soir. Ce couple emplumé ne se quitte plus, il se joue dans les prairies ; les mâles dont les testicules restent cachés l'hiver, ou peu apparens dans cette saison, se montrent au printems & en été avec un appareil de ces organes qui est d'une grosseur très-considérable, eu égard à la proportion du corps : tout chez eux annonce à leurs femelles le désir & le besoin de multiplier. Les mâles les plus empressés se battent quelquefois vigoureusement pour une femelle, qui en paroît bientôt plus docile. On faisoit autrefois des combats de perdrix, & ces combats étoient fort vifs : quelquefois aussi les femelles se disputent entre elles le choix du nouvel arrangement, & se battent à outrance. Faire la guerre & l'amour, dit M. de Buffon, ne sont presque qu'une même chose pour la plupart des animaux, & sur-tout pour ceux en qui l'amour est un besoin aussi pressant qu'il l'est pour la perdrix : aussi les femelles de cette espece pondent elles sans avoir eu de commerce avec le mâle, comme les poules ordinaires. Ces oiseaux ont l'odorat fin, & aiment à faire la poudrette : ils se trouvent presque par toute l'Europe ; on les prend avec le chien couchant & le fusil, rarement elles échappent au plomb meurtrier. On pourroit les apprivoiser & les faire habiter pêle-mêle avec la volaille de basse-cour : voyez ce qui en est dit à l'article FAISAN. Les perdrix recherchent la compagnie de presque tous les quadrupedes, comme chevaux, bœufs, cerfs, chevrcuils, &c. & cette société leur est souvent fatale. Les gens de la campagne dans les pays où il est défendu de chasser, savent s'en dédommager au moyen d'une perdrix femelle nommée *chanterelle*, qui par son chant & enfermée dans une cage attire les mâles des environs le soir à la brune, sur-tout dans le temps que ces oiseaux s'apparient : c'est

ainsi qu'on vient aisément à bout de les surprendre en plein champ : cette chasse se fait au filet , elle est même amusante pour les Dames. La vie de ces oiseaux est de seize ans ; les femelles vivent jusqu'à vingt ans & plus. Les perdrix ont beaucoup de fumet , & les chiens , pour peu qu'ils aient de nez , les sentent de loin.

Nous avons dit que le mâle n'a point pris de part au soin de couvrir les œufs , il se tient ordinairement à portée du nid , attentif à sa femelle , & toujours prêt à l'accompagner lorsqu'elle se leve pour aller chercher de la nourriture , & son attachement est si fidele & si pur , qu'il préfere ces devoirs pénibles à des plaisirs faciles que lui annoncent les cris répétés des autres perdrix , auxquels il répond quelquefois , mais qui ne lui font jamais abandonner sa femelle pour suivre l'étrangere. Au bout du temps marqué , lorsque la saison est favorable & que la couvée va bien , les petits percent leur coque assez facilement , & à peine sont-ils éclos , souvent encore couverts des débris de leur coquille , qu'ils courent à la suite de la mere & du pere , qui les appellent sans cesse , les promènent , leur montrent les insectes , les graines , en un mot , la nourriture qui leur convient , & leur apprennent à la chercher , soit dans les prés , soit dans les bois , &c. à se la procurer en grattant la terre avec leurs ongles. A leurs cris les poussins se rassemblent ; il n'est pas rare de trouver le pere & la mere accroupis l'un auprès de l'autre , & couvrant de leurs ailes leurs enfans qui se réchauffent , se reposent , & dont les têtes sortent de tous côtés avec des yeux fort vifs. Dans ce cas le pere & la mere se déterminent difficilement à partir , & un Chasseur qui aime la conservation de son gibier , se détermine encore plus difficilement à les troubler dans une fonction si intéressante. L'histoire des oiseaux fournit des exemples de tendresse & d'un instinct admirables : chez les perdrix ces qualités éclatent autant dans les

alarmes que dans les foins d'une paisible éducation ; en effet , lorsque quelqu'un , ou si un chien s'emporte & s'approche trop près de leur nid , en un mot , que le péril vienne à menacer la famille , c'est toujours le mâle qui part le premier en poussant des cris particuliers , réservés pour cette seule circonstance ; il ne manque guere de se poser à trente ou quarante pas , & on en a vu plusieurs fois revenir sur le chien en battant des ailes , tant l'amour paternel inspire de courage aux animaux les plus timides : mais quelquefois il inspire encore à ceux-ci une sorte de prudence & des moyens combinés pour sauver leur couvée ; on a vu le mâle après s'être présenté , prendre la fuite , mais fuir pesamment & en traînant de l'aile , ou courir en boitant comme pour attirer & engager adroitement l'ennemi par l'espérance d'une proie facile , & fuyant toujours assez pour n'être point pris , mais pas assez pour décourager l'avidé Chasseur à le suivre. C'est ainsi qu'il l'écarte de plus en plus de la couvée ; d'un autre côté , la femelle qui part un instant après le mâle , s'éloigne beaucoup plus rapidement au vol , plus loin & dans une autre direction ; à peine s'est-elle abatue , qu'elle revient sur le champ en courant le long des sillons & s'approche de ses petits qui , tout foibles qu'ils sont alors & quoiqu'incapables de voler , sont déjà si rusés , qu'il est comme impossible de les trouver ; ils se sont blottis chacun de son côté dans les herbes & dans les feuilles : là ils ne font pas le moindre bruit , ni le plus petit mouvement , ils se laisseroient plutôt écraser sous les pieds du Chasseur que de remuer de place. La mere rassemble promptement ses petits , & avant que le chien qui s'est emporté après le mâle ait eu le temps de revenir , elle les a déjà emmenés fort loin : la ruse cesse quand tout est tranquile , & le mâle revient aussi-tôt au cri de sa femelle.

C'est une remarque assez généralement vraie parmi les animaux , que l'ardeur qu'ils éprouvent pour l'acte

de la génération est la mesure des soins qu'ils prennent pour le produit de cet acte : tout est conséquent dans la Nature , & la perdrix en est un exemple ; car il y a peu d'oiseaux aussi lascifs , comme il en est peu qui soignent leurs petits avec une vigilance plus assidue & plus courageuse. Cet amour de la couvée dégénère quelquefois en fureur contre les couvées étrangères , que la mere poursuit souvent & maltraite à grands coups de bec. On nomme *perdreaux* les petits dès qu'ils commencent à voler. On a observé qu'il naît ordinairement dans l'espèce des perdrix un tiers de coqs ou mâles plus que de femelles.

On préfère communément les *perdreaux rouges* aux gris , mais sans fondement ; car les bons connoisseurs trouvent plus de succet dans les gris , sur tout quand on les laisse faisander pendant quelques jours à l'air. La vieille perdrix est excellente en ragoût ou en pâté. Cet oiseau fournit un bouillon d'un bon suc, très-restaurant & très utile aux convalescens d'un tempérament pituiteux & mélancolique. Le *perdreau* rôti & assaisonné d'un suc d'orange aigre ou de citron , est très bon dans les diarrhées qui viennent de la dépravation du suc stomacal & du relâchement des intestins : on se sert encore en Médecine du sang & du fiel des perdrix pour les plaies & les ulcères des yeux , & pour les cataractes : on y instille ces liqueurs toutes chaudes & sortant de l'animal qu'on vient de tuer. Les plumes de cet oiseau brûlées , semblablement à celles de toutes les autres espèces , sont utiles contre l'épilepsie & les suffocations hystériques.

2°. La *PÉRDRIX ROUGE* OU *PÉRDRIX FRANCHE* OU *PÉRDRIX GAILLE* , *perdix rufa*. C'est un oiseau fort connu dans nos provinces méridionales & ailleurs ; il s'apprivoise plus aisément que la perdrix grise ordinaire. Il est aussi d'un cinquième plus grand ; il a l'iris , le bec , les jambes rouges , les serres sont brunes ; cette perdrix a de petits ergots ; la plante du pied est d'un jaune sale ; la tête , le cou , la poitrine , le

croupion & le dehors des cuisses font de couleur de frêne ; le bas du cou & du dos est teint d'un brun jaunâtre ; le dessous des oreilles & le menton jusqu'au milieu de la gorge sont blancs , il se trouve cependant dans le coin de la même mâchoire une tache noire , cet espace blanc est entouré d'un bord noir ; les plumes des côtés sont joliment colorées de noir , de jaune pâle , de rouge brun & de cendré. Ces perdrix ont l'instinct moins social que les grises ; chaque famille ne vit point toujours réunie en une seule bande ou volée.

Le chant des perdrix rouges est différent de celui des autres ; elles paroissent se plaire davantage dans les lieux montagneux remplis de pierrailles , de buissons & de bruyeres : elles ne partent pas toutes ensemble , mais les unes après les autres , & quoiqu'elles soient dans le même canton , elles sont toujours séparées. Lorsque la femelle couve , le mâle la quitte & la laisse seule chargée du soin de ses petits. Quand un oiseau ou un Chasseur ou un chien les poursuivent , elles se retirent dans les trous de lapins , ou se perchent sur les arbres selon l'ennemi qu'elles ont à éviter. Quand les femelles ont des petits nouvellement éclos , & qu'elles voient que le Chasseur s'approche d'elles avec les chiens , elles s'enfuient en faisant de petits vols comme si elles étoient estropiées ou avoient une aile rompue ; c'est ce que les Chasseurs appellent *traîner*. Cette ruse de la part des perdrix rouges a le même but que celle des perdrix grises , dont nous avons parlé ci-dessus.

On en a vu , après s'être enfui en traîneuses , revenir à plein vol vers leur nid , & avoir la hardiesse de se défendre contre les chiens qui mangeoient leurs petits ; tant est grand l'amour des femelles des animaux pour leurs enfans. On trouve quelquefois de ces especes de perdrix blanchâtres , mais le bec & les pieds restent toujours rouges. Les perdreaux rouges sont difficiles à élever ; il faut des soins , leur donner

à manger des fourmis ou leurs nymphes, & renouveler souvent leur cau : à six semaines si on ne leur donne la liberté des champs, ils sont atteints d'une maladie contagieuse, accompagnée d'enflure & d'une soif dangereuse à satisfaire.

3°. La PERDRIX BLANCHE OU LAGOPEDE OU POULE DE NEIGE, *lagopus avis*. C'est l'oiseau que nous avons décrit au mot ARBENNE : les Suédois l'appellent *snoeripa*, les Lapons *cherupa*, & les Grisons *rabolane*. On en voit beaucoup dans les forêts de Northland & de la Laponie ; c'est une espèce de gélinote, & M. Brisson l'a décrite sous le nom de *gelinote blanche*.

Nous avons dit au mot *arbenne* que le caractère distinctif du lagopede ou de la perdrix blanche, & qui est un attribut unique parmi ces oiseaux, c'est d'avoir, comme le lièvre, le dessous des pieds velus. Les lagopedes volent par troupes, & ne volent jamais bien haut ; car ce sont des oiseaux pesans ; lorsqu'ils voient un homme, ils restent immobiles sur la neige pour n'être pas aperçus ; mais ils sont souvent trahis par leur blancheur, qui a plus d'éclat que la neige même. Au reste, soit stupidité, soit inexpérience, ils se familiarisent assez aisément avec l'homme : souvent pour les prendre, il ne faut que leur présenter du pain, ou même faire tourner un chapeau devant eux, & saisir le moment où ils s'occupent de ce nouvel objet pour leur passer un lacet dans le cou, ou pour les tuer par derrière à coups de perche : on dit même qu'ils n'oseroient jamais franchir une rangée de pierres alignées grossièrement, comme pour faire la première assise d'une muraille, & qu'ils iront constamment le long de cette humble barrière, jusqu'aux pièges que les Chasseurs leur ont préparés. Ils vivent des chatons, des feuilles & des jeunes pousses de pin, de bouleau, de bruyère, de myrtille & d'autres plantes qui croissent ordinairement sur les montagnes : c'est sans doute à la qualité de leur nourriture qu'on doit imputer cette légère amertume qu'on

reproche à leur chair, qui d'ailleurs a le goût de celle du lievre.

Les perdrix de l'Islande, dont *Anderſon* donne la description dans son *Hist. Nat. du Groënland*, sont des especes de perdrix blanches, semblables à celles des Alpes & de la Laponie. Il dit qu'elles amassent dans leurs nids leur nourriture pour l'hiver, en la rangeant par petits tas : elles ont cette précaution, parce qu'elles passent l'hiver dans le pays qui est alors terrible par le froid & la stérilité, & par la chute continuelle des neiges. On prétend que les perdrix grises & rouges ne se mêlent point ensemble : quelquefois les mâles semblent se donner l'échange de leurs femelles, les suivre constamment & témoigner de l'amour ; mais on ne les a point vu s'appareiller. Cet amour étranger n'a d'effet que la jalousie ; il trouble seulement le ménage, & ces soins assidus ne produisent qu'une importunité sans fruit.

4°. La PERDRIX DE LA NOUVELLE ANGLETERRE, *perdix nova Anglia*. Elle est plus petite que notre perdrix ordinaire ; son bec est noir, & le plumage assez semblable à celui de la bartavelle, excepté le dos qui est bigarré de noir ; sa queue est courte, les jambes & les pattes sont d'un brun clair. On trouve cet oiseau à la nouvelle Angleterre & à la Jamaïque. *Klein* croit que c'est la même que la perdrix du Brésil, *perdix Brasiliiana jambu dicta Pisoni* ; c'est l'*ococolin* : ses œufs sont d'un très-beau bleu. La grosse perdrix du Brésil, *gallina sylvestris macucagua Brasiliensibus dicta*, est la perdrix de la Guiane ; elle est, dit on, plus grosse qu'une poule, ses œufs sont bleuâtres & plus gros que ceux d'une poule. On croit que c'est l'*oiseau trompette* de quelques Voyageurs.

5°. La PERDRIX DE GRECE, *perdix Græca*. C'est la *bartavelle*, elle a le bec & les pieds rouges ; on en trouve beaucoup dans les îles Cyclades & de Candie, & dans les hautes montagnes, sur-tout dans les Alpes : elle fait beaucoup de bruit en criant & en pon-

dant. On dit que dans les temps qu'elle est en amour, elle articule en chantant par plusieurs fois *chacabis*. Elle pond & couve dans les plaines contre une grosse pierre; les œufs sont tiquetés de rouge & de la grosseur des œufs de jeunes poules. La vraie *bartavelle* est beaucoup plus grosse que la perdrix rouge, l'iris, le bec & le dessus des doigts sont rouges. *Duloire*, pag. 19, dit d'après *Busbequius* en parlant de cette perdrix, que les perdrix de Scio sont plus privées que les poules de France, & ne sont pas en moindre nombre dans les maisons. Mais ce qui est singulier, c'est qu'un Pâtre public donnant de grand matin un coup de sifflet, aussi-tôt ces oiseaux accourent & se rangent autour de lui pour le suivre aux champs, d'où elles reviennent le soir au même signal.

6°. LA PERDRIX DE DAMAS OU DE SYRIE, *perdix Damascena*. C'est la *gêlinote des Pyrenées*, de *M. Briffon*, *Bonasa Pyrenaïca*. Elle est plus petite que la perdrix grise: sur le cou & sur le dos elle a le plumage de la bécasse; le pennage des ailes est mélangé de blanc, de brun & de fauve: elle a un cercle au bas du cou comme le merle à collier: ce cercle est fauve, jaune & rouge, le reste du plumage est comme dans nos perdrix ordinaires: elle a les jambes couvertes de plumes comme les perdrix blanches: elle a un caractère si sauvage qu'on ne peut l'appriivoiser: sa chair est plus délicate que celle de nos perdrix.

7°. LA PERDRIX DE MONTAGNE, *perdix montana*, ressemble assez à notre perdrix grise avec qui elle se mêle lorsqu'elle descend dans les plaines. La perdrix rousse des Antilles, est le *pigeon violet de la Martinique*. Les perdrix de la Guadeloupe, sont des especes de *tourterelles*: voyez ce mot. Celles de la Baie d'Hudson sont des coqs de bruyeres; celles de la Virginie, de la Côte d'Or, de la Gambia, sont toutes différentes des nôtres; leur chair est d'un goût exquis: elles sont peu farouches; leur plumage est fort varié: elles ont beaucoup plus de vitesse dans leur course, & en

courant elles retroussent la queue comme font les poules : les perdrix font aussi fort communes à Congo, à la Chine, à Madagascar & à la Louisiane : leur chair a peu de fumer.

PERDRIX, est le nom que les Amateurs donnent à une espece de coquille univalve du genre des *conques sphériques* ou *tonnes*, & M. Adanson met ce coquillage parmi les coquilles operculées du genre des pourpres à canal court, échancré & simple : il donne le nom de *tesan* à l'espece qu'il a observée sur les côtes du Sénégal.

PERDRIX DE MER. Voyez SOLE. On donne aussi le nom de PERDRIX DE MER, *glareola*, à un genre d'oiseau qui fréquente les bords des mers, des fleuves & des étangs, & dont on distingue quatre especes : ces oiseaux ont trois doigts antérieurs & un postérieur. La partie supérieure du bec est convexe & comprimée latéralement vers la pointe. La perdrix de mer est de la grosseur du merle, l'espece à collier pond sept œufs oblongs : celle du Sénégal est toute jaune.

PERDRIX DES PRAIRIES. Voyez FRANCOLIN.

PERDRIX DU SÉNÉGAL. Voyez BIS-ERGOT.

PERDRIX DES TERRES NEUVES. Voyez PIN-

TADE.

PERE DE FAMILLE. Nom que l'on donne, d'après *Swammerdam*, à un papillon nocturne, à cause de l'assiduité qu'il marque à sa femelle, & du soin qu'il a de la venir retrouver pour féconder ses œufs. C'est le papillon de la *chenille à brosse du prunier*. Voyez le *second volume de cet Ouvrage*, p. 440. On ne découvre les ailes de sa femelle qu'à la loupe ; en revanche ses six jambes sont très-visibles, au lieu que dans le mâle elles sont tellement cachées sous les ailes, que l'on ne peut appercevoir que les deux de devant entre les antennes & les ailes supérieures. La femelle est extrêmement féconde, tout son ventre est plein d'œufs que l'on distingue très-bien à travers la

peau qui est très-mince, & qui s'insinue dans toutes les séparations des œufs, de sorte que le ventre de cet insecte ressemble en quelque sorte à une petite grappe de raisin. Cette femelle colle ses œufs à la surface de la coque où elle est née, sans jamais la quitter; ces œufs sont ronds, perlés & cerclés de pourpre, très-durs, & ne s'affaiblissent point en se séchant, comme ceux des abeilles & des autres insectes: ce papillon provient d'une chenille d'une rare beauté. *Voyez l'article cité ci-dessus.*

PERE NOIR, *passer niger*. On donne ce nom à un moineau franc, qui se trouve à la Jamaïque, au Mexique, à la Martinique, dont le bec & le plumage sont d'un beau noir, & qui a la gorge rouge; on en voit aux Indes une espèce dont le plumage tire sur la couleur d'acier poli, ses yeux sont noirs & entourés de blanc.

PERELLE, ou ORSEILLE D'AUVERGNE, ou ORSEILLE DE TERRE, *perella*. C'est une substance fongueuse, terreuse & sèche, en petites écailles grisâtres, qu'on nous apporte de Saint Flour en Auvergne: on la retire de dessus les rochers, où elle a été formée en lichen verveux, semblable à un amas de poudre que les vents y auroient porté. Le sol qui produit cette sorte de lichen, est une espèce de granite, & souvent une pierre de volcan: avec de l'urine & de la chaux, on parvient à développer les couleurs rouges qu'elle contient. *Voyez ORSEILLE*. On prétend qu'elle entre aussi dans la composition du tournesol en pâte.

PÉRÉNOPTÈRE. Cet oiseau paroît faire le dernier degré de nuance entre les vautours & les aigles, tenant infiniment plus aux vautours qu'aux aigles; il a la tête d'un bleu clair, le cou blanc & nu, c'est-à-dire, couvert comme la tête d'un simple duvet blanc, avec un collier de petites plumes blanches & roides au-dessous du cou en forme de fraise; l'iris des yeux est d'un jaune-rougeâtre, le bec & la peau nue qui en

recouvre la base sont noirs, l'extrémité crochue du bec est blanchâtre, le bas des jambes & les pieds sont nus & de couleur plombée; ses ongles sont noirs, moins longs & moins courbés que ceux des aigles; cet oiseau est sur tout fort remarquable par une tache brune en forme de cœur qu'il porte sur la poitrine au-dessous de sa fraise; & cette tache brune paroît entourée ou plutôt liserée d'une ligne étroite & blanche: cet oiseau est en général d'une vilaine figure & mal proportionné; il est même dégoûtant par l'écoulement continuel d'une humeur qui sort de ses narines, & des deux autres trous qui se trouvent dans son bec par lesquels s'écoule la salive: il a tous les vices de l'aigle, sans avoir aucune de ses qualités, se laissant chasser & battre par les corbeaux, étant paresseux à la chasse, pesant au vol, toujours criant, lamentant; toujours affamé & cherchant les cadavres. Cette espèce d'oiseau est plus rare que celle des vautours: on la trouve, mais en petit nombre, dans les Pyrénées, les Alpes & les montagnes de la Grece.

PERIDOT. Les Joailliers François donnent ce nom à une pierre précieuse d'un vert un peu jaunâtre: il y a le peridot Oriental très-net & foncé en couleur; le peridot Occidental n'a pas tant d'éclat ni une couleur aussi pure. *Voyez l'article ÉMERAUDE.*

PÉRIGORD ou PIERRE DE PÉRIGUEUX. *Voy. à la suite du mot FER.*

PÉRINE VIERGE. *Voyez au mot PIN.*

PERLE, *perla*. Insecte à antennes longues & filiformes, & de la classe de ceux qui ont quatre ailes nues. On distingue quatre barbillons à sa bouche & trois petits yeux lisses sur la tête. La perle vient d'une larve aquatique, longue & à six pieds, & ressemble beaucoup à la frigane (*phrygane*). Cependant la perle en diffère, sa queue étant terminée par deux longs appendices fort menus; de plus ses ailes croisées sont couchées le long de son corps.

On reconnoitra sans peine la larve de la perle, lorsqu'elle

qu'on saura qu'elle habite dans l'eau & qu'elle est renfermée comme la teigne aquatique dans une espèce de tuyau, dont l'intérieur est de soie filée par le petit animal, & dont l'extérieur est recouvert, tantôt de sables, tantôt de morceaux de coquilles, tantôt de parties de plantes que l'animal a fortement attachées avec des fils à son fourreau. Il y a de ces fourreaux ou tuyaux qui sont très-jolis; suivant les différentes espèces de ces insectes; car on en voit qui étant métamorphosés, sont bruns à raies jaunes, d'autres n'ont que les pattes jaunes, ou les ailes pâles, &c. On trouve fréquemment dans les eaux dormantes de ces vers aquatiques qui s'habillent avec la lentille d'eau, taillée, coupée en carrés réguliers & ajustés bout à bout. Lorsque le ver ou larve, qui est hexapode, veut se changer en nymphe, il bouche l'ouverture de son fourreau avec des fils d'un tissu lâche par lequel l'eau pénètre, mais qui défend l'entrée aux insectes voraces; sa chrysalide est légèrement gazée; c'est une nymphe, à travers de laquelle on découvre aisément alors la nouvelle forme de l'insecte. La perle sur le point de changer d'élément, vient à fleur d'eau, quitte son fourreau, s'élève dans l'air, va jouir des douceurs de la campagne, voltige sur les fleurs & les arbres, mais bientôt elle s'accouple & est rapelée sur le bord de l'eau pour y déposer ses œufs, d'où l'on voit naître sa postérité.

PERLES. Voyez à l'article NACRE DE PERLES.

PEROOLE, est le *bluet* ou *aubifoin*: voyez BLUET.

PEROUASCA, nom donné à un petit quadrupède très-joli, qui se trouve en Russie, en Pologne & surtout en Volhinie; il est nommé par les Russes, *perewiazka*, & par les Polonois, *przewiaska*, noms qu'on peut rendre par la dénomination de *belette à ceinture*. Cet animal est plus petit que le putois; il est couvert d'un poil blanchâtre, rayé transversalement de plusieurs lignes d'un jaune roux, qui semblent lui faire autant de ceintures. Le *perouasca* demeure dans

le bois & se creuse un terrier. Sa peau est recherchée & fait une très-jolie fourrure.

PERRIERE. Voyez à l'article CARRIERE.

PERROQUET, *psittacus*, est un genre d'oiseaux Indiens, mis par *Linnaeus* dans l'ordre des oiseaux de proie, quoiqu'ils soient moins carnivores que frugivores. Le caractère générique du perroquet, est d'avoir quatre doigts aux pieds, dont deux sont dirigés en avant & deux en arrière, garnis d'ongles crochus; le bec court & épais; la mâchoire supérieure est crochue & pointue; la partie inférieure de leur bec est ronde, tranchante & beaucoup plus courte que la supérieure qui est terminée en bec de plume à écrire; &, ce qui est remarquable & unique chez ces oiseaux, c'est qu'ils ont le dessus du bec un peu mobile, d'ailleurs cette mâchoire s'articule par synchondrose avec le crâne: leur mâchoire inférieure se meut comme dans les autres oiseaux; elle est fort large, & son articulation est telle qu'elle peut s'avancer en avant, & reculer en arrière. Une autre singularité du perroquet regarde ses paupières dont la supérieure est mobile comme chez le chat-huant; elle s'abaisse en même temps que la paupière inférieure s'élève, mais beaucoup moins que la paupière inférieure ne s'abaisse. Dans le perroquet mort, les deux paupières se trouvent jointes ensemble sur la cornée; elles ont fait chacune la moitié du chemin pour s'y rencontrer. Dans tous les autres oiseaux, c'est la paupière inférieure qui s'élève dans le moment qu'ils meurent, & elle va joindre la paupière supérieure qui ne s'abaisse en aucune manière.

Les perroquets ont les pieds & les doigts charnus, la tête grosse, le bec & le crâne durs, les narines rondes. En général les perroquets sont dociles & s'attachent plus ou moins aux hommes & aux femmes: il est rare qu'ils n'en préfèrent l'un à l'autre: ceci proviendrait-il de la modification des passions ou des organes diversément agités par la diversité de leur

sexe, lorsqu'on leur parle ou qu'on les regarde? J'ai vu & entendu à Paris un *perroquet* cendré jurer toujours & hériffer ses plumes à l'aspect de son maître, mais changeant de ton à l'arrivée d'une Dame, rire, chanter les principaux airs de la *Serva Padrona*, (Servante Maîtresse) quelquefois il accompagnoit de son chant sa maîtresse qui jouoit du clavecin ou de la harpe, & exécutoit comme un personnage de théâtre, avec elle, différens airs avec l'inflexion de la voix, d'une manière & d'une précision vraiment surprenantes. M. *Vosmaër* dit en avoir vu un à Rotterdam qui avoit les mêmes talens. Combien d'autres *perroquets* ne pourroit-on pas citer en exemple? Il faut en convenir, la vie privée, les leçons, l'éducation, l'industrie humaine ont adouci les mœurs de ce bipède, & ont développé en lui l'organe de la voix & en ont perfectionné la souplesse. A la vérité ces oiseaux ont la langue large & faite comme une graine de calebasse, ce qui joint à la disposition du larinx & de la glotte, leur donne beaucoup de facilité pour articuler des mots, parler distinctement, chanter des chansons, siffler des airs, contrefaire des animaux, sur-tout le chien & le chat, imiter le bruit d'un tambour, &c. Tous tiennent leur mangeaille avec un pied élevé en l'air qu'ils portent à leur bec, comme font les oiseaux de proie ou du genre corbin: en cette attitude, on observe que la masse du corps gravite vers le centre de la patte qui les porte. L'adresse & la force qu'ont ces oiseaux dans leur bec, semble indiquer que cet instrument est approprié à casser les écorces ou coques dures de certains fruits qu'ils mangent volontiers, à briser & déchirer des corps qui offrent plus de résistance que la pulpe des fruits tendres. Ce bec leur sert encore de troisième pied pour marcher, pour monter aux arbres, se pendre aux branches, & à se défendre contre divers animaux carnassiers, & grimpent de nuit sur les arbres dans les contrées naturelles aux *perroquets*. Cet oiseau a-t-il émoussé son bec,

bec, il se retire à l'écart, cesse de babiller, & en silence il semble aiguïser son bec en frottant & rasant la mâchoire inférieure contre la supérieure, ce qui fait un bruit désagréable. Ajoutez aux avantages que la nature leur a donné, des pattes, dont les doigts, pour se mieux percher, sont partagés autrement que dans la plupart des autres oiseaux qui en mettent toujours trois devant & un derrière. Le *perroquet* est un oiseau d'une longue vie, quoique sujet au mal caduc; il a la propriété de ruminer. Presque tous les *perroquets* sont ornés de belles & riches couleurs, & aiment à être caressés.

Les Anciens ne connoissoient qu'une espèce de *perroquet*, dont le plumage étoit entièrement vert, & qui avoit un collier d'un rouge de vermillon; mais depuis la découverte de l'Amérique, on en a trouvé dans ce nouveau Continent une grande quantité d'espèces. On peut faire trois divisions principales des *perroquets*: savoir, en *grands*, en *moyens*, en *petits* ou *perriques*. Dans cette division l'on trouve les *arras* ou les *macaos*, les *kakatous*, les *lorys*, les *perroquets* proprement dits ou *parrots*, les *perruches*.

Entre les premiers, sont les *perroquets* de la grandeur d'un grand corbeau & plus: tels sont les *macaos* ou les *arras*. Ils ont la queue très-longue; leur tête est grande, large & plate en dessus. Les *kakatous*, vulgairement appelés *catacouas*, ont la queue courte.

Dans le GRAND MACAO les yeux ont l'iris de couleur blanche, & il y a communément autour un grand espace blanc dégarni de plumes. La mâchoire supérieure qui a près de trois pouces de longueur, est de couleur de chair; celle de dessous est d'un brun sombre; les jambes & les pieds sont de la même couleur que le bec: le plumage de la tête entière, du cou, de la poitrine, du ventre, des cuisses, du dessous de la queue, de même que le milieu du dessus des ailes, est d'un rouge charmant; le dessous de l'aile est embelli d'un jaune éclatant. Au dessous du rouge des ailes,

on voit un rang de plumes vertes, & le bout des grandes plumes est d'un outremer luisant. Il en est de même du dessus de la queue & du croupion; la queue qui s'étend bien au delà des ailes, a dix pouces de longueur: ce *perroquet* se trouve dans les deux Indes. Sa femelle est d'un beau bleu d'azur en dessus, & en dessous d'un jaune charmant; sa queue a un pied & demi de longueur, l'animal a en tout trente pouces de long; ses pattes sont ornées de grandes serres, noires & recourbées: c'est le *perroquet* que l'on nomme *macao bleu & jaune*, *psittacus maximus cyano-croceus*, & qu'on nomme au Brésil *ararauna*: on le vend communément dix guinées à Londres.

Le *PERROQUET ARRAS*, *ara*, est le plus gros & le plus grand de tous les *perroquets*, soit des Iles, soit de Terre-ferme; on en distingue deux espèces ou deux variétés: savoir, l'*ara bleu* & l'*ara couleur de feu*; plus communément le plumage de la tête, du cou, du dos & du ventre, est de couleur de feu: les ailes sont mêlées de bleu, de rouge & de jaune. Sa queue qui est ordinairement toute rouge, a quinze ou vingt pouces de longueur. Son œil est assuré, son bec gros: il marche gravement, il vit très-long-temps; il apprend très bien à parler dans sa jeunesse: son naturel est assez docile. Il est familier & aime à être caressé: il s'attache à son maître, & en est même jaloux: on nous l'apporte de la Guadeloupe. L'*ara du Brésil*, est le grand *perroquet* de Macao.

Le *perroquet papegay* est remarquable par la variété de ses couleurs: il est rare. Le mâle est plus gros que la femelle, il a du jaune & du rouge au-dessus du bec: il est moins méchant que les précédens, & apprend mieux à parler: on a plus de peine à instruire les rouges. On voit de ces gros *perroquets* en quantité dans le Brésil, dans la Jamaïque, dans la Guiane; ils fréquentent tous les endroits où croissent le piment appelé poivre de la Jamaïque, le riz, &c. dont ils font un grand dégât. Ils font leurs nids dans

des lieux de difficile accès : ils ne pondent que deux œufs. Les Sauvages du Brésil qui savent tirer fort adroitement de l'arc, se servent de fleches très-longues, au bout desquelles ils mettent un bourrelet de coton, afin qu'en tirant aux papegays ils les abattent sans les blesser.

Les perroquets de moyenne grandeur sont à-peu-près de la taille de nos pigeons domestiques : ils ont la queue courte ; tels sont les *parrots* & les *poppiniays* des Anglois.

Le PERROQUET BLANC CRÊTÉ, *psittacus albus cristatus*, est de très-belle figure ; ses pieds, ses jambes & ses cuisses sont jaunâtres ; ses ongles sont petits, noirs & à peine crochus : il porte sa queue retroussée comme un coq : tout le champ de son plumage est blanc, le bec est d'un cendré noirâtre, le cercle des yeux jaune, le sommet de la tête garni de plumes grandes, blanches & pointues, qui pendent en arriere en formant l'arc. Les Naturels des Moluques les appellent *cachi*, c'est-à-dire *précieux*. Ce perroquet est une espece de *kakatoës*, ou *kakatou*. Il y a encore le *kakatou* à *huppe jaune* d'Amboine ; le *kakatou* à *huppe rouge* ; le *kakatou* à *ailles & queue rouges* ; le *petit kakatou* des Philippines.

Le PERROQUET VERT, *psittacus viridis Amazonicus*, a les plumes des ailes rougeâtres par la partie supérieure, ainsi que celles de la queue ; son bec supérieur est rougeâtre, & l'inférieur est blanc ; l'iris d'un jaune rouge, le sommet de la tête jaune ; tout le reste du plumage est d'un vert nuancé de bleu ; sa queue est très-courte ; ses jambes & ses pieds sont cendrés. On en trouve beaucoup le long de la riviere des Amazones : cette espece de perroquet qu'on voit communément à Londres, est très-criarde. Les Indiens en font de belles ceintures ou des bandelettes de plumes, dont ils ceignent leurs têtes aux jours de réjouissance. On distingue plusieurs sortes de *perroquets Amazones*.

Parmi les perroquets verts il y en a quelques uns qui ont sur la tête une nuance bleue , & sous le ventre une tache jaune ; mais le bas du croupion est d'un rouge écaillate. On trouve en Ethiopie un PETIT PERROQUET VERT , *psittacus pusillus viridis Æthiopicus* , qui n'est pas plus gros qu'un pinçon , ainsi il appartient aux perroquets de la troisième division : le champ de son plumage est d'un beau vert ; les plumes de la queue sont d'abord jaunes , ensuite rouges , puis noires & vertes au bout : la gorge est rouge , son bec gros & dur , les ongles sont blancs. Ray dit avoir remarqué que quand les femelles sont vieilles , les mâles sont obligés de leur présenter une nourriture avalée & broyée , comme font les pigeons à leurs petits.

Le PERROQUET DIVERSIFIÉ , *psittacus varius* , a le plumage agréablement mélangé , sur-tout aux ailes & à la queue ; son bec est souvent de différentes teintes : il a le haut de la tête de couleur d'or ; le reste du corps mêlé de vert , de couleur d'améthyste , de noir , d'un vermillon obscur & safrané : ses jambes sont courtes , d'une couleur plombée , & ses ongles noirs. D'autres ont le front blanchâtre , ainsi que le bec : le derrière de la tête , du cou & des ailes est brunâtre ; le gosier couleur de cinabre ; la poitrine & les cuisses verdâtres , l'entre-deux des cuisses couleur de terre d'ombre ; les grandes pennes des ailes sont d'un bleu mêlé de blanc , l'extrémité du ventre jaunâtre ; la queue d'un rouge mêlé tantôt de jaune & tantôt de bleu : en un mot on y distingue sept couleurs , parmi lesquelles cependant la verte est la dominante. Cet oiseau est nommé dans le Dictionnaire de Trévoux , *perroquet gris diversifié*.

Le PERROQUET CENDRÉ , *psittacus cinereus* , seu *subcæruleus* , est de la grandeur d'un pigeon de volière : son bec est noir : la teinte de son corps est d'un cendré obscur ou ardoisé : il a la queue très-courte & d'un beau rouge de cinabre. Cette espèce de perro-

quet, qui est fort commune à Paris, vient de Mina, ville de Saint-George aux Indes : on les trouve aussi dans les royaumes de Congo & d'Angola, dans la Guinée, même aux Iles : ce sont de grands parleurs : ils siffent très bien différens airs : élevés de jeunesse ils s'appriivoient facilement, ils ont beaucoup de mémoire, prononcent à merveille ce qu'on leur apprend, & leur attachement est extrême à l'égard de ceux qu'ils ont pris en amitié. J'en ai un, qui peut avoir vingt ans, qui ne peut souffrir d'être en cage ; il mange de tout à ma table, rit avec la société, & s'est rendu propres les passions humaines, la gourmandise, la jalousie, la colere, la liberté, le bavardage, &c.

Le PERROQUET D'UN GRIS BLANC, *psittacus sub-albus*, égale en grandeur le plus petit de la grande espèce des perroquets : sa queue est courte : son corps est d'un blanc si sale, qu'il en paroît cendré : son bec est noir : il a le derriere du dos, le croupion, toute la queue & les plumes des ailes d'un beau rouge.

Le PERROQUET ÉCARLATE, *psittacus coccineus aut purpureus Orientalis*, se trouve aux Indes Orientales ; il est bien moins gros qu'un pigeon : il a le corps tout rouge ; les plumes qui couvrent les ailes, vertes ; les côtés jaunes ; le dessous de la queue fauve au milieu, & le dessus d'un roux vert : au-dessus des genoux il a un cercle de plumes vertes : il a le bec & l'iris jaunes : ses jambes sont noires & très courtes. On voit beaucoup de ces perroquets à Londres. C'est le lory de Ceram, l'une des îles Moluques. Voyez LORY.

Le BEAU PERROQUET DE CLUSIUS, *psittacus elegans Clusii*, est de la grandeur du pigeon : sa poitrine, son cou & son ventre sont de diverses couleurs, & les bords sont d'un beau bleu. Dès que cet oiseau entre en colere, ses plumes se redressent & forment une espèce de huppe ; (ce phénomène qui paroît dépendre de la contraction des muscles de la peau, est

assez commun à toutes les especes de perroquets) : il a le dos vert , les plumes des ailes bleues & la queue verte. C'est le *perroquet varie des Indes*.

Le PERROQUET A COLLIER DES INDES ORIENTALES, *psittacus torquatus Orientalis*, est beaucoup plus grand que le perroquet vert : le sommet de sa tête est d'un vert bleuâtre ; sa mâchoire supérieure est orangée ; celle de dessous est noire ; il a l'iris jaunâtre : il porte sous le cou une bande noire , & dessus une de couleur de pourpre , qui toutes les deux s'étendent longitudinalement : le plumage de sa poitrine est d'un rose pâle , celui du dos , des ailes , du ventre , de la queue , & des cuisses est d'un vert jaunâtre : sa queue a environ vingt pouces de longueur , & se termine en pointe : c'est une espece de *lory*.

Le PERROQUET A TÊTE JAUNE , *psittacus icterocephalos*. Sa poitrine est jaune aussi , son dos est vert mêlé de jaune , le dessus de la tête & la gorge sont bleus , la base des ailes est rouge , son bec & ses ongles sont noirs , les pattes sont jaunâtres : c'est le perroquet de la Jamaïque.

Le PETIT PERROQUET D'ANGOLA , *Angolensis psittacus minor*, est de la grandeur d'une tourterelle ; son bec est fauve ; le plumage de la tête , du dos , de la poitrine , ainsi que les plumes scapulaires des ailes , sont d'une belle couleur d'or , ombrée d'un rouge brillant , le reste des ailes est vert & bleu ; sa queue est longue , fourchue & d'un vert jaunâtre ; les jambes & les pieds sont d'un rouge bleuâtre.

Le PETIT PERROQUET DE BENGALE , *Bengalensis psittacus minor*, est de la grandeur d'un pigeon ordinaire : sa mâchoire supérieure est roussâtre & l'inférieure noirâtre ; le derriere de sa tête est d'un rouge pâle , nuancé de pourpre ; sa gorge est noire , & son cou est entouré d'un petit cercle de la même couleur ; le plumage de la poitrine , du ventre & des cuisses est d'un vert pâle & jaunâtre ; les plumes du dos & celles des ailes sont d'un beau vert d'herbe ; la queue n'est

composée que de quatre plumes, dont les deux du milieu sont les plus longues, le dessus en est vert & le dessous est d'un jaune pâle.

Le PERROQUET DU BRÉSIL, *Brasiliensis psittacus*, est le *laurey* des Anglois : il est plus grand que le précédent ; il a le bec d'un fauve pâle, l'iris jaune & la paupière noire ; il porte sur le sommet de la tête une huppe d'un beau bleu, le reste de la tête est écarlate, & au dessous on voit un beau cercle jaune ; la poitrine & le dessus du dos sont d'un rouge vif ; le dessous des ailes est jaunâtre, les plus longues plumes des ailes sont d'un beau bleu d'azur : le dessus du cou, du ventre & des cuisses est blanc, entremêlé de couleur de rose, se terminant près de la queue en un mélange d'écarlate ; la queue est d'un pourpre nuancé de brun. Les nuances aurores du dos qui se confondent imperceptiblement dans le bleu céladon, rendent cet oiseau peut être le plus beau des perroquets. *Albin* dit en avoir vu vendre à Londres vingt guinées. *Voyez LORY.*

Le PERROQUET DES BARBADES, *psittacus Barbadosensis*, est de la grandeur de celui de Bengale ; son bec est de couleur de corne, il a l'iris safranée ; le plumage du devant de la tête est d'un fauve pâle, & entouré d'un beau jaune qui s'étend jusques sous la gorge ; les plumes scapulaires du dessus des ailes sont d'abord d'un beau bleu & ensuite rouges ; la queue est composée de douze plumes d'un beau vert ; les jambes sont emplumées jusqu'aux pieds, d'une couleur cendrée. Ce perroquet est très-doux, très-beau, & articule distinctement les mots qu'on lui a appris.

Le PERROQUET COULEUR DE FRÊNE, *psittacus Guineensis cinereus*, est, selon l'ornithologiste *Albin*, de la grandeur d'un pigeon ; son bec est noir, ses natines sont fort voisines l'une de l'autre ; tout son corps est d'une couleur uniforme, excepté vers la queue, où la teinte est plus foible ; la queue est d'une couleur rouge & vermeille & très-courte ; les plumes de la tête & du cou sont très-courtes & grisâtres, ainsi que celles du ventre.

On distingue encore plusieurs autres *perroquets*, qui appartiennent à la classe des *perroquets* de moyenne grandeur ; mais nous en avons parlé à chacun de leurs noms : On distingue entr'autres celui du Para, près de la riviere des Amazones : il est d'un très-beau jaune.

Le PERROQUET MASCARIN, *psittacus mascarinus*, est d'une couleur obscure.

Les *perroquets* de la troisième division ne sont pas plus grands que des merles & des alouettes ; ils ont la queue très-longue. Les François nomment *perruches* les mâles, & *perriches* les femelles de tous ces petits *perroquets*, *psittaca*.

Le PERROQUET A COLLIER DES ANCIENS, *psittacus torquatus macrourus Antiquorum*, est la première espèce de perroquet qui ait été apportée des Indes en Europe : sa queue est longue : il a l'iris jaune, le plumage vert & foncé sur le dos : son collier est d'un beau vermillon ; son bec est incurvé & assez gros : son ventre est nuancé d'un vert si tendre, qu'il en paroît jaunâtre : les dernières plumes des ailes, ont, vers la partie d'en haut, une tache rouge remarquable : la queue est d'un jaune verdâtre, les pieds & les jambes sont cendrés : au-dessus du bec, il y a une ligne noire qui va de part & d'autre jusqu'au collier. C'est une *perruche*.

Le PETIT PERROQUET TOUT VERT, *psittacus minor macrourus totus viridis*, se voit très-communément dans les maisons en France ; il n'est pas plus gros qu'un étourneau : il a le bec couleur de chair, ainsi que les pieds & les jambes, ce qui ne se voit pas dans les autres *perroquets* : l'iris est de couleur de safran : tout le corps est d'un beau vert de pré, le ventre est un peu plus clair : sa queue est étroite, longue de huit pouces ou environ, & finit en pointe. Bien des personnes lui accommodent le bec, au moins deux fois l'an, ainsi qu'au papegai. Il parle un peu, mais son cri ne plaît pas à tout le monde. On le nourrit de chenevis, de

fruits, de biscuit, de sucre & de pain trempé dans de l'eau & du vin, &c. on l'apporte de Saint-Domingue; on l'appelle aussi *perruche de la Guadeloupe*: il en vient aussi d'Egypte, qui sont moins beaux. Ce petit *perroquet* fait son nid dans les écueils.

Le PETIT PERROQUET VERT DES INDES ORIENTALES, *psittacus viridis minor Indus Orientalis*, est un peu plus grand que l'alouette ordinaire; son bec est de couleur fauve; le plumage du devant de la tête & de la gorge, est d'un rouge d'écarlate; celui de derrière la tête, du dos, de la poitrine & des ailes, est d'un beau verd, ainsi que les plumes du croupion, qui sont un peu nuancées de bleu: la queue est courte; les trois plumes avancées en dehors, à droite & à gauche, sont d'un beau rouge, bordées de noir, & leurs pointes sont vertes: les jambes & les pieds sont grisâtres. Ce *perroquet* est fort doux, & vit volontiers en cage avec sa femelle.

Le PERROQUET ROUGE ET VERT, *psittacus Japonicus*, *Aldrov.* est de la grandeur du petit *perroquet* tout vert: son bec est court, rouge, & médiocrement courbé: il a le champ de son plumage composé de quatre couleurs; celles qui paroissent le plus sont le rouge & le vert: le dos, le dessus de la tête, & les grandes plumes des ailes sont d'un vert très-éclatant; les plumes scapulaires sont bleues; deux des grandes plumes de dehors sont vertes, & les autres sont d'un bleu très-couvert: l'iris est rouge; devant & derrière les yeux il a des taches bleues; le dessus du menton est couleur de rouille safranée: la poitrine & le ventre de ce *perroquet* sont d'un beau rouge, & orné de petites lignes tirées en long: la queue est plus longue que tout le corps, elle est verdâtre en dessus & rouge en dessous: les jambes & les pieds sont très-noirs.

Le PERROQUET ROUGE ET CRÊTÉ, *psittacus ruber & viridis cristatus*, a l'iris rouge & la prunelle noire; les ailes, la queue & la crête de couleur rouge, le reste de son plumage est vert. Sa crête ressemble à

celle du perroquet blanc & crêté: cette crête est composée de six plumes, trois grandes & trois petites.

Le petit PERROQUET DE BONTIUS, *psittacus minor Bontii*, n'est pas plus grand qu'une alouette: il a le bec & le gosier grisâtres, l'iris argentée: ses ailes sont vertes, mais mêlées de quelques plumes rouges: il porte sur la tête de belles plumes qui s'élevent en forme de crête: le bas du ventre, la crête, le cou & le dessus de la queue qui est très-longue, sont de couleur incarnate; ses plumes finissent par un beau mélange de vert & de blanc. C'est la *perruche rouge & hupée* de Java.

La *petite perruche aux ailes d'or*, *psittacula alis deauratis*, se trouve aux Indes Orientales.

Les Ecrivains font mention de plus de cent especes de perroquets, dont nous parlons en partie dans le cours de cet Ouvrage, à chacun des noms qu'ils portent. (M. Briffon seul comprend quatre-vingt quinze sortes dans ce genre d'oiseaux, entre lesquels il s'en trouve peut-être quelques-uns qui ne diffèrent que par le sexe. Consultez l'*ornithologie* de cet Auteur.) Ceux dont nous n'avons point décrit particulièrement l'histoire, peuvent être rapportés aux especes que nous avons citées. On fait aujourd'hui que chaque île Orientale, & chaque contrée de la terre ferme, excepté l'Europe, produit ses perroquets, que l'on distingue par le plumage. *Labat* dit que tous les petits perroquets de la Guadeloupe, sont de la grosseur d'un merle, entièrement verts, à la réserve de quelques petites plumes rouges qu'ils ont sur la tête; leur bec est blanc: ils sont doux, caressans, & ils apprennent facilement à parler, cependant ils sont moins susceptibles d'éducation. Ceux du Brésil sont totalement verts; leurs plumes semblent couvertes d'un petit duvet blanc & très-fin, qui les fait paroître d'un vert argenté. Ces perroquets sont d'ailleurs fort vifs, très-pri-vés; ils semblent aimer à s'entretenir avec les hommes: il est rare qu'ils gardent le silence; car quand ils enten-

dent parler , soit de jour ou de nuit , ils se mettent de la conversation , & erient toujours plus fort que qui que ce soit. Les perroquets noirs sont communs dans l'île Maurice : ils ressemblent , au bec près , à des corbeaux. Les *perroquets tapirés* sont ceux qui doivent à l'art une belle partie de la couleur de leur plumage. Les Indiens de la Guiane sont habiles dans cet art : pour cela ils arrachent des plumes des perroquets dans les endroits où ils savent qu'en la place des vertes , ils peuvent en faire venir de rouges ou de jaunes , & ils frottent les chairs qu'ils ont mises à découvert avec du sang de grenouille.

Les perroquets volent en troupe & cherchent les grains & les fruits à mesure qu'ils mûrissent. Rien d'aussi singulier que de les voir & de les entendre quand ils sont sur les arbres : les Chasseurs ont peine à les attraper , car ils ne restent pas long-temps en place ; dès qu'ils ont becqueté un fruit ils volent à un autre. Quand le Chasseur en a tué un d'un coup de fusil , ils regardent ce camarade tomber , & se mettent à crier tous ensemble de toute leur force. Il y a différentes façons de prendre ces oiseaux : ceux qu'on veut garder en vie pour leur apprendre à parler sont tirés fort jeunes de leurs nids au mois d'Août. Au Brésil on abat les vieux de dessus les arbres avec des fleches dont la pointe est bien enveloppée de coton pour qu'elle ne les blesse pas. Les Caraïbes portent de nuit des charbons autour des arbres sur lesquels se tiennent les perroquets , & jettent sur ces charbons une gomme résine avec du piment vert , dont la fumée étourdit ces oiseaux , & les fait tomber à terre devant eux. Les Indiens qui habitent les bords de la rivière de Berbice , les prennent avec des lacets attachés à des bâtons qu'ils jettent à la tête des oiseaux. Leur chair est assez grasse & de bon goût , sur tout dans la saison des graines de bois d'Inde. La saveur de la chair de ces oiseaux , tient toujours de l'espece de nourriture qu'ils prennent : quand ils mangent de la graine d'acajou , ils sentent

Pail; s'ils se nourrissent de piment, leur chair a un goût de girofle & de cannelle fort agréable. Quand ils se nourrissent de prunes de Mombin, de cachimans & de goyaves, ils deviennent comme autant de pelotons de graisse: la graine de coton les enivre & leur cause les mêmes symptômes que l'excès du vin fait voir dans l'homme; on les prend alors très-facilement. Dans tous les pays, ces oiseaux gâtent tellement les grains, qu'on est obligé de faire garder les moissons par des enfans. Les perroquets se plaisent aussi beaucoup sur le muscadier: ils mangent de la graine de carthame, sans en être incommodés, quoique ce soit un purgatif pour l'homme.

Ce que *Pistorius* dit dans sa *Description de la Colonie de Surinam*, pag. 68. *Amst.* 1763. in 4^o. est remarquable & semble prouver que les perroquets, quoiqu'ils multiplient à Surinam, y font autant d'oiseaux de passage. « Au mois d'Août & de Septembre » des années 1750 & 1751, temps auquel on fait la » récolte du café, l'on vit à Surinam, une prodigieuse » quantité de perroquets de routes especes, qui » fondoient en troupes sur le fruit du cafeyer, dont » ils détachent & mangeoient la capsule rouge, en » rejetant à terre les fèves. L'an 1760 vers le même » temps, on vit de nouveau d'aussi nombreux essaims » de perroquets, qui s'étendirent tout le long de la » Côte, & y firent un dégât affreux, sans qu'on ait » pu découvrir d'où venoient ces oiseaux en si grand » nombre ».

Les perroquets ont beaucoup d'adresse à construire leur nid; ils ramassent quantité de jones & de petits rameaux d'arbres, dont ils forment un tissu qu'ils ont l'art d'attacher à l'extrémité des plus foibles branches des arbres les plus élevés; de sorte qu'y étant suspendus ils sont agréablement balancés par l'animal: ce jeu est une des voluptés de cet oiseau, même lorsqu'il est détenu en cage. La forme de ce nid est celle d'un ballon, & il est de la longueur d'un pied: ils n'y laissent

qu'un seul trou pour leur servir de passage : peut-être que ces oiseaux, dans les mains de la nature, choisissent ces branches foibles pour se garantir des serpens, à qui leur pesanteur ne permet pas de les attaquer dans cette retraite. Souvent aussi ils choisissent des trous dans les arbres pour faire leurs nids; & pour peu qu'un trou de branche rompue soit commencé, ils l'ont bientôt agrandi avec leur bec : puis ils s'arrachent quelques plumes qu'ils mettent au fond. Le mâle & la femelle couvent tour à tour les deux œufs que la femelle pond : ces œufs sont blancs, à-peu-près de la grosseur de ceux d'un pigeon, quelquefois tiquetés comme ceux de la perdrix.

Les perroquets sont rarement des petits dans nos climats : on n'en cite même que trois exemples ; 1°. chez la veuve de M. Auger, Gouverneur de S. Domingue, en 1707; 2°. chez un Chanoine d'Angers en 1740; mais on ne put les élever, vraisemblablement faute de nourriture convenable à cette espece de jeunes oiseaux : 3°. un chez M. *Mesnard*, Contrôleur-Général des Fermes du Roi, à Villeneuve-lès-Avignon : ce Propriétaire mit ensemble, en 1773, deux perroquets, l'un mâle, l'autre femelle, & il en provint deux œufs qui furent couvés, mais sans succès : M. *Mesnard* ne se rebuta point; au printems suivant il a réuni ces deux mêmes oiseaux, & deux œufs ont encore été le fruit de leur union. L'un n'a pas réussi par le défaut de germe; l'autre après vingt-cinq jours d'incubation, a donné le 11 Juin un petit perroquet vivant qui promettoit beaucoup.

M. Anderson (*Hist. Nat. de Groenland*, p. 55.) dit qu'il y a un oiseau dans cette contrée que les Marins nomment *perroquet* à cause de la forme de son bec. Le perroquet d'Allemagne est le *geai*. Voyez ce mot.

PERROQUET D'EAU ou MONOCULE, ou MONOCLE, *monoculus*. Insecte aquatique nommé *perroquet* à cause de son bec réfléchi en dessous: on en distingue plusieurs espees. Nous avons parlé au mot Bi-

NOCLE, de ces vers-insectes, qui donnent une couleur apparente de sang à l'eau, ce qui fait croire quelquefois au peuple que l'eau est changée en sang.

M. *Linnaeus* a fait mention d'une espèce de monocule, qui se trouve aussi dans les rivières & dans les marais, & qui a une coquille bivalve, un peu plus grosse qu'une semence de chou, oblongue, égale de chaque côté, bossue par devant, un peu émoussée: elle ne s'ouvre que dans l'eau; car quand elle en est sortie elle ressemble à une semence de plante: cette espèce de perroquet d'eau nage avec vitesse, comme les autres espèces; sa coquille est cendrée: quand elle s'ouvre, l'insecte fait sortir par une de ses extrémités beaucoup de petits filets égaux en longueur, & blancs: en remuant ces filets, il est porté sur l'eau, & il ne s'arrête point que sa coquille n'ait trouvé quelque chose de solide.

PERROQUET DE MER, *labrus psittaco rostratus*.
En Amérique on donne ce nom à certains poissons qui ressemblent assez à nos carpes; leur véritable dénomination est prise dans la configuration de leurs dents, qui imitent assez bien par leur forme celle du bec d'un perroquet. La peau & les écailles de ce poisson sont d'un vert foncé sur le dos, mais qui s'éclaircit à mesure qu'il approche du ventre. *Labat* dit qu'il a deux empanures sur le dos & quatre à ses côtés, qui aussi bien que sa queue sont colorées de bleu, de jaune & de rouge, d'une beauté inimitable: cette belle peau couvre une chair excellente; elle est blanche, grasse, ferme, d'un bon suc, & facile à digérer. Il se trouve aussi de ces poissons à l'île de France. *Voy. à la fin du mot VIEILLE.*

Le poisson perroquet de l'île de Tabago est aussi couvert d'écailles d'un beau vert jaune brillant: il a la tête faite effectivement comme un perroquet: sa chair est d'un goût admirable; sa taille égale celle d'un maquereau.

PERROQUET DE MER. *Voyez* MACAREUX.

PERROQUET PLONGEUR. Oiseau qui ne ressemble en rien au perroquet, excepté par la forme de son bec qui a trois pouces de long; ses pieds sont palmés & rouges, ses jambes sont courtes; son plumage est noir sur le dos & blanc au ventre. Cet oiseau plonge souvent & long-temps: sa chair est délicate.

PERRUCHE. Nom qu'on donne à la plus petite espèce du genre des perroquets à longue queue; c'est un genre d'oiseau extrêmement diversifié. On le nomme aussi *perroquet-moineau*; en général, leur cri est perçant & fort incommode. Voyez **PERROQUET**.

PERSICAIRE, *persicaria*. Plante dont *M. de Tournefort* distingue dix-neuf espèces: nous parlerons ici des deux qui sont d'usage en Médecine.

1°. La **PERSICAIRE DOUCE**, TACHÉE & ORDINAIRE, *persicaria mitis* & *maculosa*. Cette plante n'est point âcre au goût comme la suivante, mais elle a un saveur un peu acide; elle croît par-tout aux lieux aquatiques: sa racine est grêle, oblique, fibrée, ligneuse & sèche: elle pousse des tiges à la hauteur d'un pied, rondes, creuses, rougeâtres, rameuses & nouées; chaque nœud accompagné d'une gaine membraneuse blanchâtre, bordée de cils, portant des feuilles semblables à celles du pêcher ou du faule, marquées quelquefois au milieu d'une tache plombée: ses fleurs sortent dans l'été en épi des aisselles des feuilles d'en haut, attachées à de longs pédicules; chacune de ces fleurs est monopétale, de couleur ordinairement purpurine & luisante, quelquefois blanchâtre, divisée profondément en cinq segmens ovales, & contenant cinq, six ou sept étamines & deux pistils: à ces fleurs succèdent des semences ovales, aplaties, pointues & noirâtres. *M. de Tournefort* a remarqué que cette plante étant mâchée & goûtée laisse de l'astringence, & qu'elle rougit un peu le papier bleu: elle est estimée vulnérable & astringente: la décoction en est bonne pour le cours de ventre, pour la dysenterie,

sur-tout lorsqu'on soupçonne quelque ulcère dans les intestins, & pour les maladies de la peau; ainsi l'on en fait boire utilement la tisane à ceux qui ont la gale ou d'autres éruptions cutanées. On lit dans les *Mém. de l'Acad. des Scienc. ann. 1703, pag. 304*, que le même M. de Tournefort assure que cette espèce de persicaire est un des plus grands vulnéraires qu'il connoisse, & que sa décoction dans du vin arrête la gangrene d'une manière surprenante; ce que ne fait pas la persicaire âcre. Le même Auteur a donné dans les Mémoires cités la description de la *persicaire du Levant*, qu'il nomme *persicaria Orientalis, nicotianaefolio, calice florum purpureo*; c'est la plus grande & la plus belle espèce de persicaire.

2°. LA PERSICAIRE ACRE OU BRULANTE, OU PIMENT D'EAU, OU POIVRE D'EAU, OU CURAGE, *persicaria urens, seu hydropiper*. Elle diffère de la précédente en ce que ses tiges sont plus hautes & moins rameuses, en ce que ses feuilles sont plus étroites, mais un peu plus longues, plus vertes, sans taches, d'un goût poivré ou brûlant: ses semences sont triangulaires & luisantes: on les mêle quelquefois dans la *manigouette*: voyez ce mot.

Toute la plante a un goût âcre & mordicant: elle est annuelle & croît dans tous les lieux aquatiques, principalement dans ceux où l'eau a croupi durant l'hiver: on regarde cette sorte de persicaire comme détersive, vulnéraire & utile dans les lavemens contre le ténésme & la dyssentérie: (il faudroit y mêler des adoucissans) c'est en outre, disent les *Continuateurs de la Matière Médicale*, un bon fondant & un apéritif qui convient dans les obstructions: il y a des Payfans qui en portent dans leurs souliers pour la jaunisse & l'hydropisie. Ce remède populaire est un pur effet de la crédulité, ou de la charlatanerie médicale. Son eau distillée est un assez bon spécifique pour les glaires de la vessie, & pour tuer les vers. Dans certains pays on s'en sert pour la vérole & la lepre. Les
feuilles

feuilles de cette plante écrasées & appliquées, soulagent dans la douleur de la goutte; c'est une plante d'un grand usage dans la Chirurgie, pour les tumeurs œdémateuses des jambes, des cuisses, &c. appliquée sur les vieux ulcères, elle en mange les chairs baveuses & en nétoye la pourriture. Quand on baigne les plaies des chevaux avec le suc ou la décoction du curage, jamais les mouches n'en approchent, même dans les grandes chaleurs.

PERSIL DE BOUC. *Voyez* BOUCAGE.

PERSIL DES FOUS. *Voyez* à l'article CIGUE.

PERSIL DE JARDIN ou PERSIL VULGAIRE, *petroselinum vulgare*, est une plante que l'on cultive dans les jardins potagers: sa racine est simple, grosse comme le doigt, fibreuse, blanchâtre & plongée profondément en terre; elle est bonne à manger: elle pousse des tiges à la hauteur de trois pieds & davantage, grosses comme le pouce, rondes, cannelées, nouées, vides & rameuses: les feuilles sont subdivisées, découpées, vertes, attachées à de longues queues; les fleurs naissent aux sommets des branches en ombelles, composées chacune de cinq feuilles, disposées en roses: à ces fleurs succèdent des semences jointes deux à deux, cannelées, grises, arrondies & d'un goût âcre.

Cette plante soutient assez aisément le froid & le chaud, pourvu qu'on la sème dans un terroir gras, ou un peu humide, voilà pourquoi elle vient si bien auprès des fontaines; elle pousse sa tige à la seconde année, elle fleurit en été; ses semences mûrissent dès le mois d'Août: on distingue encore d'autres espèces ou variétés de persil commun, qu'on cultive aussi dans les jardins, savoir le *persil frisé*, dont les feuilles crépées sont très-belles: on dit qu'il croît naturellement en Sardaigne; & le *gros persil*, *apium hortense lattifolium*, dont les racines sont vivaces, bonnes à manger comme celles du céleri, on l'appelle *persil d'Angleterre*.

L'usage du persil est d'une très-grande antiquité : il est vanté comme une des meilleures plantes potageres ; il est très-apéritif ; il leve les obstructions & provoque les menstrues : son usage est très-familier en cuisine & en Pharmacie : sa racine se met dans le potage, & est au nombre des cinq grandes racines apéritives : ses feuilles par leur saveur aromatique & agréable, relevent plusieurs sortes de nos alimens, & rendent les bouillons diurétiques : sa décoction est un bon sudorifique ; sa semence est bonne pour la néphrétique, & pour faire mourir les poux : elle est une des quatre semences chaudes mineures, qui sont celles d'*ache*, de *persil*, d'*ammi* & de *daucus*.

Le persil ne convient pas à tous les tempéramens : on dit qu'il est très-contraire à ceux qui tombent du haut mal, parce qu'il rend les accès plus fréquens ; Voyez les *Ephémér. d'Allem. Décurie 3, ann. 111*. Le persil est pour plusieurs oiseaux un poison, dont le lait paroît être l'antidote. L'on a aussi observé que par son huile aromatique & exaltée il enflamme le sang des hommes, & cause des maux de tête, sur-tout aux bilieux. Mais l'on ignore par quelle vertu le persil fait casser un verre à boire qui auroit été frotté ou rincé du suc de cette plante.

Quelques Economes modernes conseillent de faire des prairies artificielles avec le persil de jardin pour en nourrir des moutons en vert : ils allurent d'après l'expérience, qu'ils aiment beaucoup cette plante, qu'elle les engraisse, les fait prospérer, les préserve des especes de vers qui attaquent & rongent leur foie quand ils ont mangé l'espece de renoncule appelée *douve*, & qui les font périr pendant l'hiver, sur-tout dans les années humides & pluvieuses.

PERSIL DE MACÉDOINE, Ache ou PERSIL DES ROCHERS, *petroselinum Macedonicum*. C'est une plante qui croît naturellement en Macédoine, où elle vient entre les pierres & les rochers. Sa racine est comme la précédente : elle pousse une tige haute d'un pied &

de mi, assez grosse, velue & rameuse. Cette plante ressemble assez d'ailleurs à notre persil ; ses feuilles sont cependant plus amples, un peu plus découpées, & d'une saveur moins âcre. Sa semence est beaucoup plus menue & plus oblongue, plus pointue & plus aromatique ; d'un goût âcre & chaud, qui approche de celui du cumin.

Ce persil est le vrai *pétroselinon* des Anciens, & diffère absolument du persil de nos potagers. *Galien* dit que tout le monde fait cas du persil de Macédoine, & l'achète bien plus cher, comme étant le plus exquis ; cependant le lieu où il croît naturellement est escarpé, & a trop peu d'étendue pour en donner la quantité qui se distribue dans le commerce. Ainsi ce qui arrive, à l'égard du miel Attique & du vin de Falerne, est arrivé pareillement à l'égard du persil de Macédoine, c'est-à-dire, qu'on en vend beaucoup qui croît ailleurs qu'en Macédoine. On cultive avec succès cette sorte de persil dans les jardins : il aime un terrain sablonneux ; il ne craint que le trop grand froid. On ne se sert guère que de sa semence, dont la vertu est réputée très-alexipharmaque : on l'emploie dans la thériaque ; on s'en sert aussi comme d'un hystérique & d'un bon carminatif.

Il est mention du gros persil de Macédoine sous le nom de *maceron*. Voyez ce mot.

PERSIL DE MARAIS ou ENCENS D'EAU, *thyselinum palustre*. Cette plante diffère peu du persil de montagne, excepté qu'elle rend du lait, & qu'elle croît aux lieux marécageux & près de tous les endroits aquatiques : elle fleurit en Juin & Juillet. On ne se sert que de sa racine qui est incisive, pénétrante & apéritive, & on la mâche pour provoquer les crachats & soulager le mal de dents.

PERSIL DE MONTAGNE, *oreoselinum*. On en distingue deux sortes principales :

1°. Le GRAND PERSIL SAUVAGE ou DE MONTAGNE, *oreoselinum majus*. Cette plante que l'on trouve aux

lieux montagneux parmi les pâturages, aux environs de Fontainebleau & dans plusieurs autres lieux élevés & sablonneux, a des racines attachées plusieurs ensemble à une tête chevelue, comme dans le *meum*. Elles sont longues, grosses comme le petit doigt, tranchantes, noires en dehors, blanches en dedans, empreintes d'un suc mucilagineux, d'un goût résineux, mais aromatique & agréable, approchant de celui du panais. (M. Haller dit que cette racine paroît avoir des vertus, mais elle n'a pas été adoptée en Médecine). Ses tiges sont férulacées, hautes de quatre à cinq pieds, cannelées & divisées en ailes. Ses feuilles sortent les unes de sa racine, les autres de ses tiges : elles sont grandes, amples, semblables à celles du persil de Macédoine, mais plus fermes, bleuâtres & d'un goût plus doux que la racine. Ses fleurs naissent sur de grands parasols aux sommets des tiges & des branches : elles sont petites, blanches, composées chacune de cinq feuilles, disposées en rose. A ces fleurs succèdent des semences jointes deux à deux, larges, ovales, aplaties, rayées sur le dos, bordées d'une membrane & de couleur rougeâtre.

2°. Le PETIT PERSIL SAUVAGE OU DE MONTAGNE, *oreoselinum minus*. Cette plante aime les lieux montagneux & sablonneux : on la trouve communément sur le Mont-Valérien, près de Paris. Sa racine est très grosse, molle, chevelue, blanche & vivace, d'un goût âcre & désagréable, empreinte d'un suc lacteux & visqueux. Sa tige est haute de deux pieds, cannelée, nouée, rougeâtre & rameuse. Ses feuilles sont couchées à terre, semblables à celles du persil des jardins, mais plus noirâtres & plus fermes ; ses fleurs qui paroissent en Juillet & en Août, sont grandes, en forme de parasol : elles laissent après elles des semences arrondies, très-âcres.

La semence de ce persil de montagne est excellente pour provoquer les regles qui coulent difficilement :

elle est diurétique. La racine de cette plante est salivaine & propre pour la gravelle.

PERSONNÉES, *personata*. Les Botanistes donnent avec *Tournefort* ce nom à une famille de plantes, dans lesquelles les divisions inégales & irrégulières de leur corolle représentent pour l'ordinaire le muffle ou la tête d'un animal, en un mot un masque. Cette famille réunit beaucoup de grands arbres qui ont les mêmes caractères. Quelques-unes des plantes qui y sont subordonnées, sont parasites; leurs racines sont fichées dans d'autres plantes, telle est l'*orobanche*. Les tiges & les branches sont communément cylindriques; les feuilles sont opposées deux à deux en croix dans le plus grand nombre, ou même verticillées depuis trois jusqu'à six. Il y en a qui n'ont d'opposées que celles d'en-bas, pendant que les supérieures sont alternes. Le feuillage est disposé en croix dans les plantes qui ont les feuilles opposées, & circulairement dans celles qui les ont alternes. Les molécules de la poussière fécondante sont sphériques. Le fruit est ordinairement capsulaire. Ces plantes ont à-peu-près les mêmes vertus que les *labiées*. Voyez ce mot. On range parmi les personnées l'*orobanche*, la *grassette*, la *véronique*, l'*eufraise*, la *pédiculaire*, la *gratiolle*, la *linaire*, la *scrophulaire*, la *nicotiane* & les autres plantes qui ont leurs fleurs en masque. *Voyez ces mots*.

PERTURBATEUR DES POULES. C'est le nom, dit *Albin*, que les Anglois donnent au mâle de l'aigle à queue blanche, qui est une espèce d'épervier. Voyez les mots **AIGLE** & **ÉPERVIER**.

PERVENCHE, *pervinca*. Plante dont on distingue deux espèces principales :

1°. La **PETITE PERVENCHE**, *pervinca vulgaris angustifolia*, nommée aussi *pervenche à feuille étroite*, le *petit pucelage*, la *violette des forciers*. Cette plante est vivace, toujours verte, & se multiplie aisément d'elle-même, tant par ses racines que par ses semences, qui s'enracinent çà & là dans la terre: on la trou-

ve par-tout dans les haies, parmi les broussailles, dans les bois, dans les fossés & autres lieux couverts, humides & ombrageux. Sa racine est fibreuse : elle pousse plusieurs tiges menues, longues, rondes, vertes, noueuses, qui serpentent sur la terre & s'attachent à ce qu'elles trouvent. Ses feuilles sont oblongues, vertes, lissées, de la consistance & de la couleur de celles du lierre, de la figure de celle du laurier, mais infiniment plus petites, rangées deux à deux, l'une vis-à-vis de l'autre, d'un goût stiptique & amer. Sa fleur, qui paroît au commencement du printems, est en tuyau évasé, échancré, (dont le pavillon, dit M. *Deleuze*, est un limbe presque plat, divisé en cinq lobes), bleuâtre, quelquefois blanche & rarement rouge, sans odeur, tantôt simple & tantôt double. Chaque fleur naît seule au bout d'un long pédicule. Après cette fleur, qui subsiste pendant longtemps, naît un fruit à deux siliques, dans lesquelles se trouvent des semences oblongues & un peu filonnées.

M. *de Tournefort* dit qu'il n'a jamais vu en ce pays le fruit de cette plante, ni même en Provence, ni en Languedoc, où la petite pervenche est très-commune : il dit encore que de tous les anciens Auteurs de Botanique, *Césalpin* est le seul qui ait eu la satisfaction d'observer le fruit de la pervenche ; & il ajoute que, pour en avoir du fruit, il la faut planter dans un pot où il y ait peu de terre ; car alors la sève, qui ne sauroit se dissiper dans les racines, est obligée de passer dans les tiges, & fait gonfler le pistil qui devient le fruit : c'est ainsi, disent les *Continueurs de la Matière Médicale*, que l'on a beaucoup de fruits des figuiers, & de la plupart des plantes dont les racines tracent considérablement dans les pays froids.

La PETITE PERVENCHE, est d'un grand usage dans la Médecine : elle paroît astringente ; elle entre aussi dans les vulnéraires de Suisse appelés *falltrancks*. Voy. ce mot.

2°. LA GRANDE PERVENCHE ou le GRAND PUCELAGE, *pervinca latifolia*. Elle differe de la précédente, en ce qu'elle est beaucoup plus grande en toutes ses parties : on la cultive dans les jardins, où elle fait une agréable verdure, étant mise en espalier ; mais comme elle est plus tendre que la précédente, elle périt quelquefois par le froid, quand l'hiver est trop rude. Dans les pays chauds, elle fleurit presque toute l'année. Elle croît naturellement aux lieux incultes, mais un peu gras, dans les haies & le long des chemins. Ainsi que la précédente, elle ne fructifie point, à moins qu'on ne la tienne assujettie, & qu'on n'en coupe souvent les sarments : elle a les mêmes vertus que la petite pervenche ; elle est vulnérable, astringente, fébrifuge, propre à modérer le flux immodéré des menstrues & des hémorrhoides. Le lait coupé avec la pervenche, est fort bon pour les phthitiques & les dysenteriques : elle arrête le saignement du nez, en mettant dans les narines un tampon de ses feuilles pilées ; ce même remede fait, dit-on, revenir le lait aux Nourrices. M. *Bourgeois* assure que la décoction des deux especes de pervenche est excellente en gargarisme avec le miel rosat dans les esquinancies inflammatoires. Elles sont encore très salutaires pour rétablir le ton & le ressort des poitrines foibles, & dissiper la toux seche habituelle, pourvu qu'on en fasse un long usage en tisane avec la réglisse. Enfin, *J. Bauhin* dit, d'après *Fragus*, que si l'on met une suffisante quantité de pervenche dans un tonneau de vin trouble, on le rétablira en quinze jours, sur-tout si on l'a soutiré auparavant.

Les Amateurs distinguent encore la *pervenche à fleur double*, d'une seule couleur ou jaspée ; la *pervenche à feuilles panachées* de blanc, & la *grande pervenche de Madagascar* ; petit arbrisseau précieux & charmant qui est pendant plus de six mois en fleur, mais qui est très délicat ; il faut le traiter comme les myrtes.

PESCHETEAU, ou PÊCHEUR-MARIN : voyez GALANGA.

PESSE : voyez au mot SAPIN.

PESSE-D'EAU : voyez à l'article PRÊLE.

PETASITE, ou HERBE AUX TEIGNEUX, ou A LA TEIGNE, ou GRAND PAS-D'ANE, *petasites*. Plante dont on distingue deux especes principales.

1^o. LE GRAND PETASITE, *petasites major vulgaris*. Elle croît assez souvent sur les bords des lieux humides. Sa racine est très vivace, grosse, longue, noire en dehors, blanche en dedans, un peu amere au goût, & d'une odeur suave, traçante dans la terre : elle pousse au printems plusieurs tiges à la hauteur d'un demi-pied, grosses, creuses, lanugineuses, garnies de quelques petites feuilles étroites, pointues, & portant à leurs sommités, avant que les autres feuilles paroissent, des fleurs disposées en bouquets à fleurons purpurins, & semblables, dit M. de Tournefort, à de petits godets découpés en quatre ou cinq parties. Ces fleurs se flétrissent en peu de temps, & tombent avec leur tiges ; elles sont suivies par des semences, garnies chacune d'une aigrette, après que la tige est tombée, il s'éleve des feuilles fort grandes, arrondies, un peu dentelées en leurs bords, vertes-brunes en dessous, attachées par le milieu à une grosse queue longue de plus d'un pied : ces feuilles ont la figure d'un chapeau renversé, ou d'un grand champignon porté sur sa queue. Il y a des endroits où ces feuilles croissent à la hauteur d'un homme ; ensorte que passant au travers, il semble qu'on se promene entre des arbres : elles durent jusqu'à l'hiver, après lequel il en repousse de nouvelles. Cette plante est le *tussilago scapo imbricato thyrsifero, flosculis omnibus hermaphroditis*, de Linnaeus.

2^o. LE PETIT PETASITE, *petasites minor*. Cette espece de petasite est à fleur blanche, plus petite que la précédente : elle fleurit également au printems, & avant l'apparition des feuilles : on la trouve plus rarement que le grand petasite : elle naît sur les montagnes humides & ombragées.

La principale différence entre ces deux plantes, consiste en ce que le grand petasite a tous ses fleurons hermaphrodites, & que le petit petasite a les siens femelles mêlés avec les hermaphrodites.

On se sert en Médecine de leurs racines, & rarement de leurs feuilles: elles sont hystériques, apéritives, vulnétaïres & antivermineuses. Les Allemands appellent cette racine *antipestilentielle*, à cause de ses vertus: on l'emploie extérieurement pour résoudre les bubons, & pour mondifier les ulcères, même pour la teigne & les ulcères malins.

PETEUSE : voyez BOUVIER.

PETIT CEDRE : voyez au mot CEDRE.

PETIT CYPRESS : voyez AURONE.

PETIT-GRIS, animal qui ressemble beaucoup à l'écureuil: on le trouve dans les parties Septentrionales de l'un & de l'autre Continent; sa peau est très-estimée & d'un grand usage pour les fourrures; mais on doit le regarder comme une espèce distincte & différente de celle de l'écureuil.

Le *petit gris* est plus grand que l'écureuil: il n'a point le poil roux, mais d'un gris plus ou moins foncé; ses oreilles sont dénuées de ces longs poils, qui surmontent l'extrémité de celles des écureuils; il a la queue étendue en panache. Ces animaux diffèrent des écureuils, comme on le voit, non-seulement par la grandeur & par la couleur, mais aussi par les habitudes naturelles. On en trouve en grand nombre dans les forêts du Nord & de Sibérie; ils se réunissent en troupes, voyagent de compagnie, & changent quelquefois de contrée. Il arrive qu'on n'en rencontre quelquefois pas un seul dans un pays où l'année précédente on en trouvoit des milliers.

Lorsqu'ils veulent passer dans un autre canton, & qu'il se rencontre à leur passage quelque lac ou rivière, chaque voyageur prend, dit-on, une écorce de pin ou de bouleau qu'il amène sur le rivage; il se met dans ce petit canot, & s'abandonne ainsi au gré du

vent ; la flotte est nombreuse & vogue doucement au milieu des eaux , à moins qu'il ne s'éleve quelque petite tempête qui submerge les vaisseaux , les Pilotes , en un mot la flotte entiere. Ces naufrages , qui sont souvent de trois ou quatre mille voiles , enrichissent quelques Lapons qui trouvent ces débris sur le rivage , & s'emparent des peaux de ces animaux , s'il n'y a point long-temps qu'ils soient sur le sable. Il y a quantité de ces flottes qui passent avec succès , arrivent à bon port & font une navigation heureuse lorsque le vent a toujours soufflé assez doucement.

Comme ces animaux donnent une fourrure douce , fine & estimée , les Lapons leur font une guerre cruelle qui en détruit beaucoup. Vers la S. Michel ils vont à cette chasse avec des chiens qui ont l'odorat & l'œil si exquis , qu'ils ne laissent passer aucun arbre sur lequel il y en ait , quelque élevé qu'il soit , sans avertir leur maître par leur aboiement. La chasse est quelquefois si heureuse , si abondante , que les Lapons en donnent quarante peaux pour un écu.

L'écuteuil gris ou noirâtre de Virginie paroît être la même espece que le *petit-gris* de Laponie dont nous venons de parler : il se tient ordinairement sur les arbres , & particulièrement sur les pins ; il se nourrit de fruits & de graines dont il fait provision pour l'hiver : il les dépose dans le creux d'un arbre où il se retire lui-même pour passer la mauvaise saison , & où il fait aussi ses petits ; on emploie également sa peau en fourrure sous le nom de *petit-gris*. Les Hollandois & les Anglois en tirent une grande quantité par la voie d'Archangel , de Hambourg & de Lubeck. Le *petit-gris* destiné pour la Turquie se vend en Moscovie par milliers de peaux assorties. Les habitans de Constantinople en consomment une prodigieuse quantité pour leurs vestes dont ils en font onze d'un millier de peaux entieres ; savoir cinq de l'échine qui est la plus belle & la plus chere , & six du ventre qui est le moins estimé. Les Pelletiers Anglois & François en fourrent

des bas, des manchons, des aumusses, jupons, couvre-pieds, manteaux de lits, robes-de-chambres, vestes, just-au-corps, &c.

PETIT-HOUX, ou HOUX-FRÉLON : Voyez au mot Houx.

PETIT ORGE : Voyez CEVADILLE.

PETOLA. Espèce de serpent double marcheur. Voyez ce mot. *Seba* donne aussi ce nom à une espèce de serpent que *M. Linnaeus* appelle *couleuvre*. On trouve le *petola* en Afrique & en Amérique.

PETONCLE, *pectunculus*. C'est une coquille bivalve. Voyez ce que nous en avons dit au mot PEIGNE.

PETREL, *procellaria*. Genre d'oiseau aquatique dont on distingue trois espèces. Les trois doigts antérieurs sont palmés, celui du derrière est sans membranes, le bec arrondi, édenté. La mâchoire supérieure est crochue par le bout, l'inférieure est comme tronquée. Le *petrel* est une espèce d'oiseau de tempête, & peut-être le *pinçon de mer* du P. Feuillée, le *storm sink* de *Willughby*, & le *procellaria* des Actes de *Stockolm*. Cet oiseau, dit *Albin*, a le bec noir, de la longueur d'un pouce : ses narines sont placées dans une enflure au milieu de la mâchoire supérieure, qui est en bec de corbin. Il a une envergure de douze pouces : la longueur du corps est de six pouces ; le dessus de la tête & le dos sont d'un brun noirâtre. Il a sur le croupion une grande tache blanche ; le ventre & les ailes sont d'une couleur claire ; les ailes plus longues que la queue de plus d'un pouce ; les plumes de la queue n'ont guère qu'un pouce & demi de long ; les jambes en ont autant : les pieds sont bruns & palmés. On dit que quand ces oiseaux approchent d'un navire en mer, c'est un augure de tempête. Ils se rangent derrière le gouvernail du vaisseau, & s'y tiennent à l'abri jusqu'à ce que le gros temps soit passé : quelquefois ils volent, d'autres fois ils courent sur les flots d'une vitesse extrême. On les rencontre sur les plages septentrionales : ils nichent dans les rochers.

Les autres oiseaux de ce genre sont le *petrel cendré* & le *petrel tacheté*, appelé vulgairement *damier*. Le premier est de la grosseur d'une alouette, le deuxième est du volume d'un canard, & le damier est de la grosseur du pigeon romain : on trouve le damier au Cap de Bonne-Espérance. On leur a donné le nom de *petrel* par allusion à SAINT PIERRE qui marchoit sur les eaux. Voyez OISEAU DE TEMPÊTE. Les Anglois regardent ces oiseaux comme les messagers des orages.

PÉTRIFICATIONS, *petrificata*. Les Naturalistes donnent ce nom à des restes de végétaux & d'animaux convertis en pierres, & que l'on trouve dans les couches du globe de la terre. Quand ces corps n'ont point subi de changement, qu'ils n'ont point été altérés, dénaturés ni minéralisés, alors on les nomme simplement *fossiles*. Voyez ce mot. Cependant pour que l'on puisse donner le nom de *pétrifications* à un corps, & en déterminer la classe & le genre, ou même l'espèce, il faut que le tissu, la forme primitive & une sorte d'organisation y soient encore reconnoissables. Ainsi l'on ne doit pas mettre au rang des pétrifications proprement dites les noyaux pierreux, moulés dans la cavité de quelque coquille ou d'un autre corps organisé. Voyez NOYAUX.

Les *pétrifications* sont donc des fossiles étrangers à la terre (*heteromorpha*). Celles du regne végétal sont presque toutes ou graveleuses ou silicées, & on les rencontre dans les ravins, les fouilles, les lieux escarpés, &c. Celles qui sont feu avec le briquet se trouvent principalement dans des fentes sablonneuses : celles qui font effervescence dans les acides proviennent communément du regne animal, & se rencontrent dans les couches horizontales de terre calcaire, quelquefois dans des lits d'argile ou de gravier ; alors la nature de la pétrification est différente. Quant aux fossiles qui se découvrent dans les pierres à plâtre, rarement ils sont altérés, soit pour la figure, soit pour la composition ; au reste ces derniers fossiles sont rares.

Par ce préliminaire on voit que les corps organisés, devenus fossiles, acquierent souvent un degré de solidité qu'ils n'avoient pas avant d'être ensevelis dans la terre; il n'est pas rare d'en trouver dont la dureté égale celle des pierres ou matrices dont ils font partie; mais si les masses de pierres qui les enveloppent viennent à se détruire, les fragmens des fossiles se retrouvent dans leurs débris, & sont toujours très-reconnoissables. Cependant il se trouve des corps organisés qui se détruisent entièrement. On fait, & personne n'en doute, qu'il y a une matiere, plus ou moins agitée, propre à pénétrer les corps; ce qui ébranle leurs parties, les sépare les unes des autres, les entraîne avec elle & les répand çà & là dans le fluide qui les environne: aussi les voyons-nous presque tous, tant solides que liquides, se dissiper insensiblement, diminuer de volume, & enfin par le laps du temps, s'évanouir & disparaître à nos yeux. *Voyez EAUX TERREUSES.* Ne nous éloignons pas de notre sujet.

Toute pétrification strictement dite n'est plus que le squelette du corps qui a eu vie, ou qui a végété: c'est ainsi que le *bois pétrifié* n'est pas totalement le bois même; une partie des principes qui entrent dans la composition venant à se détruire par des causes locales, aura été remplacée par des substances sableuses ou terreuses, détrempées, très-ténues, que des eaux qui les baignoient y auront déposées en s'évaporant; ces parties terreuses, alors moulées dans le squelette, seront plus ou moins endurcies, & paroîtront avoir la figure, la structure, la grandeur, en un mot les mêmes caracteres génériques, les mêmes attributs spécifiques & les mêmes différences individuelles: les rapports paroîtront exactement les mêmes. Nous disons plus, il paroît que dans le bois converti en pierre il n'existe plus de substance ligneuse. On fait que les bois ordinaires sont des corps qui ont beaucoup plus de volume en pores qu'en parties solides. Lorsque le bois est enterré dans certains lieux, il s'in-

roduit dans ses différens pores des suc's lapidifiques extrêmement divisés , quelquefois colorés , & qui en remplissent les capacités ; ensuite ces suc's se condensent & s'y mouleut , après quoi le solide du bois se décompose & se réduit en parties poudreuses qui sont expulsées hors de la masse par les filtrations de l'eau ; par ce moyen il laisse vides , en forme de pores , les places qu'il occupoit. Cette opération de la nature ne produit aucune différence apparente ni sur le volume , ni sur la forme ; mais elle y cause un changement de substance , & le tissu ligneux se trouve retourné , c'est-à-dire que ce qui étoit pore dans le *bois naturel* , devient solide dans le *bois pétrifié*. Dans cette opération on voit que la nature s'est imitée & copiée elle-même. De cette manière , dit M. *Musard* , le bois pétrifié a bien moins d'étendue en pores qu'en parties solides , aussi est-il un corps beaucoup plus dense & plus pesant que le premier. Telle est l'origine des pétrifications : ce sont des corps organisés , qui du fond des mers ou de la surface de la terre ont été dénaturés & ensevelis par divers accidens , à différentes profondeurs de la terre. Pour ne point laisser d'équivoque sur notre définition , voyez FOSSILES.

Parmi les *pétrifications de végétaux* appelées *dendrolites* , on trouve des parties d'arbrisseaux , des tiges , des racines , des portions de tronc , quelques fruits &c. encore ne faut-il pas confondre les *empreintes* des mousses , des fougères , des feuilles , ni les *incrustations* avec les pétrifications. Voyez ces mots & l'article NOIX PÉTRIFIÉES.

Parmi les *pétrifications d'animaux* , on trouve des coquilles , des crustacées , des productions à polypier , quelques vermiculaires , des parties osseuses de poissons & d'amphibies , rarement d'oiseaux & de quadrupèdes , ainsi que des portions osseuses du corps humain. Voyez les mots OSTÉOLITES , TURQUOISE , ENCRINITES , CRAPAUDINES , & tous les autres qui y ont rapport , & dont il est mention dans le corps de

ce Dictionnaire. A l'égard des serpens pétrifiés, ce sont des *cornes d'Ammon*. Il y a aussi les corps figurés & accidentels, ce sont des *jeux de la nature*. Voyez ces mots.

Dans le Traité particulier de notre *Minéralogie*, imprimé à Paris en 1761, & réimprimé en 1774, nous avons donné à la fin du second volume, par forme d'appendix, une classe de ces fossiles, avec une division très-succinte & une interprétation abrégée des noms que les différens Auteurs leur ont donnés; mais nous nous sommes réservés de donner un Ouvrage complet sur ces corps. Les recherches sans nombre qu'il faut faire à cet égard, demandent encore quelques années; nous ajouterons seulement ici ce que M. *Bertrand* dit de la pétrification (*Dictionn. des Foss. T. II, p. 115*): pour qu'un corps se pétrifie, il faut, dit cet Auteur, qu'il soit, 1^o. de nature à se conserver sous terre; 2^o. qu'il soit à couvert de l'air & de l'eau courante; 3^o. qu'il soit garanti d'exhalaisons corrosives; 4^o. qu'il soit dans un lieu où se rencontrent des vapeurs ou des liquides chargés, soit de parties métalliques, soit de molécules pierreuses, de parties dissoutes, & qui, sans détruire le corps, le pénètrent, l'impregnent & s'unissent à lui, à mesure que les parties du corps se dissipent par l'évaporation.

C'est une question très-importante parmi les Naturalistes, que de sçavoir combien la Nature emploie de temps pour pétrifier des corps d'une grandeur un peu considérable. Feu l'Empereur, Duc de Lothaine, qui connoisseur éclairé, ne regardoit pas sa magnifique collection d'Histoire Naturelle comme un cabinet de parade, mais comme un sanctuaire où la Nature devoit se faire connoître par ses différentes productions, a souhaité qu'on découvrit quelque moyen pour fixer l'âge des pétrifications. M. le Chevalier de *Baillu*, digne Directeur du Cabinet d'Histoire Naturelle de Sa Majesté Impériale, & quelques autres Naturalistes eurent, il y a plusieurs années, l'idée d'une

recherche qui pouvoit répandre quelques lumières sur la question proposée par l'Empereur. Sa Majesté Impériale, instruite par les observations unanimes des Historiens & des Géographes modernes, que certains piliers qui se voient actuellement dans le Danube en Servie, près de Belgrade, sont des restes du pont que l'Empereur Trajan fit autrefois construire sur ce fleuve, présuma que ces piliers s'étant conservés tant de siècles devoient être pétrifiés, & qu'ils fourniroient des éclaircissements sur le temps que la Nature emploie pour changer le bois en pierre. L'Empereur trouvant, dis je, son espérance fondée, donna ordre aussitôt à son Ambassadeur à la Cour de Constantinople de demander la permission de faire retirer du Danube un des piliers du pont de Trajan, ce qui fut accordé; on en retira un avec beaucoup de peine, & il s'est trouvé que la pétrification ne s'y est avancée que de trois quarts de pouce dans quinze cents ans; mais il y a certaines eaux dans lesquelles cette transmutation se fait beaucoup plus promptement. Au reste, la pétrification paroît se former moins lentement dans les terrains poreux & un peu humides, que dans l'eau même.

Lorsqu'on fit la fouille des fondemens de la ville de Quebec en Canada, on trouva, dans les derniers lits que l'on creusa, un Sauvage pétrifié. Quoique l'on n'ait en aucune anecdote du temps où cet homme fut enseveli sous ces ruines, toujours est-il vrai que son carquois & ses fleches étoient encore bien conservés. C'est ainsi qu'en fouillant une mine de plomb dans la Province de Derby en Angleterre, en 1744, on trouva un squelette d'humain parmi des bois de cerf: qui fait depuis quel nombre de siècles cet événement est arrivé? En 1695 on déterra près de Tonna en Thuringe un squelette entier d'éléphant, avec quatre dents molaires & deux défenses, chacune de huit pieds de longueur; quelque temps avant cette époque l'on avoit trouvé dans les mines de ce pays le squelette pé-

trifié

trifié d'un crocodile. Voici une autre anecdote également curieuse & arrivée au commencement de ce siècle : *Jean Munte*, Curé de Slägarp en Scanie, & plusieurs de ses Paroissiens qui vouloient tirer de la tourbe d'un terrain marécageux desséché, trouverent à quelques pieds de profondeur dans la terre, un charriot entier avec les squelettes des chevaux & du Charretier. On présume qu'il y a eu autrefois un lac en ce même endroit, & que le Charretier voulant y passer sur la glace, y a probablement péri. Enfin on a trouvé du bois en partie fossile & en partie charbonneux, enseveli à une grande profondeur, dans les glaises dont on fait la tuile à l'Abbaye de Fontenay : on a découvert depuis peu du bois fossile à soixante-quinze pieds de profondeur dans un puits creusé entre Issy & Vanvres, près Paris : ce bois étoit dans du sable, entre un lit de glaise & de pyrites, & l'eau se trouvoit quatre pieds plus bas que les pyrites.

On trouve beaucoup de morceaux de bois pétrifié, dans différens pays de la France & de la Savoie. Dans le pays de Cobourg en Saxe, & dans les montagnes de la Misnie, on a tiré de terre des arbres d'une grosseur considérable qui étoient entièrement changés en une très belle agate, ainsi que leurs branches, leurs racines : l'on a reconnu en les sciant les cercles annuels de leur croissance : on en a tiré des morceaux sur lesquels on voit distinctement qu'ils ont été rongés par les vers ; d'autres portent des marques visibles de la cognée. J'en ai où l'on voit quelques gros clous ; enfin l'on en a trouvé des morceaux qui étoient pétrifiés par un bout & dont l'autre bout étoit encore dans l'état de bois propre à brûler. Il paroît donc que le bois pétrifié est beaucoup moins rare dans la Nature, qu'on ne le pense communément, & qu'en bien des endroits il ne manque pour le découvrir, que l'œil d'un Naturaliste curieux : ajoutons que le bois pétrifié peut offrir les différentes teintes des diverses agates. Nous en avons un échantillon qui a absolu-

ment la teinte de la sardoine : il faisoit partie d'un pieu qui avoit servi à un édifice près de la mer , à la Martinique.

PÉTROLE, *petroleum*, en Italien *petrolio*. C'est un bitume liquide, inflammable, d'une odeur forte, d'une saveur pénétrante, & exhalant dans le feu une vapeur fétide; il furnage toutes les liqueurs. Cette huile minérale découle le long de certains rochers à travers des terres & des pierres dans la Sicile, dans l'Italie, en France, en Allemagne, &c. Quand cette substance bitumineuse est sans couleur, on l'appelle *naphte clair*, ou *pétrole blanc*; tel est celui du Duché de Modene du côté du mont Apennin, près du mont Gibius, & notamment celui de Perse, dans la Péninsule, appelée par KEMPFER *media-okefra*. Cette huile minérale se trouve toujours à la surface des eaux, ainsi que tous les pétroles. Le naphte, dit-on, ne peut être contrefait, & il ne souffre aucun mélange, il n'y a guere que l'ather qu'on puisse lui comparer. Le naphte a quelquefois une teinte verdâtre ou isabelle. Il s'allume à une petite distance du feu & brûle sans laisser de résidu : il s'empare aussi, & attire à la surface l'or qui est en dissolution dans l'eau régale. Lorsque le *pétrole* est rouge-brun, on l'appelle *huile de Gabian*, du nom d'un village, près de Béziers en Languedoc, où il se trouve, découlant des fentes de certains rochers bitumineux. S'il est noir ou d'un brun fauve, on l'appelle *huile minérale d'Ecosse*, parce qu'on le ramasse dans la fontaine de Sainte-Catherine d'Ecosse, à deux milles d'Edimbourg.

L'*huile minérale des Barbades*, qui se trouve dans l'Amérique, à Colao & à Surinam, est encore un pétrole jaunâtre, ainsi que celui de Ratwik en Dalarcarlie.

Engelb. Kempfer (*Amanit. exot. fascic. 2*, &c.) dit que les Turcs appellent *Kara-naphti*, le pétrole noir. Il est fluide quand on le tire du puits; mais il s'épaissit en consistance de poix quand il est exposé à

l'air. Les Russes appellent *kamina masla*, le même pétrole qu'ils recueillent dans les montagnes d'Ural en Sibérie. Ils s'en servent, dit *Strahleberg*, pour noircir les cuirs. On remarque que plus le pétrole découle d'un lieu élevé, & plus il est léger & blanc; tandis que celui qui se tire au pied d'une montagne, est brun, roux ou noir; enfin, si l'on fouille plus bas, on rencontre souvent du *jayet*, ou de l'*asphalte*, ou de la *pissasphalte*, ou du *charbon de terre*, & quelquefois du *succin*, & même du *soufre*. Toutes ces matières étant liquides, se trouvent plus communément dans des espèces de puits, & semblent tirer leur origine d'une même substance, mais qui est sujette à des modifications; ce qui peut produire la différence des bituines que nous venons de citer. *Voy. leurs articles.*

M. *Riviere* prétend que le pétrole de Gabian est semblable au produit que l'on retire vers le milieu de la distillation du succin. Il conclut même que le pétrole est une espèce de succin qui a resté liquide pour n'avoir pas rencontré dans son courant quelque suc propre à le coaguler & à le durcir, ou qui est devenu liquide au moyen de la dissolution qu'en ont fait les sels âcres que l'eau minérale a détaché de sa surface. Le Physicien *Marius* a fait sur cette huile minérale plusieurs expériences, dont voici l'extrait: 1°. une chandelle faite avec parties égales de pétrole & de résine brûle entièrement dans l'eau: 2°. la vapeur qui s'élève du pétrole mis dans un vase sur le feu, forme un petit atmosphere d'un phlogistique volatil qui s'enflamme au moyen d'une bougie allumée à trois pieds de distance: 3°. l'eau n'éteint point cette huile enflammée, mais elle la fait élever avec bruit: le bois, les meches brûlent dans cette huile mêlée avec de l'eau: 4°. la glace n'altère ni n'épaissit le pétrole: 5°. il nage sur l'huile d'olive, comme étant plus léger de dix-huit grains par once; il l'est de trente plus que l'eau-de-vie, & de quatre-vingt-quatre plus que l'eau commune: 6°. le pétrole s'enfonce plus prompte-

ment dans l'eau que les huiles végétales, mais il y remonte plus vite : 7°. une seule goutte de pétrole versée sur une eau dormante s'étend de plus d'une toise en tout sens, & en cet état elle donne les plus vives couleurs de l'iris ; mais si elle s'étend davantage, elle blanchit, & disparaît enfin. Cette extension est des plus surprenantes : on fait qu'un papier enduit de pétrole ne devient transparent que pour quelques momens, il cesse de l'être dès qu'il a été séché à l'air ; pour ces expériences, il faut prendre le pétrole clair & léger.

Quelques Auteurs donnent le nom d'*huile fossile éthérée* ou de *gas*, au *pétrole*. On en a encore découvert depuis quelques années dans la chaîne d'Alais en Languedoc, & dans un ruisseau à cinq lieues de Bergerac, mais en petite quantité. La fontaine de Béziers en donne par année environ trois à quatre quintaux ; elle en donnoit autrefois plus de trente-six. Ce bitume liquide sert à éclairer en Perse & en plusieurs autres lieux ; mais notamment à Backu, ville située sur la mer Caspienne, à trois milles d'Astracan, où il n'y a point de bois. On y fait un commerce si considérable du *pétrole*, qui s'y puise dans plus de vingt puits (dans un espace qui a environ un demi-quart de lieue de tour), que le Souverain en retire de droit régalien, plus de cent mille livres argent de France. Les Marchands de cette contrée envoient dans les pays étrangers le *naphte pur*, & gardent pour la consommation de leur pays le *pétrole*, que l'on brûle dans les Eglises & les maisons, dans des lampes garnies de meches grosses comme le pouce. On s'en sert aussi au lieu de bois : pour cet effet on jette deux ou trois poignées de terre dans l'âtre de la cheminée, on verse ensuite l'huile minérale par dessus, puis on l'allume avec un bouchon de paille, & sur le champ il en résulte une flamme assez vive ; plus on agite & retourne la terre imbibée, & mieux elle brûle : il en sort une vapeur d'une odeur très-désagréable, & la

fumée noircit-entièrement les habitations; cependant les alimens n'en contractent absolument aucun mauvais goût. Les Gaures ou Persans qui adorent le feu & qui suivent la religion de Zoroastre, viennent à Bactou pour rendre leur culte à Dieu, qu'ils adorent sous l'emblème du feu; & la flamme du pétrole allumée est pour eux le *feu perpétuel*.

On prétend que le *pétrole* du commerce, sur-tout celui qui nous vient par la voie de Hollande, est composé de résine de sapin, d'essence de térébenthine, avec un peu d'huile de cade, & de celle de gabian & de tarç. D'autres contrefont ou altèrent le *pétrole* ou *huile de gabian*, avec de l'essence de térébenthine, du goudron & de la poix noire. Mais un tel *pétrole* se reconnoît bientôt par la propriété qu'il a de colorer entièrement l'esprit de vin, & de s'y dissoudre en bonne quantité; ce qui, dit-on, n'arrive pas au *pétrole* naturel, à moins qu'on ne se serve d'un intermedc. On assure cependant qu'il se mêle parfaitement avec les esprits acides, les huiles essentielles de thym, de lavande & de térébenthine.

On se sert de cette huile minérale pour guérir les membres gelés: on l'estime vermifuge & spécifique, étant appliquée sur les parties affoiblies, engourdis & paralytiques, & même pour la gale; les Marchaux s'en servent pour les enclouûres, ulcères & farcin des chevaux: on s'en sert dans certains feux d'artifice, & ceux qui font commerce de cette huile doivent user de grandes précautions contre le feu. On dit que le *pétrole* étoit la base inflammable du feu grégeois. Consultez le second volume de notre *Minéralogie*.

PETRO-SILEX. Espèce de pierre ou *caillou de roche* que l'on regarde comme la matrice du *jafpe*, & quelquefois du *porphyre*. Voyez ces mots. Nous avons une suite fort étendue de *petro-silex*, dont les nuances nous font reconnoître l'une des espèces de *caillou silex*, les *jaspes*, la matrice du *porphyre* & de

plusieurs autres pierres à base marneuse, qui abonde en argile sableuse. Le petro filex est composé de parties plus grossières que les filex mêmes, & les pierres siliceuses, comme agates, cornalines, &c. Il est moins dur & moins propre à polir : il ne paroît demi transparent que dans les parties minces. Il y en a de différentes couleurs ; verdâtre, blanchâtre, bleu, jaune, &c. Son tissu tient de celui du grès & de celui du filex.

PETUN. *Voyez* NICOTIANE.

PETUN-SÉ, PE-TUN-TSE. C'est le nom que l'on donne à l'une des deux pierres qui entrent dans la composition de la porcelaine de la Chine. Les échantillons que nous en avons vus sont durs, opaques, d'un gris verdâtre, & nous ont toujours paru être une espèce de spath fluor & vitrescent. On fait que cette sorte de spath est plus dur & plus pesant que les spaths proprement dits, lesquels sont calcaires & ne se vitrifient point : celui-ci au contraire ne fait point d'effervescence avec les acides ; & quoiqu'il ne soit pas assez dur pour faire feu avec le briquet, cependant il entre en fusion au feu, propriété qui lui est propre, & qui oblige les Naturalistes d'en faire un genre particulier : ce petun-sé se casse en morceaux d'une forme assez rhomboïdale, brillans intérieurement ; si on se contente de le calciner légèrement, il acquerra, ainsi que la pierre de Boulogne, la propriété phosphorique. Celui de la Chine donne quelquefois, à l'aide du briquet, des étincelles fort foibles : on le trouve dans les rochers du pays. *Voyez* PIERRE DE BOLOGNE : *Voyez aussi l'article* VASES.

Dans la première édition de ce Dictionnaire nous avons dit : « plus nous considérons les caractères du » petun-sé de la Chine, & plus nous sommes tentés » de croire qu'il se trouve une pierre en Europe, & » sur-tout en France, qui partage avec lui les prérogatives dont nous venons de faire mention : la seule » différence que nous y trouvons, c'est que notre

petun-sé de France fait plus de feu frappé avec l'acier ; & pour trancher le mot , ce petun-sé est le *seld spath* des Auteurs , c'est-à-dire un quartz vitreux ou lamelleux. On en trouve en quantité dans les roches de granite en Allemagne , & particulièrement au Hertrey , près d'Alençon , lieu où il se trouve aussi une espèce de kaolin , qui en Chine est la seconde matière de leur porcelaine. On trouve aussi dans les Vosges une pierre verdâtre qui participe beaucoup des propriétés du petun-sé de la Chine. Voyez KAOLIN.

Depuis cette édition nous avons appris qu'indépendamment de l'espèce de kaolin à terre calcaire , dont nous avons parlé d'après les échantillons que nous conservons dans notre cabinet , & que nous avons rencontrés sur le terrain , ou reçu du P. d'Incarville , Missionnaire à la Chine , il existoit aussi un kaolin dont toute la partie terreuse ne faisoit aucunement effervescence avec les acides , & nous avouons que nous en devons la description à M. Guettard. Voyez son Mémoire sur la découverte des terres à porcelaine , lu à l'Académie des Sciences , ann. 1765. Lorsque nous écrivions l'article kaolin de la seconde édition de cet Ouvrage , nous ne pouvions encore , ni ne devions rien ajouter , soit à nos connoissances acquises , soit à celles qu'on avoit rendues publiques ; l'illustre Académicien que nous venons de citer en réclamant l'honneur de la découverte faite en France d'un kaolin semblable à celui de la Chine , n'a eu probablement en ses mains que des kaolins dont la terre paroît semblable aux argiles blanches ; car il paroît douter que nous ayons rencontré , ou vu , ou analysé des kaolins à terre calcaire. Nous osons cependant assurer à tout le monde chimique , que nos yeux sont accoutumés à l'expérience , & notre plume à la vérité. . . Au reste nous aimons mieux croire que M. Guettard n'ayant vu qu'une même espèce de terre à kaolin (celle qui effectivement est la plus

abondante), il n'a pas pu en admettre d'autre. . . .
 Que n'avons-nous pu deviner les intentions ou les motifs de ce savant Naturaliste ! Voyez le Supplément de son Mémoire cité ci-dessus ; voyez aussi les Observations faites à ce sujet , & sur le petun-sé par M. Torchet de Saint-Victor , Ingénieur des mines de France. *Journal de Médecine* , Février & Juin 1766. Le Lecteur trouvera réunies de suite toutes les discussions faites à ce sujet dans le premier Volume des *Mémoires sur différentes parties des Sciences & Arts* , par M. Guettard.

PETZCOALT , est un serpent du Mexique , long de quatre pieds & demi , gros à proportion : il a le dessus du corps jaune , mêlé d'un peu de rouge , couvert de grandes écailles taillées en losange , unies & glissantes au toucher : les écailles transversales du ventre sont mélangées de roux & de jaune ; sa tête est garnie d'amples & fortes écailles relevées en bosse : ses yeux sont beaux & très-grands. Cette espèce de serpent repaire dans des creux d'arbres d'où il épie sa proie , & fond rapidement dessus quand elle se présente. Il n'est pas rare , dit Séba , de voir deux ou trois de ces serpens être aux aguets & viser au même butin.

PEUCEDANE. Voyez QŒUE DE POURCEAU.

PEUPLADE. Terme dont on se sert pour parler du frai , de l'alvin , & de tous les petits poissons que l'on met dans un étang pour l'empoisonner. On appelle aussi *peuplade* une colonie d'étrangers qui viennent chercher des habitations dans une contrée. *Peuple* se dit encore des jetons ou ralles qui viennent aux pieds des arbres & des plantes bulbeuses.

PEUPLIER , *populus*. Le peuplier est un grand arbre dont il y a trois espèces principales ; savoir , le *peuplier blanc* , le *peuplier noir* , & le *peuplier tremble* , désigné ordinairement sous le seul nom de *tremble*.

Il y a des peupliers qui ne portent que des fleurs mâles ; ceux qui portent des fleurs femelles donnent du fruit.

Chaque fleur mâle est à huit étamines attachées à une espee de corolle en entonnoir fort évasé, taillé obliquement, & soutenue par une écaille frangée.

Les fleurs femelles sont disposées en chatons écailleux, différens de ceux des fleurs mâles, en ce qu'au lieu des étamines on y trouve, le long du filet, des pistils auxquels succedent des capsules à deux loges, dans lesquelles on voit des semences aigrettées.

Les feuilles de la plupart des peupliers sont rondes ou rhomboïdales, & attachées à de longs pédicules: elles sont posées alternativement sur les branches.

Le *peuplier blanc à grandes feuilles*, ou *grisaille de Hollande* ou *franc-picard à grandes feuilles*, & le *peuplier blanc à petites feuilles*, ont les feuilles velues & extrêmement blanches par dessous, d'un vert brun par dessus. Ces especes de peupliers croissent avec une extrême vivacité dans les lieux aquatiques: ils viennent cependant bien dans les terrains assez secs. Nous en avons planté entre de gros ormes, dit M. Duhamel, pour remplir des places vides; & ils y ont bien réussi, ce qui n'est pas un médiocre avantage.

On donne aussi le nom d'*ypreau* ou de *blanc de Hollande* à un orme à larges feuilles.

Le premier nous est venu de la ville d'Ypres. Les Parisiens donnent le nom d'*aubel* ou d'*orme blanc* au peuplier blanc.

Les *peupliers noirs* ne peuvent faire de grands arbres que dans les terrains humides: ils se plaisent singulièrement sur les berges des fossés remplis d'eau: leurs feuilles sont rhomboïdales, pointues, dentelées & lisses. Il y a une espee de peuplier noir qui n'est qu'une variété de l'espee précédente, dont les feuilles sont dentelées plus profondément & onnées sur les bords; on cultive cette espee dans les vignes pour l'employer en place d'osier: c'est pour cette raison & assez mal-à propos, qu'on l'appelle *osier blanc*. On l'éte fort bas, & on coupe tous les ans ses rejets. Il y a une autre espee de peuplier noir, dont

les feuilles ressemblent jassez à celles du précédent , & qui vient de Lombardie : cette varieté donne des arbres qui forment de belles pyramides ; & ces arbres réussissent parfaitement dans les lieux marécageux.

Il y a encore une autre espece de peuplier noir , que l'on nomme aussi *tacamahaca* : ses boutons répandent un baume très-odorant ; ce qui lui a fait aussi donner le nom de *baumier*. Cette espece d'arbre aime l'humidité ; mais il demande aussi une exposition chaude , & il craint les trop grands hivers : cependant placé dans un jardin bas , M. Duhamel lui a vu passer l'hiver de 1754 , qui a fait périr beaucoup d'autres arbres. On le multiplie par marcottes & par boutures.

Les *peupliers noirs* ont leurs boutons , qui sont les œillets ou germes des feuilles , chargés d'un baume dont l'odeur est assez agréable ; (on les nomme *yeux de peuple* , *oculi aut gemmæ populi nigre*) : c'est pour quoi on fait entrer ces boutons dans quelques baumes composés & dans l'onguent *populeum* ; mais il n'y en a point qui en répandent autant , & d'une aussi agréable odeur que celui de l'espece à feuilles ovales surnommé *baumier*. Cette espece de peuplier , par rapport au baume qu'il répand , est assurément préférable à tous les autres pour l'usage de la Médecine. On tire de ces boutons de peuplier noir une teinture avec de l'esprit de vin , qui est propre à arrêter les anciens cours de ventre : on en fait aussi usage pour les ulceres internes. La dose ordinaire est un demi-gros , soir & matin , dans une cuillerée de bouillon chaud. Les feuilles de peuplier noir sont estimées propres à calmer les douleurs de la goutte & des hémorrhoides , étant pilées & appliquées sur la partie malade. Ou peut tirer des boutons à fleur des peupliers , une espece de cire ; en voici le procédé : il faut cueillir ces boutons à l'instant de leur maturité , c'est-à-dire lorsqu'ils sont bien visqueux ; on les écrase dans un mortier & on les fait tremper dans de l'eau

bouillante, on verse le tout dans un sac de grosse toile, on l'exprime au moyen d'une presse, & l'on obtient une cite molle d'un jaune grisâtre, très-combustible & qui donne une odeur agréable.

On a tenté avec succès de faire du papier avec le duvet que fournissent les aigrettes des semences du peuplier. M. *Brusset* fils, de Lyon, a obtenu de cette substance, sans aucun mélange de chiffons, un papier extrêmement fin, soyeux, également susceptible de recevoir la colle & d'être soumis à l'impression du marteau. Avant lui M. le Docteur *J. C. Schæffer* avoit fait à Ratisbonne la même expérience avec autant de succès, mais avec quelques différences que la diversité des procédés devoit occasionner dans les résultats. Les essais multipliés de ce dernier Observateur sur diverses substances végétales, tendent à prouver qu'il en est peu dont on ne pût obtenir du papier : la pomme de pin, les bois du mûrier, de la vigne & du saule, la pomme de terre, & jusqu'aux tourbes d'Hanovre & de Baviere, se sont converties en papier sous ses industrieuses mains. *Voyez l'article PAPIER.*

Les *peupliers trembles*, (car il y en a deux espèces qui diffèrent par la grandeur de leurs feuilles), ont les feuilles presque rondes, non dentelées, mais onduées ou gaudronnées par les bords : elles sont soutenues par des queues très-menues & très-souples, ce qui fait qu'elles tremblent continuellement, pour peu que le vent les agite : ces arbres se plaisent dans des lieux humides ; celui à petites feuilles se trouve néanmoins dans des terrains assez secs, & il y croît à une moyenne grandeur.

L'espèce de peuplier de la Virginie & de la Caroline se fait aisément reconnoître à ses jeunes branches relevées des côtes ou arrêtées saillantes, & à ses feuilles très grandes, larges & épaisses. Cet arbre pousse avec une vigueur extraordinaire dans les terrains bas & humides ; il se multiplie aisément de boutures.

On fait avec le bois de peuplier blanc des piéces de charpente pour les bâtimens de peu de conséquence ; les Sculpteurs l'emploient en place de tilleul : & comme il est léger , on en fait des sabots , des talons de souliers , & des planches pour des fonds d'armoires , &c. qui sont assez bonnes , quand elles sont à couvert de la pluie. Le bois du peuplier blanc n'est pas d'un usage si familier que celui du peuplier noir. Cependant les Ebénistes s'en servent pour les bâtis propres à recevoir les bois de placage. On dit que le bois du peuplier noir , lorsque l'arbre est vieux , devient propre à faire divers ouvrages de marqueterie , à cause des veines dont il est ondé. Les feuilles du peuplier noir & blanc sont , dit M. Bourgeois , très-bonnes pour nourrir les moutons pendant l'hiver. On émonde les branches de ces arbres tous les trois ans , & on en fait des fagots qui servent à brûler , après que les moutons en ont mangé les feuilles.

Quelques Auteurs prétendent que l'écorce du peuplier blanc a la propriété de faire venir abondamment de bons champignons , si on la répand par parcelles dans des terres qui auront été bien fumées auparavant.

Le *peuplier de Lombardie* , dont nous avons parlé plus haut , est connu aussi sous le nom de *peuplier d'Italie*. M. Pelé de S. Maurice , de la Société Royale d'Agriculture de la Généralité de Paris , a donné des Observations sur cet arbre fort commun en Italie , où il fait un très bel effet. Cette espèce d'arbre est , suivant ce qu'il nous en apprend , supérieure à tous les autres peupliers , par le produit qu'on en peut tirer : c'est pourquoi nous exposerons d'après lui , la manière de le cultiver.

Le peuplier d'Italie ou de Lombardie croît en très-peu de temps , se multiplie très-facilement , ne demande ni beaucoup de soins , ni beaucoup de dépense , & après quinze ans de plantation , donne à son maître un produit considérable. A peine les arbres or-

dinaires commencent-ils à paroître, que ceux-ci n'existent plus : ce sont des prodiges qu'il faut voir pour se le persuader. On en voit qui au bout de douze ans, sont de la grosseur d'un muid, c'est-à-dire, qui ont vingt-sept à vingt-huit pouces de diametre, grosseur à laquelle les autres peupliers ne parviennent que dans l'espace de trente ans. Cet arbre est plus beau, plus droit, plus facile à employer que celui de France. Son bois est dur, propre à faire des charpentes de toutes especes : on prétend même qu'on peut en faire des mâts de vaisseaux. Quelle ressource pour nous qu'un arbre si précieux ! & quel est le Citoyen qui ne s'empressera de le cultiver ! On assure que trente arpens de ce bois à couper, valent en Italie quatre-vingts ou cent mille livres. En faut-il davantage pour prouver la supériorité de cet arbre sur tous les autres : on peut voir le prompt accroissement de ces arbres & leur beauté, en suivant les bords du canal de Montargis.

Le peuplier d'Italie se fait encore distinguer des autres peupliers, parce que ses branches sortent droit de son tronc où elles sont plus approchées, & lui donnent la forme de pyramide, au lieu que dans le peuplier noir, nommé improprement *osier blanc*, auquel il ressemble le plus, les branches sont pendantes. Les feuilles de celui-ci sont d'un vert terné, au lieu que celles du peuplier d'Italie, sont d'un beau vert foncé : ce dernier devient toujours un arbre bien droit, tandis que l'autre est souvent tortueux. Quoiqu'il croisse beaucoup plus vite, son bois est cependant plus dur, & les Menuisiers lui trouvent une qualité bien supérieure au premier.

Le peuplier d'Italie se multiplie avec la dernière facilité, par le moyen des boutures. Avec une branche qui a dix à douze pouces de longueur & un pouce de circonférence, on a un arbre qui en trois ans porte jusqu'à dix-huit pieds de hauteur, & qui dans cet

intervalle , produit assez de jets pour former une pépiniere.

Lorsqu'on veut en établir une pépiniere , on doit choisir un terrain gras & frais , mais qui ne soit point amendé , parce que les jeunes arbres gagnent toujours à être transplantés d'une terre moins bonne dans une meilleure , & que d'ailleurs on auroit à craindre les chancres & les gros vers blancs qu'engendre le fumier , & qui ravagent les pépinières. C'est à la fin de Février qu'on doit élaguer les peupliers pour en tirer des boutures : on ne doit prendre que du bois d'un an , celui de deux ans est moins bon que le premier. On en coupe l'extrémité en flute , & lorsqu'on observe de laisser un bourlet d'écorce au pied de la bouture , elle en reprend plus facilement , parce que c'est de ces bourlets que partent les racines. On trace son terrain , on y fait des trous d'un pied de profondeur : on y enfonce la bouture à une profondeur de douze pouces , en observant de ne laisser au dehors qu'un œil ou deux. On donne de temps à autre des labours à la pépiniere. On ne doit pas retrancher les jets de la première année , parce qu'ils donnent de la nourriture au jeune plant. A la troisième année on décharge l'arbre de quelques brins qui croissent vers le bas de la tige , & on le nettoye ainsi chaque année en montant. Lorsqu'on retire les arbres de la pépiniere , on peut les planter dans toutes sortes de terrains , à moins qu'ils ne soient trop secs ou trop pierreux. Les prés , les vallons , les bords des ruisseaux , les terres fraîches & grasses paroissent leur convenir davantage , ils y deviennent de la plus grande beauté. Une observation très-importante & générale lorsqu'on plante les arbres , c'est de ne les enfoncez tout au plus que d'un pouce de plus qu'ils l'étoient dans la pépiniere : on les voit souvent périr par la manie des gens de campagne , qui mettent jusqu'à un pied & demi de terre sur leurs racines , au lieu qu'il ne doit y en avoir qu'un demi-pied.

Après quinze ou vingt ans de plantation le propriétaire peut se faire un grand produit de ces arbres, car en les débitant en voliches, on peut retirer au moins quarante-quatre livres de chacun. Ainsi il résulte de tout ce que nous venons de dire, que le peuplier considéré par rapport à son agrément, son progrès & son utilité, est pour celui qui le possède une source abondante de biens. Le produit de ces arbres est souvent doublé avant que d'autres especes d'arbres aient pu être coupés une seule fois.

Les pépinières où l'on peut trouver des boutures de peuplier d'Italie, sont à Montargis, à Nemours, à Moret, à Gron près Sens, & à Mombard. M. le Marquis de Chambray cultive avec succès les peupliers d'Italie à sa terre de Chambray, proche de Tilly en Normandie; il se fait un plaisir d'en donner des boutures aux personnes qui desireroient se procurer cet arbre.

PHACITE, *phacites*, est le nom que l'on donne quelquefois à une espece de pierre ovaire, & plus communément à la pierre nommulaire, & dont les grains sont de la grandeur des lentilles. Voyez les mots OOLITHES & PIERRE LENTICULAIRE. On trouve des *phacites* dans les environs de Bayonne, sur le bord de la mer où ils sont en masses considérables. On en rencontre qui ont depuis une ligne jusqu'à un pouce & plus de diamètre, détachées ou solitaires, ou groupées en masses, en d'autres endroits de la France, en Italie, &c.

PHAGOLINO. Voyez ACARNE.

PHAISAN. Voyez FAISAN.

PHALANGE, *phalangia*. C'est le nom qu'*Aëtus* donne à six différentes especes d'araignées. Il appelle la première *pagon*, qui signifie *pepin de raisin*, parce qu'elle en a la figure: elle est noire & ronde, elle a la bouche au milieu du ventre & de petits crochets autour. La seconde est appelé *loup*, parce qu'elle chasse aux mouches & s'en nourrit: elle a le corps

large & agile. On remarque qu'elle a certaines incisions vers le cou, & la bouche relevée en trois endroits. La troisieme est appellée *fourmilere*, parce qu'elle a beaucoup de ressemblance avec une grande fourmi : elle est de couleur de suie, & a le corps marqueté de petites étoiles, sur-tout vers le dos. La quatrieme est nommée *cronocolaple* : elle a son aiguillon auprès du cou, elle est verdâtre & languette, elle ne cherche qu'à piquer vers la tête quand elle attaque quelque animal. La cinquieme est appellée *selérocephale*, parce qu'elle a la tête dure comme une pierre : elle est rayée de même que ces petits phalenes qui volent autour de la lumiere. La sixieme enfin, qu'on appelle *vermiculaire*, est languette & un peu tachée vers la tête. *Voyez l'article TARENTULE.*

Lonvilliers de Poincy (*Hist. Nat. des Antilles, ch. 14, art. 3.*) dit qu'il y a dans les Antilles une sorte de grosse araignée que quelques-uns, à cause de sa figure monstrueuse, mettent au rang des phalanges. Leurs pattes étant étendues forment un cercle qui a plus d'espace que le tour de la main. Nous avons dans notre cabinet une de ces phalanges : son corps est composé de deux parties, l'une est plate, l'autre ronde & pointue comme un œuf de pigeon ; sa bouche, qui est presque toute cachée sous un poil fauve, est armée de part & d'autre de crochets fort pointus, qui sont d'une matiere solide, d'un noir très-poli & très-luisant. Les Curieux font enchaîner ces crochets dans de l'or, pour s'en servir comme de cure-dents, qui sont très-estimés ; parce qu'ils préservent, dit-on, les dents de douleur & de corruption. Ces crochets servent aussi aux Indiens pour déboncher leurs pipes. Notre phalange araignée étrangere a un trou sur le dos qui est comme son nombril. Quand ces phalanges sont jeunes, leur espece de poil est d'un gris blanchâtre, mais il noircit à mesure qu'elles vieillissent. Leur corps est supporté par dix pieds, velu presque tout autour & garni en dessous de petites pointes écailleuses, dont elles

elles se servent pour s'accrocher partout où elles grim-
pent; le bout des pieds est aussi muni d'une corne noire,
fourchue & durc : tous ces pieds tiennent à la partie
plate du corps, & ont quatre jointures chacune : ces
pieds vont en grandissant du premier au dernier. On a
bien de la peine à distinguer les yeux de ces animaux ;
tant ils sont petits : ces phalanges qui vivent de mou-
ches sont peut-être les mêmes que l'araignée *anause* de
la Guinée, & le *democolo* de l'île de Ceylan, dont il est
fait mention dans *l'Hist. des Voy.*, T. IV. & T. VIII.
La tarentule est encore une espèce de *phalange*. Voyez
l'article ARAIGNÉES ETRANGERES.

Dans les mêmes îles, on donne aussi le nom de *pha-
langes* à ces prétendues grosses mouches cornues, (ce
sont des *scarabées*) dont nous avons parlé à la suite
de l'article MOUCHE.

PHALANGE, *phalangium*, est une plante dont on
distingue trois espèces. La première pousse une tige non
rameuse, haute d'un pied, ronde, ferme, soutenant en
sa sommité des fleurs composées chacune de six feuilles
disposées en étoile, de couleur blanche : à cette fleur
succède un fruit arrondi, divisé en trois loges qui ren-
ferment des semences anguleuses & noires : ses racines
sont fibrées. La seconde espèce est rameuse ; la troisiè-
me, que l'on regarde comme un faux asphodele des Al-
pes, pousse des feuilles étroites, vertes, dures, sembla-
bles à celles de l'iris, d'un goût un peu amer : il s'éleve
d'entre elles une tige haute d'un pied & demi, grêle &
revêtue de quelques feuilles, portant en sa sommité un
épi de petites fleurs à six feuilles, étoilées, pâles ou de
couleur herbeuse. Quand ces fleurs sont passées, il leur
succède des fruits comme aux espèces précédentes.

Toutes les espèces de phalanges, dit *Lémery*, crois-
sent pour l'ordinaire aux lieux aquatiques & monta-
gneux, proche des ravins d'eau : on les estime propres
contre les morsures des serpens, contre les piqûes des
scorpions, des phalanges, & pour chasser les vents,
étant prises en décoction dans du vin.

PHALANGER, espece de petit animal ainsi nommé de ce qu'il a les phalanges singulièrement conformées, & que de quatre doigts qui correspondent aux cinq ongles dont ses pieds de derrière sont armés, le premier est comme soudé avec son voisin, en sorte que ce double doigt fait la fourche & ne se sépare qu'à la dernière phalange pour arriver aux deux ongles. Ces animaux sont de la taille d'un petit lapin, & sont surtout remarquables par l'excessive longueur de leur queue, par l'allongement de leur museau & par la forme de leurs dents qui suffiroient pour les faire distinguer du *sarigue*, de la *marmose*, des *rats* & de toutes les autres especes d'animaux auxquels on voudroit rapporter le *phalanger*.

PHALANGISTE. Nom donné à un scarabée très-curieux; son corseler est armé de deux longues pointes latérales qui débordent la tête.

PHALAROPE, *phalaropus*. Nom donné à un genre d'oiseau étranger & aquatique, dont le caractère est d'avoir des pieds semblables à ceux de la foulque, quatre doigts devant & un derrière, tous à membranes séparées; le bec droit, menu, & la mâchoire supérieure plus ou moins courbe vers le bout. On en distingue plusieurs especes: il y a le phalarope qui se trouve en Angleterre sur les bords de la mer; c'est le *tringa gris fer au pied de poule d'eau d'Edwards*. Son plumage est bleuâtre sur le dos, les ailes sont noires vers le milieu des grandes plumes. Cet oiseau est un peu moins gros que le rale aquatique: les membranes du pied intérieur sont divisées en deux lobes, celles du doigt du milieu en trois lobes, & celles du doigt extérieur en quatre lobes; tous ces lobes n'ont pas plus d'une ligne d'intervalles de l'un à l'autre, & ils sont tous denticulés: le bec est noir.

Le *phalarope cendré* se trouve dans la baie d'Hudson, ainsi que celui qui est roussâtre.

Le *phalarope brun* se rencontre dans l'Amérique septentrionale; il est un peu plus gros que les précédens.

PHALENE. Les Naturalistes donnent ce nom à

toutes les espèces de papillon qui ne volent que sur le soir & pendant la nuit à la clarté d'une lumière; ce qui fait qu'on les appelle aussi *papillons nocturnes*. C'est la classe de papillons la plus nombreuse. Les curieux connoissent le *fouci*, le *silene*, la *petite tortue*, l'*écaille marte*, le *ptérophore*, le *grand paon de nuit*, le *sphinx du troene*, la *lichenée rouge*, la *feuille morte*, le *volant doré*, le *lambda*, le *zig-zag*, &c. Voy. ce que nous avons dit des *phalènes* au mot **PAPILLON**, pour ce qui les distingue des *papillons diurnes*, ou *papillons de jour*, dont les plus connus en France sont les *nacrés*, le *gamma* ou *Robert-le-diable*, le *deuil*, le *demi deuil*, le *gazé*, l'*aurore*, le *satyre*, les *argus*, &c.

PHARMACITE ou **AMPELITE**. Espèce de terre noire bitumineuse. Voyez au mot **CRAYON NOIR**.

PHASE. Voyez à l'article **PLANETE**.

PHASÉOLE. Voyez **HARICOT ORDINAIRE**.

PHATAGIN. Espèce d'animal des Indes orientales; connu aussi sous le nom impropre de *lézard écailleux*. Le phatagin ressemble assez au pangolin. Voyez son histoire au mot **PANGOLIN**.

PHIALITE. Nom donné à des concrétions pierreuses, souvent fableuses, & qui imitent des flacons, des poires à poudre, des bocaux. Voyez **JEUX DE LA NATURE** & **LITHOGLYPHITES**.

PHILANDRE. Voyez **DIDELPHE**.

PHOQUE, *phocas*. Cet animal nous paroît être le même que le veau marin, ou le tigre marin: il n'est qu'une variété du *loup marin*. Voyez ce mot.

Le phoque est une espèce d'amphibie vivipare, dont le caractère, dit M. *Briffon*, pag. 229, est d'avoir six dents incisives à la mâchoire supérieure, & quatre à l'inférieure; à chaque pied cinq doigts onguiculés joints ensemble par des membranes; les pieds postérieurs tournés en arrière: cet animal habite plus la mer que la terre. Il a quatre dents canines semblables à celles des chiens, savoir, une de chaque côté à chaque mâchoire: le nombre de ses dents molaires n'est pas constant.

Le phoque a depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue, environ quatre pieds de long; la mâchoire supérieure plus longue que l'inférieure: l'ouverture de sa gueule est moyenne, ses dents se ferment les unes contre les autres, elles sont pointues, dures & blanches; son museau est oblong & garni de moustaches très-roides & courbées en arrière; ses yeux sont grands & enfoncés profondément dans leur orbite: on ne lui reconnoît point d'oreilles extérieurement, mais à leur place il a des trous par lesquels il entend; sa tête est petite, & ressemble à celle d'un chien à qui on a coupé les oreilles près de la tête: il a les narines du veau terrestre; son cou est allongé, & il peut le raccourcir à sa volonté; sa poitrine est large; le reste de son corps, jusqu'aux pieds de derrière qui sont à l'extrémité de l'animal, va en diminuant; ses jambes sont tout-à-fait sous la peau: il n'y a que les pieds qui paroissent; ceux de devant ont quatre pouces de long, & ceux de derrière neuf pouces: ils sont entièrement garnis du même poil que le corps, & gros comme le poignet d'un homme, sur-tout dans la partie d'en bas; tous leurs doigts sont joints ensemble par de fortes membranes & armés de cinq ongles forts, noirs & très-piquans; sa queue a deux pouces & demi de long, & est plate horizontalement: sa peau est dure; tout son corps est couvert de poils courts, roides, d'un gris brillant & marqué d'un nombre de taches noirâtres, tant en dessus qu'en dessous; le ventre est d'un blanc sale. Tel est le phoque qui est dans notre collection d'animaux.

Plusieurs Auteurs ont soupçonné qu'il y avoit aussi des phoques noires; nous pouvons affirmer qu'il en existe, d'après celui que M. *Gigot d'Orcy* nous a confié pour en faire l'examen: ce phoque n'a que vingt-six pouces de longueur, à prendre du bout du museau jusqu'à l'extrémité de la queue, qui est un peu arrondie, & qui n'a pas plus de huit lignes. Le poil de son dos, de dessus le cou & de la tête, est d'un noir de jayet, mais celui qui couvre la poitrine est moins foncé, ainsi que celui de

la gorge. Le poil du ventre jusqu'à l'anus est de couleur fauve. Les appendices qui rendent ses pieds palmés, imitent beaucoup plus les nageoires que dans le phocas précédent. La peau du menton est non seulement dégarnie de poil, mais un peu amincie par le frottement qu'a éprouvé cette partie quand l'animal marchoit sur les bords des grèves, &c. On fait que les pieds antérieurs du phoque étant placés vers le plus grand diamètre de sa poitrine, qui est elle-même située au milieu de toute la longueur de l'animal, & son cou étant d'ailleurs long & aussi gros que sa tête, il en résulte une masse qui n'a pour appui que la mâchoire inférieure. Une remarque importante, dont il convient de faire mention, c'est qu'aucuns *phocas* ou *veaux marins* n'ont, dit-on, d'oreilles saillantes : celui-ci en a qui ont chacune un pouce de longueur ; nous n'avons remarqué que peu ou point d'ongles dans les palmes antérieures, peut-être auroient-elles été plus sensibles si l'animal eût été plus grand ; peut-être aussi est-ce une espèce différente, & non une seule variété du phocas.

Le phocas, dit M. de Buffon, est d'autant plus étrange, qu'il paroît fictif, & qu'il est le modèle sur lequel l'imagination des Poètes enfanta les *tritons*, les *sirenes*, & ces Dieux de la mer à tête humaine, à corps de quadrupède, à queue de poisson. Le phocas regne en effet dans cet empire muet, par sa voix, par sa figure, par son intelligence, par des facultés en un mot qui lui sont communes avec les habitans de la terre, si supérieures à celles des poissons, qu'il semble être non seulement d'un autre ordre, mais d'un monde différent. Aussi cet *amphibie*, quoique d'une nature très-éloignée de celle de nos animaux domestiques, ne laisse pas d'être susceptible d'une sorte d'éducation ; on le nourrit en le tenant souvent dans l'eau ; on lui apprend à sauter de la tête & de la voix ; il s'accoutume à celle de son maître ; il vient lorsqu'il s'entend appeler ; & donne plusieurs autres signes d'intelligence & de docilité.

Le phocas, continue M. de Buffon, a le cerveau &
Qq ij

le cerveau proportionnellement plus grands que l'homme, les sens aussi bons qu'à aucuns des quadrupedes, par conséquent le sentiment aussi vif & l'intelligence aussi prompte; l'un & l'autre se remarquant par sa douceur, par ses habitudes communes, par ses qualités sociales, par son instinct très-vif pour sa femelle, & très-attentif pour ses petits, par sa voix plus expressive & plus modérée que celle des autres animaux: il a aussi de la force & des armes; son corps est ferme & grand, ses dents tranchantes, ses ongles aigus. D'ailleurs il a des avantages particuliers & uniques sur tous ceux qu'on voudroit lui comparer: il ne craint ni le froid ni le chaud; il vit indifféremment d'herbes, de poisson & de chair; il habite également l'eau, la terre & la glace; il est avec le *lamentin* & la *vache marine* ou *morfe*, le seul des quadrupedes qui mérite véritablement le nom d'*amphibie*, le seul qui ait le trou ovale du cœur toujours ouvert, le seul par conséquent qui puisse se passer de respirer, & auquel l'élément de l'eau soit aussi convenable, aussi propre que celui de l'air. La *loutre* & le *castor* ne sont pas de vrais amphibiens, puisque leur élément est l'air, & que n'ayant pas cette ouverture dans la cloison du cœur, (sur-tout la *loutre*) ils ne peuvent rester long-temps sous l'eau, & qu'ils sont obligés d'en sortir ou d'élever leur tête au-dessus pour respirer.

Gesner dit que le phocas fréquente plus le rivage que la haute mer, nous en avons cependant vu prendre un dans la mer à la distance de vingt-sept lieues du rivage. Ses jambes de derrière, quoiqu'ayant les doigts des pieds onguiculés, lui servent plus commodément à nager qu'à marcher. Lorsque le phocas est dans l'eau, & qu'il y a excité des mouvemens d'impulsion avec ses jambes postérieures faites en rames, on remarque qu'il réunit longitudinalement ces membres, de manière à ne leur donner que la figure d'une queue de poisson fourchue, mais perpendiculaire: cet animal est si gros & a les jambes si courtes que lorsqu'il est couché, la rondeur du ventre les empêche presque de toucher à

terre; cependant il ne laisse pas que de s'en servir & de se traîner plus vite qu'on ne croiroit.

Anderfon prétend que dans le détroit de *Davis* ces animaux parviennent à la longueur de dix pieds ou environ; ils ont, dit-il, entre la chair & la peau quatre doigts d'épaisseur d'une graisse qui donne de fort bonne huile. Ce même Naturaliste du Groënland, qui nomme improprement, ainsi que les habitans du cap de Bonne-Espérance, le phocas, *chien de mer*, dit encore que sa peau est fort recherchée, & que l'on équipe tous les ans quelques petits bâtimens pour leur faire la chasse. Ces especes de chasseurs marins portent le nom de *rob-ben-schlagers*, qui signifie *batteurs de chiens de mer*, parce qu'ils les surprennent sur la glace quand ils dorment: ils les tuent à coups de bâton en les frappant sur le nez où ces animaux sont uniquement fort sensibles; d'autres fois ils les percent à coups de lance. Les phocas qui se trouvent aussi dans les mers & les lacs de *Kamtschatka* sont fort vivaces: ils couvrent quelquefois entierement les bancs de sable; ils se jettent tous à l'eau quand un bateau approche. Ces animaux sont d'une ressource infinie pour les habitans Sauvages du détroit de *Davis*; la chair étant fumée, leur sert de nourriture, le sang de médecine, la peau d'habillement. Les *Kamtschadales* font encore de cette peau non seulement des semelles de souliers, mais encore des bateaux qui contiennent jusqu'à trente hommes, & qui sont plus légers & plus vites que ceux de bois; les tendons & les intestins servent de vitrage, de voile, de fil à coudre & de ficelle à lier; les os, de toutes sortes d'ustensiles de ménage & de chasse. *M. Heidenreich*, voyageur royal pour la découverte des mines de Sibérie & de la Tartarie, dit qu'on trouve dans le lac de *Beickal*, qui est d'eau douce, des phocas qui dans le temps des gelés, savent adroitement pratiquer çà & là des ouvertures dans la glace pour en sortir & pour y rentrer selon leurs besoins, ne trouvant pas toujours des vivres sous l'eau. Les habitans voisins de ce lac les tirent avec des

harpons à trois crochets, & ils ne se servent dans leurs lampes que de l'huile tirée de cette graisse; ils en font aussi de la chandelle. Il ne nous doit plus paroître incroyable que cet animal marin puisse vivre aussi dans l'eau douce, tout Paris en a été témoin depuis quelques années, ayant eu occasion d'en voir un que l'on montrait aux foires, & que l'on conservoit dans des cuves.

Denis, dans sa *Descript. des côtes de l'Améri. septentrionale*, Tom. I. p. 64, dit que les jeunes phocas sont plus gras que les vieux, & que l'huile des premiers est aussi bonne à manger & à brûler que l'huile d'olive, n'ayant aucune mauvaise odeur. Ce même Auteur, (*T. XI. C. 17*) fait mention d'une petite espèce de ce même amphibie, dont la chair fait les délices des Sauvages, de même que l'huile avec laquelle ils s'oignent aussi les cheveux; cependant la chair de cette espèce d'animal est molle & grasse, & elle se fond entre les mains quand on l'y tient long-temps, tant elle est huileuse.

Le phocas ou veau marin se nomme en Languedoc *vedel de mar*, en Italie, *vechio marino*. *Rondelet* assure que cet animal vient faire ses petits à terre, mais qu'il ne peut pas vivre long-temps sans retourner à la mer: il dit aussi que les épaules sont jointes par quatre muscles. Ces animaux s'accouplent comme les cétacées; le mâle a le membre génital long & même osseux, & les femelles ont une fente comme les raies: elles font un ou deux petits, & les allaitent avec leurs deux mamelles; au bout de douze jours les meres menent les petits à la mer, pour les accoutumer peu à peu à nager. Le veau marin vient souvent dormir à terre; il ronfle si haut, qu'il fait alors un bruit pateil à celui du veau terrestre quand il beugle; sa langue est comme fendue ou fourchue par le bout.

La voix du phocas peut se comparer à l'aboïement d'un chien enrôlé; dans son premier âge son cri imite assez le miaulement d'un chat: les petits qu'on enlève à leurs meres miaulent continuellement, & se laissent

quelquefois plutôt mourir d'inanition que de prendre la nourriture qu'on leur offre ; ils ne reçoivent que l'aliment que leur donne la mere. Les vieux phocas aboient contre ceux qui les frappent , & font tous leurs efforts pour mordre & se venger. En général, ces animaux sont peu eraintifs, ils sont même naturellement courageux ; on a remarqué que le bruit du ronnerte & le feu des éclairs, loin de les épouvanter, semblent les récréer. Ils s'ontent de l'eau dans la tempête, dit *M. de Buffon*, ils quittent même alors leurs glaçons pour éviter le choc des vagues, & ils vont à terre s'amuser de l'orage, & recevoir la pluie qui les réjouit beaucoup : ces différentes scènes de la nature sont pour eux des spectacles très - agréables. Ils ont naturellement une mauvaise odeur, & que l'on sent de fort loin lorsqu'ils sont en grand nombre ; il arrive souvent que quand on les poursuit, ils lâchent leurs excréments qui sont jaunés & d'une odeur insupportable ; ils aiment à dormir au soleil, sur des glaçons, sur des rochers : on peut les approcher sans les éveiller, & c'est une des manieres ordinaires de les prendre.

Dans la mer de Feroë le phocas, dit *P. J. Debes*, a sa retraite dans les cavetnes des rochers : on peut avec de petites barques entrer dans ces antres étroits, pour le surprendre & le tuer ainsi que ses petits : les vieux esquivent le coup de massue, & échappent souvent aux pêcheurs ; mais pour peu qu'on les frappe sur la tête, ils tombent, répandent des larmes, & voulant se défendre avec la gueule, ils présentent la gorge au couteau. On en égorge quelquefois de cette maniere jusqu'à cinquante dans un jour. *Debes* ajoute que pour donner la chasse à ces animaux, il faut être armé de perches, de gros bâtons & de torches allumées ; les jeunes ne sont pas difficiles à tuer. *M. Knutberg* a trouvé un autre moyen pour détruire les phocas, c'est de braquer dans les trous des rochers, où ces animaux se rassemblent en grand nombre, une espee de lance qui est poussée dans le corps de l'animal par un ressort que le

moindre mouvement fait détendre. On trouve dans les *Mém. de l'Acad. Royale de Suede, 1752*, un détail de la pêche des veaux marins dans l'Ostio Bothnie. Les Finlandois n'ayant rien à faire pendant l'hiver, s'assemblent en troupe & vont à la chasse de ces animaux pendant Février, Mars & Avril : ils se servent de fusils & de filets. Cette caravane qui ne boit que de l'eau de mer que l'on adoucit quelquefois avec du petit-lait, voyage avec beaucoup de précaution & de danger au milieu des glaces, sur lesquelles on est souvent obligé de traîner les bateaux; on y rampe aussi sur le ventre, & l'on frappe du pied comme ces animaux pour les attirer. Le plus court expédient est de les guetter aux ouvertures qu'ils ont pratiquées dans les glaces pour sortir à volonté de l'eau, ou pour respirer l'air frais; c'est là qu'on peut leur couper le nez. Quand on tient un petit, on le fiche tout vivant sur un fer à trois pointes, qu'on enfonce dans l'eau par les ouvertures; la mere accourt aussi-tôt, & voulant le débarrasser, elle se blesse & périt. Dans les mers du Kamtscharka les femelles des phocas ne portent qu'un petit qu'elles merrent bas sur la glace; elles l'allaitent. Quand la marée descend, ces animaux restent couchés sur les rochers, & pour se jouer, ils se poussent les uns les autres dans la mer; mais ces petits jeux dégèrent bientôt en querelles sanglantes, ils se font des morsures cruelles: comme ils marchent difficilement, on prétend que pour rendre leur chemin plus facile, ils vomissent, dégorgent de l'eau sur le sable.

PHOCENE, animal cétacée des anciens. Les modernes l'ont nommé *marfouin* : voyez ce mot.

PHŒNICOPTERE ou FLAMAND, ou FLAMBANT. Voyez BECHARU.

PHOLADE. C'est un coquillage multivalve, que l'on appelle *pitaut* en Normandie, *dail* en Poitou & dans l'Aunis, & *piddochs* en Angleterre. Les anciens ont nommé ce coquillage *pholas*; il meurt dans le premier trou qu'il a habité après sa naissance, sans en être

jamais sorti pendant sa vie; aussi le caractère générique des dails se tire r-il de leur habitude à se cacher dans les pierres, & à y creuser eux-mêmes leurs sépulcres. L'on en trouve quelquefois vingt dans un même bloc de pierre; & *Rondelet* dit qu'ils ne sont pas rares sur le rivage d'Ancone. (Les dails de *Rondelet* ne sont peut-être que les dattes de la Méditerranée. Voyez DATTES DE MER.)

On en distingue deux especes fort connues sur les côtes d'Aunis & d'Angleterre. La coquille du dail est composée, dit M. d'*Argenville*, de trois pieces, dont deux sont semblables, égales, blanches, & fort grandes par rapport à la troisième; celle-ci est posée auprès du sommet des deux autres, & elle remplit un petit espace qui resteroit vide entr'elles. On en distingue encore quelquefois deux autres petites & fort minces, qui sont attachées par des ligamens au dos de la coquille, & qui souvent tombent dès que le dail est mort, ce qui arrive quand il cesse d'être baigné par l'eau de la mer: cette coquille a encore une sorte d'opercule cartilagineux.

Ce coquillage, qui est long de quatre pouces, habite ordinairement dans une pierre grisâtre, médiocrement dure, & qu'on appelle *banche*; son trou est une fois plus profond que sa coquille n'est longue: la figure de ces trous approche d'un cône tronqué, excepté qu'ils sont terminés par une surface concave & arrondie: leur direction est à-peu près oblique à l'horison: les petits trous qui sont à l'extérieur dénotent où sont les dails.

M. de Réaumur (*Mém. de l'Acad. des Scien. 1712, pag. 126 & suiv.*) dit qu'il n'y a guere de mouvement progressif plus lent que celui du dail: muré comme il est dans son trou, il n'avance qu'en s'approchant du centre de la terre: le progrès de ce mouvement est proportionné à celui de l'accroissement de l'animal; à mesure qu'il augmente en étendue, il creuse son trou, & descend plus bas: son outil, dit cet Auteur, est la partie charnue située près du bout inférieur de la coquille, elle est faite en losange, & assez grosse par rapport au

reste du corps. On a vu des dails tirés de leurs loges souterraines & posés sur la glaise assez molle, la creuser assez profondément en peu d'heures, en recourbant & en ouvrant successivement cette partie charnue, & l'on a reconnu aussi que l'animal y employoit d'autant plus de temps, que la substance de la matiere qu'on lui offroit rendoit son ouvrage plus difficile & son travail plus pénible.

Les dails, selon M. d'Argenville, ne sont jamais, quoique tirés de la pierre, fermés par leurs extrémités; la superficie extérieure des deux grandes valves est toujours la même: elle ressemble à une lime, sur-tout vers la tête. (Ne seroit ce pas-là les armes dont les dails se serviroient pour percer ou tarauder les pierres plus ou moins dures, & aggrandir ces especes de sépulcres, à mesure qu'ils grossissent?) Comme on ne trouve point de jeunes dails dans la banche, mais seulement dans la glaise, il est à présumer que les trous des gros dails ont été pratiqués d'abord dans la glaise molle & qui s'est ensuite durcie, d'autant que l'animal y doit passer sa vie, puisqu'il lui est impossible de sortir de cette loge, sur-tout celle qui est dure, l'orifice étant beaucoup trop étroit pour permettre la sortie de la coquille: du milieu des écailles des dails sort un long tuyau épais, & partagé en deux cloisons inégales, dont un trou sert à l'animal pour vider ses excréments, l'autre à respirer & à prendre de la nourriture. Quand la pholade a pris trop d'eau, elle la rejette avec violence. M. de Réaumur n'a pu trouver que trois pieces aux pholades de nos côtes; mais M. de la Faille prétend que tous les dails ont nécessairement six pieces. Voyez le *Mémoire de ce savant, imprimé dans le Recueil des différentes pieces présentées à l'Académie de la Rochelle*. Ce Mémoire est rempli d'observations qui semblent vider le différent entre MM. de Réaumur & d'Argenville. Nous avons vu des pholades composés de six pieces sort inégales entr'elles & plus ou moins fines, dont les deux plus grandes qui sont latérales répondent aux battans des bivalves, &

surtout de certaines tellines; les autres qui sont beaucoup plus petites se trouvent fixées par des ligamens, partie sur le sommet & sur le repli extérieur de chaque battant, partie le long des battans mêmes, soit en-dessus, soit en-dessous; il faut observer que ces dernières pieces sont si fragiles & si minces, qu'il est rare de les trouver jointes aux deux principales, qui d'ailleurs ne ferment jamais exactement. Voilà les pholades à six pieces ou *sexivalves*: on les trouve sur les parages de presque toutes les mers. Les deux grandes valves sont sinueuses & évasées, bombées vers l'une des extrémités, à larges replis sur les sommets, à bords dentelés; la robe est un réseau granuleux dans un tiers de sa longueur & près la tête: il y en a qui ne sont réticulées que dans la partie antérieure, le reste de la robe est strié. Il y a certaines especes de pholades qui ne se logent que dans les bois qui se trouvent dans la mer, leur forme est presque conique, leur robe est peu réticulée; elles ne sont ordinairement composées que de cinq pieces ou *quintivalves*. Ces pholades ne sont pas si communes.

Les dails-moules, *daçtili Plinii*, (ce sont probablement les *dattes de mer*) ont la propriété de luir dans les ténèbres, & la lumière qu'ils répandent est d'autant plus brillante, que le coquillage renferme plus de liqueur: cette lumière, dit Pline, *Hist. Nat. Lib. IX, Cap. LXI*, paroît jusques dans la bouche de ceux qui mangent des dails pendant la nuit: elle paroît sur leurs mains, sur leurs habits & sur la terre, dès que la liqueur de ce coquillage se répand, n'y en eût-il qu'une goutte; ce qui prouve que cette liqueur a la même propriété que le corps de l'animal. Ces faits ont été vérifiés il y a quelques années sur les vraies pholades des côtes du Poitou, & se sont trouvés vrais dans tous les détails. On ne connoît sur cette côte aucun autre coquillage, ni même aucun poisson, ni aucune sorte de chair d'animaux qui ayent cette propriété avant d'être pourris. Les dails au contraire, ne paroissent jamais plus phosphoriques que lorsqu'ils sont plus frais, & même ils ne

jettent plus aucune lumière lorsqu'ils sont corrompus à un certain point. L'animal dépouillé de la coquille, est lumineux tant à l'intérieur qu'à l'extérieur; car si on le coupe, il sort de la lumière du dedans comme du dehors: ces coquillages en se desséchant, cessent d'être lumineux. Si on les humecte, il reparoît une nouvelle lumière, mais foible; de même celle que jette la liqueur qui sort de ce coquillage, s'éteint peu à peu à mesure que cette liqueur s'évapore. Cependant on peut la faire reparoître par le moyen de l'eau: par exemple, lorsqu'on a vu cette lumière s'éteindre sur un corps étranger qui avoit été mouillé de la liqueur du coquillage, on fait reparoître la même lumière en trempant ce corps dans l'eau. *Mém. de l'Acad. royale des Scien. ann. 1723.*

PHOLADITE, est la coquille précédente devenue fossile. Il n'y a pas long-temps qu'on a découvert ces sortes de coquillages fossiles.

PHOLIDOTE. Espèce de lézard écailleux. Voyez ce mot.

PHOSPHORE ou PORTE-LUMIERE. Nom que l'on donne aux corps qui paroissent lumineux dans l'obscurité. Il y a des phosphores naturels & d'artificiels: les premiers sont les *vers lumineux des huîtres*, les *dails*, le *bois pourri*, le *poisson puant*, les *yeux du chat*, le *ver luisant*, le *porte-lanterne d'Amérique*, la *mer lumineuse*, les *éclaircs dans les nuages orangeux*, les *prétendues étoiles qui filent ou qui tombent*; souvent la *chair*, le *sang*, les *cheveux*, les *écailles*, les *cornes*, la *farine*, & une infinité d'autres matières venues des plantes & des animaux, mais particulièrement les urines sont propres à devenir noctiluques. C'est ainsi qu'au moyen de l'art, on produit aussi des phosphores; il suffit de chauffer ou de frotter vivement les *diamans*, les *cailloux*, les *quartzs*, les *bois durs & résineux*, le *sucré*, de calciner la *Pierre de Bologne*, de verser de l'esprit de nître sur de la *craye*, de cuire de l'alan avec du *miel*, d'évaporer l'*urine*, &c. Les phosphores produits par ces dernières opérations s'appellent *pyrophores*, & sont

d'autant plus singuliers, qu'on peut en allumer de l'amadou, brûler du papier, écrire des lettres de feu; cette écriture lumineuse peut être utile pour entretenir une correspondance secrète & mystérieuse pendant la nuit; en effet on peut s'en servir sur mer pour s'expliquer tacitement d'un vaisseau à l'autre durant l'obscurité, ou pour faire connoître de la même manière les besoins d'une place assiégée, à ceux avec lesquels on seroit convenu de la signification de certains caracteres. M. Dufay dit, (Mémoires de l'Académie 1730), que la pierre à plâtre, les marbres & toutes les pierres calcaires, même les bois calcinés, produisent aussi de la lumière dans l'obscurité: mais entre les pierres phosphoriques, la pierre de Bologne & quelques fluors tiennent le premier rang. L'on trouve encore près de Stockolm & de Plombières une espèce de terre qui, frottée dans un endroit obscur, donne de la lumière; il n'y a personne qui ait encore fait sur cette terre les recherches nécessaires pour savoir à quelle espèce on doit la rapporter. Combien de substances produiront aussi des émanations lumineuses, si avant de les porter dans un lieu obscur, on les a exposées quelque temps aux rayons du soleil pour s'imbiber de sa lumière! Combien d'autres dans lesquels l'élément du feu qu'elles contiennent deviendroit apparent, si on leur faisoit subir une sorte de décomposition ou de putréfaction, ou qu'on les soumit à quelque changement!

PHRIGANE ou FRIGANE, *phryganea*. Nom générique que l'on donne, d'après M. Linnaeus, à plusieurs espèces de mouches aquatiques parmi lesquelles on a rangé l'hémérobe & la charrée: voyez CHARRÉE. L'hémérobe forme un genre à part: voyez HÉMEROBE. La *phrygane* & la *charrée* paroissent être le même insecte, ou au plus deux variétés de la même espèce.

M. Geoffroy (*Hist. des insect. des envir. de Paris*) dit que la phrygane est un insecte à antennes filiformes & très-longues; qui a des ailes bigarrées & posées latéralement en forme de toit aigu, & relevées à l'extré-

mité; la bouche est formée par une petite trompe accompagnée de quatre barbillons, & sa tête de trois petits yeux lisses; la queue est simple & nue. Divers Naturalistes nomment ces insectes *mouches papilionacées*. Ils ressemblent un peu aux *perles* pour la forme & la maniere de se faire des fourreaux dans l'état de larves. Rien d'aussi baroque que la figure de ces fourreaux; on diroit d'un trophée de petites coquilles & de plantes, rien encore d'aussi singulier que de voir la larve de la phrygane se promener dans l'eau avec le fourreau, dont la plupart des matieres qui le composent sont légères. Cet étui dans lequel l'insecte rentre toutes les fois qu'on l'en retire, ne semble formé que pour cacher son habitant qui, sans cela, deviendroit la proie d'un nombre infini d'insectes aquatiques voraces & même des poissons qui en auroient bientôt détruit l'espece, si la nature dans l'état de foiblesse où elle a laissé cette larve, ne lui avoit donné en pottage la ruse & l'industrie pour éviter les continuelles poursuites de ses vigilans ennemis: en effet autant sa retraite est foible, & d'une forme bizarre, autant elle est propre à donner le change aux ennemis qui passent à chaque instant sur le corps de l'animal, sans avoir le moindre soupçon de toucher de si près la proie qu'ils cherchent avec tant d'avidité. Le goût, le besoin & l'adresse de notre petit architecte aquatique, décident de la variété de la construction de sa maison, qui n'est pas la même pour tous ceux de la même espece; les uns s'enveloppent d'une simple feuille verte de jonc, ou de quelque autre herbe fraîche qu'ils enduisent en dedans d'une matiere impénétrable à l'eau; les autres font un amas de différens brins de joncs, de feuilles seches, de petites coquilles plus ou moins entieres, qu'ils lient ensemble sans ordre, tout est bien calfaté en dedans: chaque larve pratique deux issues dans sa loge; l'une pour se procurer la nourriture, & l'autre pour s'en décharger, sans être obligée de sortir de sa maison, qu'elle ne quitte plus quand elle en a une fois pris possession; elle la transporte
par

par tout avec elle dans ses différens voyages de fantaisie ou de nécessité : les jambes lui servent pour marcher & voyager sur terre en tenant le fond de l'eau ; elles lui servent aussi de bras lorsqu'elle veut nager & faire le trajet par eau ; comme l'animal est obligé , pour fournir à ces différens voyages , d'avoir presque toujours hors de son étui , la partie du corps à laquelle les jambes se trouvent attachées, la sage & savante nature qui en a prévu toutes les fatales conséquences , l'a muni d'une membrane également forte & compacte , tandis que la partie qui reste dans le fourreau n'est enveloppée que d'une pellicule très-fine & très-déliée. Il y a des phryganes de couleur fauve, de panachées, de noires. La phrygane *mouche en deuil* se distingue des autres, on diroit d'un petit phalenc ; ses dernières pattes sont d'une grandeur prodigieuse. *Voyez maintenant*

TEIGNE AQUATIQUE.

PHRYGIENNES. On appelle ainsi certaines mouches qui doivent leur naissance à un ver qu'on voit en Phrygie. (*Charleton exercitat.*)

PHYLLIREA. *Voyez* FILARIA.

PHYTOLITHE. Les Naturalistes donnent ce nom aux plantes réellement pétrifiées : on dit *phytotypolithes*, quand elles ne sont qu'en empreintes. On voit beaucoup de roseaux, des prêles, des capillaires, des fougères, sur les schistes de Peternitz en Saxe, & de Saint-Chaumont en Forez, & qui ne sont que des *phytotypolithes*. On en trouve aussi dans des marnes feuilletées, & dans des couches de tuf.

PIC. Nom donné à différentes montagnes très-élevées. Il y a le pic d'Adam dans le Ceylan ; le pic de Derby en Angleterre ; le pic du midi dans le Pyrenées ; le Pic de St. George dans les Açores ; le pic de Tenerife près des Canaries, &c. *Voyez l'article* MONTAGNE.

PIC, *picus*. Nom donné à un genre d'oiseaux dont M. Briffon compte trente deux especes.

Le caractere des pics est d'avoir de forts muscles aux cuisses, des pieds solides, fournis de deux doigt devant

& de deux derrière, qui sont armés d'ongles crochus & pointus qui leur servent à monter le long des arbres. Ces oiseaux ne paroissent faire leur nourriture que d'insectes, d'œufs de fourmis, d'artifons, de vers de bois, surtout de la belle chenille du saule, nommée *coffus*. Ils font des trous dans les arbres avec leur bec qui est fort droit & un peu anguleux : c'est dans ces trous d'arbres, qu'ils ont faits ou qu'ils ont trouvés tout faits, que ces oiseaux se retirent : leur langue est longue, parsemée de nœuds ou d'articles, munie au bout d'un aiguillon osseux & denrélé qui leur sert à piquer & à enlever la chenille & les autres divers insectes. On distingue :

1^o. Le PIC VERT ORDINAIRE, ou PIC-MARS, ou PR-
VERT, *picus Martis aut viridis*. Cet oiseau, que l'on
nomme aussi *pleu-pleu*, est très-facile à connoître parmi
les autres de son espèce, tant par sa grandeur que par sa
couleur verte. Ce pic vert a quatorze pouces de lon-
gueur depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité de la
queue; son envergure est de vingt pouces; son bec est
long d'environ deux pouces, noir, dur & fort triangulaire,
un peu émoussé par le bout; l'iris est en partie
blanche & en partie rougeâtre; sa langue étendue a six
pouces de longueur, & offre des nœuds ou des espèces
d'articulations : il a le haut de la tête cramoisi ou couleur
de vermillon, tacheté de noir, ainsi que le contour
des yeux; il se trouve sous ce noir de chaque côté, une
autre tache rouge particulière au mâle; la gorge, la poitrine
& le ventre sont d'un vert pâle; le dos, le cou &
le moindre rang des plumes couvertes des ailes sont vertes,
les grandes penes de l'aile d'un blanc verdâtre; le
croupion est d'un jaune pâle; le dessous de la queue rayé
de lignes brunes & transversales : les plumes de la queue
sont en partie d'un vert pâle, mêlées de noir & très-fortes :
elles semblent comme fourchues par leurs pointes qui sont
noirâtres : les pattes & les doigts sont de couleur de plomb,
les serres grises-brunâtres; les jambes sont très-courtes.
Cet oiseau se met quelquefois à terre près des fourmillières,
pour chercher sa nourriture.

Cette sorte de pic pond dans des creux d'arbres cinq à six œufs à la fois, & on a trouvé six petits ensemble. Cet oiseau, qui se pose souvent à terre, a une façon de vivre singulière, il est muni d'instrumens ou d'organes qui lui sont propres & particuliers: n'y eût-il que sa langue, qui ouvre sa longueur est armée de petites pointes, & toujours enduite de glu vers son extrémité; enfin l'appareil du bec, des ongles & leur disposition, tout lui est utile & a rapport à sa manière de chasser & de se nourrir. Il tire sa subsistance des petits vers ou insectes qui vivent dans le cœur de certaines branches, & plus communément sous l'écorce du vieux bois, même sous l'écorce des plus grosses buches flottées: il essaie par de forts coups de bec qu'il donne le long des branches, les endroits qui sont cariés & vidés; il s'arrête où la branche sonne creux, & casse avec son bec l'écorce & le bois, après quoi il avance son bec dans le trou qu'il a fait, & pousse une sorte de sifflement dans le creux de l'arbre, pour déracher & mettre en mouvement les insectes qui y dorment ou qui s'y croient en sûreté; alors il darde sa langue dans le trou, & à l'aide des aiguillons dont elle est hérissée & de la colle dont elle est poissée, il emporte ce qu'il trouve de petits animaux pour s'en nourrir. C'est dans *Willughby* & *Aldrovande* qu'il faut consulter l'histoire, la figure des muscles & des cartilages qui servent à mouvoir la langue du pic vert. Voyez aussi les Observations sur les mouvemens de la langue de cet oiseau par M. *Mery*, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, an. 1709, pag. 83; observations beaucoup plus exactes que celles de MM. *Borelli* & *Perrault*.

Le pic vert a le resticule droit rond, & le gauche oblong; son bec est si dur & si fort, qu'on l'entend souvent dans les forêts frapper contre les vieux chênes, les hêtres, les charmes & les peupliers: c'est là qu'avec le temps il fait des trous aussi bien arrondis que ceux que fait le Géometre avec son compas. Le vulgaire dit que quand le pic vert a donné quelques coups de bec à

un arbre, il va aussi-tôt de l'autre côté pour voir s'il est percé d'outre en outre : mais c'est une erreur, car si l'oiseau tourne autour de l'arbre, c'est plutôt pour y prendre les insectes qu'il a mis en mouvement. Le pic vert vole lentement ; néanmoins quand il est poursuivi par l'épervier ou par l'émerillon, il accélère son vol & semble se précipiter & se relever en décrivant de grandes paraboles & en criant de toutes ses forces.

On mange rarement la chair du pic vert, parce qu'elle est trop fibreuse, dure & coriace : cependant à Boulogne on en vend pendant tout l'automne au marché, saison où cet oiseau est fort gras. En médecine on estime le pic vert apéritif & propre à aiguïser la vue.

2^o Le PIC VERT TRÈS-GRAND, *picus viridis maximus*. Il ne diffère du précédent que par son bec qui est un peu courbé, & par le volume de son corps qui égale celui d'une petite poule : ses ailes sont tachetées.

3^o Le PIC VERT BIGARRÉ, *picus varius*. Cet oiseau que l'on appelle encore *épeiche* & *cu rouge*, a le bas du ventre sous la queue d'un beau rouge ; le plumage des mâchoires est blanc ; celui de la tête est noir, ainsi que le dos : le reste du plumage est assez semblable à celui du pic vert vulgaire, excepté qu'il est tacheté de lignes noires & de points blancs. Le *petit pic vert bigarré* ne diffère du précédent que pour la grandeur. En donnant de son bec dans la fente du bois, ou en frappant contre l'arbre avec vivacité çà & là, ses coups redoublés forment un son qu'on entend de fort loin. Il a une tache rouge sur la tête : cet oiseau semble être le petit cul-rouge ou le pic rouge, ou la petite épeiche. Des Ornithologistes citent encore un autre petit pic vert bigarré qui n'est que de la grandeur du moineau domestique. M. *Linnaeus* en cite aussi un dans les actes de Stockholm, ann. 1740, pag. 222, qui se trouve en Suede dans les montagnes de Dalécarlie.

4^o Le PIC DE MURAILLE OU PIC D'Auvergne, *picus murarius*. Cet oiseau qui est l'échelette de *Belon*, ne se trouve guere qu'en Auvergne, où on le nomme

Le dernier : c'est une espèce de *grimpereau*. Voyez ce mot. Autant les pics verts aiment à monter le long des arbres; autant celui-ci grimpe le long des murailles; ses ailes sont marquées de rouge comme celles d'un papillon; sa queue est courte & noire, ainsi qu'une partie de ses ailes; il a le bec & la tête comme l'étourneau, le dos, le cou & la tête de couleur cendrée : c'est un oiseau gai, volage : il est gros comme le merle, il se fait entendre de loin, sa voix est forte & mélodieuse : il ne peut rester en place, ni perché, mais pendu par ses griffes & sur sa queue à la manière des pics verts; il vole en battant des ailes, & ordinairement seul ou avec un autre : sa nourriture consiste en mouches & en araignées; il fait ses nids dans des trous de murailles. :

5°. Le GRAND PIC NOIR OU PIMAR, *picus niger maximus nostras*. Cet oiseau est le *grimpereau* noir d'Albin. V. l'art. GRIMPEREAU. Le *pic cendré* est le *torche-pot*.

6°. PICS ÉTRANGERS. On distingue, 1°. celui qui a le bec d'un blanc d'ivoire, une crête rouge, tout le reste du plumage blanc mêlé de noir, on le voit dans la Catoline; celui de la Virginie a le bec plombé : 2°. le pic aux ailes dorées : 3°. celui qui a le ventre rouge : 4°. le pic velu, c'est à dire, celui qui a le long du dos des plumes velues & variées : 5°. le pic à ventre jaune : 6°. le pic grivelé; il est très-petit & ressemble assez au pic velu : 7°. le pic varié de Bengale; ses couleurs qui sont agréablement distribuées, tirent sur le gris, le noir, le blanc, le rouge & le jaune : 8°. le pic rayé de St. Domingue; il a le dessus de la tête & de la queue d'un beau couleur de rose; sa queue est noirâtre; le reste du plumage comme au pic vert bigarré : 9°. le pic jaune de Perse : 10°. le pic vert varié de Cayenne qui n'a que trois ongles : 11°. le pic blanc de Cayenne, &c.

Il y a quantité d'autres oiseaux qui approchent des pics, & que l'on reconnoitra facilement par les caractères généraux que nous avons exposés au commencement de cet article.

PICACUROBA. Voyez TOURTE.

PICAREL, *smaris*. C'est un petit poisson de mer, blanc, à nageoires épineuses : on le nomme à Marseille *haret*, comme qui diroit *petit hareng*, parce qu'ayant été fumé comme les autres harengs, il pique la langue quand on le mange : c'est une espece de petite *mendole blanche*. Ce poisson est de la longueur du doigt, il a le museau pointu, le milieu du corps marqué des deux côtés de taches noires : ses traits sont argentés & dorés : on le nomme à Anribes *garon*. Les pêcheurs le salent & le mettent à l'air pour dessécher ; il y en a qui le font tremper & dissoudre dans le sel pour faire la sauce que l'on appelle *garum*. Ce mets si vanté des Grecs & des Romains, dont le prix égaloit celui des parfums les plus précieux, excite singulierement l'appétit. *Lémery* dit que le picaret excite le lait aux nourrices, & qu'il est propre contre le venin du scorpion & du chien enragé. Ce même Auteur dit que le nom latin *smaris* dérive d'un mot grec qui exprime sa blancheur ; de là vient, ajoute-t-il, qu'on appelle en latin les hommes pâles, *smarides*.

PICEA ou **PESSE**. Voyez à l'article **SAPIN**.

PICHOT. Nom que l'on donne en Provence au cerisier. Voyez **CERISIER**.

PICHOU ou **PICHON**. C'est une espece particulière de *chat putois* ou *sauvage* qui se voit à la Louisiane. M. le Page du Pratz dit qu'il est aussi haut que le tigre, mais moins gros ; sa peau ou fourrure est très-belle & estimée ; heureusement qu'on y en trouve peu, car cet animal chasse aussi bien la volaille des basses-cours que les animaux des bois. Le pichou est le *marginay*. Voyez ce mot.

PIC-VERT. Voyez à la suite de l'article **Pic**.

PICUIPINIMA. Voyez **COCOTZIN**.

PIE, *pica*. C'est un genre d'oiseaux qui approche de celui du *coracias* & de celui des *corbeaux* par le bec, les pieds & les ongles : on en distingue plusieurs especes que nous citerons après avoir donné l'histoire de la pie ordinaire.

1°. La PIE VULGAIRE, *pica varia & caudata*. Cet oiseau qui est très commun en France, en Angleterre, en Allemagne, en Suede & dans toute l'Europe, excepté en Laponie & dans les pays de montagnes où il est rare, d'où l'on peut conclure que la pie craint le grand froid; cet oiseau, dis-je, a depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité de la queue dix-huit pouces de longueur; le bec long d'un pouce & demi, noir, gros & fort; la mâchoire supérieure un peu recourbée, sail-lante & pointue, les narines un peu barbues; la langue fourchue, noirâtre & semblable à celle du geai; l'iris de couleur de noisette pâle; la tête, le cou, la gorge, le dos, le croupion & le bas-ventre de couleur noire, le bas du dos près du croupion, grisâtre; la poitrine & les côtés blancs, ainsi que les premières plumes de l'aile; les ailes petites à proportion de la grandeur du corps; la queue & les grandes plumes des ailes ornées de très-belles couleurs mêlées de vert, de pourpre & de bleu, mais seulement aux barbes extérieures. Le pennage de l'aile est taché de blanc du côté des tuyaux: la queue qui est faite en coin, a les deux plumes du milieu plus longues que les autres: les pieds & les ongles sont noirs; enfin cet oiseau ressemble assez bien au choucas, si l'on en ôte le blanc & la longueur de la queue; & *Belon* dit que si la pie n'avoit pas le dessous du ventre blanc, ainsi que le coin des ailes, il ne seroit pas facile de la distinguer de la corneille; elle en a le geste & la façon de vivre.

La pie est un oiseau fort babillard, qui apprend à articuler des paroles: on prétend même qu'elle annonce la pluie, lorsqu'elle jase plus qu'à l'ordinaire. Cet oiseau fait son nid sur les arbres les plus élevés & les plus inaccessibles avec une grande adresse, le garnissant d'épines en toutes ses surfaces extérieures, & n'y laissant qu'un trou fort étroit pour l'entrée. *Consultez ce qu'en dit Aldrovand*. Cet oiseau pond à chaque couvée cinq ou six œufs, quelquefois huit, chargés de taches noires: il se nourrit des mêmes alimens que la corneille;

il se jette sur les moineaux & autres petits oiseaux, & les mange. On fait que son tempérament carnailier le potte à détruire non seulement le gibier de vol, mais même les petits lapereaux & levrauts; il mange aussi les œufs des autres oiseaux, & notamment ceux du meile & de la perdrix dont les nids sont ordinairement mal cachés. Des particuliers ont tiré parti de son appétit pour la chair vivante, en la dressant à la chasse comme on y dresse le corbeau. La pie a cela de particulier, qu'elle devient chauve tous les ans pendant la mue.

Nous avons dit que la pie a beaucoup de babil, surtout quand on lui a coupé le filet, & qu'on la tient en cage. Elle devient aussi familiere dans les maisons, qu'elle est naturellement sauvage dans les champs: elle n'a pas moins d'instinct étant privée que dans l'état sauvage. On lui attribue de l'inclination au larcin, & l'on en raconte des histoires fort étranges. En effet, quand elle est rassasiée, elle va cacher adroitement ce qui lui reste de provision, pour les besoins à venir; elle aime aussi à cacher jusqu'à la vaisselle d'argent, & l'on doit se méfier d'un tel voleur qui peut causer beaucoup de désordres sur le compte des domestiques fidelles. Elle est d'un tempérament chaud & lascif: elle entre en amour dès le mois de Février & pond dans le printemps. Rien de si original que de la voir en colere contre les corneilles ou même les oiseaux de proie qui approchent de son nid: elle les attaque toujours & les poursuit en criant sans cesse, jusqu'à ce qu'ils soient bien éloignés: si on lui déniche de bonne heure sa premiere couvée, elle en fait une seconde.

La pie marche en sautant & remue perpétuellement la queue; elle est assez hardie pour manger dans les auges des pourceaux, qui souffrent volontiers qu'elle monte sur leur dos pour y picorer les poux qui les désoient.

Le Docteur *Derham* a nourri une pie qui a vécu plus de vingt ans, mais qui à cet âge étoit tout à fait aveugle de vicillesse.

On trouve dans les *Éphémérides d'Allem. Decur. II. Ann. IV. append. 210*, une observation rapportée par le Docteur *Paullini* sur une pie femelle, d'ailleurs très-saine, qui tous les mois à la nouvelle lune rendoit pendant deux ou trois jouts du sang assez copieusement par l'anús; à quoi il ajoute qu'il a quelquefois remarqué de semblables purgations menstruelles dans des jumens, dans des truies & dans des brebis; puis il finit par observer qu'un de ses confreres a vu un paon qui à chaque mois dans le décours de la lune, rendoit par l'anús une pelote glaireuse qui en dedans ne contenoit qu'une infinité de petits grains de sable que l'oiseau avoit avalés.

La pie porte différens noms en France suivant les Provinces; le plus général est celui d'*agasse*: on l'appelle aussi *dame jaquette* ou *margot*.

Le nom latin de *pica* n'est pas particulier, dit *Lémery*, à la pie. Il lui est commun avec une maladie qui arrive souvent aux filles & aux femmes. C'est, dit-il, un appétit dépravé qui les excite à manger en secret des substances incapables de nourrir, & qui peuvent leur produire des obstructions fortes, des pâles couleurs, &c. ces substances sont du plâtre, du charbon, de la cendre, de la craie, de la cire, du poivre, &c. elles aiment aussi à manger du marc de café & des grains de café grillé.

La chair de la pie n'est guere d'usage en aliment, étant dure & coriace; on en fait seulement des bouillons qui sont d'un bon suc & nourrissans. Les gens de la campagne mangent volontiers les petits, appelés *piats* ou *piots*. En Médecine la pie est estimée propre pour l'épilepsie, la manie & la mélancolie, & sur-tout pour la foiblesse de la vue. Quelques Auteurs vantent beaucoup la pie mangée en substance, soit rôtie, soit bouillie.

Les *pies étrangères* sont, 1^o. celles de *Bengale* & du *Sénégal*, elles sont plus petites que la nôtre, leur couleur est noir bleuâtre ou violet; les Indiens appellent celle de *Bengale* *dials-bird*; c'est-à-dire, *oiseau du cadran solaire*. 2^o. La *pie du Mexique*, *pica Mexicana*,

qui apprend facilement à parler, & a une bosse sur le bec, un cri plaintif & semblable à celui des étourneaux. 3°. La *pie du Brésil*, *pica Brasiliiana*; les couleurs du plumage sont très-joliment diversifiées; son plumage inférieur est comme cotonneux; elle a du jaune depuis le milieu du dos jusqu'au croupion: quelques uns donnent aussi le nom de *pie du Brésil* au mangeur de poivre, qui est le *toucan*; voyez ce mot. 4°. La *pie des Antilles*; elle a les pieds rouges & le cou bleu, ceint d'un collier blanc, avec une lupe blanche sur la tête, le croupion jaune. 5°. La *pie de la Louisiane* est d'un très beau noir. 6°. La *pie de la Jamaïque* est environ un tiers plus petite que notre pie commune, dont elle a le bec, les pieds & la queue; le plumage du mâle est noir avec les reflets pourpres, celui de la femelle est brun, plus foncé sur le dos & sur toute la partie supérieure du corps, moins foncé sous le ventre. Les pies de la Jamaïque font leurs nids sur les branches des arbres; on en trouve dans tous les districts de l'île, mais plus abondamment dans les lieux les plus éloignés du bruit: c'est de-là qu'après avoir fait leur ponte & donné naissance à une génération nouvelle pendant l'été, elles se répandent pendant l'automne dans les habitations & arrivent en si grand nombre, que l'air en est quelquefois obscurci. Elles volent ainsi en troupes l'espace de plusieurs milles, & par-tout où elles se posent, elles font un dommage considérable aux Cultivateurs. Leur ressort pendant l'hiver est de venir en foule aux portes des granges. Tout cela donne lieu de croire qu'elles sont frugivores; cependant on remarque qu'elles ont l'odeur forte, que leur chair est noire & grossière, & qu'on en mange fort rarement. On dit qu'il y a des pies toutes blanches vers le Spitzberg. Celle de l'île de Papoë, *pica Papoensis*, est moitié blanche & moitié noire; son bec & ses ongles sont blancs & ses pieds rouges.

PIE-COQUILLE ou PIETESTACÉE. Nom donné à un coquillage univalve, espèce de sabot ombiliqué dont la robe est à fond blanc & tacheté de noir, com-

me marbrée. On l'appelle quelquefois *veuve* : c'est le *livon* de M. Adanson.

PIE-GRIÈCHE, *collurio*, aut *pica Græca*, est un genre d'oiseau connu par-tout : on en distingue plusieurs especes, la *grande*, la *petite*, &c.

La premiere est la *grande pie-grieche grise*, *lanius cinereus major*, ou le *grand écorcheur cendré* ; elle est de la grosseur d'un merle, ornée de taches blanches aux côtés comme la *pie* ; elle a la tête grosse & large, le bec dur, noir, gros, un peu crochu par le bout, long d'un pouce & demi, & ayant l'ouverture large ; sa langue est fourchue & hérissée de petits filets : son plumage est d'un gris cendré, elle a une ligne noire près des mâchoires, le ventre & le dessous de la queue sont blanchâtres ; sa queue est fort longue, les deux plumes du milieu sont noires, les quatre autres sont blanches par les bouts : ses jambes & les pieds sont noirs, munis d'ongles crochus. Cet oiseau repaire dans les arbrisseaux, il fait son nid de mousse, de laine, d'herbe à coton, le fond est de bruyere ; il est garni en dedans de quelques brins de foin & de chiendent. On trouve dans ce nid six petits qui ne ressemblent à la mere que par le bec, les racinés de leurs plumes étant encore en tuyaux verdâtres. La *pie-grieche* reste sur des arbrisseaux épineux, elle se perche toujours sur le sommet des branches, & lorsqu'elle est posée, elle leve sa queue. On l'entend chanter sur différens tons pendant l'automne ; en hiver elle n'a qu'un ton de voix qu'on entend de fort loin ; elle crie assez agréablement & fort souvent *houin-houin*. Les Italiens la nomment *falconello*, comme qui diroit *fauconnette*, parce qu'elle est au nombre des oiseaux de proie, & que quand elle est leurrée, elle a beaucoup de courage à la chasse. Cet oiseau ne se nourrit pas seulement d'insectes, il mange assez souvent des petits oiseaux, comme des pinçons, des roitelets ; il est si hardi, qu'il attaque les merles, les grives & les tuc.

La *petite pie-grieche*, *pica Græca minor*, aut *lanius*

minor, se nomme aussi *pie ancrouelle* ou *pie escraye*; elle ne differe de la précédente que par la grandeur; la couleur du plumage est fauve & plus madrée; la couvée est plus nombreuse. Elle tient sa proie dans une de ses pattes, & la mange appuyée sur une jambe à la maniere du perroquet. Lorsque cet oiseau a peur, il pousse un cri effrayant, remue la queue d'un côté & d'autre & la tient élevée. Il extermine les mulots, les campagnols & les souris, tant dans les terres labourables que dans les jardins. Il se tient suspendu en l'air à la maniere des cercerelles: il vient souvent se percher sur les chardons, & indifféremment sur toutes sortes de tiges quand il a manqué sa proie. (*Belon*).

Il y a encore la *pie-grieche totalement blanche des Alpes*; l'espece appelée *l'écorcheur à tête rouge*, ou la *pie-grieche rousse*, ou la petite *pie matageffe*. On trouve aussi des pies-grieches dans presque toutes les Indes, en Amérique & en Afrique; leurs couleurs sont très-riches. Il y a la *pie-grieche noire de la Caroline*: voyez *FINGAH*. *L'écorcheur de Madagascar* est une pie-grieche, ainsi que la *rouge-queue de Bengale* dont le bout du bec supérieur est très-arqué: à l'égard de la pie-grieche rouge du Sénégal, voyez *GONOLEK*.

Tout ce que nous venons de dire sur les pies-grieches se trouve assez confirmé dans la belle description qu'en donne *M. de Buffon*. Cet Historien Philosophe dit que ces oiseaux, quoique petits, quoique délicats de corps & de membres, doivent néanmoins par leur courage, par leur large bec, fort & crochu, & par leur appétit pour la chair, être mis au rang des oiseaux de proie, même des plus fiers & des plus sanguinaires. On est toujours étonné de voir l'intrépidité avec laquelle une petite pie-grieche combat contre les pies, les corneilles, les cercerelles, tous oiseaux beaucoup plus grands & beaucoup plus forts qu'elle; non-seulement elle combat pour se défendre, mais souvent elle attaque & toujours avec avantage, sur-tout lorsque le couple se réunit pour éloigner de leurs petits les oiseaux de rapine;

elles n'attendent pas qu'ils approchent, il suffit qu'ils passent à leur portée pour qu'elles aillent au devant; elles les attaquent à grands cris, leur font des blessures cruelles, & les chassent avec tant de fureur, qu'ils fuient souvent sans oser revenir: & dans ce combat inégal contre d'aussi grands ennemis, il est rare de les voir succomber sous la force ou se laisser emporter: il arrive seulement qu'elles tombent quelquefois avec l'oiseau contre lequel elles se sont accrochées avec tant d'acharnement, que le combat ne finit que par la chute & la mort de tous deux. Aussi les oiseaux de proie les plus braves les respectent, les milans, les buses, les corbeaux paroissent les craindre & les fuir plutôt que les chercher. Rien dans la Nature ne peint mieux la puissance & les droits du courage que de voir ce petit oiseau qui n'est guere plus gros qu'une forte alouette ou qu'un merle, voler de pair avec les éperviers, les faucons & tous les autres tyrans de l'air sans les redouter, & chasser dans leurs domaines sans craindre d'en être puni; car quoique les pies grieches se nourrissent communément d'insectes, elles aiment la chair de préférence; elles poursuivent au vol tous les petits oiseaux; on en a vu prendre des perdreaux & de jeunes levrauts; les grives, les merles & les autres oiseaux pris au lacet & au piège, deviennent leur proie la plus ordinaire, elles les saisissent avec les ongles, leur crevent la tête avec le bec; leur serrent & déchiquettent le cou, & après les avoir étranglés ou tués, elles les plument pour les manger, les dépècer à leur aise, & en emporter dans leurs nids les débris en lambeaux.

M. de Buffon ajoute qu'on peut réduire à trois espèces principales les pies-grieches de notre climat; savoir, la *pie-griech grise*, la *pie-griech rousse* & la *pie-griech* appelée vulgairement l'*écorcheur*.

La *pie-griech grise* ou la *grande pie-griech* nourrit les petits de chenilles & d'autres insectes dans les premiers jours, & bientôt elle leur fait manger de petits morceaux de viande que le pere leur apporte avec un

soin & une diligence admirables : bien différente des autres oiseaux de proie, qui chassent leurs petits avant qu'ils soient en état de se pourvoir d'eux-mêmes, la pie-grieche garde & soigne les siens tout le temps du premier âge, & quand ils sont adultes, elles les soigne encore ; la famille ne se sépare point, on les voit voler ensemble pendant l'automne entier & encore en hiver, sans qu'ils se réunissent en grande troupe ; chaque famille fait une petite bande à part, ordinairement composée du pere, de la mere & de cinq ou six petits, qui tous prennent un intérêt commun à ce qui leur arrive, vivent en paix & chassent de concert, jusqu'à ce que le sentiment ou le besoin d'amour, plus fort que tout autre sentiment, détruit les liens de cet attachement & enleve les enfans à leurs parens ; la famille ne se sépare que pour en former de nouvelles. Il est aisé de reconnoître les pies-grieches de loin, non seulement à cause de cette petite troupe qu'elles forment après le temps des nichées, mais encore à leur vol qui n'est ni direct ni oblique à la même hauteur, & qui se fait toujours de bas en haut & du haut en bas alternativement & précipitamment.

La *pie-grieche rousse* ou la petite pie-grieche, est un oiseau de passage, au lieu que la pie-grieche grise reste dans le pays. On voit chaque famille de pie-grieche rousse partir vers le commencement de Septembre, mais sans faire de longs vols. Cette espece de pie-grieche n'est pas absolument mauvaise à manger.

PIE DE MER, *pica marina Gallorum & Anglorum*. Nous avons parlé de cet oiseau au mot BÉCASSE DE MER.

PIE DE MER A GROS BEC, *pica marina*, est un oiseau de passage de la grandeur d'un canard domestique. Il est long d'un pied, mais son envergure l'est de deux. Le bec est court, large & aplati de côté d'une maniere opposée à celui des canards ; il est triangulaire & pointu : la mâchoire supérieure est arquée par le bout, le bec est grisâtre à sa racine & rougeâtre vers la pointe : le plumage est noir, la poitrine blanche & la

tête tacherée de cette couleur: les ailes sont composées de plumes courtes, néanmoins l'oiseau vole fort vite près de la surface de l'eau: les jambes & les pieds sont d'un rouge jaunâtre, & placés en attiere comme dans les plongeurs ordinaires, de maniere que l'oiseau semble marcher en s'appuyant perpendiculairement sur la queue; il lui manque le doigt de derriere. Ces oiseaux pondent leurs-œufs sans nids, mais à rase terre ou dans des trous de lapins, qu'ils chassent exprès pour s'en emparer; leur ponte n'est que d'un œuf; si on ôte cet œuf, l'oiseau en pond un autre, & toujours de même jusqu'au cinquieme: cet œuf est très-gros, eu égard au volume de l'animal. On tencontre ces pies de mer dans les îles désertes, près des côtes de la mer, aux environs de Scarborough, de Tenby, &c. Elles s'en vont en automne, & reviennent au printems pour pondre.

Albin dit qu'il se trouve parmi ces oiseaux des avant-coureurs qui vont reconnoître les endroits qu'ils ont coutume de choisir pour couvrir, & qui examinent si tout y va bien. S'il arrive que la saison soit orageuse ou sujette aux tempêtes & que la mer soit agitée, on en trouve un grand nombre jetés sur les côtes, qui sont maigres & affamés jusqu'à en mourir; car à moins que la mer ne soit calme, ils ne peuvent poursuivre leur route, ni se pourvoir de nourriture qui est de poisson.

PIE-MERE. *Voyez à l'article HOMME.*

PIECES ANATOMIQUES INJECTÉES. Les cabinets des curieux renferment aujourd'hui des animaux ou parties d'animaux écorchées & conservées comme au naturel au moyen de l'injection; parmi ces pieces injectées on admire plus volontiers celle de l'homme: en effet la connoissance la plus intéressante à l'homme est l'homme même. Dès les premiers momens de l'anatomie, l'œil curieux découvrit dans la dissection des corps tous les ressorts de la machine animale; l'art de l'injection répandit un plus grand jour sur les découvertes de l'anatomie. Le voile qui cachoit la marche de la nature fut soulevé; des liqueurs colorées & injectées dans

les vaisseaux , pénétrèrent jusque dans les plus petites ramifications des arteres & des veines. On apperçut distinctement les anostomoses; mille vaisseaux imperceptibles qu'on ne soupçonnoit point , furent reconnus , & le systême admirable de la machine hydraulique vivante fut dévoilé. Ce n'est qu'à force de travail & par des essais souvent réitérés qu'on est parvenu à injecter les pieces anatomiques. Les anciens n'avoient d'autre maniere de conserver la forme & le diametre des vaisseaux sanguins qu'en les remplissant d'air : à ce procédé insuffisant on substitua dans le siecle dernier l'injection des matieres colorées ; le bleu donna le sang veineux , le rouge donna le sang artériel....

PIED ou PIÉ , *pes*. Partie de l'animal qui lui sert à se soutenir & à marcher , & qui est l'instrument du mouvement progressif. Les animaux se distinguent par rapport au nombre de leurs pieds , en *bipedes* , comme les oiseaux ; en *quadrupedes* , comme les chevaux & autres bêtes à quatre pattes ; en *polypedes* ou *centipedes* , ou *millepedes* , comme quelques insectes. Quelle variété dans l'arrangement des pieds des animaux ! Il suffit d'examiner & de comparer ceux de l'écrevisse , de la taupe , de la sauterelle , du cormoran , des canards , &c. Le pied de l'homme est très-différent de celui de quelque animal que ce soit , & même de celui du singe , qui est plutôt une main qu'un pied. Enfin c'est une chose remarquable , de voir avec combien d'exactitude les jambes & les pieds de tous les oiseaux aquatiques répondent à leur maniere de vivre.

PIED D'ALEXANDRE. *Voyez au mot PYRETRÉ.*

PIED D'ALOUETTE , *delphinium* , est une espece de plante appelée *consoude royale* , que l'on cultive dans les jardins pour l'ornement. On en distingue deux especes.

La premiere est le *delphinium hortense flore majeure & simplici* des Botanistes. C'est une plante rameuse qui pousse des feuilles découpées , & presque aussi déliées que celles du fenouil. Ses sommités sont garnies de belles

belles fleurs , rangées par ordre en maniere d'épi , de diverses couleurs ; chacune de ces fleurs est composée de plusieurs feuilles inégales , dont cinq sont plus grandes que les autres & disposées en rond ; la supérieure s'allonge sur le derriere en maniere d'éperon qui reçoit l'éperon d'une autre feuille : à ces fleurs succedent des fruits composés de trois graines noirâtres qui renferment des semences anguleuses , noires & ameres au goût. Cette plante est , dit - on , astringente , consolidante & vulnéraire ; elle provoque l'accouchement , mais elle n'est guère d'usage.

La seconde est le *calcatrippa*. Elle pousse une tige rameuse , haute d'un pied : ses feuilles sont très-découpées & d'un vert noirâtre : ses fleurs sont panachées de bleu , de blanc & de rouge. Cette plante a les mêmes propriétés que la précédente ; on ne s'en sert pas davantage en médecine : on leur substitue une espece de PIED D'ALOUETTE SAUVAGE , *delphinium segetum* , lequel vient naturellement dans les blés , & qui a pour le moins autant de vertu.

Les Fleuristes se réservent les deux autres especes pour l'ornement des jardins , à cause de la grande beauté de leurs fleurs. On les sème en automne en pleine terre ou dans les plates-bandes , & au large.

Cette plante une fois introduite dans les jardins , se sème d'elle-même , & souvent on est obligé d'en arracher une grande quantité au printenis.

PIED D'ÂNE. On nomme ainsi une espece d'huître dont la forme de la coquille a beaucoup de ressemblance avec la corne du pied de l'âne. Le fond intérieur est blanc , le dessus est armé de longues pointes , couleur de rose vif & d'orangé , & quelquefois blanches , ainsi que la robe qui est souvent marquée par traits en zig-zag : sa charniere consiste en deux boutons arrondis qui renferment le ligament , disposés de maniere que les boutons de la valve supérieure sont renfermés dans les cicatrices de l'inférieure , & que pareillement les boutons de cette dernière se logent dans les

trous de la supérieure. Le ligament qui est d'une nature coriace, se trouve entre les boutons, & sert à la charnière des deux valves. Cette huître est une espèce de *spondyle*.

PIED DE CHAT. Voyez HERBE BLANCHE.

PIED DE CHEVRE. C'est la petite angélique sauvage.

PIED DE COQ ÉGYPTIEN. Cette petite plante d'Égypte genouillée & rampante est le *gramen dactylon Ægyptiacum* de Parkinson. Cette plante est d'usage médicinal en Égypte.

PIED-DE-GRIFFON ou POMMELÉE, ou HERBE DE CRU, *helleborus niger fœtidus*, est une espèce d'*hellebore noir commun*, qui vient communément à la campagne, & qui diffère du véritable par sa tige d'un vert rougeâtre, plus haute, plus chargée de feuilles & de fleurs; & par ses racines tout-à-fait blanches, cependant noires en dehors. Ses feuilles sont étroites & ses fleurs verdâtres: elle fleurit en Février. Ses racines fibreuses servent à faire des setons; ses fruits sont composés de plusieurs graines membranées, ramassées en manière de tête, & renfermant des semences arrondies & noirâtres: elles mûrissent en Juin.

Les gens de la campagne emploient quelquefois la racine du *pied-de-griffon* pour se purger; mais ce n'est pas sans danger. Il y a des personnes qui s'en servent avec succès pour détruire la fluxion des yeux: pour cela ils percent le bout de l'oreille & y lardent ensuite un brin de cette racine. Mais l'usage le plus ordinaire est de traverser le fanon, c'est-à-dire, la peau qui pend sous la gorge des bœufs malades, d'un gros brin de cette racine en forme de seton; ce qui y attire un écoulement abondant de sérosité, qui les guérit souvent de leurs maladies.

PIED-DE-LIEVRE, *lagopus vulgaris*, aut *pes leporis*, est le petit tressé des champs. V. l'art. TREFLE.

PIED-DE-LION, *alchimilla vulgaris*, est une plante qui se plaît aux lieux herbeux & humides, dans les

prés, le long des vallées & à l'adossément des hautes montagnes. Sa racine se répand obliquement: elle est de la grosseur du petit doigt, fibreuse, noirâtre & astringente; elle pousse un grand nombre de feuilles attachées à de longues queues; velues, souvent couchées à terre, crépées, dentelées & partagées en huit ou neuf angles, avec autant de nervures. Du milieu de la plante s'élevont des petites tiges, hautes d'environ un pied, rondes, velues & rameuses, portant à leurs sommets un bouquet de fleurs étoilées d'un vert pâle, apétales ou sans corolle: elles contiennent quatre étamines & un pistil; le calice est en cloche découpée en huit segmens alternativement inégaux. A ces fleurs succèdent des semences menues, jaunâtres, luisantes & arrondies.

On met cette plante au nombre des vulnéraires astringentes: elle a la vertu de réunir les levres des plaies, d'épaissir le sang dissous, d'arrêter les regles trop abondantes, & de guérir la dysenterie. C'est un remède fort utile dans le crachement & pissément de sang, & pour les poumons ulcérés. *F. Hoffmann* dit qu'il y a des filles qui savent se servir adroitement de la décoction du pied-de-lion, dont elles font un demi-bain, pour réparer & rappeler les signes extérieurs d'une virginité perdue. Elles tâchent aussi, par cette même décoction, de rendre fermes & élastiques leurs mamelles; elles trempent un linge dans la décoction de cette plante, & elles l'appliquent sur le sein: au défaut de ces feuilles elles prennent celles du petit myrte, &c. *Voyez MYRTE*: Cette plante qui a aussi l'avantage de pouvoir réussir dans des terres montagneuses & ingrates, fournit un excellent pâturage, qui procure aux vaches un lait très-abondant.

PIED-DE-LIT. Nom que l'on donne à une espèce d'origan appelé *basilic sauvage*. Voyez *BASILIC*.

PIED ou PATTE-DE-LOUP. *Voy. l'art. MOUSSE*.

PIED-D'OISEAU. *Voyez ORNITHOPODE*.

PIED-DE-PIGEON. *Voyez BEC-DE-GRUF*.

PIED-DE-POULE, *gramen dactylon radice repente*,

sive officinarum. TOURNEF. C'est une espece de chien-dent. Voyez ce mot. On donne aussi ce nom à une espece d'ortie rouge annuelle. Voyez l'article ORTIE.

PIED ROUGE ou BEC-DE-HACHE. Les habitans de la Louisiane donnent ce nom à un oiseau qui habite communément les bords de la mer & les lacs salés, où il se nourrit de poisson & de coquillages. Son bec est très-fort & fait en taillant de hache de haut en bas; son plumage, quoique peu varié, est assez beau. On a remarqué qu'il ne paroît dans les terres que pour annoncer quelque grand orage, qui ne manque pas de se passer sur mer. (*Le Page Dupratz.*)

PIED-DE-VEAU, *arum*, Plante dont M. de Tournefort distingue trente-quatre especes : nous n'en citerons ici que deux principales qui sont d'usage dans les boutiques, & qui, suivant M. Deleuze, ne sont que deux variétés de la même espece.

1°. Le PIED-DE-VEAU SANS TACHE, *arum vulgare non maculatum*. Sa racine est tubéreuse, charnue, de la grosseur du doigt, blanche, âcre au goût, remplie d'un suc laiteux & un peu fibrée; ses feuilles sont longues de neuf pouces, triangulaires, vertes, luisantes & veinées: il s'éleve d'entr'elles une petite tige ronde, haute d'un pied & demi, cannelée, laquelle porte en son sommet une fleur à une seule feuille, coupée en langue & roulée en maniere de cornet: il succede à cette fleur des baies rouges rassemblées en une tête oblongue. Ces baies sont molles, pleines d'un suc purpurin & renfermant deux petites semences arrondies; toute la plante a une faveur fort âcre.

Le genre de l'*arum*, dit M. Deleuze, est remarquable par l'appareil singulier de la fructification, formé d'une spathe en cornet assez ample, souvent colorée intérieurement, du fond de laquelle s'éleve une colonne charnue environnée à sa base des embryons des graines rangées en anneau: un peu plus haut est un pareil anneau d'étamines, dont les antheres sont attachées immédiatement à la colonne. L'intervalle entre les

ovaires & les étamines est garni de quelques filets : la colonne se termine par une masse charnue, oblongue, cylindrique & ordinairement colorée.

2°. Le PIED-DE-VEAU MARQUÉ DE TACHES, ou le PIED-DE-VEAU D'ITALIE, *arum maculatum vulgare*, *maculis candidis vel nigris*. Il differe du précédent en ce que ses feuilles sont marquetées de taches blanches ou noires : l'un & l'autre naissent dans les forêts, aux lieux ombrageux & champêtres. Il n'y a guere que leur racine d'usage en Médecine : elle est douce, étant verte, d'une très grande acrimonie qui fait beaucoup d'impression sur la langue ; elle est gluante & farineuse ; elle est bien moins violente, étant desséchée. *Lémery* dit qu'en temps de disette on fait du pain de racine d'*arum*, comme on en fait avec la racine d'asphodele. *Voyez ce mot*. Nous disons que lorsque la racine d'*arum* est fraîche, son suc est âcre & brûlant ; il faut apparemment que ce suc qui occasionne cette causticité, s'évapore & se dissipe pour parvenir à en faire un pain non mal-faisant. On lit dans les *Transactions Philosophiques* des observations faites avec le microscope sur le suc d'*arum* ; examiné au microscope il parut à l'Observateur, qui en mit quelques gouttes sur un morceau de papier bleu, qu'une partie passa à travers le papier ; ce qui resta sur le papier lui parut composé d'une multitude infinie de corps ressemblans à des lames de couteau. La figure de ces corps est dûe à la partie saline qui n'est plus de même nature dans la poudre féculente qu'on en fait. La poudre de cette racine rétablit l'appétit : elle guérit souvent les fievres intermittentes ; elle est fort utile dans les maladies chroniques, en dissipant la jaunisse, les pâles couleurs, & levant les obstructions des visceres ; enfin elle convient singulièrement pour l'hydropisie & pour la mélancolie hypocondriaque ; la dose en est depuis un demi-gros jusqu'à un gros. Cette racine est très-utile, dit M. *Bourgeois*, dans l'asthme pituiteux, en fondant les matieres glaireuses amassés dans les glandes bronchiales. C'est encore un excellent re.

mede pour les estomacs foibles & remplis de glaires attachées à leurs parois : elle fait la base de l'excellente poudre stomachique de *Birckman*, dont on fait un usage très-fréquent dans la pratique. *Tragus* assure que la pulpe de la racine d'*arum* fraîche est un excellent antidote pour les poisons & la peste. Il y a des Dames qui préparent des eaux distillées des racines de pied-de-veau pour se farder, pour faire disparoître les rides du visage & réparer les torts de la vieillesse. On en fait aussi une fécule qui est propre aux mêmes usages ; car on dit qu'elle rend la peau brillante : nous en avons vu sur la roilette de plusieurs Dames. Dans le Poitou les femmes de la campagne font une masse des riges & des racines de cette plante fleurie, qu'elles coupent menue & qu'elles macerent pendant trois semaines dans l'eau qu'elles renouvellent tous les jours : elles pilent cette masse & la font sécher ; ensuite elles s'en servent au lieu de savon pour nétoyer leur linge. *J. Ray* prétend que ce secret n'est pas inconnu dans quelques endroits de l'Angleterre.

L'ARUM montant d'Amérique a grandes feuilles percées, *arum hederaceum*, *amplis foliis perforatis*, s'attache au tronc des arbres de la même maniere que nos lierres : c'est le bois de couleuvre des Antilles.

L'ARUM d'Amérique à feuilles de fleche, *arum Americanum*, *arborefcens*, *sagittaria foliis*, porte un fruit qui pique la langue, tandis que sa racine est douceâtre & d'un assez bon goût ; c'est l'*arum esculentum*, *sagittaria foliis viridi nigricantibus* de *Sloane*.

PIED DE VENT. Phénomene dont on trouve la description dans l'*Hist. de l'Acad. des Scien. ann. 1732*, & que l'on doit ranger dans la classe de ceux que les nuées représentent par leur différente situation. La disposition de ce météore est l'arrangement naturel que lui donne le vent, & qui, suivant les regles de l'optique, nous paroît affecter sensiblement telle & telle figure.

PIERRES, *lapides*. Les pierres sont composées de substances terreuses ou sablonneuses, endurcies au

point de ne plus s'amollir dans l'eau. Selon que les parties qui les composent sont plus ou moins atténuées & homogènes, elles sont plus ou moins étroitement liées les unes aux autres. Les pierres doivent donc leur origine à l'affluence, aux dépôts & aux couches successives & externes des particules intégrantes de la terre ou du sable : il entre aussi quelquefois dans leur composition d'autres particules hétérogènes ; le véhicule de ces différentes parties qui concourent ensemble à former les pierres, est un liquide ; les principes moteurs sont l'air & le feu : la cause de leur liaison est la pression des autres corps, & la cohésion & l'attraction des parties similaires qui croissent en raison du contact & des surfaces. Toutes les pierres se forment par juxtaposition.

Parmi les pierres, les unes sont tendres comme le talc, ou poreuses comme la ponce ; d'autres sont dures & ne peuvent être travaillées qu'avec l'acier & l'émeril, comme l'agate & le jaspe, ou même avec la poudre de diamant, comme les plus belles pierres précieuses.

Toutes les pierres varient beaucoup pour la figure, le tissu, la grandeur de leur masse, les couleurs & les propriétés. Les unes sont opaques, irrégulières ou informes & communes ; les autres sont transparentes, configurées & précieuses ; les unes sont simples, d'autres composées. En général, elles ne diffèrent des terres que par la dureté & la liaison des parties, toutes circonstances qui sont l'effet du temps & du hasard. Les pierres se divisent selon leur essence, en cinq ordres principaux, que l'on détermine facilement par les expériences suivantes, & qui donnent toujours une division méthodique plus constante que celle qui est établie d'après le coup d'œil extérieur.

Le premier renferme les terres argileuses, *petra argillosa* ; elles ne font point d'effervescence avec les acides, mais elles durcissent au feu ordinaire. *Voyez* ARGILE.

Le deuxième comprend les pierres calcaires, *lapides calcarei* ; elles se dissolvent avec effervescence dans les

acides, perdent leur liaison dans le feu & s'y réduisent en chaux. *Voyez* PIERRE A CHAUX.

Le troisieme contient les pierres gypseuses ou à plâtre, *lapides gypsei*; elles ne se dissolvent point dans les acides, mais elles forment du plâtre par l'action du feu: *voyez le mot* GYPSE.

Le quatrieme comprend les pierres ignescentes ou scintillantes, *lapides ignescentes aut scintillantes*; elles ne sont point attaquées par les acides, & n'éprouvent que peu ou point d'altération au feu, mais frappées contre l'acier, elles produisent des étincelles: *voyez* CAILLOU, AGATE, JASPE, QUARTZ, CRISTAL, &c.

Le cinquieme renferme les pierres fusibles par elles-mêmes au degré du feu où les précédentes ont résisté; elles ne font point de feu avec le briquet; elles sont ordinairement très-pesantes: *voyez* SPATH FUSIBLE. Dans notre Minéralogie nous avons donné à ce genre de pierres le nom de *pierres médiastines*. Ce sont des pierres vitreuses, *lapides vitrescentes*. Consultez maintenant l'article *Terre vitrifiable*. Il y a aussi l'ordre des *pierres de roches agrégées*.

PIERRE ACIDÉ, *oxipetra*, est la mine d'alun pierreuse: *voyez* ALUN & PYRITE D'ALUN.

PIERRE D'ÆLAND. Espèce de marbre fort dur d'un rouge mat, rempli de coquilles & sur-tout d'orthocératites, lequel se trouve dans l'île d'Æland dans la mer Baltique, vis-à-vis de la ville de Calmar, où il y en a des couches immenses, & dont on fait des tables, des chambranles de cheminées, &c.

PIERRE D'AIGLES: *voyez* ETITES.

PIERRE A AIGUISER, appelée *naxienne*: *voyez* PIERRE A RASOIR.

PIERRE A AIGUISER DE TURQUIE: *voyez le mot* GRAIS DE TURQUIE à l'article GRAIS.

PIERRE D'AIMANT: *voyez* AIMANT.

PIERRE D'ALCHERON. On donne ce nom à la pierre qui se trouve dans la vessie du fiel des bœufs: *voyez les mots* BÉZOARD & BŒUF.

PIERRE ALECTORIENNE ou **PIERRE DE COQ**, *gemma alectoria*. Espèce de pierre qui se forme dans l'estomac & dans le foie des coqs, & même des chapons : celles qui se trouvent dans le foie sont les plus grosses. Celles de l'estomac sont la plupart assez semblables aux semences de lupin pour la figure, & à une fève pour la grandeur ; leur couleur est d'un gris-obscur : il s'en trouve qui sont cannelées & rougeâtres.

PIERRE D'ALTORF. Nom que l'on donne aujourd'hui à une espèce de marbre coquiller nouvellement découvert aux environs d'Altorf. Ce marbre contient beaucoup de cornes d'Ammon, qui sont quelquefois métallisées, & une quantité de bélemnites & d'impressions de différens coquillages. On vient d'établir, près de Nuremberg, une fabrique où l'on travaille cette espèce de marbre dont on fait des tables d'une grande beauté par la mosaïque charmante qu'y font appercevoir les coquilles fossiles, &c.

PIERRE DES AMAZONES. Voy. à l'art. **JADE**.

PIERRE DES AMPHIBIES. Dans cet ordre d'animaux le serpent cobra, la tortue, le castor, le cayman, &c. fournissent des espèces de *bézoards* ou *calculs*. Voyez ces mots.

PIERRE DES ANIMAUX. On donne ce nom au bézoard ou calcul, ainsi qu'à toutes les espèces de pierres qui se trouvent ou dans les reins ou dans la vessie, &c. de plusieurs animaux : voyez le mot **BÉZOARD**. Il n'est pas rare de rencontrer encore une pierre sous la langue de l'homme. Consultez dans les *Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie*, Tom. III, p. 460, une Dissertation de M. Louis, &c.

PIERRE DE L'APOCALYPSE. Voyez **OPALE**.

PIERRE APYRE. C'est celle qui a la propriété de résister à la plus grande action du feu des fourneaux sans en recevoir d'altération sensible, c'est-à-dire, qui ne doit éprouver de la part du feu ni fusion, ni aucun autre changement, tel est le quartz pur, le cristal de roche, &c. Voyez ces mots.

On nomme *Pierre réfractaire* celle qui a également la propriété de résister à la violence du feu sans se fondre, quoiqu'elle éprouve d'ailleurs des altérations considérables : telles sont plus ou moins les pierres calcaires, les amiantes, les mica, les talcs, les pierres ollaires, &c. Il suit de là, comme le dit très-bien l'Auteur du Dictionnaire de Chimie, que toute substance réfractaire n'est point apyre. Au reste toutes les pierres ne sont réfractaires, ou même apyres, que relativement au degré du feu qu'on leur fait subir.

PIERRE ARBORISÉE. *Voyez à l'article AGATE & DENDRITE.*

PIERRE ARGILEUSE. *Voyez au mot PIERRES & à l'article ARGILE.*

PIERRE D'ARITHMÉTIQUE. Pierre ainsi nommée parce qu'on y voit un ou plusieurs chiffres fort bien représentés par la nature. On appelle *Pierre de l'alphabet* celle qui représente une ou plusieurs lettres de l'alphabet.

PIERRE D'ARMÉNIE ou ARMÉNIENNE ou MÉLOCHITE, *lapis Armenus*. On l'appelle quelquefois *Pierre d'azur femelle* ou *azur occidental*. *Voyez AZUR* au mot LAPIS LAZULI. Cette pierre est graveleuse, opaque, bien moins dure que celle du lapis, recevant un poli terne, d'un bleu verdâtre ou obscur, privée des parties pyriteuses ou aurifères qui se trouvent quelquefois dans le lapis oriental. Comme certains caractères extérieurs rapprochent quelquefois la pierre Arménienne du vrai lapis, il ne doit pas paroître étonnant que quelques marchands Juifs & Turcs les vendent souvent l'une pour l'autre aux personnes qui n'ont pas une grande connoissance de ces sortes de pierres (ici la friponnerie est en rivalité avec l'ignorance). Cependant la vraie pierre Arménienne diffère essentiellement du lapis, en ce qu'elle se calcine au feu, qu'elle s'y vitrifie facilement, & que sa couleur s'y détruit. La poudre bleue qu'on en tire est aussi bien inférieure en beauté & en durée à celle de l'outremer; mais elle est,

en revanche, de toutes les pierres colorées en bleu; celle dont on retire le plus abondamment du cuivre de la meilleure espece. C'est communément avec cette pierre qu'on fait le bleu de montagne factice des boutiques. On s'en sert aussi en peinture & en teinture; on la vend souvent sous le nom de cendre verte, sur-tout quand elle est en poudre & préparée par cette même préparation de la pierre Arménienne, qui est décrite dans notre Minéralogie: on en tire d'abord le *petite outremer* ou la poudre d'azur commun, puis la *cendre verte*, ensuite le *vert de terre*, & enfin le *vert d'eau*; toutes drogues dont les marchands de couleurs font un grand débit.

La pierre d'Arménie qui ne se trouvoit autrefois qu'en Arménie, se rencontre aujourd'hui dans les pays de Naples, du Tirol, de Bohême, de Wirtemberg: on en trouve aussi en Auvergne. *Lémery* dit que cette pierre en poudre est un purgatif bon pour les maniaques; mais on ne peut trop redouter de semblables remèdes, à moins que ce ne soit pour l'extérieur.

PIERRE D'ARQUEBUSADE, est la pyrite de soufre. *Voyez le mot PYRITES.*

PIERRE ASSIENNE ou D'ASSO, *lapis assius* ou *sarcophagus*. C'est une pierre peu pesante, friable, veinée, couverte d'une poudre farineuse, jaunâtre & légère, salée & un peu piquante: cette pierre se trouve souvent en Italie. *Lémery* dit que les Anciens s'en servoient pour construire leurs sépulcres, afin que les parties charnues des morts fussent promptement consumées par cette pierre, avant qu'elles eussent le temps de se corrompre. La fleur (l'efflorescence) de cette pierre nettoye les vieux ulcères & les cicatrices. Cette pierre a tiré son nom d'une ancienne ville nommée autrefois *Assius*, où l'on s'en servoit pour les tombeaux des morts qu'on y apportoit. Toutes les especes de pierre assienne ou de sarcophage, que nous avons vues, étoient de la mine d'alun en efflorescence.

PIERRE ATRAMENTAIRE. On donne ce nom

à diverses pierres vitrioliques. *Voyez au mot VITRIOL.*
 PIERRE D'AVANTURINE. *Voy. AVANTURINE.*
 PIERRE D'AZUR. *Voyez LAPIS LAZULI & le mot AZUR.*

PIERRE DE BASALTE. Dans l'envoi des minéraux que Gustave III, Roi de Suede, a fait à S. A. S. Mgr. le Prince de Condé, nous avons examiné avec soin les substances qui y sont désignées sous le nom de *basalte*, & il y en a une belle suite très-variée par la figure, la couleur, la dureté, le brillant & les gangues tant pierrecuses que métalliques. Nous avons reconnu que ce nom est appliqué tantôt au spath fusible, tantôt au *schorl* cristallisé en aiguilles prismatiques, & semblable à celui qui se trouve dans le cristal de Madagascar, tantôt à l'asbeste coloré, à la *zéolite* en rayons concentriques; ceux-ci sont tendres, & on les désigne sous le nom de *basalte spathique*. Il y en a qui ressemblent à la roche de corne en canons, au trapp, au *hornn-blende*, à la fausse galene noirâtre, au feld spath en feuillets parallélogrammes & de couleur hépatique, au wolfram ou strié ou en écailles; ceux-ci sont durs. Ces pierres ont pour matrice ou gangue, tantôt le quartz, le spath calcaire, la pyrite cuivreuse, l'asbeste, le mica, la stéatite, la pierre ollaire; elles sont presque toujours accompagnées de fer, quelquefois de grenats impurs, & se trouvent dans les mines de fer, quelquefois dans celles de cuivre, rarement dans celles d'argent. En général ces basaltes envoyés de Suede, tiennent de la nature du *schirl*: voyez ce mot. Ils ne ressemblent aucunement aux basaltes de Blaud & de Saint - Sandoux en Auvergne.

PIERRE DE BŒUF. *Voyez PIERRE D'ALCHERON & BÉZOARD.*

PIERRE DES BESTIAUX, *bulithes*. On en trouve quelquefois dans l'estomac des vaches & des bœufs; & on a lieu de croire que ces animaux les ont avalées. Il ne faut pas confondre ces sortes de pierres avec celles qui sont souvent dans les reins & dans la vésicule du

fiel de ces animaux, ni avec les égagropiles dont nous avons parlé.

PIERRE DE BOLOGNE, *lapis Bolonienfis*. C'est une pierre de la grosseur d'un œuf de poule, de figure irrégulière, grisâtre, pesante, d'un œil vitreux, qui se trouve près de Bologne en Italie, au pied du Mont Paterno : c'est après les grandes pluies qu'on en découvre. Cette pierre ne fait aucune effervescence avec les acides; mais lorsqu'elle a été calcinée, elle acquiert la propriété phosphorique, & répand alors une légère odeur fétide & urineuse. Dans cet état, si on l'expose au soleil ou au grand jour, & même à la clarté du feu, elle s'imbibe de la lumière; & portée à l'instant dans l'obscurité, elle paroît lumineuse comme un charbon ardent, mais sans chaleur sensible. Cette lueur s'évanouit à la fin, mais on la rend à la pierre en la mettant de nouveau dans un lieu éclairé. Les pierres de Bologne les plus luisantes sont celles qui sont le moins remplies de taches, & couvertes à leur surface d'une croûte blanche, mince & opaque. Quand on calcine ces pierres, on les enduit, après les avoir imbibées d'eau de vie, d'une poudre très-fine & bien tamisée, provenant d'une de ces pierres de Bologne, qu'on a pulvérisée; on met ensuite la pierre à calciner au feu de reverbere; on conserve ces phosphores dans de la laine ou du coton, en les préservant soigneusement des impressions de l'air. Lorsqu'elles ont perdu entièrement leur propriété phosphorique, on la leur rend, en les faisant calciner de nouveau.

M. *Wallerius* range cette pierre célèbre parmi les gypses; mais nous la rapportons avec *Woltersdorf* au genre des pierres ou spaths fusibles. *Henckel* attribue le phénomène phosphorique de cette pierre à l'acide du sel marin qui y est contenu; & M. *Pott* a une matière sulfureuse très-subtile : mais on sait que personne n'a mieux traité cette matière que M. *Marcgraff*, dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Berlin*, ann. 1749. Consultez aussi l'Ouvrage de M. *Ma-*

melius, divisé en quatorze chapitres sur la comparaison de la pierre de Boulogne dans les *Ephém. des Cur. de la Nat. T. IV. App. pag. 165*. Voyez maintenant SPATH FUSIBLE.

PIERRE DE BOMBACO ou de MOMBAZA. Les Portugais donnent ce nom au bézoard du cheval sauvage des Indes.

PIERRE A BOUTON. En Allemagne on donne ce nom à une espèce d'ardoise souvent pyriteuse, qui se vitrifie au feu, & qui devient par là susceptible de la taille & du poliment. On donne aussi le nom de *pierre à bouton* à une espèce de *porpites*.

PIERRE BRANCHUE. Nom donné à des corps pierreux qui se trouvent en terre, & dont les uns ne sont que des madrépores fossiles ou pétrifiés, les autres ne sont que des corps accidentellement configurés qui se trouvent dans les creux sillonnés & horizontaux des couches de terre. L'eau en perçant & s'infiltrant en serpentant dans la terre, forme peu à peu des canaux tortueux; elle se charge de particules friables, soit de terre, soit de pierre, coule ainsi sous l'état de *guhr terreux*; se ramasse dans ces cavités branchues, s'y évapore ensuite, & la matière terreuse s'y moule à mesure qu'elle se condense & se solidifie. Ces pierres branchues configurées sont de différentes natures & de diverses formes; souvent elles sont enclavées les unes dans les autres; celles qui font effervescence aux acides sont crétacées, communément de couleur ou grise ou bleuâtre, & de forme baroque: extérieurement elles ont une écorce plus ou moins épaisse, & plus ou moins dure & raboteuse, quelquefois friable. On peut ranger ces pierres branchues, dont on trouve une grande quantité à Riom dans l'ordre des dépôts. Voyez l'art. STALACTITES. On peut consulter les Observations sur ce genre de pierres configurées dans le cinquième volume des Savans étrangers, page 54.

PIERRE BRULÉE. En Auvergne dans le Bourbonnois & à Andernack sur le Bas-Rhin, on donne ce

nom à une espece de lave grise dont on fait des meules de moulin; elle sert aussi à bâtir. La pierre de Volvic est une *pierre brûlée*.

PIERRE CALAMINAIRE ou CALAMINE, *lapis calaminaris*, est une terre dure & de différentes couleurs, chargée principalement de zinc dans l'écrasement d'ochre (*ochra zinci*.) MM. Pott & Marcgraff, de l'Académie Royale de Prusse, ont été les premiers qui ont fait connoître que la *calamine*, ainsi que la *blende*, sont des mines de ce demi-métal; Voyez ces mots & l'article ZINC. La pierre calaminaire qui est une ochre chargée de zinc paroît avoir été formée par la décomposition du vitriol blanc.

PIERRE CALCAIRE, *lapis calcareus aut calcis*. On donne ce nom à toutes les especes de pierres, qui sont presque entièrement solubles par les acides, & qui en sont attaquées avec effervescence. Ces sortes de pierres, qui paroissent tirer évidemment leur origine des corps organisés & durs, appartenans au regne animal, comme os, coquilles, madrépores, &c. voyez au mot FOSSILES, se calcinent au feu & s'y réduisent en chaux. Il y en a d'opaques, non cristallisées, rarement brillantes, sinon dans leurs fractures; telles sont les pierres à chaux, qui se trouvent en quantité dans presque tous les lieux où il y a des coquilles fossiles groupées & à demi-dénaturées. La véritable pierre à chaux, celle dont on se sert pour le ciment, est ou dure & compacte, d'un grain fin ou raboteuse, ou brillante, écailleuse & tendre, d'une couleur peu agréable, quoique variée de blanc, de jaune, de gris & de rouge; se divisant en morceaux irréguliers; consultez notre Minéralogie pour les variétés de cette pierre calcaire, avec la maniere de la calciner & de la fuser. On prétend que l'excellence de la chaux des Anciens Romains, ne consistoit que dans l'emploi de cette chaux, long-temps éteinte par de l'eau très-pure, avant qu'on en fit usage; mais aussi un tel ciment ne convient pas tant pour les édifices que l'on construit dans l'eau: il y a même des cas

où il ne faut éteindre la chaux qu'à l'instant où l'on doit l'employer. Il seroit cependant à désirer que quelqu'un fit le commerce de chaux éteinte depuis trois années au moins. Dans plusieurs contrées des Indes, on fait de la chaux avec des *coquilles* ou des *madrépores*. L'on en fait de même dans tous les autres endroits où l'on est à portée d'en faire de grands amas, comme dans le ressort de l'Amirauté de Brest. Pendant le temps des chaleurs, lorsque la pêche des huîtres cesse par-tout ailleurs, on ne laisse pas de la continuer dans ce Canton, non pour l'animal qui ne vaut plus rien, mais pour les écailles dont on fait une chaux, qu'on emploie à blanchir le fil & les toiles qui s'embarquent à Landernau pour le commerce d'Espagne. Cette chaux peut être très-bonne à cet usage; on peut aussi l'employer aux gros ouvrages de maçonnerie : mais il est d'expérience qu'elle ne vaut rien à blanchir la surface des murs, & qu'elle s'écaille.

Les autres pierres calcaïtes sont, le *marbre*, le *spath calcaire*, les *stalaçtites* & l'*albâtre calcaire*. Voyez chacun de ces mots. La plupart des pierres calcaïres spathiques de Suede sont très-variées pour le tissu & la couleur, mais elles sont souvent mêlées de quartz, de pyrites, &c.

A l'égard de la chaux naturelle, que quelques Auteurs disent se trouver dans les eaux de Bath en Angleterre, assurant de plus qu'elle a la propriété de produire une ébullition très-considérable avec l'eau froide, & de l'échauffer au point qu'on pourroit y faire cuire des œufs; nous croyons pouvoir dire ici, qu'ayant répété l'expérience avec le thermometre, s'il s'en est trouvé qui eût cette propriété, on devoit l'attribuer à des feux souterrains qui l'avoient calcinée. La pierre à chaux calcinée, fusée & étendue dans l'eau, donne à cette liqueur une propriété utile à un grand nombre de maladies chroniques & rebelles: on l'estime un puissant lithontriptique, sur-tout si on y joint le savon. Quant aux propriétés physiques de la chaux, lesquelles sont communes

munes aux alkalis fixes; voyez le *Diction. de Chymie.*

PIERRE DE CASTOR. Voyez PIERRE DES AMPHIBIES.

PIERRE DE CAYENNE. On a vu à la ménagerie du Roi, sous ce nom un oiseau, connu au Mexique sous le nom de *pauxi*, & dans quelques Auteurs sous les noms de *cuxo* ou *cushew*, ou de *poule de Numidie*: Cet oiseau a beaucoup de rapport avec le hocco, mais il en diffère par plusieurs caractères, sa taille est plus petite, son bec est plus fort, plus courbe, & presque autant que celui d'un perroquet; son plumage d'un beau noir fait voir des reflets bleus & couleur de pourpre; sur son bec est un tubercule bleu, en forme de poire. Suivant *Aldrovande*, la femelle a le bec moins crochu, elle n'a point de queue, ce qui seroit, dit M. de Buffon, un trait de conformité avec le hocco des Amazones de *Barrere*, dont la femelle a la queue beaucoup moins longue que le mâle; ce ne sont point les seuls oiseaux d'Amérique qui n'aient point de queue, il y a même tel canton de ce Continent où les poules transportées d'Europe ne peuvent vivre long-temps sans perdre leur queue, & même leur croupion. L'oiseau *Pierre de Cayenne* se perche sur les arbres, la femelle pond à terre comme les faisans, mène ses petits & les rappelle de même; les petits vivent d'abord d'insectes, & ensuite quand ils sont grands, de fruits, de grains & de tout ce qui convient à la volaille: il est si stupide qu'il se laisse tirer jusqu'à cinq ou six coups de fusil sans se sauver; cependant il ne se laisse ni prendre ni toucher: on ne le trouve que dans les lieux inhabités, ce qui fait que l'on a assez rarement cet oiseau en Europe.

PIERRE DES CENDRES. Voyez TOURMAINE.

PIERRE A CHAMPIGNON. Voyez à la suite de l'article CHAMPIGNON.

PIERRE CHATOYANTE. Voyez d'abord le mot CHATOYANTE & ensuite l'article ŒIL DU MONDE.

PIERRE DE CHAUDRON. Voyez au mot STALACTITES.

PIERRE ou PAVÉ DE LA CHAUSSÉE DES GÉANTS. C'est une pierre ignescente & configurée, qui est au rang des merveilleuses productions naturelles de l'Irlande, dont le Docteur *Pocock* & le Naturaliste *d'Acofia*, nous ont donné une description très-détaillée. Voyez le mot *BASALTES*.

PIERRE A CHAUX ou A CIMENT. Voy. PIERRE CALCAIRE.

PIERRE DE CHELIDOINE. C'est la pierre d'*hirondelle*. Voyez ce mot.

PIERRE DE CHEVAL, *hippolithus*. C'est une espèce de *bézoard*. Voyez ce mot.

On trouve des pierres dans l'estomac, dans la vésicule du fiel, dans la vessie & dans le canal salivaire des chevaux, dans la tête & dans la mâchoire des ânes sauvages, dans l'estomac & dans les intestins des mulets. Les pierres d'éléphants sont de vrais *bézoards*, ainsi que celles des singes.

PIERRE DE CIRCONCISION. On a donné ce nom aux *haches de pierres* dont nous avons parlé, parce qu'on croyoit que les Anciens s'en servoient pour l'opération dont elle porte le nom. La nature de cette pierre n'est pas toujours la même : il y en a de silicées, d'autres sont ou de pétrosilex, ou de basalte, ou de jade.

PIERRE DE CLOCHE, *chalcophonus*. Pierre dont il est mention dans *Boëce de Boot* : c'est une pierre couleur de marbre noir, qui rend le même son que l'airain quand on la frappe, & qui se trouve au Mexique, dans le lit d'une rivière qui ne coule pas toujours & qui traverse la ville de Cuantala. Cette pierre est ornée d'une tache, ou plutôt d'une incrustation très-adhérente & de matière différente. M. Anderson (*Histoire Naturelle du Groënland*) parle aussi d'une semblable pierre d'un vert bleu, & qui a le son d'une cloche : on prétend que la *Pierre de cloche* se trouve en Canada. Cette pierre ne seroit-elle pas plutôt du cuivre fondu par quelque feu souterrain ?

PIERRE CLOISONNÉE. Pierre figurée à cloisons.

Quelques-uns rangent cette pierre au nombre des jeux de la nature. *Voyez* LUDUS HELMONTII.

PIERRE DE COBRA ou DE SERPENT DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE. *V. au mot* PIERRE DE SERPENT.

PIERRE DE COCHON. C'est une espece de bézoard.

PIERRE COLUBRINE, *lapis colubrinus*. C'est une espece de pierre ollaire solide, un peu grasse au toucher : elle est composée de particules très-fines, susceptible d'être travaillée sur le tour avec des outils de fer ; mais elle ne peut recevoir aucun poli : il y en a de dure, sa couleur est d'un gris de fer ; une autre qui est feuillée, & enfin une troisieme variété qui est tendre : on s'en sert quelquefois pour tracer & former des dessins sur des murailles. On trouve la pierre colubrine à Sahlberg & à Carpenberg.

PIERRE DE COME ou COLOMINE, *lapis comensis*. C'est une espece de pierre ollaire, peu dure & facile à travailler sur le tour, opaque, grise, de diverses couleurs, comme marbrée, & remplie de particules talqueuses ou micacées qui y forment des manieres d'ondes. Si on lui fait subir l'action du feu, elle se durcit & y acquiert un éclat argentin : on trouve cette pierre dans le Jemtland, & particulièrement chez les Grisons, près de Pleurs, *Plurium*, ville ou bourg considérable, situé autrefois près du lac de Côme. Cette ville fut enlevée en 1618 sous les débris d'une montagne voisine ; d'où l'on tiroit la pierre dont il s'agit, & qu'on avoit creusée trop inconsidérément : son emplacement est aujourd'hui un lac. On fait encore de cette pierre des vases ou poreries qui résistent au feu, & qu'on porte ensuite à Côme, d'où lui est venu le nom de pierre de Côme. Il y a plusieurs autres mines de pierre ollaire chez les Grisons, 1^o. auprès de Chiavene ; 2^o. dans la Valtelline, chez les Grisons mêmes, appelés *Lavezzi*, où la pierre ollaire étoit autrefois appelée *laveze*. Les habitants de la montagne de Galand l'appellent *craie verte savonneuse*.

PIERRE COMPOSÉE, voyez à l'ar. ROCHE.

PIERRE DE COQ. Voyez PIERRE ALECTORIENNE.

PIERRE DE COQUILLES: voyez l'article PERLES au mot NACRE DE PERLES.

PIERRE DE CORNE, *lapis corneus*. Les Naturalistes Allemands & les Ouvriers des mines de ce pays donnent le nom de *Pierre de corne* (*hornstein*) à plusieurs especes de pierres de nature différente. *Henckel* dit qu'on désigne par-là une pierre feuilletée, & qui est un vrai jaspe: elle ressemble parfaitement au caillou & au quartz qui seroient colorés en brun, en jaune, en rouge, en gris & en noir. Le même Auteur dit qu'il se trouve de la pierre de corne en Saxe dans le voisinage de *Fréyberg*, & qu'elle est composée d'un assemblage de petites couches de *spath pelant*, d'*améthyste*, de quartz, de jaspe, de cristal, qui sont entremêlées les unes sur les autres.

D'autres donnent le nom de *Pierre de corne* à cette espece de *silex* ou *Pierre à fusil jaunâtre* qu'on trouve souvent dans des *sablonnieres*, où par morceaux répandus dans la campagne, & dont la couleur ressemble à celle de la corne des animaux. Consultez notre *Minéralogie, seconde édition, vol. I.* & l'article ROCHE DE CORNE dans ce Dictionnaire.

PIERRE DE CRABE. Voyez QUEUE DE CRABE.

PIERRE DE CRAPAUD. Voyez CRAPAUDINE.

PIERRE DE CROIX, *lapis crucifer*. Cette pierre qui est en partie d'une nature de *marne* & en partie *silicée*, a une couleur de corne grise, & porte exactement dans son intérieur la figure d'une croix noirâtre, tout à fait différente des *mâcles* que l'on appelle quelquefois aussi *Pierre de croix*. Voyez MACLE.

La pierre de croix ne semble être qu'un *frondipore* (espece de *madrépore*) fossile, dont deux lames de nature *silicée* se croisent de maniere qu'étant sciées horizontalement ou même verticalement, & ensuite polies, elles ne représentent pas mal une croix, dont l'intervalle des angles seroit rempli d'une matiere sem-

blable à une pierre ollaire ou à de la marne très argileuse & très-durcie. On trouve beaucoup de ces pierres en basse Normandie, en Poitou ou en Saintonge, dans la Guienne, & principalement aux environs de Compostelle en Espagne, à vingt milles de l'Eglise de S. Jacques. Des Joailliers d'Espagne les taillent en amulettes, & les enchâssent dans de l'or ou de l'argent pour satisfaire à la crédulité des gens du pays, qui prétendent qu'on trouve ainsi ces pierres toutes polies, & pour des causes dont ils ont seuls la révélation; on en fait aussi des chapelets, des rosaires, &c.

PIERRE A DETACHER. On fait que la glaise pure, lorsqu'elle est sèche, a une grande disposition à imbibber les matieres huileuses & grasses; cette propriété fait qu'on s'en sert pour faire les pierres à enlever les taches des habits, & qu'on les nomme *pierres à détacher*. M. *Bourgeois* prétend que la bonne marne pure est la meilleure de toutes les pierres à détacher; elle est, dit-il, préférable à toutes les especes de glaise, parce qu'outre la glaise qui en fait la base, elle contient une terre absorbante qui se charge encore mieux que la glaise, des huiles qui tachent les étoffes.

PIERRE DIVINE. Voyez JADE.

PIERRE DE DOMINÉ. Nom donné à une espèce de marne qui se pétrifie, & qui, au rapport des voyageurs Hollandois, se trouve dans une rivière qui passe près de la Forteresse de Victoria dans l'île d'Amboine. Cette pierre est mouchetée comme du marbre serpenté, & de la grosseur d'un œuf d'oie, chargée de mamelons, cependant lisse, assez tendre & facile à polir. On prétend que c'est un Curé Protestant (que les Hollandois nomment *Dominés*) qui le premier l'a découverte & fait connoître: on assure même qu'il en faisoit mâcher à ses malades. *Diétionnaire universel de Hubner.*

PIERRES DE DRAGEES, confetti. Nom donné à des congélations lapidifiques qui imitent des dragées. Le château d'Arbent en Bugey en est presque entièrement bâti. Voyez DRAGÉES DE TIVOLI.

PIERRE DE DRAGON, *draconites*. Pierre demi-transparente que quelques anciens Naturalistes ont prétendu se trouver dans la tête du dragon, & sur laquelle on a débité beaucoup de rêveries. Consultez Boëce de Boot, *de lapid. & gem. p. 441, edit. de 1644*. M. Stobæus (*Stobæi Opuscula, pag. 130, &c.*) croit que la draconite n'est autre chose que l'astroïte. Il prétend que les Charlatans pour en relever le prix, se sont imaginé de dire qu'elle venoit des Indes, & qu'elle avoit été tirée de la tête d'un serpent endormi, avant que de lui couper la tête. La forme d'une étoile qu'on remarque dans cette pierre suffiroit d'ailleurs pour la rendre merveilleuse aux yeux du peuple qui ne pouvoit manquer d'y appercevoir des marques d'une influence céleste. Une autre circonstance qui devoit encore frapper des gens peu instruits, c'est qu'en mettant du vinaigre sur cette pierre, on y apperçut du mouvement; effet assez naturel lorsque la pierre est poreuse & du genre des calcaires qui ont la propriété de se dissoudre dans les acides, & d'y faire effervescence: c'est un phénomène semblable qui a fait donner à la *Pierre lenticulaire* le nom de *Pierre forcier*: voyez ce mot. La *Pierre de dragon* est une astroïte convertie en spath: voyez ASTROÏTE & SPATH.

PIERRE A ÉCORCE. Voyez ROCHE DE CORNE.

PIERRE D'ÉCREVISSES. Voyez à la suite de l'art. ÉCREVISSE.

PIERRE D'ÉMERIL. Voy. ÉMERIL à l'art. FER.

PIERRE ECUMANTE. Cette substance minérale que les Suédois appellent *gesten*, bouillonne dans le feu, forme de l'écume & a beaucoup de propriétés analogues à celles de la *gelée minérale*, & sur-tout avec la *zéolite*: voyez ces mots.

PIERRE ÉLÉMENTAIRE. Les Lithologistes donnent ce nom ou à une *agate de quatre couleurs*, ou à une *opale*: voyez ces mots.

PIERRE EMPREINTE. Voyez TYPOLITES & l'article EMPREINTES.

PIERRES D'ÉPONGE, *lapis spongia*. Ce sont de petits corps ou concrétions porcuées & pierreuses qui se trouvent dans les pores de l'éponge ou dans l'intérieur de la terre : alors ce sont des especes d'ostéocolle. Voyez ces mots.

PIERRE D'ÉTAIN. Les Mineurs donnent ce nom à l'étain minéralisé dans la pierre : ils le donnent aussi à la mine d'étain bocardée, lavée & prête à être purifiée par la fonte. Voyez à l'article ÉTAIN.

PIERRE D'ÉTHIOPIE. Il semble que c'est le basanite ; mais le basanite est-il le vrai basalte, ou un marbre noir très-dur ? On n'a encore rien éclairci à ce sujet.

PIERRE ÉTOILÉE ou **ASTERIES**. Voyez au mot PALMIER MARIN.

PIERRE A FARD. C'est une especes de talc. Voyez ce mot.

Le nom de *fard* se dit de toute composition soit de blanc, soit de rouge, dont les femmes & quelquefois les hommes mêmes se servent dans certains pays pour embellir leur teint, imiter les couleurs de la jeunesse, ou les réparer par artifice.

On lit dans l'Encyclopédie que l'amour de la beauté a fait imaginer de tems immémorial tous les moyens qu'on a cru propres à en augmenter l'éclat, à en perpétuer la durée ou à en rétablir les brèches, & que les femmes chez qui le goût & l'art de plaire sont très-étendus, ont cru trouver ces moyens dans les *farde-mens*. (Consultez le Livre d'*Enoc*.) L'antimoine est le plus ancien fard dont il soit fait mention dans l'histoire, & en même temps celui qui a le plus de saveur. Comme dans l'Orient les yeux noirs, grands & fendus passoient, ainsi qu'en France aujourd'hui, pour les plus beaux, les femmes qui avoient envie de plaire, se frottoient le tour de l'œil avec une aiguille trempée dans du fard d'antimoine pour replier la paupiere, afin que l'œil en parût plus grand : on ne sauroit croire combien l'usage d'un tel fard s'étendit & se perpétua. Ce qu'il y a

de singulier, c'est qu'aujourd'hui les femmes Syriennes, Babyloniennes & Arabes se noircissent du même fard le tour de l'œil, & que les hommes en font autant dans les déserts de l'Arabie pour le conserver, disent-ils, les yeux contre les ardeurs du soleil. Tous ces peuples tirent une ligne noire en dehors du coin de l'œil, pour le faire paroître plus fendu, & les femmes Barbaresques croioient qu'il manqueroit quelque chose d'essentiel à leur parure si elles n'avoient pas teint le poil de leurs paupières & leurs yeux avec de la poudre de *molybdene*. Voyez ce mot. Les femmes Grecques & Romaines emprunterent des Asiatiques la coutume de se peindre les yeux en noir; mais pour étendre encore plus loin l'empire de la beauté, & réparer les couleurs flétries, elles imaginèrent deux nouveaux fards inconnus auparavant dans le monde, & qui ont passé jusqu'à nous, c'est-à-dire le *blanc* & le *rouge*.

La plupart des peuples de l'Asie & de l'Afrique sont encore dans l'usage de se colorier diverses parties du corps, de noir, de blanc, de rouge, de bleu, de jaune, de vert, en un mot de toutes sortes de couleurs, suivant les idées qu'ils se sont formées de la beauté.

Avant que les Moscovites eussent été policés par le Czar Pierre I, les femmes Russes savoient déjà se mettre du rouge, s'arracher les sourcils, se les peindre ou s'en former d'artificiels. Nous voyons aussi que les Groëndandoises se bariolent le visage de blanc & de jaune; & que les Zembliennes pour se donner des grâces, se font des raies bleues au front & au menton: elles ont aussi la coutume de se percer le nez & les oreilles, & d'y attacher des pendans de pierres bleues. Les Mingréliennes, sur le retour, se peignent tout le visage, les sourcils, le front, le nez & les joues. Les Japonnoises de Jédo se colorent de bleu les sourcils & les lèvres. Les Insulaires de Sombreo au nord de Nicobar, se plâtent le visage de vert & de jaune. Quelques femmes du royaume de Décan se font découper la peau en fleurs qu'elles teignent de diverses couleurs.

Les Arabes, outre ce que nous en avons dit ei-dessus, font dans l'usage de s'appliquer une couleur bleue aux bras, aux levres & aux parties les plus apparentes du corps; ils mettent, hommes & femmes, cette couleur par petits points, & la font pénétrer dans la chair avec une aiguille faite exprès: la marque en est inaltérable. Les Turqueses Africaines s'injectent de la turie préparée dans les yeux pour les rendre plus noirs, & se teignent les cheveux, les mains & les pieds en couleur jaune & rouge. Les Maureses suivent la même mode, mais elles ne teignent que les paupieres & les sourcils avec la molybdene. Les filles qui habitent les frontieres de Tunis se barbouillent de couleur bleue le menton & les levres; quelques-uns impriment une petite fleur dans quelqu'autre partie du visage, avec de la fumée de noix de galle & du safran. Les femmes du royaume de Tripoli font consister les agrémens dans des piqûres sur la face, qu'elles pointillent de vermillon, elles teignent leurs cheveux de même: la plupart des filles Negres du Sénégal, avant de se marier, se font broder la peau de différentes figures d'animaux & de fleurs de toutes couleurs. Les Négresses de Serra-Liona se colorent les yeux de blanc, de jaune & de rouge. Les Crécecks & les habitans du détroit de Davis en Amérique, dans la vue de s'embellir, se découpent la peau du visage, &c. en serpens, lézards, erapands & fleurs, & remplissent ces coupures de couleur noire. Les Floridiennes septentrionales se peignent par piqûres le corps, le visage, les bras & les jambes de toutes sortes de couleurs ineffaçables. Enfin les Sauvageuses Caraïbes se barbouillent toute la face de roucou. Si nous revenons en Europe, nous trouverons que le blanc & le rouge (le talc & le earmin) ont fait fortune en France. Nous en avons obligation aux Italiens qui passerent à la Cour de Catherine de Médicis: mais ce n'est que sur la fin du siècle passé que l'usage du rouge, du crépon de Strasbourg & du nakarat de Portugal, est devenu général parmi les femmes de condition, &c. &c. on a

même étendu l'usage du fard jusques sur les cheveux : on se sert aujourd'hui de poudre à poudrer blanche ; il y a des personnes du sexe qui prétendant être guidées par le bon goût, adoptent l'usage de la poudre blonde ; d'autres adoptent, pour relever l'éclat naturel de leur teint, une poudre d'une teinte plus foncée ; enfin quelques autres, peut être par fantaisie, peut-être par caprice, exigent une poudre entièrement rouillée. Il est à désirer en faveur du beau sexe, que les parfumeurs, pour se conformer à la variété des demandes, ne débitent que de la poudre d'amidon brûlé, ensuite broyé & tamisé : suivant la calcination de l'amidon, il est réduit en une espèce de charbon d'une couleur plus ou moins foncée ; mais nous l'avons dit, ces nuances obscures ne satisfaisant pas toujours quelques personnes, il a fallu, dit M. de la Follie, remonter la couleur avec du *roucou*, du *colcothar* & autres drogues semblables, qui mêlées avec de la poudre déjà échauffée & desséchée au point d'avoir perdu un tiers de son poids sur le feu, forme un composé mal-sain sur la peau, nuisible à la conservation des cheveux, & d'une odeur dont le retour ne flatte pas toujours l'odorat. Puisqu'il est du bel air de faire usage des poudres de différentes nuances, M. de la Follie propose aux Dames le moyen d'en faire qui ne soient aucunement dangereuses & plus agréables que toutes celles qui sont usitées. Il faut colorer la poudre d'amidon avec une décoction de six onces de bois de Brésil, faite dans quatre livres d'eau bouillante & reposée, en former une pâte qui ne soit pas trop liquide : on divise cette pâte en petites portions pour la faire sécher, ensuite on l'écrase & on l'a fait passer au tamis : cette poudre est d'un beau jaune chamois. On met dans le reste de la décoction de bois de Brésil un demi-gros d'alun qu'on fait dissoudre sur le feu ; on laisse refroidir & reposer ce bain aluné ; on en verse sur une autre livre de poudre de la même manière que ci-dessus, & on en obtient une poudre qui conserve au sec une belle couleur rose. Le bois d'Inde & l'alun de Rome

produiroient par le même procédé une poudre d'un gris rose très-agréable. Le vitriol de Chypre en place d'alun produiroit une poudre d'une belle couleur lilas : la surface de cette poudre exposée à l'air devient entièrement bleue ; mais si on remue cette poudre, elle redevient de couleur lilas, & ces changemens de couleur s'operent autant de fois qu'on renouvelle les surfaces. Ce phénomène digne de l'attention du physicien peut amuser une Dame à sa toilette. Des poudres colorées avec le bleu de Prusse & mêlées avec les poudres roses produisent de belles couleurs violettes & lilas, & les surfaces n'éprouvent point à l'air les changemens singuliers de la poudre précédente. Si au lieu d'alun & de vitriol de Chypre on met dans la décoction de bois d'Inde de la couperose verte, on aura une poudre d'un bleu ardoisé uniforme.

Le fard ne peut réparer les injures du temps, ni rétablir sur les rides du visage la beauté qui s'est évanouie ; & loin que les fards produisent cet effet, presque tous gâtent la peau, la rident, l'altèrent & ruinent la couleur naturelle : heureusement que les Dames qui entendent leurs intérêts, ne se laissent guere abuser ni sur la qualité du rouge, ni sur celle du blanc, &c. autrement leur peau perdrait tous ses agrémens. *Voyez les articles TALC, BISMUTH, COCHENILLE & HOMME*, où l'on trouvera plusieurs autres sortes de détails sur la beauté & l'art cosmétique de différens peuples.

PIERRE A FAUX. *Voyez GRÈS DE TURQUIE.*

PIERRE A FEU MÉTALLIQUE. *V. l'ar. PYRITES.*

PIERRE DE FIEL. Concrétion pierreuse qui se trouve dans l'amer ou vésicule du fiel de plusieurs animaux : elle est formée par l'épaississement & le dessèchement de la bile, dont elle conserve la couleur & l'amertume. Elle est plus ou moins grosse & arrondie ; celle du bœuf étant broyée sur le porphyre, fait un jaune doré très-beau : elle peut s'employer à l'huile, quoique rarement, son plus grand usage étant pour la miniature ou détrempe.

PIERRÉS FIGURÉES, *figurata*. On donne ce nom à toute espèce de pierre qui porte naturellement en la superficie ou dans son total, une figure extraordinaire, & tout à fait étrangère au regne minéral : voyez l'article JEUX DE LA NATURE. Il y a aussi des pierres figurées artificielles, que l'on rencontre quelquefois dans la terre à différentes profondeurs, communément dans des buttes & dans des tombeaux ; telles sont 1°. les prétendues pierres de tonnerre ou de foudre, faites en forme de croix, ou pyramidales par les deux extrémités, renflées dans le milieu, & percées d'un trou ; 2°. les haches de pierre ; 3°. les marteaux de pierre ; 4°. les côuteurs de pierre ; 5°. les fleches de pierre. Il paroît que ces pierres sont des armes, des instrumens & ustensiles dont anciennement les hommes & sur-tout les Sauvages se servoient soit à la guerre, soit pour d'autres usages, avant que de savoir traiter le fer. On peut ajouter à ces sortes de pierres taillées ou figurées, 6°. les langues de pierre ; 7°. les urnes sépulcrales ; 8°. les dez de Bade, &c.

PIERRE A FILTRER. Voyez à l'article GRÈS.

PIERRE DE FLORENCE. Espèce de marbre opaque, grisâtre & orné de figures jaunâtres qui ressemblent assez à des ruines, ce qui lui a fait donner le nom de *lapis ruderum*. On en fait des tableaux en pièces de rapport qui sont entre les mains de tout le monde. Voyez à l'art. MARBRE.

PIERRE DE FOUDRE ou DE TONNERRE. Pierre dont le vulgaire pense que la chute ou même la formation du tonnerre est toujours accompagnée. Son existence est fort douteuse. Ce qu'on a pris pour une pierre de foudre ou de tonnerre est une matière minérale fondue par l'action du feu du ciel, ou peut-être même quelque substance, telle que la terre en renferme beaucoup dans les endroits où elle a été fouillée par des volcans qui se sont éteints. Le tonnerre étant venu à tomber dans ces endroits, & le peuple y ayant ensuite rencontré ces substances qui portent extérieurement des preuves certaines de l'action du feu, il les

aura prises pour ce qu'il a appelé des *pierres de foudre*.
Voyez CERAUNIAS & BEIEMNITES.

PIERRE FROMENTAIRE ou FRUMENTACÉE,
lapis frumentarius. Ce sont des corps fossiles qui étant
groupés & cassés latéralement, ressemblent alors à des
grains de froment, suivant les différens aspects que pré-
sente cette pierre : on lui donne aussi d'autres noms.
Voy. PIERRE LENTICULAIRE & PIERRE NUMISMALÉ.

PIERRE A FUSIL ou SILEX. Voyez aux mots
CAILLOU & SILEX.

PIERRE DE GALLINACE. Espèce de verre noi-
râtre, très-dur, opaque ou obscur, fort pesant, sus-
ceptible du poli, & dont les Péruviens se servoient en
guise de glaces pour faire leurs miroirs. Les Indiens
l'appellent aussi *guanucuna culqui* (argent des morts),
parce qu'ils avoient coutume d'en enterrer divers mor-
ceaux avec leurs morts. On en trouve en effet dans
leurs anciens tombeaux des morceaux taillés. On en
voit un très beau dans le Cabinet d'Histoire Naturelle
du Roi ; il fut tiré d'un tombeau fort écarté dans les
montagnes de Pichencha près Quito. Il a neuf pouces
de diamètre, & dix lignes & demie d'épaisseur ; il est
de figure convexe des deux côtés, mais de convexités
inégaies, & on y remarque une face plus polie que
l'autre. M. Godin dit avec raison qu'il y a une mine de
pierres de gallinace à plusieurs journées de Quito ;
elle n'en est même éloignée que de neuf lieues dans la
partie de l'Est, dans les montagnes de la grande Cordil-
lière, Paroisse de Quinché ; là il se trouve un rocher en-
tièrement composé de cette substance, dans lequel est
une grotte que les Indiens nomment *quistca-machai*, &
les Espagnols *machay-cueva*, & d'où l'on peut tirer des
pièces de gallinace de plus de cinq pieds de largeur. On
ne peut travailler cette pierre qu'en l'usant. Il paroît
que la *gallinace* est un verre ou un laitier des volcans
du Pérou. Voyez PIERRE OBSIDIENNE.

PIERRE DE GOA. Espèce de *bézoard fañice*.
Voyez au mot BÉZOARD.

PIERRE GYPSEUSE. *Voyez GYPSE.*

PIERRE HEMATITE. *Voyez à l'article FER.*

PIERRE HÉLIOTROPE. *Voyez au mot JASPE.*

PIERRE HÉPATITE. Quelques-uns ont donné ce nom à la pierre appelée *lawezze*. La pierre hépatite ou hépatique est le produit d'une combinaison de l'acide vitriolique, du phlogistique & d'une terre calcaire : en la frottant, elle exhale une odeur de foie de soufre ; elle ne fait pas effervescence avec les acides : elle tient le milieu entre la pierre-porc & le gypse.

PIERRE HERCULIENNE, est l'aimant. *Voyez ce mot.*

PIERRE HERBORISÉE. *Voyez à l'article AGATE & DENDRITE.*

PIERRE D'HIRONDELLE. Nom donné à de petites pierres que l'on prétend se trouver dans l'estomac de l'oiseau qui porte ce nom, & qu'il avoit avalées pour faciliter sa digestion. Ce sont de petits grains d'agate, ou de pierre à fusil, ou de quartz plus grands qu'une semence de lin. Il y en a de blanches, de grises, de bleuâtres, jaunâtres, grisâtres, plus ou moins unies & luisantes. Ces pierres ont une réputation très-ancienne parmi le peuple, & même parmi les Naturalistes qui les ont estimées opthalmiques. Les Cabinets les plus distingués offrent de ces petits cailloux ou sables peu intéressans par eux-mêmes : on a prétendu que ces sortes de pierres fableuses ne se trouvoient que dans les caves & les grottes de la montagne de Sassenage, près de Grenoble en Dauphiné ; l'on y en rencontre quelquefois ; mais c'est en petite quantité & en certains temps ; le véritable endroit où elles abondent aujourd'hui, & où on les ramasse en tout temps, est au-dessus des grottes, dans une partie de la même montagne, où l'on ne peut parvenir qu'en faisant un circuit d'environ trois heures de chemin : on y va de là par une montée très-rapide au bord d'un ruisseau appelé *Germe* qui sort avec impétuosité d'un autre creusé par la nature dans le rocher, & va se joindre ensuite non loin

de là, à un autre ruisseau nommé *Feron*, où il perd son nom. Voilà l'endroit où les pierres dont il est mention se trouvent en abondance dans un sable mélangé avec de petits fragmens d'une pierre blanche, tendre ou spatheuse, ou marneuse. Il se trouve des pierres d'hirondelle ou de Sassenage, d'un très-beau poli : elles n'affectent point de figure déterminée, il y en a d'orbiculaires ou rondes, de triangulaires, d'aiguës, d'irréguliers. Ces pierres, d'un grain plus ou moins fin, se trouvent aussi dans un ruisseau du Bailliage d'Aigle, au Canton de Berne ; quand elles sont pures & sans être mélangées, elles ne font aucune effervescence avec les acides.

On voit encore bien des personnes avoir confiance en cette pierre, étant introduite dans le coin de l'œil, pour en extraire les corps étrangers qui le fatiguent. Cette propriété que le jade & le cristal de roche auroient de même, n'est due qu'à son poli qui fait qu'elle peut aller & venir impunément sur la surface de l'œil sans le blesser, & détacher quelquefois les atomes d'ordures qu'elle rencontre sur sa route.

PIERRE AL'HUILE ou D'ORIENT. Voyez PIERRE A RASOIR.

PIERRE DES HUMAINS. Voyez au mot CALCUL ET PIERRE DES ANIMAUX.

PIERRE HISTÉRIQUE. Voyez HISTÉROLITHE.

PIERRE DES INCAS, *piedra de los Incas*, est une espèce de pyrite arsénicale, luisante comme de l'étain ou du fer recuit : elle ne se ternit que peu ou point à l'air ; sa figure est indéterminée. Les Incas, Rois du Pérou, l'ont mise en honneur ; ils attribuoient de grandes vertus à cette pierre, qui est une véritable marcassite arsénicale, ils l'estimoient propre à guérir la paralysie ; ils en portoient des bagues montées à jour, des amulettes ; ils les faisoient tailler à facettes, & l'on en mettoit dans leurs tombeaux. On en a fait aussi des miroirs très-unis & des colonnes. On prétend que l'on a retiré quelques-unes de ces pierres de certains tom-

beaux des Incas, qui avoient près de quatre cents ans d'antiquité, sans qu'elles parussent altérées en rien. Ces marcaffites font d'autant plus rares aujourd'hui qu'on ne les rencontre guere que dans ces tombeaux. Suivant la coutume de ces peuples on enterroit avec le défunt ses bijoux les plus précieux.

PIERRE INFERNALE. *Voyez l'art.* ARGENT.

PIERRE D'IRIS. Les Anciens ont donné ce nom à une pierre précieuse, transparente, dans laquelle on remarque les différentes couleurs de l'arc-en-ciel. Quand un cristal de roche est équilatéral, & qu'on regarde le soleil ou le jour au travers, on y reconnoît le même phénomène : souvent un cristal, étonné par le contre coup d'un marteau, soit dans l'eau chaude, soit à l'air libre, est susceptible de réfléchir des iris.

PIERRE JUDAÏQUE, ou DE SYRIE, ou DE PHÉNICIE, *lapis Judaicus*. On présume & même il paroît démontré, que c'est la pointe d'une espee particuliere d'oursin, devenue fossile, & même convertie en spath, elle est oblongue, obtuse, renflée dans son milieu, tantôt unie & tantôt chagrinée, ou ornée de lignes perlées, d'une couleur grisâtre. Ces sortes de pierres ont un pédicule, au bout duquel est une cavité coryloïde, peu profonde, qui sert d'emboîture : elles se cassent toujours obliquement. On les trouve communément en Syrie, & dans plusieurs autres endroits de la Judée. Il y en a aussi en forme de gland. Consultez le *tome IV des Mémoires des Savans étrangers*.

PIERRE DE LAIT. C'est le *morochtus* ou le *morochite* des Auteurs. On donne aussi ce nom au lait de lune fossile à demi-solide; voyez ce mot. Cependant le vrai *morochite* est une substance argileuse, verdâtre ou jaunâtre; de la nature de la craie de Briançon : c'est le *milch-stein* des Allemands, qui attribuent beaucoup de propriétés imaginaires à cette substance : on s'en sert quelquefois pour dégraisser & pour tracer des lignes. *Voyez aussi GALACTITE & GALAXIE.*

PIERRE DE LA LANGUE. *Voy. à l'art.* CALCUL.
PIERRE

PIERRE DE LARD ou DE LARRE, *lardites*. C'est une pierre oilaire qui nous vient de la Chine, où on lui donne toutes sortes de figures de magots, d'animaux, &c. & d'où elle nous est envoyée toute façonnée; elle est douce, savonneuse au toucher, d'une transparence de cire ou de suif, assez dure, de différentes couleurs, tantôt blanche & tantôt marbrée; c'est la *stéatite* des Anciens, le *gemma-huya* du Dictionnaire de Trévoux, le *spectstein* & le *smectite* des Modernes.

PIERRE LENTICULAIRE ou PIERRE NOMMULAIRE, *lapis lenticularis aut lens lapideus, seu nummus diabolicus*. Parmi les corps les plus inconnus de la Lithologie, les Naturalistes regardent comme un des plus singuliers la *Pierre lenticulaire*, ainsi nommée de sa parfaite ressemblance extérieure avec des lentilles, ou avec certaines monnoies. On soupçonne cependant que ces corps organisés sont des testacites, c'est-à-dire, qu'ils ont été dans leur origine des coquillages marins: peut être sont-ce des especes singulieres de petits nautilus fossiles. Les pierres lenticulaires sont des corps ronds ou orbiculaires, aplatis, plus ou moins épais en leur milieu, lisses, quelquefois radiés en dessus, très-durs, d'une superficie plus ou moins considérable; les petites ont trois à quatre lignes de largeur, il y en a même d'une petitesse imperceptible, les moyennes en ont six à huit, mais on en trouve de quinze lignes & plus: ces fossiles sont composés de plusieurs couches faciles à distinguer lorsqu'on vient à les user jusqu'à la moitié de leur épaisseur, car on voit alors six à sept traces concamérées en volute, dont l'œil est au centre de cette coupe; les premières révolutions sont grenelées: si on coupe ces pierres dans le juste milieu ou leur grand diamètre, on voit des traces ovales & concentriques, quelquefois distinguées les unes des autres par une matière plus ou moins dure: voyez PIERRE NUMISMALES. Il y a des pierres lenticulaires par masses & par bancs, les unes sont calcaires, d'autres silicées; il y en a de

blanchâtres, de jaunâtres & de noirâtres : on en trouve beaucoup sur le mont Randen & aux environs de Soissons, & on leur donne le nom de *Pierre fromentacée*, quand elles ont été usées, arrondies par des frottemens naturels & suivant leur grand axe ou diametre.

PIERRE DE LIMACÉ : voyez à l'article LIMACE.

PIERRE DE LINX, *lapis lycis* : voy. BELEMNITE.

PIERRE DE LIS ou ENCRINUS : voyez LILIUM LAPIDEUM, & l'article PALMIER MARIN.

PIERRE LUMACHELLE ou DE LIMAÇON ; Cette pierre que les Italiens nomment ainsi est le *marbre conchyte* de la plupart des Naturalistes. On n'a jusqu'ici que des idées très-incertaines de cette production de la Nature, & de tous les corps organisés qui s'y rencontrent, mais rarement entiers ; on y distingue quelques limaçons à coquille, quelquefois des écailles de poissons de mer, des especes de cornes d'Ammon, des bélemnites, &c. La *Pierre lumachelle* est susceptible de poli, & se trouve dans des collines composées de couches horizontales de sable & de craie. En 1758 Madame Poncher découvrit dans sa terre de Chacenay en Champagne, près de Bar-sur-Seine, une carrière de ce marbre, dont elle fit conduire quelques blocs à Paris ; le sieur Adam, Marbrier du Roi, les a travaillés & en a fait de très-beaux ouvrages. Par l'échantillon qui nous en a été présenté, nous y avons reconnu des gryphites, des cochlites, la plupart converties en spath ; le gluten ou la pâte de ce marbre est d'un grain fin, dur, sans fils, & susceptible d'un beau poli. Les blocs qu'on tire de la carrière ont ordinairement six à sept pouces d'épaisseur, cinq à six pieds de longueur, & trois à quatre pieds de largeur : on pourroit en tirer de plus considérables. Ce *marbre conchyte* nous a paru pour le moins aussi beau que le *lumachella* si estimé en Italie.

PIERRE LUMINEUSE : voyez au mot PHOSPHORE.

PIERRE DE LUNE. Espece d'agate nébuleuse ou

d'opale foible, qui réfléchit la lumière comme la lune.

PIERRE DE LYDIE, est l'espece de pierre argileuse qui sert de *pierre de touche* : voyez ce mot.

PIERRE DE MALAC, est le *bézoard du porc-épic* : voyez ce mot.

PIERRE DE MALLACA. Espece de bézoard factice : voyez au mot BÉZOARD.

PIERRE DE LA MATRICE ou DE VÉNUS : voyez au mot HYSTEROLITHE.

PIERRE DE MANSFELD, est une espece de schiste noirâtre qui se trouve près d'Eisleben en Allemagne ; on y voit distinctement des empreintes de divers poissons sous un état pyriteux. Cette pierre est une vraie mine de cuivre, dont on tire ce métal avec succès dans les fonderies du voisinage.

PIERRE DE MEMPHIS, est une *onyx* : voyez ce mot. Les Anciens appeloient aussi *memphite* une pierre qui, mise en macération dans du vinaigre, engourdissoit les membres au point de les rendre insensibles à la douleur & même à celle de l'amputation. Le *memphite de Pline* est l'*ophite noir* : voyez OPHITE.

PIERRE MÉULIERE, *lapis molitoris*. Cette pierre est une de celles auxquelles un usage journalier & intéressant donne une certaine célébrité. On doit la considérer comme une espece de quartz carié, sur-tout celle de France, car elle varie de nature suivant les différens pays d'où on la tire, comme de l'Allemagne, du Nord, &c. Il y en a qui ressemblent à un amas de cailloux de différentes especes, d'autres paroissent composées de grains de sable quartzeux ou de matieres graniteuses, comme celles de Malung en Dalécarlie. Au reste la surface de ces sortes de pierres est assez inégale, comme trouée, & assez dure pour pouvoir moudre le grain, & même pour faire feu lorsqu'elle éprouve des frottemens rapides. La porosité de ces mêmes pierres fait qu'on les emploie communément en maçonnerie : le ciment entrant dans ses cavités, les unit beaucoup mieux que toutes autres pierres pleines. Voyez ce que nous avons

dit de la *Pierre meulière* au mot GRAIS & à celui de QUARTZ CARIÉ.

PIERRE DE MOKA, est la belle agate herborisée, dont on trouve des quantités près de Moka en Arabie. Voyez DENDRITE & AGATE.

PIERRE DE MORAVIE : voyez PIERRE RAYÉE DE NANIEST.

PIERRE NAXIENNE ou QUEUX : voyez PIERRE A RASOIR. La vraie pierre naxienne sert à aiguïser les faux.

PIERRE NÉPHRÉTIQUE : voyez JADE.

PIERRE NOIRE : voyez CRAYON NOIR.

PIERRE NOMMULAIRE, *nummus diabolicus* : voyez PIERRE LENTICULAIRE & ÉCU DE BRATTENSBURG.

PIERRE NUMISMALE, *lapis numismalis*. On en distingue de plusieurs sortes, savoir, la *Pierre lenticulaire* ou *nommulaire* & la *Pierre fromentaire*. Quand on veut voir l'intérieur de ces corps organisés, & qu'ils sont effevelcence avec les acides, il suffit de les chauffer sur un charbon, & de les jeter toutes chaudes dans de l'eau froide; aussitôt elles s'élevent par couches minces, ou se séparent suivant leur largeur en deux parties égales, hémisphériques; on remarque une spirale sur leur surface intérieure, ou une ligne qui va en s'élargissant vers la circonférence : le long de cette spirale est distingué par de petites stries qui forment des especes de petites cloïsons ou de chambres. Voyez PIERRE LENTICULAIRE. Quelques-uns regardent ces pierres comme l'opercule d'une coquille; mais nous présumons que c'est un coquillage particulier & chamberé, au reste, ceci n'est qu'une conjecture. On trouve près de Soissons une grande quantité de ces pierres jointes ensemble, ou liées par la matière de la pierre qui les environne ou les enlave; on en trouve aussi qui sont détachées & répandues dans le sable ou dans la terre.

PIERRE OBSIDIENNE, *lapis obsidianus*. On

trouve dans *Pline* la description d'une pierre nommée *obsidienne* du nom d'*Obsidius*, qui l'apporta le premier de l'*Ethiopie*. On en faisoit les *vases myrrhins* : voyez *Myrrhina*, & ce qui est dit à la suite de l'article *Vases*. Feu M. le Comte de *Caylus*, si avantageusement connu des Savans, a étudié particulièrement ce passage de *Pline*; & ses observations lui ont donné matière à un excellent Mémoire qu'il a lu à l'Académie des Inscriptions le 10 Juin 1760, auquel M. *Bernard de Jussieu* par ses profondes connoissances & ses grandes recherches, a fourni toutes les remarques qui sont du ressort du Naturaliste, & MM. *Majault* & *Roux* les expériences chimiques. Il résulte de ce Mémoire que l'Auteur voulut bien nous confier, en nous permettant d'en faire l'usage présent avant son impression; il résulte, dis-je, que le *lapis obsidianus* n'est ni le *lapis obsidius* du Commentateur *Saumaise*, ni une espèce de jayet, comme l'a cru *Agricola*, & après lui *Cassius* & *Wallerius*; ni un marbre noir comme le pensent *Aldrovande* & ses Sectateurs, mais une sorte de laitier fourni par des volcans, semblable en tout point à la pierre de gallinace des Péruviens : voyez ce mot.

PIERRE ODONTOÏDE : voyez GLOSSOPETRES.

PIERRES ODORANTES. On donne ce nom à différens corps fossiles, tels que la pierre-porc ou puante, la pierre de violette de *Ledelius*, les petites cornes d'*Ammon*, du mont *Raudius*, &c. Voyez l'Observation p. 296 du I. Volume de notre *Minéralogie*, II. Edit. Voyez aussi PIERRE DE VIOLETTE.

PIERRE DES OISEAUX, *lapis avium*. Sous ce nom on comprend la pierre alexandrienne qui est celle de coq, la pierre-d'hirondelle, celle de penguin, & la pierre de vautour.

PIERRE D'OLIVE, *tecolithos*. C'est la pierre judaïque lisse & non rayée : voyez ce mot.

PIERRE OLLAIRE, *lapis ollaris*. Sous ce nom générique on comprend les pierres *smectites* ou *stéatites* : c'est-à-dire, celles dont la surface est glissante, & com-

me favonnense au toucher, qui sont médiocrement pesantes, tantôt plus, tantôt moins transparentes, de couleurs différentes ou mélangées, peu dures, propres à être sciées, tournées & travaillées avec des outils de fer, ou qui admettent le poli, qui ne se dissolvent point par les acides; en un mot, qui comme toutes les pierres argileuses, se durcissent dans le feu & y deviennent rarement friables. Telles sont la *Pierre de lard*, la *Pierre de corne molle*, la *Pierre de come*, la *Pierre colubrine*, la *Serpentine*, la *Pierre de touche argileuse*; & toutes les espèces de *Talcites*. Voyez ces mots.

Bien des personnes regardent le *crayon noir molybdene* & le *crayon rouge ou sanguine*, comme des espèces d'*ollaires stéatites & métallifères*: voyez ces mots.

M. *Guettard* fait mention dans les *Mém. de l'Acad. des Sciences*, ann. 1752, de quatre sortes de pierres ollaires, lesquelles se lèvent par feuillet, comme les schistes. Il observe qu'elles ne sont presque qu'un amas confus de parties talqueuses, réunies par une matière non calcinable, mais qui lui a paru être de la nature du schiste. La finesse du grain de cette pierre & le peu de dureté qu'elle a, dit-il, au sortir de la carrière, permettent d'en faire différens ouvrages & différens vases, marmites, chaudrons, &c. Ces vaisseaux se travaillent sur une espèce de tour mù par un courant d'eau. On en fait un commerce assez considérable, puisque M. *Scheuchzer* assure qu'il va à plus de soixante mille couronnes d'or: c'est dans la Suisse que l'on trouve abondamment la pierre ollaire; on en a découvert aussi dans le Canada, qui, selon M. *Guettard*, ne sont pas si propres à être travaillées.

Les pierres ollaires varient pour la couleur & pour le tissu; il y en a de noires, qui peuvent servir de crayon & qui sont aussi onctueuses que les stéatites; d'autres sont grenelées & friables: consultez notre *Minéralogie*; enfin il y en a de jaunâtres, de grisâtres ou cendrées, & d'un tissu comme strié. Presque toutes ces sortes de pierres se divisent à l'aide du fer en morceaux de figure in-

déterminée : communément on met cuire au fourneau des potiers dans des boîtes ou gazettes de fer battu, ou de tôle enduites de glaise, les vases qui sont faits des pierres ollaires. Pour avoir une idée plus ample de cette espece de pierre, voyez PIERRE DE CÔME & l'article STÉATITE où se trouve celui de SMECTITE.

PIERRE OCULAIRE, *lapis oculus*. Pierre tantôt transparente & tantôt opaque, dans laquelle on croit trouver la ressemblance d'un œil. Voyez l'article ŒIL DE CHAT.

PIERRES DES ORCADES, *orcadum lapilli*. Luidius donne ce nom à des pierres cylindriques ou entrochites, lissés, pleines de nœuds, d'une couleur blancheâtre, qui se trouvent en Angleterre dans le Flintshire. Consultez Luid. *Gazoph. n.º. 1154.*

PIERRE OSSIFRAGE, ou PIERRE DES OS ROMPUS. Voyez OSTÉOCOLLE.

PIERRE OVAIRE, *lapis ovarius*. Suivant les différentes formes & grosseurs, on les appelle ou *pisolites*, ou *orobites*, ou *cenchrites*, ou *oolithes*, ou *méconites*, ou *hamnites*, &c. Voyez OOLITHE.

PIERRE D'OUTRE MER : voyez l'article LAPIS LAZULI.

PIERRE DE PANTHERE. Espece de jaspe tacheté de noir, de rouge, de jaune & de vert : voyez au mot JASPE.

PIERRE DE PAON ou DE PLUME : voyez PLUMB DE PAON.

PIERRE DE PARANGON. Espece de pierre de touche qui, suivant *Imperatus*, a beaucoup de rapport avec le basalte.

PIERRES PEINTES NATURELLES. Voyez DENDRITES.

PIERRE DU PÉRIGORD. Voyez son article à la suite du mot FER.

PIERRE DE PHÉNICIE : voyez à l'article PIERRE JUDAÏQUE.

PIERRE PHRYGIENNE, est une espece de mine

d'un pierreuse, dont les Teinturiers de Phrygie se servoient autrefois pour donner de l'intensité à leurs couleurs rouges.

PIERRE A PICOT, ou DE LA PETITE VÉROLE : voyez VARIOLITE.

PIERRE DES PIERRES : voyez ONICE.

PIERRE PLANTE. On donne ce nom aux *litophytes* : voyez ce mot.

PIERRE A PLÂTRE : voyez GYPSE.

PIERRE DE POISSONS, *calculus aut lapis piscium*. On donne ce nom à certains petits os particuliers, qui se trouvent dans la tête de quelques-uns des animaux pisciformes. Le merlan, la tortue, l'écrevisse, la tanche, le muge, la perche, la dorade, le manati, la seche, &c. en fournissent des exemples. Voyez aussi le *Mémoire* publié par Bromel en 1725 dans les *Actes d'Upsal*, & l'*Hist. des poissons* de J. Théod. Klein.

PIERRE-PONCE, *pumex*, est une pierre blanchâtre ou grise, poreuse & légère, qui nage sur l'eau : elle est rude au toucher, d'un tissu fibreux & luisant intérieurement comme de l'asbeste, d'une figure irrégulière ou informe, ne faisant point d'effervescence avec les acides, ne donnant point d'étincelles avec le briquet, excepté celle qui est assez pesante & colorée ; elle entre en fusion dans le feu. On trouve celle qui est blanche en morceaux de différentes grosseurs, flottant en pleine mer, & celle qui est grise, en pains quelquefois carrés, aplatis & durs, vers les rivages, où ils demeurent suspendus dans l'eau sans s'y précipiter & sans nager à la surface. Quant aux ponces qui sont arrondies & flottantes sur la surface de la mer, ce sont des vents qui en les poussant loin des volcans, les ont abandonnées aux ondes de l'eau agitée ; là elles se sont heurtées les unes les autres ; à force d'être roulées & portées vers le rivage, elles se sont usées & arrondies.

Les pierres-ponces ont communément une odeur marécageuse, & une légère saveur salée. Les ponces blanches les plus légères & les plus grosses servent aux

Parcheminiers & aux Marbriers, les petites servent aux Potiers d'étain, aux Menuisiers & aux Doreurs. Les ponces grises & plates servent aux Corroyeurs & aux Chapeliers. A Naples on choisit toutes celles qui sont de rebut, pour en faire du ciment avec de la chaux; ce mortier est employé dans la construction des terrasses, il a la même propriété que le ciment fait avec le *pozzolane*: voyez ce mot. Il prend corps avec un tel degré de duteté, qu'à peine les ferremens y ont prise quelque temps après qu'il a été mis en œuvre. Il seroit peut-être à désirer que dans les endroits où l'on trouve beaucoup de ces pierres, Messieurs les Ingénieurs en fissent usage pour la construction des parapets, des guérites & autres ouvrages exposés au canon; ils auroient moins à craindre les éclats, ainsi que cela arrive dans les murs de pierre ordinaire, & même dans ceux de brique. Il n'est pas rare de rencontrer des pierres-ponces grises, marbrées de jaune & de rouge; il y en a aussi de brunes & de noirâtres comme les scories de charbon de terre & d'ardoise grise.

Les pierres-ponces du commerce se trouvent de temps en temps flottantes, ou jetées sur les bords de la mer Méditerranée, en Sicile, vers le mont Vésuve, & près les monts Etna & Hécla, sur les parages des îles Santorin de l'Archipel. La plupart de celles qui se ramassent dans les terres voisines de tous les autres volcans en éruption, servent au ciment. Presque toutes les maisons de Milo ne sont construites qu'avec des blocs d'une ponce striée: ainsi il paroît que les ponces sont des *productions des volcans*: voyez ce mot & celui de LAVE.

M. *Garcin* dit qu'en 1726 on a vu, entre le Cap de Bonne-Espérance & les îles de Saint Paul & d'Amsterdam, la mer toute couverte de ponces flottantes au gré du vent & fort loin des terres, sur une espace de plus de cinq cents lieues, au travers desquelles on vogua pendant dix jours de suite. Tous les rivages de la Zone torride sont couverts de ponces, sur-tout les îles de la

Sonde & les Moluques, où il y a aussi beaucoup de volcans.

PIERRE-PORC ou PIERRE PUANTE, *lapis sul-lus, aut selinus, aut fetidus*, est communément une pierre calcaire & spatheuse, grisâtre ou noirâtre ou brune; elle exhale une mauvaise odeur de charbon de terre ou d'urine de chat, quand on la frotte ou qu'on l'égratigne ou qu'on l'écrase; mais elle perd cette odeur à la calcination, & y devient blanche en décrépitant comme le sel marin. Nous avons rencontré cette pierre près de la charbonniere d'Ingrande en Bretagne, & de la mine d'alun du Palatinar. Des Naturalistes croient que la pierre porc n'est qu'une espece particuliere de spath cristallisé en hexagone: nous connoissons plusieurs pierres puantes qui ne sont que des schistes calcaires. On apporte aussi cette pierre de l'île d'Æland en Suede, d'Allemagne, notamment de Norwege, de Portugal & du Cap de Santé, à quelques lieues de Quebec; on y en trouve de rayonnées, de prismatiques & de sphériques. Plusieurs personnes ont ramassé près de Villers-Coterets & de Plombieres en France une sorte de caillou qui étant frotté donne à peu près l'odeur d'urine pourrie; c'est une espece de *pierre puante*. Il y a tout lieu de croire que les odeurs qui se sont communiquées à ces sortes de pierres, viennent de substances animales ou végétales qui sont entrées en putréfaction.

PIERRE DE PORC-ÉPIC, est la concrétion pierreuse qui se trouve dans la vésicule du fiel & dans la vessie du porc épice des Indes, & surtout dans la Province de Pama-Malacca. Celle de la vessie est la plus dure & ressemble beaucoup à celle du sanglier, mais elle est plus petite. Les Indiens l'appellent *mastica de soho*, les Portugais *pedro de vassar* ou *pedra de puerco*, & les Hollandois *pedro de porco*. Les Indiens s'en servent intérieurement pour se guérir d'une maladie qu'ils appellent *mordoxi*, laquelle vient d'une bile irritée, & qui cause à ceux qui en sont attaqués des accidens aussi fâcheux que ceux de la peste. On voit un de ces rares bé-

zoards dans le cabinet de Chantilly, il a plus de 16 lignes de diametre, & a couté 100 louis d'or. *Voyez au mot* BÉZOARD.

PIERRE DE PORC DES INDES. Elle ressemble assez à la précédente, mais elle est plus grosse & moins rare: on la trouve aussi dans la vessie & dans la vésicule du fiel du sanglier de Malacca.

PIERRE DE PORTLAND. Pierre fort dure, d'un grain grossier, d'un tissu peu ferré, grisâtre, compacte & pesante. Cette pierre donne difficilement des étincelles avec le briquet, mais elle bouillonne avec les acides: tous les grands édifices de Londres sont en pierre de Portland dont les carrieres sont dans l'île de ce nom, en Dorsetshire, dans la Manche.

PIERRE DE PORTUGAL. *Voyez l'article* PIERRE QUARRÉE. On appelle aussi *Pierre de Portugal* la *Pierre de serpent*. *Voyez ce mot.*

PIERRE POREUSE. *Voyez* TUF.

PIERRE A POTS. C'est la *Pierre ollaire*. *Voyez ce mot.*

PIERRE POURRIE ou **TERRE POURRIE**, est une argile qui a perdu presque entièrement son gluten, c'est-à-dire la partie liante qui unissoit les parties; de sorte qu'humectée, on n'en peut former aucune pâte qui ait de la liaison, elle retombe en poussiere à mesure qu'elle seche. On trouve souvent cette argile dans la carriere, disposée par lits horizontaux & feuilletée: elle est ordinairement très-friable, très-fine; il y en a de graveleuse, que les Ouvriers rejettent.

La pierre pourrie nous vient d'Angleterre, elle conserve la trace du métal sur lequel on la frotte. On s'en sert pour adoucir les petites inégalités des ouvrages fins; elle est très-propre à donner le brillant neuf aux ustensiles d'argenterie; mais sur-tout à ceux de laiton, de similor, de cuivre de rosette, &c. elle leur donne un lustre & une couleur qui imite l'or. Les Horlogers, dit M. *Bourgeois*, en font usage pour polir & lustrer leurs mouvemens de montres.

PIERRES PRÉCIEUSES, *gemma*. Ces pierres sont des cristaux naturellement formés dans la terre, & qui se distinguent du cristal de roche, par leur extrême dureté, la couleur vive & éclatante, la transparence, la figure extérieure, & la pesanteur spécifique, tous caractères peu sujets à l'erreur. Les pierreries ne se polissent que difficilement, mais elles prennent un éclat vif & merveilleux, qui jette de tous côtés des rayons de lumière, sans que la pierre chatoie : exposées au feu dans le creuset, il n'y en a qu'un très-petit nombre qui entrent en fusion. L'eau forte, ni la lime ne les altèrent pas sensiblement : elles font feu avec le briquet. Une matière cristalline pierreuse paroît être le principe & la base des pierres précieuses. Leur variété semble naître des différens sucs métalliques qui les colorent. On est dans l'usage de distinguer les pierres en Orientales & en Occidentales ou Européennes, moins par la raison du pays d'où elles nous proviennent, que par leur dureté, le brillant, la pureté ou transparence & la pesanteur spécifique.

Les pierres précieuses ont cependant d'autres propriétés qui les distinguent encore, puisque les pierreries Orientales peuvent souffrir assez long-temps une forte action de feu, sans que leur couleur en soit altérée, tandis que les Occidentales perdent en très-peu de temps la leur, & deviennent semblables à du cristal, si elles sont transparentes ; ou d'un blanc mat, si elles sont opaques.

M. d'Aubenton fait trois genres principaux de pierreries : le premier contient les diamans proprement dits, voyez DIAMANT : le second, les pierres Orientales ; & le troisième, les pierres Occidentales, au nombre desquelles il met le cristal de roche. Voyez ce mot.

En général, l'on a peu de détails intéressans, ou pour mieux dire, on n'en a point de circonstanciés, sur les pierres précieuses transparentes. Presque tous les Voyageurs, qui jusqu'ici ont été plus Commerçans que Naturalistes, par conséquent plutôt Nomenclateurs que

Méthodistes, ne nous ont encore rien donné de satisfaisant sur les pierreries, ni sur les matrices dans lesquelles elles se forment : c'est pourquoi la plupart des descriptions qu'on lit dans les catalogues des Lapidaires, sont si embrouillées : elles ne tendent qu'à expliquer les différences qui peuvent faire changer le prix des pierres fines, favoit le nombre des karats & des grains qu'elles pèsent, leur forme par rapport à la taille ; ajoutez à cela la mode & la fantaisie : on n'y trouve point la définition qui doit convenir à telle & telle espece de pierre ; delà le défaut de connoissance que nous avons, dit M. d'Aubenton, des pierres des Grecs & des Romains. Cet Académicien prétend que le caractère, le plus essentiel & le plus propre à fixer la nomenclature & la division des pierres, c'est leur couleur ; la simple lecture des expériences qu'il a faites au moyen du spectre solaire, met à portée (en suivant son procédé) de juger sûrement de la nature & de la qualité d'une pierre qu'on n'autoit jamais vue : *consultez son Mémoire inséré dans le Recueil de ceux de l'Académie Royale des Sciences*. Nous ne disconviendrons pas cependant, que l'habitude & l'attention donnent souvent aux Joailliers cette justesse de coup d'œil, nécessaire pour distinguer dès la première vue des pierres qui semblent avoir bien des caractères communs.

Les pierres précieuses se trouvent ou dans le sein de la terre, ou dans le lit de quelques rivières, parmi leurs sables ; il faut de l'habitude pour les connoître sous leur forme brute. Les îles de Borneo & de Ceylan, les Royaumes de Bengale, de Golconde, de Visapour & de Pégu, sont les parties de l'Inde Orientale où l'on trouve le plus abondamment de belles pierreries. Celles des autres parties du Monde sont en général moins estimées, sont moins dures, & par conséquent susceptibles d'un poli moins vif ; celles-ci sont réputées Occidentales ; car c'est la dureté qui donne le caractère Oriental à une pierre précieuse.

Toutes les pierreries ont des cristallisations & des

couleurs assez différentes les unes des autres; mais elles affectent communément une figure régulière & déterminée, tantôt prismatique, tantôt cubique, tantôt en rhomboïde, &c. *voyez les mots* AIGUE-MARINE, AMÉTHISTE, BERIL, CHRYSOLITE, DIAMANT, ÉMERAUDE, GREMAT, HYACINTHE, ŒIL DE CHAT & ŒIL DU MONDE, OPALE, PERIDOT, RUBIS, SAPHIR, TOPASE, TOURMALINE, &c. & ce que nous avons dit au mot CRISTAL, & même à l'article CAILLOU. A l'égard des pierres précieuses qui se trouvent parmi les sables dans le lit des rivières, on sent aisément que ce n'est point là le lieu de leur formation: ces pierres qui sont roulées & arrondies ont été apportées d'ailleurs par les torrens & les eaux qui les ont arrachées des roches & des montagnes où elles avoient pris naissance: c'est pourquoi les Indiens ne recherchent les pierreries dans le lit des rivières qu'à la suite des fortes pluies. Si les pierres colorées sont moins dures que le diamant blanc, dont les parties sont purement homogènes, c'est parce que les métaux qui fournissent le principe colorant des pierreries n'ont pas eux-mêmes la dureté de la pierre où ils se trouvent combinés. Souvent aussi les pierres précieuses offrent tout à la fois les couleurs & les autres caractères de deux ou trois pierres; par exemple le *saphir-topase* est bleu par une partie, & jaune par l'autre: on voit dans l'un des Cabinets de Chantilly une pierre moitié *rubis* & moitié *topase*: l'on connoît le *saphir verdâtre*, appelé *saphir œil de chat*; le *rubis* moitié blanc & moitié rouge, c'est le *rubis onyx*.

Il y a différentes tailles pour les pierreries; savoir, la taille à l'Indienne ou la poire, le brillant, le demi-brillant ou brillonnet, la rose, la pierre épaisse, la pierre foible, la tablette. A l'égard de leur valeur, tout dépend assez de la mode & du caprice: on les vend au karat; le karat pèse quatre grains, & le grain est moins fort que celui du poids de marc. Nous avons dit à l'article DIAMANT, T. III, p. 223, que quand un diamant pèse plusieurs grains ou karats, le tarif du

karat cesse, & la différence est très-grande, puisque le karat peut être estimé pour trente - deux grains, même pour soixante - quatre, &c. en voici un grand exemple: le gros diamant du Roi de Portugal que nous avons dit peser douze onces, & qui ne pese absolument qu'onze onces, cinq gros, vingt-quatre grains, c'est-à-dire, 1680 karats, ou 6720 grains, est estimé deux cents vingt - quatre millions de livres sterling, & en argent de France cinq milliats, cent cinquante - deux millions; le grain est donc à 766,666 livres 13 sous 4 deniers.

PIERRE DE LA PROVIDENCE. Des personnes donnent ce nom à un amas de pierres lenticulaires, qui ayant été roulées dans un courant d'eau, & présentant différentes faces, offrent par leur organisation intérieure qui se trouve à découvert, des apparences de lentilles, de grains de froment, d'orge, &c. L'ignorance, la superstition ou la crédulité ont encore fait donner d'autres noms à cette pierre, sur-tout dans des temps de famine. *Voyez à l'article* PIERRE LENTICULAIRE.

PIERRE PUANTE. *Voyez* PIERRE-PORC.

PIERRE QUARRÉE D'ESPAGNE ET DE PORTUGAL, est cette matcassite ou pyrite cubique, quelquefois fetto-arsenicale qu'on taille en facettes & dont on fait aujourd'hui tant de bijoux qui imitent l'éclat de certaines pietreties: *voyez à l'art.* PYRITES On trouve aussi beaucoup de pierres carrées en Piémont & en Bohême.

PIERRE A RASOIR, ou **Cos**, ou **QUEUX**, ou **PIERRE NAXIENNE**, *lapis coticularis*. Cette pierre, au sortir de la carrière, est d'une consistance tendre; mais elle s'endurcit par l'usage que l'on en fait: elle est composée de particules fines & compactes; elle se divise par couches, dont la couleur est assez différente & facile à distinguer, ainsi qu'on le remarque dans toutes les pierres à aiguiser à l'huile ou à rasoir, qui sont quelquefois composées de deux couches, l'une brunâtre, & l'autre grise ou jaune-blanchâtre; toutes deux sont

comme collées ensemble ; ni l'une ni l'autre ne se dissout aux acides : la couche noire ou grise résiste plus long-temps à un feu violent ; & avant qu'elle jette de l'écume, la jaune est déjà réduite en un verre très-fluide. On s'en sert pour faire des pierres à aiguïser les outils ; on en fait aussi, en quelques pays, des meules & des rombes ; c'est pourquoi on les appelle *lapides olearia, aquaria, molaria, salivaria*. Les véritables pierres à rasoïr sont des pierres argileuses : on en tire de Lorraine qui sont très-bonnes. Le nom de *cos* & de *queux* est donné par quelques Auteurs à des pierres sabieuses. L'île d'Elbe abonde en cette pierre : il y en a de plus ou moins parfaites & dures.

PIERRE A QUEUE DE PAON. Voyez PLUME DE PAON.

PIERRE RAYÉE DE NANIEST ou PIERRE DE MORAVIE. M. de Justi donne ce nom à une substance précieuse nouvellement découverte en Moravie, dans les montagnes de la Seigneurie de *Naniest*. Cette espèce de pierre qui n'a encore été rencontrée que dans un roc qui se trouve à l'endroit le plus inaccessible de ces montagnes, est extérieurement d'un beau blanc de lait, & se casse en morceaux de différentes grandeurs, qui sont plus ou moins opaques, à raison de leur épaisseur. Cette pierre est singulièrement traversée & pénétrée dans toute sa longueur de raies couleur d'améthiste : ces raies qui ont environ une ligne d'épaisseur, s'étendent toujours en droite ligne, & se succèdent avec assez de régularité. Le Lapidaire de Vienne, qui s'est transporté sur les lieux pour examiner la singularité de cette pierre dans le roc, présume d'après le bloc qu'il a vu, qu'on la trouvera de même dans toute la veine, qui est d'ailleurs assez large pour en faire des tables & autres meubles de pierre.

La pierre de *Naniest* dont nous avons un très-bel échantillon, est un grès quartzueux, & ressemble assez, après avoir été polie, à une étoffe à raies étroites : elle est entremêlée de petits grenats, qui y tiennent si for-
tement

tement qu'on ne peut les en ôter : ils se coupent & se polissent avec la pierre, ce qui augmente sa beauté & son prix. La dureté de cette pierre nouvelle est inférieure à celle de l'agate ; mais elle surpasse celle du marbré, elle n'est ni calcaire, ni fusible au feu de fusion ordinaire ; elle donne des étincelles quand on la frappe avec un briquet d'acier, & ne fait point d'effervescence avec les acides.

PIERRE RÉFRACTAIRE : voyez l'article PIERRE APYRÉ.

PIERRE DES REINS, DE LA VESSIE & DU FIEL : voyez CALCUL.

PIERRE DES REMOULEURS : voyez le mot GRAIS DES REMOULEURS à l'article GRAIS.

PIERRE RETICULAIRE : voyez à l'article RETEPORE.

PIERRERIES : voyez PIERRES PRÉCIEUSES.

PIERRE DE ROCHE : voyez ROCHE.

PIERRE DES ROMPUS : voyez l'article OSTÉO-COLLE.

PIERRE DE SABLE : voyez GRAIS.

PIERRE A SABLON. C'est un grais peu compacte & qu'on brise très-aisément au marteau : on en fait le sablon dont on se sert pour nettoyer la vaisselle : voyez GRAIS & SABLE.

PIERRE SACRÉE. Les anciens nommoient ainsi un jaspe noir-verdâtre, à grandes taches blanches qui forment une espèce de réseau irrégulier : on en faisoit des amulettes.

PIERRES DE SAMOS. Espèce de terre bolaire ou tripoli très-fin, dont les Orfevres se servoient autrefois pour polir leurs ouvrages.

PIERRE DE SANG. C'est une espèce de jaspe sanguin que les Indiens taillent en cœur, & qu'ils portent en amulette pour arrêter le sang. Voyez JASPE. La pierre sanguine à brunir est l'hématite, & la pierre sanguine à crayon est le crayon rouge. Voyez ces mots.

PIERRE DE SANTÉ. Nom que l'on donne dans

le commerce à des pyrites souvent ferro-arsenicales (marcassites) taillées à facettes par des Ouvriers qui vont s'établir sur le bord de certaines rivières en Bohême : ce sont les Genevois & les Piémontois qui en font le plus grand débit : en en fait des boutons, des pierres de boucles & de bagues, &c. La pierre de tanté est presque la même que la *pierre de Portugal*. Voyez les mots PIERRE CARRÉE, MARCASSITE & PYRITE.

PIERRE DE SARCOPHAGE : voyez PIERRE ASIENNE.

PIERRE DE SARDE : voyez CORNALINE.

PIERRE DE SASSENAGE ou CHELYDOINE. Elle est connue aussi sous le nom impropre de *pierre d'hirondelle*. Voyez ce mot.

PIERRE SAVONNEUSE. Elle a une consistance de cire, & est marbrée de rouge & de blanc : étant mâchée elle a le goût ainsi que les propriétés du savon ; elle rend l'eau laiteuse, & blanchit ou dégraisse très-bien toutes sortes d'étoffes. On s'en sert en quelques pays & particulièrement en Angleterre : elle est encore plus onctueuse que la stéatite proprement dite, & que la craie de Briançon. Voyez ces mots.

PIERRE SERPENTINE. Voyez l'article SERPENTINE.

PIERRE DE SERPENS, *lapides serpentum*. Bien des personnes donnent ce nom à la corne d'Ammon fossile. Voyez ce mot. Les Voyageurs appellent *pierre de serpent du Cap de Bonne-Espérance*, une composition artificielle : les Bramines Indiens s'en réservent le secret ; elle a la forme d'une grosse fève ; elle est quelquefois large comme un de nos liards & en petit biscuit ; sa matière est blanchâtre au centre, & d'un bleu céleste ou brune dans les autres parties. Aussi-tôt qu'elle est appliquée sur la morsure d'une espèce de serpent à lunettes, espèce de cobra (*couleuvre capelle* ou à *chaperon*), & même des autres serpents & autres bêtes venimeuses, notamment sur la piqure du scorpion, elle s'attache à la plaie sans bandage & sans soutien ;

elle attire autant de poison qu'elle en peut contenir, & sur le champ elle tombe d'elle-même : on la trempe alors dans du lait, qu'elle rend jaune en s'y purgeant on l'applique de nouveau, jusqu'à ce qu'elle cesse de s'attacher, & de-là on conclut qu'il ne reste plus de poison. Voilà ce qu'on raconte de la vertu de cette pierre, dont on doit faire usage aussi-tôt qu'on a été mordu ou piqué, afin de ne pas donner le temps au poison de s'introduire trop avant dans le corps, car alors elle seroit inutile. Nous n'en avons pas vu les effets, faute d'occasion; mais des faits aussi merveilleux s'éloignent bien de la vraisemblance; nous avons seulement reconnu que la pierre de cobra n'est qu'un morceau d'os (ou de corne calcaire) taillé & calciné: on l'appelle *pedra de cobra*. Le pere *Joseph de Torrubiá*, Chroniqueur général de l'Ordre de S. François, & qui a vécu environ quinze ans à Manille, Capitale de l'île de Luçon, dit positivement, dans son *Apparat pour l'Hist. Natur. d'Espagne, Tome I.* que les meilleures pierres de serpent sont de composition; qu'elles se font dans les îles Philippines, & que les Ouvriers les plus habiles qui y travaillent, sont les Indiens de la Province de Camarines, dans l'île de Luçon; enfin, que ce sont les Religieux de l'Ordre de S. François qui sont les trafiquans de cette divine drogue à Manille. Ce pere détaille fort au long les ingrédients & les propriétés admirables de cette pierre, dont les peuples des côtes de Malabar & de Coromandel font un grand usage. Il est à présumer que les Charlatans de l'Inde qui se font mordre & piquer devant le public pour lui faire voir la bonté de la pierre, sont des particuliers gagés pour cela, & non les Religieux mêmes. On trouve dans la tête & dans l'estomac du serpent appelé *senembi*, des pierres réputées alexitaires. On donne encore le nom de *pierres des serpens*, à une pierre onyx: voy.

ONICE.

PIERRE DE SYRIE. Voyez à l'article PIERRE JUDAÏQUE.

PIERRE SMECTITE ou STÉATITE : en général c'est la même que la *Pierre ollaire* : voyez ce mot & celui de STÉATITE.

PIERRE DU SOLEIL, c'est la *girasol* : voy. ce mot.

PIERRE SORCIERE. On donne ce nom à la pierre lenticulaire calcaire, parce que quand on la met dans une liqueur acide, elle tourne & retourne sans cesse, jusqu'à ce que la liqueur soit entrée dans toutes ses concavités, & qu'elle se soit trop affoiblie en se souillant de la substance calcaire de la pierre. Cet effet tout naturel qu'il est, paroît aussi singulier que l'aimant aux yeux des personnes qui ne connoissent point assez les effets chimiques & physiques.

PIERRE SPÉCULAIRE ou SÉLÉNITE : voyez à l'article GYPSE.

PIERRE STÉATITE. Voyez STÉATITE.

PIERRE DE STOLPEN. C'est, dit-on, une espèce de *basalte* : cette substance lapidifique, dont on fait des pierres de touche, se trouve en Misnie assez près de Dresde. Voyez BASALTE.

PIERRE THÉBAÏQUE. C'est le *granite* : voyez ce mot.

PIERRE DE TIBURON ou DE MANATI : voyez au mot BALEINE, l'article BALEINE DU GROENLAND, & le mot TIBURON. Voyez aussi à l'article OREILLE.

PIERRE DE TONNERRE ou DE FOUDRE : voy. PIERRE DE FOUDRE, BELEMNITE & CERAUNIAS.

PIERRE DE TORTUE, *lapis testudinum* : elle est oblongue, un peu écrasée, obtuse & un peu étranglée dans son milieu ; mais intérieurement elle est semblable aux calculs & aux bézoards : voyez ces mots.

PIERRE DE TOUCHÉ, *lapis metallorum*. Celle dont les Orfevres se servent aujourd'hui n'est point un marbre noir, ni ne doit l'être, comme l'ont dit quelques-uns ; c'est communément une sorte de cos ou de schiste d'un grain fin & continu, noir ou verdâtre, dur & susceptible de poli, recevant facilement la trace de métal qu'on y frotte. Cette pierre, que l'on nous ap-

porte de Bohême, de Saxe & de Silésie, ne fait point feu avec le briquet, ne se dissout point aux acides, ne se calcine pas dans le feu; mais elle s'y convertit, comme les autres schistes, en un verre poreux & brunâtre. L'on a de forts soupçons que la pierre de touche des Anciens, étoit une espèce de basalte mêlé de stéatite : voyez SCHISTE.

On fait avec la pierre de touche ordinaire, des pierres à aiguiser les rasoirs qui sont fort bonnes.

Toutes les espèces de basaltes & de stéatites endurcies, ou de schiste ou de cos peuvent servir d'éprouvette à métal, mais particulièrement pour connoître la bonté de l'argent & de l'or. Les véritables basaltes à éprouver les métaux, ne doivent pas être confondus avec les basaltes de Suede, ni avec ceux des volcans. Voyez BASALTE & pierre de BASALTE.

La pierre de touche des Potiers d'étain, est une lingotière faite avec de la craie blanche de Bourgogne, dans laquelle on verse de l'étain fondu : plus ce lingot est léger, & meilleur il est : voyez ÉTAÏN.

PIERRE DE TUF : voyez au mot STALACTITES.

PIERRE DE VACHES, *lapides vaccini*. On donne ce nom à des pierres sillonnées ou creusées de part en part par des chûtes d'eau, ce qui ne peut se faire que par une suite de plusieurs années. Aussi, dit-on des eaux qui tombent par gouttes & par cascades : *Gutta cavat lapidem, non vi, sed sæpè cadendo*.

PIERRE DE VÉGÉTAUX. C'est un phénomène assez singulier qu'il se trouve des pierres renfermées dans le cœur d'un arbre, comme il se trouve des bézoards dans l'estomac des animaux. On en a rencontré dans le bouleau, dans le chêne, dans le pin : voyez ce que nous en avons dit dans notre *Minéralogie, Vol. II, page 530, édit. de 1774.*

M. Haller dit qu'on trouve quelquefois une pierre, & même très-dure, dans les noix de coco; & que c'est une rareté estimée aux Indes.

M. de Préfontaine (*Mais. Rust. de Cayen.*) fait men-

tion de l'arbre *couipo*, qui porte dans son cœur de petites pierres. Il y en a de deux sortes, le rouge & le blanc, L'un & l'autre peuvent servir aux mêmes usages que le bois du courbaril dont il a le grain. Ce même Auteur dit que le nom *couipo*, dans le langage des Sauvages, signifie *cœur de roches*.

PIERRE DE LA PETITE VÉROLE, *lapis variola*, est une pierre orbiculaire, aplatie, pesante, fort dure, de couleur verdâtre, parsemée de taches ou loupes d'une couleur infiniment moins foncée, & représentant assez bien des grains de petite vérole mûrs & aplatis. Cette pierre curieuse & peu commune se trouve dans les Indes, &c. Voyez VARIOLITE.

PIERRE À VERRE, *quocolos*. Lémery donne ce nom à une pierre marbrée, un peu transparente, assez dure pour donner des étincelles avec le briquet, blanchâtre ou verdâtre, veinée comme le talc de Venise. Cette pierre devient opaque, plus légère & plus blanche au feu, & enfin se change en verre : elle se trouve en Toscane, & en plusieurs autres lieux de l'Italie, où on l'appelle *cuogolo*. Il ajoute qu'on l'emploie dans quelques Verreries : c'est la même qu'on appelle improprement *marbre-tarso*.

PIERRE VERTE ou D'AMAZONE. Voy. JADE.

PIERRE DE LA VESSIE. Voyez à l'art. CALCUL.

PIERRE DE VIOLETTE ou JOLITE, *iolitus*. Nom donné à des pierres de diverse nature, & qui étant frottées ont une odeur de violette. Parmi ces pierres les unes sont de grais noir & blanc, telles que dans la principauté de Blankenbourg; d'autres sont des especes de silex, telles qu'on en voit en Suisse. Ces pierres ont une odeur de violette plus sensible après les pluies & dans des temps d'orage; quelques-unes sont recouvertes d'une mousse qui leur cominunique certe odeur. L'observation tournée sous ce point de vue pourroit faire reconnoître plusieurs pierres odorantes. M. Ledelius, dans les *Ephemer. Nat. Cur. Tome XVI, page 81, Obs. 28*, parle d'une pierre qui sent la

violette : on la trouve , dit-il , près les bains de Hirseberg ; son odeur varie de temps en temps ; elle embaume les boîtes où on la serre ; elle est par lames , grise , brillante de points argentés ; elle ne contient pas d'usnée (moufle) ; elle a donc son odeur par elle-même. *M. Vagneri* parle des cornes d'Ammon qu'on trouve dans le mont Raudius & dans les pierres de la Misnie , qui ont la même odeur quand on les chauffe. *M. Eisen Manger* a trouvé proche Dresde des terres qui sentoient la giroflée. *Agricola* fait mention d'une géode qui sent la violette , mais cette odeur est due à la moufle ou usnée dont elle étoit recouverte. *Boetius* parle aussi de pierres qui donnent la même odeur.

PIERRES VITRESCIBLES ou VITRIFIABLES.

Voyez au mot PIERRE & à l'art. TERRE VITRIFIABLE.

PIERRE VITRIOLIQUE, *lapis vitriolicus*. Sous ce nom générique , on comprend le sory , le misy , le calchitisnatif , la mélantérie & le rusina : *voyez ces mots & l'article* VITRIOL.

PIERRES DE VOLCANS : *voyez les mots de* LAVE, de PIERRE OBSIDIENNE, de PONCE, de POZZOLANE, de VERRE DE VOLCAN, &c.

PIERRE DE VULCAIN, est une pyrite ordinairement arsénicale : *voyez l'article* PYRITE.

PIE (ROT : *voyez* MOINEAU.

PIESACKI : *voyez à l'article* PELLETERIES.

PIETTE ou PIÉTÉ, *albellus*, oiseau de riviere que *Belon* dit être fort connu dans le Soissonnois & dans le Beauvoisis : il est moitié noir & moitié blanc , mais ces couleurs sont mêlées diversément ; il est plus grand que la sarcelle , & plus petit que le morillon. Cet oiseau a ordinairement le dessous de la gorge & du ventre blanc , & le dessus du corps noir : ses ailes sont semblables à celles de la pie ; ses pattes & sa queue sont comme celles du motillon. La piette differe des autres oiseaux de riviere & aquatiques , en ce qu'elle n'a pas le bec large mais rond & dentelé par les bords. Cet oiseau qui se nourrit de poissons & d'insectes aquati-

ques, a une petite huppe sur le derriere de la nuque ;
 & cette huppe est placée à l'origine du cou. Il paroît que
 la piette est le *harle huppé*, *Merganser minor cristatus* :
 voyez HARLE

PIEUMART ou PIC-MARS : Voyez au mot PIC.
 PIEXEPOGADOR. Voyez RÉMORE.

Fin du sixieme volume.



